MÉMOIRES

PRÉSENTÉS

A L'INSTITUT D'ÉGYPTE

ET PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES

DE

SA MAJESTÉ FAROUK Ier, ROI D'ÉGYPTE

TOME QUARANTE ET UNIÈME

UN

GLOSSAIRE DE MATIÈRE MÉDICALE DE MAÏMONIDE

ÉDITÉ ET TRADUIT

PAR

MAX MEYERHOF

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXL

MÉMOIRES EN VENTE À L'INSTITUT D'ÉGYPTE.

INSTITUT ÉGYPTIEN.

P. Ég.

Tome I. . . . . épuisé

Tome II, 1re partie (1889), p. 1-431 150

MASPERO (G.), *Les premières lignes des Mémoires de Sinouhit restituées d'après l'ostracon 27419 du Musée de Boulaq*, p. 1-23, 1 carte, 2 planches. — ASCHERSON (P.) et SCHWEINFURTH (G.), *Illustration de la Flore d'Égypte*, p. 25-260, suite à la 2e partie (*Supplément*), p. 745-820. — AMÉLINEAU (E.), *Un évêque de Keft au VIIe siècle*, p. 261-424. — OSMAN BEY GHALEB, *Note sur l'organisation et le développement d'une nouvelle espèce d'entozoaire*, p. 425-431, 2 planches.

Tome II, 2e partie (1889), p. 433-744 150

ROCHEMONTEIX (DE), *Quelques contes nubiens*, p. 433-549. — ADRIEN (P. BEY), *Quelques notes sur les quarantaines de la mer Rouge*, p. 551-566, 2 figures, 6 planches. — BOURIANT (U.), *Fragments Bachmouriques*, p. 567-604. — BERCHEM (Max van), *Une mosquée du temps des Fatimites au Caire. Notice sur le Gâmi El Goyûshi*, p. 605-619, 6 planches. — RAVAISSE (P.), *Sur trois Mihrâbs en bois sculpté*, p. 621-667, 5 planches. — VIDAL (V. PACHA), *Le réseau pentagonal et son application à l'Afrique*, p. 669-744, 6 planches.

Tome III. Fascicule I (1896), LOOS (A.), *Recherches sur la faune parasitaire de l'Égypte*, p. 1-252, 16 planches 160

Fascicule II (1896), DEFLERS (A.), *Les Asclépiadées de l'Arabie tropicale*, p. 253-283, 6 planches en couleur 80

Fascicule III (1896), SONSINO (P.), *Contributo alla entozoologia d'Egitto*, p. 285-336. 20

Fascicule IV (1897), GROFF (W.), *Étude sur la sorcellerie égyptienne, ou le rôle que la Bible a joué chez les sorciers*, p. 337-415 40

Fascicule V (1897), BERCHEM (Max van), *Inscriptions arabes de Syrie*, p. 417-520, 8 planches 80

Fascicule VI (1898), DARESSY (G.), *Le Mastaba de Mera*, p. 521-574, 1 planche . . . 40

Fascicule VII (1898), BOURIANT (U.) et VENTRE PACHA, *Sur trois tables horaires coptes*, p. 575-604 20

Fascicule VIII (1899), FOURTAU (R.), *Révision des Échinides fossiles de l'Égypte*, p. 605-740, 4 planches 80

Fascicule IX (1899), ABBATE (Dr PACHA), *La mort de Socrate*, p. 741-757 20

Tome IV. Fascicule I (1900), FOUQUET (Dr D.), *Contribution à l'étude de la céramique orientale*, p. 1-164, 16 planches 320

Fascicule II (1901), SICKENBERGER (E.), *Contribution à la Flore d'Égypte*, p. 167-335. 100

Tome V. Fascicule I (1906), SMITH (G. Elliot), *A contribution to the study of mummification in Egypt*, p. 1-53, 19 planches 60

Fascicule II (1907), YACOUB ARTIN PACHA, *Essai sur les causes du renchérissement de la vie matérielle au Caire dans le courant du XIXe siècle* (1800-1907), p. 57-140. 40

Fascicule III (1908), MUSCHLER (R.), *Énumération des Algues marines et d'eau douce observées jusqu'à ce jour en Égypte*, p. 141-237 50

Tome VI. Fascicule I (1909), PALLARY (P.), *Catalogue de la Faune malacologique d'Égypte*, p. 1-92, 5 planches 80

Fascicule II (1909), FOURTAU (R.), *Description des Échinides fossiles recueillis par MM. W. F. Hume et John A. Ball dans le désert Libyque et le nord du désert Arabique*, p. 93-175, 4 planches 80

Fascicule III (1912), CANU (F.), *Étude comparée des Bryozoaires helvétiens de l'Égypte avec les Bryozoaires vivants de la Méditerranée et de la mer Rouge*, p. 185-236, 4 planches 60

Fascicule IV (1912), DOUVILLÉ (H.), *Description des Rudistes de l'Égypte*, p. 237-256, 4 planches 50

MÉMOIRES

DE

L'INSTITUT D'ÉGYPTE

TOME QUARANTE ET UNIÈME

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS

A L'INSTITUT D'ÉGYPTE

ET PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES

DE

SA MAJESTÉ FAROUK Ier, ROI D'ÉGYPTE

TOME QUARANTE ET UNIÈME

LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1940

شَرْحُ أَسْمَاءِ ٱلْعُقَّارِ

ŠARḤ ASMĀ' AL-'UQQĀR

(L'EXPLICATION DES NOMS DE DROGUES)

UN GLOSSAIRE DE MATIÈRE MÉDICALE

COMPOSÉ PAR MAÏMONIDE

TEXTE PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS LE MANUSCRIT UNIQUE

AVEC TRADUCTION, COMMENTAIRES ET INDEX

PAR

MAX MEYERHOF

الفاظ المتأخرة

SARḤ ASMĀ' AL-ḤOQŪR

(EXPLICATION DES NOMS DE DROGUES)

UN GLOSSAIRE DE MATIÈRE MÉDICALE

COMPOSÉ PAR MAÏMONIDE

TEXTE PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS LE MANUSCRIT UNIQUE

AVEC TRADUCTION, COMMENTAIRES ET INDEX

PAR

MAX MEYERHOF

PRÉFACE.

En 1932, j'ai appris l'existence du manuscrit qui constitue le sujet de la présente publication. J'aurais bien voulu le publier en 1935, l'année où le huitième centenaire de Maïmonide fut célébré à Cordoue, sa vie natale, et au Caire, la ville où il passa les longues années de son activité assidue et si féconde en théologie, philosophie et médecine. Cependant les difficultés du texte ont été telles qu'elles m'ont obligé à approfondir mes recherches et à consulter de nombreux ouvrages de bibliothèques étrangères. C'est ainsi qu'il m'a fallu six années pour terminer la préparation de mon travail qui fut interrompu par mes devoirs professionnels de médecin et par des travaux scientifiques urgents. En publiant le résultat de mes recherches, je me rends compte fatalement de la défectuosité de cette *editio princeps*, mais j'espère qu'elle sera l'objet de l'intérêt des orientalistes, médecins et botanistes et qu'ils y apporteront les corrections nécessaires.

Je me fais un devoir et un plaisir d'exprimer ma reconnaissance à mes amis savants qui ont bien voulu me prêter leur précieux concours qui a énormément facilité ma tâche. C'est à M. Helmut Ritter, professeur de langues sémitiques à l'Université d'Istanbul qui a attiré mon attention sur l'unique manuscrit du glossaire; à M. Joseph Schacht, professeur de langues sémitiques à l'Université Fouad Ier au Caire, qui m'a aidé à restituer le texte et qui a corrigé ma traduction; à M. le Dr H. P. J. Renaud, Directeur d'Études à l'Institut des Hautes Études marocaines à Rabat (Maroc), qui m'a aidé à

identifier un certain nombre de termes berbères et espagnols; et enfin au R. P. Bovier-Lapierre et à M. Charles Kuentz, Directeur adjoint à l'Institut français d'Archéologie orientale au Caire, tous deux mes collègues à l'Institut d'Égypte, ainsi qu'à M. le Dr Alfred Yallouz, qui ont bien voulu s'occuper du texte français de ma traduction et me fournir quelques suggestions utiles. C'est à eux tous que j'exprime ma vive reconnaissance.

M. Meyerhof.

Le Caire, février 1939.

شَرْحُ أَسْمَاءِ الْعُقَّارِ

ŠARḤ ASMĀ' AL-'UQQĀR

(L'EXPLICATION DES NOMS DE DROGUES).

UN GLOSSAIRE DE MATIÈRE MÉDICALE COMPOSÉ PAR MAÏMONIDE.

INTRODUCTION.

A. — LA MATIÈRE MÉDICALE DE DIOSCORIDE CHEZ LES ARABES.

L'influence dominante de la médecine des anciens Grecs sur la médecine des Arabes et des peuples islamiques du moyen âge en général est aujourd'hui un fait établi. On sait que les œuvres d'Hippocrate et de Galien, traduites en arabe, ont formé la base de l'éducation médicale dans le monde musulman. Les additions des Arabes à la science médicale n'ont pas été considérables; mais ils ont mis en ordre systématique les connaissances des Grecs et y ont ajouté leurs propres observations ainsi que la description de certaines maladies inconnues aux Grecs, comme la variole. Par contre, dans le domaine de la pharmacologie et de la pharmacognosie Arabes et Persans ont dépassé, et de beaucoup, les Grecs et les Latins[1]. Cependant, dans ce domaine non moins que dans la médecine générale, les Arabes dépendent de certains ouvrages grecs, et en premier lieu de la *Matière médicale* de Dioscoride.

[1] Voir E. J. Holmyard, *Mediæval Arabic Pharmacology*, dans *Proceedings of the Royal Society of Medicine*. Section of the Hist. of Med., vol. XXIX (London 1935), p. 99-108.

Dans une publication antérieure[1] je me suis efforcé de retracer l'histoire des études sur Dioscoride chez les Arabes.

Dioscoride était un médecin grec originaire d'Anazarbe en Cilicie (Asie Mineure), vivant au Ier siècle de l'ère chrétienne; il fut attaché pendant une partie de sa vie à l'armée romaine, ce qui lui fournit l'occasion de visiter plusieurs pays méditerranéens et d'enrichir par des observations personnelles les connaissances que lui avaient transmises les ouvrages de ses prédécesseurs, les *rhizotomes* (herboristes) Sextius Niger, Cratévas, Andréas et quelques autres.

Ce sont ces herboristes, qui vivaient dans les siècles avoisinant le début de l'ère chrétienne, qui ont créé le type de l'herbier illustré de figures et enrichi de synonymes de noms de plantes[2].

Dioscoride a composé sa célèbre *Matière médicale* en cinq livres, comprenant non seulement les médicaments avec description de plantes, animaux et minéraux employés comme remèdes simples, mais aussi les huiles, extraits, vins, etc., avec leurs propriétés médicinales. Deux autres livres sur les poisons et les animaux venimeux ont été ajoutés plus tard par des compilateurs et attribués à Dioscoride. Sa *Matière médicale* fut en partie utilisée par Galien (IIe siècle de l'ère chrétienne) et les médecins compilateurs de l'époque hellénistique et byzantine. Je n'ai pu trouver de renseignements sur les traductions orientales de l'ouvrage de Dioscoride avant le IXe siècle chrétien (IIIe de l'Hégire). Il est probable que c'est le plus grand traducteur d'ouvrages médicaux, Ḥunaïn ibn Isḥāq, qui fit de la *Matière médicale* une traduction syriaque dont des fragments sont conservés dans la littérature syriaque; l'ouvrage lui-même est malheureusement perdu[3]. D'après le savant médecin maure espagnol Sulaïmān ibn Ḥassān (Ibn Ǧulǧul), l'histoire de la traduction arabe

---

[1] M. Meyerhof, *Die Materia medica des Dioskurides bei den Arabern*, dans *Quellen und Studien zur Geschichte der Naturwissenschaften und der Medizin.*, Bd. III (Berlin 1933), p. 72-84.

En plus M. Meyerhof, *Esquisse d'histoire de la pharmacologie et botanique chez les Musulmans d'Espagne*, dans *Al-Andalus*, III (Madrid 1935), p. 1-41.

[2] Voir l'étude approfondie de Charles Singer, *The Herbal in Antiquity*, dans *Journal of Hellenic Studies*, vol. XLVII (1927), p. 1-52 (X planches).

[3] Voir à ce sujet Immanuel Löw, *Aramaeische Pflanzennamen*, Leipzig 1881, p. 13-15.

de la *Matière médicale* a été narrée en détail par Ibn Abī Uṣaïbi'a [1]; elle a été traduite par Sylvestre de Sacy [2]. Nous y apprenons que l'ouvrage de Dioscoride fut traduit en arabe à Baghdad par Iṣṭifan ibn Basīl (Stéphane ou Étienne fils de Basile) que nous connaissons par Ibn Abī Uṣaïbi'a (I 189, 204, etc.) comme un des élèves attachés à Ḥunaïn ibn Isḥāq dans l'école-académie de traduction créée par le calife al-Ma'mūn à Baghdad en 830 et entretenue par ses successeurs, notamment le calife al-Mutawakkil (847-863 de l'ère chrétienne). Il semble que Stéphane traduisit directement du grec en arabe, ce qui était à cette époque une exception, la plupart des ouvrages médicaux étant traduits de leurs versions syriaques par les élèves de Ḥunaïn. La tâche de la traduction dépassa les forces de Stéphane, puisque Ibn Ǧulǧul nous informe qu'« il traduisit bien en arabe les noms grecs dont il connaissait l'équivalent arabe, mais que par contre il laissa en grec les noms dont il ne connaissait pas l'équivalent arabe, espérant qu'Allāh enverrait après lui quelqu'un qui s'y connaîtrait et qui les traduirait en langue arabe... » Là-dessus Ḥunaïn lui-même s'occupa de cette traduction, la corrigea « et l'approuva ». Ibn Ǧulǧul dit ensuite qu'une copie de la traduction de la *Matière médicale* faite par Stéphane fut apportée de Baghdad à Cordoue, où l'on tira profit de la partie contenant des noms arabes, tandis que les noms grecs restèrent inexpliqués. Or, en 337 de l'Hégire (= 948-9 ap. J.-C.) l'empereur byzantin Romain Ier si nous croyons l'historien, ou plutôt Constantin Porphyrogénète, envoya au grand calife de Cordoue 'Abd ar-Raḥmān III (912-61), avec un cadeau diplomatique un magnifique manuscrit grec illustré de la *Matière médicale* de Dioscoride. Sur la demande du calife il lui envoya deux ans plus tard un moine grec, Nicolas, qui connaissait le latin. C'est avec lui que le conseiller financier du calife, Ḥasdāy ibn Šaprūṭ, savant juriste et médecin polyglotte juif, se mit à l'œuvre pour vérifier les termes botaniques et autres qui n'avaient pas été traduits en arabe par les médecins-traducteurs de Baghdad. Ils s'associèrent encore plusieurs médecins et herboristes maures-espagnols et réussirent à identifier la plupart des drogues mentionnées par Dioscoride. Ibn Ǧulǧul lui-même continua leur œuvre en

---

(1) *'Uyūn al-Anbā'*, éd. du Caire, 1299-1882, t. II, p. 46-48.

(2) *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif* (Paris 1810), p. 495-498.

composant, en 372 de l'Hégire (= 982-3 ap. J.-C.) une «Explication des noms des remèdes simples du livre de Dioscoride», ouvrage qui n'a malheureusement pas été conservé. Il écrivit bientôt après un autre livre qui n'est pas non plus parvenu jusqu'à nous : «Discours sur les remèdes dont Dioscoride n'a pas fait mention dans son livre, tant ceux dont on se sert en médecine avec succès que ceux qu'on n'emploie pas, afin que leur mention ne fasse pas défaut.»

Les Arabes ont, en effet, ajouté aux connaissances transmises par les Grecs les noms de plusieurs centaines de remèdes qu'ils avaient incorporés dans leur matière médicale[1]. Nous n'en mentionnerons comme exemples que le musc, l'ambre gris, les myrobolans, le seigle ergoté, le jujube et beaucoup de remèdes indiens dont la connaissance leur fut transmise surtout par les Persans. D'autres drogues connues des habitants de l'Arabie, du Nord de l'Afrique, du Soudan et de l'Espagne musulmane furent ajoutées grâce aux travaux de certains philologues arabes et de savants médecins maures-espagnols. En parcourant les histoires des savants et médecins composées par Ibn an-Nadīm au xe siècle, par Ibn al-Qifṭī et Ibn Abī Uṣaïbiʿa au xiiie siècle, j'ai repéré la mention d'environ 110 auteurs écrivant en arabe qui avaient composé un ou plusieurs traités sur les drogues connues des Musulmans et dans lesquels ils s'occupaient de l'identification et de la vertu médicinale de ces remèdes. Nous possédons à peu près un quart de cette vaste production sous forme de manuscrits dans les bibliothèques de l'Orient et de l'Occident. Très peu ont été publiés et traduits. Le plus important en est la «Collection des Simples» par Ibn al-Baiṭār dont nous parlerons plus loin.

Malgré les nombreuses additions faites à la matière médicale grecque par les auteurs arabes, la vénération des savants de langue arabe pour Dioscoride, «le père de la pharmacologie», était sans bornes. Je citerai deux passages que j'ai pu repérer au cours de mes études dans les manuscrits inédits de matière médicale arabe. L'un se trouve dans un manuscrit, défectueux mais très intéressant, écrit par al-Bērūnī, un des plus grands savants de l'époque

---

[1] Voir à ce sujet Leclerc, *Histoire de la médecine arabe* (Paris 1876), vol. II, p. 232 et suiv.; et H. P. J. Renaud, *La contribution des Arabes à la connaissance des espèces végétales*, dans *Bull. de la Soc. des Sciences Naturelles du Maroc*, t. XV (Rabat-Paris-Londres), numéro du 31 mars 1935.

musulmane, physicien, astronome, mathématicien et naturaliste, né en 362/973 à Ḫwārizm (Khiva) en Asie centrale. Il composa peu avant sa mort (en 1050 de l'ère chrétienne) un «Livre de la droguerie» (*Kitāb aṣ-Ṣaïdana*) dont l'unique copie arabe mutilée se trouve dans la bibliothèque de Brousse (Asie Mineure)[1]. L'auteur dit par exemple dans l'introduction de son livre: «Chaque peuple se distingue par des progrès dans une science ou une technique quelconque. Ainsi il y avait parmi les Grecs, avant le christianisme, des hommes qui se distinguaient par leur zèle scientifique... Si leur Dioscoride avait vécu dans nos régions (l'Asie centrale) et s'était appliqué à explorer ce qui croît dans nos montagnes et nos déserts, toutes leurs herbes seraient devenues des remèdes et tout ce qu'on en recueillait, suivant son expérience, serait devenu médicament. Mais l'Occident a remporté le premier prix grâce à lui et à ses pareils et a enrichi par leurs efforts méritoires notre science aussi bien que notre pratique.» Un autre savant très célèbre de l'époque musulmane s'exprime d'une manière encore plus enthousiaste sur le livre de Dioscoride. C'est le fameux géographe et naturaliste princier Abū ʿAbdallāh Muḥammad al-Idrīsī (*Edrisi*) surnommé «le Chérif», qui vécut hors de sa patrie marocaine, réfugié à la Cour des premiers rois normands de Sicile, où il mourut à Palerme en 1166 ap. J.-C. En plus de deux ouvrages géographiques célèbres, il composa un traité des drogues simples qui est cité par Ibn al-Baïṭār, mais qui était considéré comme perdu. Or le Dr H. Ritter a découvert en 1928, une copie de la première moitié de cet ouvrage dans la bibliothèque *Fātiḥ* à Istanbul (sous le numéro 3610). Dans l'introduction de ce livre j'ai rencontré le passage suivant[2]; l'auteur, après avoir passé en revue les ouvrages pharmacologiques grecs et arabes antérieurs et blâmé les médecins ignorants qui ne savaient pas les apprécier, continue ainsi : «C'est alors que je me mis à considérer la mer (c'est-à-dire source) à laquelle ils

---

[1] Voir M. Meyerhof, *Das Vorwort zur Drogenkunde des Bērūnī*, dans *Quellen und Studien zur Geschichte des Naturwissenschaften und der Medizin.*, Bd. III (Berlin 1932), p. 159-208. Et au sujet d'une traduction persane de cet ouvrage; H. Beveridge, *An unknown Work by Albiruni*, dans *Journal of the Royal Asiatic Society* (1902), p. 333-335.

[2] A la page 2, ligne 18 du manuscrit. Voir M. Meyerhof, *Ueber die Pharmakologie und Botanik des arabischen Geographen Edrisi*, dans *Archiv fuer Geschichte der Mathematik, der Naturwissenschaften und der Technik.* Bd. XII (Leipzig 1930), p. 45-53, 225-36.

avaient puisé et le trésor qu'ils avaient mis à contribution; c'est le livre du Grec Dioscoride qu'il composa sur les remèdes simples tirés de plantes, animaux et minéraux. Là-dessus, j'en fis mon Coran (ou « bréviaire » *fa-ǧa'altuhu muṣḥafī*) et je m'appliquai avec zèle à son étude jusqu'à ce que j'eus appris par cœur tout son contenu scientifique, après avoir vérifié ce qu'il avait omis et noté ce qu'il avait exclu. . . » Ici nous rencontrons une vénération pour le livre de Dioscoride qui frise presque le blasphème, puisque le grand savant musulman ose comparer l'ouvrage du Grec au livre sacré de l'Islam.

Je pense que ces citations sont suffisantes pour prouver l'influence profonde exercée par la *Matière médicale* de Dioscoride sur la pharmacologie des peuples islamiques. Depuis la traduction de cet ouvrage en arabe connue des médecins de l'Islam sous le nom de « Livre des herbes » (*Kitāb al-Ḥašā'iš*), la plupart des auteurs de matières médicales ou de pharmacopées — dont nous parlerons dans le chapitre suivant — ont cité ce livre presque à chaque page. Le grand clinicien persan Muḥammad ibn Zakariyyā' ar-Rāzī (*Rhazès* † en 925 de l'ère chrétienne), qui composa six traités de pharmacologie, y cite fréquemment le nom de Dioscoride, ainsi que dans son immense compilation de thérapeutique appelée *Kitāb al-Ḥāwī fi'ṭ-Ṭibb* (*Liber continens Medicinae*). Ibn Sīnā (*Avicenne*), qui n'aime pas citer, mentionne cependant de temps en temps le nom de Dioscoride dans sa section du *Canon Medicinæ* traitant des Simples. Le Persan Abū Manṣūr Muwaffaq, qui composa vers 975 ap. J.-C. la première pharmacologie en langue néo-persane, cite souvent Dioscoride à côté d'auteurs arabes et indiens [1]. Son contemporain al-Ḥasan ibn Ibrāhīm an-Nātilī (de Ṭabaristān en Perse) corrigea, en 380/990, la traduction de Dioscoride par Ḥunaïn et Stéphane [2]; mais cet ouvrage, qui existe dans plusieurs bibliothèques, n'a pas encore été examiné par les savants modernes. On a donc travaillé sur la *Matière médicale* de Dioscoride en même temps dans l'Extrême-Occident et dans l'Extrême-Orient du monde musulman, à Cordoue et à Boukhara. Je mentionnerai, du XIIe siècle chrétien les ouvrages pharmacologiques d'Aḥmad al-Ġāfiqī de Cordoue et du prince susnommé Muḥammad al-Idrīsī de Palerme,

---

[1] Voir plus bas, p. XVI.

[2] Voir Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, Bd. I (Weimar 1898), p. 207 et suiv., et *Supplement* (Leiden 1936), Bd. I, p. 371.

qui tous deux commencent chaque chapitre avec une citation complète ou un abrégé du paragraphe y relatif de Dioscoride. Le chérif al-Idrīsī n'oublie jamais de mettre dans les chapitres de drogues inconnues aux Grecs: «omise par Dioscoride.» Ibn al-Baïṭār (XIIIe siècle) qui a résumé al-Ġāfiqī, en y ajoutant les auteurs plus récents et sa propre opinion, imite son modèle: il cite mot pour mot chaque paragraphe de la *Matière médicale* de Dioscoride, et lui et Ġāfiqī citent également le paragraphe y relatif des *Simples* de Galien qui ne donne pas de description détaillée des drogues, mais une échelle du degré de leur vertu médicinale et de leurs qualités. Même chez les derniers médecins de l'époque arabe nous rencontrons encore des traces de l'œuvre de Dioscoride, comme par exemple chez Dāwūd al-Anṭākī qui vécut en Égypte et mourut à la Mecque en 1599. Et beaucoup de noms grecs de Dioscoride subsistent encore dans la médecine populaire et dans le vocabulaire des droguistes de l'Orient musulman. Par exemple, *séris* est encore en Algérie le nom de la chicorée sauvage, tandis que les Égyptiens connaissent encore *mersīn* (dérivé de *myrsinê*) pour le myrte, *aṣṭūḫūdus* (=*stoichados*) pour la lavande; et que les Syriens appellent encore l'*alyssum alūsūn* et la carotte *iṣṭuflīn* (=*staphylinos*). Moi-même j'ai entendu encore en 1910 un droguiste des bazars du Caire parler de *falūniyā*, qui n'était autre que le *Philôneion* remède réputé de l'antiquité, composé par Philon de Tarse contre la douleur. Sa fabrication est aujourd'hui interdite aux droguistes parce qu'il contient de l'opium. Mon interlocuteur connaissait encore sa composition par l'intermédiaire du livre *Minhāǧ al-Bayān* d'Ibn Ǧazla (mort en 493/1100 à Baghdad), dont le traité existe en de nombreux manuscrits arabes dans toutes les villes du Proche-Orient.

B. — LES LIVRES DE SYNONYMES DE DROGUES CHEZ LES ARABES.

Nous avons vu que la traduction de la *Matière médicale* de Dioscoride en arabe et l'affluence de remèdes inconnus aux Grecs a fourni un apport de noms de drogues en grec, syriaque, indien, persan, arabe, berbère et espagnol qui n'a pu manquer de déconcerter les médecins du moyen âge arabe. C'est pour cette raison qu'on ressentit de très bonne heure le besoin d'avoir des ouvrages

expliquant tous ces noms étrangers et d'en donner l'identification avec les noms en vogue dans la région où les médecins exerçaient leur profession. Tel est aussi le cas pour les noms de maladies; mais, dans ce domaine, le nombre des termes étrangers était beaucoup moins grand que dans celui de la pharmacologie. Je ne mentionnerai ici que les plus importants des très nombreux ouvrages de l'époque arabe dans lesquels on traite des synonymes. La plupart des auteurs avaient l'habitude de commencer chaque article sur une drogue par l'énumération et l'identification de ses noms en usage[1]. Beaucoup de ces auteurs sont cités par Ibn al-Baïṭār dans son grand ouvrage dont nous parlerons plus loin.

Le premier de ceux qui se trouvent cités par lui est le médecin juif persan Māsargōē (Māsarǧūya, Māsarǧawaïh ou Māsarǧīs), dont on suppose qu'il naquit à Baṣra et vécut sous le règne des premiers califes abbassides à la fin du IIe/VIIIe siècle[2]. Son traité « Sur les vertus des drogues, leur utilité et leur nocivité » est fréquemment cité, mais malheureusement perdu. Son petit livre « Sur les succédanés des remèdes, etc. », signalé par Ritter et Walzer[3], n'est qu'un court extrait de provenance incertaine. Les fragments de ses ouvrages parvenus jusqu'à nous prouvent qu'il connaissait bien les noms grecs, syriaques et persans des remèdes. Il en est de même pour les quelques ouvrages conservés du chrétien Yūḥannā Ibn Māsawaïh ou Māsūya (777-857 ap. J.-C.) p. ex. dans son traité des aromates qui vient d'être édité[4], et dans lequel on trouve également des indications importantes sur la provenance des drogues aromatiques.

Il va sans dire que dans leurs nombreuses traductions d'ouvrages grecs, les deux médecins et traducteurs chrétiens Ḥunaïn ibn Isḥāq (809-873 ap.

---

(1) On trouve déjà ces synonymes dans les herbiers grecs et latins. Voir Charles Singer, *The Herbal in Antiquity* (note 2 p. VI).

(2) Brockelmann, *Gesch. d. arab. Literatur, Supplément*, Bd. I (Leiden 1936), p. 417.

(3) *Arabische Uebersetzungen griechischer Aerzte in Stambuler Bibliotheken*, dans *Sitzungsber. d. Preuss. Akad. d. Wissensch. Phil.-hist. Kl.*, Bd. XXVI (Berlin 1934), p. 831.

(4) Paul Sbath, *Traité sur les substances simples aromatiques par Yohanna ben Massawaih*, dans *Bull. de l'Institut d'Égypte*, t. XIX (Le Caire 1937), p. 5-27. Voir aussi Brockelmann, I, 232 et *Suppl.*, I, 416.

J.-C.) et son neveu et élève Ḥubaïš ibn al-Ḥasan [1] donnent toujours les synonymes des termes médicaux et pharmaceutiques. Ḥunaïn lui-même avait aussi traduit en syriaque, outre la *Matière médicale*, de Dioscoride, les *Simples* et les *Médicaments composés* de Galien, que Ḥubaïš traduisit du syriaque de son oncle en arabe [2]. Les Arabes désignaient les traductions des médicaments composés sous les noms de *Qātāǧānīs* (= κατὰ γένη *katá gené* = *De Compositione Medicamentorum per Genera*) et d'*al-Mayāmir* (= *De Compositione Medicamentorum secundum Locos*); ce terme est un pluriel arabe dérivé du nom syriaque *memrā* (= sermon, discours). Ces noms eux-mêmes signalent déjà le mélange de termes qui fut introduit de très bonne heure dans la terminologie pharmacologique des Arabes.

Disons maintenant quelques mots de Yuḥannā ibn Sarābiyūn (*Sérapion*), un autre auteur chrétien du IIIe/IXe siècle qui écrivit en syriaque, mais dont le principal ouvrage, un *kunnāš* (= pandecte, traité, précis, du syriaque *kunnāšā*) fut traduit aussitôt en arabe [3] et, deux siècles plus tard, en latin. Il contient un très grand nombre de termes grecs et syriaques et leurs synonymes en arabe. Une des éditions latines, celle de Venise 1525, contient en appendice le *Synonyma Serapionis*, probablement l'ouvrage d'un compilateur européen [4]. Des corrections ont été apportées au livre d'Ibn Sarābiyūn par un certain Ṣābien de Ḥarrān, Ṯābit ibn Ibrāhīm ibn Zahrūn (*Fihr.* 303; *IQ*, 111; *IAU*, I, 227-230).

Dans les ouvrages pharmacologiques du grand clinicien Muḥammad ibn Zakariyyā' ar-Rāzī (*Rhazès*, 865-925 ap. J.-C.) et dans son *Continens Medicinæ* les termes pharmacologiques abondent, ainsi que dans son petit traité *De*

---

(1) Brockelmann, I, 205-207; *Suppl.*, I, 366-369.

(2) Voir G. Bergstræsser, *Ḥunain ibn Isḥāq ueber die syrischen und arabischen Galenuebersetzungen* (Leipzig 1925), p. 23 et suiv.

(3) Voir Brockelmann, *G A L*, I, 233 et *Suppl.*, I, 417. En plus, Ritter-Walzer, *l. c.*, p. 831. Le manuscrit le plus complet paraît se trouver dans la bibliothèque Aya Sofiya à Istanbul (n° 3716, 11). Voir aussi P. Guigues, *Les noms arabes dans Sérapion «Liber de simplici medicina»*. *Journal asiatique* 1905.

(4) Voir M. Steinschneider, *Zur Literatur der «Synonyma»*, dans Pagel, *Die Chirurgie des Heinrich von Mondeville* (Berlin 1892), p. 585 et M. Steinschneider, *Die hebræischen Uebersetzungen des Mittelalters* (Berlin 1893), p. 838-840.

l'utilité des aliments et de la défense contre leur nocivité[1], de même que dans la partie concernant les *Simples* traitant de huit cents remèdes dans l'énorme *Canon Medicinæ* d'Ibn Sīnā (Avicenne, † 1037 de l'ère chrétienne)[2]. Un traité de Rhazès sur les succédanés des remèdes se trouve en manuscrit à Istanbul[3]. Un certain Kamāl ad-Dīn ibn Yūnus a expliqué au XIIe siècle les termes du Canon d'Avicenne (*I A U*, I, 308).

Nous mentionnerons aussi un traité de médecine *Le trésor de la science médicale* attribué au grand traducteur, médecin, astronome et mathématicien Ṯābit ibn Qurra († en 901 ap. J.-C.) — mais probablement composé par un de ses élèves, — parce que ce livre a été édité avec un glossaire[4] contenant beaucoup de termes anatomiques, pathologiques et pharmacologiques. Un autre ouvrage du IIIe/IXe siècle est le *Paradis de la sagesse* de ʿAlī ibn Rabban aṭ-Ṭabarī, auteur persan qui a utilisé les traductions faites par Ḥunaïn et ses élèves[5]. L'éditeur indien a laissé le livre sans glossaire. J'ai essayé de combler en partie cette lacune et de son côté Brockelmann a ajouté des corrections très importantes[6].

---

(1) كتاب منافع الأغذية ودفع مضارها لأبى بكر محمد بن زكرياء الرازى. Ce livre a été imprimé au Caire en 1305 de l'Hégire (1888) et un certain ʿAlī Efendi Ḥaïrī al-Ḥarbūtī y a ajouté une «Explication des termes rares» qui sont pour la plupart des mots persans désignant des médicaments et des mets.

(2) كتاب القانون فى الطب éd. Būlāq, Le Caire 1294 de l'Hégire (1877), vol. I, p. 243-470. La dernière (et la meilleure) traduction en latin de cette partie de l'ouvrage fut faite par le fameux professeur Plempius avec de copieuses explications et de savants commentaires sur les noms des drogues mentionnées par Avicenne (*Abuali ibn Tsina... dictu Avicenna Canon Medicinæ*. Lovanii (Louvain) 1658, liber secundus, p. 1-311. Avec des index des noms des drogues.

(3) Ritter-Walzer, *l. c.*, p. 834.

(4) *The Book of al-Dakhira* édited by Dr G. Sobhy, Cairo 1928. *Analyses et additions* par C. Brockelmann dans *Z D M G*, VII (Leipzig 1929), p. 311-316; M. Meyerhof, *Isis*, XIV (Bruges 1930), p. 55-76; H. Lehmann, dans *O L Z*, 1929, p. 869-873; J. Schleifer, dans *O L Z*, 1936, p. 669-674 et dans *Der Islam*, vol. XXIV (Berlin-Leipzig 1937), p. 75-89.

(5) فردوس الحكمة فى الطب لأبى الحسن على بن سهل ربن الطبرى éd. Dr Muḥammad Zubaïr aṣ-Ṣiddīqī, *Firdausu'l Hikmat* or *Paradise of Wisdom of ʿAlī b. Rabban al-Ṭabarī*, Berlin 1928. Voir aussi E. G. Browne, *Arabian Medicine* (Cambridge 1921), p. 38-41 et *passim*.

(6) M. Meyerhof, *ʿAlī aṭ-Ṭabarī's «Paradise of Wisdom», one of the Oldest Arabic Compendiums of Medicine*, dans *Isis*, vol. XVI (Bruges 1931), p. 6-54. C. Brockelmann, dans *Z D M G* (Leipzig 1933), p. 270-288.

Nous devons mentionner ici un ouvrage du même siècle, qui a une mauvaise réputation, mais qui a été utilisé pour la terminologie botanique et pharmacologique par beaucoup d'auteurs arabes. C'est l'*Agriculture nabathéenne* attribuée à un certain Ibn Waḥšiyya, mais probablement composée en 318/930 par Aḥmad ibn Zayyāt, compilation indigeste de légendes et de superstitions magiques, mêlées de traditions grecques et araméennes et d'observations de plantes et d'animaux d'une certaine valeur[1]. Au milieu de noms fantaisistes de drogues et de produits agricoles, on rencontre les vestiges d'une terminologie des premiers temps de l'Islam.

Parmi les médecins de l'Orient musulman dont les ouvrages sont cités pour les synonymes et les qualités des drogues, se trouvent ceux de deux Chrétiens : ʿĪsā (*Masīḥ*) ibn Ḥakam[2], praticien à Damas à l'époque de Hārūn ar-Rašīd et ʿĪsā ibn Māsa (ou Māssa)[3], d'époque incertaine, qui ont composé chacun un traité des *Simples*, ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Citons aussi le traité (*kunnāš*) d'un médecin copte égyptien de l'époque des Ikhchīdides (IXe-Xe siècle), Nasṭās ibn Ǧuraïǧ (« Anastase, fils du Petit-Georges »), dont le petit-fils devint médecin à la Cour du calife fāṭimite al-Ḥākim bi-Amri'llāh (996-1020 ap. J.-C.)[4]. Un ouvrage très répandu encore aujourd'hui en Orient, quoique non imprimé, est « L'exposition méthodique des choses (remèdes) employées par l'homme »[5] de Yaḥyā ibn ʿĪsā ibn Ǧazla[6], médecin réputé de Baghdad où il mourut en 493/1100. Il en existe de nombreuses copies manuscrites dans toutes les bibliothèques et l'ouvrage se trouve également entre les mains des droguistes des bazars en Orient. C'est une compilation tirée d'ouvrages grecs et arabes surtout du *Canon* d'Avicenne. Quoique parsemé d'erreurs dont plusieurs ont été relevées par Ibn al-Baïṭār, cet ouvrage est utile pour certaines synonymies.

---

(1) Voir Brockelmann, *G A L*, I, 242 et *Suppl.*, I, 430 et suiv. Aussi *Encyclopédie de l'Islam*, vol. II, s. v. *Ibn Waḥšiyya*. M. Plessner, *Zeitschrift f. Semitistik*, vol. VI, p. 27-56, s'est efforcé de réhabiliter en partie l'auteur de ce livre apocryphe.

(2) *I Q*, 249, *I A U*, I, 121.

(3) *Fihr.* 296, *I Q*, 246, *I A U*, I, 218.

(4) *I Q*, 337, *I A U*, II, 86.

(5) Voir plus haut p. XI.

(6) Brockelmann, *G A L*, I, 485 et *Suppl.*, I, 887 et suiv.; *I Q*, 325 et suiv.; *I A U*, I, 255.

Il y eut en Égypte, au IVe/Xe siècle, d'autres médecins encore dont les ouvrages pharmacologiques se trouvent cités plus tard. Ce sont Muḥammad ibn Aḥmad at-Tamīmī, natif de Jérusalem; il composa un traité «Le guide à la connaissance des aliments et des vertus des remèdes»[1]. De plus, un Juif, Mūsā ibn al-ʿĪzār (*Môché ben Eleazar*), qui était attaché à la personne du calife fāṭimite al-Muʿizz, composa à l'intention de son maître un traité des médicaments composés (*aqrābādīn*, nom dérivé du grec γραφίδιον *graphidion* = «petite esquisse») et un livre de cuisine[2]. Ces ouvrages sont tous deux perdus. Un autre médecin de l'époque ikhchīdite, qui précédait celles des Fāṭimites, était al-Bālisī[3]; il composa un «Livre de la perfection sur les Simples» qui est mentionné par Ibn al-Baïṭār plus de quinze fois, surtout pour des remèdes d'origine indienne.

En Perse, ʿAlī ibn al-ʿAbbās al-Maǧūsī, médecin du prince ʿAḍud ad-Dawla à Baghdad (949-82) écrivit une encyclopédie médicale *Kāmil aṣ-Ṣināʿa aṭ-Ṭibbiyya* («Le parfait dans l'Art médical») ou *al-Malakī* («Le livre royal»)[4]. Le premier volume de l'édition imprimé au Caire contient (p. 100-148) une énumération des remèdes simples disposée d'après les parties de plantes, animaux et minéraux, mais pas beaucoup de synonymes et point d'explications détaillées. Cependant al-Ġāfiqī et Ibn al Baïṭār citent cet ouvrage assez fréquemment.

Nous ne saurions omettre ici un ouvrage important composé en langue persane par Abū Manṣūr Muwaffaq ibn ʿAlī al-Harawī et dédié au sultan sāmānide al-Manṣūr Ibn Nūḥ Premier, souverain de Khorassan et Transoxanie (350/961-365/976). Ce livre porte le titre arabe *Kitāb al-Abniya ʿan Ḥaqāʾiq al-Adwiya* («Livre des fondations sur la vraie nature des remèdes»); il n'en existe qu'un seul et beau manuscrit copié en 447/1056 par le poète persan Asadī Ṭūsī professeur de Firdousī[5]. L'édition de cet ouvrage remarquable, un des

---

(1) Brockelmann, *G A L*, I, 237 et *Suppl.*, I 422; un manuscrit se trouve à Paris.

(2) *I Q*, 320; *I A U*, II, 86.

(3) *I A U*, II, 86.

(4) Brockelmann, *G A L*, I, 237 et suiv.; *Suppl.*, I 423. L'édition la plus connue est celle imprimée à Būlāq (Le Caire) en 1294 de l'Hégire (= 1877).

(5) A. Fonahn, *Zur Quellenkunde der persischen Medizin* (Leipzig 1910), p. 80 et suiv.; E. G. Browne, *A Literary History of Persia*, vol. I (London 1908 and later), p. 477 et suiv.

premiers monuments de la langue néo-persane, fut faite avec beaucoup de soin par l'orientaliste viennois R. Seligmann[1]. Une traduction allemande avec plusieurs commentaires fut faite par un musulman russe de Bakou, ʿAbdu'l-Ḫāliq Aḫundow («fils du maître d'école») à Dorpat[2]. L'auteur persan Muwaffaq — dont la vie est inconnue — affirme dans l'introduction de son ouvrage qu'il a étudié les écrits des anciens et des modernes sur les remèdes et aliments et leurs propriétés. Il apprécie les Grecs, mais trouve que les Indiens leur sont supérieurs pour la classification des remèdes, et que leur pays est infiniment plus riche en médicaments et aliments «que les autres six continents». Il fait suivre cette introduction de 584 chapitres de remèdes simples disposés par ordre alphabétique. Nous y trouvons à peu près les mêmes noms arabes, persans, syriaques et grecs que chez Rhazès et Avicenne, et l'auteur, malgré son assertion contraire, suit surtout les règles du Canon grec.

Nous avons déjà parlé du droguier composé par le grand naturaliste Abu'r-Raiḥān Muḥammad al-Bērūnī (mort en 1050 à Ghazna, aujourd'hui en Afghanistan). Ce livre abonde en explications et en synonymes de remèdes, écrits en partie dans des langues aujourd'hui inconnues, comme celle du Ḫwārizm (Khiva), de Siǧistān et des dialectes du Sind et d'autres régions du nord-ouest des Indes. Malheureusement, l'unique manuscrit conservé dans la bibliothèque *Quršunlu* de Brousse (Asie Mineure) est fort mutilé, et les traductions persanes n'en peuvent pas combler les nombreuses lacunes[3]. Ce traité remarquable est resté presqu'inconnu des médecins du monde musulman occidental. Bērūnī a également composé un lapidaire que l'orientaliste F. Krenkow de Cambridge vient d'éditer.

Mentionnons, parmi les nombreux médecins des époques suivantes en Orient, encore Abu'ṣ-Ṣalt Umayya, natif de Denia en Espagne et établi

---

(1) Fr. R. Seligmann, *Codex Vindobonensis sive Medici Abu Mansur Muwaffak bin Ali Heratensis Liber Fundamentorum Pharmacologiæ.* Pars I (Vienna 1859). Voir aussi: Romeo Seligmann, *Liber Fundamentorum Pharmacologiæ. Auctore Abu Mansur Mowafik ben Ali al Herui.* Epitome (Vindobonæ 1830).

(2) *Die pharmakologischen Grundsätze des Abu Mansur Muwaffak bin Ali Harawi... übersetzt,* etc. von Abdul Chalig Achundow, dans R. Kobert, *Historische Studien aus dem pharmakol. Institut Dorpat,* vol. III (Halle 1893).

(3) Voir note 1, p. IX. En plus Brockelmann, *G A L,* I, 475 et suiv. et *Suppl.,* I, 874 et suiv.

en Égypte et en Tunisie où il mourut en 529/1134. Il composa un traité des *Simples* qui est souvent cité[1]. Nous en parlerons plus tard à propos des auteurs arabes espagnols.

Au VIe/XIIe siècle, il faut signaler en Orient le grand ouvrage en persan *Ḏaḫīra-i-Ḫwārizmšāhī* («Le trésor pour le sultan Khwārizmshāh»), encyclopédie médicale composée par Zaïn ad-Dīn Ismāʿīl al-Ǧurǧānī[2]. Elle n'est pas encore imprimée; plusieurs manuscrits complets se trouvent dans les bibliothèques d'Europe et des Indes, et j'en possède également une copie. L'ouvrage, qui contient en appendice un dixième livre très complet sur les remèdes, leurs noms et leur action, a été traduit en arabe[3].

En Égypte, nous rencontrons dans le même siècle le médecin juif Hibat-allāh (Nathanaël) ibn Ǧumaïʿ, médecin particulier du grand sultan Saladin; il portait le titre honorifique de *Šams ar-Riʾāsa* («Soleil de l'autorité religieuse»)[4]. Il composa, outre un grand traité médical en quatre parties, qui se trouve en manuscrit à Paris (n° 6564 de la Bibliothèque Nationale)[5], des précis sur l'emploi du citron, de la rhubarbe et sur les «médicaments royaux», c'est-à-dire destinés à l'usage de la Cour. Nous mentionnons Ibn Gumaïʿ surtout comme contemporain et coreligionnaire de Maïmonide, qui a dû composer son glossaire au Caire à l'époque où son collègue était médecin à la Cour du sultan.

Parmi les élèves d'Ibn Ǧumaïʿ nous comptons l'israélite Dāwūd (David) ibn Abi'l-Bayān, né en 556/1160 au Caire, auteur d'un traité très réputé sur les remèdes en usage dans les hôpitaux de l'Égypte, de la Syrie et de l'Irāq. Ce petit ouvrage a été imprimé récemment[6]. Il donne les recettes

---

(1) Brockelmann, *G A L*, I, 486 et suiv. et *Suppl.*, I, 889.

(2) Voir E. G. Browne, *Arabian Medicine* (Cambridge 1921), p. 86-88, 109-112.

(3) Brockelmann, *G A L*, I, 487, et *Suppl.*, I, 889 et suiv.; *I A U*, II, 31 et suiv.

(4) *I A U*, II, 112-115; Brockelmann, *G A L*, I, 489 et *Suppl.*, 892. Son titre arabe provint de ce qu'il était chef de la communauté israélite du Caire. Le rabbin Benjamin de Tudèle qui visita le Caire en 1167 le mentionne sous le nom de Nathanaël comme *nāgid* d'Égypte (Zunz, *Itinerary of Benjamin of Tudela*, éd. A. Asher, London 1907, p. 148).

(5) Brockelmann, *G A L*, *Suppl.*, I, 892.

(6) Paul Sbath, *Ad-Dustur al-Bimaristani. Le formulaire des Hôpitaux d'Ibn Abiʾ l-Bayan médecin du Bimaristan an-Nacery au Caire au XIIIe siècle*, dans *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, t. XV (Le Caire 1933), p. 13-78. Voir aussi Brockelmann, *G A L*, I, 491 et *Suppl.*, I, 896.

des confections, électuaires, pilules, etc., conformes en grande partie à celles des médecins grecs.

Plusieurs médecins réputés de Baghdad composèrent, au cours du VIe/XIIe siècle, des traités de pharmacologie. Ainsi Hibatallāh ibn at-Tilmīḏ, médecin chrétien à la Cour du calife al-Muqtafī et mort en 560/1164 [1], a laissé un *Aqrābāḏīn* et un extrait de ce livre sur les remèdes éprouvés. Les deux ouvrages existent encore dans quelques bibliothèques [2]. Parmi les autres il en est qui sont mentionnés par *IAU*, mais dont les ouvrages pharmacologiques n'ont pas été conservés : Ibn al-Maṭrān [3], Abū Ḥulaïqa [4] et Abu'l-Faḍl al-Muhandis [5]; tous ont composé des traités des *Simples;* le dernier a disposé son ouvrage en ordre alphabétique. Le célèbre médecin et philosophe ʿAbd al-Laṭīf al-Baġdādī, très connu par sa description classique de l'Égypte vers 1200 de l'ère chrétienne, s'est également occupé des drogues simples. Il a écrit un grand traité et deux précis extraits des droguiers des médecins hispano-maures Ibn Wāfid et Ibn Samaǧūn dont nous parlerons plus loin [6]. Ces écrits n'ont pas non plus été conservés. Le plus original de tous les pharmacologues de cette époque paraît avoir été le médecin arabe-syrien et élève de ʿAbd al-Laṭīf, Rašīd ad-Dīn al-Manṣūr ibn aṣ-Ṣūrī, un des professeurs d'Ibn Abī Uṣaïbiʿa. Celui-ci nous rapporte que son maître fit de longues excursions botaniques, surtout dans les montagnes du Liban, où, non content de recueillir et de décrire des plantes médicinales, il se fit accompagner par un peintre qui les reproduisit en couleurs pour un ouvrage sur les *Simples* que Rašīd ad-Dīn dédia à ʿĪsā sultan de Damas. Ce médecin mourut en 639/1241 et son ouvrage est malheureusement perdu [7]. L'auteur des

---

(1) Voir M. Meyerhof, article *Ibn al-Tilmīḏh*, dans *E I, Suppl.* (Leyden et London 1936).

(2) Brockelmann, *G A L*, I, 487 et suiv., et *Suppl.*, I, 891.

(3) *I A U*, II, 175-181; Brockelmann, *G A L, Suppl.*, I, 892.

(4) *I A U*, II, 123-130.

(5) *I A U*, II, 190-191.

(6) *I A U*, II, 212, ligne 6 et suiv. Voir aussi S. de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abdallatif*, Paris 1810; Brockelmann, *G A L*, I, 481 et *Suppl.*, I, 880 et suiv.; *E I*, vol. I (Leyden et London 1913), s. v. ʿAbd al-Laṭīf.

(7) *I A U*, II, 216-219; Hadji Khalfa, I, 228; Leclerc, II, 171-173. Le Dr I. I. al-Maʿlūf de Beyrouth, membre des Académies Arabes de Damas et du Caire, m'a dit qu'un manuscrit illustré de l'ouvrage d'Ibn aṣ-Ṣūrī se trouvait dans une bibliothèque privée à Beyrouth, mais fut volé en 1938.

catalogues des manuscrits médicaux de Bankipore (Indes anglaises) prétend[1] que Rašīd ad-Dīn aurait été élève d'al-Ġāfiqī, ce qui est peu probable. La remarque en question se trouve dans la description d'un manuscrit conservé dans cette bibliothèque et contenant un traité sur la confection de la grande thériaque, composé par ʿAlī at-Tanūḫī, petit-fils de Rašīd ad-Dīn ibn aṣ-Ṣūrī[2]. Ce médecin arabe, originaire de Jérusalem, dit dans l'introduction de son petit ouvrage qu'il avait fait avec son grand-père des voyages lointains en Syrie, ʿIrāq, Arménie, Anatolie et jusqu'aux îles de Sicile, de Chypre et de Rhodes, pour se perfectionner dans la connaissance pratique des plantes et remèdes; qu'ils avaient rencontré entre autres botanistes Ibn al-Baïṭār et Tāǧ ad-Dīn al-Bulġārī, tous deux liés d'amitié et élèves du célèbre Abu'l ʿAbbās an-Nabātī, et qu'ils avaient eu avec eux des discussions sur les problèmes botaniques. ʿAlī n'a pas eu une bonne opinion des connaissances pratiques d'Ibn al-Baïṭār, et son grand-père a écrit plus tard une réfutation du livre des *Simples* composé par Tāǧ ad-Dīn al-Bulġārī[3]. Ceci nous explique peut-être le fait curieux qu'Ibn al-Baïṭār n'a mentionné dans son grand traité ni Rašīd ad-Dīn ni son livre, quoique Rašīd fut mort sept ans avant Ibn al-Baïṭār.

Quant à Abu'l-ʿAbbās an-Nabātī et à Ibn al-Baïṭār, ils sont considérés comme les plus grands pharmacologues qui aient écrit leurs ouvrages en Orient. Mais puisqu'ils étaient originaires d'Espagne, comme Maïmonide, nous en parlerons plus loin à propos des auteurs arabes-espagnols.

Un autre ouvrage perdu de cette époque est le traité des *Simples* (disposé par ordre alphabétique) composé à Damas par le susnommé Abu'l-Faḍl Muḥammad surnommé *al-Muhandis* («l'ingénieur»), mort en 599/1202[4]. C'était un homme bien doué, puisqu'il avait commencé sa carrière comme menuisier et sculpteur et construit la plupart des portes du grand hôpital (*an-Nūrī*) de Damas. Il se perfectionna ensuite dans les mathématiques, l'astronomie et la

---

[1] ʿAẓimu'd-Dīn Ahmed, *Catalogue of the Arabic and Persian Manuscripts in the Oriental Public Library at Bankipore*, vol. VI, *Arabic Medical Works* (Calcutta 1910), n° 105, p. 158 et suiv.

[2] Brockelmann, *G A L, Suppl.*, I, 898.

[3] *I A U*, II, 219; *H K H*, VI, 34.

[4] *I A U*, II, 190 et suiv.; *H K H*, I, 225; Leclerc, II, 162.

médecine et fut chargé en même temps du service à l'hôpital mentionné et de l'entretien des horloges de la mosquée de Damas. Il atteignit l'âge d'environ 70 ans lunaires.

Nous dirons quelques mots d'un médecin persan Badr ad-Dīn Muḥammad ibn Bahrām al-Qalānisī de Samarqand, qui a dû vivre au VIe/XIIe siècle[1] et dont le traité pharmacologique (*Aqrābādīn*) est conservé dans deux manuscrits à Paris et au Musée britannique. C'est une grande compilation tirée des œuvres d'ar-Rāzī, d'Avicenne et de la *Ḏaḫīra* persane de Zaïn ad-Dīn Ismāʿīl. Un autre traité de pharmacologie, *Kitāb al-Ḥāwī fī ʿIlm at-Tadāwī* (« Le recueil de l'art du traitement »), existe dans les bibliothèques de Leyde et de Gotha. Son auteur est un certain Naǧm ad-Dīn Maḥmūd ibn Ilyās, de Šīrāz en Perse, dont nous ne savons rien. Il a dû vivre avant le VIIe/XIIe siècle. La cinquième partie de ce grand traité, celle qui concerne les remèdes composés, a été éditée par le Dr Guigues, d'après un manuscrit de la bibliothèque des Pères Jésuites de Bairūt (Beyrouth), avec des glossaires de drogues très utiles[2].

Parmi les nombreux médecins dont les ouvrages sont perdus, il faut mentionner le Juif samaritain Ṣadaqa ibn Munaǧǧā (Ṣĕdāqa ben Menaššа), fils d'un théologien[3], attaché à la personne du sultan Mūsā de Ḥims (Emessa) neveu de Saladin. Ce médecin se retira plus tard à Ḥarrān en Mésopotamie où il mourut en 622/1225. Il composa un « Discours sur les noms des remèdes simples » (*Maqāla fī Asāmī'l-Adwiya'l-Mufrada*) qui n'a pas survécu. Il est possible que Ṣadaqa se soit inspiré du glossaire de Maïmonide qui forme l'objet de cette publication, ou qu'il ait voulu y faire des additions. Un autre médecin juif samaritain parvint, après sa conversion à l'Islam, à la dignité de vizir du sultan Ismāʿīl de Damas; il se nommait Amīn ad-Dawla Abu'l-Ḥasan ibn Ġazāl[4] et finit par une mort violente au Caire en 649/1251. Il était l'ami des savants et Ibn Abī Uṣaïbiʿa, qui lui dédia sa grande histoire des médecins,

---

(1) *I A U*, II, 31; Brockelmann, *G A L*, I, 489 et *Suppl.*, I, 893.

(2) P. Guigues, *Le Livre de l'art du traitement de Najm ad-Dyn Mahmoud*. Beyrouth 1903. Voir aussi Brockelmann, *G A L*, *Suppl.*, I, 901. Mais Brockelmann, *Suppl.*, II, 298 et suiv., donne comme date de sa mort 730/1330.

(3) *I A U*, II, 130-133. Voir aussi *EI* (Supplément au volume II, sur la littérature samaritaine par M. Gaster, Leide-London 1927), p. 7.

(4) *I A U*, II, 234-239.

fait son éloge en termes chaleureux. Il nous dit aussi qu'Ibn Ġazāl avait composé un grand traité encyclopédique sur la médecine entière, dont le deuxième livre était consacré à la connaissance des remèdes simples et de leurs vertus. Naǧm ad-Dīn ibn al-Minfāḥ, fils d'une chanteuse et médecin réputé, né à Damas et mort en 653/1255 à Ḥims en Syrie[1], composa un «Guide dans la connaissance de Simples». Ces ouvrages ainsi que bien d'autres n'ont pas survécu. Par contre, un glossaire des noms des drogues d'un autre contemporain et ami personnel d'Ibn Abī Uṣaïbiʿa existe dans un manuscrit unique (n° 3004) de la Bibliothèque Nationale à Paris. C'est le «Livre des stigmates sur les noms des plantes» (*Kitāb as-Simāt fī Asmāʾ an-Nabāt*) d'Ibrāhīm ibn as-Suwaïdi qui vécut à Damas de 600/1204 à 690/1201[2]. Ce précieux manuscrit, qui est considéré comme un autographe de l'auteur, m'a été très utile pour mes recherches sur les noms inconnus que j'ai rencontrés dans le glossaire de Maïmonide : nous parlerons de lui au sujet du manuscrit de ce glossaire.

Un certain Ḥubaïš at-Tiflīsī (Persan, originaire du Caucase?) a dû vivre vers 600/1200. Il a composé sur les remèdes simples plusieurs traités qui ont été conservés[3]. Ils sont parfois cités par les auteurs du XIIIe siècle.

Un autre ouvrage est conservé à Paris sous le n° 1085, la «Perle choisie sur les remèdes simples». Il a été composé par le médecin syrien Abū Bakr al-Fārisī pour un sultan rasūlide du Yémen. Au jugement de Leclerc[4], cet ouvrage n'est pas intéressant. Mentionnons à cette occasion qu'à la même époque un autre sultan du Yémen, le troisième de la même dynastie, ʿUmar ibn Yūsuf ibn Rasūl (qui régna de 694-696 = 1295-1297), composa un livre «L'appui sur les remèdes simples d'usage médical» (*Al-Kitāb al-Muʿtamad fī Mufradāt aṭ-Ṭibb*), qui a même été imprimé au Caire[5]. C'est une compilation sans valeur extraite du grand ouvrage d'Ibn al-Baïṭār, de ceux d'at-Tiflīsī et de quelques livres moins importants.

---

(1) *I A U*, II, 265 et suiv.; Brockelmann, *G A L*, *Suppl.*, I, 898.

(2) *I A U*, II, 266 et suiv.; Brockelmann, *G A L*, I, 493 et *Suppl.*, I, 900.

(3) Brockelmann, *G A L*, *Suppl.*, I, 893.

(4) *Histoire de la médecine arabe* (Paris 1876), II, p. 210 et suiv.

(5) Chez Muṣṭafā al-Bābī al-Ḥalabī en 1327 de l'Hégire (=1909); voir aussi Leclerc, *l. c.*, vol. II, p. 212 et Brockelmann, *G A L*, I, 494 et *Suppl.*, I, 901.

Nous terminerons enfin la liste des pharmacologues anciens de l'Orient musulman par le nom d'Abu'l-Munā ibn Naṣr, connu sous le nom de Kōhēn al-ʿAṭṭār («K. le Droguiste»), un Israélite égyptien qui fit paraître, en 658/1260 au Caire un traité «Le Manuel de l'officine» (*Minhāǧ ad-Dukkān*)[1]. Ce livre, qui était destiné à remplacer «Le Formulaire des Hôpitaux» ouvrage trop sommaire de son coréligionnaire Ibn Abi'l-Bayān[2], s'adresse aux apothicaires et leur donne des conseils généraux dans un chapitre préliminaire et ensuite, dans les vingt-quatre chapitres suivants, les détails de toutes les préparations médicales suivis de directives sur l'examen et la conservation des drogues. Ce qui nous intéresse ici le plus, c'est le chapitre XXI qui contient un glossaire alphabétique des synonymes de drogues. Il cite beaucoup de noms vulgaires égypto-arabes et a été pour moi d'une grande utilité pour la rectification de quelques noms dans le manuscrit du glossaire de Maïmonide. Ce livre est facile à trouver, car il a été imprimé au Caire en 1287 de l'Hégire (=1870) et plus tard encore trois fois jusqu'en 1319/1901. Il se trouve, du reste, avec le *Mémorial* de Dāwūd al-Anṭākī — dont nous parlerons plus loin — entre les mains de beaucoup de droguistes des bazars égyptiens et probablement aussi de ceux d'autres pays du Proche-Orient.

Laissant de côté les nombreux droguiers de moindre importance composés en Orient et signalés par les chroniqueurs de l'histoire des sciences, nous allons maintenant tourner nos regards vers l'Occident, où ont été écrits les meilleurs traités des Simples et les meilleurs livres de synonymes qui ont inspiré l'ouvrage de Maïmonide. Nous avons déjà vu que la traduction arabe de la *Matière médicale* de Dioscoride et la révision de sa terminologie par les savants arabes-espagnols avait imprimé une vive impulsion aux études pharmacologiques dans la Presqu'île ibérique. J'ai donné, dans une publication antérieure[3], une petite histoire de la pharmacologie et de la botanique chez les Arabes d'Espagne; j'y ai signalé l'existence de traités de pharmacologie et l'activité

---

(1) Hadji Khalfa, VI, 202; Leclerc, *Histoire de la médecine arabe* (Paris 1876), II, 215-217; Brockelmann, I, 492 et *Suppl.*, I, 897.

(2) Voir plus haut p. XVIII.

(3) M. Meyerhof, *Esquisse d'histoire de la pharmacologie et botanique chez les Musulmans d'Espagne*, dans *Al-Andalus.*, vol. III, Madrid (1935), p. 1-41.

de certains médecins et botanistes déjà au IXe et dans la première moitié du Xe siècle de l'ère chrétienne, avant que l'on ne s'occupât du livre de Dioscoride. J'y ai indiqué en outre, suivant en cela les recherches approfondies de M. Lévi-Provençal[1], la richesse naturelle de la Presqu'île ibérique en plantes sauvages et cultivées et en minéraux utilisables en médecine. Parmi les minéraux nous citerons les vitriols (= sulfates de fer et de cuivre), les sels de plomb, le mercure et le cinabre, l'étain, les hématites, les marcassites (pyrites), la galène, le sel gemme et la terre saponaire de Tolède. Et parmi les plantes, on n'a qu'à mentionner la polypode, la germandrée, les renoncules, l'ivraie, les gentianes, les aurones, les hièbles, les plantains, les guimauves et d'innombrables espèces de chardons et de conifères, sans compter certaines plantes ibériques plus rares, qui ont été décrites au XVIe siècle par Charles de l'Écluse[2]. Beaucoup de ces plantes fournissaient des remèdes, comme par exemple les Rhamnacées, les Smilacées, les Colchiques, les Solanacées et les Graminées propres à l'Espagne et au Portugal. Nous avons vu par ailleurs qu'Ibn Ǧulǧul[3] — qui avait également écrit une histoire des médecins andalous de son temps —, fit l'historique de la *Matière médicale* de Dioscoride en Espagne, et ajouta ses notes et additions. Cet ouvrage a dû servir à la composition du *Glossaire des drogues* de Maïmonide, comme nous le verrons plus tard. Le « Livre de l'explication de la drogue » mentionné par Maïmonide est probablement identique avec le *Tafsīr Asmā' al-Adwiya al-Mufrada* qui est (ou était?) conservé dans la Bibliothèque Nationale de Madrid sous le n° 233.2.

Les ouvrages composés au IXe siècle de l'ère chrétienne par les praticiens attachés à la cour des princes aghlabites de Qaïrawān (Kairouan, Tunisie) fournirent aux médecins arabes-espagnols une nouvelle source de documents pharmacologiques. Le premier de ces auteurs est le musulman Isḥāq ibn

---

(1) *I A U*, II, 46-48; S. de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abdallatif* (Paris 1810), *Appendix II*, p. 493-498; Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, vol. I (Paris 1876), p. 430-432; Brockelmann, *G A L*, I, 237, et *Suppl.*, I, p. 422.

(2) Caroli Clusii Atrebat. *Rariorum aliquot stirpium per Hispanias observatarum historia.* Antverpiæ 1576.

(3) *I A U*, II, 46-48; S. de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abdallatif* (Paris 1810), *Appendix II*, p. 493-498; Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, vol. I (Paris 1876), p. 431-432; Brockelmann, *G A L*, I, 237, et *Suppl.*, I, p. 422.

ʿImrān, originaire de Baghdad[1], appelé à la Cour de Ziyādat-Allāh III et plus tard mis cruellement à mort à la suite d'un accès de colère du souverain (vers 292/901). Son droguier, mentionné par Ibn Abī Uṣaïbiʿa et cité plus de 150 fois par Ibn al-Baiṭār à propos de drogues orientales, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Le deuxième est Isḥāq ibn Sulaïmān al-Isrāʾīlī[2], oculiste juif natif du Caire, qui fut appelé à Qaïrawān par le même prince et devint l'élève d'Isḥāq ibn ʿImrān. A la chute des Aghlabites (en 296/908), Isḥāq ibn Sulaïmān passa au service du souverain fatimite al-Mahdī et vécut encore jusqu'à la mort de son deuxième successeur al-Manṣūr (341/952) dont le fils al-Muʿizz fit, en 356/969, la conquête de l'Égypte. Les ouvrages du praticien juif, surtout ses livres sur les fièvres, le régime, le diagnostic par les urines, la thériaque, etc., étaient très réputés dans le moyen âge oriental. Ils furent parmi les premiers que Constantin l'Africain traduisit en latin dans la deuxième moitié du XIe siècle ap. J.-C.[3]. Dans la suite, le nom d'*Isaac Judæus* se rencontra très souvent dans la littérature médicale. Son livre *Des Simples et des Aliments* est cité très fréquemment par Ibn al-Baiṭār sous le titre abrégé de « l'Israélite ». Il en existe plusieurs manuscrits et un extrait. Le troisième médecin est Aḥmad ibn Ibrāhīm ibn al-Ǧazzār, Musulman tunisien qui fut élève d'Isḥāq ibn Sulaïmān et mourut à l'âge de plus de 80 ans, vers 395/1004[4]. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en latin et son *Viaticum*, livre de médecine à l'usage des voyageurs, même en grec. Ce qui nous intéresse ici c'est son *Appui sur les* (c'est-à-dire la connaissance des) *Simples* (*Al-Iʿtimād fil'-Adwiya al-Mufrada*) qui se trouve cité une trentaine de fois par Ibn al-Baiṭār; il en existe un fragment dans un manuscrit du Musée Britannique.

Les ouvrages de ces trois praticiens tunisiens ont servi de modèle aux pharmacologistes maures espagnols. Mais ʿAbd ar-Raḥmān ibn Isḥāq ibn

---

(1) Brockelmann, I, 232 et *Suppl.*, I, 417.

(2) Brockelmann, I, 235 et suiv., et *Suppl.*, I, 421.

(3) Imprimés d'abord en partie à Padoue en 1487, et ensuite en totalité (*Omnia Opera Ysaac*) à Lyon en 1515.

(4) Brockelmann, I, 238 et *Suppl.*, I, 424. L'orientaliste G. Dugat a traduit l'histoire d'Ibn al-Ǧazzār d'après *I A U* (II, 37-39), dans le *Journal Asiatique*, année 1853.

al-Haïṯam [1], l'un des médecins qui avaient pris part à la correction de la traduction de Dioscoride, vers 950 ap. J.-C., composa un traité pour relever les erreurs existant dans l'*I'timād* d'Ibn al-Ǧazzār.

Le plus grand médecin de cette époque en Espagne était Abu'l-Qāsim Ḫalaf ibn al-ʿAbbās az-Zahrāwī (mort vers 400/1009), connu au moyen âge latin sous le nom d'*Abulcasis* ou *Albucasis* [2]. Son ouvrage principal est le *Kitāb at-Taṣrīf*, traduit en latin sous le titre de *Liber Servitoris*, imprimé d'abord à Augsburg, en 1519. La partie la plus célèbre de cette encyclopédie est le dernier de ses trente livres, contenant une chirurgie qui suit cependant de très près celle du grec Paul d'Égine. Le livre XXVII est celui qui nous intéresse; c'est un traité alphabétique des Simples avec beaucoup de synonymes, surtout en langues berbère et espagnole vulgaire. Il n'existe qu'un seul exemplaire complet de cette encyclopédie, mais on en connaît des fragments dans différentes bibliothèques. Le Dr H. P. J. Renaud, directeur d'études à l'Institut des Hautes Études Marocaines à Rabat, se propose d'éditer un jour ce livre XXVII, ce qui serait d'une importance primordiale pour la connaissance des remèdes médiévaux des Arabes. Ce livre des Simples est cité par beaucoup d'auteurs des siècles suivants, notamment par Ibn al-ʿAwwām, Aḥmad et Muḥammad al-Ġāfiqī, le Chérif al-Idrīsī, Maïmonide, ʿAbd al-Laṭīf, Ibn al-Baïṭār et le chirurgien syrien Ibn al-Quff († 685/1286).

Nous devons encore citer, parmi les pharmacologistes d'Espagne à la fin du xe siècle, deux praticiens au service du célèbre vizir al-Manṣūr (*Almanzor*) ibn Abī ʿĀmir (mort en 1002 ap. J.-C.). Le premier, Muḥammad ibn al-Ḥusaïn ibn al-Kattānī — dont le nom est souvent estropié en al-Kinānī [3], — est l'auteur d'un livre sur les Simples, ouvrage qu'il appela *At-Tafhīm* « La compréhension ». Le second, Ḥāmid ibn Samaǧūn [4], a également composé

---

[1] *I A U*, II, 46; Brockelmann, I, 239. Il ne faut pas le confondre avec le grand médecin et mathématicien Muḥammad ibn al-Ḥasan ibn al-Haïṯam (mort au Caire en 430/1038).

[2] Brockelmann, I, 239 et suiv., et *Suppl.*, I, 425. Plusieurs parties du *Taṣrīf* ont été traduites en différentes langues européennes; mais le traité des Simples ne l'a pas encore été.

[3] *I A U*, II, 45.

[4] *I A U*, II, 51 et suiv. Un grand fragment de son traité perdu a été acquis récemment par le Musée Britannique et s'y trouve sous le n° *Or. 11614*; il contient les lettres *Zāy-Lām*.

un traité des Simples. Ces deux ouvrages sont perdus [1], mais ils sont connus par des citations qu'en ont faites les traités d'al-Ġāfiqī, al-Idrīsī, Maïmonide, ʿAbd al-Laṭīf, Ibn al-Baïṭār, Ibn as-Suwaïdī et d'autres.

Au ve/xie siècle nous rencontrons d'abord ʿAbd ar-Raḥmān ibn Muḥammad ibn Wāfid al-Laḫmī, vizir de la famille princière de Tolède et en même temps médecin et auteur de plusieurs livres médicaux (après 460/1068). Nous ne mentionnerons que son ouvrage sur les drogues simples dont la composition lui aurait demandé vingt ans [2]. Il en existe une copie arabe dans la bibliothèque de l'Escurial (sous le n° 833), mais le texte est encore inédit. Le fameux traducteur Gérard de Crémone en fit au xiiie siècle une traduction latine (*Abenguefith de medicamentis simplicibus*) qui a été imprimée à Venise et ailleurs à partir de 1532. Ce livre se trouve souvent cité, aussi bien chez les auteurs arabes que chez ceux de l'Occident. Le célèbre médecin ʿAbdallāh ibn al-ʿAzīz al-Bakrī, qui mourut en 487/1094 après avoir subi bien de revers et des retours de fortune durant sa longue vie [3], était contemporain d'Ibn Wāfid, comme lui prince et vizir, réputé comme poète, philologue et géographe. A côté ses écrits sur la géographie qui nous ont été conservés, il faut mentionner son livre sur les plantes et arbres de l'Andalousie signalé par *I A U* (II, 52); il est malheureusement perdu et seulement connu par quelques citations d'al-Ġāfiqī, al-Idrīsī et Ibn al-Baïṭār. La perte de ce livre est d'autant plus regrettable qu'il a dû contenir beaucoup de noms arabes vulgaires et espagnols de la flore ibérique. Au même siècle appartient le poète, grammairien et médecin juif Abu'l-Walīd Marwān (Yōnah) ibn Ǧanāḥ, mort à Saragosse après 1040 [4]. Laissant de côté ses nombreux écrits sur la grammaire hébraïque et arabe ainsi que ses polémiques, nous ne parlerons ici que de son ouvrage mi-philologique, mi-médical *At-Talḫīṣ* (Le résumé) dans lequel il a donné un recueil des Simples, des poids et mesures médicaux et surtout des synonymes des drogues en arabe, persan, syriaque, grec,

---

(1) Voir la note précédente.

(2) *Ṭabaqāt al-Umam*, 83-84; Brockelmann, *G A L*, I, 485 et *Suppl.*, I, 887; Sarton, I, 728.

(3) Brockelmann, *G A L*, I, 476 et *Suppl.*, I, 875 et suiv.; *E I*, vol. I, s. v. al-Bakrī (ʿAbd Allāh).

(4) R. Blachère, *Ṣāʿid al-Andalusī, Ṭabaqāt al-Umam* (Paris 1935), p. 158-159; *I A U*, II, 50; M. Steinschneider, *Die arabische Literatur der Juden*, Frankfurt a. M., 1902, p. 122-125.

berbère et espagnol. Ce livre ne nous est pas parvenu, mais nous le connaissons par les citations qu'en font al-Ġāfiqī, Maïmonide, Ibn al-Baïṭār et Ibn as-Suwaïdī. Löw, dans sa grande encyclopédie de la flore judaïque [1], fait souvent usage des termes fournis par Ibn Ġanāḥ. Un autre ouvrage d'une plus grande importance pour la synonymie des drogues fut écrit, dans la deuxième moitié du ve/xie siècle, par Yūnus (Yōnah) ibn Isḥāq ibn Biklāriš [2], médecin du roi arabe Aḥmad II al-Mustaʿīn souverain de Saragosse; c'est *Al-Mustaʿīnī*, traité de matière médicale disposé en forme de tableaux synoptiques. Ce traité a fourni les synonymes de beaucoup de drogues, non seulement à plusieurs auteurs arabes jusqu'au xixe siècle, mais aussi aux savants occidentaux modernes, tels que Dozy et Simonet. Nous retrouverons ces citations et les synonymes fournis par Ibn Biklāriš au cours de notre commentaire du glossaire de Maïmonide qui, cependant, ne mentionne pas lui-même le livre de son prédécesseur. Quant aux manuscrits conservés de l'ouvrage d'Ibn Biklāriš et au détail de son contenu, je me réfère à la savante étude de M. Renaud [3], qui prépare une édition et une traduction commentée du *Mustaʿīnī*.

Passons maintenant au vi^e/xiie siècle qui fut, selon Leclerc [4], « le grand siècle scientifique de l'Espagne musulmane ». Ceci n'est pas moins vrai pour la pharmacologie et les livres de synonymes. Nous avons déjà parlé d'Abu'ṣ-Ṣalt Umayya et de son ouvrage sur les drogues simples; nous ajouterons qu'il était également mathématicien, musicien et poète. Il mourut en 529/1134. Quant à son traité des Simples, il n'existe que dans une traduction hébraïque dont s'est occupé Steinschneider [5]. Ibn al-Baïṭār cite quelquefois ce livre dans son grand traité. Un autre savant polymathe de réputation universelle à cette époque fut Abū Bakr Muḥammad ibn aṣ-Ṣāʾiġ, mieux connu sous le nom

---

[1] Immanuel Löw, *Die Flora der Juden*, 4 vol., Wien et Leipzig 1924-1934.

[2] Brockelmann, *G A L*, I, 486 et *Suppl.*, I, 889; Steinschneider, *l. c.*, p. 147 et suiv.

[3] H. P. J. Renaud, *Trois études d'histoire de la médecine en Occident*, I. Le *Mustaʿīnī* d'Ibn Beklāreš, dans *Hespéris* (Paris 1931), p. 135-150.

[4] *Histoire de la médecine arabe*, vol. II, p. 6.

[5] M. Steinschneider, *Abu's-Salt (gest. 1134) und seine Simplicia*, dans *Virchows Archiv fuer pathologische Anatomie*, etc. vol. 94 (Berlin 1883), p. 28-65. Voir aussi Brockelmann, *G A L*, I, 486 et suiv., et Sarton, II, 230.

d'Ibn Bāǧǧa désigné au moyen âge latin comme *Avenpace*[1]. Il passa de l'Andalousie au Maroc, où il servit comme vizir plusieurs princes almoravides, pour mourir empoisonné à Fez en 533/1138, victime de ses ennemis. Il était philosophe, musicien, astronome, mathématicien et médecin. Sa renommée comme commentateur aristotélicien était très grande, et ses ouvrages ont profondément influencé la pensée du moyen âge occidental. Nous le mentionnons ici parce qu'il a composé, en collaboration avec un certain Sufyān al-Andalusī, un ouvrage sur les remèdes simples qui est cité par Ibn al-Baïṭār plus de deux cents fois et qui était destiné à suppléer aux lacunes laissées par le traité d'Ibn Wāfid. Cet ouvrage « Le livre des deux expériences », n'a pas été conservé, mais les extraits donnés par IB attestent la grande érudition et les vastes connaissances des deux auteurs. Parlons en passant d'Abu'l-ʿAlāʾ Zuhr de Séville, père du célèbre médecin Abū Marwān ibn Zuhr (*Avenzoar*)[2]. Il composa plusieurs traités sur les drogues et un livre sur les propriétés spécifiques des remèdes et aliments où l'on rencontre des idées superstitieuses. Les deux grands médecins-philosophes Ibn Zuhr (*Avenzoar*) et Ibn Rušd (*Averroès*) n'ont pas laissé de traités spéciaux des drogues, bien qu'ils parlent partout dans leurs ouvrages des remèdes.

Abū Ǧaʿfar Aḥmad ibn Muḥammad al-Ġāfiqī, natif d'une petite bourgade près de Cordoue, est à mon avis le plus grand savant en pharmacologie et botanique parmi les médecins du moyen âge islamique. Nous ignorons les circonstances de sa vie et même la date de sa mort. La citation insérée dans l'introduction du glossaire de Maïmonide (voir ci-après p. LXIII) le place à la première moitié du VIe/XIIe siècle. Ibn Abī Uṣaïbiʿa[3] fait l'éloge d'al-Ġāfiqī et de son *Traité des Simples* qui se trouve cité plus de deux cents fois par Ibn al-Baïṭār. Ce dernier, toujours selon *I A U*[4], avait l'habitude d'emporter avec lui dans ses voyages scientifiques, avec la *Matière médicale* de Dioscoride et les

---

(1) Brockelmann, *G A L*, I, 460 et *Suppl.*, I, 831; *E I*, vol. II, s. v. Ibn Bādjdja; Sarton, vol. II, 183.

(2) G. Colin, *La Tedkira d'Abu'l-ʿAlāʾ*. Dans *Publ. de la Faculté des Lettres d'Alger*, t. XIV (Paris 1911); Sarton, II, 230; Brockelmann, I, 486 et *Suppl.*, I, 889.

(3) *I A U*, II, 52. Voir aussi Brockelmann, *G A L*, I, 488 et *Suppl.*, I, 891.

(4) *I A U*, II, 133.

Simples de Galien, le livre d'al-Ġāfiqī. J'ai pu prouver, dans un travail antérieur[1] et dans l'édition du texte abrégé de ce livre[2], que non seulement il est cité, mais qu'il forme la base du texte d'Ibn al-Baïṭār qui l'a englobé intégralement dans sa grande encyclopédie, en y ajoutant les additions des auteurs et les résultats de ses propres observations. Ibn al-Baïṭār n'est donc pas un auteur indépendant. Le traité original d'al-Ġāfiqī étant considéré comme perdu[3], Steinschneider s'est servi d'une traduction latine pour y puiser sa liste de remèdes simples[4]. Or, il existe deux manuscrits d'une rédaction abrégée du livre d'al-Ġāfiqī. Cette abréviation fut faite par le grand savant et compilateur chrétien Abu'l-Farag Ġrīgōriyūs ibn al-'Ibrī, connu sous son nom latinisé de *Barhebræus* (mort en 1286 ap. J.-C. à Marāgha, Adherbaïdjān). L'édition de cet ouvrage, commencée par mon collaborateur et moi il y a six ans et ralentie par des circonstances indépendantes de notre volonté, prouve, pleinement je le crois, l'exactitude de mes assertions. J'ai donné encore quelques preuves de l'éminence scientifique d'al-Ġāfiqī

---

(1) M. Meyerhof, *Ueber die Pharmacologie und Botanik des Aḥmad al-Ghāfiqī*, dans *Arch. f. Gesch. d. Mathematik u. Naturwiss.*, XIII (1930), 65-74.

(2) M. Meyerhof et G. P. Sobhy, *The Abridged Version of the Book of Simple Drugs of Aḥmad ibn Muḥammad al-Ghāfiqī*, by Gregorius Abu'l-Farag (Barhebræus), dans *Publ. of the Faculty of Medicine, Egyptian University*, Cairo, fasc. I (1932), fasc. II (1933) and reprinted 1937, fasc. III (1938).

(3) J'avais achevé ma publication quand je fus informé par le Dr W. W. Francis, conservateur de la Bibliothèque Osler de l'Université McGill à Montréal (Canada) que la première moitié du traité original d'Aḥmad al-Ġāfiqī existe dans cette bibliothèque et avait été signalée dans son catalogue (*Bibliotheca Osleriana*, Oxford 1929, n° 7508). Il s'agit d'un manuscrit magnifique et de grande valeur; le premier et unique volume de l'ouvrage comprend les lettres *Alif* à *Kāf* et est illustré de 367 beaux dessins coloriés représentant des plantes et des animaux. L'obligeance de M. Francis m'a fourni une photocopie du manuscrit entier dont l'étude m'a permis, à la dernière minute, d'apporter certaines corrections au texte et à la traduction du glossaire de Maïmonide. Je tiens à remercier chaleureusement le Dr Francis et le Conseil d'Administration de la Bibliothèque Osler pour leur obligeance. Mon jugement sur le rôle d'Aḥmad al-Ġāfiqī dans la pharmacologie et botanique des Arabes se trouve pleinement justifié par l'étude de ce grand fragment de son ouvrage original. Au début de l'année 1939, le Musée de l'Art Arabe au Caire a acquis un autre manuscrit illustré de la même première moitié du traité d'al-Ġāfiqī. Ce manuscrit est moins beau que celui de Montréal, mais permettra plus tard une édition de ce texte unique.

(4) M. Steinschneider, *Gāfiḳī's Verzeichnis einfacher Heilmittel*, dans *Virchow's Archiv f. patholog. Anatomie*, etc., vol. 77-86.

dans mon histoire pharmacologique de l'Espagne médiévale [1]. Nous parlerons des synonymes d'al-Ġāfiqī en traitant du livre d'Ibn al-Baïṭār.

Nous avons déjà parlé d'un ouvrage important : *Le Livre des remèdes simples et des plantes*, composé par le savant prince Muḥammad ibn ʿAbdallāh ibn Idrīs al-Ḥasanī, connu sous le nom d'*aš-Šarīf al-Idrīsī* (*Edrisi* des Latins). Né à Ceuta (Maroc) en 493/1100, il fit ses études à Cordoue, mais se vit obligé à la suite de persécutions politiques de quitter le Maghrib pour vivre réfugié à la Cour des deux premiers rois normands de Sicile, Roger et Guillaume, à Palerme, où il mourut en 560/1160. Il est célèbre à cause des deux grandes encyclopédies géographiques ornées de cartes qu'il composa à l'intention des deux souverains [2]. Son *Traité des Simples* est connu par plus de deux cents citations dans l'ouvrage d'Ibn al-Baïṭār. En 1929, le Dr H. Ritter retrouva à Istanbul la première moitié de cet important droguier dans un manuscrit de la Bibliothèque *Fātiḥ* (n° 3610). J'ai rendu compte de cette trouvaille et traduit l'introduction qui manifeste la grande vénération d'al-Idrīsī pour la *Matière médicale* de Dioscoride, sur laquelle son traité est basé (voir plus haut à la page IX). Ce qui intéresse mon sujet dans la présente publication, c'est qu'al-Idrīsī donne au début de chaque chapitre les synonymes de la drogue en question dans 6 à 12 langues, parmi lesquelles sont l'hébreu, le grec, le latin (castillan ou italien), «l'indien», le turc, le kurde, etc. Malheureusement, le manuscrit est parsemé de lacunes, et beaucoup de noms de drogues ont été laissés en blanc ou estropiés. Néanmoins ce manuscrit a été de la plus grande utilité pour mes études historico-pharmacologiques et en particulier pour le commentaire du glossaire de Maïmonide. Dans ce traité al-Idrīsī se montre moins versé dans la botanique qu'al-Ġāfiqī qui a fourni tant d'observations personnelles et il en suit fidèlement la disposition. Mais al-Idrīsī fait preuve de vastes connaissances comme naturaliste et médecin; il mentionne ses voyages qui l'ont mené jusqu'à Lisbonne, à Cadix et au Maroc, il énumère des plantes ibériques, berbères et soudanaises.

---

[1] M. Meyerhof, *Esquisse d'histoire de la pharmacologie et botanique chez les Musulmans d'Espagne*, dans *Al-Andalus*, vol. III (Madrid 1935), p. 17-22.

[2] *IAU*, 1152; Brockelmann, I, 477 et *Suppl.*, I 876 et suiv.; *EI*, vol. II, s. v. al-Idrīsī; Sarton, II, 410-12.

Il est évident qu'il se sentait dépaysé en Sicile et qu'il considérait le Maghrib (Espagne et Maroc) comme son véritable pays.

Après ces deux maîtres vient se ranger Mūsā ibn ʿUbaïdallāh ibn Maïmūn, qui n'est autre que le célèbre théologien, philosophe et médecin juif Maïmonide. Nous traiterons de sa vie médicale dans le chapitre suivant (C) avant de parler de son *Glossaire de matière médicale* qui fera l'objet de cette publication.

Jetons en passant un regard sur le *Taqwīm al-Adwiya*, tableau synoptique des remèdes simples composé par un certain Abū Saʿīd Ibrāhīm al-ʿAlā'ī. Le Dr Renaud, qui a consacré une étude approfondie à l'ouvrage et à son auteur[1], a constaté que ce dernier était sans doute originaire du Maghrib, mais qu'il avait dédié son ouvrage à un sultan de la dynastie des Dānišmendites à Malaṭia (Asie Mineure), dans la deuxième moitié du VIe/XIIe siècle. Ce livre, dont il existe bon nombre de manuscrits dans les bibliothèques de l'Europe et de l'Orient — on en compte trois à la Bibliothèque Nationale du Caire, — n'est qu'une compilation en forme de tableaux. Renaud en a extrait un certain nombre de synonymes de drogues.

M. G. S. Colin possède à Rabat (Maroc) un manuscrit arabe unique anonyme qui est intitulé *ʿUmdat aṭ-Ṭabīb* («L'appui du médecin»). Mon ami le Dr Renaud non seulement m'a fourni les renseignements suivants sur ce livre, mais a pu le consulter, avec la gracieuse permission du propriétaire — qui compte l'éditer plus tard — pour mes identifications de certains noms donnés par Maïmonide. Je dois à ces deux savants un tribut de chaleureuse reconnaissance. D'après les citations contenues dans le manuscrit, M. Colin croit pouvoir affirmer que la *ʿUmda* fut composée à Séville dans la première moitié du VIe/XIIe siècle. Comme s'exprime M. Renaud dans une lettre, «un nombre formidable de synonymes en toutes langues est renfermé dans ce livre anonyme»; et il ajoute que c'est un ouvrage presqu'uniquement botanique avec des descriptions de plantes. «Les mots de la *ʿağamīya* (langue espagnole vulgaire ancienne) y pullulent», et il y en a pas mal qui manquent dans le livre de Simonet dont nous parlerons plus tard.

---

[1] H. P. J. Renaud, *Le «Taqwīm al-Adwiya d'al-ʿAlā'ī»*, dans *Hespéris* (Paris 1933), p. 69-98. Voir aussi Brockelmann, *G A L, Suppl.*, I, 890 et suiv.

Le dernier des grands pharmacologues de ce XIIe siècle est Abu'l-ʿAbbās Aḥmad ibn Muḥammad, surnommé Ibn ar-Rūmiyya (« Fils de la Chrétienne ») ou an-Nabātī (« Le Botaniste »). Né à Séville en 1165 ap. J.-C. [1], il étudia en Espagne, mais entreprit au début du XIIIe siècle un grand voyage en Orient, pour remplir le pieux devoir d'un Musulman en faisant le pèlerinage aux Lieux Saints de l'Arabie. Mais en même temps il observa et herborisa partout où il passa et composa, après son retour dans sa ville natale, un livre intitulé *Ar-Riḥla* (« Le voyage ») dans lequel il condensa le résultat de ses observations faites en Espagne, au Maroc, en Algérie, Tunisie, Égypte, Syrie, Arabie, dans le ʿIrāq et en Sicile. Malheureusement ce livre n'a pas été conservé, et nous le connaissons seulement par de nombreuses citations qu'en a faites Ibn al-Baïṭār, l'élève du maître. Elles suffisent pour établir qu'Abu'l-ʿAbbās était un observateur scientifique indépendant qui mérite d'être placé tout près d'al-Ġāfiqī. Il a écrit encore une « Explication des noms des Simples chez Dioscoride » qui a dû comprendre de nombreux synonymes dans toutes les langues. Mais cet ouvrage est également perdu. Abu'l-ʿAbbās a dû mourir à Séville après 1239. Un contemporain moins célèbre d'Abu'l-ʿAbbās, mentionné par Ibn al-Baïṭār comme un de ses professeurs, fut ʿAbdallāh ibn Ṣāliḥ [2]. Il est cité surtout à cause des plantes qu'il observa au Maroc et dont il donna les noms indigènes (berbères). Un autre pharmacologue est cité quelquefois par Ibn al-ʿAwwām et Ibn al-Baïṭār; c'est Abu'l-Ḥaǧǧāǧ Yūsuf ibn Mūrāṭir, médecin particulier des souverains almohades du Maroc, mort à Fez vers 617/1220 [3]. Nous ne possédons rien des ouvrages laissés par ces deux auteurs.

Avant de quitter ce XIIe siècle si riche en production scientifique, nous dirons quelques mots du plus grand ouvrage d'agriculture qui nous soit parvenu de l'antiquité ou du moyen âge. C'est le *Kitāb al-Filāḥa*, composé par Yaḥyā ibn Muḥammad ibn al-ʿAwwām de Séville [4], qui paraît avoir vécu

---

(1) *I A U*, II, 81.

(2) Leclerc, *Histoire de la médecine arabe* (Paris 1876), vol. II, p. 248.

(3) *I A U*, II, 78.

(4) Brockelmann, *G A L*, I, 494 et suiv.; Sarton, II, 424 et suiv.; *E I*, II, s. v. Ibn al-ʿAwwām. Une édition du texte arabe a été faite par J. A. Banqueri (2 vol. in-folio, Madrid 1802); une nouvelle édition, qui est très nécessaire, est projetée par la Société Royale d'Agriculture d'Égypte. Une

pendant la deuxième moitié du VIe/XIIe siècle; les détails de sa vie sont inconnus. Ce livre, dont l'auteur cite des ouvrages grecs, latins et arabes en grand nombre, ne nous intéresse ici que par les noms populaires des plantes qui s'y trouvent mentionnées, surtout en arabe, en vieil espagnol et en berbère. Les mérites de ce remarquable ouvrage ont été mis en évidence par Leclerc [1].

Le VIIe/XIIIe siècle signifie pour l'Espagne musulmane, avec la déchéance politique, le déclin des sciences. Mais il a donné naissance à la plus vaste encyclopédie de pharmacologie qui ait survécu du moyen âge : le *Kitāb al-Ǧāmiʿ li-Mufradāt al-Adwiya wa'l-Aġḏiya* (« Recueil de remèdes et aliments simples »); l'auteur en est Ḍiyā' ad-Dīn Abū Muḥammad ʿAbdallāh ibn Aḥmad ibn al-Baïṭār (« Le fils du vétérinaire ») natif de Malaga [2]. Il étudia, comme il le dit lui-même dans son ouvrage, en Espagne sous la direction d'Abu'l-ʿAbbās, de ʿAbdallāh ibn Ṣāliḥ et d'Abu'l-Ḥaǧǧāǧ. Vers 1220 il quitta son pays natal pour se rendre en Orient. Après avoir parcouru l'Afrique du Nord, l'Asie Mineure et la Syrie, il se fixa en Égypte où il fut nommé « Chef des herboristes » (*Raʾīs al-ʿAššābīn*) par le sultan al-Kāmil (neveu du grand Saladin). Après la mort de ce souverain, en 1238, Ibn al-Baïṭār quitta l'Égypte pour s'établir en Syrie, où il mourut à Damas en 646/1248. Il est probable que c'est en Égypte que fut composé son grand ouvrage. C'est une vaste encyclopédie disposée selon l'ordre alphabétique, tirée, surtout comme nous l'avons exposé plus haut, du *Livre des Simples* d'al-Ġāfiqī. Comme ce dernier, dans chacun de ses 1500 grands paragraphes, Ibn al-Baïṭār cite d'abord littéralement l'article correspondant de Dioscoride et de Galien, pour y intercaler ensuite des citations tirées des auteurs arabes des premiers siècles de l'Islām. Ibn al-Baïṭār ajoute ensuite des passages d'auteurs contemporains ou postérieurs à al-Ġāfiqī [3] et un millier de courts paragraphes de synonymes. Il a formé ainsi

---

traduction française a été faite par Clément-Mullet (*Le livre de l'agriculture d'Ibn al-Awwam*, 3 vol., Paris 1864-1867); mais elle aussi aurait besoin d'une réédition corrigée.

[1] Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, II, 109-113.

[2] Brockelmann, *G A L*, I, 492; *E I*, II, s. v. Ibn al-Baïṭār; Sarton, II, 662; Meyerhof et Sobhy, *l. c.* (p. XX, n. 2), fasc. I, p. 27 et suiv.

[3] Le texte en a été imprimé au Caire (Būlāq 1291 = 1874) en 4 volumes; il a besoin d'une révision et d'une correction soignées. La traduction française avec commentaires de Lucien Leclerc

une encyclopédie qui nous conserve une précieuse collection de citations pharmacologiques et botaniques de beaucoup d'auteurs dont les ouvrages sont perdus pour nous. Le nombre des auteurs cités est de 150 environ, celui des drogues mentionnées de 1400 dont 400 étaient inconnues aux Grecs; elles ont été introduites dans la pharmacopée par les Arabes. Les observations personnelles d'Ibn al-Baïṭār ne sont pas nombreuses, quarante environ. Les nombreux synonymes que l'on rencontre dans son ouvrage et qui ont été si utiles pour notre identification des drogues connues des Arabes sont également, à mon avis, tirés pour la plupart de l'ouvrage d'al-Ġāfiqī [1]. L'édition abrégée de ce dernier livre par Barhebræus ne contient qu'un nombre restreint de ces synonymes, parce que tous les noms espagnols, latins et berbères n'avaient aucun intérêt pour les lecteurs orientaux des précis composés par le grand compilateur chrétien. Un fait me paraît confirmer mon assertion; c'est l'ignorance des noms étrangers dont fait preuve Ibn al-Baïṭār comme copiste du manuscrit unique du glossaire de Maïmonide conservé à Istanbul. Nous en parlerons plus loin en nous occupant du manuscrit lui-même. Un autre ouvrage d'Ibn al-Baïṭār est très connu : c'est *Al-Kitāb al-Muġnī fi'l-Adwiya al-Mufrada* (« Le livre satisfaisant sur les Drogues Simples »); il en existe de nombreux manuscrits arabes, mais le texte n'a pas été édité. Il est divisé en vingt chapitres qui traitent des remèdes selon leur emploi thérapeutique. Ce dernier livre a été utilisé par Ibn as-Suwaïdī, élève d'Ibn al-Baïṭār, pour la composition de son glossaire des noms de drogues (voir plus haut, p. XXII). N'oublions pas que parmi les disciples les plus éminents formés par Ibn al-Baïṭār se trouve Ibn Abi Uṣaïbi'a lui-même. Ce dernier nous dit en effet (*I A U*, II, p. 133, l. 8-12) : « La première fois que je le rencontrai, ce fut à Damas en 633 (= 1236 ap. J.-C.); je reconnus de suite ses hautes qualités de caractère et de sociabilité et la noblesse de son âme qui étaient merveilleuses.

(*Traité des Simples par Ibn al-Beithar*, en 3 vol., Paris 1877-1883) est célèbre et a servi de base à d'innombrables travaux sur la pharmacologie et la botanique des Arabes. Nous laissons de côté la très mauvaise traduction allemande de Sontheimer et son utilisation par E. Meyer dans son *Histoire de la botanique* (Koenigsberg, vol. I, 1854).

[1] Cette opinion m'a été confirmée depuis, par l'étude du manuscrit Osler (voir p. XXX, n. 3); Ġāfiqī y donne, après chaque paragraphe, un long chapitre de synonymes.

J'identifiai avec lui aux environs de Damas beaucoup de plantes dans leurs sites, et je lus avec lui son commentaire sur les noms des remèdes dans le livre de Dioscoride; je trouvai sa connaissance et son savoir extraordinairement profonds. . .[1]. » Les livres d'Ibn al-Baïṭār sont venus trop tard pour influencer encore le développement de la pharmacologie chez les Arabes. Ils ont été utilisés et compilés, et, un siècle après la mort du savant, un certain Ibn al-Kutubī[2] fit un abrégé du grand traité des drogues auquel il reprocha sa longueur, des confusions et des inexactitudes. Ce livre, appelé par l'auteur *Mā lā yasaʿ aṭ-Ṭabīb Ǧahluh* (« Ce qui n'est pas permis à un médecin d'ignorer »), se trouve dans les bibliothèques de l'Orient en un grand nombre de manuscrits. Il a probablement suppléé à la pénurie de manuscrits de l'original d'Ibn al-Baïṭār dont la copie coûtait trop cher. Mais c'est un livre qui contient des fautes en grand nombre, relevées par Leclerc qui défend la mémoire d'Ibn al-Baïṭār contre son compilateur et détracteur.

Des siècles suivants, qui sont ceux de la décadence des sciences dans le monde islamique, nous mentionnerons seulement quelques ouvrages qui dépassent le niveau ordinaire. Il y a d'abord un *Traité des Simples* par Aḥmad ibn ʿAbd as-Sālam, appelé *aš-Šarīf aṣ-Ṣiqillī* (« Le Chérif de Sicile ») — peut-être un descendant d'al-Idrīsī ?[3]. Il vécut dans la première moitié du IXe/XVe siècle à Tunis où il dédia son ouvrage — qui existe en manuscrit à Leyde (n° 1372) — au souverain Abu'l-Fāris ʿAbd al-ʿAzīz.

Au Xe/XVIe siècle nous rencontrons un ouvrage remarquable, composé par un médecin syrien musulman, Dāwūd al-Anṭākī, qui, quoiqu'aveugle, exerça et enseigna comme « Chef des Médecins d'Égypte » au Caire et mourut à la Mecque en 1008/1599[4]. Son livre le plus célèbre est *Tadkirat Ūlī al-Albāb* (« Mémorial de l'intelligent ») qui se compose d'une introduction, de quatre livres médicaux et d'un épilogue. Ce qui nous intéresse ici, c'est le troisième livre qui est une matière médicale en ordre alphabétique qui ne comprend pas

---

[1] Nous avons vu plus haut (p. XX) que Rašīd ad-Dīn aṣ-Ṣūrī et son petit-fils ʿAlī at-Tanūḫī n'avaient pas une opinion aussi favorable des connaissances d'Ibn al-Baïṭār.

[2] L. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe* (Paris 1876), II, 261-264; Brockelmann, II, 169.

[3] Brockelmann, *G A L*, II, 257; Leclerc, II, 298.

[4] Leclerc, *Histoire*, II, 303-307; Brockelmann, *G A L*, II, 364.

moins de 1700 articles. C'est une compilation, mais une compilation intelligente, qui place ce traité immédiatement après celui d'Ibn al-Baïṭār. Nous y trouvons des renseignements nouveaux sur la provenance de certains remèdes, quelques drogues nouvelles, comme le café, et des maladies nouvelles, comme la syphilis. L'ouvrage manuscrit est fort répandu, et il a été imprimé au Caire et ailleurs [1] au moins dix fois. Il se trouve aujourd'hui partout entre les mains des droguistes du Proche-Orient. Il m'a été quelquefois utile pour l'identification de noms vulgaires de drogues. Parmi les contemporains de Dāwūd au Maroc on compte le vizir al-Ġassānī dont le *Ḥadīqat al-Azhār* (« Jardin fleuri ») existe en manuscrit. C'est une œuvre purement marocaine qui contient des descriptions de plantes et des synonymies dans le dialecte de Fez [2].

Au XVIIe siècle, nous devons mentionner Madyan ibn ʿAbd ar-Raḥmān al-Qawsūnī [3], élève de Dāwūd al-Anṭākī, et, comme ce dernier, « Chef des Médecins d'Égypte » au Caire, où il mourut après 1634. Il a composé une série d'ouvrages médicaux, des compilations pour la plupart. Ce qui nous intéresse dans son œuvre c'est le *Qāmūs al-Aṭibbā' wa-Nāmūs al-Alibbā'* (« Dictionnaire enclyclopédique des médecins et code des compétents »), qu'il composa en 1628. Il en existe un manuscrit volumineux à la Bibliothèque Nationale du Caire. Son étude m'a révélé que ce n'est pas, comme le prétend M. Seidel, un abrégé du *Ǧāmiʿ* d'Ibn al-Baïṭār, mais un extrait de tous les termes médicaux et pharmacologiques du grand dictionnaire *Lisān al-ʿArab* (mentionné dans notre bibliographie). Par conséquent, l'utilité de ce dictionnaire se réduit à la possibilité de trouver plus facilement les termes techniques dans ce recueil concentré que dans les vingt volumes du *Lisān*.

---

[1] Y. E. Sarkis, *Muʿǧam al-Maṭbūʿāt al-ʿArabiyya* (Miṣr 1346/1928), p. 491. Il y manque plusieurs éditions, par exemple celle de la Wahbiya (1281) en trois volumes et celle de Būlāq (1294) en 2 volumes.

[2] H. P. J. Renaud, *De quelques acquisitions récentes sur l'histoire de la médecine arabe au Maroc*, dans *Actes du Ve Congrès International d'Histoire de la Médecine*, Genève 1925.

[3] L'unique biographie de Madyan se trouve dans l'ouvrage biographique de Muḥammad Muḥibbī, *Ḫulāṣat al-Aṯar fī Aʿyān al-Qarn al-Ḥadī ʿAšar*, vol. IV (Imp. al-Wahbiyya, Le Caire 1284 de l'Hégire = 1867), p. 333 et suiv. Voir aussi Brockelmann, *G A L*, II, 364 et E. Seidel, *Studien eines Arztes zu al-Akfānī's « Wegweisung für den Zielstrebigen »*, dans *Archiv für Geschichte der Medizin*, vol. XII (Leipzig 1920), p. 14-18.

ʿAbd al-Qādir ibn ʿUmar al-Baġdādī est un autre compilateur de la même époque. Médecin, poète et philologue, il vécut en Égypte, étudia à la mosquée-académie al-Azhar et mourut au Caire en 1093/1682 [1]. Il a laissé un *Ǧāmiʿ fi'n-Nabātāt wa'l-Ḥašā'iš wa'l-Ḥayawānāt wa'l-ʿAqāqīr*, etc. («Recueil sur les plantes, herbes, animaux, drogues, etc.»), qui n'est qu'un extrait de l'ouvrage d'Ibn al-Baïṭār, abrégé et mis en ordre alphabétique. Un manuscrit de ce livre se trouve dans la Bibliothèque de l'État à Berlin (n° 6422) [2].

De la première moitié du XVIIIe siècle nous possédons un livre très connu dans le Maghrib : *Kašf ar-Rumūz fī Šarḥ al-ʿAqāqīr wa'l-Aʿšāb* («Recueil des énigmes dans l'explication des drogues et des herbes»). C'est l'ouvrage d'un certain ʿAbd ar-Razzāq ibn Muḥammad al-Ǧazā'irī («L'Algérien») [3]. Ce n'est qu'une compilation des œuvres d'Avicenne, d'Ibn al-Baïṭār et de Dāwūd al-Anṭākī; mais on y trouve, dispersées dans un millier d'articles, quelques rares synonymies algériennes et berbères. Il n'en existe qu'une seule édition lithographiée du texte arabe (Alger 1321/1904); elle est utile à cause d'un glossaire des noms des drogues ajouté à la fin. Renaud et Colin ont tiré profit de cet ouvrage pour leur commentaire de la *Tuḥfa* mentionnée ci-dessous.

C'est au même XVIIIe siècle qu'appartient probablement un vocabulaire synonymique de drogues appelé *Tuḥfat al-Aḥbāb fi Māhiyat an-Nabāt wa'l-Aʿšāb* («Présent aux amis sur les qualités des plantes et des herbes»). L'auteur en est inconnu. Après avoir été traduit à deux reprises, ce petit livre a été édité et traduit dans une forme définitive, avec un commentaire étendu, par MM. Renaud et Colin [4]. Cette édition, qui a servi de modèle à la mienne, est excellente et fournit plus de renseignements sur l'histoire des drogues connues des Arabes que toutes les éditions citées jusqu'à présent. Ce qui y

---

[1] Muḥibbī, *Ḫulāṣat al-Aṯar*, vol. II, p. 451-454; Brockelmann, *G A L*, I, 492 et II, 286; Seidel, *Studien eines Arztes*, *l. c.*, p. 15.

[2] *Die Handschriftenverzeichnisse der Kgl. Bibl. zu Berlin*. Bd. XVII. *Die arabischen Handschriften* von W. Ahlwardt, vol. V (Berlin 1892), p. 627.

[3] L. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe* (Paris 1876), II, 308-310; L. Leclerc, *Kachef er-Roumouz* (Révélation des énigmes) *d'Abd er-Rezzaq ed-Djezairi*... traduit et annoté (Paris 1874); Gabriel Colin, *ʿAbderrezzâq el-Jezâïri, un médecin arabe du XIIe siècle de l'Hégire* (thèse inaugurale), Montpellier 1905.

[4] H. P. J. Renaud et Georges S. Colin, *Tuḥfat al-Aḥbāb*. Glossaire de la matière médicale marocaine (Publ. de l'Inst. des Hautes Études marocaines, t. XXIV), Paris 1934.

est surtout remarquable, c'est la manière dont les auteurs ont retracé l'origine des noms des drogues jusqu'à Dioscoride et l'étude approfondie de leur identification. Il va sans dire que cet ouvrage parle surtout des drogues connues au Maroc et plus particulièrement dans la région de Marrākeš qui était probablement le pays natal de l'auteur anonyme. Renaud et Colin ont étudié, en utilisant toutes les ressources que leur offraient les bibliothèques du Maroc, les noms berbères et arabes-marocains qu'on rencontre dans le glossaire.

Le dernier ouvrage concernant les drogues simples et leurs noms a été signalé à l'attention des historiens par M. Renaud [1]. C'est un livre composé vers le milieu du XIXe siècle et imprimé au Maroc [2]. L'auteur, ʿAbd as-Salām ibn Muḥammad al-ʿAlamī, était un Marocain de Fez qui, dans la première moitié du XIXe siècle, étudia à l'École de Médecine du Caire, fondée par le Français Dr Clot Bey sous les auspices de Muḥammad ʿAlī Pacha dans le Palais de Qaṣr al-ʿAinī, où se trouve encore aujourd'hui le siège de la Faculté de Médecine de l'Université Égyptienne. Il intitula son livre *Ḍiyāʾ an-Nibrās fī Ḥall Mufradāt al-Anṭākī bi-Luġat Fās* («Les lumières de la lampe sur l'explication des Simples de [Dāwūd] al-Anṭakī dans le parler de Fez»). Al-ʿAlamī a tenté de donner à ses compatriotes la correspondance des termes pharmacologiques contenus dans le troisième livre de la *Tadkira* de Dāwūd en dialecte de Fez. C'est pourquoi nous y trouvons quelquefois des indications utiles pour notre travail.

Enfin nous mentionnerons un ouvrage anonyme d'époque inconnue, dont les manuscrits sont assez répandus en Égypte; il est intitulé *Al-Manhaǧ al-Munīr fī Asmāʾ al-ʿAqāqīr* («Le manuel qui éclaire sur les noms des drogues médicinales»). C'est une synonymie assez concise qui ne nous a que rarement fourni des indications touchant les énigmes que nous avons rencontrées dans le droguier de Maïmonide.

Nous avons vu que la littérature arabe est très riche en ouvrages concernant les remèdes et leurs noms. Le centre de ces études a été sans doute l'Espagne musulmane depuis le IVe/Xe jusqu'au début du VIIe/XIIIe siècle. Après

---

[1] Introduction à l'ouvrage précédent, p. IV et XIII; et Renaud, *De quelques acquisitions récentes*, etc. (Genève 1925).

[2] Lithographie éditée à Fez en 1302 (= 1884); le Dr Renaud a eu l'obligeance de me faire cadeau d'un exemplaire de cette édition qui est épuisée.

la ruine de la domination arabe dans la Presqu'île ibérique, ces études ont trouvé un refuge au Maroc, ainsi que dans le Proche-Orient. C'est là qu'elles ont influencé surtout la médecine persane. Nous avons déjà mentionné le prédécesseur ou plutôt l'ancêtre de cette littérature, la pharmacologie persane du IVe/Xe siècle composée par Abū Manṣūr Muwaffaq [1]. Après lui et Ismā'īl al-Ǧurǧānī (voir p. XVIII), ce n'est qu'au XVIe siècle que recommence la littérature pharmacologique en langue persane, sans compter les traductions en persan d'ouvrages arabes, comme celles des droguiers d'al-Bērūnī et d'Ibn Ǧazla. Je renvoie le lecteur à l'énumération de ces ouvrages par Fonahn [2]. Il donne les titres de plus de cent livres de ce genre dont les manuscrits et éditions lithographiées sont très répandus en Perse. Il y en a aussi beaucoup dans les bibliothèques de l'Europe et des Indes. J'en ai vu un certain nombre en Égypte. Je ne mentionnerai ici que deux des plus considérables et des plus connus parmi ces ouvrages, qui m'ont rendu quelquefois des services par le nombre de synonymes persans et autres qu'on y rencontre. Le premier est *Tuḥfat al-Mu'minīn* (« Le présent aux croyants »), ouvrage commencé par Mīr Muḥammad Zamān Tankābunī et terminé en 1669 par son fils Muḥammad Mu'min Ḥusaïnī qui le dédia au Chah Sulaïman Safawī. Il contient un recueil de remèdes simples et composés tiré de sources arabes, mais qui tient également compte de la pharmacopée indienne. Ce livre a été traduit en arabe et en turc et imprimé aux Indes et en Perse [3]. L'autre est une vaste encyclopédie pharmacologique, *Maḫzan al-Adwiya* (« Magasin des remèdes »), composée par Mīr Muḥammad Ḥusaïn Ḫān de Šīrāz, après 1185 de l'Hégire (= 1771). Ce livre se subdivise également en deux grandes parties traitant des drogues simples et des remèdes composés. Il en existe plusieurs manuscrits à l'India Office de Londres et il a été imprimé aux Indes et lithographié en Perse [4]. Cet ouvrage a été utilisé par Dymock [5] pour son *Histoire des drogues*

---

[1] Voir plus haut, p. XVI-XVII.

[2] A. Fonahn, *Zur Quellenkunde der persischen Medizin* (Leipzig 1910), p. 80-114.

[3] Par exemple en 1266 (= 1849) à Delhi, en 1274 (= 1857) à Ispahan, en 1874 à Tabriz et en 1877 à Téhéran.

[4] Plusieurs impressions à Calcutta depuis 1231/1816, et lithographies à Téhéran depuis 1277/1860. Plus tard lithographies éditées à Bombay et Lucknow.

[5] Voir la bibliographie à la fin de l'introduction.

indiennes, car il contient beaucoup de détails sur les remèdes produits dans les pays du Moyen et de l'Extrême-Orient. Un glossaire des synonymes annexé à la fin du livre m'a été parfois utile, car il les donne en arabe, grec, syriaque, persan, turc et hindustani[1].

On constate également une forte influence de la pharmacologie arabe sur celle en langue turque, mais on n'en sait pas encore grand'chose. Personnellement, je possède des preuves de cette influence sous forme de deux manuscrits que j'ai pu acquérir au Caire depuis 1930. L'un est un volume de 954 pages in-folio, sans nom ni titre, contenant une traduction turque du *Ǧāmiʿ* d'Ibn al-Baïṭār avec de nombreuses additions, et des synonymes en 8 à 10 langues (entre autres le hongrois) précédant chaque article. Je ne pense pas qu'il soit antérieur au XVIIIe siècle. L'autre est un joli manuscrit bien copié (en 1094/1683) et relié, contenant un glossaire de synonymes de drogues de 146 pages en turc, arrangé en tableaux synoptiques et par ordre alphabétique. L'auteur se nomme Derviš Siyāhī de Larande (Asie Mineure); il a intitulé son petit livre *Bāb-i-Luġat-i-Muškilāt-i-Eǧzā'* (« Chapitre des noms difficiles des drogues » ou « du vocabulaire des difficultés des drogues »). Je rappelle à cette occasion qu'il existe un *Dictionnaire médical français-turc*, composé par un Dr Ḥasan ʿAvnī et imprimé au Caire (Būlāq 1290/1873), qui a servi de base pour les termes médicaux et pharmaceutiques à la plupart des dictionnaires turcs modernes.

Pour en revenir aux ouvrages de synonymes en langue arabe, nous dirons quelques mots sur un des livres les plus importants concernant les noms des plantes, mais qui n'a pas été composé par un médecin. C'est le *Kitāb an-Nabāt* (« Livre des plantes ») d'Abū Ḥanīfa Aḥmad ibn Dāwūd ad-Dīnawarī (mort en 282/895), philologue célèbre d'origine persane[2]. Son livre n'a pas été

---

[1] On trouve, dans le « Livre de la droguerie » d'al-Bērūnī (voir plus haut, p. XVII), mention de livres de synonymes de drogues qui circulaient en Perse vers l'an 1000 de l'ère chrétienne. Al-Bērūnī cite un glossaire *Dah-nām* destiné à donner dix noms pour chaque drogue, mais corrompu par les copistes et défectueux, et un autre *Puššāq šēmāhē* (en syriaque : « Explication des noms »), qui donnait des synonymes de drogues en syriaque, grec, persan et arabe. Il ne reste plus rien de ces ouvrages.

[2] Brockelmann, *G A L*, I, 123 et *Suppl.*, I, 187; *E I*, s. v. Al-Dīnawarī; B. Silberberg, *Das Pflanzenbuch des Abū Ḥanīfa Aḥmad ibn Dā'ūd ad-Dīnawarī*, dans *Zeitschr. f. Assyriologie*, vol. XXVI (1909), p. 225-265.

conservé, mais il est bien connu grâce à de nombreuses citations contenues dans tous les grands dictionnaires de langue arabe, surtout le *Muḫaṣṣaṣ* d'Ibn Sīdā (voir la bibliographie). Cet ouvrage était destiné à décrire les nombreuses plantes mentionnées dans les *Dīwān* des anciens poètes arabes, et il traite surtout des plantes de la Péninsule arabique. Mais l'auteur a donné des descriptions si précises, appuyées sur des observations personnelles, qu'il faut bien le compter parmi les représentants qualifiés des sciences. Mon collègue et ami le Dr Aḥmed ʿĪsā Bey du Caire, auteur du fameux dictionnaire arabe des plantes (voir la bibliographie), se propose d'éditer un recueil de tous les fragments du livre des plantes d'Abū Ḥanīfa.

Un autre philologue très célèbre, ʿAbd al-Malik al-Aṣmaʿī[1], qui vécut avant Abū Ḥanīfa et mourut à Marw (Perse Orientale) en 216/831, a également écrit sur les plantes et les animaux. Mais ses livres sont de courts précis; plusieurs ont été imprimés, comme par exemple un *Kitāb an-Nabāt wa'š-Šaǧar* («Livre des plantes et des arbres»), un *Kitāb an-Naḫl wa'l-Karm* («Livre des palmiers et des vignes») — qui ont été édités par M. Haffner[2] et autres arabisants. Ils fournissent bien moins de renseignements que le livre d'Abū Ḥanīfa, mais donnent très exactement les formes arabes des noms.

Un fragment ou un abrégé du *Kitāb an-Nabāt wa'š-Šaǧar*, le livre perdu «des plantes et des arbres» du célèbre grammairien arabe Abū Zaïd al-Anṣārī (mort vers 215/830), a été édité en Suisse avec un commentaire très précieux[3].

Enfin, le grand bibliographe Steinschneider[4] a fait le recueil de tous les noms de remèdes, en usage chez les Arabes, qu'il a pu tirer des traductions latines et hébraïques des grands ouvrages médicaux. Il les a extraits surtout des manuscrits et éditions imprimés de Rhazès, ʿAlī ibn al-ʿAbbās, Avicenne, Ibn al-Ǧazzār, al-Ġāfiqī, Ibn al-Baïṭār, Abu'ṣ-Ṣalt, ʿAbd ar-Razzāq, Sérapion

---

(1) Brockelmann, *G A L*, I, 104 et suiv. et *Suppl.*, I, 163-165; *E I*, vol. I, s. v. al-Aṣmaʿī.

(2) Parus dans le *Machriq* à Beyrouth en 1898 et 1908 et édités aussi séparément.

(3) Samuel Nagelberg, *Kitāb aš-šaǧar. Ein botanisches Lexikon*, ediert, etc. Diss. Inaugurale, Zurich 1909.

(4) M. Steinschneider, *Die Heilmittelnamen der Araber*, dans *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, vol. XI-XIII.

et du livre des noms de plantes araméens de I. Löw [1]. Cette liste qui comprend 2043 noms m'a été quelquefois utile.

Nous dirons encore quelques mots des cosmographies et encyclopédies composées, surtout à l'époque du déclin après le VIe/XIIe siècle, par des savants d'Égypte et de Syrie. Ce sont de vastes compilations, mais qui nous ont conservé parfois des sources par ailleurs perdues. Nous mentionnerons la Cosmographie de Zakarīyā' al-Qazwīnī (mort en 682/1283), qui contient dans sa deuxième partie un chapitre sur les plantes, animaux et minéraux avec leurs dénominations [2], et les encyclopédies d'an-Nuwaïrī (Égyptien mort en Syrie en 732/1332) [3] et d'al-ʿUmarī qui était secrétaire d'état au Caire et mourut à Damas en 748/1348 [4]. Le premier de ces livres est en cours de publication; le onzième volume contient un grand recueil de plantes. Le second n'a pas encore été imprimé et n'était pas à ma disposition.

Pour conclure, nous signalerons encore les grands dictionnaires de la langue arabe où l'on trouve beaucoup d'informations sur les noms des plantes, animaux et minéraux. Le plus précieux est *Al-Muḫaṣṣaṣ* d'Ibn Sīda, philologue aveugle, originaire de Murcie en Espagne et mort en 458/1066 [5]. Son dictionnaire, que nous citons dans la bibliographie, contient dans le onzième volume la meilleure liste de plantes que nous connaissions, englobant les livres perdus d'Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī et d'autres philologues éminents des siècles précédents. Les autres dictionnaires mentionnés dans la bibliographie, *Lisān al-ʿArab* d'Ibn Manẓūr († au Caire en 711/1311), le *Qāmūs* de Fīrūzābādī et son commentaire, le *Tāǧ al-ʿArūs* d'az-Zabīdī, sont de moindre importance, mais ont été parfois utiles. La grande zoologie d'ad-Damīrī [6], Égyptien qui mourut au Caire en 808/1405, m'a servi quelquefois.

---

(1) Imm. Löw, *Aramaeische Pflanzennamen*, Leipzig 1881.

(2) Voir Sarton, II, 868-870, où l'on trouvera toute la littérature du sujet.

(3) Brockelmann, *G A L*, 139 et suiv. L'encyclopédie elle-même, intitulée *Nihāyāt al-Arab*, paraît, depuis 1342/1923, par les soins de la Bibliothèque Nationale du Caire. Voir aussi *E I*, III, s. v. Al-Nuwaïrī.

(4) Brockelmann, II, 141. Le titre du livre est *Masālik al-Abṣār fī Mamālik al-Amṣār* (Promenades des regards sur les règnes des contrées).

(5) Brockelmann, *G A L*, I, 308 et suiv. et *Suppl.*, I, 542, *E I*, II, s. v. Ibn Sīda.

(6) Brockelmann, *G A L*, II, 138; *E I*, I, 912; Le texte arabe de la *Ḥayāt al-Ḥayawān al-Kubrā* («La grande vie des animaux») a été imprimé 10 fois au Caire depuis 1275/1858, une fois à

Tel est l'abondant matériel que j'ai pu utiliser pour éclaircir le texte du glossaire de matière médicale dont l'édition et la traduction commentée forment l'objet de cette publication.

(Note supplémentaire) :

De l'annuaire *Sâlnâmeh-i-Kâbul* pour l'année 1934 paru à Kâbul (Afghanistan) 1936. (Extrait d'*Oriente moderno*, XVII, 1937, p. 152.)

Le Ministère de l'Hygiène a réglé la vente et la fabrication des remèdes. La vente de remèdes modernes (*adwiyeh-i-ǧadîd*) sans une autorisation spéciale dans les boutiques des parfumeurs et droguistes (*dukkânhâ-yi-ʿaṭṭârî*) est interdite; on y vend seulement les remèdes «grecs» antiques (*adwiyeh-i-yunânî*).

C. — ESQUISSE DE LA VIE MÉDICALE DE MAÏMONIDE.

Mōché ben Rabbi Maïmōn, l'auteur du glossaire édité pour la première fois dans la présente publication, n'est autre que le célèbre théologien, philosophe et médecin juif du vie/xiie siècle. Son nom arabe — qui figure aussi sur le titre du manuscrit contenant le glossaire — est Abū ʿImran Mūsā ibn ʿAbdallāh (ou mieux ʿUbaïdallāh, d'après ʿOvadyah, un de ses ancêtres), quelquefois aussi ibn Maïmūn al-Qurṭubī («le Cordouan») ou al-Andalusī (l'Andalou) ou al-Maġribī («le Maghrébin» c'est-à-dire originaire des pays occidentaux du monde musulman) ou al-Isrāʾīlī [1]. Les circonstances de sa vie sont moins bien connues qu'on ne le supposerait pour un savant qui déjà pendant sa vie avait acquis une célébrité universelle. Ses parents et ses amis ont omis en effet de transmettre à la postérité le récit détaillé de sa vie. La meilleure information à son sujet nous est fournie par quelques chroni-

---

Istanbul et une fois à Téhéran avec des illustrations très curieuses. Une traduction anglaise par le colonel indien A. S. G. Jayakar (*Ad-Damirī's Ḥayât al-Ḥayawân A Zoological Lexicon*, Bombay and London 1906-1908, 2 vol.) est restée inachevée.

[1] Il porte aussi en hébreu le nom de Rabbi Mōché ben Maïmōn (abrégé *Rambam*) et de *Mōché haz-Zemān* (Moïse de son époque); en arabe *ar-Raʾīs* c'est-à-dire «le Chef» (de la communauté israélite de l'Égypte). Les auteurs latins du moyen âge ont latinisé son nom en *Maïmonides* (Maïmonide = le fils de Maïmōn), que les Juifs de l'Occident ont rendu par *Maïmuni*.

queurs arabes presque contemporains [1]. Pour bien des détails qui manquent chez eux nous sommes obligés de chercher dans les œuvres du maître lui-même, bien qu'il n'aime guère parler de sa propre personne. Sur tout ce qui concerne la vie de Maïmonide comme théologien et philosophe, la littérature est immense; nous renvoyons le lecteur aux ouvrages indiqués ci-dessous [2].

---

[1] Ibn al-Qifṭī, p. 317-319; cet auteur (historien) était l'ami intime de Joseph ben 'Aqnīn, le disciple favori de Maïmonide. Ibn Abī Uṣaïbi'a II, 117 et suiv.; il fut pendant quelque temps collègue et ami d'Abraham fils de Maïmonide, à l'Hôpital an-Nāṣirī au Caire. Le père d'Iau avait été un élève de Maïmonide (Iau, II, 247). Ibn al-'Ibrī (Barhebræus), *Tarīḫ Muḫtaṣar ad-Duwal* (Baïrūt 1890), p. 417 et suiv.; cet historien chrétien du XIIIe siècle a copié la plupart de ses renseignements dans Ibn al-Qifṭī.

[2] *The Jewish Encyclopedia,* vol. IX, p. 73-86; Bacher, Brann, Simonsen, Guttmann, etc., *Moses ben Maimon, sein Leben, seine Werke,* etc. Frankfurt 1908-1914, 2 vols.; Sarton, II, 369-380; I. Muenz, *Moses ben Maimon* (*Maimonide*), Frankfurt 1912); E. Mittwoch, *EI,* vol. II, s. v. Ibn Maimūn; Lynn Thorndike, *History of Magic,* etc. (New-York 1923), vol. II, 205-213; G. Gabrieli, *Maimonide,* dans *Archivio di Storia della Scienza,* V (Roma 1924), 12-15; M. Steinschneider, *Die hebraeischen Uebersetzungen des Mittelalters* (Berlin 1893), *passim,* surtout 762-774; Steinschneider, *Die arabische Literatur der Juden* (Frankfurt 1902), 199-221; Brockelmann, *G A L,* I, 489, *Suppl.,* I, 893 et suiv.; L. G. Lévy, *Maïmonide* (Paris, Alcan 1932); De Boer, *Maïmonides en Spinoza* (Amsterdam 1927); A. Geiger, *Moses ben Maimun* (Breslau 1850); Grossmann, *Maimonides* 1890; I. Husik, *A History of Medieval Jewish Philosophy,* New-York 1916; Jolowicz, *Ueber das Leben und die Schriften Musa ben Maimun's* (Koenigsberg 1857); M. Lemans, *Levensbeschrijving van Maimonides* (Amsterdam 1815); S. Munk, *Mélanges de philosophie juive et arabe* (Paris 1859), p. 461-511; D. Neumark, *Geschichte der juedischen Philosophie des Mittelalters* (Berlin 1907), vol. I, p. 281-604; Simmons, *Maimonides and Islam* (London 1888); Spiegler, *Geschichte der Philosophie des Judentums* (Leipzig 1890); Talamo, *L'aristotelismo nella storia della filosofia* (Napoli 1873); Friedr. Ueberweg, *Grundriss der Geschichte der Philosophie der patrist. und scholast. Zeit,* 10. Aufl. herausgeg. von M. Baumgartner (Berlin 1915), p. 399-403; A. Cohen, *The Teachings of Maimonides* (London 1927); José Llamas, *Maimonides, Siglo XII* (Bibliotheca de la Cultura Española) [Madrid 1935]; Abr. Heschel, *Maimonide* (Paris, Payot 1936, traduit de l'allemand); Weiss, Isaac, *Toldoth ha-Rab Rabbenu Moše ben Maimon* (Vie de notre Maître Moïse fils de Maïmon, en hébreu; Pressburg 1881); Sal. Zeitlin, *Maimonides, A Biography* (New-York 1935); Toledano, *Ner ha-Maarab* (Histoire des Juifs du Maroc, en hébreu, 1911); J. Goulven, *Notes sur les origines anciennes des Israélites du Maroc* (dans *Hespéris,* Rabat 1921). *In Memory of Maimonides* (par divers auteurs, dans *Ha-Refuah, Medical Journal,* en hébreu, Jérusalem march-april 1935); Alex. Marx, *Moses Maimonides* (Maimonides Octocentennial Series, New-York 1935); *Huitième centenaire de Maïmonide,* 4895-5695, 1135-1935 (Communauté Israélite d'Alexandrie, Grand Rabbinat; décembre 1935); *Maïmonide, sa vie, son œuvre, son influence* (dans *Cahiers Juifs,* n°s 16-17, Paris et Alexandrie, juillet-octobre 1935); Isrā'īl Wolfenson (Abū Ḏu'aïb), *Mūsā ibn Maïmun, hayyātuh wa-muṣannafātuh* («sa vie et son œuvre», en arabe, Le Caire 1355/1936); A. Stoeckl., *Geschichte der Philosophie des Mittelalters,* vol. II (Mainz

Depuis le huitième centenaire de la naissance de Maïmonide (en 1935), il paraît presque chaque mois une étude nouvelle.

Nous savons que Maïmonide naquit à Cordoue en Espagne le 30 mars 1135 de l'ère courante (14 Nissan 4895 de l'ère juive, 529 de l'ère islamique). Son père, Rabbi Maïmōn, était un théologien réputé et membre du tribunal rabbinique de la communauté israélite de Cordoue. Ce fut lui qui donna les premiers rudiments d'instruction religieuse et philosophique au jeune Moïse. Mais en 542/1148, quand ce dernier avait 13 ans, les Almohades (*Muwaḥḥidūn* = « confesseurs de l'unité d'Allāh ») firent la conquête de sa ville natale. Musulmans fanatiques, ils laissèrent aux Chrétiens et aux Juifs le choix entre la conversion à l'Islam et l'émigration. Le père de Maïmonide préféra l'exil et émigra avec sa famille. On ne connaît presque rien des pérégrinations de ces malheureux à travers l'Andalousie ravagée par la guerre pendant l'époque suivante; on sait seulement qu'ils tentèrent de s'établir à Alméria, qui cependant tomba à son tour au pouvoir des Almohades. A la fin, attiré par la réputation du savant Yehūdā ben Sōsan, grand rabbin de Fez, Maïmōn passa avec sa famille au Maroc, probablement en 1158. On montre encore à Fez, au cœur de la *Médina*, la maison, objet de la vénération des Musulmans aussi bien que des Juifs, où aurait habité le Rabbi Maïmōn avec ses trois enfants, surtout le savant Moïse Maïmonide qui s'était déjà créé une grande renommée. Il est certain que, pendant les pérégrinations de sa famille en Andalousie et au Maroc, Maïmonide a dû étudier, outre la Torah et le Talmud, les œuvres d'Aristote et de ses commentateurs grecs et arabes, et, en plus, les livres d'Hippocrate, de Galien, de Rhazès, d'Avicenne et d'autres médecins grecs et arabes qu'il cite fréquemment dans ses ouvrages médicaux. Mais nous ignorons

---

1865), 227-305; M. Eisler, *Vorlesungen ueber die juedischen Philosophen des Mittelalters*, deuxième section (Wien 1870); M. Joel, *Beitraege zur Geschichte der mittelalt. Philosophie*, 2 vol. (Breslau 1876); M. Joel, *Die Religionsphilosophie des Mittelalters bei Maimonides* (Programm des Breslauer juedisch-theolog. Seminars, 1859); J. H. Weiss, *Rabbi Moses ben Maimon* (Wien 1881); D. Yellin et J. Abrahams, *Maimonides* (Philadelphia 1903); M. Guttmann, *Das religionsphilosophische System der Mutakallimun nach dem Berichte des Maimonides* (Leipzig 1885); J. Guttmann, *Die Scholastik des dreizehnten Jahrhunderts in ihren Beziehungen zum Judentum* (Breslau 1902), p. 85-120; Ismar Elbogen, *Das Leben des Rabbi Mosche ben Maimon, Aus seinen Briefen und anderen Quellen*, Berlin 1935; I. Münz, *Maimonides, The Story of his Life and Genius*, New-York 1935.

quels ont pu être ses professeurs. Des auteurs postérieurs, surtout Léon l'Africain, ont voulu qu'il ait étudié la médecine chez Ibn Zuhr (Avenzoar) et Ibn Rušd (Averroès), les deux grands médecins-philosophes de son époque en Espagne; mais aucun document historique ne vient appuyer une semblable assertion. Au contraire, le seul épisode médical que Maïmonide rapporte dans ses ouvrages est le récit (à la fin de son livre sur l'asthme) d'une consultation qui eut lieu à Marrākeš vers 1142 — longtemps avant l'arrivée de la famille Maïmōn au Maroc — à propos du prince almoravide ʿAlī ibn Yūsuf, décédé à la suite de l'administration d'un antidote trop énergique. Ce sont les fils d'Avenzoar, d'Ibn al-Muʿallim et de ʿAlī ibn Yūsuf lui-même qui racontèrent à Maïmonide l'histoire de cette consultation; il n'a donc pas connu en personne les médecins participants. De même, dans son traité des poisons, Maïmonide, tout en vantant les mérites d'Avenzoar, répète des récits rapportés sur lui par ses élèves. Du reste il était à cette période de sa vie occupé d'études théoriques et littéraires et n'avait pas encore eu l'idée d'exercer la pratique médicale.

A cette époque, où l'intolérance régnait presque partout dans le monde, la persécution des religions chrétienne et israélite continuait au Maroc et forçait beaucoup de Juifs à se convertir à l'Islam. Parmi les victimes de leur conviction religieuse il faut citer le rabbin Ben Sōsan à Fez, car ce fut peut-être la mort cruelle de ce savant qui poussa le père de Maïmonide à quitter clandestinement le Maroc. La famille s'embarqua en avril 1165 dans un port marocain et, après une traversée dangereuse qui dura 28 jours, arriva à Saint-Jean-d'Acre. Mais les conditions de vie en Palestine, où la lutte continuait entre Croisés et Musulmans, n'étaient pas favorables, et après un court pèlerinage à Jérusalem, la famille Maïmon émigra de nouveau pour aller habiter l'Égypte, où les Juifs jouissaient d'une liberté relative sous la domination du dernier calife fāṭimite al-ʿĀḍid (555/1160-567/1171). Les Maïmon s'établirent définitivement à Fusṭāṭ, l'ancienne ville du Caire, dont les ruines recrouvrent encore aujourd'hui une grande étendue de terrain au sud de la ville moderne; c'était probablement au début de l'année 1166. Mais dans la même année le père (Maïmon) mourut, et bientôt après le frère cadet de Moïse, David, qui assurait la subsistance de la famille par son commerce de pierres précieuses, périt dans un naufrage et avec lui sombra la fortune de la famille. Moïse en tomba malade de chagrin et fut incapable, pendant toute

une année, comme il l'a dit huit ans plus tard dans une lettre, de quitter le lit. Se voyant ensuite obligé de pourvoir aux besoins de sa famille il se décida à exercer la médecine.

C'est à cette époque que le voyageur juif-espagnol Benjamin de Tudèle visita le Caire[1]; il ne fit pas la connaissance de Maïmonide qui était probablement alité en ce moment, et parle seulement du chef (*Nāgid*) des communautés israélites de l'Égypte, le nommé Rabbi Nathanaël que Zunz a identifié avec Hibatallāh ibn Ǧumaïʿ, que nous avons mentionné comme médecin à la Cour de Saladin et comme auteur d'ouvrages médicaux (voir plus haut, p. XVIII)[2]. Maïmonide ne parle jamais de ce collègue dans ses écrits. Peu après, en novembre 1168, le faubourg de Fusṭāṭ fut incendié volontairement, à l'approche des troupes d'Amaury, roi de Jérusalem. Cet incendie, qui dura 55 jours, amena l'évacuation de Fusṭāṭ, dont les habitants durent chercher refuge derrière les murailles de la capitale al-Qāhira (le Caire). Les chroniqueurs de la vie de Maïmonide ne parlent point de cet événement. Il est certain que Maïmonide gagna rapidement la confiance de ses coreligionnaires par sa connaissance profonde des écrits et des lois rabbiniques, qu'il fut bientôt nommé rabbin de la communauté israélite du Caire — quoiqu'il refusât d'accepter les émoluments de sa charge — et qu'il acquit en même temps une réputation solide comme médecin (voir à ce sujet, plus bas, p. L). Il attira bientôt sur lui l'attention et la bienveillance d'un personnage important qui demeura toujours son protecteur fidèle; c'était le *Qāḍī Fāḍil* («Juge Excellent») ʿAbd ar-Raḥīm ibn ʿAlī al-Baïsānī déjà chancelier sous le règne du dernier calife fāṭimite al-ʿĀḍid. Après la déposition et la mort de ce dernier, en 567/1171, le Qāḍī sut gagner rapidement la confiance de son successeur effectif, qui n'était autre que Ṣalāḥ ad-Dīn ibn Yūsuf al-Ayyūbī, le grand sultan Saladin, et devint son conseiller. Il recommanda Maïmonide d'abord à la Cour du calife fāṭimite, où son office ne dut pas être de longue durée, et ensuite à Saladin lui-même, qui avait parmi les médecins

---

[1] *The Itinerary of Rabbi Benjamin of Tudela*, éd. A. Asher. Nouvelle édition (New-York s. d.), vol. I, p. 148.

[2] Mais voir plus bas, à la page LII, où nous signalons un autre médecin et *nāgid* Hibatallāh (Nathanaël), qui vécut au Caire sous le dernier calife fāṭimite al-ʿĀḍid.

de sa cour plusieurs Juifs dont le plus réputé était Ibn Ǧumaiʿ que nous avons mentionné plus haut (voir p. XVIII et XLVIII). Plus tard, Maïmonide fut nommé médecin particulier du fils de Saladin, al-Malik al-Afḍal Nūr ad-Dīn ʿAlī, qui ne régna qu'un peu moins de deux ans sur l'Égypte comme tuteur de son neveu (1198-1200). Nous possédons peu de renseignements sur la vie médicale de Maïmonide au Caire, pendant les trente ans où il produisit tant d'ouvrages théologiques, philosophiques et médicaux, quoique le nombre des travaux publiés à ce sujet soit considérable. Nous en mentionnons les plus importants ci-dessous [1]. Il m'a été impossible de me procurer tous les articles parus sur Maïmonide comme médecin dans la presse médicale pendant et après l'année du huitième centenaire de sa naissance (1935). La plupart de ces publications ne font que répéter les faits déjà connus.

---

[1] F. Wuestenfeld, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher* (Goettingen 1840), p. 109-111; L. Choulant, *Handbuch der Buecherkunde fuer die aeltere Medizin* (Leipzig 1841), p. 378-380; M. Steinschneider, *Medicinische Schriften von Maimonides*, dans *Oesterr. Blaetter fuer Litteratur und Kunst* (Wien 1845), p. 89-452 *passim*; pour d'autres ouvrages de Steinschneider, sur le médecin Maïmonide, voir la *Bibliographie der Arbeiten Moritz Steinschneiders zur Geschichte der Medizin*, etc., par G. H. Garrison, dans *Sudhoffs Archiv f. Geschichte der Medizin*, vol. XXV (Leipzig 1932), p. 249-278; Lucien Leclerc, *Histoire de la médecine arabe* (Paris 1876), vol. II, p. 57-64; M. Neuburger, *Geschichte der Medizin*, vol. II (Stuttgart 1911), p. 222; L. Pagel, *Maimuni als medizinischer Schriftsteller*, dans *Moses ben Maimon* (Frankfurt 1908; voir la bibliographie, note 3), vol. I, p. 231-247; I. Muenz, *Die juedischen Aerzte im Mittelalter* (Frankfurt 1922), p. 14-18; M. Meyerhof, *Sur quelques médecins juifs égyptiens qui se sont illustrés à l'époque arabe*, dans *Isis* XII (Bruges 1929), p. 125-129; M. Meyerhof, *L'œuvre médicale de Maïmonide*, dans *Archeion*, vol. XI (Rome 1929), p. 136-155; A. S. Yahuda, *Moses Maimonides the Philosopher and Physician*, dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1935, p. 792-795; A. Castiglioni, *Mosè Maimonide, medico e filosofo nell'ottavo centenario della sua nascita (1135-1935)*, dans *Rassegna clinica scientifica dell'Istituto Biochimico Italiano*. Anno XIII Milano 1935, n° 4; D. A. Friedmann, *Ha-Rambam ke-rofē we-sōfer refūʾī* (Rambam comme médecin et philosophe médical; en hébreu), Tel-Aviv 1935; Harry Friedenwald, *Moses Maimonides the Physician*, dans *Bulletin of the Institute of the History of Medicine*, vol. III (Baltimore 1935), p. 555-582; I. Fischer, *Der Arzt Maimonides, einer der groessten Philosophen aller Zeiten*, dans *Wiener Medizinische Wochenschrift* (Wien 1935), n°s 14-15; Laignel-Lavastine, *Moïse Maïmonide et sa place dans l'histoire de la Médecine*, dans *Revue «Osé»* 10e année (Paris, avril 1935), p. 3-16; L. Gershenfeld, *Moses Maimonides* (Cordova 1135 — Cairo 1204), dans *Medical Life*, vol. 42 (New-York 1935), p. 1-34; D. Macht, *Moses Maimonides Physician and Scientist*, dans *Bull. of the Inst. of the Hist. of Medicine*, III (Baltimore 1935), p. 585-598; A. and M. Sorsby, *Maimonides as a Physician*, dans *The Jewish Chronicle Supplement*, n° 154 (London, Febr. 1934), p. 1 et suiv.

Parmi les lettres de Maïmonide qui sont parvenues jusqu'à nous, celles dans lesquelles il parle de son activité médicale datent toutes des dernières années de sa vie, époque où sa réputation universelle le contraignit à des excès de travail, surmenage qui fut probablement la cause de sa dernière maladie et de sa mort. La lettre dans laquelle il parle pour la première fois de sa pratique médicale est datée de l'année 1190 de l'ère courante et adressée à son disciple Joseph ben ʿAqnīn qui était établi à Alep. J'en reproduis un passage d'après la traduction de S. Munk[1] : « Je te fais savoir que j'ai acquis dans la médecine une grande réputation auprès des grands, tels que le *Qāḍī al-Quḍāt* (Juge Suprême), les émirs (princes), la maison d'al-Fāḍil[2] et d'autres grands de la ville avec lesquels il n'y a rien à gagner. Quant aux gens du vulgaire, je suis trop haut placé pour qu'ils puissent arriver jusqu'à moi. Cela m'oblige de perdre continuellement ma journée à al-Qāhira (le Caire) pour visiter les malades, et quand je reviens à Miṣr (= Fusṭāṭ) je suis trop fatigué pour que je puisse, pour le reste de la journée et pendant la nuit, étudier ce dont j'ai besoin dans les livres de médecine. Car tu sais combien cet art est long et difficile pour celui qui a de la religion et de l'exactitude et qui ne veut rien dire qu'il ne puisse appuyer d'un argument, et sans savoir où cela a été dit et de quelle manière on peut le démontrer. . . Quant aux autres sciences, je ne trouve pas le temps d'en avoir quelque chose et je souffre beaucoup de cette circonstance. » Dans une autre lettre adressée à Rabbi Samuel ben Tibbon en France à la date du 30 septembre 1199, alors qu'il était médecin particulier du sultan al-Afḍal, il dit cependant qu'il devait également soigner, en dehors de la Cour, des malades appartenant aux autres classes sociales : « Tu t'exposeras en vain aux dangers du voyage, car tu ne trouveras pas un moment pendant la journée ou la nuit où tu pourras causer avec moi. Le sultan habite à al-Qāhira (au Caire) et moi j'habite à Fusṭāṭ à une distance de deux lieues de sabbath (= 2,5 kilomètres). Chaque matin il me faut

---

[1] S. Munk, *Notice sur Joseph ben Jehouda ou Aboulhadjadj Yousouf ben Yahya al-Sabti al-Maghrebi, disciple de Maïmonide*, dans *Journal Asiatique* (Paris 1842), n° 11, p. 29-31.

[2] C'est le Qāḍī al-Fāḍil ʿAbd ar-Raḥīm ibn ʿAlī, le mécène de Maïmonide que nous avons mentionné à la page précédente. Voir aussi l'article très complet sur *Josef (ibn) Aknin*, dans *Gesammelte Schriften von Moritz Steinschneider* herausgeg. von H. Malter et A. Marx, vol. I (Berlin 1925), p. 35-89.

rendre visite au sultan, et si lui, un de ses enfants ou une de ses femmes est malade, je dois y passer toute la journée. Mais même s'il n'y a rien de particulier je ne reviens jamais avant l'après-midi. Quand je rentre à la maison, mourant de faim, je trouve les antichambres remplies de personnes de tout genre, des Juifs et d'autres, des riches et des pauvres, des amis et des ennemis, des juges et des fonctionnaires, une foule multiple et variée qui attend ma consultation. Il me reste à peine le temps de descendre de ma monture, de me laver et de prendre un peu de nourriture. Les consultations se prolongent ensuite jusqu'au soir ou jusqu'à la deuxième heure de la nuit et plus. Je me vois obligé de me reposer sur le lit, tant je suis faible, et je peux à peine parler. Ce n'est que le sabbath que je suis capable de m'occuper des affaires de la communauté et d'étudier la doctrine. . . » Peu de temps après, dans son dernier ouvrage médical composé en 1200, Maïmonide s'excuse auprès du sultan de ne plus être à même de lui donner personnellement ses conseils, par suite d'une maladie qui le retient à la maison. C'était le commencement de la fin. Maïmonide mourut au Caire le 13 décembre 1204. Dix ans auparavant, il avait reçu la visite de ʿAbd al-Laṭīf, médecin-philosophe de Baghdad[1], d'une grande réputation, qui avait entrepris le voyage en partie pour faire la connaissance de son célèbre confrère israélite. Maïmonide a encore dû être témoin des calamités qui s'abattirent sur l'Égypte pendant le deuxième séjour de ʿAbd al-Laṭīf au Caire, en 1201 : une sécheresse terrible suivie de la famine, de la peste et d'un tremblement de terre.

Nous ne savons rien des relations de Maïmonide avec ses collègues du Caire, parmi lesquels on comptait plusieurs médecins israélites de grande réputation, en premier lieu Ibn Ǧumaïʿ, médecin en chef à la Cour du sultan Saladin, dont nous avons parlé à deux reprises (voir p. XVIII et XLVIII). Parmi les autres nous mentionnerons quelques-uns dont la biographie se trouve exposée par Ibn Abī Uṣaïbiʿa (vol. II, p. 115-118)[2] : Abu'l-Faḍā'il ibn an-Nāqid, mort en 584/1189, fils, comme l'indique son nom, d'un chef religieux (*Nāgid*) de la communauté juive du Caire; un *ra'īs* (chef) Hibatallāh (ce qui

---

[1] Sylvestre de Sacy, *Relation de l'Égypte par Abdellatif* (Paris 1810), p. 466.

[2] Voir aussi Steinschneider, *Jüdische Aerzte unter den Arabern*, dans *Hebräische Bibliographie* (Berlin 1872-1873).

correspond en hébreu au nom de Nathanaël) qui servit les derniers califes fāṭimites; il serait décédé vers 580/1184, ayant bénéficié pendant longtemps d'une pension. Il est possible que ce soit lui et non pas Ibn Ǧumaiʿ qui était *Nāgid* des Israélites au Caire pendant la visite de Benjamin de Tudèle en 1167 (voir plus haut, p. XLVIII). De plus, al-Muwaffiq ibn Šawʿa [1], chirurgien, oculiste et réputé comme chanteur et joueur de guitare, était également médecin à la cour de Saladin; il mourut au Caire en 579/1183. Abu'l-Maʿālī Tammām ibn Hibatallāh est peut-être identique avec le beau-frère de Maïmonide. C'était un médecin juif établi à Fusṭāṭ. Il fut au service de Saladin, et après sa mort à celui de son frère Abū Bakr Saïf ad-Dīn qui régna de 596/1199 à 615/1218. IAU mentionne en outre Asʿad ad-Dīn Yaʿqūb de Maḥalla dans la Basse-Égypte, médecin juif de grande réputation établi au Caire. Il entreprit, en 598/1201, un voyage à Damas où il eut des discussions scientifiques avec les principaux médecins de cette ville, pour retourner ensuite au Caire, où il mourut. Enfin, IAU mentionne as-Sadīd ibn Abi'l-Bayān qui naquit au Caire en 556/1160, fut nommé plus tard chef des médecins et se distingua par son formulaire médical à l'usage des hôpitaux, ouvrage dont nous avons parlé plus haut (voir p. XVIII). Tous ces médecins israélites étaient contemporains de Maïmonide au Caire et à Fusṭāṭ, et il a dû les connaître [2]. Mais on chercherait en vain dans ses écrits une allusion à leur existence [3]. Cependant, Ibn al-Qifṭī, dans son *Histoire des Savants* (p. 318, ligne 15 et suiv. du texte arabe), témoigne expressément à son sujet qu'« il s'entendait avec les médecins et ne se séparait pas d'eux dans ses opinions par manque de confraternité ». A la même page, IQ rapporte que déjà sous les califes fāṭimites Maïmonide avait fait des cours sur « les sciences antiques » [4], que ses

---

[1] M. Steinschneider, *Zwei jüdische Aerzte*, dans *Zeitschrift. d. Deutschen Morgenländ. Gesellschaft*, t. XXV (1871), p. 504-506.

[2] Jacob Mann, dans son excellent livre *The Jews in Egypt and in Palestine under the Fāṭimid Caliphs* (Oxford 1920), en énumère encore plusieurs inconnus aux historiens arabes.

[3] Voir aussi : M. Meyerhof, *Mediaeval Jewish Physicians in the Near East, from Arabic Sources*, dans *Isis*, XXVIII (Bruges 1938), p. 432-460.

[4] Les Arabes appelaient *ʿulūm al-awāʾil* (« les sciences des anciens ») la philosophie, la médecine, les mathématiques, l'astronomie et les sciences naturelles, qu'ils cultivaient à la suite des Grecs anciens et des Syriens, en opposition aux sciences proprement dites, nom sous lequel ils désignaient la connaissance des traditions, des lois religieuses et de la théologie musulmanes.

collègues désiraient qu'il leur fut associé au service (du calife?) et qu'ils le choisirent pour se rendre auprès du roi franc qui, étant malade à Ascalon, avait demandé un médecin du Caire. Il s'agit probablement du roi Amaury de Jérusalem qui mourut peu après, en 1173. Maïmonide, du reste, déclina cette offre honorable[1]. Voilà tout ce que nous savons de la vie médicale de ce grand savant.

Maïmonide a composé, autant que nous sachions, dix ouvrages médicaux, tous en langue arabe, tandis qu'il écrivit plusieurs de ses ouvrages théologiques en langue hébraïque. Tous les livres médicaux authentiques de Maïmonide ont été conservés, quelques-uns en traductions hébraïque ou latine. La plus grande partie en est conservée dans des manuscrits arabes. Les historiens Leclerc, Steinschneider, Pagel et d'autres encore en ont fait usage pour révéler l'importance de Maïmonide comme médecin. Cependant le plus grand mérite en revient au rabbin Hermann Kroner qui, vivant dans une petite ville allemande, loin des centres universitaires et des bibliothèques orientalistes, sacrifia vingt-cinq années de sa vie à recueillir les matériaux nécessaires à l'édition et à la traduction commentée de cinq traités médicaux de Maïmonide. La mort prématurée du Dr Kroner, en 1930, a retardé jusqu'à présent l'édition de deux autres traités, les numéros VI et VII de la liste que l'on trouvera ci-dessous.

Ayant résumé dans une publication antérieure[2] les écrits médicaux de Maïmonide et ayant actuellement sous presse un autre essai d'une documentation plus riche[3], je me bornerai à donner ici seulement une brève énumération des livres médicaux de Maïmonide.

I. *Al-Muḫtaṣarāt* («Les compendiums ou extraits»). C'est une compilation des œuvres du fameux médecin grec Galien, composée par Maïmonide pour

---

[1] Plusieurs auteurs ont cru voir dans le «roi franc» en question Richard Cœur-de-Lion. Mais le séjour de ce souverain anglais en Syrie et en Palestine eut lieu de 1191 à 1192, c'est-à-dire longtemps après l'épisode rapporté par Ibn al-Qifṭī.

[2] M. Meyerhof, *L'œuvre médicale de Maïmonide*, dans *Archivio di Storia della Scienza*, vol. XI (Roma 1929), p. 136-155.

[3] M. Meyerhof, *The Medical Work of Maimonides*, New-York 1940. Voir aussi H. Friedenwald.

lui-même ou pour ses élèves. Il n'avait pas l'intention de faire ici œuvre originale, ce que ʿAbd al-Laṭīf[1] lui a reproché en disant : « Il s'est imposé la loi de ne rien changer aux expressions des ouvrages où il puisait, si ce n'est peut-être une conjonction ou une particule, se contentant seulement de choisir les textes qu'il voulait faire rentrer dans ces extraits. »

II. *Šarḥ Fuṣūl Abuqrāṭ* (« Commentaire des aphorismes d'Hippocrate »). Cet ouvrage peu original est encore inédit. L'introduction en a été éditée en arabe (en lettres hébraïques) avec une traduction allemande[2].

III. *Fuṣūl Mūsā fi'ṭ-Ṭibb* (« Les aphorismes médicaux de Moïse », en hébreu *Pirqē Mōchē*). Ce volumineux ouvrage a été conservé dans plusieurs manuscrits arabes dont le plus important se trouve dans la Bibliothèque Ducale de Gotha (Allemagne). C'est une copie de la main même du neveu et disciple de Maïmonide, Yūsuf ibn ʿAbdallāh, qui dit à la fin avoir terminé sa copie en août 1205, c'est-à-dire huit mois après la mort de son oncle. Il n'existe encore aucune édition du texte arabe. De mauvaises éditions de l'ancienne traduction hébraïque de l'ouvrage ont été imprimées à Lemberg (Pologne) en 1805 et 1834, et à Vilna en 1888. Des traductions latines faites déjà au cours du XIIIe siècle ont été imprimées depuis 1489 à Bologne, Venise et Bâle. C'est un recueil de plus de 1500 sentences puisées dans les œuvres de Galien et d'autres médecins grecs. Maïmonide les a arrangées en 24 chapitres et les a fait suivre d'un très long 25e chapitre, dans lequel il critique les opinions de Galien, s'appuyant sur al-Fārābī, Ibn Zuhr, at-Tamīmī et Ibn Riḍwān[3]. La traduction latine de cet ouvrage a exercé une influence profonde sur la médecine du moyen âge européen.

---

[1] De Sacy, *Relation de l'Égypte par Abdellatif* (Paris 1810), p. 466.

[2] M. Steinschneider, *Die Vorrede des Maimonides zu seinem Commentar*, etc., dans *Zeitschr. d. Deutschen Morgenl. Gesellsch.*, vol. 48 (1894), 218-234.

[3] Au sujet de ce célèbre médecin égyptien du Ve/XIe siècle, voir notre récente publication : J. Schacht et M. Meyerhof, *The Medico-Philosophical Controversy between Ibn Butlan of Baghdad and Ibn Ridwan of Cairo* (Publ. No. 13 of the Faculty of Arts, The Egyptian University), Cairo 1937. Voir aussi : J. Schacht et M. Meyerhof, *Maimonides against Galen on Philosophy and Cosmogony*, dans *Bulletin of the Faculty of Arts of the University of Egypt*, vol. VII (Cairo 1939), p. 53-88.

Parlons maintenant des ouvrages plus originaux de Maïmonide :

IV. *Fi'l-Bawāsīr* (« Sur les hémorroïdes »), petit précis en sept chapitres composé pour un jeune homme d'une famille noble. Le texte arabe et la traduction hébraïque ont été édités avec une version allemande par le Dr Kroner[1]. C'est un précis d'hygiène alimentaire remarquable.

V. *Fi'l-Ǧimāʿ* (« Du coït »); c'est un court traité de l'hygiène sexuelle composé par Maïmonide à la demande d'un neveu de Saladin, le sultan ʿUmar ibn Nūr ad-Dīn, qui régna de 1179 à 1192 à Ḥamāt en Syrie. Kroner a édité deux rédactions de ce traité[2] avec traduction et commentaire.

VI. *Maqāla fi'r-Rabw* (« Discours sur l'asthme »), composé par Maïmonide vers 1190 pour un malade de rang élevé. Le texte arabe est encore inédit. Le Dr Kroner, avait déjà préparé en partie l'édition du texte arabe et des traductions hébraïque et latine de ce précis. Il me fit savoir que les idées de Maïmonide exprimées dans cet ouvrage étaient très avancées, et qu'entre autres il avait constaté déjà l'influence salutaire sur l'asthme du climat désertique et sec de l'Égypte.

VII. *Kitāb as-Sumūm wa'l-Mutaḥarriz min al-Adwiya al-Qattāla* (« Livre des poisons et des préservatifs contre les remèdes mortels »). Maïmonide a composé ce traité en 595/1199 à la demande de son vieil ami, protecteur et mécène le Qāḍī al-Fāḍil ʿAbd ar-Raḥīm ibn ʿAlī al-Baïsānī (qui devait mourir un an plus tard); c'est pourquoi il l'a intitulé aussi *ar-Risāla al-Fāḍiliyya* (« La missive pour al-Fāḍil »). Le texte arabe de ce livre est encore inédit, puisque Kroner ne put achever son édition préparée depuis longtemps. Une traduction française sur la version hébraïque a été imprimée deux fois[3].

---

[1] *Die Haemorrhoiden in der Medizin des XII. und XIII. Jahrunderts*, dans *Janus*, vol. 16 (Haarlem), 1911, p. 441-456, 654-718.

[2] H. Kroner, *Ein Beitrag zur Geschichte der Medizin des XII. Jahrhunderts.* Oberdorf-Bopfingen 1906; H. Kroner, *Eine medizin. Maimonides-Handschrift aus Granada. Janus* (Leyde 1916), 203-247.

[3] M. Rabbinowicz, *Traité des poisons de Maïmonide* (Paris 1865, réimpression anastatique, Paris 1935). Voir aussi M. Steinschneider, *Gifte und ihre Heilung, eine Abhandlung des Moses Maimonides*, etc., dans *Virchow's Archiv f. pathol. Anatomie*, vol. 57 (Berlin 1873), p. 62-120.

VIII. *Fī Tadbīr aṣ-Ṣiḥḥa* (« Sur le régime de la santé »). C'est un traité que Maïmonide composa en 596/1198 pour son souverain, le sultan Nūr ad-Dīn ʿAlī, fils aîné de Saladin qui souffrait d'accès de mélancolie. Ce précis d'hygiène eut un grand succès pendant le moyen âge européen sous forme de traductions latine et hébraïque qui ont été imprimées. C'est encore le Dr Kroner qui a donné une édition moderne du texte arabe avec une version allemande[1]. Cet ouvrage est peut-être le plus original et le plus important des écrits médicaux de Maïmonide, parce qu'il contient, à côté de conseils d'hygiène corporelle et alimentaire, un beau discours sur l'hygiène de l'âme et son entraînement à un stoïcisme salutaire.

IX. *Maqāla fī Bayān al-Aʿrāḍ* (« Discours sur l'explication des accidents »). C'est un exposé que Maïmonide, retenu à la maison par sa propre maladie, a dû élaborer pour le même souverain, vers 598/1200 ap. J.-C., afin de répondre à une série de questions posées par le sultan au sujet de sa maladie et des conseils de ses autres médecins. Le grand praticien donne là au jeune sultan des conseils concernant un régime très détaillé auquel il ne consacre pas moins de vingt-deux chapitres. Le texte en a été édité par Kroner[2], après avoir paru en version latine dès le XVIe siècle.

Ce livre eut également un vif succès dans le monde latin.

X. *Šarḥ Asmāʾ al-ʿUqqār* (« Explication des noms de drogues »). Cet ouvrage est mentionné uniquement par Ibn Abī Uṣaïbiʿa (II, 117 dernière ligne) sous le titre de *Kitāb Šarḥ al-ʿUqqār*. Il était considéré comme perdu, et j'en avais moi-même omis la mention, parce que je le croyais apocryphe. Or, en 1932, le Dr H. Ritter[3] me signala l'existence à Istanbul d'un manuscrit portant le titre susindiqué et donnant comme nom d'auteur Abū ʿImrān Mūsā ibn

---

(1) H. Kroner, *Fī Tadbīr aṣ-Ṣiḥḥat. Gesundheitsanleitung des Maimonides für den Sultan al-Malik al-Afḍal*, dans *Janus*, vol. XXVII-XXIX (Leyde 1923-1925), *passim*.

(2) H. Kroner, *Der medizinische Schwanengesang des Maimonides. Fī Bajān al-Aʿrāḍ*, dans *Janus*, vol. 32 (Leyde 1928), p. 12-116. Voir aussi M. Meyerhof, *Zwei hygienisch-diætetische Abhandlungen des Maimonides*, dans *Der Morgen*, vol. IV (Berlin 1928), p. 620-624.

(3) H. Ritter et R. Walzer, *Arabische Uebersetzungen griechischer Aerzte in Stambuler Bibliotheken*, dans *Sitzungsber d. Preuss. Akademie d. Wissenschaften, Phil.-histor. Klasse*, vol. XXVI (Berlin 1934), p. 38.

ʿAbdallāh al-Isrā'īlī al-Maġribī, manuscrit conservé dans la bibliothèque d'Aya Sofya sous le n° 3711. Je reconnus de suite qu'il s'agissait de l'ouvrage indiqué par IAU, et l'examen du texte me confirma que c'était une œuvre authentique de Maïmonide. J'en ai fait un compte rendu préliminaire dans deux publications[1], et nous en parlerons dès maintenant en détail.

D. — LE MANUSCRIT DU GLOSSAIRE MÉDICAL DE MAÏMONIDE.

C'est le manuscrit n° 3711 de la bibliothèque de la mosquée Aya Sofya à Istanbul. Son format est de 25 sur 17 centimètres. La première partie de l'ouvrage est signalée dans le catalogue[2] comme contenant, en traduction arabe, l'*Ars parva* de Galien (en arabe : *Kitāb as-Ṣināʿa aṣ-Ṣaġīra*) et un livre de prières. Une note en turc ajoute : *ve-maʿ resā'il dīger fi'ṭ-ṭibb* ومع رسائل ديكر فى الطب (« avec d'autres précis médicaux »). Ces précis sont au nombre de trois, et le Dr Ritter nous apprend tout de suite qu'ils ont tous été *copiés de la main même du célèbre médecin et pharmacologue Ibn al-Baïṭār* dont nous avons parlé plus haut (voir p. XXXIV et suiv.). Le folio 64 *a* porte entre autres les inscriptions suivantes :

هذه الكراريس بخط شيخنا الحكيم الفاضل ضياء الدين عبد الله العشاب المالقى قدس الله روحه ونور ضريحه . كتبه ابن السويدى المتطبب حامداً ومصلحاً ومسلماً

« Ces cahiers sont de la main de notre maître l'excellent docteur Ḍiyā' ad-Dīn ʿAbdallāh, l'herboriste de Malaga — qu'Allāh sanctifie son âme et éclaire sa tombe! Écrit par Ibn as-Suwaïdī le médecin; avec louange, prière et bénédiction. » Cette écriture offre en effet une grande ressemblance avec celle du *Kitāb as-Simāt* dont nous avons parlé plus haut — (voir p. XXII), qui est considéré comme un autographe d'Ibn as-Suwaïdī; le manuscrit est conservé sous le numéro 3004 à la Bibliothèque Nationale de Paris et contient une synonymie de drogues de six cents pages composée par le grand médecin syrien-arabe ʿIzz ad-Dīn Abū Isḥāq Ibrāhīm ibn Muḥammad ibn Ṭarḫān as-Suwaïdī.

---

[1] M. Meyerhof, *Sur un ouvrage médical inconnu de Maïmonide*. Extr. des *Mémoires de l'Inst. franç. d'Arch. orientale* (*Mélanges Maspero*, vol. III), 7 pages, Le Caire 1934. M. Meyerhof, *Sur un glossaire de matière médicale arabe composé par Maïmonide*, dans *Bull. de l'Institut d'Égypte*, t. XVII (Le Caire 1935), p. 223-235.

[2] *Defter-i-Kutubhanéyi Aya-Sofya*. Der-i-Seʿadet (= Istanbul), 1304, p. 221.

Il nous apprend donc dans cette note qu'Ibn al-Baïṭār était son maître. Ibn al-Baïṭār mourut à Damas en 646/1248; Ibn as-Suwaïdī naquit en 600/1203 et mourut en 690/1291. IAU, qui était son ami, nous dit qu'il était élève de tous les grands médecins de son époque à Damas, entre autres d'ad-Daḫwār[1] et que c'était un copiste calligraphe infatigable[2], maître en plusieurs styles de calligraphie. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si son écriture sur le manuscrit Aya Sofya 3711 n'est pas tout à fait identique avec celle de Paris (fonds arabe) 3004. Une autre main, plus élégante, a ajouté à la feuille 64 *a* au bord : « De la main d'Ibn al-Baïṭār, l'auteur des *Simples* — qu'Allāh le Très-Haut ait pitié de lui! » et ensuite : « Il y a dans (ce manuscrit) une missive sur les origines des poids en grec (c'est-à-dire leur provenance grecque), d'après les dires de Ḥunaïn ibn Isḥāq le médecin; de plus, son commentaire par Qusṭā ibn Lūqā de Ba'labakk concernant les poids et mesures; plus, la discussion des herbes et des drogues médicinales, de leurs espèces et l'explication de leurs noms en arabe et autres langues par ordre alphabétique. »

بخط ابن البيطار صاحب المفردات تغمده الله تعالى . فيه رسالة اصول الاوزان باليونانية من قول حنين ابن اسحاق المتطبب وفيه شرحها لقسطا بن اوقا البعلبكى فى الوزن والكيل وفيه ذكر الاعشاب والعقار واجناسها وشرح اسمائها بالعربية وغيرها على حروف المعجم

Enfin, une troisième main, plus fine que les autres, élégante elle aussi, a ajouté : « Je dis : c'est Ibn al-Baïṭār, l'auteur du célèbre livre des *Simples*. Ecrit par Ḫalīl ibn Aïbak aṣ-Ṣafadī. » Au bord opposé de la feuille se lisent en marge les mots : « Ex libris Ḫalīl ibn Aïbak aṣ-Ṣafadī », et un peu plus loin : « A Damas la bien-gardée, en l'année 763. » La même main a écrit au haut de la page : « La missive de Ḥunaïn sur les poids employés en médecine, et la missive du Ba'labakkī sur les poids, et le livre de l'explication des drogues simples employées dans l'art médical. »

قلت : هو ابن البيطار صاحب كتاب المفردات المشهور . كتبه خليل بن ايبك الصفدى . من كتب خليل بن ايبك الصفدى . بدمشق المحروسة سنة ٧٦٣ .

---

[1] *I A U*, II, 239-246; Brockelmann, *G A L*, I, 491 et *Suppl.*, I, 896.

[2] I A U raconte (II, p. 266 dernières lignes) qu'Ibn as-Suwaïdī a fait de sa propre main non moins de trois copies de l'immense *Canon* (*Al-Qānūn fi'ṭ-Ṭibb*) d'Ibn Sīnā (Avicenne).

رسالة حنين فى الاوزان من قبل الطب ورسالة البعلبكى فى الاوزان وكتاب شرح اسماء العقاقير المستعملة فى صناعة الطب

Par conséquent, un des possesseurs de cet intéressant manuscrit a été le savant turco-arabe polymathe et polygraphe Ṣalāḥ ad-Dīn Ḫalīl ibn Aïbak aṣ-Ṣafādī[1], né aux environs de 697/1297 et mort à Damas en 764/1362. Il acquit le manuscrit en question un an avant de mourir. L'authenticité de son écriture m'a été confirmée par deux grands connaisseurs de manuscrits arabes, le Cheikh Ḫalīl al-Ḫālidī de Jérusalem et le professeur ʿĪsā Iskandar al-Maʿlūf de Baïrūt (Beyrouth), membre des Académies de Damas et du Caire. L'espace libre au bas de cette feuille (64 *a* du ms.) est rempli par deux recettes de collyres (*šiyāf*) en deux écritures différentes.

Le manuscrit lui-même occupe les pages 64 *b* à 102 *a* du codex. En marge de la première page (64 *b*) se trouve une notice arabe constatant que le manuscrit a appartenu à la bibliothèque du sultan ottoman Maḥmūd (Ier? qui a régné de 1143/1730 à 1168/1754). Le manuscrit, écrit en entier de la main d'Ibn al-Baïṭār, comprend donc 38 folios de 17 lignes à la page. L'écriture est d'une main maghrébine, très lisible, presque calligraphiée, et richement ponctuée et vocalisée. Le premier précis est intitulé « *Missive de Ḥunain ibn Isḥāq*[2] *le médecin, sur les poids et mesures* »; il comprend les pages 64 *a* à 68 *a*. Il est suivi du *Livre de Qusṭā ibn Lūqā de Baʿlabakk*[3] *sur le poids et la mesure* ». Ce traité est plus long que le précédent et comprend les pages 68 *a* à 74 *b* du manuscrit. Les pages 71 *a* et *b* portent en marge quelques corrections d'une main différente de celle d'Ibn al-Baïṭār qui n'a pas fait lui-même une seule correction dans le manuscrit entier.

Vient ensuite, après la *basmala*, le *Kitāb Šarḥ al-ʿUqqār taʾlīf aš-Šaïḫ ar-Raʾīs Abū ʿImrān Mūsā ibn ʿAbdallāh al-Isrāʾīlī al-Maġrībī* (« Le livre de l'explication de la drogue médicinale, composé par le maître et chef Abū ʿImrān Mūsā fils de ʿAbdallāh l'Israélite le Maghrébin »). Ce traité occupe les pages 74 *b* à 102 *a*, donc vingt-sept folios et demi. Après une introduction de deux pages

---

(1) Voir l'article *al-Ṣafadī* par Fr. Krenkow dans *EI*, vol. IV.

(2) Voir plus haut, p. VII et XII.

(3) Grand traducteur chrétien mort vers 300/912. Brockelmann, *GAL*, I, 204 et *Suppl.*, I, 365 et suiv.

et demie, suivent, dans l'ordre de l'*abǧad* (alphabet sémitique), les courts articles arrangés en chapitre (*bāb*) qui forment le contenu du glossaire des drogues. Je les ai numérotés; ce sont 405 articles donnant à peu près 1800 noms de drogues. Les articles se suivent sans ponctuation, mais les titres sont écrits à l'encre rouge avec des lettres un peu plus grandes que celles du texte. Comme nous l'avons déjà dit, l'addition des points diacritiques et de la vocalisation est assez riche, fait d'une notable valeur pour beaucoup de noms de drogues. Il est remarquable que l'auteur Maïmonide (ou le copiste Ibn al-Baïṭār?) donne pour la plupart des noms la forme vulgaire en usage dans le Maghrib ou en Égypte, en mettant des voyelles différentes de la vocalisation classique, et à la fin de beaucoup de noms, au lieu de la nunnation un *sukūn*. Les signes du *tašdīd* et du *ḍamma* mis par Ibn al-Baïṭār se ressemblent beaucoup et se sont facilement confondus. Quelquefois il a mis les signes de vocalisation négligeamment, de sorte que l'on peut s'y tromper. Ainsi dans le premier nom *utruǧǧ* (= citron) qui est vocalisé à tort أُتْرُجّ au lieu de أُتْرُجّ. Par contre, le sixième nom par exemple *usṭūḫūdūs* (= lavande) est parfaitement vocalisé أُسْطُوخُودُوس. Dans mon édition du texte je n'ai pas toujours rendu la vocalisation complète du manuscrit, qui aurait été une surcharge inutile pour l'imprimeur. D'autre part j'ai quelquefois ajouté la vocalisation là où elle manque dans le manuscrit et où elle m'a paru nécessaire pour augmenter la valeur lexicographique de mon édition.

On pourrait supposer qu'un manuscrit copié peu après la mort de l'auteur par un spécialiste d'une réputation universelle comme Ibn al-Baïṭār serait une copie idéale. Mais c'est tout le contraire. Le nombre des mots qui manquent de points diacritiques et de vocalisation, où le copiste n'a donné que la graphie quelquefois douteuse du nom, est assez grand. Il s'y ajoute un grand nombre de cas où Ibn al-Baïṭār a laissé passer des erreurs évidentes de son modèle ou commis lui-même des étourderies, comme par exemple dans l'article 123, où il écrit pour les calculs biliaires du bœuf *ǧazarat al-baqar* جزرة البقر («carotte de bœuf»), ce qui n'a aucun sens, au lieu de *ḫarazat al-baqar* خرزة البقر («perle de bœuf»), qui était le nom très connu de ces concrétions chez les droguistes de l'Égypte médiévale. Jamais il n'a essayé de corriger des erreurs évidentes du texte de Maïmonide et encore moins les nombreuses erreurs de copiste

qui se sont glissées dans le texte. A la page 38 *a*, il a oublié d'insérer à l'encre rouge les titres de huit articles et celui du chapitre du *Hā*. Cela m'a obligé à combler ces lacunes en utilisant nos connaissances actuelles; pour l'article 112 l'identification est restée douteuse. La même chose est arrivée au copiste Ibn al-Baïṭār pour l'article 304 (*fāwāniyā* = pivoine). Mais pis que cela ; à la page 92 *a* il a oublié d'écrire le titre de l'article 251 *naïlūfar* (= nénuphar) et a rattaché cet article au précédent; il a ensuite mis les noms *naïlūfar* et *nisrīn* (= églantine) comme titres aux articles suivants, causant ainsi une grande confusion, et il a encore omis le titre qui aurait dû suivre, *narǧis* (= narcisse), rattachant ainsi cet article au précédent. Ibn al-Baïṭār n'a point remarqué la confusion des articles 251 à 253 qu'il a ainsi provoquée et n'a rien fait pour la rectifier. En outre, au bas de la page 96 *a*, il a mis à l'article 315 le titre *fīl* (= éléphant) au lieu de *fīlzahra* (= « fiel d'éléphant », nom d'une plante de l'espèce du lyciet) et à l'article 316 qui explique ce nom il a donné le titre défectueux de *fāhzahraǧ*. De plus, le nombre des noms altérés ou complètement mutilés est très grand; cela m'a coûté un travail de longs mois pour en rétablir la forme originale et je n'y ai pas toujours réussi. L'aide prêtée par MM. Renaud et Colin (de Rabat) dans ces recherches m'a été des plus précieuses, surtout pour un certain nombre de noms en berbère et en vieux castillan. En somme, le manuscrit n'a pas tenu ce qu'il promettait, parce que le copiste Ibn al-Baïṭār n'a essayé nulle part de corriger le texte fautif qu'il avait sous la main. Je suppose même que c'est lui qui a introduit de nouvelles erreurs dans le texte par son manque d'attention. L'incorrection du texte me suggère l'idée qu'Ibn al-Baïṭār l'a copié soit en grande hâte soit à une époque où il était encore jeune et inexpérimenté dans la synonymie, par exemple peu de temps après son arrivée en Égypte (vers 1220 ap. J.-C.), vingt ans à peu près après la mort de Maïmonide, l'auteur du glossaire. Il va sans dire que mon édition du texte, basée sur un seul et unique manuscrit fautif, ne saurait être correcte. J'espère qu'on trouvera plus tard d'autres manuscrits à l'aide desquels il sera possible de rectifier les erreurs de mon édition [1].

---

[1] Je regrette que, dans l'édition du texte arabe, il n'ait pas été possible d'employer les voyelles, à quelques exceptions près; cette lacune provient d'une raison technique.

E. — CONTENU DU GLOSSAIRE DE MAÏMONIDE.

Le *Livre de l'explication des noms des drogues* [1] est un glossaire alphabétique de synonymes de drogues médicinales, comme l'expose l'auteur dans sa courte introduction. Il définit son but en déclarant qu'il n'avait pas l'intention de décrire les remèdes simples ni de discuter leur emploi, mais d'expliquer certains de leurs noms par d'autres, c'est-à-dire de donner leurs synonymes. Pour cette raison il a exclu de sa liste les drogues très connues et, naturellement, celles qui ne portaient qu'un seul nom. Je mentionne comme telles par exemple le camphre (*kāfūr*), l'ambre gris (*ʿanbar*), le musc (*misk*), la violette (*banafsağ*), la figue (*tīn*) et les cantharides (*ḏarārīḥ*) qui figurent souvent parmi les remèdes simples dans les ouvrages médicaux et théologiques de Maïmonide, mais qui manquent dans son glossaire des synonymes de drogues. Il s'agit donc d'une œuvre semblable à celles que nous avons déjà rencontrées parmi les nombreux ouvrages énumérés dans la section B de cette introduction. Nous avons vu que ce genre de livre était en vogue surtout dans le Maghrib, l'ouest du monde musulman. Et en effet, Maïmonide lui-même mentionne comme étant les ouvrages dont il s'était inspiré cinq livres composés par des auteurs espagnols, dont quatre Musulmans et un Juif. Ce sont : l'*Explication des drogues* par Ibn Ǧulǧul; c'est probablement son commentaire sur les noms des remèdes relevés chez Dioscoride, livre qu'il composa en 372/983 et qui est perdu (voir plus haut, p. VII-VIII). De plus, le *Livre des Simples* d'Ibn Wāfid, dont il n'est resté que la traduction latine par Gérard de Crémone (*Liber de medicamentis*

---

[1] Le nom *ʿuqqār* (plur. *ʿaqāqīr*) — vocalisé à tort *ʿaqqār* par la plupart des dictionnaires — est la forme arabe dérivée du radical sémitique עקר *q. r.* qui désigne une racine. Fleischer, dans ses *Études sur le Supplément aux dictionnaires arabes de Dozy* (dans *Berichte der philolog. histor. Klasse der Kgl. Sächs. Akademie der Wissenschaften*, 1884, p. 74), dit à ce sujet : «Toutes les différentes significations de عقّار (*ʿaqqār*, sic!) sont dérivées de l'hébreu-araméen עִקָּר (*ʿiqqār*) en ce sens que les racines des plantes formaient la base de la pharmacologie orientale; de celle-ci le sens du mot a été étendu peu à peu à toutes les substances végétales, et ensuite animales et minérales, employées dans la médecine et la technique.» J'ajoute, d'après Brockelmann (*Lex. Syr.*, p. 543 *b*), que le mot existe aussi en éthiopien (*ʿaqār*) et que le prédécesseur immédiat du nom arabe est le mot syriaque עקרא ʿeqqārā qui signifie «racine», «remède», «pied d'un escalier» et «principe scientifique». Le mot arabe *ʿuqqār* a dans notre ouvrage le sens de «drogue simple médicinale.»

simplicibus Abenguefith, imprimé à Strasbourg en 1531) [voir p. XXVII]; le *Recueil des Simples* d'Aḥmad al-Ġāfiqī, que Maïmonide désigne comme « un auteur plus récent en Andalousie » et dont l'important ouvrage ne nous est parvenu qu'à moitié et, en plus, dans une édition abrégée par Barhebræus (voir plus haut p. XXIX et suiv.). Le quatrième est Ibn Samaǧūn dont le fameux *Livre des Simples* ne nous a pas été conservé (voir p. XXVI)[1]. L'auteur juif est le célèbre Abu'l-Walīd (Yōnah) ibn Ġanāḥ, dont le *Talḫīṣ* (Précis) est également perdu et connu seulement par des citations chez al-Ġāfiqī, Ibn al-Baïṭār et Ibn as-Suwaïdī (voir p. XXVII). Il est curieux que Maïmonide n'ait pas connu le traité si important de son coreligionnaire Ibn Biklāriš (voir p. XXVIII). En général, l'ouvrage de Maïmonide est d'inspiration occidentale, ce qui résulte avec évidence des derniers mots de son introduction : « J'y ai ajouté tout ce qui est réputé (comme remède) parmi les habitants du Maghrib... et là où une interprétation paraît plus évidente chez nous, dans le Maghrib... je cite l'opinion prépondérante. » Cette phrase « chez nous dans le Maghrib » se répète toujours de nouveau dans les articles du glossaire; mais Maïmonide ajoute fréquemment : « les habitants de l'Égypte l'appellent... » Il est donc certain qu'il a composé son glossaire en Egypte, comme tous ses autres écrits médicaux. Sa pensée scientifique, par contre, a son origine dans l'ouest, en Espagne et au Maroc, où il passa ses années d'étude. Nous le savons déjà par ses ouvrages médicaux, philosophiques et théologiques. Cependant, un ouvrage de lexicographie médicale comme celui qui nous occupe nous révèle un côté ignoré jusqu'ici de l'activité scientifique de Maïmonide[2]. Nous avons vu que des ouvrages de ce genre ont paru après lui aussi bien dans l'Occident que dans l'Orient du monde musulman. Nous citerons pour l'Occident le *Jardin fleuri* du vizir al-Ġassānī (XVIe siècle), la *Révélation des énigmes* de ʿAbd ar-Razzāq d'Alger (XVIIIe siècle) et le *Luminaire* de ʿAbd as-Salām al-ʿAlāmī (XIXe siècle), mais surtout la *Tuḥfa* (« Présent ») marocaine dont la savante édition par

---

[1] Nous avons signalé plus haut qu'un grand fragment de ce livre existe dans le manuscrit arabe *Or. 11614* du Musée Britannique.

[2] Louis Germain Lévy, dans son appréciation de l'œuvre philosophique de Maïmonide (*Maïmonide*, Paris 1932, p. 56 note 4), soutient que le grand savant juif suivait, même dans l'interprétation de l'Écriture, une méthode plutôt philologique en comparant les synonymes et en fixant la signification précise des termes.

Renaud et Colin m'a non seulement servi de modèle, mais m'a épargné de longs commentaires sur des sujets qu'ils discutent d'une façon aussi complète que parfaite. J'en parlerai encore plus tard.

Comme dans d'autres ouvrages de synonymes, les 405 articles du glossaire des drogues de Maïmonide sont de longueur inégale; quelquefois ils ne comprennent que trois mots, tandis que d'autres articles occupent jusqu'à 15 lignes, c'est-à-dire presqu'une page entière du manuscrit. L'auteur donne en général comme titre de l'article le nom le plus connu d'une drogue, en le faisant suivre de ses synonymes en arabe, grec ancien, syriaque, persan, berbère et espagnol. Cette dernière langue est désignée, comme dans tous les ouvrages de ce genre, par les mots *fī ʿağamiyyat al-Andalus* («dans le parler étranger de l'Andalousie»). C'est le dialecte andalou du vieux castillan directement dérivé du latin. Les ouvrages des écrivains médicaux et autres de l'Espagne musulmane ont beaucoup contribué à la connaissance de cette langue dont il n'existe que de rares documents[1]. Les particularités de la transcription de l'espagnol en arabe ont été exposées surtout par Simonet[2]. Je ne relève ici que les deux faits que l's espagnol est toujours rendu par le *šin* arabe et la désinence espagnole *o* par la terminaison *ah* qu'il faut donc vocaliser avec un *ḍamma*. En voici un exemple : *bulāyah* est mis pour *pulegio* ou *poleo* (= menthe pouliot) qui doit être vocalisé en arabe *bulāyuh*. Maïmonide, comme il le dit dans sa préface, a ajouté encore beaucoup de termes en langue populaire (*ʿāmma*), surtout du Maghrib mais aussi de l'Égypte, et il les a, par conséquent, vocalisés suivant la prononciation populaire, s'écartant ainsi de la vocalisation classique des grands dictionnaires arabes. Sa manière de vocaliser pour le dialecte populaire égyptien correspond, dans la majorité des cas, à la prononciation que nous entendons encore de nos jours dans les bazars du Caire. Pour le dialecte marocain, on constate beaucoup d'analogie avec les termes modernes relevés par Renaud et Colin dans leur

---

[1] Voir surtout R. Dozy et W. H. Engelmann, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, 2ᵉ édit., Leyde et Paris 1869 (ouvrage qui n'est pas à ma disposition); R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes* (Leyde 1881) et F. J. Simonet, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes* (Madrid 1888). Voir aussi G. S. Colin, dans *Hespéris*, 1926, p. 66.

[2] *Loc. cit.*, p. CLXXIV-CXCIII.

édition de la *Tuḥfa*. Ces termes sont dérivés quelquefois du grec ou du latin et de l'espagnol, comme par exemple *qasṭān* (= Teucrium Chamaedrys) du grec *kestron*, et *bū qnīna* ou *muqnīna* (morelle noire) du latin *uva canina*. Dans certains articles, Maïmonide fournit des explications utiles sur les drogues différentes qui portent le même nom, ou sur les différentes espèces d'une même drogue. Ces remarques sont en partie nouvelles et inédites et complètent les dictionnaires des termes techniques en usage chez les Arabes. Les noms des drogues dans les auteurs arabes sont en général donnés en arabe et en grec, syriaque et persan arabisé. Les auteurs arabes-espagnols y ajoutent des noms en berbère et en vieux castillan. Maïmonide a copié ces derniers noms sur ses prédécesseurs, et d'une façon très correcte; les altérations des noms sont plutôt attribuables aux copistes. Pour l'arabe, qui était sa langue maternelle et le syriaque (néo-araméen), langue étroitement apparentée à l'hébreu, il n'avait aucune difficulté et ses transcriptions sont pour la plupart correctes. Par contre, le grec et le persan ne lui étaient pas familiers, et il confond parfois les deux langues, ou bien écrit leurs formes arabes d'une manière incorrecte. C'est ainsi qu'il a écrit *nabṭafilūn* au lieu de *banṭafilūn* (*pentáphyllon*) et inséré ce paragraphe dans le chapitre *nūn* [1]. J'ai été frappé par le fait que Maïmonide s'est abstenu de donner dans son glossaire un seul nom en hébreu, chose d'autant plus étonnante que Maïmonide était parfaitement familier avec les noms des simples en langue hébraïque. I. Löw, dans son ouvrage fondamental sur la flore des Juifs [2], a constaté, au sujet des simples végétaux, que la Bible hébraïque connaît 117 noms de plantes, tandis que la *Mišna* (Mischnah, qui est le recueil des lois juives et des décisions de rabbins codifiées au IIe siècle de l'ère courante) en contient 320. Le même auteur a retrouvé [3] beaucoup de ces noms dans le grand *Mišnê Tōrah*, la codification nouvelle et monumentale de la législation et de la religion israélite achevée par Maïmonide en 1180, en langue hébraïque. Beaucoup de ces noms sont expliqués par des gloses en arabe par lui-même dans son commentaire arabe sur la Mischnah

---

[1] Mais il suit en cela plusieurs auteurs arabes (par exemple Ibn Sīnā, *Qānūn*, I, 378) qui ont commis la même erreur par défaut de connaissance de la langue grecque.

[2] I. Löw, *Die Flora der Juden*, vol. IV (Wien 1934), p. 75.

[3] *Op. cit.*, p. 205-207.

(*as-Sirāǧ* = « le Luminaire ») achevé en 1168. Maïmonide connaissait donc parfaitement les noms des plantes et des drogues en hébreu. Si malgré cela il n'a pas employé un seul nom synonyme de drogues en hébreu c'est, je suppose, parce qu'il a écrit son glossaire surtout à l'usage de ses élèves non-juifs, comme du reste tous ses autres livres médicaux qui, eux aussi, ne contiennent pas de termes en hébreu. Il est certain que, même pour les médecins juifs du Maghrib et de l'Égypte, les termes arabes de médecine étaient bien plus familiers que les noms en hébreu. Seul le médecin-droguiste Kōhēn al-ʿAṭṭār (voir plus haut, p. XXIII), qui vécut au Caire un demi-siècle après Maïmonide, a introduit dans ses synonymes de drogues quelques rares noms hébraïques. Par contre, le grand savant musulman al-Idrīsī, † en 1166 (voir plus haut, p. XXXI), a inclus partout parmi les nombreux synonymes qu'il donne dans son grand *Recueil de drogues* des noms hébraïques transcrits en caractères arabes. Il a dû les noter grâce à ses relations avec les médecins juifs qui se trouvaient, comme lui, à la Cour des rois des Deux-Siciles à Palerme. Nous avons donc le fait curieux que les synonymes hébraïques des drogues manquent chez le plus grand savant juif, tandis qu'ils se trouvent enregistrés en partie par un des plus grands savants musulmans du même siècle. Quant aux synonymes arabes, je remarque à cette occasion que Maïmonide donne dans ce glossaire, pour la plupart des drogues, les mêmes noms que l'on retrouve dans ses ouvrages médicaux. Löw ayant recueilli tous ces noms dans son passage précité sur les noms des plantes chez Maïmonide, j'ai pu me contenter de citer à chaque article du glossaire l'article correspondant de l'encyclopédie de Löw. Quant aux noms tirés du glossaire du *Livre des poisons* de Maïmonide[1] et à ceux qui se trouvent dans les ouvrages religieux, philosophiques et médicaux du même auteur, je les ai marqués par des astérisques ajoutés à mon index des noms arabes. Enfin, j'ai discuté quelquefois dans mon commentaire les formes vulgaires des noms que l'on rencontre dans le texte de Maïmonide.

Quant au langage et au style arabe employés par Maïmonide dans le glossaire, je ne crois pas que la courte introduction et le contenu des brefs

---

[1] Maïmonide, *Traité des poisons, avec une table alphabétique des noms pharmaceutiques arabes et hébreux* d'après le traité des synonymies de M. Clément-Mullet. Trad. franç. par I.-M. Rabbinowicz, 2ᵉ édit. (Paris 1935), p. 63-70.

articles — qui se bornent pour la plupart à une énumération de noms — soient suffisants pour en juger. Friedlaender s'est occupé du langage arabe de Maïmonide en général [1] et plus particulièrement de son langage scientifique [2]. Sa conclusion est que son langage arabe, comme celui de tous les hommes de science dans la civilisation islamique, s'éloigne du style éloquent des théologiens et littérateurs musulmans de l'époque classique, dont les ouvrages ont été influencés par le Coran, le livre sacré de l'Islam. Le langage des savants se rattache en général à « l'arabe moyen », qui a tiré une partie de sa diction du langage populaire vivant des différents pays arabes. C'était nécessaire pour être compris par un cercle plus grand d'étudiants qui n'avaient pas tous eu l'occasion d'apprendre à fond la langue classique, surtout les Chrétiens et les Juifs qui de tout temps constituaient un fort pourcentage des hommes de science. Friedlaender a constaté après un examen minutieux que chez Maïmonide il n'y a aucune influence de l'hébreu sur son langage arabe, qu'au contraire son langage hébreu, dans ses ouvrages écrits en cette langue, montre une profonde influence de l'arabe, et il en est de même pour le style de son hébreu. Il a constaté que Maïmonide a, dans certains cas, dévié des règles strictes et compliquées de la syntaxe arabe, qu'il a quelquefois confondu les cas et les modes et qu'il a trop fait usage d'anacoluthes, mais qu'il est toujours bien supérieur à la plupart des écrivains juifs de langue arabe de son époque. Il fait ressortir aussi que, par exemple, le langage d'un célèbre auteur musulman comme Ibn Abī Uṣaïbi'a, dans sa grande *Histoire des médecins arabes*, s'éloigne tout autant du langage classique [3] et est en grande partie identique au langage en usage chez les auteurs scientifiques chrétiens et juifs du même VIIe/XIIIe siècle.

---

[1] I. Friedlaender, *Der Sprachgebrauch des Maimonides. Ein lexikalischer und grammatischer Beitrag zur Kenntnis des Mittelarabischen. I. Lexikalischer Teil.*, Frankfurt a. M. 1902.

[2] I. Friedlaender, *Die arabische Sprache des Maimonides* et *Der Stil des Maimonides*, tous deux dans *Moses ben Maimon, sein Leben, seine Werke und sein Einfluss*, vol. I (Leipzig 1908), p. 421-438.

[3] Aug. Mueller, *Ueber Text und Sprachgebrauch von Ibn Abi Useibi'a's Geschichte der Aerzte*, dans *Sitzungsberichte der phisoloph.-hist. Classe der K. bayr. Akademie d. Wissenschaften* (1884), 853-977 (Muenchen 1885).

F. — REMARQUES SUR LA TRADUCTION ET LE COMMENTAIRE.

Ma traduction est aussi littérale que possible, alourdie, il est vrai, par ma connaissance insuffisante de la langue française et par l'interprétation que j'ai tenté de faire, dans la mesure du possible, des désignations souvent curieuses des plantes et des drogues. La plupart de ces désignations proviennent du parler populaire des Grecs, Juifs, Syriens, Persans, Arabes, Hindous, Berbères et Espagnols. Elles ont souvent été traduites d'une langue dans une autre. Les variations des noms et de leurs significations dans les différents pays, même de langue arabe, et l'incertitude de l'identification scientifique exacte des plantes ou substances désignées par un nom ont été suffisamment discutées par Renaud et Colin. Ma transcription des noms orientaux en lettres latines suit en général, comme celle des deux éditeurs de la *Tuḥfa*, l'usage adopté par la plupart des arabisants. Dans le glossaire des drogues de Maïmonide, les éléments occidentaux se conforment aux règles générales fixées par les glossaires connus (d'Ibn Biklāriš, d'al-Ġāfiqī, d'al-Idrīsī, d'Ibn al-Baïṭār, de ʿAbd ar-Razzāq et d'al-ʿAlamī). Tout ce qui les concerne — à l'exception d'al-Idrīsī qui n'était pas à leur disposition — a été utilisé par Renaud et Colin, et enrichi par leur connaissance des mœurs, de la médecine et de la droguerie du Maroc, ainsi que leur vaste compréhension de la littérature, botanique, etc. de ce pays. Pour l'Orient, j'ai eu à ma disposition des manuscrits d'al-Bērūnī, d'Ibn Ǧazla et un ouvrage anonyme, *al-Manhaǧ al Munīr*[1], les traités imprimés de Rhazès, Avicenne, ʿAli ibn al-ʿAbbās, Kōhēn al-ʿAṭṭār Naǧm ad-Dīn Maḥmūd et Dāwūd al-Anṭākī, et en outre l'édition d'Ibn Sérapion commentée par Guigues. Ce dernier ouvrage ainsi que celui de ʿAbd ar-Razzāq commenté par Leclerc[2] m'ont été fort utiles. Le dictionnaire des plantes en arabe, latin, français et anglais composé par mon collègue et ami le Dr Aḥmad ʿĪsā Bey (voir bibliographie s. v. Issa) a été pour moi d'un secours inestimable. Il se trouve parmi les références que je cite en tête des commentaires de chaque chapitre. Enfin, j'ai utilisé quelquefois le dictionnaire botanique

---

(1) Voir plus haut, p. XXXIX.

(2) Quoique cette édition fourmille de fautes d'impression et de lacunes dans les index.

polyglotte édité tout récemment au Caire par M. Bédévian. C'est un ouvrage qui donne surtout les noms arabes modernes de plus de 2600 plantes et qui n'a pas moins de huit index alphabétiques.

Pour le commentaire, j'ai pu largement profiter du savant commentaire de MM. Renaud et Colin à la *Tuḥfa*. Ils y discutent la provenance des noms grecs, syriaques, berbères et espagnols arabisés, de telle sorte que souvent j'ai pu me contenter de me référer à leurs articles. Pour tout ce qui concerne l'origine grecque des drogues, leur histoire et leur dénomination par Dioscoride, je me suis fié à leur témoignage. J'y ai ajouté les références à Théophraste suivant l'édition la plus récente et j'ai préféré donner les numéros des chapitres de Dioscoride d'après la meilleure édition moderne, celle du regretté Max Wellmann (voir bibliographie s. v. Diosc.). J'ai pu compléter leur commentaire sur certaines drogues, et y ajouter les commentaires des drogues qui manquent dans la *Tuḥfa*. Pour ce qui concerne l'Orient, je me suis efforcé d'approfondir le commentaire en recherchant l'origine des noms dans les grands dictionnaires et manuscrits arabes, syriaques et persans, et en fouillant les encyclopédies botaniques et autres de Löw (sur la flore chez les Juifs et les Araméens), de Dymock, Watts et Chopra (sur les drogues indiennes), de Seidel (sur la droguerie en Arménie) et de Laufer (sur les relations des noms de drogues en persan, sanscrit et chinois). J'ai eu, en outre, à ma disposition, un assez grand nombre d'ouvrages sur la flore égyptienne, depuis l'antiquité (L. Keimer) jusqu'aux temps modernes (Sickenberger et Schweinfurth) et sur la droguerie dans l'Égypte moderne (Ducros, Meyerhof) et les pays voisins. J'ai dû également consulter les ouvrages monumentaux de Bouloumoy et de Post et Dinsmore sur la flore de la Syrie et de la Palestine. J'ajouterai que déjà auparavant j'avais rédigé une étude sur les noms ibériques de plantes rencontrés dans le texte arabe du glossaire de Maïmonide. Cette étude allait paraître dans une revue espagnole, lorsque la terrible guerre civile d'Espagne en a rendu la publication impossible pour longtemps. Mieux que toute explication, la bibliographie suivante renseignera le lecteur sur le riche assortiment d'ouvrages que j'ai utilisés pour mon commentaire. La plus grande partie de ces ouvrages se trouve dans ma bibliothèque privée.

En terminant, je me fais un devoir de remercier le R. P. Bovier-Lapierre pour la correction soignée des premières épreuves.

polyglotte édité tout récemment au Caire par M. Bédéwan. C'est un ouvrage qui donne surtout les noms arabes modernes de plus de 4500 plantes et qui n'a pas moins de huit index alphabétiques.

Pour le commentaire, j'ai pu largement profiter du savant commentaire de MM. Ibnouel et Colin à la *Zahra*. Ils y discutent la provenance des noms grecs, syriques, berbères et espagnols arabisés, de telle sorte que souvent j'ai pu me contenter de me référer à leurs articles. Pour tout ce qui concerne l'origine grecque des drogues, leur histoire et leur dénomination par Dioscoride, je me suis fié à leur témoignage. Je y ai ajouté les références à Théophraste suivant l'édition la plus récente et j'ai préféré donner les numéros des chapitres de Dioscoride d'après la meilleure édition moderne, celle du regretté *Max Wellmann* (voir bibliographie s. v. Dios.). J'ai pu compléter leur commentaire sur certaines drogues, et y ajouter les commentaires des drogues qui manquent dans la *Zahra*. Pour ce qui concerne l'Orient, je me suis efforcé d'approfondir le commentaire en recherchant l'origine des noms dans les grands dictionnaires et manuscrits arabes, syriques et persans, et en fouillant les encyclopédies botaniques et autres de Léw (sur la flore chez les Juifs et les Araméens), de Dynock, Watts et Chopra (sur les drogues indiennes), de Seidel (sur la drogueric en Arménie) et de Lauler (sur les relations des noms de drogues en persan, sanscrit et chinois). J'ai eu, en outre, à ma disposition, un assez grand nombre d'ouvrages sur la flore égyptienne, depuis l'antiquité (L. Keimer) jusqu'aux temps modernes (Sickenberger et Schweinfurth) et sur la drogueric dans l'Égypte moderne (Ibero, Meyerhof) et les pays voisins. J'ai dû également consulter les ouvrages monumentaux de Boulourno et de Post et Dinsmore sur la flore de la Syrie et de la Palestine. J'ajouterai que déjà auparavant j'avais rédigé une étude sur les noms ibériques de plantes rencontrés dans le texte arabe du glossaire de Maimonide. Cette étude allait paraître dans une revue espagnole, lorsque la terrible guerre civile d'Espagne en a rendu la publication impossible pour longtemps. Mieux que toute explication, la bibliographie suivante renseignera le lecteur sur la riche assortiment d'ouvrages que j'ai utilisés pour mon commentaire. La plus grande partie de ces ouvrages se trouve dans ma bibliothèque privée.

En terminant, je me fais un devoir de remercier le R. P. Bovier-Lapierre pour la correction soignée des premières épreuves.

BIBLIOGRAPHIE[1]

(avec l'indication des abréviations).

ʿAbd al-Laṭīf, *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif médecin arabe de Bagdad*. . . , par Sylvestre de Sacy. Paris 1810.

ʿAbd ar-Razzāq, *Kachef er-Roumoûz* (Révélation des énigmes) *d'Abd er-Rezzaq ed-Djezairy*. . . Trad. et ann. par L. Leclerc. Paris 1874.

Achundow, *Die pharmakologischen Grundsaetze* (Liber fundamentorum pharmacologiæ) *des Abu Mansur Muwaffaq bin Ali Harawi*. . . . . uebersetzt. . . . . von Abdul Chalig Achundow aus Baku, dans *Histor. Studien aus dem Pharmakolog. Institut der Kaiserl. Universitaet Dorpat.*, vol. III. Halle 1893.

ʿAlī ibn al-ʿAbbās, *Kāmil aṣ-Ṣināʿa aṭ-ṭibbiyya* (texte arabe), par ʿAlī ibn al-ʿĀbbās al-Maǧūsī. Le Caire, Būlāq 1294.

Anastase, *Nukhab ad-Dakhair fi Ahwal al-Djawahir*, ou *Choix des trésors enfouis dans la connaissance des pierres précieuses*, par Ibn al-Akfani. Transcription, avec notes lexicographiques, scientifiques et littéraires, par le P. Anastase-Marie de St.-Élie. Le Caire 1939.

Aṣmaʿī, *Kitāb an-Nabāt wa's-Šaǧar* (texte arabe), par ʿAbd al-Malik al-Aṣmaʿī, éd. A. Haffner. Bairūt 1908.

Baillon, *Traité de botanique médicale phanérogamique*, par H. Baillon. Paris 1883.

Bedevian, *Illustrated Polyglottic Dictionary of Plant Names*. Cairo 1936.

Berendes, *Des Pedanios Dioskurides aus Anazarbos Arzneimittellehre in fuenf Buechern*. Uebersetzt von. . . J. Berendes. Stuttgart 1902.

Berggren, *Guide français-arabe vulgaire des voyageurs et des Francs en Syrie et en Égypte*. Droguier arabe (p. 881-884). Upsal 1844.

Bērūnī, *Kitāb as-Saīdana* (Livre de la droguerie), par Abu'r-Raīḥān al-Bērūnī, manuscrit inédit de la Bibliothèque Orhan Gazi à Brousse (Anatolie).

Botica, (*Botica*) *La oficina de farmacia o repertorio universal*, etc. *Segun el plan de la ultima edicion de Dorvault*. . . , por el D. José de Pontes y Rosales, etc. Madrid 1872-1878.

Bouloumoy, *Flore du Liban et de la Syrie*, par L. Bouloumoy. Paris 1930, 2 vol. dont un atlas de 508 planches.

---

[1] Les chiffres mentionnés, dans chaque commentaire, après les noms des auteurs suivants : Sérapion (Sérap.), Ghāfiqī (Ghāf.), Ibn al-Baīṭār (IB), ʿAbd ar-Razzāq, *Tuhfa* et Ducros, renvoient aux articles et non aux pages.

Brockelmann (Lex.), *Lexicon syriacum* auctore Carolo Brockelmann, ed. secunda. Halis Saxonum 1928.

Brockelmann, *G A L, Geschichte der arabischen Literatur*. 2 vol. Weimar-Berlin 1898-1902. *Supplément*, Berlin 1936-9.

Chau Ju-Kua, *His Work on Chinese and Arab Trade in the Twelfth and Thirteenth Centuries, entitled Chu-fan-chi*. Transl. from the Chinese and Annotated by Fr. Hirth and W. W. Rockhill. St. Petersburg 1911.

Chopra, *Indigenous Drugs of India, their Medical and Economical Aspects*, by Chopra. Calcutta 1933.

Clusius, *Caroli Clusii Atrebat. Rariorum aliquot stirpium per Hispanias observatarum Historia . . .* Antverpiæ 1576.

Dāwūd, *Tadkirat Ūli al-Albāb*, par Dāwūd al-Anṭākī. Première édition du texte arabe en trois vol. Le Caire 1281 de l'hégire.

Dragend., *Die Heilpflanzen der verschiedenen Vœlker und Zeiten*, von Georg Dragendorff. Stuttgart 1898.

Ducros, *Essai sur le droguier populaire arabe de l'inspectorat des pharmacies du Caire*, par M. A. H. Ducros, Mém. prés. à l'Inst. d'Égypte. . ., t. XV. Le Caire 1930.

Dymock, *Pharmacographia Indica. A History of the Principal Drugs of Vegetable Origin Met with in British India*, by William Dymock, C. J. H. Warden and David Hooper. London, Bombay and Calcutta, 1890-1893, 3 vol.

Damīrī, *Ad-Damīrī's Ḥayāt al-Ḥayawān* (*A Zoological Lexicon*). Translated from the Arabic by A. S. G. Jayacar. London and Bombay 1906-1908, 2 vol. (le second incomplet).

Diosc., *Pedanii Dioscuridis Anazarbei De Materia medica libri quinque*, éd. Max Wellmann. Berolini 1907-1914, 3 vol.

Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, par R. Dozy. Leyde 1881, 2 vol.

E I, Encyclopédie de l'Islam, Leyde et Londres 1913-1936, 4 vol.

Figari, *Studii scientifici sull'Egitto e sue adiacenze*. . . . . del. . . Antonio Figari Bey. Lucca 1864-1865, 2 vol.

Fihrist (Ibn an-Nadīm) *Kitāb al-Fihrist*. Mit Anmerkungen herausgegeben von Gustav Flügel. Leipzig 1871-1872, 2 vol.

Forskål (Flora), *Flora Aegyptiaco-Arabica* . . . . detexit, illustravit Petrus Forskål. . . ed. Carsten Niebuhr. Hauniae 1775.

Forskål (Mat. Med.), *Materia Medica Kahirina*, dans *Descriptiones animalium*, etc., observ. Petrus Forskål. . . . . ed. Carsten Niebuhr. Hauniae 1775.

Fraenkel, *Die aramaeischen Fremdwoerter im Arabischen*, von Siegmund Fraenkel. Leiden 1886.

Freytag, *Lexicon arabico-latinum* . . . Georgii Wilhelmi Freytagii. Halis Saxonum 1830-1837, 4 vol.

GALIEN, *Claudii Galeni opera omnia*, ed. W. Kuehn. Leipzig 1821-1833, 20 vol.

GHĀF., *The Abridged Version of "The Book of Simple Drugs" of Ahmad ibn Muhammad al-Ghafiqi*..... ed. by M. Meyerhof and G. P. Sobhy. Cairo 1932-1938 (3 fascicules parus, en cours de publication).

GHĀF. (ms.), Manuscrit illustré de la première moitié du *Livre des Simples* d'Aḥmad al-Ġhāfiqī, conservé sous le *n° 7508* dans Osler Library, McGill University. Montréal (Canada).

HEHN, *Cultivated Plants and Domestic Animals in their Migration from Asia to Europe*, by Victor Hehn, ed. by J. St. Stallybrass. London 1891.

HERRERA, *Libro de Agricultura*, por Gabriel Alonso de Herrera. Medina del Campo 1569.

HEYD, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, éd. française. Stuttgart 1878 (deux réimpressions), 2 vol.

HONIGBERGER, *Thirty-five Years in the East*, etc., by John Martin Honigberger. London 1852, 2 vol.

HOOPER and FIELD, *Useful Plants and Drugs of Iran and Iraq*, by David Hooper and Henry Field, in *Field Museum of Natural History. Botanical Series*, vol. IX, n° 3. Chicago 1937.

IAU, *'Uyūn al-Anbā' fī Ṭabaqāt al-Aṭibbā'* («Sources d'information sur les classes de médecins»), par Ibn Abī Usaïbi'a, éd. Aug. Mueller. Texte arabe. Le Caire 1882.

IB, *Traité des Simples par Ibn al-Beithar*. Traduction du Dr Lucien Leclerc, dans *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*. Paris 1877-1883, 3 vol. (nous citons les numéros des articles).

IB (texte), *Kitāb al-Ǧāmi' li-Mufradāt al-Adwiya wa'l-Aġdiya*, par Ḍiyā' ad-Dīn..... ibn al-Baïṭār. Le Caire-Būlāq 1291, 4 vol.

IBN 'AWWĀM, *Le livre de l'agriculture d'Ibn-al-Awam* (*Kitab al-Felahah*), trad. de l'arabe par J.-J. Clément-Mullet. Paris 1864-1867, 3 vol.

IBN SĪNĀ, *Kitāb al-Qānūn fi'ṭ-Ṭibb*, par Abū 'Alī al-Ḥusain ibn Sīnā. Le Caire-Būlāq 1294, 3 vol.

IDRĪSĪ, *Kitāb al-Ǧāmi' li-Ṣifāt Aštāt an-Nabāt*, etc. («Collection de descriptions des diversités des plantes, etc.»). Manuscrit (vol. I seulement) n° 3610 de la bibliothèque Fatih à Istanbul (auteur : Le chérif Muḥammad al-Idrīsī, mort en 1166 ap. J.-C.).

IQ, *Ibn al-Qifṭī's Ta'rīḫ al-Ḥukamā'*..... herausgeg. von Julius Lippert. Leipzig 1903.

ISSA, *Dictionnaire des noms des plantes en latin, français, anglais et arabe*, par le Dr Ahmed Issa Bey. Le Caire 1930.

KEIMER, *Die Gartenpflanzen im alten Aegypten*, von Ludwig Keimer. Hamburg 1924.

KŌHĒN, *Minhāǧ ad-Dukkān wa-Dustūr li'l-A'yān*, par Abu'l-Munā ibn Abī Naṣr al-Isrā'īlī, appelé Kōhēn al-'Aṭṭār. Le Caire-Būlāq 1287 de l'hégire.

LAGUNA, *Pedacio Dioscorides Anazarbeo, acerca de la Materia medicinal*. Traduzido de la lengua Griega en la vulgar Castellana... por el Doctor Andres de Laguna. Salamanca 1570.

LANE, *An Arabic-English Lexicon*..., by Edward William Lane. London 1863-1893, 8 vol. (incomplet).

LANGKAVEL, *Botanik der spaeteren Griechen*. Berlin 1886.

LAOUST, *Mots et choses berbères*, etc., par E. Laoust. Paris 1920.

LAUFER, *Sino-Iranica*..., by Berthold Laufer, dans *Field Museum of Natural History. Anthropol. Series*, vol. XV, p. 185-630. Chicago 1919.

LECLERC, *Histoire de la médecine arabe*, par Lucien Leclerc. Paris 1876, 2 vol.

LISĀN, *Lisān al-ʿArab*, par Ǧamāl ad-Dīn ibn Manẓūr. Le Caire-Būlāq 1300-1304 de l'hégire.

LOEW, *Die Flora der Juden*, von Immanuel Löw (*Veroeffentlichungen der Alexander Kohut Memorial Foundation*, vol. II-IV et VI). WIEN 1924-1934.

LUERSSEN, *Medicinisch-pharmaceutische Botanik*, etc., von Chr. Luerssen, 2 vol., Leipzig 1879-1882.

MAĪM. Maïmonide (Abū ʿImrān Mūsā ibn ʿUbaïdallāh al-Qurṭubī).

MALOUF, *An Arabic Zoological Dictionary* (en arabe), by Amin Malouf (*Amīn al-Maʿlūf*), Cairo 1932.

Manhaǧ, *Al-Manhaǧ al-Munīr fī Asmāʾ al-ʿAqāqīr*. Manuscrit anonyme n° H 187 de la bibliothèque privée de M. Meyerhof.

Mechithar, Mechithar des Meisterarztes aus Her 'Trost bei Fiebern'... aus dem Mittelarmenischen uebersetzt... von Ernst Seidel. Leipzig 1908.

MEYER, *Geschichte der Botanik* von Ernst Meyer. Koenigsberg 1854-1857, 4 vol.

MEYERHOF (Chichm), *Histoire du Chichm, remède ophtalmique des Égyptiens*, dans *Janus* (Leyde 1914), p. 265-273.

—— (Bazar), *Der Bazar der Drogen und Wohlgerueche in Kairo*, dans *Archiv fuer Wirtschafstforchung im Orient* (Weimar 1918), fasc. 1-4.

Muḫaṣṣaṣ, *Kitāb al-Muḫaṣṣaṣ*... par ʿAlī ibn Ismāʿīl... ibn Sīda, 17 vol. Cairo, Būlāq 1316-1321 de l'hégire.

MUSCHLER, *A Manual Flora of Egypt*, by Reno Muschler, 2 vol. Berlin 1912.

NAǦM AD-DĪN, *Le Livre de l'art du traitement de Najm ad-Dyn Mahmoud*... texte, traduction, glossaires... par le Dr P. Guigues. Beyrouth 1903.

Nihāya, *Nihāyat al-Arab fī Funūn al-Adab*, par Šihāb ad-Dīn Aḥmad ibn ʿAbd al-Wahhāb an-Nuwaīrī, Le Caire (en cours de publication, jusqu'à présent 12 volumes parus) 1342/1923-1356/1937.

PLINE, *C. Plinii Secundi naturalis historiæ libri XXXVII*, plusieurs bonnes éditions indiquées par SARTON, I, 249.

POST, *Flora of Syria, Palestine and Sinai*..., by Georges Post. Second edition... by J. E. Dinsmore. Beirut 1932-1933, 2 vol.

Qāmūs, *Al-Qāmūs al-Muḥīṭ*, par Abū Ṭāhir Maǧd ad-Dīn Muḥammad ibn Ya'qūb al-Fīrūzābādī, 3e édition. Le Caire, Būlāq 1301-1302 de l'hégire, 4 vol.

Ramis, *Bestimmungstabellen zur Flora von Aegypten*, von Dr Aly Ibrahim Ramis. Jena 1929.

Rāzī, *Kitāb Manāfi' al-Aġḏiya wa Daf' Maḍārrha*, par Abū Bakr Muḥammad ibn Zakariyyā' ar-Rāzī. Le Caire 1305 de l'hégire.

Renaud-Colin, voir *Tuḥfa*.

Schlimmer, *Terminologie médico-pharmaceutique et anthropologique française-persane*..., par Joh. L. Schlimmer, Theheran 1874.

Schweinf., *Arabische Pflanzennamen aus Aegypten, Algerien und Jemen*, von G. Schweinfurth. Berlin 1912.

Sérapion, *Les noms arabes dans Sérapion «Liber de simplici medicina». Essai de restitution et d'identification*..., par le Dr Pierre Guigues. Paris 1905.

Sickenberger, *Die einfachen Arzneistoffe der Araber im 13. Jahrhundert*... von E. Sickenberger, dans *Pharmaceutische Post* (Wien 1891-1895, nos 1-1001 d'Ibn al-Beithar-Leclerc, incomplet).

Simonet, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes*..., por Dr Fr. J. Simonet. Madrid 1889.

Steingass, *A Comprehensive Persian-English Dictionary*..., by F. Steingass. London 1892 (réimpression anastatique s. d.).

Steinschn. (Heilm.), *Heilmittelnamen der Araber*, von Moritz Steinschneider. Extrait de la *Wiener Zeitschrift fuer die Kunde des Morgenlandes*, vol. XI-XIII. Frankfurt 1900.

—— (Hebr.), *Die hebraeischen Uebersetzungen des Mittelalters und die Juden als Dolmetscher*..., von Moritz Steinschneider. Berlin 1893.

Suwaïdī, *Kitāb as-Simāt fi Asmā' an-Nabāt* («Livre des stigmates sur les noms des plantes»), par Ibrāhīm ibn Aḥmad ibn Tarḫān ibn as-Suwaïdī. Manuscrit autographe (?). Fonds arabe n° 3004 de la Bibliothèque Nationale à Paris.

Tāǧ, *Tāǧ al-'Arūs min Ǧawāhir al-Qāmūs*..., par Muḥammad Murtaḍā az-Zabīdī. Le Caire-Būlāq 1306-1310 de l'hégire, 20 vol.

Théophr. *Theophrastus' Enquiry into Plants*... with an English Translation, by Sir Arthur Hort. (*The Loeb Classical Library*). London 1916, 2 vol.

Trabut, *Répertoire des noms indigènes des plantes*... *dans le Nord de l'Afrique*, par le Dr L. Trabut. Alger 1935.

Tschirch, *Handbuch der Pharmakognosie*, von A. Tschirch. Leipzig 1909-1923. 3 vol.

—— *Tuḥfa*, *Tuḥfat al-aḥbāb*, *glossaire de la matière médicale marocaine*. Texte publié pour la première fois avec traduction, notes critiques et index, par H. P. J. Renaud et Georges Colin. (*Publ. de l'Inst. des Hautes Études marocaines*, t. XXIV). Paris 1934.

Vullers, Joannis Augusti Vullers, *Lexicon persico-latinum etymologicum*... Bonnae 1855-1867, 2 vol. et supplément.

WATT, *The Commercial Products of India, Being an Abridgment of « The Dictionary of the Economic Products of India »*, by Sir George Watt. London 1908.

WIEDEMANN (Beitr.), *Eilhard Wiedemann's Beitraege zur Geschichte der Naturwissenschaften*, vol. I-LXXIX. Erlangen 1904-1928.

YĀQŪT, *Jacut's geographisches Woerterbuch*... herausgegeben von Ferdinand Wuestenfeld. Leipzig 1866-1870, 6 vol.

YULE-BURNELL, *Hobson-Jobson. A Glossary of Colloquial Anglo-Indian Words*, etc., by Henry Yule and A. C. Burnell. New Edition. London 1903.

Z D M G, Zeitschrift der Deutschen Morgenlaendischen Gesellschaft. Leipzig.

ZENKER, *Dictionnaire turc-arabe-persan*, par Jules Théodore Zenker. Leipzig 1866-1876, 2 vol.

Je regrette que deux ouvrages importants sur la matière médicale indienne et assyrienne ne furent pas à ma disposition, ce sont :

K.-R. KIRTIKAR and B.-D. BASU, *Indian Medicinal Plants*, second edition, 1936. Calcutta 4 vol.

R. Campbell THOMPSON, *The Assyrian Herbal; a Monograph on the Assyrian Vegetable Drugs*. London 1934.

TRADUCTION ET COMMENTAIRES

2

[*fol.* 74 *v*°] Au nom du Dieu, Clément et Miséricordieux!

Dieu est mon appui et ma récompense!

LE LIVRE DE L'EXPLICATION DES DROGUES

COMPOSÉ

PAR LE MAÎTRE ET CHEF ABŪ 'IMRĀN MŪSĀ IBN 'ABDALLĀH L'ISRAÉLITE, LE MAGHRÉBIN.

Il dit : Mon but dans ce précis est l'explication des noms des drogues simples existant à notre époque et connues chez nous, qui sont utilisées dans l'art médical et qui se rencontrent dans les livres qui s'en occupent. De ces remèdes simples bien connus je ne mentionnerai que ceux auxquels se réfère plus d'une désignation, soit en raison de la différence des langues, soit en raison de la variété de la dénomination dans une même langue, car un seul remède peut porter plusieurs noms chez les représentants de la même langue, [*fol.* 75 *r*°] par suite d'une coïncidence dans la dénomination ou de la différence d'origine de la terminologie chez les habitants des diverses régions. Je ne mentionnerai aucun de ces remèdes connus et réputés auxquels les médecins s'accordent à ne donner qu'une seule appellation très répandue, arabe ou étrangère; car le but de ce précis n'est ni la définition des différentes espèces de remèdes à l'aide de leur description ni la discussion de leur utilité, mais uniquement l'explication de certains de leurs noms par les autres. De même je ne ferai pas mention d'un remède connu et établi, comme (p. ex.) la figue, le raisin et autres fruits semblables, à cause de son nom grec mentionné dans les livres qui nous ont été transmis, puisque leurs éditeurs ont mentionné et expliqué cette matière, sauf dans le cas où ce nom grec l'emporte sur une grande quantité de synonymes pour le remède en question. Je passerai également sous silence tout remède portant un nom peu usité ou inconnu et qui n'est pas d'une grande utilité en médecine.

Je classerai les remèdes énumérés selon l'ordre alphabétique, mais j'éviterai les répétitions. Si, par exemple, un remède porte deux noms dont le premier commence par un *alif* et le deuxième par un *bā'* et si ces deux noms

sont mentionnés au chapitre de l'*alif*, je ne mentionnerai pas à nouveau le second au chapitre du *bā'*. Tout cela dans le but d'abréger et de rendre plus faciles à retenir, car, en dépit de l'effort que nécessiterait alors la recherche d'un nom déterminé, c'est une aide puissante fournie à [*fol. 75 v°*] la mémoire pour retenir les nombreux noms du remède en question. Mon but est de réduire le volume de ce précis pour faciliter la tâche de qui veut le retenir et d'en augmenter par cela même l'utilité. Le premier terme par lequel j'introduis la série des noms d'un remède est celui qui est le plus répandu, mais le moins connu des professionnels; car le nom étranger de beaucoup de remèdes est plus connu et familier aux médecins que leur nom arabe.

Pour l'explication de ces noms je me base : sur le livre d'Ibn Ǧulǧul[1] sur l'interprétation de la drogue, sur le livre d'Abu'l-Walīd ibn Ǧanāḥ[2], sur le recueil composé en Espagne par un auteur plus récent, nommé al-Ġhāfiqī[3], et sur les écrits d'Ibn Wāfid[4] et d'Ibn Samaǧūn[5]. J'y ai ajouté tout ce qui est réputé parmi les habitants du Maghrib, sans être contesté par les autorités médicales. Lorsque les commentateurs ne s'accordent pas sur un point, je donne la préférence à l'interprétation qui me paraît être la plus généralement admise chez nous au Maghrib, je la mentionne en tant que plus réputée. Et en cas de divergence de vues je cite l'opinion prépondérante.

Que Dieu nous guide dans la voie de la vérité!

---

[1] Voir Introduction, p. XXIII-XXIV. — [2] Voir *Idem*, p. XXVII. — [3] Voir *Idem*, p. XXIX-XXXI. — [4] Voir *Idem*, p. XXVII. — [5] Voir *Idem*, p. XXVI.

CHAPITRE DE L'*ALIF*.

1. *Utruǧǧ*. Citron, cédrat.

C'est la «*pomme médique*».

[Théophr. 4, 2; Diosc. I 115; Sérap. 46; Ghāf. 11; I B 16; *Tuḥfa* 21; ʿAbd ar-Razzāq 6; Issa 51,9; Loew III 278 et suiv.]

Cette désignation (*tuffāḥ mā'ī*)[1] est la traduction du grec Μηδικὸν μῆλον. Le nom *utruǧǧ* provient du persan *turunǧ* (Vullers I 439) et celui-ci du sanscrit *mātulunga* (Laufer 301). Le cédratier (*Citrus medica* Risso var. *cederata*) paraît avoir été la première espèce qui, provenant des Indes, a atteint les pays méditerranéens vers le IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Son nom a passé en hébreu אתרוג (*etrōg* = *Citrus medica* L. *lageniformis* Roem.) et son fruit joue encore un rôle à la fête juive des Tabernacles. L'assertion de Loret (*Le cédratier dans l'antiquité*, Paris 1891) d'après laquelle cet arbre était connu en Égypte vers 1500 av. J.-C. est considérée comme erronée (Loew, *loc. cit.*).

ʿAbd al-Laṭīf, célèbre médecin de Baghdad et contemporain plus jeune de Maïmonide, a mentionné dans sa *Description de l'Égypte* (p. 31), une demi-douzaine de citrons d'espèces différentes qu'il a vus en Égypte, entre autres un *limon composé* qui était le produit du limonier greffé sur le citronnier (d'après le médecin juif Ibn Ǧumaiʿ, autre contemporain de Maïmonide). Voir les savants commentaires de Sylvestre de Sacy (ʿAbd al-Laṭīf, p. 115-117) et de Clément-Mullet[2].

2. *Arz*. Cèdre, pin.

C'est le «pin mâle» (*ṣanawbar ḏakar*) non comestible. C'est de lui qu'on extrait le goudron. Le cyprès (*sarw*) est une espèce du pin (*arz*).

[Théophr. III 4-13; Diosc. I 69-77; Sérap. 470; *Tuḥfa* 298, 352, 381, 458; Issa 43,11, 139,15; Loew III 14 et suiv.]

L'explication du nom *arz* n'est pas encore certaine. Ce nom désigne une espèce de cèdre aussi bien qu'une espèce de pin. Le nom «pin mâle» est la traduction du ἄρρην πεύκη

---

[1] Suwaïdī (fol. 279 *a*) écrit plus correctement *tuffāḥ māhī* et explique que l'adjectif n'est pas dérivé de *mā'* = «eau», mais de *Māh* = «Médie».

[2] *Étude sur les noms arabes de diverses familles de végétaux* (*Journal asiatique*, VIe série, t. XV, p. 17-41). L'auteur y énumère à peu près cinquante noms arabes d'Aurantiacés.

(*arrhên peukê*) de Théophraste (I 9, 3) et de Dioscoride et se rapporte d'une part au pin d'Alep (*Pinus halepensis* Mill.) et d'autre part au *Pinus Laricio* Poir. Le nom arabe «pin femelle», traduction du grec πεύκη θήλεια (*peukê thêleia*) désigne le pin-parasol (*Pinus Pinea* L.) dont les fruits ont des graines comestibles (pignons). Voir plus bas l'article 217 (*ṣanawbar*). L'origine du nom arabe est araméenne ארזא (Brockelmann, *Lex.* 47 *b*).

3. *Ifsintīn.* Absinthe.

Elle est appelée souvent dans les écrits médicaux *kašūṯ rūmī*. C'est elle qui est connue en espagnol sous le nom de *yerba baṭra;* on l'appelle aussi *ušaïnīṣa*.

[Théophr. VII 9, 5; Diosc. III 23; Ghāf. 27; I B 113; *Tuḥfa* 1; ʿAbd ar-Razzāq 5 et 454; Loew I 379 et suiv.; Issa 22,.]

Afsantīn, *afsintīn* ou, plus rarement, *ifsintīn* est la transcription arabe du grec ἀψίνθιον (*apsinthion*), passée par l'araméen. Le nom *kašuṯ rūmī* (cuscute grecque) est rapporté par Issa; les noms espagnols *yerba baṭra*[1] et *ajenjo* (il faut lire *aršamīsa* ou *ašēnšu* au lieu d'*ušaïnīṣa*)[2] se trouvent aussi chez Simonet (18 et 613). Un nom arabe ancien de cette *Artemisia absinthium* L. est *damsīsa*. La plante ne croît pas dans l'Égypte moderne, où le nom *dasīsa* sert à désigner l'absinthe bâtarde (*Ambrosia maritima* L.) (Schweinf. 58, Issa 12,5). Voir plus bas au n° 186 (*kašūt*).

4. *Anzarūt.* Sarcocolle.

Elle est appelée aussi *ʿanzarūt;* c'est un remède oculaire (*kuḥl*) persan. Son nom grec est σαρκοκόλλη (*sarkokóllê*).

[Diosc. III 85; Sérap. 38; Ghāf. 37; I B 171 et 1599; *Tuḥfa* 35; ʿAbd ar-Razzāq 19; Issa 26,4.]

C'est une gomme-résine provenant d'une Ombellifère persane, que l'on croyait partout être *Penaea mucronata* L.; Dymock (I 178) a démontré qu'elle provient *d'Astragalus Sarcocolla* Dym.

Le nom de *kuḥl fārisī* («collyre sec persan») était en usage en Égypte (selon I B 171). Les Grecs s'en servaient comme cicatrisant ainsi que l'indique le nom *sarkokolla*. Chez les Arabes elle était utilisée comme purgatif drastique et comme remède oculaire. Le nom de cette drogue dérive du persan *anzarūt* ou *anǧarūt* (Vullers I 126). On trouve cette résine chez les droguistes des bazars au Caire (Ducros 11).

---

[1] Un nom moderne espagnol de l'absinthe est *hierba santa*.

[2] Dans Ghāf. (ms.), fol. 18, on lit *ūšaïnsī* اوشينسى.

5. *Isfanǧ al-Baḥr.* Éponge marine.

C'est l'« écume de mer » (*raġwat al-baḥr*), et elle est aussi appelée « crème de mer » (*zabad al-baḥr*). C'est le « nuage » (*ġaïm*) et on l'appelle aussi *ġamām* (même sens). C'est elle que le peuple du Maghrib connaît sous le nom de *naššāfa* (« qui sèche ») et on l'appelle aussi « laine de mer » (*ṣūfat al-baḥr*).

[Théophr. IV 6; Diosc. V 120; Sérap. 41; Ghāf. 105; I B 75; ʿAbd ar-Razzāq 36.]

Le nom arabe *isfanǧ* ou *isfunǧ*, aujourd'hui en Égypte *isfing*, est dérivé du grec σπογγία (*spongía*) ou σπόγγος (*spóngos*). C'est l'éponge commune (*Euspongia officinalis* L.), qui servait aussi bien en chirurgie en guise de tampon, que calcinée comme remède pour l'usage externe et interne. Pour ce qui concerne la nature de l'éponge, Théophraste et d'autres savants de l'antiquité ainsi que certains auteurs arabes, — par exemple Idrīsī et Abu'l-ʿAbbās an-Nabātī, — la prenaient pour une plante, tandis qu'Aristote et la plupart des auteurs arabes avaient reconnu sa nature animale. Simonet (p. 187) voudrait dériver du latin *spongia* le nom arabe *isfanǧ*. Mais ce dernier se trouve déjà chez Ibn Sīnā.

6. *Usṭūḫūdūs.* Lavande Stœchas.

La *Stœchas*, que les médecins emploient au Maghrib et en Égypte, est la même plante que le peuple du Maghrib appelle *al-ḥalḥāl*. C'est le *waša'iʿ aš-šaïḫ* et on l'appelle aussi *aršanīsa;* c'est le *sunbul al-ahāniya*. J'ai appris d'éminents érudits qui déploient un zèle scientifique dans l'étude des plantes, que ce n'est point la *Stœchas* mentionnée par Galien, mais quelque chose qui possède les mêmes vertus (médicinales); quant à la vraie *Stœchas*, elle a les feuilles plus larges que la susmentionnée et des inflorescences (*wašā'iʿ*) plus épaisses. Elle croît aux environs de Tolède.

[Diosc. III 26; Ghāf. 28; I B 62; *Tuḥfa* 13; ʿAbd ar-Razzāq 8; Issa 106₅; Loew II 73, et suiv.; Ducros 6.]

Il s'agit de la Labiée *Lavandula Stœchas* L. (Stœchas arabique). Le nom arabe *uṣṭūḫūdūs* est la transcription du génitif grec στοιχάδος (*stoïkhádos*). Le nom *lavandula* à son tour provient du syriaque לבונתא *leḇōnṯā*, tandis que le nom hébreu de la plante est איזביון *ēzibyōn*. Issa cite des noms arabes inconnus à Maïmonide, et ce dernier quelques noms qui ne se rencontrent nulle part ailleurs. *Sunbul* signifie « épi » et *waši'a* « bobine, fuseau » ou, en botanique, une inflorescence en forme d'épi terminal. Celle de la Stœchas, d'un beau bleu clair, porte le nom de *wašā'iʿ aš-šaïḫ* (fuseaux du vieillard). Pour ce qui concerne le

nom d'*aršanīsa*, il pourrait être une corruption d'*artemisia* [1] et être inscrit dans ce paragraphe par erreur. L'emploi médical de la drogue était surtout contre les maladies nerveuses. On en trouve les fleurs sèches aux bazars du Caire (Ducros).

7. *Iklīl al-Malik.* Mélilot.

C'est l'«arbre d'amour» (*šağarat al-ḥubb*); son nom berbère est *tīrāzan*, et c'est le *dāršāh*. Il est appelé en espagnol *coronilla* et comprend deux espèces : l'une [*fol. 76 v°*] a des gousses ressemblant à des queues de scorpions et est connue sous le nom de «mélilot scorpioïde» (*iklīl al-malik al-mu'aqrab*). J'ai appris que les racines importées de Syrie, utilisées comme thériaque (antidote) contre la morsure des animaux venimeux et connues sous le nom de «racine du serpent» (*'irq al-ḥayya*), sont les racines de cette espèce de mélilot.

[Théophr. VII 15, 3; Diosc. III 40; Sérap. 21; Ghāf. 30; I B 128; *Tuḥfa* 4; 'Abd ar-Razzāq 2; Issa 116$_{30}$; Loew II 465.]

Le mélilot officinal (*Melilotus officinalis* L.) a été en usage comme émollient depuis l'époque grecque jusqu'à nos jours. Son nom arabe signifie «couronne royale» et provient du syriaque et de l'hébreu כליל מלכא (*kĕlīl malkā*). J'ai rencontré le nom berbère sous la forme *tizarā* تزرى chez l'oculiste Muḥammad al-Ġhāfiqī [2]. Le nom persan *dār-šāh* ne se trouve pas dans les dictionnaires, mais on trouve *šāh-afsar* (Vullers II 393). Le nom espagnol arabisé (souvent estropié *furfulia* ou *qornulia*) *coronilla real* (cast. moderne *corona de rey*) est la traduction de l'arabe (Simonet 135-136). On a cultivé le mélilot en Espagne (Ibn 'Awwām II 309 et suiv.).

Le «mélilot scorpioïde» peut être une des Papilionacées suivantes : *Coronilla scorpioïdes* Koch, *Scorpiurus* ou *Ornithopus* qui ont toutes des gousses ressemblant à des queues de scorpion et qui étaient employées contre les piqûres de cet animal (Dragend. 324). La «racine du serpent» mentionnée par Maïmonide est, selon Issa (122$_{4}$) celle du myriophylle verticillé (Haloragidacées).

8. *Iḏḫir.* Schœnanthe.

Il est très connu chez nous au Maghrib sous le nom de «paille de la Mecque» (*tibn Makka*) et sa fleur (épi) est le *ğawz ğīnā*.

---

[1] En castillan moderne *artemisa*; Ibn Biklāriš (chez Dozy I 18) donne également la forme *aršamīsa*, pour la lavande Stœchas. Voir aussi au n° 3.

[2] M. Meyerhof, *Le guide d'oculistique de Mohammad ibn Qassoum ibn Aslam al-Ghâfiqi* (XIIe siècle). Barcelone 1933, p. 178.

[Théophr. IX 7; Diosc. I 17; Sérap. 9; Ghāf. 2; I B 29; *Tuḥfa* 34; ʿAbd ar-Razzāq 9; Issa $16_{,6}$; Ducros 1; Loew I 694 et suiv.]

Cette drogue est une graminée, *Andropogon Schœnanthus* L. ou *A. Laniger* Desf. (jonc odorant, paille de la Mecque, etc.) dont la racine est astringente; elle se vend encore dans les bazars du Caire (Ducros). *Ǧawz ǧīnā* est une mutilation du nom persan de la plante گورگیاه (*gōr giāh*, «herbe de l'onagre») (Vullers II 1044).

9. *Aṯl.* Tamarisc à galles.

Cet arbre est très connu sous ce nom en Égypte. C'est le «verdoyant» (*an-naḍḍār*) et le *simsār;* mais on dit aussi que le *simsār* est le bois de buis (*ḫašab al-baqs*). Le tamarisc oriental (*aṯl*) est une espèce de tamarisc (*ṭarfā*); ses graines (*ḥabb al-aṯl*) sont ce que le peuple en Égypte appelle «la savoureuse» (*al-ʿaḏba*).

[Théophr. V 4, 8, (μυρίκη *myrikê*); Diosc. (ἀκακαλλίς *akakallís*) I 89; Sérap. 43; Ghāf. 6; I B 17; *Tuḥfa* 23; ʿAbd ar-Razzāq 21; Issa $177_{,}$; Loew III 398 et suiv.; Ducros 56.]

Aṯl est le nom arabe d'un arbre de l'Afrique du Nord et de l'Arabie *Tamarix articulata* Vahl. (*T. orientalis* Forsk.). Ce nom est sémitique ancien; assyrien *ašlu*, égyptien 𓇋𓏏𓊪 *'sr*, copte ⲟⲥⲓ[1], hébreu אשל *ēšel*. L'arbre ne produit pas de fruits, et ses «graines» ou «fruits» ne sont que des galles provoquées par la piqûre d'un cynips. On vend les galles du tamarisc (*tamr el-aṯl*) dans les bazars du Caire (Ducros 56). Ce sont des morceaux rougeâtres, riches en tannin, employés comme remède astringent et dépuratif aussi bien que comme substance coriaire. Maïmonide a omis de mentionner ici deux noms fréquemment usités de ces galles : persan *kazmāzak* (voir plus bas le n° 200) et berbère *takkawt* (voir *Tuḥfa* 23). Le nom *ṭarfā* désigne le tamarisc en général, et en particulier *Tamarix gallica* et *T. nilotica* Bge. (Schweinf. 45). *Simsār* est le nom persan d'une jeune pousse de buis (Vullers II 463).

10. *Ās.* Myrte.

Son nom le plus connu chez le peuple du Maghrib est *ar-raiḥān*, et chez le peuple d'Égypte *al-marsīn*.

[Théophr. I 10-14, etc. (μυῤῥίνη *myrrhinê*); Diosc. I 122 (μυρσίνη *myrsínê*); Sérap. 13; Ghāf. 9; I B 69; *Tuḥfa* II, 272; ʿAbd ar-Razzāq 11; Issa $122_{,9}$; Loew II 257-274 (très important!); Ducros 4.]

---

[1] Voir L. Keimer, *Die Gartenpflanzen*, etc., t. I (1924), p. 56, 109 et suiv., p. 155 et suiv.

Ās est dérivé du nom sémitique du *Myrtus communis* L. : assyrien *āsu*, aramaïque אשא *āsā*, le nom hébreu étant הדס *hadas* qui se trouve entre autres dans les ouvrages hébraïques de Maïmonide (Loew II 258). *Raiḥān* (arabe) veut dire «odoriférant» et désigne en général les basilics. *Marsīn*, cela va sans dire, est la transcription arabe du nom grec *myrsínē*.

11. *Ušna.* Lichen fleuri, etc.

C'est les «cheveux gris de la vieille» (*šaïbat al-ʿaǧūz*) et on dit aussi *aš-šaïba*, tout simplement.

[Théophr. III 8, 6 (φάσκος *phaskos*); Diosc. I 21 (βρύον *brýon*); Sérap. 48; Ghāf. 3; I B 85; *Tuḥfa* 59; ʿAbd ar-Razzāq 10 et 979; Issa 186,3; Loew 23 et suiv.]

Le nom arabe *ušna* provient du syriaque שנתא *šanṯā* et désigne aujourd'hui toutes sortes de mousses et de lichens poussant sur l'écorce des arbres. En Égypte on en vend au moins huit espèces dans les bazars; on s'en sert à la place de la levure pour la confection du pain (J. Müller, *Revue mycologique* 1881, déc., et Schweinf., *Archiv. f. Wirtchaftsforsch. im Orient* 1918, 1-2); ce sont surtout *Ochrolechia*, *Lecanora esculenta* et *Usnea florida* Hoffm.

12. *Aqāqiyā.* Suc d'acacia.

C'est le suc de la gousse d'acacia (*qaraḍ*); cette gousse est le fruit de l'arbre à gomme (*sanṭ*) qui est très connu en Égypte; j'en parlerai à la lettre *sīn*.

[Théophr. I 2 (ἄκανθα *ákantha*); Diosc. I 101 (ἀκακία *akakía*); Sérap. 6; I B 1735, 1758; Issa 22; Loew II 377-391; Ducros 143.]

Akakia chez Dioscoride désigne l'arbre; chez les Arabes c'est le suc de ses fruits. Il est employé comme remède astringent en médecine ainsi que chez les tanneurs et corroyeurs du Caire (Ducros 29 et 143). L'arbre en question est le mimosa d'Égypte (*Acacia arabica* Willd. var. *nilotica* Del.) dont il sera question au n° 278.

13. *Iǧǧās.* Prune.

Son nom le plus connu chez nous dans le Maghrib est *al-burqūq;* les habitants de l'Espagne l'appellent aussi *ʿuyūn al-baqar* («yeux de bœuf»). C'est *aš-šāhalūk*, et on dit aussi *aš-šāhalūǧ*.

[Théophr. I 10-13, etc. (κοκκύμηλον *kokkýmēlon*); Diosc. I 12; Sérap. 32 et 274; Ghāf. 10; I B 21; *Tuḥfa* 45; ʿAbd ar-Razzāq 26; Issa 149,; Loew II 163-169.]

Le fruit de *Prunus domestica* L. était appelé au Maghrib *barqūq* (du grec πραι- ou βρεκόκκια *praï-* ou *brékókkia*, Dioscoride, I 115, qui désigne l'abricot)[1]. Aujourd'hui c'est

---

[1] Du latin *praecox*. Voir Langkavel, p. 5.

partout le nom arabe de la prune. Les noms *šāh-lūk* et *šāh-lūǧ* sont persans et désignent une sorte de grosse prune blanche (Dozy I 178 et Kōhēn, p. 136 l. 1). Sur la culture du prunier en Espagne voir Ibn ʿAwwām I 319-321.

14. *Anǧura.* Ortie romaine et autres.

C'est *ḥabb an-nisāʾ* («graines des femmes»); on l'appelle *al-qurraīṣ* et dans le Maghrib *al-ḫurraīq;* en espagnol [*fol.* 77 *r°*] *anīfis.* C'est le *nabāt an-nār* (la «plante du feu»); il y en a deux espèces : une blanche et une noire.

[Théophr. VII 7, 2 (ἀκαλύφη *akalýphê*); Diosc. IV 93 (ἀκαλήφη *akaléphê*); Sérap. 272; Ghāf. 74; I B 165; *Tuḥfa* 10; ʿAbd ar-Razzāq 26; Issa 186$_6$; Loew III 479-481.]

Anǧura désigne différentes espèces d'ortie, la petite ortie (*Urtica urens* L.) et surtout l'ortie romaine (*Urtica pilulifera* L.); leurs semences sont encore vendues de nos jours dans les bazars du Caire comme diurétiques et émollientes (Ducros 17). *Qurraīṣ* et *ḫurraīq* désignent «ce qui brûle»; *anīfis* est probablement une mutilation d'*akaléphê* ou bien d'*orticax* (Simonet 410); le nom espagnol est aujourd'hui *ortiga.* Ghāf. (ms. fol. 40*a*) a *arṯaliqā.*

15. *Aẓfār aṭ-ṭīb.* Ungues Odorati
(Ongles odorants = Blattes de Byzance).

C'est *al-fāʾiḥ* («l'odorant»)[1].

[Diosc. II 8 (ὄνυξ *ónyx*); Sérap. 44; Ghāf. 111; I B 104; ʿAbd ar-Razzāq 52; Ducros 152.]

Cette drogue est constituée par des opercules de Gastéropodes (*Murex inflatus*, *Strombus lentiginosus*, *Pleurotoma Babyloniae*, etc.) qui rappellent vaguement des ongles ou des griffes. Frais, ces opercules exhalent une odeur de nard. On les vend encore dans les bazars du Caire (Ducros) comme laxatifs et pour des fumigations.

16. *Anāǧālīs.* Mouron.

C'est *ʿušbat al-ʿalaq* (l'«herbe aux sangsues») et on l'appelle aussi *āḏān al-fār* («oreilles de souris»). Il y en a deux espèces : l'une est celle qui est appelée en Espagne *cardenella* et qui a des fleurs bleues. L'autre a des fleurs rouges; c'est celle qu'on appelle *nasānitāla.*

[Diosc. II 178; Ghāf. 18; I B 197; *Tuḥfa* 3, 8; ʿAbd ar-Razzāq 58; Issa 14$_{11}$; Loew III 77.]

---

[1] Dans le texte الباع sans points; je propose la lecture الفائح.

Cette plante est la Primulacée *Anagallis* dont une espèce a des fleurs bleues, *Anagallis caerulea* All. (mouron des champs), et une autre des fleurs rouges, *Anagallis arvensis* L. (mouron rouge). Le nom *ādān al-fār*, qui désigne aussi le myosotis, a été amplement discuté par Renaud et Colin (*Tuḥfa* 3). J'ajoute selon Loew que cette traduction du grec ἀναγαλλίς (*anagallís*) provient de Ḥunaïn b. Isḥāq qui a cependant ajouté l'adjectif *nabaṭī* («nabathéen»). Les noms espagnols sont mentionnés par Simonet (102). *Našānitāla* est la corruption arabe de l'hispanique ancien *la xintella*.

17. *Amīrbārīs.* Berberis (épine-vinette).

On l'appelle aussi *barbārīs*. C'est *aṯwān* et *as-sawsal;* son nom persan est *az-zarašk;* on dit aussi *zaratk*.

[Sérap. 31; Ghāf. 15; IB 146; *Tuḥfa* 18; ʿAbd ar-Razzāq 54; Issa $30_{,8}$; Loew I 287 et suiv.; Ducros 164.]

La plante en question, *Berberis vulgaris* L., ne se trouve pas mentionnée dans les ouvrages de botanique grecs. La lecture *amīrbārīs* est une corruption fréquente d'*ambarbārīs*, nom dont l'origine n'a pas été élucidée (du syriaque?). *Zirišk* est le nom persan des graines (fruits) de la plante; il se trouve dans les livres médicaux en langue syriaque. *Aṯwān* paraît être une faute de copiste pour *aṯwār* ou *aṯrār* (Issa), et *sawsal* est connu seulement comme nom d'une autre plante, *Anarrhinum orientale* Bth. (Issa 15_5). Maïmonide n'a pas fait mention du nom berbère de la drogue, *ārǧīs*, nom très connu au Maroc. La racine de *Berberis* est encore en vente dans les bazars du Caire sous le nom de *ʿūd ar-rīḥ* («bois odorant»), et les fruits sont vendus comme astringents sous le nom de *tamr al-amīrbārīs* (Ducros 57 et 164).

18. *Anǧudān.* Feuilles d'asa fœtida.

Ce nom s'applique aux feuilles de la plante dont la résine est appelée *al-ḥiltīt* (asa fœtida).

[Théophr. VI 3 etc.; Diosc. III 80; Sérap. 30 et 37; Ghāf 34; IB 158; *Tuḥfa* 14; ʿAbd ar-Razzāq 55; Issa 82_8; Dymock II 147 et suiv.; Ducros 89; Loew III 452-455.]

La plante en question est l'Ombellifère *Ferula asa fœtida* L. (*F. scorodosma* Benth. et Hook) et autres, le σίλφιον (*silphion*) des Grecs. Comme ces derniers, les Arabes avaient des noms différents pour les parties de la plante qui étaient utilisées comme drogues. Nous les retrouverons plus bas au n° 31. En Égypte et Syrie la résine est appelée *abū kabīr*. L'*asa fœtida*, la gomme-résine fétide employée contre l'hystérie et les affections nerveuses, portait le nom de *ḥiltīt*. Le nom *anǧudān* est la forme arabe du persan *angudān* انگدان ou *anguyān* انگیان. Je pense que ce nom est apparenté avec le sanscrit *hingu* (Chopra 171).

19. *Anīsūn.* Anis.

C'est la semence du «fenouil romain» (*rāziyāniǧ rumi*); c'est la même que le peuple du Maghrib connaît sous le nom de «graine douce» (*ḥabba ḥulwa*), et c'est le «cumin doux» (*al-kammūn al-ḥulw*).

[Théophr. I 12, 1; Diosc. III 56; Sérap. 35; Ghāf 32; IB 159; *Tuḥfa* 33; ʿAbd ar-Razzāq 23; Issa 1405; Ducros 12; Loew III 468.]

Le nom grec ἄνισον (*ánison*) provient probablement de l'égyptien ancien, la plante, *Pimpinella anisum* L., paraissant être originaire d'Égypte et de Chypre. Les semences sont vendues au Caire sous le nom de *yansūn* (Ducros). La culture de deux sortes d'anis dans l'Espagne musulmane a été décrite par Ibn ʿAwwām (II 249 et suiv.). Dans certains dialectes indiens (Bombay) le nom de la drogue est encore aujourd'hui *erva-dos*, du portugais *herva doce* (Dymock II 131).

20. *Uqḥuwān.* Matricaire et divers.

C'est ce qui est appelé en arabe *al-qurrāṣ*, et en espagnol *poplinaira*[1], on l'appelle aussi *manzanilla* et *ǧašūniš* (*guijones*)[2].

Cette herbe ressemble à la camomille (*bābūnaǧ*), et il y en a plusieurs espèces, de couleur blanche et jaune; le nom de la blanche est en grec ἀμάρακον (*amárakon*) et celui de la jaune ἀμάραντον (*amáranton*).

[Théophr. VII 7, 2; Diosc. III 138; Sérap. 7; Ghāf. 48; IB 121; *Tuḥfa* 25; ʿAbd ar-Razzāq 53, 58, 187; Issa 486; Ducros 9; Loew I 375-378.]

Il s'agit de la Composée *Chrysanthemum Parthenium* Pers. et de quelques espèces voisines, correspondant au παρθένιον (*parthénion*) des Grecs. Le nom espagnol *manzanilla* désigne plutôt la camomille (*Anthemis*, voir au n° 39) alors que le nom de la matricaire est *magarzo* ou *magarzuela* (Simonet 325 et 343). Les autres noms espagnols *poplinaira* et *guijones* ont été expliqués par Simonet (257 et 456). Le nom *uqḥuwān* provient du persan *ākaḥwān* (Vullers I 113). Les sommités de *Chrys. Parthenium* Pers. sont vendues par les droguistes égyptiens comme sudorifiques sous le nom de *uqḥuwān bābūnig* et *karkās* (Ducros). La culture de la camomille dans les terres sablonneuses, culture qui ne demande que peu d'arrosage, était en usage en Espagne et se trouve décrite dans Ibn ʿAwwām (II 309 et suiv.).

---

[1] Dans le texte arabe on trouve la graphie سلسره qui manque de points diacritiques.

[2] La graphie est عسوس.

21. *Āsārūn.* Asaret.

C'est en espagnol *ušra* (*asaro*) et on dit aussi *barbāla* (*bobrella*).

[Diosc. I 10; Ghāf. 1; IB 61; *Tuḥfa* 36; ʿAbd ar-Razzāq 18; Issa 23,5; Loew I 223; Ducros 5.]

Il s'agit du rhizome de l'Aristolochiacée *Asarum Europaeum* L. (asaret, cabaret), qui est importée dans les pays islamiques de l'Extrême-Orient, des Indes et de la Perse; on la vend encore dans les bazars du Caire sous le nom de *nārdīn barrī* (« nard sauvage »). Quant aux noms espagnols cités par Maïmonide, il faut lire *asaro* et (*asara*) *bacara* (Laguna 18, Simonet 24). C'était un émétique très connu avant l'introduction de la racine d'ipéca. Pour les noms espagnols voir Simonet 24 et 32. *Barbālla* est une erreur de copiste, car ce nom castillan arabisé (*bobrella*) désigne l'aristoloche longue (Simonet 49). Dans le texte de Ghāf. (ms. fol. 60 *a*) on trouve la graphie *būyāla*.

22. *Abhul.* Sabine et divers.

C'est *al-ʿirʿar* et *barāṭwā;* il en existe [*fol.* 77 *v°*] une espèce dont le nom est « arbre de Dieu » (*šağarat Allāh*); et le déodar (*ad-dabīdār*) est aussi une de ses espèces.

[Diosc. I 76; Sérap. 2; Ghāf. 5; IB 7; *Tuḥfa* 26; ʿAbd ar-Razzāq 16; Issa 102,7; Loew III 35 et suiv.]

Abhul est en général le nom arabe du genévrier sabine (*Juniperus Sabina* L.), *ʿarʿar* — c'est ainsi que le vocalisent les dictionnaires arabes — celui du genévrier commun (*Juniperus communis* L.); la sabine est appelée aussi *ʿarʿar* mâle. Le nom *barāṭwā* est une transcription arabe du syriaque ברותא *barūṭā* qui provient du grec βράθυ (*bráthy*). *Šağarat Allāh* « *arbre de Dieu* », est la traduction du nom sanscrit *devadāru* qui désigne le cèdre déodar des Indes (*Cedrus Deodara* Loud.). En Égypte et en Syrie, où le genévrier commun n'existe pas, on donne le nom de *ḥabb al-ʿarʿar* au fruit ou à la baie du genévrier cade (*Juniperus oxycedrus* L.), qui est vendu dans les bazars comme diurétique (Ducros 73).

23. *Afaïṭimūn.* Cuscute.

Son nom le plus connu en Espagne est *aṣ-ṣuʿaïtira* (le « petit thym »).

[Diosc. IV 177; Sérap. 168; Ghāf. 80; IB 112; *Tuḥfa* 32; ʿAbd ar-Razzāq 7; Issa 63,6; Loew I 453-461.]

C'est une plante parasite bien connue (*Cuscuta Epithymum* L.) qui cause des dégâts dans les prairies artificielles en s'implantant et en se soutenant sur les luzernes, les trèfles, etc., à l'aide de ses suçoirs. Les Arabes ont considéré à tort comme une espèce particulière la

cuscute qui attaque les plantes fourragères et l'ont distinguée de celle qui infeste le thym, l'origan et autres plantes semblables. Voir plus bas *kušūṯ* au n° 189. Le nom grec (*ἐπίθυμον*) arabisé s'écrit d'habitude *afiṯimūn*.

24. *Ušnân al-Qaṣṣārīn.* Soude des foulons.

C'est *al-ǧāsūl* et on dit en arabe *al-ḥamḍ* et *al-ḥurd;* en espagnol *šawka yarbāṭa* et en berbère *taǧaïǧaït;* c'est sous ce dernier nom en particulier qu'elle est connue au Maroc. Son nom en grec ancien est *ἀδάρκης* (*adárkès*). Les cendres brûlées de cette plante constituent *al-qaly* (l'alcali); j'en parlerai dans le chapitre du *qāf*. La soude végétale avec laquelle on se lave les mains est très connue.

[Diosc. V 119; Sérap. 515; Ghāf. 76; IB 87; *Tuḥfa* 38; ʿAbd ar-Razzāq 25 et 734; Issa 1616; Loew I 645 et suiv.]

Voir l'exposé de Loew sur les plantes savonneuses en Orient, et A. Steiger et J. J. Hess, *Soda*, dans *Vox Romanica* II (Zurich et Leipzig 1937), p. 53-76. *Ǧāsūl* et *ḥamḍ* sont des noms génériques désignant des végétaux employés à la place du savon, surtout par les Bédouins du désert. *Ušnān* (*al-qaṣṣārīn* «des foulons») est le nom de *Salsola kali* L.; *ǧāsūl* spécialement celui de *Salicornia fruticosa* L. (dans l'Égypte moderne, Schweinf. 61). *Šawka* (arabe) veut dire «épine, plante épineuse», et *yerbata* est une corruption espagnole, peut être de *herba barbata* (Simonet 32 et 616)[1]. Le nom berbère doit être prononcé *taǧirišt* (Renaud, *Tuḥfa* 225). L'identification du terme grec *adárkès* avec *ušnān* est erronée, puisque Dioscoride désigne par *adárkès* une croûte qui se forme sur les plantes par l'évaporation d'eaux salines. Au sujet de *qaly* voir plus bas au n° 345.

25. *Afarbiyūn.* Résine d'euphorbe.

On l'appelle aussi *furbiyūn*. Son nom berbère sous lequel il est très connu dans le Maghrib est *tākūt*. Le peuple en Égypte l'appelle *lubāna maġribiyya* («encens maghrébin»).

[Diosc. III 82; Sérap. 399; IB 1673; *Tuḥfa* 249 et 323; ʿAbd ar-Razzāq 885; Issa 80_{12}; Loew I 602-607; Ducros 173.]

Le nom arabe provient du grec *εὐφόρβιον* (*euphórbion*) et désigne le produit des euphorbes à résine (*Euphorbia resinifera* Berg.) et autres plantes qui croissent au bord méridional du

---

[1] Le nom catalan de Salsola Kali est *barella espinosa*, tandis que d'autres plantes halophytes sont appelées en Andalousie *gazul* ou *aguazul*.

mont Atlas au Maroc. Le nom berbère exact n'est pas *tākūt*, comme l'écrivent Maïmonide et I B, mais *tikiūt* تيكيوت (Renaud et Colin, selon *Tuḥfa*). Aujourd'hui on vend cette résine jaune et cireuse dans les bazars du Caire sous le nom de *farbiyūn* ou *libān maġrabī* («encens maghrébin»). Très irritante, elle n'est employée que pour l'usage externe comme vésicatoire (Ducros).

26. *Aṣābi'al-'aḏārā.* «Doigts de vierges» (un raisin noir).

C'est un raisin noir aux grains oblongs et qui ressemble à des doigts peints; il croît dans la Sierra (*Sarā*).

['Abd ar-Razzāq 33; I B 93; Issa 1906.]

Ce nom manque dans la plupart des traités des Simples, mais est connu de Kōhēn (122 dern. ligne) et de Freytag (I 478). Ibn al-'Awwām (I 607) mentionne parmi les raisins espagnols ces «doigts de vierges» comme un raisin noir à grains oblongs, et décrit sa culture. On introduisait les grains de raisin dans des tubes de roseau pour leur donner une forme allongée. Je trouve en outre chez Dozy (I 816), d'après le *Muḥīṭ al-Muḥīṭ*, que les raisins noirs étaient appelés *aṣābi' al-'abd* («*doigts d'esclave*») et les rouges *aṣābi' al-'aḏārā* ou *aṣābi' al-'arūs* («*doigts de jeune mariée*»), parce qu'ils ressemblaient aux doigts teints au henné à l'occasion des fêtes arabes. L'orientaliste J. G. Wetzstein, qui a vécu longtemps dans le Proche-Orient, dit dans l'introduction d'un ouvrage botanique (K. Koch, *Die Bäume und Sträucher des alten Griechenlands*, 2e édition (Berlin 1884, p. XIII) : «A Damas le dessert d'un repas consiste pendant toute l'année en fruits frais. . . . . en août en raisins, surtout les 'doigts de filles' transparents, raisin de table délicieux cultivé dans les jardins de la ville.» I B donne le synonyme *'inab baqarī* («*raisin de bœuf*»), Issa *aḥdāq al-baqar* («prunelles de bœuf»). Quant au nom *sarā* سرى je l'ai traduit par Sierra, pensant à la Sierra de Morena ou à la Sierra de Cordoba, montagnes bien connues des savants arabes espagnols. Cependant cette orthographe est peu usitée; on écrit en général شرى *šarā* ou شارة *šārra* (*EI* I 350 et Simonet 514). Al-Idrīsī[1] dit que le raisin *'āḏārā* était à son époque (XIIe siècle) un produit du Sūs Aqṣā dans le sud du Maroc.

27. *Iṯmid.* Stibine (sulfure d'antimoine).

Il en existe des mines dans le Maghrib et dans l'Orient. Celui qu'on trouve dans le Maghrib est appelé par les Maghrébins *kuḥl az-zurqa* («collyre sec foncé»); et celui qu'on trouve en Orient est appelé *kuḥl isbahānī* («collyre sec d'Ispahan»).

---

[1] Edrisi, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. Dozy et De Goeje (Leyde 1866), p. 71 du texte français.

[Diosc. V 84; Galien XII 236; Sérap. 17; Ghāf. 106; I B 18; ʿAbd ar-Razzāq 20; Ducros 197.]

La substance en question est le *stibium* (antimoine natif); ses principaux minerais sont la stibine (sulfure d'antimoine) et la galène palmée (sulfo-antimoniure de plomb). Les noms grecs στίβι (*stibi* Diosc.), στίμμι (*stimmi* Galien) et latin ancien *stibium*, aussi bien que l'arabe *iṯmid* ou *aṯmud* et sa corruption moyenâgeuse latine *antimonium*, sont dérivés en dernière analyse de l'égyptien ancien *s. d. m. y.* (copte CTHM *stim*). On a trouvé ce collyre-fard noir dans beaucoup de tombes de l'Égypte ancienne, et on le vend encore de nos jours dans les bazars du Caire sous le nom de *koḥl ḥagar, koḥl iswid, koḥl galā*, etc. (Ducros). Les mines de galène de Tortosa en Espagne [1] étaient réputées et fournissaient probablement le *koḥl* maghrébin. Mais le meilleur *koḥl* venait des mines de Kirmān (Perse méridionale). P. Guigues (Sérap. 17) parle de sa préparation et de la sophistication du *koḥl* en Syrie.

28. *Usrunǧ.* Minium.

C'est *al-basaliqūn* et on l'appelle aussi *sāliqūn*. Son nom le plus connu dans le Maghrib est *az-zarqūn;* c'est le «plomb brûlé» (*raṣāṣ muḥraq*).

[Diosc. V 88 *b;* Galien XII 235; Sérap. 5 et 42; Ghāf. 110; I B 74; *Tuḥfa* 54; ʿAbd ar-Razzāq 853.]

Le minium est un mélange d'oxyde et de peroxyde de plomb, de couleur rouge. Les noms *isranǧ*, *isrinǧ*, *sirinǧ*, *sāliqūn*, *sarīqūn*, etc. sont persans (Vullers I 97), mais ils proviennent du grec συρικόν (*syrikón*) [2]. *Azarcon* est encore aujourd'hui le nom espagnol du minium. Le nom grec (Diosc.) était σάνδυξ (*sándyx*). On produisait le minium en brûlant la céruse, dont il sera question ci-après au n° 29. Voir aussi n° 32.

29. *Isfīdāǧ.* Céruse.

Elle est appelée aussi *isbīdāǧ ar-raṣāṣ;* c'est *al-bārūq* («le brillant»), et son nom dans le peuple [*fol.* 78 *r°*] est *al-bayāḍ* («le blanc»).

[Diosc. V 88 *a;* Galien XII 243; Sérap. 14; Ghāf. 109; I B 73; *Tuḥfa* 37; ʿAbd ar-Razzāq 22.]

---

[1] D'après al-Maqqarī, selon Lévi-Provençal, *L'Espagne musulmane au xe siècle*, Paris 1932, p. 177.

[2] Cependant, Dozy et de Goeje (*Description de l'Afrique et de l'Espagne* par Edrisi, Leyde 1866, p. 312 et suiv.) font dériver le nom du persan *āzargun* («couleur de flamme»).

Cette drogue est le blanc de céruse, carbonate basique de plomb. Le nom arabe provient du persan *sapīd āb* («eau ou lotion blanche»), écrit aussi *isfidāb*, *safīd āb*, *sapīdāǧ*, *safīdāǧ*, etc. (Vullers I 98 et 216). Il est intéressant de signaler que le nom populaire de la céruse noté par Maïmonide a survécu jusqu'à nos jours en Espagne sous la forme *albayalde* (en portugais *alvaiade*).

30. *Infiḥa.* Présure.

C'est *al-ʿaqid* (la «caillette») et son nom dans le peuple du Maghrib est *al-yanaq*.

[Diosc. II 75; Galien XII 274; Sérap. 36; Ghāf. 112; IB 172 et 2322; *Tuḥfa* 44; ʿAbd ar-Razzāq 24.]

Il s'agit de la caillette de l'estomac des jeunes ruminants, appelée πιτύα (*pitýa*) par les Grecs. Le nom *yanaq* se rencontre aussi chez (IB 2322) qui le désigne comme un terme andalou [1]. Il est cependant difficile d'en trouver l'origine, le nom espagnol moderne étant *cuajo*.

31. *Usturǧāz.* Racine d'asa fœtida.

On dit que c'est la racine de la livèche (*al-kāšim*), et on dit aussi que c'est la racine de l'asa fœtida (*al-ḥiltīt*).

[Théophr. III 1-2; Diosc. III 80; Ghāf. 36; IB 84; Issa 828; Loew III 455.]

Cette dernière désignation est plus exacte. Le terme *usturǧāz* provient du persan *šuturǧāz* «pâture de chameau» et s'applique à plusieurs plantes. Il est souvent confondu avec *ušturḫār* («épine à chameau») qui désigne certains chardons et plantes épineuses. *Usturǧāz* est peut-être l'équivalent de μαγύδαρις ἕτερα («autre magydaris») mentionnée par Dioscoride à la fin de son article. Voir plus haut n° 18.

32. *Ubbār.* Plomb.

C'est *ar-raṣāṣ*, *al-usrub*, *al-anuk* et *al-qalaʿī*.

[Diosc. I 98 et V 81; Sérap. 185 et 412; IB 13 et 1042; *Tuḥfa* 39; ʿAbd ar-Razzāq 29 et 30.]

Dans les dictionnaires ce terme est vocalisé *abbār* ou *ābār*. Ce mot désigne le «plomb noir» ou plomb brûlé ou calciné (sulfure de plomb) qui est mentionné par la plupart des

---

[1] Ghāf. (ms. fol. 56 *a*) vocalise également *al-yanaq*; il ne se prononce pas au sujet de l'origine de ce nom.

auteurs médicaux arabes sous le nom de *raṣāṣ muḥraq* ou *usrub*. Le mot *raṣāṣ* désigne parfois l'étain; *qala'i* le désigne toujours. Ce dernier terme est dérivé du nom de *Qala'*, ville de la côte occidentale de la presqu'île de Malacca d'où les commerçants musulmans importaient l'étain dans les pays de l'Occident. Voir plus haut paragraphe 28 (*usrunǧ*).

33. *Andrāsiyūn.* Peucedanum.

Il est appelé aussi *ǧāhanīk;* c'est ce qui est connu chez nous sous le nom de *yarba ṭūra* (yerva tora).

[Théophr. IX 14-20; Diosc. III 78; Sérap. 240; Ghāf. 33; IB 176 et 2310; *Tuḥfa* 211; Issa 137₅; Loew III 465.]

Cette plante est le «fenouil de porc», πευκέδανον *peukédanon* des Grecs, l'Ombellifère *Peucedanum officinale* L. Le nom arabisé *andrasion* provient sans doute du grec, mais on n'en a pas encore identifié l'origine. Le nom *ǧāhanīk* paraît être persan (*giyāh-i-namnak?* Steingass p. 1108). Sa graphie rappelle le nom *ǧablahank* جبلهنك (Ghāf. 212), qui désigne, cependant, la sésamoïde (*Reseda alba* L.).

Le nom espagnol se trouve dans *Tuḥfa* sous la forme plus correcte de *yarbātun* qui provient du latin *herbatum* (Simonet 617). Laguna (323) en donne les formes castillane *yervatun* et catalane *herbatur*, tandis que le nom castillan moderne est *ervato* (Botica 831). La partie herbacée de la plante était utilisée comme antihystérique.

34. *Irasā.* Iris bleu.

On l'appelle aussi *iras*. Les médecins désignent spécialement par ce nom le lis (*iris*) azuré (*as-sawsan al-asumānǧūnī*).

[Théophr. I 7, VI 8; Diosc. I 1; Sérap. 487; IB 216; *Tuḥfa* 28; 'Abd ar-Razzāq 13; Issa 100₁₁; Loew II 1-4; Ducros 182.]

C'est l'*Iris florentina* L. La vocalisation *irasā* et *iras* est peu usitée en arabe comme transcription du grec ἶρις (*iris*). Le terme *asumānǧūnī* provient du persan *asumān-gūn* «bleu ciel». Le nom *irisā* est emprunté à l'araméen; dans le dialecte araméen-juif de Palestine on disait אירוסא *irūsa* (du génitif grec ἴρεος *ireos*). Le rhizome de l'iris se vend dans les bazars du Caire sous le nom de *gidr el-banafsig* («racine de violette») et *'irq eṭ-ṭib* («racine odorante») ou *qurmet el-banafsig*. Il est utilisé comme détersif et emménagogue (Ducros). Voir plus bas l'article 272.

35. *Ufiyūn.* Opium.

C'est un remède aux vertus très renommées et connu sous ce nom. Certaines gens du peuple l'appellent *al-marqad* (au lieu d'*al-murqid*, «le soporifique»).

C'est le suc laiteux séché du pavot noir; il ressemble aux *robs* (sucs concentrés de fruits).

[Théophr. I 12, 2; Diosc. IV 64; Sérap. 502; I B 116 et 2120; *Tuḥfa* 40; ʿAbd ar-Razzāq 12; Issa 134$_7$; Loew II 364-370; Ducros 8.]

L'orthographe *ufiyūn* au lieu d'*afiyūn* est insolite, mais elle correspond mieux à l'*ὄπιον* (*ópion*) grec dont le mot arabe est la transcription.

Le *Talmud palestinien* mentionne l'opium sous le nom de אופיון *aufiūn*. La culture du pavot (*Papaver somniferum* L.), ainsi que la production de l'opium, est depuis longtemps prohibée en Égypte où elle florissait, surtout dans la Thébaïde, jusqu'au début du XIXe siècle. L'opium y est introduit et vendu clandestinement, surtout sous forme d'électuaires aromatiques connus sous le nom de *manzūl*, mais de moins en moins, grâce à la surveillance policière. Kōhēn (p. 128, l. 12) dit qu'à son époque (XIIIe siècle chrét.) le meilleur opium était préparé à Abū Tīǧ dans la Haute-Égypte.

36. *Ūmālī.* Elæoméli (éléomel).

C'est quelque chose qui s'écoule du tronc d'un arbre par excrétion, plus épais que le miel. C'est ce qu'on appelle *duhn al-ʿasal* («huile de miel, éléomel»).

[Diosc. I 31; I B 137; ʿAbd ar-Razzāq 57.]

Le nom arabe est *alāūmālī*, transcription exacte donnée par I B du grec *ἐλαιόμελι* (*elaïómeli*). Maïmonide semble avoir pris la première syllabe *al* pour l'article arabe et l'a supprimée. Dioscoride dit que l'*élæoméli* est une excrétion huileuse qui s'écoulait du tronc des oliviers près de l'oasis de Palmyre en Syrie. Les médecins arabes ne paraissent pas avoir donné une description exacte de cette substance, mais ont copié simplement l'article de Dioscoride. D'après Bathandier [1] il y avait en 1900 près de Mansoura (al-Manṣūra, Basse-Égypte) beaucoup d'oliviers qui sécrétaient pendant l'été une substance huileuse appelée par les indigènes *ʿasal zaitūn* («miel d'olivier»); c'était une excrétion pathologique causée par des insectes et contenant 52 % de mannite (sucre de manne). Kōhēn (p. 139, l. 30) donne encore pour l'éléomel le nom de *ʿasal Dāwūd* («miel de David»). Voir l'article de Hooper et Field sur le «miel de saule» (p. 168).

37. *Aḏnāb al-Ḫaīl* («*Queues de cheval*»). Salsifis.

Cette plante est appelée aussi «barbe de bouc» (*liḥyat at-taīs*); ce n'est pas le cynomorium (*aṭ-ṭarāṭīṭ*), mais elle semble être une espèce d'aviculaire (*quḍḍāb*) bien plus petite que cette dernière.

---

[1] Dans *Bulletin commercial*, mars 1901; je cite d'après J. Berendes, p. 59.

[Théophr. VII 7, 1; Diosc. III 43; Sérap. 151; IB 2014; *Tuḥfa* 199 et 428; ʿAbd ar-Razzāq 407; Issa 1824.]

Il y a dans ce nom un élément de confusion. Chez tous les auteurs arabes le singulier *ḏanab al-ḫaïl* («queue de cheval») désigne la prèle (*Equisetum*), le nom arabe étant la traduction des noms grec (ἵππουρις *híppouris*) et latin. Le synonyme *liḥyat at-taïs* est cependant en usage pour le salsifis des prés (*Tragopogon pratensis* L.) dont le nom grec a été également traduit en arabe («barbe de bouc»). La comparaison avec l'aviculaire (*Polygonum aviculare* L.) prouve que Maïmonide a voulu traiter du salsifis des prés quoique ce dernier soit une Composée, tandis que l'aviculaire appartient à la famille des Polygonacées. Ce qui se vend aujourd'hui dans les bazars du Caire sous le nom de *liḥyat et-taïs* n'est ni l'un ni l'autre, mais l'herbe de la spirée ulmaire (*Spiræa Ulmaria* L.), Rosacée que l'on emploie comme tonique, vulnéraire et sudorifique (Ducros 205).

CHAPITRE DU *BĀ'*.

38. *Bisbāsa.* Macis.

C'est *ad-dārkīsā*, et selon quelques manuscrits *darkīsī;* c'est *al-ǧārkūn* et on dit que c'est *aṭ-ṭālisfir*.

[Sérap. 83 et 489; IB 281 et 464, 846 et 1443; ʿAbd ar-Razzāq 131; Issa 1226; Loew II 60-62; Ducros 37.]

Le macis est le faux arille ou *arillode* de la noix du muscadier (*Myristica fragrans* Houtt.). Le nom *bisbāsa* ou *bisbās* désignait en Espagne et désigne aujourd'hui au Maroc le fenouil (*Tuḥfa* 358, Dozy I). Au Caire c'est toujours le nom du macis (Ducros 37). *Dār-kīsā* est sa dénomination persane passée au syriaque et de là dans la pharmacologie arabe, tandis que *ǧārkūn* est la forme arabisée du persan چارگون *čārgūn* («quatre couleurs?») (Vullers I 498 et 786). *Ṭālisfar* ou *ṭālisfar* était considéré comme un mot grec (τελέσφορον *telésphoron*) qui aurait passé au persan et qui désignait l'écorce de la racine d'un arbre («olivier») indien qui était employé contre les hémorragies intestinales et la dysenterie (Vullers II 529). Il fut identifié par Ḥunaïn, le traducteur de la *Matière médicale* de Dioscoride, avec μάκιρ (*makir*, Diosc. I 82) et ce dernier par d'autres auteurs arabes avec le macis, opinion contestée par al-Ghāfiqī et d'autres (confusion entre *macis* et *macer*). C'est Dymock (III 373 et suiv.) qui a prouvé que le nom *ṭālisfar* provient du nom sanscrit *tālisa-pattra* et désigne les branches de l'if commun (*Taxus baccata* L.), connu comme drogue vénéneuse des Indes. Cependant Chopra (p. 560) dit qu'aux Indes les droguistes vendent sous le nom de *tālispatra* les feuilles et les rejetons de plusieurs autres plantes, comme par exemple d'*Abies webbiana* Lindl. Voir aussi au n° 212.

39. *Bābūnağ.* Camomille et divers.

On dit aussi *bābūnak* et *bābūnaq*. C'est la «fleur de terre» (*fuqqāḥ al-arḍ*) et le «basilic de bœuf» (*ḥabaq al-baqar*). Son nom espagnol est *mašanālla* (*manzanilla*) et son nom grec χαμαίμηλον (*khamaïmêlon*) [*fol.* 78 *v°*] et aussi χαμαιμηλίς (*khamaïmêlís*). Il y en a à fleurs jaunes et à fleurs blanches.

[Théophr. VII 8, 3; Diosc. III 137; Sérap. 144; Ghāf. 151; IB 220; *Tuḥfa* 86; ʿAbd ar-Razzāq 53 et 123; Issa 185; Loew I 375-378.]

C'est surtout la camomille romaine (*Anthemis nobilis* L.). Le nom *bābūna* (dont les autres sont dérivés) est persan. *Fuqqāḥ al-arḍ* est problablement une faute de copiste pour *tuffāḥ al-arḍ* («pomme de la terre») traduction du grec *khamaïmêlon*. IB donne le nom espagnol *maqārğa;* c'est *magarza*, nom castillan de *Matricaria*, comme nous l'avons vu au n° 20. L'*Anthemis nobilis* ne croît pas en Égypte. L'herbe est importée et vendue dans les bazars sous le nom de *babūnig* ou *šīḥ babūnig* (Meyerhof 268). Elle est souvent confondue avec la matricaire (Ducros 6). Diverses espèces de camomille étaient cultivées en Espagne comme plantes médicinales (Ibn ʿAwwām II 309 et suiv.).

40. *Bādranğūya.* Mélisse officinale.

On dit aussi *bādranbūya*. C'est une espèce de plante odoriférante qui est appelée chez nous «basilic citronnelle» (*ḥabaq turunğī*), parce que son parfum est comme celui du citron. On l'appelle en Égypte *at-turunğān* («citronnelle») et son nom en persan est *marmāḫūr*.

[Théophr. VI 1, 4; Diosc. III 104; Sérap. 64; Ghāf. 145; IB 221; *Tuḥfa* 72; ʿAbd ar-Razzāq 123; Issa 1174; Loew II 75.]

Cette plante est la Labiée *Melissa officinalis* L. connue chez les Grecs sous les noms de μελισσόφυλλον et μελίτταινα (*melissophyllon*, *melittaïna*). Ses synonymes en arabe sont très nombreux (voir IB, Ghāf., et Issa). Maïmonide ne donne que des noms d'origine persane : *bādrang-būya* signifie «à odeur de citron», *turunğān* «citronnelle». *Marmāḫūr* n'est pas le nom persan de la mélisse, mais celui d'une autre Labiée, probablement de l'«origan d'Égypte» (*Origanum maru* L.). Ce dernier porte à tort son nom français, puisqu'il n'existe pas en Égypte. En Espagne plusieurs espèces de mélisse étaient connues et même cultivées; on s'en servait pour attirer les abeilles aux ruches (Ibn ʿAwwām II 273-275) [1]. Les noms persans arabisés de la mélisse ont survécu dans la langue espagnole : *bedarangi*, *albedarrumbe*, et *torongil* (Botica 747).

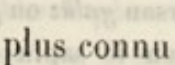
---

[1] Un des noms français de la mélisse est «piment des ruches».

41. *Bāqillā.* Fève.

C'est *al-ǧirǧir* et son nom le plus connu dans les villes est *al-ful*.

[Théophr. III et VIII; Diosc. II 105; Sérap. 202; Ghāf. 127; IB 224; *Tuḥfa* 76; ʿAbd ar-Razzāq 155; Issa 189_1; Loew II 501-503.]

La fève des marais (*Vicia Faba* L.), κύαμος Ἑλληνικός (*kýamos Hellēnikós*) des Grecs, a été cultivée en Égypte depuis l'époque la plus reculée; on l'a trouvée dans les sites protohistoriques. Un de ses noms égyptiens  *p. r*, copte ϕϵλ, ϕϵλι *fel*, *feli* [1], a passé en araméen פולא *fūlā* et en arabe. La fève est aujourd'hui appelée *fūl* dans toute l'Afrique du Nord, en Syrie et en Palestine. L'autre nom *bāqilā* ou *bāqillā* paraît être d'origine araméenne (Fraenkel 139), mais on ne rencontre point ce terme dans la littérature syriaque. Ibn ʿAwwām (II 81-89) traite longuement de la culture de la fève en Espagne.

42. *Bullūṭ.* Gland de chêne.

C'est ce que connaît le peuple de l'Égypte sous le nom de *tamrat al-fūʾād* (« fruit du cœur, cordiforme »); son arbre est *as-sindiyān*, et c'est *al-qandawār*.

[Théophr. III 3-8 et autres; Diosc. I 106; Sérap. 326; Ghāf. 121; IB 339; *Tuḥfa* 87 et 370; ʿAbd ar-Razzāq 169; Issa 152_9; Loew I 621-630; Ducros 42.]

La vocalisation *bullūṭ* ne se rencontre que chez Maïmonide, on écrit partout ailleurs *ballūṭ*. Ce nom désigne le chêne et son fruit le gland; il provient de l'araméen *ballūṭā* בלוטא. Le nom hébreu-biblique du gland est אלון *allōn*, parent de l'assyrien *allānu*. En Égypte, le nom *tamrat al-fūʾād* est encore employé au XVIe siècle par Dāwūd (I 163), mais n'est plus en usage aujourd'hui. Dans les bazars on vend les glands de *Quercus pedunculata* Ehrenb. sous le nom de *ballūṭ* (Ducros). *Sindiyān* est un nom persan qui désigne différentes espèces de chêne, surtout l'yeuse (chêne vert, *Quercus Ilex* L.). Le nom *qandawār*, qui manque dans les autres dictionnaires, est mentionné par Dozy (II 411), d'après Ibn Biklāriš, comme un synonyme de *ballūṭ*. La forme de ce nom est persane. Voir plus bas *ǧafṭ al-ballūṭ* (l'arille du gland) au n° 83. Le nom arabe s'est conservé dans la langue espagnole moderne : *bellota* = gland.

43. *Bunduq.* Noisette (*Corylus Avellana* L.).

C'est *al-ǧillawz*.

[Théophr. I 12 et III 3; Diosc. I 125; Sérap. 16; Ghāf. 198; IB 357 et 502; *Tuḥfa* 64; ʿAbd ar-Razzāq 200; Issa 58_{13}; Loew I 616-620.]

---

[1] Voir L. Keimer, *Sur quelques petits fruits en faïence émaillée datant du Moyen Empire*, dans *Bull. de l'Inst. franç. d'Arch. orientale du Caire*, t. XXVIII (1929), p. 86 et suiv.

Le nom *bunduq* provient du grec (Ποντικὸν κάρυον *Pontikón káryon* «noix pontique»). Quant au nom *ǧillawz* il est dérivé du persan *galūz* ou *ǧalūz*, forme mutilée de *čil-ǧūza* چلغوزه («quarante noix») qui désigne le pin ou le sapin et son fruit (Vullers I 587). De là résultent les confusions discutées par Renaud et Colin (*Tuḥfa*, p. 64).

44. *Bāḏāward.* Chardon (acanthin).

Ce n'est point *aš-šukā'ī* (artichaut sauvage, *Onopordon Acanthium* L.) comme certains l'ont prétendu; c'est l'«épine blanche» (*aš-šawka al-baïḍā'*) et *an-nuqd* et le «carthame sauvage» (*al-'aṣfur al-barrī*) et *al-marǧūn*, et on l'appelle en arabe *'uss* (?).

[Théophr. IV 4, 6 (ἄκορνα *ákorna*); Diosc. III 12 (ἄκανθα λευκή *ákantha leukḗ*); Sérap. 65; Ghāf. 143; I B 222; *Tuḥfa* 66; 'Abd ar-Razzāq 163 et 969; Issa 139,7.]

Le nom de cette plante est la forme arabe du persan *bād-āward* («amené par la vent»)[1] et correspond à *ákantha leukḗ* («épine blanche») de Dioscoride; il désigne surtout le chardon commun ou acanthin (*Picnomon Acarna* Coss.), mais aussi certaines Carduacées (espèces d'*Echinops*) et d'autres Composées (*Carthamus*, *Picridium*). Ainsi s'explique le nom de «carthame sauvage», qui est vocalisé dans notre texte *'aṣfur* au lieu de *'uṣfur*. *Nuqd* est le nom arabe de plusieurs espèces de Composées (*Asteriscus*, *Carthamus*, *Odontospermum*, *Picridium*, etc.; voir Issa, index arabe, p. 21). Les autres noms ne sont pas encore déterminés. Le nom *bāḏāward* a été transformé en français en *bédégar* ou *bédeguard*, terme qui désigne la galle produite sur l'églantier par la piqûre d'un Hyménoptère, *Cynips Rosae*.

45. *Basad.* Corail.

C'est le corail (*al-marǧān*), la même plante; son nom grec est κοράλλιον (*korállion*). Les gens sont d'opinions différentes au sujet des désignations *al-basad* et *al-marǧān;* certains disent que la plante elle-même est *al-marǧān* et qu'*al-basad* désigne ses branches minces; d'autres disent qu'*al-basad* désigne ses racines qui se prolongent dans la terre. Cette plante croît au fond de la mer.

[Diosc. V 121; Sérap. 56; Ghāf. 182; I B 282; *Tuḥfa* 73; 'Abd ar-Razzāq 134; Ducros 215.]

Dioscoride ne s'est pas clairement prononcé sur la nature du corail. Pline et les Arabes l'ont pris pour une plante qui se pétrifie quand on l'extrait de la mer. Jusqu'en 1677

---

[1] Probablement parce que le capitule sphérique de ce chardon est roulé par le vent à travers les steppes.

une des questions posées à l'examen de doctorat en pharmacie à Paris était : «le corail est-il une plante?» (Dorveaux, *Une thèse de pharmacie*, Paris 1901). Ce n'est qu'en 1711 que, grâce aux recherches du naturaliste Comte Marsigli, la nature animale du corail (*Corallium rubrum* Lam.) fut établie définitivement.

Le nom *basad* est une des formes arabes du terme persan *bussad*, *bissad* ou *bistām* (Vullers I 239-241). *Marǧān* (vulgaire *murgān*) est arabe, mais dérivé probablement de μαργαρίτης (*margarítēs* «perle»), selon Dozy II 578. Sur les espèces de corail vendues dans les bazars du Caire, voir Ducros n°s 104 et 215.

46. *Bardī.* Papyrus.

C'est *al-ḥāqī*.

[Théophr. IV 8; Diosc. I 86; Sérap. 88; Ghāf. 161; I B 257; *Tuḥfa* 84; ʿAbd ar-Razzāq 160; Issa 66,,; Loew I 563-575.]

Le *Cyperus Papyrus* L. était une des plantes caractéristiques de l'Égypte. Son nom égyptien ancien 𓇋𓏏𓅱𓂧 *ṯwf* et copte ϫοοϋϥ *šoouf* a passé dans l'hébreu סוּף *sūf*. L'origine du nom arabe *bardī* n'a pas été éclaircie. Le nom *ḥāqī* et celui de *ḥafā'* (Issa) me paraissent être des mutilations de *ḥalfā* (Loew I 567). Aujourd'hui le nom *birdī* désigne en Égypte (où le papyrus n'existe plus) une plante aquatique, la massette *Typha augustata* B. et C., dont on fabrique les nattes. C'est également le cas, d'après Renaud-Colin (*Tuḥfa*), pour l'Afrique du Nord.

47. *Baranǧmašk.* Espèce de basilic ou menthe (Calamintha off.?)

On dit aussi *falanǧamašk* et *baranǧamašk*. C'est *al-qalṭamān* et *aṣābiʿ al-fatayāt* (les «doigts des jeunes filles»); c'est le «basilic giroflée» (*ḥabaq qaranfulī*) bien connu.

[Diosc. III 43 (?); Sérap. 74; I B 1676; *Tuḥfa* 327; ʿAbd ar-Razzāq 317 et 714; Issa 127,; Loew II 78 et suiv.]

I B, ou ses prédécesseurs ont identifié cette drogue avec ἄκινος (*ákinos*) de Dioscoride, dans laquelle on a voulu retrouver *Thymus* ou *Calamintha Acinos* ou le basilic velu *Ocimum pilosum* Willd. Le nom arabe provient du persan et est expliqué par Vullers (I 110) comme *afranǧ-mušk* («musc des Francs») ou comme *palanǧ-mišk* (I 371) «musc du léopard», à cause de l'aspect bariolé et de l'odeur aromatique de la plante. Cette dernière explication seule est adoptée par Laufer (586). Dymock (III 90) déclare qu'aux Indes *palanǧmišk* ou *biranǧmišk* sont les fruits d'une Labiée non identifiée, importée de Perse. Schlimmer (367) dit qu'en Perse le nom de *ferenǧmišk* s'applique aux feuilles de la Labiée *Melissa Calamintha* L. (*Calamintha offic.* Mönch) dont le fruit est employé, en effet, aux Indes comme aphrodisiaque

(Dragend. 678). *Ḥabaq* (plur. *aḥbāq*) est le nom générique de certaines Labiées odoriférantes (basilic, thym, menthe, etc.) et *qıranful* (*qarunfil* est la prononciation populaire) «giroflée» désigne l'arome de la plante. *Qalṯamān* est sans doute une forme arabisée du grec καλαμίνθη (*kalamínthé*) (Diosc. III 35).

48. *Bāḏarūǧ*. Grand basilic.

On l'appelle en arabe *ar-raiḥān*[1]; [*fol.* 79 *r*°]; c'est *al-ḥawk* et *al-ḥumāḥim* et *al-ḥabaq an-nabaṭī* (basilic nabathéen). Son nom grec est *bāsīlīq* (βασιλικόν *basilikón*); cette plante est le basilic à larges feuilles bien connu de tout le monde. Il est réputé chez nous (il veut dire au Maghrib) sous le nom de «bonnet de chambellan» *ṭarṭūr al-ḥāǧib*.

[Théophr. I 6-7, etc.; Diosc. II 141; Sérap. 73; Ghāf. 144; IB 223 et 892; *Tuḥfa* 72 et 179; ʿAbd ar-Razzāq 125; Issa 126$_4$; Ducros 112; Loew 78-83.]

C'est la grande espèce de basilic (*Ocimum Basilicum* L.), Labiée aromatique bien connue. Le nom *bādrūǧ* ou *bādrōz* est persan. Les synonymes arabes donnés par Maïmonide se rencontrent chez la plupart des auteurs; pour les autres voir Issa. Le nom *ḥawk*, qui provient de l'araméen הוכא *ḥawkā* et a passé en hébreu, serait, selon Loew (II 79), l'origine de l'arabe *ḥabaq* (voir l'article précédent). *Ṭarṭūr* est la désignation arabe d'un bonnet long et pointu qui était porté par certains fonctionnaires; il rappelle, dans le nom populaire mentionné par Maïmonide, la forme des fleurs du basilic. Le nom arabe *al-ḥabaq* s'est conservé en espagnol dans *albahaca* qui désigne le grand basilic.

49. *Bahār*. Buphtalme.

C'est *al-ʿarār* en arabe, et il est connu dans le peuple du Maghrib sous le nom de «rose des ânes» (*ward al-ḥamīr*) et en espagnol comme *raisuttaqa*, c'est *ʿain aḥlāh*.

[Diosc. III 139; Sérap. 79; Ghāf. 152; IB 365; ʿAbd ar-Razzāq 135; Issa 17$_8$; Loew I 370; Ducros 46.]

Le nom *bahār* peut être persan («printemps») ou provenir de la racine arabe *b. h. r.* «briller (par sa beauté)». Le βούφθαλμον (*boúphthalmon*) des Grecs et le *bahār* des Arabes désignaient une Composée jaune comme *Anthemis arvensis* L., *Chrysanthemum coronarium* L., *Anacyclus valentinus* L., etc. La culture du buphtalme blanc dans l'Espagne musulmane est décrite par Ibn ʿAwwām (II 264-265). Dans l'Espagne moderne le nom de la camomille sauvage est encore *albihar*. Dans les bazars du Caire on vend sous le nom de *bahār* les

---

[1] On trouve ici un blanc dans le manuscrit, mais il est certain qu'il y avait le mot *raiḥān* ou *raiḥān malakī*.

capitules jaunes d'*Anthemis tinctoria* L. (Ducros). Je ne saurais expliquer le nom espagnol *raïsuttaqa* qui est corrompu (*raiz rustica?*); le nom moderne est *manzanilla loca*. Le nom *ʿain aḥlāh* est la corruption d'un terme syriaque que nous rencontrons chez IB (22) dans sa forme correcte : *ʿain aġlā* عين اغلى, ce qui veut dire «œil ouvert». Selon ʿAbd ar-Razzāq le nom *bahār* est en usage dans le Maghrib à l'époque moderne pour le narcisse cultivé.

50. *Bahman.* Racine de behen.

Ce qui est employé de cette plante est sa racine seulement; c'est pourquoi ce nom désigne en particulier cette racine. Il y en a deux espèces : une rouge et une blanche. Le nom du behen blanc est en espagnol *yerba šāna*. Quant au rouge il ne croît pas dans le Maghrib, mais dans le pays d'*al-ʿIrāq* (Mésopotamie).

[Ghāf. 139; Sérap. 283; IB 367; *Tuḥfa* 71; ʿAbd ar-Razzāq 132; Issa 45,3 et 174,10; Ducros 47.]

Ghāfiqī a déjà remarqué qu'une discussion s'était élevée entre les auteurs arabes au sujet de cette plante; il en décrit lui-même trois espèces différentes dont les racines étaient employées comme *bahman*. Ce dernier nom est persan et désigne le mois de janvier durant lequel cette racine est déterrée et mangée (Dymock II 303). Le behen blanc est vendu parfois encore dans les bazars du Caire; c'est, d'après Ducros, la racine de la Composée *Centaurea Behen* L. La nature du behen rouge n'a pas été établie; la plupart des auteurs modernes sont en faveur de la Plombaginacée *Statice Limonium* L., mais cette opinion est contestée par Loew (III 68). Le nom espagnol *yerba sana* désigne une espèce de menthe (Simonet 616). Voir la discussion de la question par Meyerhof-Sobhy (Ghāf.) et Renaud-Colin (*Tuḥfa*).

51. *Bawraq.* Soude minérale, natron impur.

C'est une espèce de natron (*naṭrūn*), un des sels qui se forment en Égypte. La soude arménienne (*bawraq armīnī*) est la crème de la soude; elle est supérieure à l'autre.

[Diosc. V 113, Sérap. 61; Ghāf. 188; IB 381; *Tuḥfa* 92; ʿAbd ar-Razzāq 137; Ducros 232.]

Le nom *bawraq* est dérivé du persan *bawra* ou *būra* et désigne aussi bien le borate de soude que le natron brut qui se dépose sur les bords des lacs de Wādī Natrūn [1] en

[1] On le trouve aussi dans la province de Beḥēra (Basse-Égypte) et à el-Kāb (Haute-Égypte). Voir A. Lucas, *The Occurrence of Natron in Ancient Egypt*, dans *Journ. of Egyptian Archaeology*, vol. XVIII (1932), p. 62-66.

Égypte. Ce natron, carbonate de soude impur, était désigné chez les anciens Égyptiens par le mot *n. t. r. y. Wörterb.* Erman, p. 90 (hébreu נתר *nétér*) d'où dérive son nom en grec νίτρον (*nitron*) qui a passé dans la langue arabe. L'arabe *bawraq* désignait en même temps le salpêtre et le borate de soude; ce terme est passé au latin sous la forme *borax*.

52. *Bazrquṭūnā.* Psyllium.

C'est *asfiyūs*, et son nom en espagnol est *bsīl* (psillio).

[Diosc. IV 69; Sérap. 62; Ghāf. 163; IB 278; *Tuḥfa* 55, 69; ʿAbd ar-Razzāq 87 et 138; Issa 143_4; Loew III 63; Ducros 36.]

Ce sont les semences (*bazr, bizr*) de l'«herbe aux puces» (*Plantago psyllium* L.)» connue des Grecs sous le nom de ψύλλιον (*psyllion*, de *psylla* puce), parce que sa graine brune ressemble aux puces ou aux punaises; d'où le nom syriaque קתונא *qtōnā* («punaise») dont dérive le nom arabe. Quant au nom *asfiyūs* j'admets l'explication de Vullers (I 901 et 99), c'est-à-dire que le terme *asbiyūs* ou *asfiyūs* est persan et dérive d'*asp-gūš* («oreille de cheval»). Dans les bazars du Caire on vend encore *al-barġūṭī* «la pucière» comme remède adoucissant, rafraîchissant et ophtalmique (Ducros). Le nom *bizr-quṭūnā* s'est conservé dans la langue espagnole sous la forme *zargatona*.

53. *Baqla yamāniyya* («légume d'Yémen»). Blette.

Son nom en arabe est *aṣ-ṣadaḥ*, en espagnol *blīṭu* (blito); c'est *al-yarbūz* et on l'appelle aussi *ǧarmūz* et *kastaǧ*. Une de ces espèces est celle qu'on appelle *riǧl al-ǧarād* («pied de sauterelle»).

[Théophr. VII 1-3; Diosc. II 117; Sérap. 49; IB 318; *Tuḥfa* 67; ʿAbd ar-Razzāq 145; Issa 11_{13}; Loew I 352-354.]

La blette est la plante *Albersia Blitum* Kunth.; en grec βλῆτον ou βλίτον (*bliton*). Les noms *ṣadaḥ* et *kastaǧ* se retrouvent sous d'autres formes chez Issa. Le terme *riǧl al-ǧarād* s'applique à plusieurs plantes très différentes, p. ex. l'if commun. *Yarbūz* et *ǧarmūz* sont dérivés du syriaque *zarbūzā* qui est, selon Loew, un nom emprunté au persan, mais il manque dans les dictionnaires persans et n'existe qu'en turc (*yarpuz*, terme désignant une espèce de marjolaine). La blette est très répandue et sa variété *oleracea* est cultivée en Europe et aux Indes comme un succédané de l'épinard. Ibn ʿAwwām (II 152) décrit la façon de semer la blette à Séville.

54. *Biṭṭīḫ.* Pastèque et melon.

C'est une plante très connue sous ce nom dans tous les pays arabes. Il y en a des ronds [*fol.* 79 *v*°] et des oblongs; parmi ces derniers il y a celui

dont le nom en grec est *mulūniyā* (melonia). Les Égyptiens appellent le melon *al-biṭṭīḫ al-aṣfar* (le « melon jaune »), parce qu'ils appellent la pastèque (*ad-dullāʿ*) *al-biṭṭīḫ al-aḫḍar* (le « melon vert »).

[Diosc. II 134-135; Sérap. 58; IB 303, 780 et 1739; *Tuḥfa* 347; ʿAbd ar-Razzāq 171-172; Issa 50_{1}, et suiv.; Loew I 550-553.]

La pastèque (*Citrullus vulgaris* Schrad.) était connue des Égyptiens anciens et des Hébreux, comme le prouve son nom אבטיח *abṭiḥ*, rendu dans la version des Septante par πέπων (*pépōn*), passé au syriaque (*faṭṭiḥā*) et à l'arabe (*biṭṭiḫa*). Voir au sujet des différentes espèces Clément-Mullet [1], Guigues (dans Sérap. 58), Issa et Loew. *Biṭṭīḫ aṣfar* était probablement un melon (*Cucumis Melo* var. *Chate Naud.* appelé aujourd'hui en Égypte *ʿAbdillāwī*). ʿAbd al-Laṭīf (34) explique ce nom comme un dérivé de *ʿAbdallāh ibn Ṭāhir*, gouverneur de l'Égypte au xe siècle, qui y a probablement introduit cette espèce. *Biṭṭīḫ aḫḍar* ou *hindī* (« pastèque indienne ») correspond au *dullāʿ* des Maghrébins et des Syriens. C'est la pastèque ronde et verte bien connue de l'Égypte. Voir plus bas le n° 98 et Hehn (239 et suiv.). Sur la culture du melon en Espagne voir Ibn ʿAwwām, II, 215-221. Comparer aussi plus bas le n° 98 (*dullāʿ*).

55. *Buḫūr Maryam* (« Encens de Marie »). Léonure, souci, et cyclamen.

Les botanistes modernes ont cru permis d'appliquer cette dénomination aux racines de l'herbe appelée *āḏiryūn*, qui est connue en Espagne comme « la dorée » (*aḏ-ḏahabiyya*) parce que ses fleurs ont la couleur de l'or. Elle est appelée en Espagne *ǧarǧarītiyya* et si ses fleurs tombent il en sort quelque chose qui est comme une patte; c'est ce qu'on appelle la « patte de lion » (*kaff al-asad*). Le nom de cette plante est en grec κυκλάμινος (*kykláminos*). Ce n'est point la même plante que *šaǧarat Maryam* (« l'arbre de Marie »), mais cette dernière est une plante différente de *buḫūr Maryam*, et son nom en grec est κυκλάμινος.

[Théophr. IX 9; Diosc. II 164-5 et III 96; Sérap. 85; Ghāf. 137; IB 247 1307, 1524 et 1693; *Tuḥfa* 12 et 89; ʿAbd ar-Razzāq 159; Issa 36_{17}, 63_{1}, et 107_{5}; Loew I 288-289, III 77-79; Ducros 153.]

Les Arabes ont désigné à peu près dix plantes par les noms de *buḫūr Maryam* (« encens, fumigation de Marie ») ou de *šaǧarat* M. (« arbre, herbe de M. »). *Āḏaryūn* provient du persan *ādar-gūn* (« couleur de feu », Vullers I 24) et désigne le souci (*Calendula officinalis* L.

---

[1] *Études sur les noms arabes de diverses familles de végétaux*, dans *Journal asiatique*, 6e série, t. XV (janv.-févr. 1870), p. 90-122.

ou *C. arvensis* L.). *Kaff al-asad* (« patte de lion ») est la traduction du λεοντοπέταλον (*léontopétalon*) de Dioscoride et désigne la Berbéridacée *Leontice Leontopetalum* L. Enfin le κυκλάμινος des Grecs est le *Cyclamen europæum* L. Voir le n° 364. Le nom grec se rencontre souvent sous la forme estropiée *faqlamīnus*. Issa (1075) donne comme nom persan, au lieu d'*ādaryūn ādarbūya*, et comme nom arabe, au lieu de *ǧarǧarītiyya ḥadībiyya*, tous les deux pour désigner le *Leontopetalum*.

56. *Būzaīdān.* Indéterminé.

La plupart des commentateurs disent que c'est la plante qui est appelée « testicules de renard » (*ḫuṣā' aṯ-ṯa'lab*), mais c'est inexact : c'est un bois importé des Indes.

[Ghāf. 140-141; Sérap. 90, 115, 196 et 495; IB 373; *Tuḥfa* 80, 419; 'Abd ar-Razzāq 133, 870 et 916; Issa 1298-11; Loew II 296.]

Presque tous les médecins arabes et persans ont, en effet, identifié la désignation persane *būzīdān* avec des racines d'Orchidées qui sont appelées « testicules de chien ou de renard » et dénommées en Égypte moderne *al-musta'gila*. Ils l'ont assimilée, en plus, au σατύριον (*satyrion*) de Dioscoride (III 128), remède aphrodisiaque dont on n'a pu établir l'identité botanique. Certains auteurs disent que ce remède croît en Égypte d'où il est exporté vers les autres pays de l'Orient musulman. Mais Maïmonide a vécu en Égypte et a certainement bien connu les drogues vendues dans les bazars du Caire à son époque; de plus, le nom de la drogue étant persan, il est peu vraisemblable qu'une drogue égyptienne ait été vendue au Caire sous le nom persan de *būzīdān*. Nous lisons, en effet, chez Avicenne (Ibn Sīnā I 272) que *būzīdān* était « un remède ligneux indien », et nous trouvons chez Dymock (II 281 et suiv.) que dans les bazars indiens on vend sous le nom de *būzīdān* certaines racines de *Trachydium*, etc., mais surtout un rhizome de la Composée *Tanacetum* (ou *Pyrethrum*) *umbelliferum* Boiss. La plante a été découverte par le botaniste Aitchison dans les vallées de l'Afghanistan; sa racine est importée en Perse et aux Indes Orientales, où elle est vendue comme remède galactagogue et engraissant pour les femmes. C'est un rhizome de 0 m. 20 à 0 m. 30 de longueur, ressemblant à du bois brun. Je suppose que c'est de ce « bois indien » que veut parler Maïmonide (voir plus bas le n° 391).

Après avoir écrit ce commentaire, la confirmation de mon opinion m'est venue du manuscrit d'al-Ġāfiqī qui dit (fol. 57 *a*) : « *Abū zaīdān* est un remède indien; ceux qui prétendent que c'est *ḫuṣā aṯ-ṯa'lab* (*Orchis Morio*, etc.) font erreur. Certaines gens (médecins) prétendent que c'est *al-bahaǧ* (*Orchis hiricina* L., le satyrion). »

57. *Al-Ball w'aš-Šall.* Espèces de sureau.

Ce sont deux espèces d'herbes de vertus très rapprochées; elles ont toutes deux un nom arabe commun, *al-'ubab*. Le nom de l'une des deux espèces est

en grec ἀκτῆ (*aktê*), et son nom en espagnol est *yādqu* (*yezgo*); c'est *ar-raqʿa* et *ar-rabraq*. Le nom de l'autre est en grec [*fol. 80 r°*] χαμαιάκτη (*khamaïáktê*) et en espagnol *šabūḏna* (*sambuco, sauco*).

[Théophr. I 5, 8; Diosc. IV 173; Sérap. 278; I B 124; *Tuḥfa* 208 et 427; Issa 162₈₋₉; Loew I 332; Ducros 120.]

Les deux noms sont souvent vocalisés *bull* et *šull*. Ce sont les équivalents des plantes *aktê* et *chamaiaktê* qui sont le sureau noir (*Sambucus nigra* L.) et le petit sureau ou hièble (*Sambucus Ebulus* L.). *Bull* est la corruption de l'espagnol *ébul* ou *ébol* (Simonet 51). Toutes les deux croissent en Syrie, mais non en Égypte. Contrairement à l'assertion de Maïmonide, le nom *ʿubab* est donné à certaines Solanacées, mais pas aux Caprifoliacées dont font partie les sureaux. Les deux autres noms ne sont pas mentionnés par d'autres auteurs, sauf *raqʿa* qui se rencontre avec une signification totalement différente. Par contre, les noms espagnols sont bien connus encore de nos jours (Simonet 611) : *yezgo* se trouve encore dans la *Tuḥfa* sous la forme *yadquh;* il désigne le sureau hièble. L'autre nom a été mutilé par le copiste : il faut lire *šabūqu* (*sambuco*) (Simonet 573), ce qui désigne le sureau noir. Il n'est pas superflu de remarquer que plusieurs auteurs arabes ont confondu le nom *bull* avec *bul*, qui est le nom indien arabisé du fruit «bel indien» provenant de l'arbre indien *Aegle Marmelos* Corr. Les fleurs du sureau noir sont vendues dans les bazars du Caire sous le nom de *zahr el-baïlisān* («fleurs du petit baume») comme sudorifique et résolutif (Ducros).

Après avoir achevé ce commentaire j'ai trouvé parmi les synonymes dans Ghāf. (ms. fol 60 *b*) l'explication suivante : «*Aqtī* (ἀκτή). C'est *al-ḥamān* (le sureau) que nous mentionnerons dans la lettre *ḥā';* c'est une plante bien connue qu'on appelle en espagnol *šabūqa* (*sambuco, sauco*). Il y en a une petite espèce qui est appelée *yādqa* (*yezgo*). Dioscoride a donné la description des deux espèces. Je ne connais pas de commentateurs plus ignorants que ceux qui ont écrit dans leurs livres que *aktê* serait une plante indienne qui aurait deux espèces : l'une serait *aš-šull* et l'autre *al-bull;* c'est un radotage qu'ils ont répété d'après ar-Rāzī qui l'a émis dans son livre qu'il a appelé *Al-Kāfī* («Le suffisant»)[1]. On trouve, du reste, beaucoup d'opinions erronées dans les commentaires d'ar-Rāzī,

---

[1] Les noms *aš-šull wa'l-bull wa'l-full* se trouvent aussi dans le célèbre «Livre parfait de l'Art Médical» (*Kitāb Kāmil aṣ-Ṣināʿa aṭ-Ṭibbiyya*) composé en 983 ap. J.-C. par le médecin persan ʿAlī ibn al-ʿAbbās al Maǧūsī (éd. Būlāq 1291 A. H. II 103), mais ils désignent une drogue indienne mentionnée déjà par Ibn Sarābiyūn (IXe siècle) et plus tard par Ibn Sīnā (*Qānūn* I 271, 406 et 435 et suiv.). Ce ne sont donc pas des noms espagnols, mais des noms indiens. *Bull* est l'équivalent d'*Aegle Marmelos*, *full* celui de *Jasminum Zambac*, et *šull* n'est pas encore déterminé. Il est probable que les médecins arabo-espagnols du Xe siècle ont transféré les noms *bull* et *šull* aux espèces de sureau les mieux connues dans leur pays. J'ai trouvé la même confusion chez Suwaïdī (*fol. 44* a).

et ceci est l'une d'elles. Car, si *aktè* est le nom d'*al-bull* et d'*aš-šull*, comme le prétend ar-Rāzī, elle est une autre *aktè* que celle que Dioscoride a nommé ainsi en grec. L'ignorance de certains commentateurs va si loin qu'ils ont prétendu que *aktè* serait identique à *al-bull* et *aš-šull* et que *yezgo* et *sauco* seraient appelés en grec *chamaïaktè* (χαμαιάκτη). C'est archi-faux; car Dioscoride a appelé *chamaïaktè* la petite espèce des deux en particulier, et cela est *yezgo*, et il appelle toutes les deux espèces *aktè*».

58. *Bang̃.* Jusquiame, molène et ciguë.

Il y en a deux espèces : les semences de l'une sont blanches, celles de l'autre noires. Les semences blanches et petites sont *al-bang̃* et les noires *aš-šawkarān;* on dit aussi *as-saïkarān* et en espagnol *barbāška* (*verbasco*); on dit également *balmānda* (*milmandro*). Le nom de *šawkarān* en grec est κώνειον (*kôneion*); c'est *maknasat al-anḏar* («le balai du grenier»), *aš-šawka al-yahūdiyya* («l'épine des Juifs») et *aš-šawka as-sawdā'* («l'épine noire»).

[Théophr. IX 15-20; Diosc. IV 78, IV 68, IV 103; Sérap. 72, 134 et 478; Ghāf. 162 et autres; IB 356, 375, 1262-1263, 1350; *Tuḥfa* 77 et 455; 'Abd ar-Razzāq 129, 848 et 875; 76, 167 et 195; Issa 48_{13}, 77_{19}, 96_{3-5}, 187_{11}; Loew III 354, 359 et suiv.; Ducros 19, 43 et 119; Dymock II 628, III 319 et suiv.]

Maïmonide a confondu, dans ce chapitre, plusieurs drogues vénéneuses qui portent en partie les mêmes noms. *Bang̃* est un nom indien (*bhanga*) passé par le persan *bang* en arabe. Il désigne le chanvre indien (*Cannabis sativa var. indica*) et a été employé plus tard pour désigner d'autres drogues enivrantes, notamment les jusquiames (*Hyoscyamus albus, niger, muticus*). *Sikrān*, *saïkarān*, *šūkrān*, etc. proviennent de la racine sémitique *s. k. r.* qui est très ancienne et désigne toutes sortes de drogues enivrantes; c'est pour cela qu'on a attribué ces noms aussi bien à la ciguë (*Cicuta* et *Conium*) qu'aux jusquiames et à la molène (*Verbascum*). Les noms arabes *miknasat al-anḏar* [1] et *sikrān al ḥawt* («enivrant le poisson, la baleine») ainsi que *barbāška* ne désignent que cette dernière plante; mais *šawka yahūdiyya* et *š. sawdā'* sont aujourd'hui en usage pour désigner une plante totalement différente, le chardon roland (*Eryngium campestre* L.), une Ombellifère. Comme on le voit, la confusion dans ce paragraphe est assez grande. Au Caire on vend encore les fleurs, feuilles et semences de la jusquiame blanche (*bing* Ducros) [2]. Il semble que la jusquiame ait été cultivée également en Espagne (Ibn-'Awwām II 311-312). *Balmānda* est une faute de

---

[1] Chez 'Abd ar-Razzāq, *muṣallih al-anḏar.*

[2] Le nom *bing* signifie aujourd'hui dans le langage populaire de l'Égypte tout remède soporifique et narcotique; on en a formé le verbe *bannig yĕbannig* = chloroformer, narcotiser.

copiste pour *malmāndru;* ce nom est castillan ancien (*melmendro* ou *milmandro*, selon Simonet 357).

59. *Baqla hamqā'.* Pourpier.

C'est *ar-riǧla* et *al-farfaḫ* et *al-farfīz* et *al-baqla al-mubāraka* (« légume béni »). Les Syriens l'appellent *al-farfaḥīn*, et le nom de l'espèce sauvage de cette plante est en grec πέπλιον (*péplion*).

[Diosc. IV 168; Sérap. 50; IB 313; *Tuḥfa* 68; ʿAbd ar-Razzāq 139; Issa 147_{10}; Loew III 70-75; Ducros 24.]

Pour l'explication des noms arabes je renvoie le lecteur à la discussion par Renaud et Colin dans la *Tuḥfa*. *Farfīz* est probablement une mauvaise lecture pour *furfīr* (« pourpier »). Ce légume (*Portulaca oleracea* L.) est connu en Orient depuis très longtemps. Les noms *farfaḫ* et *farfaḥīn* (la lecture de IB *farfaǧ* et *farfaǧīn* est mauvaise) proviennent probablement du persan *perpehen* par l'intermédiaire du syriaque פרפחינא *farfaḥīnā* (Loew, Fraenkel 143). Les droguistes du Caire vendent les semences du pourpier sauvage ou pourpier satané (*Portulaca silvestris* L.) sous le nom de *bizr er-rigla eš-šēṭānī*. La graine est importée des Indes et recommandée comme vermifuge (Ducros). Sur la culture du pourpier en Espagne voir Ibn ʿAwwām I 149-151. Voir plus bas le n° 112.

60. *Baṣal al-fār.* Scille.

C'est *al-išqīl* et *al-ʿunṣul*, et elle est connue dans le Maghrib sous le nom d'« oignon de porc » (*baṣal al-ḫinzīr*) et son nom grec est σκίλλα (*skílla*)[1], et en berbère *uḥkāl*.

[Théophr. I 6 et VII 12-13; Diosc. II 171; Sérap. 250; IB 1593; *Tuḥfa* 31 et 308; ʿAbd ar-Razzāq 15 et 669; Issa 185_{15}; Ducros 40; Loew II 188-194.]

Le nom arabe signifie « oignon de rat ». Le bulbe de la scille, la Liliacée *Urginea maritima* Baker, est utilisé jusqu'à nos jours comme poison contre les rats. *Išqīl* est la transcription arabe du nom grec σκίλλα (*skilla*). Le nom araméen était חצובא *ḥaṣūbā*, dont est dérivé *ḥaṣāb* de la Michna (Loew). L'origine est peut-être l'assyrien *ḥaṣbu* (Barth). Pour d'autres noms arabes (*buṣṣaïl*, *ʿunṣēl*, *ʿunṣulān*, *baṣal Firʿawn*) voir Loew. Le nom berbère paraît être mutilé : G. S. Colin (*Étymologies magribines* dans *Hespéris*, 1927, n° 49)

[1] Dans le texte une erreur du copiste : κατὰ γένη (*katà gené*) au lieu du nom *skilla*, que j'ai inséré.

donne *agufāl*. En Égypte on vend les bulbes de scille dans les bazars comme mort-aux-rats et pour obtenir par friction l'irritation et même la vésication de la peau (Ducros). Pour certaines idées superstitieuses liées à la scille voir Ibn ʿAwwām II 373 et suiv.

61. *Baṣal az-zīr.* Muscari.

C'est «la châtaigne de terre» (*qasṭal al-arḍ*) et *al-bulbūs*. *Al-qaʿbīl* est une de ses espèces, et ce *qaʿbīl* est une petite espèce d'oignon comestible qui est importée de Syrie en Égypte.

[Théophr. I 6 et VII; Diosc. II 170; Sérap. 53; Ghāf. 135; I B 337; ʿAbd ar-Razzāq 170; Issa 1218; Loew II 184-187; Ducros 39.]

Cette drogue est le bulbe de la «jacinthe à toupet» (*Muscari comosum* Mill.) bien connu des Grecs sous le nom de βολβός (*bolbós*) ou βολβὸς ἐδώδιμος *bolbos edôdimos* («bulbe comestible»). Le nom arabe se trouve mal transcrit chez la plupart des auteurs arabes; ce n'est pas *baṣal az-zīr*, mais *baṣal az-zīz* («bulbe à toupet»)[1], ainsi nommé à cause de la houppe de fleurs stériles qui termine son inflorescence. *Qasṭal al-arḍ* est en général le nom de la jacinthe orientale et *qaʿbīl* celui de l'Amaryllacée *Pancratium maritimum* L. («narcisse de mer»). Les bulbes de ces plantes sont facilement confondus. Ducros a trouvé dans les bazars du Caire sous le nom de *baṣal az-zīr* le bulbe de «l'oignon de loup» (*Ornithogalum umbellatum* L.).

62. *Balāḏur.* Anacarde orientale.

C'est *anaqarḏiyā*.

Sérap. 51; Ghāf. 126; I B 347; ʿAbd ar-Razzāq 128; Issa 166_{122}; Loew I 202-204; Ducros 41; Laufer 482 et suiv.]

Le nom arabe-persan est la traduction du nom sanscrit *bhallātaka* (Dymock I 389) ou *bhallatamu* (Chopra 385), en chinois *p'o-lo-te* (Laufer 582 et suiv.) et désigne la «noix de marais», fruit de l'arbre indien *Semecarpus Anacardium* L. Le suc résineux et âcre de ce fruit est employé aux Indes Orientales pour ronger les verrues et marquer le linge. Le fruit est cordiforme; son nom *anakardia*[2] n'est pas grec ancien — il était inconnu à Dioscoride — mais byzantin. La croyance populaire de l'Orient attribuait à ce fruit la propriété de fortifier la mémoire et d'aiguiser l'intelligence. Une légende juive (Loew, p. 203 d'après Steinschneider) attribue l'intelligence supérieure de notre Maïmonide à une forte dose

---

[1] Suwaïdī (art. *baṣal nabāt*, fol. 50 *a* du manuscrit) dit expressément : «Une de ses espèces est connue comme *baṣal az-zīz* avec deux *zaī'* entre lesquels est un *yā'* à voyelle placée au-dessous».

[2] L'anacarde se trouve mentionnée pour la première fois chez Paul d'Égine (VIIe siècle) dans son livre VII, chap. II, 38, comme un des ingrédients de «l'antidote de Théodoret».

d'anacarde. Selon une légende islamique le grand historien arabe Aḥmad ibn Yaḥyā al-Balāḏurī, qui vécut à Baghdad au IXe siècle de l'ère chrétienne, serait mort à la suite de l'absorption d'une trop forte dose du même remède. Cette drogue se vend encore dans les bazars du Caire (Ducros 41).

63. *Baringāsif.* Armoise.

C'est *aš-šawāṣirā* et « le musc des génies » (*misk al-ǧinn*). Son nom en grec est ἀρτεμισία (*artemisía*); c'est une espèce d'aurone (*qaīṣūm*).

[Diosc. III 113; Sérap. 455; Ghāf. 150; IB 255; *Tuḥfa* 456; ʿAbd ar-Razzāq 162 et 940; Issa 22,3; Loew I 384-385; Ducros 139.]

La plante en question est l'armoise (*Artemisia vulgaris* L.; Composées), herbe très répandue. Le nom *bilinǧāsif* ou *biringāsif* est la forme arabe du persan *biringāsp* (Vullers I 227). *Šawāṣirā* est un nom emprunté à la langue syriaque *šuvāṣrā* שוצרא (Loew); *misk al-ǧinn* est un nom arabe qui est également en usage pour l'armoise et pour *Teucrium Polium* L. (IB 1352 et 2134; *Tuḥfa* 101). L'aurone (*Artemisia Abrotanum* L.) est une parente de l'armoise. Dans les bazars du Caire on vend au lieu de l'armoise une plante parente plus grande, « l'armoise en arbre » (*Artemisia arborescens* L.), connue sous le nom de *šēba* (Ducros).

64. *Bahrāmiǧ.* (Salix balchia) ici clématite.

C'est en arabe *ṣayyān* et en espagnol *yarba du-fūāqu* (*yerba do fuego*) et on l'appelle aussi *hāl balbaška* (?) et en grec λεπίδιον (*lepídion*). C'est le jasmin [*fol. 80 v°*] sauvage (*al-yāsamin al-barrī*); son odeur est pénétrante.

[Diosc. IV 180; Ghāf. 154; IB 1506; *Tuḥfa* 206; Issa 523.]

Maïmonide a suivi dans ce chapitre al-Ghāfiqī qui a identifié par erreur *bahrāmaǧ* avec *Clematis*. *Bahrāmaǧ* est la désignation persane d'un saule de l'Asie centrale (*Salix balchia* ou *Salix Caprea?*); voir la discussion du nom par Meyerhof et Sobhy (Ghāf.). Tous les autres noms arabes s'accordent avec *Clematis angustifolia* Jacq. ou *Cl. flammula* L. Le nom espagnol (Simonet 614) signifie « herbe du feu » et se trouve aussi traduit en arabe (*ʿušbat an-nār*). *Lepidion* n'est pas le nom grec de cette plante, mais κληματίς (*klēmatís*). Le prétendu autre nom espagnol paraît être une mutilation de *malva visco* et ne serait donc pas à sa place ici. Voir plus bas le n° 390.

65. *Basbāyiǧ.* Polypode commun.

C'est *as-sakīraǧlī*, ce qui veut dire « ayant beaucoup de pieds » (*kaṯīr al-arǧul*); on l'appelle aussi *aḍrās al-kalb* (« dents de chien »). On l'appelle également en

grec *ʿaliǧūniyā* (?) et πολυπόδιον (*polypódion*). On l'appelle en outre *šutur ʿalī* et *saǧīriǧlā*, et son nom en espagnol est *barbūḍiyu* (*polipodio*), et en berbère *tištīwīn;* sous ce dernier nom il est très connu chez le peuple du Maghrib.

[Théophr. IX 13, 6; Diosc. IV 186; Sérap. 82; Ghāf. 170; I B 280; *Tuḥfa* 88; ʿAbd ar-Razzāq 181; Issa 146_9; Loew I 12.]

C'est le polypode (*Polypodium vulgare* L.), fougère dont le rhizome contient de la tannine et sert de remède contre les diarrhées. Presque tous les noms précités sont des traductions du grec *polypodion* «ayant beaucoup de pieds» : *basbāyiǧ* vient du persan (*bas* = beaucoup, *pāyak* = petit pied, Vullers I 238); *sakīraǧlī* et *saǧīriǧlā*[1] sont des transcriptions du syriaque סגי רגלי *sagī reglē* ou *reglā* qui a le même sens. *ʿAliǧūniyā* est peut-être une mutilation du nom latin *filicula* (= fougère) et *šutur ʿalī* une autre corruption du nom syriaque. Le nom berbère se rencontre d'habitude sous la forme *tištīwān* ou *išīwān* (Renaud dans *Hespéris*, 1931, 144). Quant au nom espagnol voir Simonet (468) : *purpodia* = *polipodio* en castillan moderne.

66. *Buṭm.* Térébinthe et lentisque.

C'est un arbre connu. Le térébinthe sauvage est *aḍ-ḍarw* (le lentisque) et c'est, comme on dit, l'arbre du mastic (*masṭakā*).

[Théophr. III-V, IX; Diosc. I 71; Sérap. 59 et 84; *Tuḥfa* 178, 317 et 329; ʿAbd ar-Razzāq 322; Issa 131_4; Loew I 191-195.]

L'arbre en question est l'Anacardiacée *Pistacia Terebinthus* L. qui fournit des fruits comestibles (*ḥabba ḫaḍrā'* «graine verte») et une résine qui était la térébenthine des anciens (la térébenthine de nos jours est extraite des Conifères)[2]. Voir plus bas le n° 320. Le nom *buṭm* est sémitique (assyrien *buṭnu*, hébreu *bōṭem* בטם, aramaïque *boṭnā*, etc.). *Ḍarw* est le nom arabe du lentisque (*Pistacia Lentiscus* L.) qui fournit, en effet, la résine appelée mastic. Voir *Tuḥfa* n° 251, et plus bas notre commentaire au n° 156 (*ḥabba ḫaḍrā'*); voir, au sujet de la culture du térébinthe en Espagne, Ibn ʿAwwām II 368-370.

67. *Badanǧ.* Ribelier.

Il est appelé aussi *biranǧ*. C'est un remède indien qui a la forme de noisette avec une pulpe.

---

[1] Voir les études de Fleischer sur le *Supplément aux dictionnaires arabes* de Dozy, 3ᵉ partie, dans *Berichte der phil.-hist. Klasse der Kœnigl. Saechs. Gesellschaft der Wissenschaften*, 1864, p. 13.

[2] Kōhēn (p. 125 dernière ligne) donne pour la résine du *buṭm* (la térébenthine) le nom persan *bināst* et sa forme arabe *bināšt*.

[Sérap. 5; Ghāf. 171-172; IB 259; Issa 75_5; Dymock II 349-354.]

Balang est le nom arabe — dérivé du sanscrit *vidanga* — des semences de la Myrsinacée *Embelia Ribes* Burm., dont le nom persan est *birang* et l'hindoustani *babrang* (Dymock). Cependant ces semences n'ont pas la grosseur d'une noisette, mais seulement d'un grain (fruit) de poivre. Maïmonide les a probablement confondues avec une autre drogue indienne, la noix de bonduc (*Caesalpinia Bonducella* Flem.) qui est appelée en arabe *rata*. Les fruits du ribelier étaient importés en Perse et dans l'ouest du monde islamique à travers l'Afghanistan; c'est pourquoi elles portent aussi en arabe le nom de *birang kābili* («*birang* de Kaboul»). C'est un vermifuge dont les graines contiennent de l'acide embélique; un médecin anglo-indien (Harris, dans *Lancet*, 23 juillet 1887) les a recommandées comme un excellent remède contre le ténia. On ne les trouve plus dans les bazars du Caire, mais seulement dans ceux des Indes Orientales[1].

CHAPITRE DU *ǦĪM*.

68. *Ǧummār*. Chou-palmiste.

On dit aussi *ḫass an-naḫl* («laitue de palmier»); c'est le cœur du palmier. Par contre, la plante que connaissent les Maghrébins sous le nom d'*al-ǧummār* est une espèce très petite de palmier.

[Diosc. I 109, 5; IB 512; *Tuḥfa* 107; ʿAbd ar-Razzāq 207; Loew II 325 et suiv.; Ibn ʿAwwām I 323.]

Comme l'ont exposé Renaud et Colin dans la *Tuḥfa*, le terme *ǧummār* désigne aussi bien le «cœur» c'est-à-dire la moelle (fécule amylacée) contenue dans le tronc du dattier *Phoenix dactylifera* L., que son bourgeon terminal dont les feuilles tendres se mangent comme l'artichaut. Ici il s'agit de ce dernier végétal, puisque Maïmonide donne le synonyme «laitue de palmier». L'autre désignation se rapporte au palmier nain (*Chamaerops humilis* L.) dont le «cœur» se mange couramment et qui est bien connu au Maroc. En Égypte, aujourd'hui, le terme *ǧummār* ne désigne que le bourgeon terminal du dattier. Il est mangé rarement, étant considéré comme un mets délicat et coûteux. Voir plus bas les nos 176 (*Ṭalʿ*), 204 (*Kufarrā*) et 206 (*Kāfūr*). Il faut noter que Kōhēn, qui vivait au Caire un demi-siècle après Maïmonide, donne (p. 127 au milieu) comme synonyme pour *ǧummār* : *ǧubn an-naḫl* = «fromage de palmier»; il veut donc parler de la moelle ou du cœur de palmier qui a une grande ressemblance avec du fromage blanc.

---

[1] De nos jours les droguistes indiens dans le Pandjāb désignent sous le nom de *bebrang* les fruits vermifuges de *Myrsine africana* L. (Chopra 586).

69. *Ǧawz Ǧundum.* Lécanore comestible.

On dit aussi *ǧawz kundum*. C'est «la graisse de la terre» (*šaḥmat al-arḍ*), «le charbon de la terre» (*ǧamr al-arḍ*) et «la terre du miel» (*turbat al-ʿasal*). On l'appelle chez nous (au Maġrib) *ad-dāḏī*.

[Sérap. 287; Ghāf. 222; I B 538; Issa 86_{10}[1]; Loew I 25 et suiv. et II 63.]

L'identification de cette drogue a été longtemps douteuse. Leclerc (I B) l'a d'abord reconnue comme étant non pas une substance terreuse mais un lichen comestible, probablement *Lecanora Sphaerothallia esculenta* Ev. ou *affinis* Ev. (Sickenb. 63). Idrīsī (p. 81) en a donné déjà vers 1150 ap. J.-C. une bonne description : «C'est quelque chose qui pousse dans les déserts entourés de montagnes stériles. Il pousse entre les pierres, est jaunâtre et ne dépasse pas la hauteur d'un ongle...» En effet, ce lichen forme des tubercules amylacés qui poussent dans les déserts persans, kurdes et nord-africains, après les pluies, avec une rapidité extraordinaire (Schlimmer 12-14). Ils servent de nourriture aux peuples nomades en temps de famine. Une légende persane prétend que les troupes d'Alexandre le Grand auraient été sauvées par le lichen comestible pendant leur marche à travers le désert du Sīstān. On l'identifie aussi avec la manne biblique. Le nom *gawz gandum* گوز گندم est persan et signifie «noix de froment». Pour *dāḏī* voir plus bas aux n°s 86 et 327.

70. *Ǧāwars.* Millet commun, sorgho.

C'est une espèce du millet des oiseaux (*duḫn*), et le «millet indien» (*al-ǧāwars al-hindī*) est le *sorgho* (*ḏara*).

[Théophr. IV et VIII; Diosc. II 97; Sérap. 285; Ghāf. 201; I B 460; *Tuḥfa* 96; ʿAbd ar-Razzāq 218; Issa 133_{17}; Loew I 738-46.]

Ǧāwars est la forme arabisée du persan *gāwers* qui correspond au grec κέγχρος (*kéngchros*) et au millet commun (*Panicum miliaceum* L.) des botanistes modernes. *Duḫn* est le nom arabe du *sorgho* ou du petit millet, nourriture des Soudanais (*Pennisetum spicatum* Kcke). Enfin *ḏura* — la vocalisation *ḏara* est probablement une faute de copiste — est le grand millet (*Sorghum vulgare* Pers.). Voir la discussion de ces noms par Renaud et Colin (*Tuḥfa*) et dans Ibn ʿAwwām II 74-77.

71. *Ǧawz Bawwā.* Noix muscade.

C'est *ǧawz aṭ-ṭīb* («la noix aromatique»), et on dit aussi *ǧarbuwwā*.

---

[1] On trouve dans Issa tous les noms arabes; mais son identification de *ǧawz ǧundum* avec *Garcinia Mangostana* est erronée.

[Sérap. 286 et 295; Ghāf. 193; IB 526; *Tuḥfa* 98; ʿAbd ar-Razzāq 196; Issa 1226; Loew II 60, 62; Dymock III 192-197; Ducros 68.]

Cette épice indienne très connue porte en arabe d'autres noms encore (voir Issa). Le nom du titre est persan : *gawz* = noix, et *buwā* ou *buyā* = parfum, arome. Le nom *ǧar-buwwā* (*ǧaz-buwwā?*), qui ne se rencontre nulle part ailleurs, est probablement une corruption du nom connu. Les Grecs n'ont mentionné cette drogue qu'à l'époque byzantine. L'Europe occidentale ne l'a connue qu'au XIIIe siècle de l'ère chrétienne. On vend la noix muscade (*Myristica fragrans* Houtt.) dans les bazars égyptiens sous le nom de *gōz* ou *gōzet eṭ-ṭib* (« noix parfumée ») (Ducros)[1]. Depuis la suppression du trafic du *ḥašiš* et d'autres stupéfiants, la basse population égyptienne fait usage du thé et de la noix muscade comme stimulants.

72. *Ǧaʿda.* Germandrée.

C'est *al-ǧuʿaīda*. Son nom en espagnol est *yerba balira* et on dit aussi *badlira*. Son nom grec est πόλιον (*polion*).

[Théophr. I 10, 4; Diosc. III 110; Ghāf. 208; IB 488; *Tuḥfa* 101; ʿAbd ar-Razzāq 208; Issa 179₁₁.]

On identifie en général le nom *ǧuʿda* ou *ǧaʿda* avec une Labiée, le pouliot de montagne (*Teucrium Polium* L.); *ǧuʿaīda* est un diminutif de ce nom et désigne, selon IB 488, une espèce sauvage. Le nom espagnol se lit, selon Simonet (615) *yerba pedilare* et provient du latin *herba pedicularis* « herbe aux poux », nom qui s'applique aussi à la staphisaigre (*Delphinium Staphisagria* L.).

73. *Ǧazar.* Carotte.

On l'appelle [*fol. 81 r°*] en arabe *aṣ-ṣubāṭiyya* (« l'écarlate »), en romain *bišnāqa* (*visnaga*), en persan *asṭafilina*, en espagnol *isfannāriyya*, et son nom est aussi *nahšal*. Le nom de son espèce sauvage est *baḥārina* (?) (ou *laǧārna?*).

[Théophr. IX 15, 5; Diosc. III 52; Sérap. 289; Ghāf. 207; IB 481; *Tuḥfa* 93; ʿAbd ar-Razzāq 201-202; Issa 694; Loew III 447-449.]

C'est la carotte (*Daucus carota* L.) dont le nom espagnol est de nos jours *zanahoria* (provenant d'*isfannāriya*). Le nom *ǧazar* est d'origine persane; le nom « romain » *visnaga* provient en effet du latin *pastinaca* et désigne le panais (Dozy I 83, Simonet 430, Laguna 317). Quant au nom *asṭafilina*, il n'est pas persan mais d'origine grecque (σταφυλῖνος *staphylinos*); il est encore en usage au Maghrib et en Syrie sous la forme *isṭuflin*.

---

[1] Il traduit par erreur : « noix bonne ou agréable. »

Nahšal[1] est le nom persan de la carotte sauvage (voir au n° 258) dont les semences sont appelées *dūqū* (voir plus bas au n° 94). Le nom بحارنه *baḥārina*, dont la lecture est incertaine parce qu'il est dépourvu dans notre manuscrit de points diacritiques, ne se trouve nulle part ailleurs. Sa forme se rapproche du הרחבינה *haraḥabīna* des traités michniques (Loew) qui désigne le panicaut (*Eryngium campestre* L.). S'il faut lire *laǧārna*, on penserait à un nom espagnol. Voir le n° 94. Sur la culture de la carotte en Espagne voir Ibn ʿAwwām II 176-179.

74. *Ǧirǧīr.* Roquette.

On l'appelle en arabe *al-kaṯā* et son nom grec est εὔζωμον (*eúzōmon*), en espagnol *arūqa* (eruca). Son espèce sauvage est appelée en arabe *aïhaqān*.

[Théophr. VII 1-5; Diosc. II 140; Sérap. 284; Ghāf. 202; IB 473; *Tuḥfa* 95, ʿAbd ar-Razzāq 210; Issa 77_{12}; Loew I 491-493.]

Le nom *ǧirǧīr* est généralement identifié avec la roquette (*Eruca sativa* Mill.) qui porte encore de nos jours, en Égypte, le nom de *gargīr*. Le nom latin *eruca* est devenu en castillan moderne *oruga* (Lag. 224, Simonet 410). *Kaṯāh* est, selon IB (1890), le nom arabe des semences de roquette, tandis que *aïhuqān* désigne la roquette sauvage (*Brassica Erucastrum* L.), comme l'indique Maïmonide. La culture des deux espèces de roquette dans l'Espagne musulmane a été décrite par Ibn ʿAwwām II 301 et suiv.

75. *Ǧullinār.* Balauste.

C'est βαλαύστιον (*balaústion*). Son nom arabe est *ar-raǧaṯ* et *al-maẓẓ;* c'est la fleur du grenadier sauvage et ses pétioles (*aqmāʿ*); elle ne produit pas de fruits. Quant au calice (*ǧunbuḏ*) de la grenade, il tombe de l'inflorescence du grenadier cultivé et ressemble au balauste.

[Diosc. I 111; Sérap. 293; Ghāf. 194; IB 494; *Tuḥfa* 94 et 287; ʿAbd ar-Razzāq 205; Issa 151_{3}; Loew III 95; Ducros 65.]

Ce nom est vocalisé en arabe *ǧullanār;* il provient du persan *gulnār* (*gul-i-ānār* «rose ou fleur de grenade»). Le nom *maẓẓ* (*al-Aṣmaʿī*) est vocalisé par quelques dictionnaires *miẓẓ*. Voir plus bas le n° 243 (*muẓẓ*). La fleur du grenadier sauvage (*Punica granatum* L.) est vendue comme astringent dans les bazars du Caire; elle y est appelée encore *gulnār* ou *nārmišk*, tandis que la fleur du grenadier cultivé porte le nom de *gunbad er-rummān* (Ducros). La culture du balaustier est discutée par Ibn ʿAwwām (I 259 et suiv.).

---

[1] Ici et au n° 258 il est orthographié dans notre manuscrit *nahšak*.

76. *Ǧāwašīr.* Opopanax des droguistes.

C'est *al-barūṯā.*

[Théophr. IX 11; Diosc. III 51; Sérap. 476; Ghāf. 206; IB 459; *Tuḥfa* 108; ʿAbd ar-Razzāq 204; Issa 129,; Loew 458-459; Ducros 62.]

On fait dériver ce nom du persan *gāw šīr* «lait de vache» ou de *gāwar-šīr* (Vullers 947) «lait d'opopanax» (*gāwar*). Le nom *barūṯā* est sans doute d'origine syriaque; Loew donne le nom *bārūrā* d'après le lexicographe syriaque Bar Bahlūl. L'opopanax est la résine concrétée d'une Ombellifère *Opopanax Chironium* Koch. Cette gomme-résine, rouge-brunâtre, est vendue dans les bazars du Caire comme antispasmodique et laxatif (Ducros).

77. *Ǧanṭiyānā.* Gentiane.

C'est *al-kūšāḏ;* son nom en espagnol est *bišlišku* (*basilisco*) et on l'appelle «remède du serpent» (*dawā' al-ḥayya*).

[Diosc. III 3; Ghāf. 204; IB 515; *Tuḥfa* 102; ʿAbd ar-Razzāq 232; Issa 86,,; Loew I 653; Ducros 66.]

Ce nom est la transcription arabe de γεντιάνη (*gentiánê*) des Grecs (*Gentiana lutea* L. des modernes). Le synonyme espagnol ne se trouve plus dans l'espagnol actuel; Renaud-Colin (*Tuḥfa* 102) l'expliquent, d'après Ibn Biklāriš, comme dérivé de βασιλική «royale», étant donné que c'est le légendaire roi Gentius qui aurait découvert les propriétés de cette plante. Simonet (43) croit possible la dérivation de ce mot de *basilisco*, parce que la racine de la drogue était utilisée contre la morsure des reptiles venimeux, ce qui est confirmé par le dernier nom arabe «racine du serpent» [1]. *Kūšāḏ* ou *gūšād* est le nom persan de la gentiane. Dans les bazars du Caire la racine de *Gentiana lutea* L. est vendue comme stomachique; elle y porte encore aujourd'hui le nom de «remède du serpent» (Ducros).

78. *Ǧibsīn.* Gypse.

C'est la pierre gypse (*ḥaǧar al-ǧabs*) avant d'être calcinée (brûlée); c'est le «plâtre des boulangers» (*ǧibs al-farrānīn*). C'est une pierre brillante et blanche; on l'appelle aussi *al-ǧaṣṣ* et *isfidāǧ al-ǧaṣṣ* («céruse de plâtre»).

---

[1] Nous trouvons, du reste, dans un glossaire latin composé vers 700 ap. J.-C. en Espagne ou dans la France méridionale (édité par J. L. Heiberg sous le titre *Glossae medicinales* Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Hist.-phil. Meddelelser IX 1, Köbenhavn 1924, p. 12) : «*Basilisca;* id est gentiana...» Et chez Ghāf. (ms. fol. 105 *b*) : *basilisqun;* c'est *al-bašilīška,* le nom andalou pour *ǧanṭiyānā.*

[Diosc. V 116; Sérap. 291; Ghāf. 225; IB 468; ʿAbd ar-Razzāq 206.]

Le gypse se rencontre en abondance dans les déserts de l'Afrique du Nord, sous forme de masses cristallines de sulfate de chaux. Les noms *ǧibsīn* et *ǧibs* sont arabisés du grec γύψος (*gypsos*); *ǧaṣṣ* est le nom arabe pour gypse ou plâtre dérivé du terme persan *gač*. Pour Kōhēn (p. 123, 1re ligne) le nom *isfidāǧ al-ǧass* désigne le gypse cristallin (*zaǧāǧī*) ou transparent.

79. *Ǧundabādustur.* Castoreum.

C'est le testicule du castor (*sammūr*). C'est *ḫuṣyat al-baḥr* («testicule de mer») et *al-fāḥiša* («l'immorale») et *qasṭūra*[1] (*castoreo*, espagnol) et καστόριον (*kastórion*). Le castor est un animal marin, le «chien d'eau» (*kalb al mā'*); il sort de l'eau et cherche sa nourriture sur la terre. Il n'est point identique à *al-qanīliya* (*conejillo?*), comme l'ont prétendu ceux qui ne connaissent pas *al-qanīliya*. Le peuple du Maghrib appelle ce remède «le fétide» (*al-muntina*).

[Diosc. II 24; Sérap. 291; Ghāf. 228; IB 516; *Tuḥfa* 103; ʿAbd ar-Razzāq 203; Ducros 225.]

La vocalisation en usage est *ǧundbādastar;* c'est la forme arabe du nom persan *gundbidastar* («testicule de castor») (Vullers II 1036). La drogue n'est pas le testicule, mais une excrétion desséchée des glandes de l'appareil génital du *Castor fiber* L. Comme ces glandes avec leur contenu étaient vendues souvent par paires, on les prenait pour des testicules. *Sammūr* désigna primitivement la marte zibeline, plus tard le castor. Suivant Dozy (II 414) et Simonet (129) *al-qunīliya* est la forme arabe du castillan *conejo* = *cuniculus*, «lapin». Je trouve aussi la forme espagnole *conejillo*. On s'attendrait plutôt à une comparaison (et confusion) avec la loutre, qui porte également en arabe le nom de *kalb al-mā'* («chien d'eau»). Les droguistes égyptiens vendent un castoreum de qualité inférieure sous le nom persan corrompu de *manastir*. Cette drogue se présente dans les bazars du Caire sous la forme d'une masse dure, cassante, brunâtre (Ducros). Les falsifications sont fréquentes. Le castoreum est employé, comme dans la médecine de nos grands-pères, comme stimulant surtout, mais aussi comme antispasmodique et résolutif.

80. *Ǧilbān.* Gesse.

[*fol. 81 v°.*] C'est *al-ḫullar*[2]; la gesse sauvage est *al-qarīnā* (?)

[Théophr. VIII 3; Sérap. 125; Ghāf. 215; IB 495; *Tuḥfa* 222; ʿAbd ar-Razzāq 211; Issa 105_9; Loew II 437-442; Ducros 75.]

---

[1] Voir Simonet 111. — [2] Nom reconstitué par moi; il est complètement estropié dans le texte.

Le nom est vocalisé dans les dictionnaires *ǧullabān*, *ǧulubbān* et *ǧulbān*. Le nom populaire moderne en Égypte est *gilbān*. C'est la Légumineuse *Lathyrus sativus* L. Le nom *ǧulbān* est mi-persan, mi-arabe (Vullers 524); le nom *ḫullar* est la forme arabe du persan *ḫular* (Vullers 714). Cependant les sémitisants Hrožny et Zimmern le dérivent de l'assyrien *ḫallūru* (Loew 437). Ibn al-ʿAwwām (II 66-69) décrit la culture de la gesse en Espagne et répète l'assertion d'Ibn Ǧulǧul qu'une personne qui s'endort sur la gesse ou sa paille peut devenir boiteuse. C'est la première description du *lathyrisme*, espèce de paralysie des extrémités inférieures observée après la consommation prolongée de cette Légumineuse. *Al-qarīnā* est sans doute une mauvaise lecture pour *al-qarsīnā;* c'est probablement le nom castillan *alcarceña* (= orobe) qui est lui-même dérivé de l'arabe *al-kirsanna*. Voir Renaud-Colin dans *Tuḥfa*.

81. *Ǧidwār.* Zédoaire.

On dit aussi *zidwār*. C'est une espèce de *zerumbet* (*zurunbād*) qui possède la même vertu que le doronic (*darawnaǧ*); *al-antula* est une de ses espèces.

[Sérap. 544; Ghāf 205; IB 174, 467 et 1479; *Tuḥfa* 110; ʿAbd ar-Razzāq 282; Issa 634; Loew 498-499; Dymock III 399-402.]

Le nom de la drogue est rendu dans les lexiques par *zadwār* et *ǧadwār;* la forme *zidwār* est populaire. C'est la racine de la Zingibéracée *Curcuma Zedoaria* Rosc. qui croît dans les Indes Orientales; le nom *zadwār* est persan (Vullers II 123). *Antula* est un ancien nom espagnol d'une plante qu'on identifie avec l'aconit anthora (*Aconitum Anthora* L.). Les Arabes espagnols l'ont trouvée dans les montagnes près de Cordoue et l'ont prise pour une espèce de zédoaire (*ǧadwār andalusī* «zédoaire andalouse»). Le nom espagnol *antora* est peut-être une corruption du grec *anti-phthorâ* (Simonet 18), parce que cette espèce d'aconit n'est pas vénéneuse et fut considérée comme un antidote contre le poison de l'aconit napel et de certains animaux venimeux. C'est pourquoi elle porte aussi en espagnol le nom d'*aconito saludable*. Au point de vue botanique cette Renonculacée n'a rien à voir avec la zédoaire.

82. *Ǧawz.* Noix diverses.

a. La noix comestible (*al-ǧawz al-maʾkūl*) est connue.

b. La noix de cyprès (*ǧawz as-sarw*) est également connue; c'est une noix qui est comme fendue en cônes triangulaires qui se réunissent en une forme sphérique.

c. La noix métel (*ǧawz māṯā*) est appelée aussi *ǧawz māṯil*, et en persan *ǧawzaraq* (?); c'est une petite noix aux propriétés soporifiques.

d. La noix elkaya (*ǧawz ar-raqʿ*) est une autre espèce; c'est la «noix vomique» (*ǧawz al-qayy'*); *ar-raqʿ* est un arbre de grande taille.

e. La noix du Soudan (*ǧawz as-Sūdān*) est celle que les Maghrébins appellent *ǧawz aš-širk* («noix de l'association»); elle est plus grande qu'une noisette, oblongue et flasque, et dans son intérieur il y a quelque chose comme des semences.

f. La noix de coco (*ǧawz al-hind* «noix indienne») est *an-narǧīl*, comme nous le mentionnerons dans le chapitre *nūn*.

a. [Théophr. III 6; Diosc. 197; Sérap. 337; Ghāf. 197; IB 525; ʿAbd ar-Razzāq 199; Issa 102_8; Loew II 29-59.]

C'est la noix vulgaire, fruit de *Juglans regia* L.; le nom *ǧawz* est persan. Le noyer était cultivé en Espagne (Ibn ʿAwwām I 271-277).

b. [Théophr. II 2, 6, V 4, 1, etc.; Diosc. I 74; IB 1168; ʿAbd ar-Razzāq 198; Issa 62_{19}; Loew II 64 et III 26-33.]

C'est le fruit de *Cupressus sempervirens* L.; le nom *sarw* est peut-être d'origine persane.

c. [Sérap. 288; Ghāf. 218; IB 527; *Tuḥfa* 100; Issa 68_{14}; Loew III 359; Dymock II 585.]

La «noix métel» est le fruit de certaines Solanacées, notamment celle de *Datura Metel* L. et de *D. fastuosa*, remède soporifique connu. Les noms arabes *māṭā* et *māṭil* dérivent du sanscrit *unmatta* («aliéné») et *māthula*, et sont passés par le persan. Le nom persan (*ǧawzaran?*) paraît estropié; Ibn al-Baiṭār l'orthographie *gūzarab*, mais aucun de ces noms ne se rencontre dans les dictionnaires.

d. [Sérap. 338-339; Ghāf. 216; IB 528-529; Issa 75_2, 182_{13}; Loew II 63; Dymock I 340 et II 460.]

L'identification de cette drogue a été longtemps douteuse. Les botanistes modernes ont voulu l'assimiler à la noix vomique de *Strychnos Nux vomica* L. Cependant Forskål (126) a constaté au XVIIIe siècle que le *ǧawz ar-raqʿ* des Arabes est le fruit de l'arbre dénommé par lui *Elcaja jemensis* et qu'on appelle maintenant *Trichilia emetica* Vahl. (Méliacées). C'est un grand arbre qui croît dans l'Afrique tropicale et dans l'Arabie méridionale. Ses semences de vertu émétique sont connues dans le commerce européen sous le nom de «*Mafureira seeds*».

e. [Ghāf. 196; IB 535; *Tuḥfa* 99; Abd ar-Razzāq 214; Issa 13_9 et 54_1; Ducros 55.]

La dénomination et la description de cette drogue diffère tellement chez les auteurs arabes qu'une identification n'a pas encore été possible. On s'accorde cependant à voir dans le *ǧawz aš-šark* des Arabes le fruit de différentes espèces de la Zingibéracée *Aframomum*, surtout *A. Melegueta* K. Schum. La graine contenue dans ce fruit est connue comme «poivre d'Éthiopie» et plus communément comme «maniguette». Voir l'étude critique de la drogue par Renaud et Colin (*Tuḥfa*). Les droguistes du Caire vendent toujours la graine

sous le nom de *tīn el-fil* («figue d'éléphant»); on s'en sert comme tonique et astringent. Ducros en a donné la description et le dessin.

f. La noix de coco sera discutée plus bas au n° 257 (*nārǧīl*).

83. *Ǧaft al-bullūṭ.* Arille du gland.

C'est l'écorce mince qui se trouve à l'intérieur de la coque.

[Diosc. I 106; Sérap. 193; IB 493; *Tuḥfa* 109; ʿAbd ar-Razzāq 216; Ducros 42; voir plus haut au n° 42.]

Le terme *gaft* est persan et a le sens d'«écorce, peau, doublure». Il s'agit de l'enveloppe ou pellicule sous-jacente à la coque du gland, appelée arille par les botanistes. Les droguistes du Caire vendent les glands du chêne *Quercus pedunculata* Ehrenb. sans la cupule, mais pourvus de l'arille, comme styptique et astringent (Ducros).

84. *Ǧamhūrī.* Moût concentré.

C'est le jus de raisin bouilli jusqu'à l'évaporation de la moitié. S'il est bouilli jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un tiers, après l'évaporation des autres deux tiers, on l'appelle «réduit au tiers» (*muṯallaṯ*), et s'il est bouilli jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un quart, on l'appelle *maïbaḫtaǧ*.

[IB 513; *Tuḥfa* 270.]

Le nom arabe *ǧamhūrī* veut dire «populaire». Le dictionnaire *Tāǧ* (III 110) l'explique ainsi : «parce que (ce vin cuit) est employé par tout le public ou par la plupart.» Son usage était légal pour les musulmans; quelques auteurs (par exemple Abū ʿUbaïda) déclarent cependant qu'il était capiteux, comme les boissons fermentées défendues. Le terme *maïbaḫtaǧ* ou *maïbuḫtaǧ* est arabisé du persan *maï-puḫta* = «moût cuit».

85. *Ǧulǧabīn.* Miel rosat.

Ce sont des roses confites avec le miel.

Ǧulǧabīn est une mutilation de *ǧulanǧubīn*, forme arabisée du persan *gul* = rose et *angubīn* = miel. Voir IB 504.

CHAPITRE DU *DĀL*.

86. *Dāḏī*. Lecanora, arbre de Judée et divers.

C'est le nom d'une terre indienne qu'on mélange au vin miellé; *dāḏī al-qaṭrān* («d. goudronné») est son espèce pure. On dit aussi que *dāḏī* est un arbre.

[Sérap. 139; Ghāf. 236; IB 843.]

Comme nous l'avons vu plus haut, au paragraphe 69 (*ǧawz ǧundum*), *dāḏī* est le nom maghrébin d'une substance qui a été considérée par les Arabes et les Persans comme une terre mais qui est en réalité une plante, le lichen comestible (*Lecanora esculenta* Ev.). Ce lichen, qui contient beaucoup de fécule, est utilisé en Perse comme nourrissant et galactagogue pour les femmes (d'où un de ses noms persans *šīr-zād* «producteur de lait»); en Espagne on s'en servait comme ferment pour faire du vin de miel. Ceci est décrit par Idrīsī (p. 81) qui dit que la meilleure qualité de *Lecanora* était importée de Khorassan (Perse orientale), mais qu'on en trouvait d'une qualité inférieure en Espagne, dans les montagnes autour de Saragosse. Il est cueilli quand il est sec et rappelle une terre granulée composée de pois-chiches. *Dāḏī* est en plus la transcription du nom grec δάδιον (*dâdion*) qui signifie une torche ou un flambeau de bois léger dont on extrayait aussi du goudron. De là peut-être le nom *dāḏī al-qaṭrān*. Quant à la remarque «on dit que c'est un arbre», elle est bien fondée. Ghāf. (236) nous donne la description d'un arbre appelé *dāḏīn* ou *dāḏī* que j'ai pu clairement identifier comme étant l'arbre de Judée (*Cercis Siliquastrum* L.) ou le gaînier, ce que Clément-Mullet avait déjà supposé (Ibn ʿAwwām I 303-304 décrit la culture de cet arbre). Voir aussi plus bas les n°s 114 (*dāḏī rūmī*) et 327 (*qanbīl*) et Dymock I 162. La graine de cet arbre était utilisée en Espagne comme ferment et aromatique du vin artificiel. C'est pourquoi Maïmonide a ici confondu *ǧawz ǧundum* et *dāḏī*.

87. *Dawsar*. Orge bâtarde.

C'est *al-ḫurṭāl*, une espèce de céréale ressemblant [*fol. 82 r°*] au blé; il est compté parmi ses espèces.

[Théophr. VIII 7-9; Diosc. IV 137; Sérap. 143; Ghāf. 249; IB 969; Issa 183,4.]

Dawsar est en effet une espèce de blé, *Triticum ovatum* L., l'orge bâtarde ou égilope ovale, Graminée sauvage. Par contre, le nom *ḫurṭāl* désigne des espèces d'avoine (voir *Tuḥfa* n° 338); il y a ici une confusion dans la désignation populaire, comme on l'observe souvent. L'égilope est un blé à petit épi, poussant dans les régions méditerranéennes et en Orient. Sa graine était utilisée pour les cataplasmes.

88. *Dāršīšaʿān.* Aspalathe, genêt épineux.

On dit aussi *šīšaʿān* (tout simplement). On a été d'opinion différente à ce sujet et l'on ne s'est pas définitivement fixé. Ce qui prévaut dans l'opinion des auteurs récents est que c'est le genêt épineux (*al-ǧawlaq*) et en grec *saqūlarūn*. On dit aussi que c'est la racine du nard indien (*sunbul hindī*).

[Diosc. I 20; Sérap. 142; Ghāf. 233; IB 842; *Tuḥfa* 113; ʿAbd ar-Razzāq 239; Issa 374; Loew 424-426.]

Le nom arabe est une transcription un peu mutilée du nom persan *dār šīšaǧān* qui est probablement à moitié turc et désigne le «bois fleuri». La plante en question est l'aspalathe de Dioscoride, que les pharmacologistes maures-espagnols et surtout al-Ġhāfiqī (n° 233) identifient avec le genêt épineux, surtout *Cytisus spinosus* Lam. Mais l'Espagne abonde en espèces de *Genista*, *Sarothamnus*, *Calycotome*, etc. et il est peu certain qu'on y ait pu identifier l'aspalathe des Grecs.

Le dernier «on dit» de Maïmonide n'est pas confirmé par les botanistes. Le nom grec paraît mutilé (*asfālātūs? aspalathos* ou *sphágnon?*). *Ǧawlaq* est la forme arabe du nom castillan ancien *yulaca* (Simonet 617), moderne *aulaga*, dérivé du latin *ulex* (genêt épineux).

89. *Dibq.* Glu.

C'est ce que le peuple du Maghrib appelle *al-ʿilk* («le collant»).

[Diosc. III 89; Ghāf. 245; IB 848; *Tuḥfa* 50; Issa 111_{11}; Loew II 216.]

C'est la glu extraite du gui (*Viscum album* L., Loranthacées). Le nom grec de la glu et du gui est *ἰξός* (*ixós*).

90. *Dīs.* Jonc.

As-sammār est une de ses espèces; c'est *al-asal*[1].

[Théophr. IV 12; Diosc. I 17; Sérap. 159; Ghāf. 67; *Tuḥfa* 22; ʿAbd ar-Razzāq 85; Issa 102_{10}; Loew I 556.]

Tous ces noms sont arabes. *Sammār* se trouve chez Loew. *Samār* ou *sumār* — c'est ainsi que l'écrivent la plupart des philologues — est le nom de *Juncus acutus* L. *Asal* est le nom générique pour «jonc»; *dīs* le nom de *Juncus arabicus* Post dans le Maghrib, de *Typha angustata* B. et Chaub. en Syrie. Clément-Mullet (Ibn ʿAwwām I 158) identifie *dīs* avec

[1] Dans le texte *al-ǧasal*, probablement une faute de copiste.

l'*Arundo festucoides* Desf. qui était utilisé en Espagne pour couvrir les plantations et les mettre à l'abri des intempéries. Guigues (Sérap. 159) en fait *Arundo tenax* Vahl.

91. *Dirdār.* Orme et frêne.

C'est un arbre connu qui n'a pas de fruits [1]; c'est «l'arbre aux moucherons», et en espagnol *fresno*. En grec φύλλον (*phýllon*) ce qui veut dire la «feuille».

[Théophr. I 8-10; Diosc. I 84; Sérap. 154; Ghāf. 235; IB 861; *Tuḥfa* 115; ʿAbd ar-Razzāq 241; Issa 84_{20} et 185_4; Loew II 286 et suiv.; Ducros 102; Dymock III 415-419.]

Ici, Maïmonide veut parler du frêne (*Fraxinus excelsior* L.). Cependant le nom persan *dardār* désigne l'orme (*Ulmus campestris* L.). Cette divergence s'explique par le fait que *dardār* ou *šaǧarat al-baqq* est en Orient (Perse, ʿIrāq) le nom de l'orme; en Occident (Syrie, Égypte, Afrique du Nord) celui du frêne. De même le mot *baqq* désigne en ʿIrāq le moucheron, en Syrie, en Égypte et au Maroc la punaise [2]. Il est cependant étrange que Maïmonide dise que le *dardār* n'a pas de fruits, tandis qu'il donne lui-même plus tard le nom de ce fruit bien connu (voir au n° 212 *lisān al-ʿaṣāfīr*); cette énigme s'explique peut-être par l'assertion du botaniste Abu'l-Ḫaïr (Ibn ʿAwwām I 272) qu'il y avait en Espagne une espèce de frêne stérile qu'on reproduisait par les rejetons. Le fruit du frêne se vend encore aujourd'hui dans les bazars du Caire (voir Ducros n° 102 et figure à la planche VII *b*).

L'orientaliste R. P. Anastase-Marie a donné un savant article en arabe sur la *šaǧarat al-baqq* (dans la revue *Al-Thaqāfā*, Beyrouth, I, 1).

92. *Dibsāqūs.* Chardon à foulon.

C'est «l'épine des cardeurs ou foulons» (*šawk ad-darrāǧīn*) avec laquelle on carde les vêtements de laine.

[Diosc. III 11; IB 987; Issa 71_5; Loew I 587.]

Le mot du titre est la transcription du grec δίψακος (*dípsakos*) que les Arabes ont traduit aussi par *ʿaṭšān* («assoiffé»). La plante est *Dipsacus fullonum* Mill.; elle ne croît pas en Égypte mais en Syrie (Post I 611). En Espagne le chardon à foulon était cultivé et l'on en récoltait les têtes en août (Ibn ʿAwwām II 128).

---

[1] Voir plus bas le commentaire.

[2] Voir H. Ducros, *Note sur le Derdar* et M. Meyerhof, *Sur le nom* dardâr (*orme et frêne*) *chez les Arabes*. Tous les deux dans le *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, t. XVIII (Le Caire 1936), p. 115-121 et 137-149.

93. *Dulb.* Platane.

C'est un bois rougeâtre. Son nom arabe est *ʿaïṭān*, persan *aṣ-ṣinār*. Ce qui est connu dans le Maghrib, c'est qu'il est le bois avec lequel on teint en jaune; le peuple là-bas l'appelle *aṣ-ṣufaïrā'* («la petite jaune»), tandis que les Égyptiens l'appellent *al-qaïṣar*.

[Théophr. I-IV; Diosc. I 79; Sérap. 163; Ghāf. 234; IB 875; *Tuḥfa* 117; ʿAbd ar-Razzāq 240; Issa 143_{11}; Loew III 65-67.]

Le platane (*Platanus orientalis* L.) était très réputé pour sa beauté et pour son ombre dans l'antiquité comme chez les Arabes et les Persans du moyen âge. Le nom *dulb* est d'origine sémitique (assyrien *dulbu*, araméen *dulbā* דלבא); en hébreu biblique le platane est appelé ערמן *ʿarmōn*. Le nom arabe *ʿaïṭān* est ancien et déjà mentionné par Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī. *Ṣinār* ou *ṣinnār* est la forme arabe du persan *činār* چنار. Sur la migration des noms du platane voir Hehn (217-222). Le bois *ṣufaïrā'*, qui donne une teinte jaune ne peut pas être celui du platane; en effet, Ibn al-Baïṭār (1403) dit que les botanistes arabes-espagnols qui prétendent que le *ṣufaïrā'*, est le platane sont dans l'erreur. C'est le bois de nerprun (de *Rhamnus Alaternus* L.), et son nom en Égypte était *ʿūd al-qīsa;* l'orthographe *qaïṣar* de notre manuscrit est fausse. Sur la culture du platane en Espagne voir Ibn ʿAwwām (I 373 et suiv.) et le commentaire de son traducteur Clément-Mullet [1].

94. *Dūqū.* Carotte sauvage et divers.

La plupart des commentateurs ont dit que c'est la semence de la carotte sauvage (*al-ǧazar al-barrī*). Comme on trouve dans des manuscrits de Galien sur les remèdes composés que «les semences de la carotte sauvage et *dūqū* sont identiques», on a dit que ce sont les semences d'une autre espèce de carotte. Les auteurs plus récents chez nous ont préféré (dire) que ce sont les semences d'*al-aḥilla;* c'est cette plante qui sert de cure-dent et qui est très connue chez les habitants de l'Ouest [*fol. 82 v°*] sous le nom d'*al-muntina* («la fétide») et qui est brûlée dans les fourneaux.

[Diosc. III 73; Ghāf. 244; IB 983; *Tuḥfa* 114; ʿAbd ar-Razzāq 257; Issa 69_5; Loew III 449; Ducros 21.]

---

[1] *Études sur les noms arabes de diverses familles de végétaux*, dans *Journal asiatique* (6e série, t. XV), 1870, p. 122-133.

Le terme *dūqū* ou *dawqū* est le génitif du grec δαῦκος (*daûkos*) = carotte. Les Arabes ont appliqué ce terme seulement aux semences de *Daucus carota* L. (probablement *var. Boissieri* Wittm.) parce que Dioscoride ne parle que des propriétés de la graine. Le nom arabe *ǧazar barrī* a été employé pour la plante elle-même. Voir à ce sujet *Tuḥfa* 114. D'autre part la dernière partie du paragraphe de Maïmonide confirme très heureusement l'opinion de Renaud et Colin (*Tuḥfa* 353) que la «carotte sauvage» du Maroc est «l'herbe aux cure-dents» (*aḥilla*, *Ammi Visnaga* Lam.) dont les pédicelles des ombellules desséchées servent de cure-dents aux indigènes de l'Afrique du Nord (y compris l'Égypte). Le nom *muntin* «fétide» nous paraît signifier dans le langage populaire tout simplement «odorant», puisque la *Visnaga* a un parfum assez agréable. Les droguistes du Caire vendent la semence de la carotte cultivée (*gazar afrangī*, Ducros 21) et les semences et les ombellules sèches d'*Ammi Visnaga* (*ḥilla*, Ducros 23).

95. *Dār Ṣīnī.* Cannelle de Chine.

C'est la cannelle de Chine et non pas *al-qirfa* («l'écorce»); j'ai dit cela parce que les Égyptiens appellent *al-qirfa dār ṣīnī*. On dit que c'est le *dār ṣīnī* et *dār sūs*, et on dit que c'est *al-qirfa*.

[Diosc. I 14; Sérap. 141; Ghāf. 232; IB 841 et 1205; *Tuḥfa* 112, 291 et 369; ʿAbd ar-Razzāq 234-235; Issa 149_{1-41}; Loew II 107-116; Ducros 127 et 181.]

La distinction des différentes espèces de cannelle est encore très difficile de nos jours, elle l'était d'autant plus au moyen âge. Les Grecs n'ont connu que l'écorce du *Cinnamomum aromaticum* Nees qui provenait de Chine. C'est elle qui devrait porter le nom de *dār ṣīnī*. Les noms *dār sūs* et *qirfa* étaient en usage pour les espèces considérées comme inférieures, telle que *Cinnamomum Cassia* Bl. qui est appelée aussi *salīḫa*. Le cannelier de Ceylan (*Cinnamomum Zeylanicum* Nees) n'était connu ni des Grecs ni des Arabes. *Dār ṣīnī* est la forme arabe de *dār čīnī* (persan) = «bois de Chine». *Qirfa* est arabe et signifie «écorce». Dans les bazars du Caire on vend aussi bien la cannelle de Chine (*salīḫa*, Ducros 127) que la cannelle de Ceylan (*qirfa*, Ducros 181).

96. *Dam al-Aḫawaīn.* Sang-dragon.

C'est *al-qāṭir* («le distillé»); son nom le plus connu au Maghrib est *aš-šayyān*, son nom arabe est *al-aīdaʿ*, et en persan *ḫūnšawašān*.

[Sérap. 149; IB 882; *Tuḥfa* 188; ʿAbd ar-Razzāq 250; Issa 72_{11}; Loew II 198 et suiv.; Ducros 103.]

Dam al aḫawaīn («le sang des deux frères») est une résine rouge provenant de diverses Liliacées; on indique en Orient *Dracaena Cinnabari* Balf. (Socotra) et le *Calamus Draco*

Willd., Liliacée de la Malaisie, en Occident le dragonnier (*Dracaena Draco* L.) et autres Liliacées méditerranéennes. Le nom «persan» est une mutilation du persan *ḫun-i-siyāwušān* = «sang des dragons»[1]. La résine elle-même est presque inconnue de nos jours dans les bazars du Proche-Orient; en Égypte on vend aujourd'hui sous le nom de *dam al-aḫwa* une espèce de polypier rouge (*Tubipora musica*). Mais Ducros trouvait encore il y a 20 ans chez les droguistes du Caire la vraie résine rouge de *Calamus Draco* Willd. ʿAbd ar-Razzāq (n° 134) dit que le sang-dragon était employé en Algérie comme succédané du corail contre les affections cardiaques et pulmonaires.

97. *Dand.* Croton.

Il y en a du chinois qui ressemble aux grains de ricin, et il y en a de l'espagnol qui est appelé en espagnol *tartago;* l'épurge (*māhūbadāna*) est une de ses espèces.

[Sérap. 150; Ghāf. 251; IB 886; *Tuḥfa* 122; Issa 60_{19}; Loew I 594; Ducros 78 et 105.]

Dand est le nom persan[2] et *ḫirwaʿ ṣīnī* («ricin chinois») le nom arabe de l'Euphorbiacée tropicale *Croton Tiglium* L. («petit pignon d'Inde»), purgatif drastique bien connu des médecins. *Māhūb-dāna* est le nom persan de l'épurge (*Euphorbia Lathyris* L.); son nom espagnol est *tartago* (Simonet 534). Le nom arabe de ses graines, en Algérie et au Maroc, était et est encore *ḥabb al-mulūk* («graines des rois»). Cette dernière dénomination est donnée, par confusion, aux semences du croton dans les bazars du Caire (Ducros 78, qui pense à tort que ce nom signifie «graine des Moluques»). Le «croton» espagnol dont parle Maïmonide doit être une autre espèce d'euphorbe employée en Espagne, comme par exemple *Euphorbia Cyparissias* L. Les droguistes du Caire vendent aujourd'hui sous le nom de *dand barrī* («croton sauvage») les semences du «grand pignon d'Inde» ou «fève d'enfer» [*Iatropha Curcas* L.] (Ducros 105), Euphorbiacée américaine qui est originaire du Brésil et qui était, par conséquent, inconnue des Arabes du moyen âge. Cette plante est maintenant cultivée aux Indes et dans d'autres pays tropicaux; sa graine est, comme celle du croton, un drastique violent et dangereux. Voir aussi plus bas, au n° 396 (*ḫirwaʿ*).

---

[1] Loew (II 199) croit que le nom désigne le sang de Siyāwuš, héros national de la légende persane (Firdawsī).

[2] Dérivé du sanscrit *dantī* (Laufer 583); ce nom désigne aujourd'hui les semences de l'Euphorbiacée *Baliospermum montanum* Muell. Arg. (Chopra 567), qui ont des qualités semblables à celles du croton.

98. *Dullāʿ*. Pastèque.

C'est le melon palestinien (*al-biṭṭīḫ al-filasṭīnī*) et on l'appelle aussi le melon syrien (*al-biṭṭīḫ aš-šāmī*) et le melon indien (*al-biṭṭīḫ al-hindī*); le peuple de l'Égypte l'appelle «le melon vert» (*al-biṭṭīḫ al-aḫḍar*).

[Sérap. 58 et 164; Ghāf. 239; IB 304; ʿAbd ar-Razzāq 171; Issa 50,,; Loew I 550-553; Laufer 438-445.]

C'est la pastèque (*Citrullus vulgaris* Schrad.) et ses variétés qui sont très nombreuses. On l'appelle aujourd'hui en Égypte *baṭṭīḫ* tout simplement. Ses propriétés diurétiques étant connues depuis longtemps, elle est employée surtout contre l'hydropisie. Voir plus haut le n° 55. L'origine de la pastèque est attribuée par les botanistes à l'Afrique du Sud (Engler), par les philologues aux Indes (Laufer). Les noms de *biṭṭīḫ hindī* en arabe et *hinduvāna* en persan plaident en faveur de cette dernière hypothèse. Voir *ʿAbd al-Laṭīf*, p. 34 et suiv., plus haut notre article n° 54 (*biṭṭīḫ*) et plus bas la note à l'article 332 (*qarʿ*).

99. *Difla*. Laurier-rose.

C'est *ar-rūdūd* et en persan *ḫarzahraǧ*, ce qui signifie, dit-on, le «poison de l'âne».

[Diosc. IV 81; Ghāf. 248; IB 873; ʿAbd ar-Razzāq 246; Issa 124,,; Loew I 206-212.]

Difla est une transcription arabe du grec δάφνη (*daphnê*), et *rūdūd* une corruption abrégée du nom grec ῥοδοδάφνη (*rhododáphnê*) qui est le laurier-rose (*Nerium Oleander* L.). Le nom persan — déformé dans le texte en *ḫūrahraǧ* — a été rétabli par moi d'après le persan *ḫar* «âne» et *zahra* «poison». On sait que les feuilles du laurier-rose contiennent un poison qui peut être nuisible aux bêtes de somme [1]. Hehn (309-311) attribue l'origine du laurier-rose à l'Asie Mineure. Sa culture en Espagne est mentionnée par Ibn ʿAwwām (I 374 et suiv.).

100. *Duhn al-Ḥall*. Huile de sésame.

C'est l'huile du sésame (*simsim*) non décortiqué; l'huile du sésame décortiqué est connue sous le nom de *sīraǧ*.

[Diosc. I 34; IB 963; *Tuḥfa* 120.]

---

[1] L'orientaliste J. G. Wetzstein raconte comment son cheval est mort en Palestine au bord du Jourdain après avoir mangé une trentaine de feuilles de laurier-rose (dans l'introduction à l'ouvrage botanique de K. Koch, *Die Bäume und Sträucher des alten Griechenlands*, 2ᵉ édition, Berlin 1884, p. xvii).

Le premier nom se prononce plutôt *duhn al-ḥill; Tuḥfa* donne aussi la forme *ḫall* («vinaigre») qui est encore moins correcte. Le terme *sirağ* est d'origine persane (*sīra*, Vullers II 498). Maïmonide a donné ici l'explication plausible de ces deux noms au sujet desquels il y a quelque confusion dans les dictionnaires. IB donne une explication contraire, d'après le médecin arabe-chrétien Masīḥ (VIIIe siècle).

101. *Duhn al-Kalānağ.* Huile de noix de coco.

On dit aussi *kalkalānağ;* c'est l'huile de la noix de coco (*ğawz hindī*).

[IB 931; Dymock III 516.]

Cette huile est mentionnée par IB sous le nom de *duhn an-nārğīl.* Le mot *kalānağ* ne se trouve pas dans les dictionnaires; il est peut-être dérivé du sanscrit *kulañğa* qui désigne la racine de *galanga. Kalkalānağ* est (selon Vullers II 869) le nom persan d'un électuaire contre la diarrhée et la dysurie. *Maḫzan* (I 276-278) donne un long exposé sur la préparation de ces électuaires (*kalkalānağāt*).

102. *Duhn az-zift.* Huile de poix.

C'est de la poix (*zift*) et de l'huile de baleine (*zaït madās*).

[Diosc. I 72; IB 1114.]

Cette substance ne correspond donc pas tout à fait au πισσέλαιον (*pissélaion*) de Dioscoride qui constitue un extrait pur de poix. Voir le n° 138.

103. *Dūšāb.* Miel de dattes.

C'est le miel de dattes (*'asal at-tamr*) en particulier.

[IB 819, 850, 981 et 2211.]

Le miel de dattes est mentionné pour la première fois par Pline (XIX 91). *Dūšāb* est un terme persan pour «miel de raisin ou de dattes» (Vullers I 932); son équivalent arabe est *dibs* (IB 850), qui ne désigne aujourd'hui en Syrie que le miel ou sirop de raisins secs (Berggren 330 et suiv.).

104. *Dawğ.* Babeurre.

C'est l'écrémé du lait de vache tourné.

[IB 977 et 2097.]

Le mot *dawğ* est persan; le terme arabe pour le lait de beurre est *maḫīd.*

105. *Dayāsarūn.* Rob de noix.

C'est la confection de noix (*rubb al-ǧawz*).

Probablement une faute de copiste pour *diyāqārūn* (διὰ καρύων, *diá karýôn*, «préparation de noix»).

106. *Duhn al-ǧul.* Huile de roses.

C'est l'huile de roses (*duhn al-ward*).

[Diosc. I 43; IB 911.]

Ǧul est la forme arabisée du mot persan *gul* = rose.

107. *Duhn al-ḥinnā.* Huile de henné.

C'est *al-farfūs*.

[Diosc. I 55; IB 899, 719; *Tuḥfa* 174.]

Farfūs est certainement une mutilation de *qifrūs*, transcription arabe de κύπρος (*kýpros*) = henné (*Lawsonia inermis* L.), au lieu de κύπρινον μύρον (*kýprinon mýron*) = parfum ou huile de henné. On préparait et l'on prépare encore aujourd'hui en Orient une huile des fleurs de cette plante. Voir plus bas au n° 149 (*ḥinnā*).

108. *Diyāmarūn.* Rob de mûres.

C'est la confection de mûres (*rubb at-tūt*).

Le mot du titre est la transcription du grec διὰ μόρων (*diá mórôn* «préparation de mûres»). Voir Simonet 175.

[*fol. 83 r°*] [1].

109. [*Diyāqūdā.*] Sirop de pavot.

C'est le sirop de pavot (*šarāb al-ḫasḫās*).

[IB 988.]

On trouve aussi les formes *diyāqūd* et *dyāqūdūn*, transcription du grec διὰ κωδύων (*diá kôdýôn*). C'est un remède anodin et soporifique préparé avec des têtes de pavot. C'est

---

[1] Dans cette page du manuscrit original, le copiste Ibn al-Baïṭār a oublié d'insérer les titres des chapitres qu'il avait l'habitude d'écrire à l'encre rouge. J'ai suppléé autant que possible à ces lacunes.

le prédécesseur de notre sirop de morphine (sirop diacode). Voir Simonet 174. Ghāf. ms. (fol. 135 *b*) dit : « *Diyāqūd.* C'est le sirop de pavot. Il est appelé en romaïque et en grec ancien *diyāqūdiyūn* et en syriaque *diyāqūdā.* »

110. [*Darāsaǧ?*] Chondrille.

Une plante rouge qu'on mange; elle est une des espèces de chicorée (*hindabā'*) et est appelée aussi *aṭ-ṭarḫūn.*

[Théophr. VII 7 et 11; Diosc. II 133; IB 824, 866 et 2315; Issa 47_{16}; Loew I 433 et suiv.]

Darāsaǧ est persan, *ṭarḫūn* (voir au n° 173) probablement aussi. Je pense qu'ici *ṭarḫūn* est une mauvaise lecture pour *ṭaraḫšaqūn*, car la chondrille et le pissenlit *Taraxacum officinale* Wigg. appartiennent au même genre de Composées (*Chicoracées*). Le nom arabe de la chondrille est *ya'ḍid.* Voir aux n°s 114, 173 et 175.

[CHAPITRE DU *HĀ'*.]

111. [*Hilyawn.*] Asperge.

C'est en arabe *al-yarāmi'*, en grec *māsūnaǧ* et en espagnol *isfāraǧ*, et on dit aussi *safāraǧ.*

[Diosc. III 151; Sérap. 227; IB 2260; *Tuḥfa* 27, 123; 'Abd ar-Razzāq 256; Issa 24_{4}; Loew II 195-197.]

C'est *Asparagus officinalis* L. Le prétendu nom grec est mutilé; quant à *māršūbaǧ* (car c'est ainsi qu'il faut lire) c'est une forme arabe du nom persan *mār-čūba* [« bois-serpent » = asperge] (Vullers II 1115). *Isfāraǧ* est la transcription arabe du castillan *esparrago*, catalan *esparrech* (Simonet 192). Sérap. cependant connaît déjà la forme *asfāraǧ* comme transcription arabe du nom grec ἀσπάραγος (*aspáragos*). Hooper et Field (p. 88) ont trouvé le nom de *mār-čūba* à Hamaḏān en Perse pour *Asparagus adscendens* Roxb. Mais *A. officinalis* N., *A. sarmentosus* et *A. racemosus* Willd. sont également en usage médical (comme diaphorétiques) dans le Proche Orient. Son nom populaire en Égypte, Syrie et Perse est *ḥalyūn.*

112. [*Halīlaǧ.*] Myrobalan.

On l'appelle dans la langue des Indiens *hārsar*, et c'est *al-mufarfaḥ* (?).

[Sérap. 71 et 226; IB 2261; *Tuḥfa* 43 et 126; 'Abd ar-Razzāq 253; Issa 178_{16} et 179_{1-2}; Dymock II 1-5; Laufer 378; Ducros 13-15.]

Le titre de ce paragraphe manque également et a été suppléé par nous; en outre le dernier nom est sans points diacritiques ni voyelles. Je suppose qu'il s'agit ici de la drogue bien connue *halīlağ* (aussi *ahlīlağ* ou *ihlīlağ*). C'est le nom persan arabisé *halīla*, lui-même dérivé du sanscrit *harītāki*. Le terme *hārsar* donné par Maïmonide est probablement une corruption du nom sanscrit qui est conservé encore aujourd'hui dans le dialecte de Bengale. En hindoustani on appelle le myrobalan *harrā* ou *haryā*. Ghāf. ms. (fol. 144 *b*) cite parmi les synonymes pour myrobalan chébule les noms indiens mutilés *hāzarī*, *hārīqūn* et *hārūṭ*, tous tirés du *Ḥāwī Kabīr* d'ar-Rāzī. C'est une des espèces de myrobalans, fruits laxatifs de la Combrétacée *Terminalia Chebula* Retz. (ou *citrina* Roxb.); ils étaient inconnus des Grecs — qui appelaient *myrobálanoi* les fruits de *Moringa aptera* Gaertn. (en arabe *bān*). — Ce sont les Indiens qui récoltaient les fruits de ces arbres qui poussent partout dans les Indes et en Birmanie; ils appréciaient beaucoup les qualités astringentes du fruit vert et laxatives du fruit mûr. La drogue était importée en Perse par voie d'Afghanistan (d'où le nom de «myrobalans de Kaboul») et de là dans les pays de langue arabe. Voir le commentaire de Renaud-Colin dans la *Tuḥfa* et les remarques de Sir George Watt sur le commerce de la drogue [1]. Ducros a trouvé dans les bazars du Caire trois epèces de myrobalans *ahlīlig* dont une espèce, la plus petite, est appelée *hindī šaʿīrī* («indien hordéiforme»). On s'en sert comme astringent intestinal et comme matière tannante. *Al-mufarfaḥ* est probablement une mutilation d'*al-ʿarfağ*, nom d'une autre drogue indienne (Malabathrum).

113. [*Harnawa.*] Poivre d'Inde.

C'est ce qu'on appelle en Espagne *al-fulaīfala*.

[Sérap. 208; IB 1701 et 2253; *Tuḥfa* 394; ʿAbd ar-Razzāq 258; Loew 358 et suiv.]

La vocalisation correcte est *fulaīfila*. Leclerc et autres ont admis l'identification de ce nom par les Arabes avec le fruit de l'agalloche (*Aloexylon Agallochum* Lour.), parce qu'ils croyaient que le «poivre d'Inde» ou piment (*Capsicum* Tourn.), avec ses variétés, provenait des Indes. Mais Schweinfurth a prouvé que certaines de ces variétés sont originaires d'Afrique, et que leurs fruits pouvaient être connus des Arabes.

114. [*Hindabā'.*] Chicoracées diverses.

C'est en grec *anṭūbiyā* [2], et il y en a plusieurs espèces. L'espèce qui est très connue et réputée dans le Maghrib est celle qui est appelée en berbère *tīfāf* et en espagnol *šarrāliya;* son nom en arabe est *yaʿḍīd* et *aš-šarqīn*.

---

[1] *The Commercial Products of India* (London 1908), p. 1072-1076.

[2] Dans le texte *ānṭūniyā*, erreur de copiste.

Il y en a une autre espèce, sauvage, qui est appelée dans les livres médicaux *ṭalaḫšaqūq, aṭ-ṭalaḫšaqūn* et *aṭ-ṭaraḫšaqūn;* son nom en grec est *āmīrūn* et son nom en arabe est *al-ʿalaṭ;* c'est «le légume amer» (*al-baqla al-murra*).

[Diosc. II 132; Sérap. 165; IB 2263; *Tuḥfa* 124; ʿAbd ar-Razzāq 254; Issa 48_{11-12}, 177_{12}, 172_{8}; Loew I 433-439.]

Hindabā' est la forme arabe du syriaque *anṭūbiyā*, terme dérivé du nom grec ἴντυβος (*íntybos*), qui est comme σέρις *séris* nom générique de plusieurs Chicoracées. Ici c'est d'abord l'endive (*Cichorium Endivia* L.), ensuite *C. divaricatum* Schousb. (*ʿalaṭ*), et enfin la chicorée sauvage ou pissenlit (*Taraxacum officinale* Wigg.). *Āmīrūn* n'est pas grec[1], mais latin (*amarum*). *Šarrāliyā* est la transcription de l'ancien castillan *sarraja*, moderne *cerraja*, portugais *cerralha*, et désigne le laiteron (*Sonchus oleraceus* L.). Toutes ces plantes ont été désignées par Maïmonide dans ses autres ouvrages sous des noms arabes. Elles faisaient partie des «herbes amères» (מרור *mārōr*) consommées par les Juifs à la fête de Pâques. Le nom *šarqīn* ne se trouve nulle part ailleurs (mauvaise lecture pour *galawīn*, nom égyptien moderne? Voir nos numéros 110, 173 et 175). Pour la description de la culture de la chicorée en Espagne, voir Ibn ʿAwwām (II 146-149).

115. [*Hayūfāriqūn.*] Hypericum.

C'est ce qu'on appelle *ad-dāḏī ar-rūmī;* son nom le plus connu chez le peuple du Maghrib est *al-munsiyya* («oubli») et en espagnol *baniyūla* (*viñuela*). C'est l'herbe du cœur (*ʿušbat al-qalb*), et il est appelé aussi *nūša* (? peut-être cast. *nuez* = noix?).

[Diosc. III 154; IB 2205; *Tuḥfa* 125; Issa 96_{14}; Loew I 655-657.]

Le nom du titre est la transcription du grec ὑπερικόν (*hyperikón*). La plante en question est le millepertuis (*Hypericum perforatum* L., Hypéricacées) qui fournit un fruit rouge et cordiforme. Le nom *dāḏī rūmī* («d. grec») a été donné par Ḥunaïn ibn Isḥāq. *Munsiyya* est un nom qui s'explique bien («oubli»), mais n'a pas été trouvé dans d'autres livres de synonymes; Issa donne entre autres le nom *mu'nis al-waḥš* («qui apaise le chagrin») qui a visiblement le même sens que le premier. Le dernier nom, fort mutilé, se lit peut-être aussi *mu'nisa* («calmant»). Le nom espagnol *viñuela* désigne une petite vigne (Simonet 62); la forme donnée par Simonet (p. 2) est *abobriella*, et plus tard (613 et suiv.) *yerba corazonera*, tandis que le nom du millepertuis en espagnol moderne est *corazoncillo*. Les deux

---

[1] L'affirmation de Loew (I 436) qu'il existe un nom grec ἄμυρον n'est pas confirmée par les dictionnaires.

noms signifient «herbe du cœur», sans doute à cause de la forme du fruit. La lecture *nūša* est aussi incertaine que son explication.

116. [*Hāl.*] Cardamome.

C'est la petite *al-qāqulla;* on l'appelle *hāl-bawwā* et *ǧar-bawwā;* c'est *aš-šamšīr.*

[Sérap. 260 et 265; IB 1722; *Tuḥfa* 342; 'Abd ar-Razzāq 739; Issa 74_{25}; Loew III 499 et suiv.; Dymock III 428-436; Ducros 80.]

C'est le petit cardamome (*Elettaria Cardamomum* White et Matern, Zingiberacées), drogue indienne dont les noms persans *hāl* et *hīl* proviennent du sanscrit *ēlā*. *Buwwā* est le mot persan pour «arome»; *ǧar-buwwā* est probablement une autre lecture de *ḫīr-buwwā* (Vullers I 769). *Qāqulla* paraît être un mot de racine sémitique ancienne, puisqu'on le rencontre en assyrien sous la forme *qāqūlu* (Meissner d'après Loew). *Šamšīr* est une mauvaise lecture du nom persan *šūšmīr* (Vullers II 479). Le petit cardamome est vendu dans les bazars du Caire comme condiment sous le nom de *ḥabbehān*, dérivé de l'arabe classique *ḥabb al-hāl* (Ducros).

[*fol. 83 v°.*]

117. *Hayūfāqasṭīdās.* Jus d'hypociste ou d'orobanche.

On dit aussi *hūfaqṭīdās.* Ce nom s'applique au pressis de l'orobanche (*aṭ-ṭarāṭīṭ*).

[Diosc. I 97; IB 2266; *Tuḥfa* 199; 'Abd ar-Razzāq 407.]

IB conteste l'explication donnée ci-dessus par certains auteurs, par exemple Ibn Sīnā, et répétée par Maïmonide; il veut appliquer le nom *hayūfāqisṭīdās* (dérivé du génitif de ὑποκιστίς (*hypokistis*) au vrai hypociste (*Cytinus Hypocistis* L.), plante de la famille des Cytinacées. Idrīsī (n° 261) partage son opinion. Pour l'orobanche, voir plus bas au n° 174 (*ṭarāṭīṭ*).

118. *Harṭamān.* Avoine.

C'est *al-qarṭamān,* une des espèces de céréales (*qaṭānī*); c'est à l'origine *al-ḫurṭal.*

[Théophr. VIII 4; Diosc. II 94; Sérap. 127; IB 775; *Tuḥfa* 338; 'Abd ar-Razzāq 753; Issa 28_{10}; Loew I 686-690.]

La graine en question est l'avoine (*Avena sativa* L.). Les noms *harṭamān* et *qurṭumān* — c'est ainsi que vocalisent les dictionnaires — paraissent en effet dérivés de *ḫarṭal.* Ce mot est arabe et non persan, comme l'ont prétendu quelques auteurs arabes.

119. *Hayy Afšurağ.* Rob de coings.

C'est la confection de coings (*safarğal*).

Ce nom est la forme arabisée du persan *bihī-afšura* (*bihī* = coing; *afšura* = suc exprimé, pressis, confection); c'est un des nombreux robs que connaissait la pharmacopée des Orientaux.

120. *Hadaba.* Cloporte.

C'est le ver (Crustacé) qui se trouve sous les jarres à filtrer et qui se contracte et s'enroule. Son nom arabe est *ḥimār-qabbān.*

[Diosc. II 35; Sérap. 244; IB 2250.]

C'est le cloporte (*Oniscus asellus*) qui servait parfois de remède contre la jaunisse et les fièvres, comme les vers de terre que nous rencontrerons plus tard au n° 402. Les noms arabes désignent «l'âne qui se roule en boule» et sont la traduction de l'article II 35 de Dioscoride *ὄνοι οἱ ὑπὸ τὰς ὑδρίας* («les ânes qui se trouvent sous les jarres d'eau»). Les cloportes étaient officinaux en Europe sous le nom de *Millepedae* jusqu'au début du XIXe siècle.

CHAPITRE DU *WĀW.*

121. *Ward.* Rose.

C'est *al-ğul* chez les médecins, quoique les Arabes n'aient appliqué ce nom qu'à sa variété blanche en particulier.

[Théophr. VI; Diosc. I 99; Sérap. 393; IB 2274; *Tuḥfa* 137 et 278; 'Abd ar-Razzāq 227 et 260; Issa 156-157; Loew III 193-211; Ducros 116.]

Gul est le mot persan pour «rose»[1], *gulnasrīn* pour une petite rose blanche (églantier, Vullers II 1312). Les noms: copte (ⲟⲩⲉⲣⲧ), arabe (*ward*), persan (*gul*), grec (*rhódon*), portugais (*guedre*) et le nom de la rose dans les langues de l'Europe centrale et occidentale sont tous dérivés de la forme iranienne *varda* (Loew II 194).

Les feuilles de roses étaient en usage chez les peuples musulmans pour préparer de l'eau de rose et des remèdes surtout oculaires. On vend encore les boutons séchés de la rose rouge (*Rosa gallica* L.) dans les bazars du Caire sous le nom de *zirr ward* (Ducros).

---

[1] *Muḫaṣṣaṣ*, XI, 196, l. 2, a l'orthographe *ğull.*

122. *Wasaḫ al kūr* («ordure de ruche»). Propolis.

C'est *al-ʿaǧar*.

[Diosc. II 84; Sérap. 526; IB 1576 et 2289; ʿAbd ar-Razzāq 262.]

Le nom du titre désigne le πρόπολις (*própolis*) de Dioscoride, sorte de résine avec laquelle les abeilles bouchent d'abord les ouvertures de leurs ruches. *ʿAǧar* est certainement une mutilation de *ʿikbir*. Ghāfiqī (selon IB) conteste l'identité de *própolis* et de *ʿikbir* et dit que cette dernière substance est le pollen récolté par les abeilles. La «crasse des ruches» était utilisée comme remède contre la toux et les maladies de la peau. La traduction «crasse des bains» présentée par Guigues (Sérap. 526) est erronée.

123. *Wars*. Divers.

Ce nom désigne une herbe qui croît au Yémen et qui produit une couleur jaune.

Il s'applique, en plus, à une concrétion qui se rencontre dans la bile des bœufs et qui est formée comme les calculs dans les reins et dans la vessie; le peuple en Égypte l'appelle «la perle de bœuf» (*ḫarazat al-baqar*)[1].

[Sérap. 518; IB 2283; *Tuḥfa* 133; ʿAbd ar-Razzāq 268 et 350; Issa 117_7; Loew II 26-27; Dymock I 420-423 et III 298.]

Les médecins et botanistes arabes ont décrit sous le nom de *wars* une matière colorante rouge provenant des Indes et de l'Arabie. Les botanistes européens ont cru que c'était le produit de *Memecylon tinctorium* Willd. Ce n'est que récemment qu'on a découvert que *wars* est le produit (glandes extérieures rouges des gousses) de la Légumineuse *Flemmingia rhodocarpa* Bak. qui croît aux Indes, dans l'Arabie méridionale et en Abyssinie. Elle forme une poudre rouge-grenade («rouge d'Andrinople») qui sert à remplacer ou à sophistiquer la *kamala*, produit de la «rottlière des teinturiers» (*Mallotus philippinensis* Mill.). Cette dernière matière porte en arabe les noms *wars hindī* et *qanbīl* (voir plus bas le n° 327).

Quant à l'autre substance, c'est le calcul biliaire du bœuf appelé *wars* au Maroc (Renaud-Colin). Je n'ai pas entendu en Égypte le nom indiqué par Maïmonide (*ḫarazat al-baqar*

---

[1] Dans le texte : *ǧazarat al-baqar* («carotte de bœuf»), curieuse erreur du copiste Ibn al-Baïṭār. Le célèbre naturaliste français Pierre Belon, *Les observations de plusieurs singularitez*, etc., Paris 1554, p. 205, décrit la «pierre de fiel de bœuf» que les bouchers du Caire vendaient à son époque comme une drogue estimée surtout par les juifs orientaux; il lui donne le nom arabe *Haraczi* (= *ḫaraza*).

= «perle de bœuf»), mais il était bien connu à Kōhēn qui le mentionne (p. 158 l. 26) avec description de la drogue, pour permettre de la vérifier et de se garantir des sophistications. Dāwūd (I 234) connaît également cette drogue et la nomme *ḫarazat al-baqar;* il l'explique comme *ḥağar al-baqar* («calcul de bœuf») et lui donne aussi le nom de *warsīn* (mauvaise lecture pour *wars?*). ʿAbd ar-Razzāq (n° 350) la désigne sous les noms *ḥağar marārat al-baqar* («calcul biliaire de bœuf»), *ḫaraza, ḫarazat al-būmiya* (nom inexpliqué), *ḥarḍa* (terme déjà chez Ibn Biklāriš, selon Dozy I 271) et *warš;* ce dernier nom est sans doute une mauvaise lecture pour *wars.*

124. *Wašaq.* Gomme ammoniaque.

On dit aussi *ašaq, ašağ et wašağ.* C'est *lizāq aḏ-ḏahab* («la chrysocolle») et «la gomme de férule» (*samğ al-kalaḫ*); on l'appelle en espagnol *al-ğatta* (*guta*). Il y a ensuite une espèce de *kalaḫ* qui a une gomme dont les propriétés se rapprochent de celles de l'*ašaq;* cette espèce est celle qu'on appelle «suicide» (*qātil nafsihi*).

[Diosc. III 84; Sérap. 414; IB 83; *Tuḥfa* 29 et 135; ʿAbd ar-Razzāq 28; Issa 71,8; Loew III 457; Dymock II 156-160; Ducros 174.]

La gomme ammoniaque (Ἀμμωνιακόν) mentionnée par Dioscoride était sans doute un produit africain provenant de *Ferula marmarica* Ahrs. et Taub. ou de *F. tingitana* L. (Ombellifères). Les Arabes ont identifié cette gomme-résine avec *ušaq* ou *wušaq*, produit de l'Ombellifère persane *Dorema Ammoniacum* Don. Le nom, qui s'écrit de dix manières différentes, est la forme arabe du mot persan *uša;* un deuxième nom persan de la gomme ammoniaque est *andarān* (Vullers I 129). L'autre gomme est peut-être le produit de *Dorema glabrum* Fish et Mey (Aitchison) et est appelée «suicide» parce qu'elle perd du poids par l'évaporation. Le nom espagnol, probablement *guta*, désigne aujourd'hui la gomme gutte. La gomme ammoniaque était utilisée pour des fumigations et entrait dans la composition de certains remèdes, surtout des remèdes oculaires. Les doreurs s'en servaient pour leur travail, d'où provient le nom «chrysocolle». Les droguistes égyptiens vendent actuellement surtout la «fausse gomme ammoniaque» (*fasūḫ*) provenant du Maghrib. «Cette drogue se présente en masses volumineuses irrégulières, d'un jaune brunâtre, sa saveur est âcre, piquante, amère et nauséeuse» (Ducros). Celle qui est vendue au Caire provient probablement de *Ferula tingitana* L., *F. communis* L. (toutes deux des plantes méditerranéennes) et de *Ferula orientalis* L. qui croît en Arménie, dans le Caucase et les montagnes de la Grèce. Le *fasūḫ* est donné en Égypte comme purgatif léger et abortif, et sert pour l'incantation de la fête de *ʿašūra* (le dixième jour après le nouvel an).

125. *Waǧǧ.* Acore vrai.

C'est ce qui est appelé en espagnol *ašbaṭānna* (*espadaña*); c'est ce qu'on appelle «la fleur» (*az-zahra*); son nom grec est ἄκορον (*ákoron*).

[Diosc. I 2; Sérap. 512; IB 2270; *Tuḥfa* 129-190 et 349; ʿAbd ar-Razzāq 259; Issa 5_6; Loew I 697; Dymock III 539-542.]

La drogue en question est le rhizome de l'Aroidée *Acorus calamus* L. plante chinoise et indienne, et plus tard répandue en Occident. Le nom *waǧǧ* est la forme arabe du persan *waǧ*, et ce nom est dérivé du sanscrit *vačā* (Laufer 583). Les Arabes ont confondu cette drogue avec le κάλαμος (*kálamos*) de Dioscoride qui est une autre racine indienne (voir plus bas le n° 329, *qaṣab aḏ-ḏarīra*). Le nom espagnol est, plus correctement, *ašbaṭila*, en castillan *espadilla* (Simonet 193). *Ašbaṭāna* (castillan *espadaña*) désigne «la masse d'eau» (*Typha latifolia* L.). Ces noms proviennent tous deux du latin *spatula* et désignent des plantes à feuilles en lame de sabre (Renaud). Le rhizome d'*Acorus* se vend dans les bazars du Caire sous le nom de *qaṣab aḏ-ḏarīra* (Ducros 189) ou *ʿirq ēkar;* ce dernier nom est évidemment dérivé d'*ákoron*. La racine sert de carminatif et entre dans la préparation de certains aphrodisiaques appelés *manzūl*.

126. *Wasma.* Isatis et indigo.

C'est *al-ḫaṭr;* ce sont les feuilles de l'indigotier (*an-nīlaǧ*) et c'est *al-ʿiẓlim;* c'est [*fol. 84 r°*] cela que le peuple (en Égypte) appelle *an-nīl* et dont on se sert pour teindre en noir.

[Diosc. II 184; Sérap. 157 et 517; IB 2291; *Tuḥfa* 182; ʿAbd ar-Razzāq 267, 400 et 588; Issa 101_1 et 98_{14}; Loew I 493-505; Ducros 34.]

Le nom arabe *wasma* s'applique en premier lieu aux feuilles du pastel (*Isatis tinctoria* L., Crucifères), mais aussi à celles de l'indigotier (*Indigofera tinctoria* L., Légumineuses). L'*Isatis* est répandue dans les pays méditerranéens, l'*Indigofera*, originaire des Indes, a été introduite plus tard en Perse, en Égypte, etc. La confusion continuelle qui a existé entre ces deux plantes leur a fait porter indifféremment les mêmes noms (*wasma*, *ʿiẓlim*, *ḫiṭr*, *nīla*, etc.). Ducros (34) a encore trouvé, vers 1910, dans les bazars du Caire les semences d'indigo (*ḥabb en-nīla*) et les feuilles d'isatis (*ḥenna magnūn*). Aujourd'hui on n'y trouve que l'indigo artificiel des usines européennes. Ibn ʿAwwām (I 125-126) décrit, suivant le botaniste Abu'l-Ḫaïr, la culture en Espagne du pastel qu'il appelle *as-samāwī* («couleur de ciel, azuré»). Voir plus bas les articles 159 (*ḥabb an-nīl*) et 249 (*nīla*).

127. *Wadaʿ*. Cauri.

C'est la coquille d'un ver (mollusque) qui se trouve dans la mer; on l'appelle aux Indes *al-kawda*.

[IB 2272; *Tuḥfa* 130, 459; ʿAbd ar-Razzāq 261; Hobson-Jobson (*Cowry*) 269-271.]

C'est le cauri, coquillage d'un mollusque gastéropode (*Cypraea moneta*) bien connu. Le nom indien est *kawrī*. En médecine les Arabes le pulvérisaient et s'en servaient dans les collyres secs.

128. *Warašān*. Palombe, ramier.

C'est une espèce de pigeon (*al-ḥamām*).

[IB 2284; *Tuḥfa* 134; ʿAbd ar-Razzāq 271.]

Il s'agit de la colombe-ramier (*Columba palumbus*). Le sang des jeunes colombes était employé dans les collyres en pâte (*šiyāf*) contre les ecchymoses oculaires. Idrīsī (134) donne pour le ramier le nom arabe populaire *dalam* qui se trouve aussi chez Dozy I 458.

129. *Waral*. Varan et scinque.

On dit que c'est le petit du crocodile (*timsāḥ*). C'est une espèce de lézard-scinque (*saqanqūr*); c'est confirmé par le fait que ceux qui mangent de la chair de crocodile disent qu'ils éprouvent une forte érection.

[Diosc. II 66; IB 2285 et 1197; *Tuḥfa* 131 et 385; ʿAbd ar-Razzāq 265.]

Waral — en dialecte égyptien moderne *waran* — est le saurien *Varanus* (*niloticus*, *arenarius*, *griseus*), d'assez grande taille (jusqu'à 1 mètre), qui est très répandu dans les déserts de l'Égypte et de l'Afrique du Nord. Les Bédouins mangent sa chair. Il n'a rien de commun avec le crocodile.

Le scinque est un petit lézard (*Scincus officinalis*) du désert; il est également très répandu en Égypte où on le vend séché dans les bazars des drogues comme remède aphrodisiaque. Le fameux explorateur et naturaliste G. Schweinfurth (mort en 1925) m'a raconté qu'il a vu, vers 1880, les scinques se promener vivants dans les étalages de certains droguistes du Caire. La chair de tous ces sauriens était considérée comme aphrodisiaque, ce qui explique la note y relative de Maïmonide. Dans son précis «Sur le coït», composé pour le sultan ʿUmar ibn Nūr ad-Dīn (1179-1192), Maïmonide mentionne une fois la chair de scinque et deux fois le sel qu'on trouve dans les intestins de ce lézard, comme aphrodisiaques connus. L'éditeur du texte arabe de ce précis a traduit incorrectement les passages en question. (H. Kroner, *Eine medizinische Maimonides-Handschrift aus Granada*, dans *Janus* [Leyde 1916], 226_6 et 228_5.)

CHAPITRE DU *ZĀ'*.

130. *Zaïtūn.* Olive et olivier.

Il y en a une espèce sauvage qui croît dans les montagnes; son arbre est appelé *al-ʿaṯm*, en espagnol *al-laštīra* (*olivastro, oleastro*) et *az-zabnūǧ;* le peuple du Maghrib l'appelle *az-zanbūǧ*, et le fruit de cet arbre, c'est-à-dire le sauvage, est appelé par les Arabes *ad-daʿaǧ*.

[Théophr. I-II; Diosc. I 105; Sérap. 95; IB 1140; ʿAbd ar-Razzāq 273 et 305; Issa 127₁₂₋₁₄; Loew II 287-295.]

Tous les noms cités ici par Maïmonide désignent l'olivier sauvage (*Olea Oleaster* L. K.). Le premier est en général vocalisé *ʿuṯm*. *Zabbūǧ* ou *zanbūǧ* (originairement un mot berbère) s'est conservé en espagnol moderne sous la forme *acebuche* = olivier sauvage. *Daʿaǧ* a le sens de «noirceur»; mais je suppose qu'il s'agit ici d'une faute de copiste pour *zaǧbaǧ* (Freyt. I 240) ou *zaǧbuǧ* (Issa) qui est un nom arabe connu du fruit de l'olivier sauvage. Ibn al-ʿAwwām (I 207-225) parle longuement de la culture de l'olivier dans l'Espagne musulmane. Le nom de l'olive en espagnol (*aceituna*) est dérivé de l'arabe.

131. *Zaït.* Huile d'olive (omphacine).

Zaït al-infāq est ce qui est exprimé des olives vertes. *Az-zaït ar-rikābī* (l'huile de transport) est l'huile bien connue; les Arabes l'appellent ainsi parce qu'ils ne la connaissent qu'importée chez eux de Syrie à dos de bêtes de somme (*rikāb*, «bât» de chameau, etc.).

[Diosc. I 30-34; Sérap. 94; IB 184 et 1141; *Tuḥfa* 155; ʿAbd ar-Razzāq 297-298.]

Infāq ou *unfāq* est la transcription arabe du grec ὀμφάκιον (*omphákion*) qui désigne l'huile extraite des olives avant la maturité («omphacine»). *Tuḥfa* lui donne le nom de *zaït al-Filasṭīn* («huile de Palestine»). L'Arabie et l'Égypte ont dû de tout temps importer l'huile d'olive parce que leurs terres désertiques ne se prêtent pas bien à la culture de l'olivier [1]. L'huile s'appelle toujours en Espagne *aceite*, nom dérivé de l'arabe.

---

[1] Kōhēn (p. 133) dit expressément que *rikāb* veut dire «chameau» et que cette huile était transportée à dos de chameau de Syrie et de Palestine en Égypte. Ghāf. (ms. fol. 177 *b*) dit de même : «*Zaït rikābī*. C'est *zait al-infāq* (omphacine) c'est-à-dire l'huile obtenue avec les olives non mûres; les habitants d'al-ʿIrāq l'appellent *rikābī* parce qu'elle est importée de Syrie à dos de bêtes de somme (*rikāb*) qui sont des chameaux (*ibl*). Les Égyptiens l'appellent l'huile de Palestine (*az-zaït al-filasṭīnī*).

132. *Zaʿrūr.* Azérole, nèfle.

C'est « la prune d'hiver » (*al-iǧǧāṣ aš-šitiwī*) et « l'appétissante » (*al-muštahā*); on dit que c'est le fruit de « l'arbre de l'ours » (*šaǧarat ad-dubb*). Le nom du néflier est *an-nulk* (*nilk*).

[Sérap. 532; IB 1112; *Tuḥfa* 152; ʿAbd ar-Razzāq 38 et 296; Issa 595; Loew III 244-256.]

Cette drogue est le fruit desséché de l'azérolier (*Mespilus Azarolus* All. ou *Crataegus Az.* L.). *Zaʿrūr* est un nom arabe de provenance sémitique; les noms espagnol (*acerola*), français (*azérole*), etc., en sont dérivés. Le nom *nulk* manque dans notre texte de points diacritiques. Il se trouve comme nom arabe (*nalk, nilk, nulk*) chez Issa et Freyt. (IV 336), comme nom persan (*tilk*) chez Vullers (I 458). Suwaïdi (fol. 95 *b*) affirme que ce nom est écrit avec un *nūn*. Le nom *muštahā* désigne également au Maghrib le radis (Issa 154,). *Šaǧarat ad-dubb* désigne aussi bien l'azérolier et le néflier (*Mespilus germanica* L.) que l'arbousier (*Arbutus Unedo* L.). Ibn ʿAwwām a décrit la culture de l'azérolier (I 250 et suiv.).

133. *Zarāwand.* Aristoloche.

Il y en a une espèce ronde et une longue; toutes les deux existent dans le Maghrib, mais la ronde, qui est importée de l'Irāq (Mésopotamie) est plus efficace; c'est celle-ci qu'on emploie. Le nom du *zarāwand* en grec est [*fol. 84 r°*] ἀριστολοχία (*aristolokhía*), en espagnol *qalabǧūla* (*calabazuela*) et en berbère *masmaqūra* (espagnol *masmacora*). C'est « l'arbre d'Ibn Rustum » (*šaǧarat Ibn Rustum*) ou *ar-rāʾiza*. Le nom de l'espèce longue est aussi « l'arbre aux hirondelles » (*šaǧarat al-ḫaṭāṭīf*).

[Théophr. IX 13-15; Diosc. III 4; Sérap. 531; IB 1099; *Tuḥfa* 140; ʿAbd ar-Razzāq 272; Issa 214; Loew I 222 et suiv.; Ducros 114.]

Le nom *zarāwand* est persan; les deux plantes, *Aristolochia rotunda* et *longa* L., poussent dans les pays méditerranéens et dans l'Asie centrale. Le nom grec a été donné pour signifier l'action emménagogue de la racine. Le premier nom espagnol de l'aristoloche ronde est le castillan *calabazuela* (« petite calebasse », à cause des tubercules ronds du rhizome) [Simonet 72]. *Masmaqūra* n'est pas berbère mais également espagnol (*masmacora*, Simonet 342). Je pense que le nom *ar-rāʾiza* est également espagnol (*raiz* = racine). Enfin Suwaïdi (97 *a*) connaît un quatrième nom espagnol, *bubra* (*buebra redonda*) pour l'aristoloche ronde. La provenance du nom *šaǧarat Ibn Rustum* (mutilé dans le langage populaire du Maroc *buruštam*, etc.) est inconnue. L'unique manuscrit d'Idrīsī donne (p. 143) au nom berbère la forme *burūsiyā*.

On vend encore les deux aristoloches dans les bazars du Caire (Ducros) (*zarāwand medaḥrag* et *ṭawīl*).

134. *Zanǧafr.* Cinabre.

On dit que c'est incorrect et que le vrai nom est *sanǧafr;* c'est *al-fasrīqūn* (*ψωρικόν psórikón*).

[Diosc. V 94; IB 1132; *Tuḥfa* 147; ʿAbd ar-Razzāq 284.]

Les noms arabes sont des corruptions du persan *šangarf* شنگرف (Vullers II 471) qui désigne le cinabre (sulfure de mercure). Voir la discussion de la représentation de κιννάβαρι (*kinnábari*) chez les Grecs par Colin-Renaud. *Psorikón* de Diosc. (V 99) n'était pas le cinabre, mais une composition de vitriol (voir n° 140 *zāǧ*) avec la calamine.

135. *Zaʿfarān.* Safran.

C'est *al-ǧādī* et on l'appelle aussi *kurkum*.

[Théophr. I 6; Diosc. I 26; Sérap. 528; IB 1110; *Tuḥfa* 151; ʿAbd ar Razzāq 275; Issa 606; Loew II 7-25.]

Les trois noms sont sémitiques. *Kurkum* provient de l'hébreu et araméen כרכם *karkōm* et désigna plus tard non seulement les étamines du safran (*κρόκος krokós*, *Crocus sativus* L.) mais aussi le rhizome de curcuma (*Curcuma Longa* L., Zingibéracées), parce que les deux drogues donnent une teinte jaune intense. Voir au n° 205 (*kurkum*). Le safran a été de tout temps une matière précieuse et partant soumise à la falsification. On ne trouve que très rarement le vrai safran dans les bazars du Caire. Ibn ʿAwwām a donné (I 116-118) une description détaillée de la culture du safran près de Séville et de la récolte des précieuses étamines.

136. *Zūfā raṭb.* Suint.

C'est la graisse de laine (*dasam aṣ-ṣūf*). Le (*zūfā*) grec est sans rapport avec quoi que ce soit et sans relation avec une propriété; c'est l'herbe connue.

Comme l'ont fait remarquer Leclerc (IB 1136-1137) et Renaud-Colin (*Tuḥfa* 141, 142), les Arabes ont confondu les deux termes grecs de Dioscoride (II 74 et III 25) *οἴσυπος* (*oísypos*) «suint», et *ὕσσωπος* (*hýssōpos*) «hysope», qui ont été transcrits tous les deux *zūfā*. Mais on les a distingués par les adjectifs, en mettant *zūfā raṭb* («z. humide») pour suint, et *zūfā yābis* («z. sec») pour hysope. Cela a causé également beaucoup de confusion dans les traductions latines du moyen âge. [L'hysope officinale (*Hyssopus officinalis* L.,

Labiées) croît dans la région méditerranéenne et en Asie moyenne[1]. Ses feuilles et ses sommités fleuries étaient employées comme stimulants, pectoraux et comme condiment.] Voir aussi Sérap. 137 et 469 (commentaire de Guigues) et ʿAbd ar-Razzāq 277-278 (commentaire de L. Leclerc).

137. *Zarnab.* Incertain.

C'est *al-falanǧa* et « pied de corbeau » (*riǧl al-ġurāb*) et « pied de sauterelle » (*riǧl al-ǧirād*).

[Sérap. 181; IB 1098; ʿAbd ar-Razzāq 288; Issa 178₄; Loew I 364-366; Dymock III 374-375.]

Le nom *zarnab* est arabe; il n'a pu être identifié jusqu'à présent. L'identification avec l'if commun (*Taxus baccata* L.) adoptée par Issa semble ne pas être fondée. L'assimilation avec la Bixinée indienne *Flacourtia Cataphracta* Roxb. est discutée par Leclerc (IB), Dymock et Loew. Il vaudrait donc mieux laisser la question en suspens. Quant au nom *falanǧa* il est persan et, selon Idrīsī (146) et Dozy (s. v. *aflanǧa* I 29), identique au *zarnab;* c'est selon Vullers (II 690) une semence rouge qui entre dans la composition des parfums. Dozy est enclin à identifier *falanǧa*, d'après Ibn al-Ǧazzār, avec l'espagnol *falaǧa* = *helecho* = fougère, tandis que Clément-Mullet (Ibn al-ʿAwwām) l'identifie avec la cuscute. Forskål a entendu en Arabie le nom de *riǧl al-ġurāb* pour une espèce de pavot cornu, *Chelidonium dodecandrum* = *Roemeria dodecandra* Stapf. Kōhēn parle de cette plante en deux endroits : d'abord (p. 132, l. 11) sous le nom de *riǧl al-ġurāb* qu'il identifie avec *āṭiririllāl* (berbère = « pied d'oiseau ») d'Ibn al-Baiṭār, en ajoutant que c'est ce dernier qui a introduit ce remède contre la lèpre blanche (*baraṣ*) en Égypte; et ensuite (p. 133, dernières lignes) il dit que d'après Ibn al-Gazzār le *zarnab* était un grand arbre du Mont Liban ayant des feuilles comme celles du saule et une odeur de citron. Mais il ajoute (p. 134, premières lignes) que le nom *zarnab* est appliqué aussi à deux espèces de fleurs jaunes à odeur aromatique importées de l'Irāq qu'il avait vues lui-même. Dāwūd (I 346) s'élève contre l'identification du *zarnab* avec un arbre libanais et prétend que c'est une herbe pas plus haute qu'un tiers de coudée. Elle pousse, selon lui, en Perse et en Syrie; mais la dernière espèce manque d'arome et d'âpreté.

138. *Zaft.* Poix.

La poix liquide (*az-zaft ar-raṭb*) est appelée *al-qīr;* c'est l'asphalte (*al-ašbant*). La poix sèche est appelée aussi *al-qār*.

---

[1] Dymock (III 116) a constaté que la plante appelée *zūfā yābis* aux Indes est une espèce de *Nepeta* (*N. ciliaris*, Labiées).

[Diosc. I 72; Sérap. 166; IB 1114; *Tuḥfa* 150; ʿAbd ar-Razzāq 276 et 758; Ducros 178.]

Le mot signifiant «poix» en arabe est ordinairement vocalisé *zift* et non pas *zaft*. *Qār* et *qīr* sont dérivés du grec κηρός (*kêrós*), «cire» [1]; «bitume», *ašbant*, provient du grec ἄσφαλτος (*ásphaltos*). Ibn Ganāḥ donne ce nom sous la forme *ašbalṭ* (Dozy I 24). Renaud et Colin (*Tuḥfa*) ont donné un tableau de la confusion qui régnait chez les Grecs, et encore plus chez les Arabes, au sujet des différentes espèces de bitumes végétaux et minéraux, et qui paraît inextricable. Les droguistes du Caire vendent de l'asphalte sous le nom de *qār al-yahūdiyya* (*bitumen judaicum*) [Ducros].

Voir plus haut «l'huile de poix» au n° 102; et plus bas le n° 168 (*ḥumar*).

139. *Zaïbaq.* Mercure.

On dit aussi *zāwūq*, et le peuple du Maghrib l'appelle *az-zawq*.

[Diosc. V 95; Sérap. 529; IB 1143; *Tuḥfa* 149; ʿAbd ar-Razzāq 287.]

Zaïbaq ou *zi'baq* est la forme arabe du nom persan *jīva* زیوه ou *ǧīva* جیوه = vif argent, mercure. ʿAbd ar-Razzāq et Renaud-Colin (*Tuḥfa*) donnent le terme populaire magrébin *zāwaq*. Le nom *az-zawq* (prononcé *az-zōq*) est conservé en espagnol dans le nom *azogue* = mercure.

140. *Zāǧ.* Vitriol.

Il y en a de nombreuses espèces : l'une d'elles est *al-qalqand*, et on dit aussi *al-qalqant;* une autre est *al-qalqadīs*, et une autre encore est *al-qalqaṭār* qu'on appelle aussi *al-ḫalqaṭār*. Le «vitriol de Chypre» (*az-zāǧ al-qubruṣī*) est le vert; le «vitriol des cordonniers» (*zāǧ al-asākifa*) est le jaune.

[Diosc. V 98-99; Sérap. 535; IB 1080; *Tuḥfa* 144; ʿAbd ar-Razzāq 283; Ducros 133.]

Le mot *zāǧ* est arabisé du persan *zāǧ* = vitriol, couperose. *Qalqant* est le grec χάλκανθον (*khálkanthon*), *qalqadis* = χαλκῖτις (*khalkítis*) et *qulquṭār* — c'est ainsi qu'il est vocalisé dans les dictionnaires — provient peut-être de χαλκοκρᾶτον (*khalkokrâton*). Ce sont tous des vitriols impurs, surtout des sulfates de fer; on les employait notamment en collyre contre les maladies des yeux. Le «vitriol des cordonniers» est la μελαντηρία (*melantéría*) de Diosc.

---

[1] Il est possible que ces noms proviennent de l'akkadien *kir-ra* qui a le sens de «bitume, asphalte», selon E. Forrer, dans son analyse (*Orientalistische Literaturzeitung*, 40ᵉ année, 1937, p. 675) de l'ouvrage remarquable de R. J. Forbes, *Bitumen and Petroleum in Antiquity* (Leyde 1936).

(V 101), *atramentum sutorum* des Latins. Dans les bazars du Caire, on vend sous le nom de *šaḥīra* ou *zāg aḫḍar* («vitriol vert») un sulfate de fer impur (Ducros), le *qalqant* des Arabes et la «couperose verte» des droguistes européens. *Šaḥīra* est selon IB (1080 et 1313) un ancien nom du vitriol, mais aussi (IB 2129) celui d'une substance employée pour purifier l'or. Ce sont des masses cristallines noires qui se forment dans les eaux des mines de cuivre.

141. *Zabad al-baḥr.* Divers.

Ce nom («écume de mer») est appliqué à l'éponge, comme nous l'avons déjà mentionné. Et il est appliqué à ce corps pierreux, léger, qu'on trouve sur le volcan de Sicile et que le peuple du Maghrib appelle «le racloir» (*al-ḥakkāka*) et le peuple d'Égypte «la brique du pied» (*ṭūbat ar-riǧl*)[1]. Il y en a deux espèces : [*fol. 85 r°*] une noire et très rude et une blanche et moins rude; c'est celle-ci qui sert à raser les cheveux; elle est bien connue en Égypte où les médecins l'appellent *al-qaïšūr;* on dit aussi *al-qafšūr*. Quant à l'espèce noire c'est celle que les Grecs ont appelée *abārīqā*.

Les gens ont été d'opinion très différente au sujet des noms que nous venons de mentionner; mais ceci est ce qu'ont vérifié les auteurs récents.

[Diosc. V 118; Sérap. 534; IB 1086; *Tuḥfa* 153; ʿAbd ar-Razzāq 285 et 717.]

Le nom *zabad al-baḥr* («écume de mer») est la traduction du ἁλκυόνιον (*halkyónion*) de Dioscoride, qui désignait un mélange d'éponges, d'algues et de polypiers rejetés par la mer. Les droguistes du Caire et du Maroc (*Tuḥfa* 153) l'identifient, à notre époque, avec *lisān al-baḥr* («langue de mer») qui est l'os de seiche. Il servait et sert encore quelquefois d'ingrédient dans les collyres secs, contre les taies cornéennes des yeux. Voir plus bas, au n° 214.

La pierre blanche dont parle ici Maïmonide est la pierre ponce, *qaïšūr* ou mieux *qaïsūr*, transcription arabe du grec κίσηρις (*kisêris*). En Égypte, le peuple utilise une pierre noire et qu'on appelle *ḥagar ḫaffaf* («pierre à raser»); on s'en sert pour racler les callosités des pieds.

Le R. P. Bovier-Lapierre a eu l'obligeance de m'informer qu'il a recueilli dans les décombres de Fusṭāṭ — ville où habitait Maïmonide — quelques rares frottoirs pour les

---

[1] Simonet (*Glosario*, p. 541) veut faire dériver le mot *ṭūba* du latin *tophus*, bas-latin *topus*, *tufus*, etc., allemand *Tuffstein*, portugais et italien *tufo*. Mais ici, il s'agit bien du mot arabe *ṭūba* = brique, parce que la connaissance du nom latin en Égypte est inadmissible. La pierre pour racler les cors a, du reste, encore aujourd'hui la forme d'une brique.

pieds, de couleur claire, évidemment en pierre ponce; ces spécimens ne se vendent plus aujourd'hui dans les bazars du Caire. Par contre, il a pu ramasser à Fusṭāṭ un assez grand nombre de frottoirs noirs qui sont en basalte bulleux du Ḥawrān (*Ǧebel el-Drūz*, Syrie), matière ressemblant à une éponge grossière qui se serait pétrifiée. On en trouve beaucoup dans les bazars du Caire. Il est très probable que celles-ci soient les deux espèces de «briques du pied» décrites par Maïmonide.

L'écume de mer («Meerschaum») connue en Europe n'a rien de commun avec *zabad al-baḥr;* c'est un minéral (hydrosilicate naturel de magnésie).

Quant au nom grec *abārīqā*, c'est peut-être une mutilation du terme *ἁλὸς ἀχνη κατὰ Βέσβικον* (*halós ákhné*, «écume de sel» de l'île de Besbikos) donné par Dioscoride, qui énumère cinq espèces de *halkyonion*.

142. *Zahrat an-nuḥās.* «Fleur de cuivre» (scories).

C'est le dépôt qui se forme dans l'eau dans laquelle on a éteint le cuivre fondu.

[Diosc. V 77; IB 1134 *bis; Tuḥfa* 161; ʿAbd ar-Razzāq 301.]

Le nom arabe est la traduction du grec *χαλκοῦ ἄνθος* (*khalkoú ánthos*) de Dioscoride, qu'il ne faut pas confondre avec le *χάλκανθον* (*khálkanthon*), vitriol, que nous avons rencontré au n° 140. Leclerc (IB) le traduit par «vert-de-gris»; mais ce dernier est appelé en arabe *zinǧār*. On n'a pas encore établi à quel sel de cuivre peut correspondre le *khalkou ánthos* (*flos aeris* des Latins).

143. *Zawān.* Ivraie.

C'est *aš-šaïlam* et *ad-danqa* et en espagnol *bišta* (*piste*). Le peuple du Maghrib l'appelle *az-ziwāl;* c'est *al-ḥaṣar*.

[Diosc. II 100; Sérap. 453 et 538; IB 1139 et 1370; *Tuḥfa* 156 et 448; ʿAbd ar-Razzāq 228, 299 et 944; Issa 1116; Loew I 723-729.]

Zawān ou *zuwān* est l'ivraie enivrante (*Lolium temulentum* L. Graminées), plante qui pousse avec les céréales; sa graine, mélangée au pain, cause des vertiges. Les Grecs désignaient la plante sous le nom de *αἶρα* (*aîra*) et ils connaissaient la toxicité de sa semence. Schweinfurth [1] a trouvé les épis de l'ivraie (var. *macrochaeton A.* Br.) dans des tombeaux égyptiens du IIIe millénaire av. J.-C. *Zawān* est un mot arabe; le syriaque est ܙܘܝܢܐ

[1] *Annales du Service des Antiquités d'Égypte*, V, 187 (Le Caire).

zīzānā [1]. Les noms *danqa* et *ḥaṣar* sont probablement arabes, mais d'origine inconnue. *Šaïlam* (et *šalmak*) sont des noms persans de l'ivraie enivrante. ʿAbd ar-Razzāq cite encore les noms *barrāqa* et *ǧulāf*. Quant au nom espagnol de *bišta*, qui se trouve chez Simonet (p. 446) sous la forme *pixt*, il est dérivé du latin *pistum* et désigne aujourd'hui au Maroc la graine du *Phalaris canariensis* L. ou «alpiste des Canaries» qu'on donne aux oiseaux (Renaud-Colin dans *Tuḥfa*, 772 en haut). Le nom *alpiste* est aussi bien castillan que portugais et français (Simonet, p. 446).

144. *Zaït as-Sūdān.* Huile d'argane.

C'est l'huile d'argane (*zaït al-harǧān*); c'est l'huile très connue chez nous au Maghrib sous le nom de *zaït urǧān*. *Urǧān* est une espèce d'arbre connu; on cuit les pépins de ses fruits et on en extrait cette huile qui est appelée aussi «la manne liquide» (*al-mann as-sā'il*).

[IB 1145; Issa 208; Loew III 154.]

L'orthographe habituelle est *arǧān*. Ce nom désigne l'arganier (*Argania orientalis* Virey ou *A. Sideroxylon* Roem. et Sch., Sapotacées), arbuste marocain spinescent qui a un fruit ovoïde dont les graines sont riches en huile. Cette huile est employée au Maroc aux mêmes usages que l'huile d'olive. L'auteur marocain de la *Tuḥfa* n'a pas mentionné cette huile, probablement parce qu'elle est trop connue dans son pays.

145. *Zurunbād.* Zerumbet.

C'est ce que le peuple d'Égypte appelle *ʿirq al-kāfūr* («racine de camphre»).

[Sérap. 544; IB 1097; *Tuḥfa* 139; ʿAbd ar-Razzāq 282; Issa 192; Dymock III 399; Ducros 115.]

Le nom est persan (*zarunbā* ou *zurunbāha*, Vullers II 130); en arabe il est quelquefois vocalisé *zarunbād*, *zaranbād*, etc. La drogue est la racine de *Zingiber Zerumbet* Rosc. (Zingiberacées). On la vend en tranches, encore aujourd'hui dans les bazars du Caire, toujours sous le nom de *ʿirq al-kāfūr* comme l'a indiqué Maïmonide ou *kāfūr el-kaʿk* («camphre des gâteaux»). Ce tubercule est employé comme carminatif, excitant, sudorifique et tonique (Ducros).

---

[1] De ce nom est dérivé le nom grec ζιζανία (*zizanía*) et de ce dernier, qui se rencontre dans le Nouveau Testament, le français *zizanie*. Voir le commentaire philologique des noms orientaux de l'ivraie chez Loew (I 728). Kōhēn (p. 133, l. 11) a vu employer la semence de l'ivraie en Égypte comme constituant de collyres contre le leucome cornéen de l'œil.

146. *Zuǧāǧ.* Verre.

Le verre blanc antique est celui qu'on appelle « verre pharaonique » (*az-zuǧāǧ al-fir'awnī*); c'est aussi « les flacons syriens et pharaoniques » (*al-qawārīr aš-šāmiyya w'al-fir'awniyya*).

[Sérap. 543; I B 1094; *Tuḥfa* 146; 'Abd ar-Razzāq 286.]

Il est question ici du verre antique qu'on trouve en grande quantité dans les sites historiques anciens de l'Égypte et de la Syrie. Il est vert, bleu ou blanc; comme le dit Maïmonide, ce dernier était préféré. On le mélangeait, pilé, aux collyres secs pour faire disparaître les taches des yeux malades. De nos jours, encore, le peuple en Égypte attribue une propriété particulièrement salutaire aux résidus minéraux de l'antiquité.

CHAPITRE DU *ḤĀ'*.

147. *Ḥandaqūqā.* Lotier.

C'est *an-nafl, aḏ-ḏaraq, al-ǧābūr,* et [*fol. 85 v°*] *al-'urquṣān;* on l'appelle aussi *ḥabāqā;* c'est *al-kurkumān* et en espagnol *ṭurbīla.*

[Diosc. IV 111; Sérap. 236; I B 718; *Tuḥfa* 170; 'Abd ar-Razzāq 66, 335, 491 et 612; Issa 183_{2-4}; Loew III 481 et 522.]

Ḥandaqūqā est un nom syriaque (חנדקוקא Fraenkel 141); les Arabes l'ont pris pour nabathéen. Il désigne le lotier odorant (*Trigonella cœrulea* Ser.), et *ḥ. barrī* (comme λωτὸς ἄγριος *lōtós ágrios* de Dioscoride) le lotier sauvage (*Tr. elatior* Sibth.). Les autres noms sont en accord avec les désignations données par Issa, sauf pour *ǧābūr* qui manque dans les dictionnaires. Les noms *nafal* et *ḥabaq* s'appliquent à d'autres plantes, et Colin-Renaud ont raison de parler « de la confusion qui règne chez les Arabes entre les trois principales espèces de Légumineuses fourragères : trèfle, luzerne et mélilot ». Le nom espagnol *ṭurbīla* (*tribilo*, Simonet 547) correspond à l'espagnol moderne *trébol* (du latin *trifolium*); la lecture *ṭurnīla* = *trigonella* n'est pas exclue. Ibn Biklāris et I B donnent le synonyme espagnol *trīflān* (*triphyllon*). Aujourd'hui en Égypte le nom *ḥandaqūq* désigne *Trigonella hamosa* L. (Schweinf. 64).

148. *Ḥuḍaḍ.* Suc de lyciet.

Ce nom est appliqué au pressis d'une plante. Cette plante même, dont le pressis est *al-ḥuḍaḍ*, est *fīlazahraǧ*, et le nom grec de ce pressis est λύκιον (*lykion*); c'est le « collyre de *Ḫawlān* » (*kuḥl Ḫawlān*).

[Diosc. I 110; Sérap. 205; IB 680; *Tuḥfa* 166; ʿAbd ar-Razzāq 314; Issa 112,5; Loew III 133 et suiv.; Ducros 168.]

Ḥuḍaḍ ou *ḥuḍuḍ* est l'équivalent arabe choisi par Ḥunaïn pour le λύκιον grec. On trouvera chez Renaud et Colin (*Tuḥfa* 166) les discussions sur la nature de cette plante épineuse dont les botanistes modernes ont fait la Rhamnacée *Lycium afrum* L. (synonyme : *Rhamnus infectoria* L.). Le nom *fīlazahraǧ* ou *faïlazahraǧ* provient du persan *fīl-zahra* = « bile d'éléphant »[1]. Le suc concentré de cette plante était vendu par les droguistes du moyen âge comme constituant de collyres. Freyt. (I 538) dit que Ḥawlān était le nom d'une tribu arabe du Yémen à laquelle on attribue la provenance du nom du collyre. Cette interprétation nous paraît logique, car pendant très longtemps le commerce des drogues indiennes passait par les ports de l'Arabie méridionale. Les droguistes des bazars du Caire vendent aujourd'hui sous le nom de *ḥuḍaḍ yamānī* (« lyciet du Yémen ») les rameaux épineux de *Lycium europaeum* L. (Ducros), que nous retrouverons plus bas (au n° 294), sous le nom de *ʿawsiǧ*.

149. *Ḥinnāʾ*. Henné.

C'est *al-yarnāʾ*[2] et « le fruit du henné » (*tamrat al-ḥinnāʾ*), qui est appelée *al-fāǧiya* (« la fleurie »)[3]; c'est *ar-raqūn* et *ar-riqān* (« teinte rouge ou jaune »)[4].

[Diosc. I 95; Sérap. 262; IB 719; *Tuḥfa* 174 et 319; ʿAbd ar-Razzāq 312 et 700; Issa 106,10; Loew II 218-225; Ducros 91.]

Cette plante est la Lythrariée *Lawsonia alba* Lam. dont les feuilles vertes réduites en poudre fournissent la matière colorante très connue dans l'Orient, et qui joue encore aujourd'hui un si grand rôle chez les peuples d'Égypte et des pays voisins. Elle était connue dans l'Égypte ancienne sous le nom de *ḳupre*, en copte ⲕⲟⲩⲡⲉⲣ (*kouper*), en grec κύπρος (*kypros*), en hébreu כופר (*kōfer*), etc. Le nom *tamr al-ḥinnāʾ*, (« fruit de henné ») désigne, ce qui est étrange, la *fleur* de henné, et ceci non seulement en Égypte, mais aussi en Syrie et en Arabie (Loew). On emploie le suc des feuilles macérées comme astringent (Ducros). La culture du henné en Espagne a été décrite en détail par Ibn ʿAwwām (II 118-122).

---

(1) Voir plus bas, au n° 315.

(2) Dans le texte *al-yarta*.

(3) Dans le texte *al-faʿiya*.

(4) Issa écrit *raqqūn* et *riqqān*, Kōhēn (p. 132) *raqūq*, faute évidente de copiste.

150. *Ḥummāḍ.* Rumex, oseille.

C'est «le légume du Khorassan» (*al-baqla al-ḫurāsāniyya*) et «la bette sauvage» (*as-silq al-barrī*). Il est très connu en Espagne sous le nom d'*al-labāṣṣa* et est appelé, en plus, en espagnol *rabanīl* (?), en berbère *tāsamāmt* et en grec λάπαθον (*lápathon*). C'est *al-qiṭfa* et les Arabes appellent cette herbe *al-qaṭaf*. *Ar-ramaṯ* est une espèce de rumex et elle est appelée *ḫūšān*.

[Théophr. VII 1-6; Diosc. II 114; Sérap. 273; IB 698; *Tuḥfa* 171 et 397; ʿAbd ar-Razzāq 142 et 313; Issa 132_3 et 158_9; Loew I 358-360; Ducros 90.]

Le nom arabe *ḥummāḍ* provient de la racine *ḥ. m. ḍ.*, «être aigre, acide» et désigne généralement les plantes des groupes *Rumex* (*acetosa*) et *Oxalis* (*acetosella*). Le nom espagnol *labāṣṣa* est le castillan *lapato*, dérivé du grec *lápathon* (Simonet 294). L'autre nom espagnol est mutilé et devrait correspondre au castillan *acederilla* (Simonet 4). Le berbère *tāsmāmt* est dérivé de la racine *asemmūm* = «oseille» (communication de M. H.-P.-J. Renaud). *Qaṭaf* est un nom arabe qui désigne plutôt des espèces d'arroche (par exemple *Atriplex hortensis* L., Chénopodiacées) et *ḫūšān* ou *ḫaušan* est un autre nom de cette plante. *Ramaṯ* ou *rimṯ* (Issa 90_{16}) est le nom d'une autre Chénopodiacée, *Haloxylon articulatum* Bge. Une autre espèce de ce *rimṯ* existe dans les déserts égyptiens (*Haloxylon Schweinfurthii* Aschers., Ramis, p. 71). Les droguistes du Caire vendent, sous le nom de *ḥummēḍa*, les fruits d'*Oxalis* (oseille) qui sont employés comme dépuratifs du sang et toniques de l'estomac (Ducros). Sur la culture de l'oseille, voir Ibn ʿAwwām (II 169-171). Pour le nom espagnol *rabanīl* (de lecture douteuse), nous avons trouvé un équivalent *rabanillo* chez Simonet (477); mais ce nom désigne des plantes crucifères et est dérivé du latin *raphanus*.

151. *Ḥasak.* Tribule terrestre.

C'est en espagnol *ǧallu ǧīqu* (*gallo ciego*), ce qui signifie «le coq borgne» (*ad-dīk al-aʿwar*). C'est l'«épine des chameaux» (*šawk al-ǧimāl*), et en persan *šākawhaǧ*[1]. C'est ce qu'on appelle dans le Maghrib *ḥimmaṣ al-amīr* («pois chiche de l'émir»). *Al-faqʿa* est une espèce du tribule (*ḥasak*).

---

[1] Ce nom, mutilé du persan *sakarhanǧ*, est peut-être dérivé du sanscrit *goksūra* (Chopra 408). Kōhēn (p. 134) donne en outre les noms arabes *šaǧarat ad-dīk al-aʿwar* («herbe du coq borgne») et *ḥiṣn al-ʿasākir* («forteresse des soldats»); en plus (p. 123) *aḍrās al-kalb* («dents du chien») et *aḍrās al-ʿaǧūz* («dents du vieillard»).

Fleischer (*Studien ueber Dozy's Supplément aux dictionnaires arabes*, dans *Ber. d. phil. hist.- Klasse d. Kgl. Saechs. Akademie der Wissensch.*, 1884, p. 16), explique le nom persan comme composé de persan سه *sih* = «trois» et گوهنج *gūhanǧ* = «bouts» ou «boutons».

[Théophr. VI 1, etc.; Diosc. IV 15; Sérap. 247; IB 669; *Tuḥfa* 168; ʿAbd ar-Razzāq 103 et 316; Issa 182_{12}; Loew III 512-513; Ducros 83.]

Le nom arabe *ḥasak* désigne plusieurs espèces de plantes épineuses, et dans ce chapitre le *tribule terrestre* des Grecs (Zygophyllacées). Le nom «épine des chameaux» lui a été donné parce que ses fruits s'attachent avec leurs piquants aux pieds des bêtes de somme. Le nom étrange espagnol «coq aveugle» (Ibn Biklāriš traduit correctement *gallo ciego* par «coq aveugle» *dīk aʿmā*, non pas «borgne») n'est pas expliqué (Simonet 241 et suiv.). *Faqʿa* est probablement une transcription erronée de *quṭba* qui est un autre nom arabe désignant les plantes épineuses (en hébreu קטב *qōṭeb* = «piquant») et en particulier quatre espèces de tribule (Issa et Loew). Le nom persan arabisé *šakūhaǧ*, *šukūhanǧ*, etc., est dérivé du persan *šakūhanǧ* ou *šakarhanǧ* [mauvaise lecture] (Vullers II, 444 et 454). Les droguistes égyptiens vendent les fruits du tribule terrestre sous le nom de *ḍirs al-ʿaǧūz* («molaire de vieillard») et *ẓafirat al-ʿaǧūz* («ongle de vieillard») comme antispasmodique (Ducros).

152. *Ḥazāz aṣ-ṣaḫr.* Orseille et divers.

C'est une espèce de mousse (*ṭuḫlub*) qui pousse sur les pierres. Son nom en latin (espagnol) est *urǧālla* (*orchilla*) en grec λειχῆνος (*leikhênos*). On s'en sert pour donner à la laine une teinte vineuse.

[Diosc. IV 53; Sérap. 258; IB 664; *Tuḥfa* 184; ʿAbd ar-Razzāq 337; Issa 186_{13}; Loew I 24; Ducros 92.]

Le nom arabe a le sens de «dartre ou lichen de roche» et se rencontre sous diverses formes. La plupart des auteurs arabes n'ont pas déterminé l'espèce de lichen dont le nom a été traduit du grec de Dioscoride (Περὶ λειχῆνος τοῦ ἐπὶ τῶν πετρῶν, *Perí leikhênos tou epí tôn petrôn*). Maïmonide explique ici qu'il s'agit d'un lichen colorant, probablement de l'orseille, *orchilla* en espagnol (*Roccella tinctoria* DC., Simonet 407). Il faut remarquer que IB donne à ce lichen le nom *ḥinnā, Quraïš* («henné des [Arabes] Quraïš»), et que ce nom est encore connu, dans les bazars du Caire, comme un synonyme de *ḥazāz sabġī* («lichen colorant»). Ducros a identifié ce lichen avec une *Lecanora*, probablement *Lecanora circummunita* Nyl. «Cette plante, apportée du Maghrib et soumise aux mêmes procédés de fermentation ammoniacale que les orseilles, fournit une teinture rouge» (Ducros).

[*fol. 86 r°*].

153. *Ḥulba.* Fenugrec.

C'est *al-farīqa*.

[Théophr. III 17, 2; Diosc. II 102; Sérap. 405; IB 682; *Tuḥfa* 175; ʿAbd ar-Razzāq 336; Issa 183_{5}; Loew II 475-481.]

Ḥulba est le nom arabe le plus connu des semences du fenugrec (*Trigonella Foenum graecum* L., Légumineuses), en grec τῆλις (*tēlis*), en hébreu תלתן *tiltōn*. Le nom *farīqa* est arabe-syrien (Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī, voir Dozy, II 260). La plante est cultivée en Mésopotamie, en Syrie et en Afrique du Nord, comme pâture des bêtes, et ses semences sont en usage comme condiment et remède; en Égypte (où on les appelle *ḥelba*) les graines sont germées et mangées comme «hors-d'œuvre». Le nom arabe est conservé en espagnol moderne *alholva* = fenugrec.

154. *Ḥuršuf.* Artichaut.

C'est *al-kankara* et *al-ʿakkūba*[1]; c'est ce qu'on appelle en Espagne *al-qannāriyya*, et les Maghrébins l'appellent *afzān al-maqlūb*.

[Théophr. VI 4, 11 (κάκτος); Diosc. III 14 (σκόλυμος); Sérap 203 et 415; IB 658; *Tuḥfa* 213; ʿAbd ar-Razzāq 318; Issa 64,9; Loew I 407-412.]

La plante est l'artichaut (*Cynara Scolymus* L., Composées). Elle est décrite par Maïmonide (dans son commentaire sur la *Michna Seder Tohorot*, éd. Derenbourg, Berlin 1887, p. 269) sous le nom hébreu de עכובית *ʿakkūbit*, arabe-espagnol *ḫāršaf* et maghrébin *afzān al-maqlūb*. Le nom *afzān* paraît être berbère, mais on pourrait lire *aqrān* [arabe = «cornes», à cause de la forme cornue des gousses] (Renaud). *ʿAkkūba* est dérivé de l'araméen et désigne plusieurs chardons (Dozy II 155). La forme originale du nom persan est *kangar* (Vullers II 901); comme le nom «espagnol» *qannāriyya* (Simonet 87), il paraît dérivé du grec κινάρα (*kinára*). La dénomination *qannāriyya* est encore en usage aujourd'hui au Maroc (Colin-Renaud), tandis qu'en Égypte l'artichaut est appelé *al-ḫaršūf*, et en espagnol *alcachofa*, nom dérivé de l'arabe comme l'est aussi «artichaut». Voir Ibn ʿAwwām (II 291-292) sur la culture de l'artichaut en Espagne.

155. *Ḥabb ar-rās.* Staphisaigre.

C'est *ḥabb aṣ-ṣabīb* («graine aux lentes») et *zabīb al-ǧabal* («raisin sec de la montagne») et en persan *mayūbazaǧ*.

[Dios. IV 152; Sérap. 19; IB 1085 et 2201; *Tuḥfa* 258; ʿAbd ar-Razzāq 304, 326 et 534; Issa 69,13; Loew III 115 et suiv.; Ducros 113.]

Le nom arabe *ḥabb ar-rās* («graine de la tête») désigne encore aujourd'hui la graine de la Renonculacée *Delphinium Staphisagria* L., employée depuis l'antiquité comme antivermineux («l'herbe aux poux»). Le nom *ḥabb aṣ-ṣabīb* est peut-être une mauvaise lecture

---

[1] Dans le texte *al-ʿalūba*, mauvaise lecture.

pour *ḥabb aṣ-ṣi'bān* («graine aux lentes»). *Mayūbazaǧ*, *mayūfizaǧ*, *mīwizaǧ*, etc., sont des transformations du nom persan *mawīzak* مويزك qui signifie «petit raisin sec». La drogue se vend encore aujourd'hui, sous les noms susmentionnés, dans les bazars du Caire; elle est employée en poudre ou en décoction pour l'usage externe dans les affections pédiculaires, la gale et les dartres (Ducros 113).

156. *Ḥabba ḫaḍrā'*. Fruit du faux pistachier.

C'est le fruit du térébinthe (*buṭm*); l'espèce sauvage est *aḍ-ḍarw* et on l'appelle en espagnol *bīna raštaqa* (*pino rustico*).

[Théophr. III 15; Diosc. I 71; Sérap. 59; IB 302 et 570; *Tuḥfa* 178; 'Abd ar-Razzāq 322; Issa 141,4; Loew I 192-193.]

C'est le fruit du térébinthe ou du faux pistachier (*Pistacia Terebinthus* L.) et d'autres Anacardiacées. Dioscoride a déjà mentionné que le fruit du térébinthe est comestible. Le nom arabe signifie «graine verte» (*granum viride* du moyen âge). *Ḍarw* est le nom arabe du lentisque (*Pistacia Lentiscus* L.), tandis que le nom espagnol *pino rustico* désigne en réalité le pin sauvage (*Pinus silvestris* L.). Les «graines vertes» sont encore employées dans l'alimentation en Mésopotamie (Guigues XXXIX); on les vend de nos jours partout dans les bazars du Caire, et il est étonnant que Ducros ne mentionne pas cette drogue très connue. Voir plus haut au n° 66 (*buṭm*), et Ibn 'Awwām (II 368 et suiv.).

157. *Ḥāšā*. Thym.

C'est une espèce de la sariette (*ṣa'tar*); son nom en grec est θύμβρον (*thýmbron*) et en espagnol *ṭumīla* (*tomillo*).

[Théophr. I 12 et autres; Diosc. III 36; Sérap. 249; IB 548; *Tuḥfa* 163; 'Abd ar-Razzāq 309; Issa 180,3; Loew II 104-106.]

Le nom *ḥāšā* est araméen (חאשא en judéo-araméen, Loew) et l'équivalent de θύμος *thýmos* (non pas θύμβρα *thýmbra*, Diosc. III 37) qui désigne le thym (*Thymus capitatus* Lk. et Hoffm., *Labiées*) et des variétés du même genre (serpolet *T. Serpyllum* L., etc.). Ses autres noms arabes sont *ṣa'ṭar barrī* («sariette sauvage») et *ṣa'ṭar al-ḥamīr* («sariette des ânes»). *Tomillo* (Simonet 550) est aujourd'hui le nom castillan du thym commun (*Thymus vulgaris* L.). En Égypte il y a deux espèces de thym désignées par le nom de *za'tar* (*Thymus capit.* et *Th. bovei* Benth., Ramis 164); l'herbe est vendue dans les rues par des Bédouins. Dans la médecine moderne on fait usage de l'huile rouge et blanche retirée du thym commun par la distillation. Elle est, par exemple, le constituant essentiel de la pertussine, remède connu contre la coqueluche et les bronchites.

158. *Ḥanẓal.* Coloquinte.

C'est *murrār aṣ-ṣaḥrā'* («l'amère du désert») et on l'appelle *al-ḥadağ* et *al-kabasa;* on l'appelle aussi *ḥabbat al-habīd*[1], c'est *aš-šarā*. Certains ont prétendu que c'est *al-ʿalqam,* mais ce n'est pas exact.

[Diosc. IV 176; Sérap. 304; IB 714; *Tuḥfa* 177; ʿAbd ar-Razzāq 257, 311, 558, 632 et 688; Issa 50_9; Loew I 537-542.]

Il s'agit de la Cucurbitacée *Citrullus colocynthis* Schrad., *κολοκυνθίς kolokynthís* ou *κολόκυνθα αγρία kolókyntha agría* de Diosc. IV 176, dont les branches couchées sur le sol, aux fruits ronds et très amers («coloquintes officinales») sont très répandues dans les déserts de l'Afrique du Nord. *Ḥanẓal* est son nom arabe le plus connu; les autres noms arabes sont vocalisés *ḥudğ*, *sary* et *habad; kabast* est un nom persan (Vullers II 791). Quant au nom arabe *ʿalqam* il est en usage pour la coloquinte, mais on désignait de ce nom, en Espagne et au Maghrib, «le concombre d'âne» (*Ecballium Elaterium* A. Rich.) qui est également une Cucurbitacée amère; de là l'observation de Maïmonide. La pulpe de coloquinte était et continue à être employée comme purgatif drastique. Ducros (93) ne mentionne comme drogue des bazars du Caire que les feuilles de coloquinte; mais on peut y voir partout, encore de nos jours, les fruits séchés qui sont donnés dans du lait comme purgatif. Il paraît qu'on a cultivé la coloquinte en Espagne au moyen âge (Ibn ʿAwwām II 226).

159. *Ḥabb an-Nīl.* Graine de kaladana.

C'est «le carthame indien» (*al-qirṭim al-hindī*); c'est ce qu'on appelle dans le Maghrib *ḥabb al'ağab* («graines de merveille»).

[Sérap. 199; IB 557; ʿAbd ar-Razzāq 400 et 588; Issa 99_{19}; Loew I 463; Dymock II 530-532; Ducros 79.]

Le nom arabe désigne la graine (appelée en français par le nom persan *kaladana*) d'une belle Convolvulée indienne *Ipomoea hederacea* Jacq. («étoile du matin», en anglais «blue morning glory»). C'est une espèce qui se trouve aujourd'hui dans tous les pays chauds et qui est cultivée dans les jardins d'Égypte. Les semences triangulaires et noirâtres étaient officinales dans la pharmacopée indo-anglaise de 1868 et préconisées comme purgatif doux. On les vend toujours dans les bazars du Caire (figure chez Ducros planche VIII 28). Voir plus haut, le n° 126 (*wasma*) et, plus bas, le n° 249 (*nīlağ*).

---

[1] D'après Issa et les dictionnaires, ce nom désigne les semences de coloquintes.

160. *Ḥarmal.* Harmal.

Il y en a deux espèces dont l'une est appelée en persan *isfand* et en grec *bašūš;* le nom du harmal est aussi *zarīʿat al-bašūš* («semence de b.).

[Diosc. III 46; Sérap. 243; IB 650; *Tuḥfa* 176; ʿAbd ar-Razzāq 94 et 315; Issa 135,4; Loew III 507-511; Ducros 22 et 67.]

C'est la «rue sauvage» de Dioscoride, la plante *Peganum harmala* L. qu'on classe aujourd'hui parmi les Zygophyllées. Le nom *ḥarmal* est peut-être, et *bašūš* certainement, d'origine araméenne (בשושא *baššōšā*, Loew III 509) [1]. *Isfand* est la forme arabe du persan *ispand* (Vullers I 91 dérive le nom du pehlevi *spenta* = blanc, pur). Les fruits et semences du harmal se vendent dans les bazars du Caire comme vomitif et soporifique (Ducros). Ils servent en même temps à des buts magiques, surtout en Algérie (ʿAbd ar-Razzāq) et au Maroc (Colin-Renaud). La graine torréfiée et soumise à des transformations chimiques au moyen de l'acide sulfurique est la base d'un «rouge d'Andrinople». La culture du harmal en Espagne est mentionnée par Ibn ʿAwwām (II 306).

161. *Ḥabb az-zalam.* Souchet comestible.

Ce sont les petites racines qui ressemblent au souchet de Koufa (*as-suʿd al-kūfī*) que les gens mangent. Son nom est «poivre du Soudan» (*fulful as-Sūdān*).

[Théophr. IV 8, 2, 6, 12; Diosc. I 4; Sérap. 201; IB 559; *Tuḥfa* 189; ʿAbd ar-Razzāq 319; Issa 66,; Loew I 558-559; Ducros 74.]

Les tubercules du souchet comestible (*Cyperus esculentus* L.) sont importés de la Haute-Égypte au Caire et vendus sous le nom de *ḥabb al-ʿazīz;* ce sont des tubercules olivaires amylacés blancs, avec des radicelles jaunâtres. *Suʿd kūfī* est probablement un nom des rhizomes du souchet rond (*Cyperus rotundus* L.). Le nom «poivre du Soudan» désigne en même temps les fruits de *Xylopia aethiopica* R. Rich. (Anonacées), drogue totalement différente, ce qui a provoqué des confusions dans certains ouvrages arabes de synonymes. On vend également au Caire les tubercules du souchet rond (voir plus bas le n° 274 *Suʿd*). Ibn ʿAwwām (II 202-203) décrit la plante et sa culture en Espagne.

---

[1] Chez Kōhen (p. 133, l. 24) on lit *zarīʿat as-sarīr,* chez IB (d'après Dozy I 586) *zarīʿat al-ḥarīr* («semence de soie»).

162. *Ḥayy al-ʿalam.* Orpin.

C'est en grec ἀείζωον (*aeizóon*) [*fol. 86 v°*], en espagnol *ubīla raštaqa* (*uvilla rustica*) et en persan *hamīsaqūs*. Il y en a deux espèces d'ont l'une a des graines oblongues remplies de liquide comme la pulpe des fruits du pin (*ṣanawbar*); cette espèce est celle qu'on appelle au Maghrib «raisin des terrasses» (*ʿinab aṣ-suṭūḥ*) parce qu'elle pousse sur les terrasses des maisons.

L'autre a des feuilles rondes comme celles du châtaignier (*qasṭal*), également remplies de liquide; cette espèce est celle qu'on appelle *anbūb ar-rāʿī* («flûte du berger»), et le peuple du Maghrib l'appelle *zalāʾif al-mulūk* («écuelles des rois»).

[Théophr. VII 15, etc.; Diosc. IV 88-92; Sérap. 67; I B 732; *Tuḥfa* 187 et 277; ʿAbd ar-Razzāq 308; Issa 166-167,; Loew I 467 et suiv.]

Il s'agit ici de plusieurs plantes de la famille des Crassulacées qui toutes ont les tiges et les feuilles charnues. La première espèce correspond très probablement à la joubarbe arborescente (*Sempervivum arboreum* L.) ou à la joubarbe des toits (*S. tectorum* L.). *Uvilla rustica* («raisin sauvage») est le nom espagnol de certaines espèces d'orpin (*Sedum*) [Simonet 558] [1]. *Hamīsak* (et non *hamīsaqūs*) est le nom persan du *Sempervivum* en général (Vullers II 1475). Le nom arabe «écuelles des rois» se retrouve dans *Tuḥfa* (277) sous la forme *ṣaḥīfat al-mulūk* ou *musaīfiqāt* («petites cymbales»). Il peut désigner des espèces de *Cotyledon;* je pense cependant que le nom arabe s'accorde bien avec la description de l'orpin d'Espagne (*Sedum hispanicum*). Cette plante a des feuilles charnues qui affectent la forme de petites écuelles ou de castagnettes qui entourent la tige [2]. La comparaison avec les feuilles du châtaignier n'est pas exacte; il aurait fallu comparer les feuilles du *Sedum* plutôt à la forme de la châtaigne. Le jus de cette plante servait à la confection de collyres.

163. *Ḥurf.* Cresson alénois.

C'est *at-tufā* et *ḥabb ar-rašād* et on l'appelle *al-maqalīṭā*. Quant on parle de *ḥurf abyaḍ* («ḥurf blanc»), *ḥurf bābilī* («ḥurf de Babylone» *ḥurf madanī* («ḥurf des villes» ou «de Médine»), on entend parler de notre cresson alénois qui existe en Espagne.

---

[1] Simonet donne (p. 440) un autre synonyme espagnol : *piñuela*.

[2] En Syrie, on appelait la plante *uḏn al-qasīs* («oreille de prêtre») à cause de la forme et de l'épaisseur des feuilles (Suwaïdī 107 *a*). ʿAbd ar-Razzāq dit avoir entendu à Rosette (Basse-Égypte) le nom *uḏna* pour désigner la grande espèce de *Sempervivum*.

[Diosc. II 155; Sérap. 403; IB 653-655; *Tuḥfa* 167; ʿAbd ar-Razzāq 310, 556 et 901; Issa 107_9 et 124_1; Loew I 506-511; Ducros 72.]

Ḥurf est le nom arabe de plusieurs espèces de passerages (*Lepidium*) et cressons (*Nasturtium*, Crucifères). Ici il s'agit surtout du cresson alénois (*Lepidium sativum* L.) et du cresson de fontaine (*Nasturtium officinale* R. Br.). *Ḥabb ar-rašād* sont les semences rouges du cresson alénois qu'on vend dans les bazars du Caire (Ducros). Le premier nom doit être vocalisé *ṯuffā'* (Suwaīdī, *Tuḥfa*, Issa). *Maqaliṭā* (arabisé *muqlayāṭā*) est le nom syriaque des graines grillées (Guigues, p. 25 et Loew, I 509) de קלי *qelī* = grillé. *Ḥurf abyaḍ* est d'après Issa (104_7) le lamier tacheté (*Lamium maculatum* L.), donc une Labiée, plante totalement différente. *Ḥurf bābilī* est le nom de plusieurs espèces de *Lepidium* [1]. Les graines sont employées comme diurétique et extérieurement pour des cataplasmes contre les ulcères scrofuleux (Ducros). Sur la culture du cresson alénois dans l'Espagne musulmane, voir Ibn ʿAwwām (II 248 et suiv.).

164. *Ḥağar yahūdī.* Pierre judaïque.

C'est ce qu'on appelle «la pierre striée» (*al-ḥağar al-mušaṭṭab*); c'est ce qu'on dénomme aussi *muḏarrib al-ḥaṣāt* («affilant les calculs»).

[Diosc. V 137; Sérap. 219; IB 601; ʿAbd ar-Razzāq 388; Ducros 122.]

Cette pierre, qu'on vend toujours dans les bazars du Caire et du Proche-Orient, a été très bien décrite et figurée (pl. IX, 8) par Ducros. Le *Lapis judaïcus* qu'on trouve en Égypte est les piquants d'un Échinide fossile (*Cidaris glandiferus*) provenant de Syrie et de Palestine. «Cette drogue se présente sous forme de boutons olivaires de 1 à 4 centimètres de long dont l'une des extrémités se rétrécit en une espèce de col... La surface de ce bouton (radiole) est parcourue... par des stries équidistantes et fines.» Douce au toucher, cette pierre se réduit facilement en poudre impalpable; elle est toujours employée comme lithontriptique et diurétique (Ducros). Son nom populaire en Égypte est *zaïtun Benī Isrā'īl* («olives des enfants d'Israël»).

165. *Ḥirbā'.* Caméléon.

Ce nom est appliqué à une espèce de petit animal qui ressemble au lézard [stellion] (*ḥirḏawn*); c'est lui que les Grecs appellent [χαμαιλέων (*khamaïléōn*)] [2].

---

[1] Kōhēn (p. 126 s.v. *tālasfī* = *Thlaspi*, et p. 128) : *ḥurf bābilī* est *ḥurf as-suṭūḥ* («cresson des terrasses») ou *ğirğīr al-kalb* («cresson de chien»); c'est le cresson des champs (*Lepidium campestre* L.).

[2] Dans le texte, le mot *lubaḫnīṭis* rappelle un nom grec de plante, λογχῖτις (*longkhîtis*) ou λυχνῖτις (*lychnîtis*); c'est une erreur de l'auteur ou du copiste.

[Diosc. II 79; IB 662; *Tuḥfa* 188; ʿAbd ar-Razzāq 348.]

Je n'ai presque rien à ajouter au commentaire des savants éditeurs de la *Tuḥfa*. Le caméléon commun de l'Afrique du Nord est *Cameleo vulgaris* Daud. Le sang de caméléon est recommandé par Dioscoride et les Arabes pour empêcher, en application locale, les cils qui poussent en dedans (*trichiasis* des paupières), de repousser une fois arrachés. Une pareille application du sang de grenouilles et de chauve-souris était déjà recommandée dans le Papyrus Ebers (Égypte ancienne, vers 1650 avant l'ère chrétienne).

166. *Al-ḥāǧ.* Alhagi.

C'est un arbrisseau dont le nom est aussi *al-ʿāqūl*, sur lequel tombe la manne (*at-taranǧabīn*).

[Sérap. 360 et 497; IB 408 et 553; *Tuḥfa* 194 et 259; ʿAbd ar-Razzāq 876; Issa 8_{17}; Loew II 414-416.]

Cette plante est la Légumineuse épineuse *Alhagi Maurorum* Tournef. (*Alhagi manniferum* Desv.), très répandue dans les déserts du Nord-Est de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Ouest de l'Asie. Il s'y produit une exsudation douce (*tar angubīn* «miel de rosée», mot persan), la «manne de Perse», qui a une grande réputation en Orient comme laxatif doux. Quant à l'emploi en agriculture de l'Alhagi séché, voir Ibn ʿAwwām I 458.

167. *Ḥabba sawdāʾ.* Nigelle; ici «Chichm».

C'est ce qu'on appelle «collyre sec du Soudan» (*kuḥl as-Sūdān*); ce n'est pas la nigelle (*as-šūnīz*). On l'appelle aussi *at-tašmīzaǧ*, *aš-šašmaq* et *aš-šišmaq*.

[Sérap. 521; IB 415 et 573; *Tuḥfa* 454; Issa 42_{8}; Loew II 514; Ducros 134.]

Ḥabba sawdāʾ, «graine noire», est en arabe le nom aussi bien de la nigelle (*Nigella sativa* L.), le «cumin noir de l'Orient», que de la semence de *Cassia Absus* L., une Légumineuse sauvage du Soudan, de l'Arabie et de la Perse méridionale. Ces semences portent le nom persan *čašm* (*tchachm*) «œil», ou *čašmak* (*tchachmak*), «petit œil», parce qu'elles ont la forme de petites lentilles noires et brillantes comme les yeux des petits animaux. De là sont dérivés les autres noms mentionnés par Maïmonide. Les semences, appelées en Égypte *šišm* (*chichm*), sont en usage comme collyre sec contre toutes sortes d'ophtalmies. Le mot persan *šūnīz* désigne également la nigelle (voir le n° 365). Voir M. Meyerhof, *Histoire du chichm, remède ophtalmique des Égyptiens*, dans *Janus* 1914, p. 261 et suiv. On vend encore cette drogue dans les bazars du Caire. Notons, en passant, que Suwaïdi (101 *a*) donne également le nom de *ḥabba sawdāʾ* au «cumin abyssin» (*kammūn ḥabaši*) qui est l'ammi ou sison (*Carum copticum* Benth., Ombellifères).

168. *Ḥumar.* Asphalte (bitume de Judée).

C'est « la poix de la mer » (*zaft al-baḥr*) et « le noir du Juif » (*kufr al-Yahūdī*) [*fol. 87 r°*]; on dit aussi *qufr al-Yahūd* (« bitume des Juifs »).

[Diosc. I 73; Sérap. 209; IB 705 et 1818; *Tuḥfa* 150; ʿAbd ar-Razzāq 476; Ducros 178.]

C'est le bitume minéral ou asphalte, extrait de la Mer Morte en Palestine; d'où les noms mentionnés par Maïmonide [1]. La racine *ḥ·m·r* désigne déjà le bitume ou asphalte en hébreu biblique (חמר *ḥemār*), *q·f·r* = bitume en hébreu (קפר *qōfer*) et accadien (*kupru*) araméen (*qupra*), arménien (*kupr*), etc. Voir l'exposé de Renaud et Colin dans la *Tuḥfa l. c.* En Égypte, on vend encore de nos jours dans les bazars cet asphalte brut sous le nom de *qār al-Yahūdīya* (« bitume de Judée »). Il est utilisé comme pansement pour les contusions et ulcères, comme maturatif et cicatrisant, et, à l'usage interne, comme expectorant (Ducros).

169. *Ḥağal.* Perdrix.

C'est *al-qabağ*.

[IB 644 et 1736.]

Le nom *ḥağal* désigne plusieurs espèces de perdrix; en Palestine par exemple *Caccabis Chukar*, en Arabie et Égypte *Ammoperdix* Heyi. *Qabağ* est la forme arabe du nom persan *kabag* ou *kapak* (Vullers II 791). D'après Damīrī (I 509), le nom *qabağ* désigne la perdrix mâle; mais Suwaïdī (102 *a*) ne mentionne rien au sujet d'une telle différence de nom. Le fiel de perdrix, employé comme collyre, était recommandé comme remède de la cataracte (Idrīsī).

CHAPITRE DU *ṬĀ'*.

170. *Ṭuḥlub.* Lentille d'eau.

C'est « la lentille d'eau » (*ʿadas al-mā'*) et « les cheveux des fileuses » (*šaʿar al-ġuzzāl*).

---

[1] Les noms de *ḥumar* et *qufr al-Yahūd* sont déjà mentionnés par le géographe arabe Ibn Ḫurdāḏbih, au début du IIIe-IXe siècle (*Kitâb al-Masâlik wa'l-Mamâlik, auctore Abu'l-Kasim Obaidallah... Ibn Khordâdbeh*, dans *Bibl. Geographorum Arabicorum*. Éd. M. J. de Goeje. Vol. VI, p. 79 du texte arabe).

[Théophr. IV 10 (ικμη *ikmê*); Diosc. IV 87 (φακὸς τελμάτων *phakós telmátôn*); Sérap. 488; IB 451; *Tuḥfa* 201; ʿAbd ar-Razzāq 391; Issa 106,5; Loew I 16.]

Cette drogue est la «lentille d'eau» (*Lemna minor* L.), plante aquatique très répandue sur les eaux stagnantes de l'Europe et de certains pays chauds. Elle était employée extérieurement en compresses et comme hémostatique ainsi qu'à la confection de collyres.

171. *Ṭabāšīr.* Concrétion de bambou.

C'est la «cendre de serpent» (*ramād al-ḥayya*).

[Sérap. 445; IB 1447; *Tuḥfa* 195; ʿAbd ar-Razzāq 390; Issa 29,4; Loew I 691 et suiv.; Ducros 148.]

Ṭabāšīr est un mot persan[1] qui désigne la «manne de bambou», concrétions cristallines qu'on extrait des entre-nœuds du bambou. Elles sont composées de silice, potasse, chaux et matières organiques. Renaud et Colin (*Tuḥfa* 195) ont constaté qu'on appelle aussi *ṭabāšīr* de l'ivoire ou des os calcinés avec lesquels on falsifie la vraie manne de bambou. Il paraît que le nom désigné par Maïmonide signifie quelque chose de pareil. En Égypte, on vend encore sous le nom de *ṭabāšīr hindī* le vrai produit indien qui est utilisé pour la confection de collyres secs, comme tonique, astringent, etc. (Ducros). Vulgairement, le nom *ṭabāšīr* désigne en Égypte et en Syrie la craie.

172. *Ṭīn.* Argile.

a) La terre sigillée (*ṭīn maḫtūm*) est celle qu'on appelle aussi «terre sigillée de Lemnos» (*ḫawātīm lamniyya*) et «terre sigillée de Boḥaira» (*ḫawātīm al-Buḥaira*), et on l'appelle en outre «rubrique laqueuse» (*maġra lakkāniyya*) et «le sceau du Yémen» (*al-ḫātim al-yamānī*).

b) Quant à l'espèce d'argile qui est appelée «terre cimolée» (*ṭīn Qīmūliyā*), elle est identique à la «terre saponaire de Tolède» (*ṭafl ṭulaīṭulī*) d'après l'opinion unanime des médecins.

c) L'espèce qui est appelée «terre d'Arménie» (*ṭīn arminī*) est une argile rouge et visqueuse qu'on importe d'Arménie; on l'appelle aussi «terre romaïque» (*ṭīn rūmī*) et «terre de Chypre» (*ṭīn qubrusī*) parce que c'est la même argile, malgré la différence des pays d'origine. C'est la terre que nous appelons dans le Maghrib *al-inǧibār*.

---

[1] Laufer (350) suppose qu'il est dérivé du sanscrit *tavak-kṣīrā* = «vegetable juice».

d) La «terre de Nīchāpour» (*ṭīn naīsābūrī*) est celle qu'on appelle «terre comestible» (*ṭīn al-akl*); c'est une argile blanche qu'on transporte (dans les rues).

e) Quand les médecins parlent de «terre d'Ève» (*ṭīn Ḥawā*) et de «terre du Khouzistan» (*ṭīn ḫūzī*), ils entendent l'argile visqueuse et exempte de sable, pareille à celle que les Égyptiens appellent *iblīz* (*balīz*).

f) L'espèce qu'on appelle «terre de Samos» (*ṭīn Sāmūs*) est la «terre d'étoile» (*ṭīn al-kawkab*).

[Diosc. V 151-156; Sérap. 496-499; IB 1488-1495; *Tuḥfa* 50, 196-198; 'Abd ar-Razzāq 393-399; Ducros 150-151.]

Ce sont presque toutes des terres médicamenteuses introduites dans la médecine par les Grecs. Les Arabes en ont fidèlement conservé les noms, quoiqu'il leur eût été impossible de se procurer les terres des îles grecques.

a) La terre sigillée de Lemnos était la plus connue (*terra lemnia*), même dans la médecine européenne; c'est un peroxyde de fer hydraté qui servait d'antitoxique.

b) L'identité de la terre cimolée et de la terre saponaire de Tolède est plus que douteuse; cette dernière avait une grande réputation dans l'Espagne musulmane. C'était une terre saponaire. Voir *Tuḥfa* n° 198.

c) La terre d'Arménie, comme ses équivalentes, était visqueuse et servait de compresses sur les fractures qu'elle devait réduire; de là son nom arabe *iǧibār* («réduction»).

d) Il y avait dans le monde musulman plusieurs espèces de terres comestibles dont la plus réputée est celle de Nīchāpour (Perse Orientale). L'habitude de manger une espèce de terre persiste encore en Afghanistan [1].

e) Nous n'avons pas rencontré ailleurs les deux premiers noms indiqués dans ce chapitre. Le Khouzistan était la province du sud-ouest de la Perse; *ṭīn iblīz* est l'ancien nom du limon du Nil dont on se sert encore de nos jours comme compresses contre certaines dartres de la peau. Suwaïdī l'appelle (117 *a*) *ṭīn miṣrī* = «terre égyptienne».

f) La terre samienne était, comme celle de Lemnos, très réputée dans la médecine d'Europe, surtout pour arrêter les hémorragies (selon les recettes de Galien).

Le bol d'Arménie se vend encore au Caire sous le nom de *ṭīn armallī* ou *ṭīn rūmī* («terre grecque»); c'est une terre argileuse teinte en rouge par l'oxyde de fer. La *terra sigillata* ou de Lemnos qu'on vend de nos jours dans les bazars du Caire, est un silicate d'alumine et de magnésie, pauvre en oxyde de fer mais riche en silice et alumine (Ducros en donne aussi une analyse faite au Caire).

---

[1] B. Laufer, *Geophagy*, dans *Field Museum of Natural History, Anthropol. Series*, 18, n° 2 (Chicago 1930).

173. *Tarḫūn.* Estragon, ache.

On dit que ce sont les feuilles du pyrèthre (*ʿāqir qarḥā*), mais cela n'a pas été confirmé [*fol. 87 v°*] par les auteurs récents; ils disent, au contraire, que c'est une des espèces de céleri (*karafs*, ache).

[IB 1459; *Tuḥfa* 200; ʿAbd ar-Razzāq 418; Issa 22_5; Loew I 380.]

Ṭarḫūn est la forme arabe du nom persan *tarḫūn* (Vullers I 433) qui provient peut-être du grec δράκων (*drakón*) ou δρακόντιον (*drakóntion*). Ce nom désigne aujourd'hui l'estragon (*Artemisia Dracunculus* L., Composées) mais au moyen âge on appliquait ce nom à d'autres plantes, comme l'indiquent les paroles de Maïmonide. Voir aussi le commentaire de Renaud-Colin (*Tuḥfa*) et nos numéros 110 et 114. Suwaïdī (121 *a*) distingue deux espèces, une babylonienne et une grecque.

174. *Ṭarāṯīṯ.* Cynomorium, orobanche.

C'est la plante qui est appelée «barbe de bouc» (*liḥyat at-taïs*); c'est *zubb rubbāḥ* et nard (*nāridīn*) (?)[1]. Son nom en espagnol est *fuššāla* (*husillo*). Nous avons expliqué plus haut que le pressis de cette plante est appelé *hayufāqasṭīdās*.

[IB 1460; *Tuḥfa* 174; ʿAbd ar-Razzāq 407; Issa 65_{10}; Loew I 44 et II 299-301.]

Le nom arabe *ṭarāṯīṯ* est en usage pour le «champignon de Malte» (*Cynomorium coccineum* L. *Cynomoriées*), plante parasite des régions méditerranéennes qui se trouve aussi dans les déserts de l'Égypte. A cause de sa ressemblance avec un pénis on l'appelle en Égypte *zibb al-arḍ* («verge de terre»); chez les Bédouins *zubb rubbāḥ* (pénis de singe). Le nom espagnol *fuššāla* provient, selon Dozy (II 269) et Simonet (236) — qui le donnent pour hypociste et casse —, du latin *fusellus* («petit fuseau»), et est en castillan moderne *husillo*. Le *Cynomorium* était très en usage sous le nom de *fungus melitensis* comme hémostatique.

On appelle aussi *ṭarāṯīṯ* et *zubb al-arḍ* d'autres plantes parasites et d'aspect obscène, certaines Orobanchées comme *Phelipaea* (*Cistanche*) *lutea* Desf. (voir Issa 50_1 et 138_6). C'est leur suc qui était appelé *hypocistidos*. Voir notre n° 117.

175. *Ṭaraḫšaqūn.* Dent-de-lion.

C'est la «laitue d'âne» (*ḫass al-ḥimār*).

[IB 1469 et 2263; ʿAbd ar-Razzāq 405 et 846; Issa 177_{15}; Loew I 434 et suiv.; Ibn ʿAwwām II 357.]

---

[1] Dans le texte *nāridīs*, faute de copiste.

Cette plante est la Composée bien connue appelée dent-de-lion ou pissenlit (*Taraxacum officinale* Vill. ou Weber). Le nom arabe est transformé du persan *ṭalḫ šukūg* («pourpier amer») qui se trouve sous les formes corrompues *ṭalaḫšaqūq*, *ṭalaḫšāqūn*, *ṭaraḫšaqūq*, etc. Il est étrange que Maïmonide n'ait pas mentionné les autres synonymes arabes connus de Taraxacum, tels que *ḫass barrī* («laitue sauvage»), *hindibā' barrī* («chicorée sauvage»), *muraïr*, etc. La dent-de-lion a été de tout temps utilisée comme légume et comme remède externe et interne. Son suc servait à la confection des collyres. Voir plus haut nos numéros 110 et 114.

176. *Ṭalʿ*. Jeune régime de dattes.

C'est le premier fruit que le palmier (*naḫl*) produit chaque année quand la gaine s'ouvre.

[Diosc. I 109; IB 1473; ʿAbd ar-Razzāq 401; Loew II 333-336; Ibn ʿAwwām I 323.]

Le nom *ṭalʿ*, qui est encore en usage en Égypte, et plusieurs autres noms arabes (Schweinf. 229) désignent le jeune régime avec ou sans la bractée (gaine) dans laquelle est enfermée l'inflorescence («spadice»). Cette partie du dattier (*Phoenix dactylifera* L.) était recommandée de tout temps comme astringent et calmant tonique. Selon Ibn ʿAwwām on en faisait même du pain. Voir plus haut le chou-palmiste (n° 68 *ǧummār*) et plus bas aux n°s 204 (*kufarrā*) et surtout 206 (*kāfūr*), où nous fournirons des détails sur la désignation *ṭalʿ*. *Muḫaṣṣaṣ* (XI 119 et suiv.) a tout un chapitre sur *ṭalʿ*. Kōhēn (p. 137, l. 16 et suiv.) connaît une gomme de spathe de palmier (*samġ ṭalʿ an-naḫl*) qui, sur l'autorité du fournisseur de cette drogue, ne serait produite que par les vieux arbres.

177. *Ṭalq*. Talc, mica, lardite, etc.

C'est «l'étoile de terre» (*kawkab al-arḍ*) et on l'appelle aussi *ḥāsimā*.

[Diosc. V 138; IB 1472; *Tuḥfa* 203; ʿAbd ar-Razzāq 381 et 404.]

Comme l'a fait remarquer Leclerc (IB 1472 note), les Arabes ont confondu l'amiante de Dioscoride avec le talc; ils ont en outre compris, sous le nom de *kawkab al-arḍ* («qui brille dans la terre comme une étoile») le mica et le gypse laminaire. *Ṭalq* est la forme arabe du persan *talk* (Vullers II 547). *Ḥāsimā* (variante chez IB *ǧasimā*, *ḥasamiṭā*, etc.) est un nom syriaque qui ne se trouve pas dans les dictionnaires; Suwaïdī (119 *b*) a la forme *ḥasimā*.

CHAPITRE DU *YĀ'*.

178. *Yuttū'* (*sic!*) Plantes à latex.

Il y a plusieurs espèces de ces plantes qu'on appelle *al-yuttū'āt*, qui ont toutes en commun la propriété de produire un suc laiteux (*labaniyya*, latex), visqueux et très âcre, qui cautérise le corps au toucher; si l'on en prend intérieurement une petite quantité, il cause de la diarrhée et des vomissements.

Parmi les espèces de plantes à latex, on peut énumérer *aš-šubrum*, *al-kabwa*, *al-lā'iya*, *al-māzariyūn*, *al-māhūbdāna*, *al-māhīzahra* et *al-'ušar*. Ce qu'on appelle *sukkar al-'ušar* (sucre de Calotropis) est une rosée qui coule sur l'arbrisseau de Calotropis.

[Théophr. IX 11-15; Diosc. IV 164; Sérap. 522; IB 2302; *Tuḥfa* 210; Issa 79-80; Loew I 602-627.]

Yattū' (comme l'écrivent les philologues arabes) provient du syriaque ܝܬܘܥܐ *yattū'ā* et du verbe *n·t·'* qui signifie «suinter, transsuder» (Loew I 605). C'est la traduction du grec τιθυμάλλον (*tithymállon*) qui est chez Théophr. et Diosc. le nom générique des plantes à latex; Dioscoride en énumère sept variétés et les médecins arabes ont suivi son exemple. Ce sont des plantes de différentes espèces : *Šubrum* est le nom d'*Euphorbia Pithyusa* L.; *kabwa* celui d'une euphorbe mentionnée par Rhazès (IB arabe IV 207, ligne 7) et qu'il est impossible d'identifier; *māzariyūn* est *Daphne Mezereum* L., Thymélacées; *lā'iya* = peut-être *Euphorbia triaculeata* Forsk. (mais voir plus bas, le n° 215); *māhūbdana* = *Euphorbia Lathyris* L. («catapuce, épurge»); *māhīzahra* est un nom persan qui signifie «poison pour les poissons» et c'est le cocculus ou «coque du Levant» (*Anamirta paniculata* Colebr., Ménispermacées); et *'ušar* est l'Asclépiadée *Calotropis procera* R. Br. Le «sucre» de Calotropis est une exsudation des inflorescences, non encore bien observée et examinée. On trouvera chez Dymock (II 428-437) une analyse historique et pharmacologique de cette plante et de son latex. Ibn 'Awwām (II 374 et suiv.) énumère six espèces de tithymales (*yattū'āt*) trouvées en Espagne. Voir, à ce sujet, le commentaire de son traducteur J. J. Clément-Mullet [1].

179. *Yabrūḥ*. Mandragore.

C'est *al-luffāḥ* et «la pomme du démon» (*tuffāḥ al-ǧinn*). On l'appelle en persan *šābīzak* et on dit aussi *šabīzaǧ* et en espagnol *ubalīṭa* (voir commentaire).

---

[1] *Études sur les noms arabes de diverses familles de végétaux* (*Journal asiatique*, 6e série, t. XV, p. 55-90).

On dit aussi *al-maqaḍ* et *al-azaǧ*, et son nom grec est χαμαίμηλον (*khamaïmélon*).

[Théophr. IX 8-9; Diosc. IV 75; Sérap. 276, 343 et 525; IB 2034 et 2300; *Tuḥfa* 207; ʿAbd ar-Razzāq 180 et 890; Issa 114,3; Loew III 363-368.]

Le nom arabe *yabrūḥ* provient du syriaque *yabrūḥā* (en hébreu דודאים *dūdāʾīm*), nom de la racine anthropomorphe de *Mandragora officinarum* L. (Solanacées). *Luffāḥ* et *tuffāḥ al-ǧinn* sont des noms arabes, *šābīzak* et *šabīzaǧ* des noms persans (Vullers II 181 et 378) du fruit de la plante, qui ressemble à une petite pomme. Les noms arabes *maqaḍ* et *azaǧ* manquent dans les traités et dictionnaires. Le nom grec *khamaïmélon* («pomme terrestre») qui désigne la camomille est introduit ici par erreur. Les autres auteurs arabes rendent le nom grec correctement *mandragóras* (μανδραγόρας). Le nom espagnol est mutilé dans notre manuscrit et se trouve chez Idrīsī (206) sous la forme «latine» *arǧbalīṭa*, ce que Simonet (22) explique, d'après la forme mozarabe *archo-bellitho*, comme dérivé de *belladonna*. En Égypte la racine de mandragore était autrefois importée de Palestine. Aujourd'hui on ne la voit plus dans les bazars des drogues. Voir aussi notre n° 216 (*laʿba*).

180. *Yanbūt.* Anagyris.

C'est le caroubier nabathéen (*al-ḫarrūb an-nabaṭī*), et en espagnol [*fol. 88 r°*] *ḥīna qazqūna* (voir commentaire); c'est «l'épine grisâtre» (*aš-šawka aš-šahbāʾ*).

[Diosc. III 150; IB 2320; *Tuḥfa* 9, 182 et 204; ʿAbd ar-Razzāq 240; Issa 14,6; Loew II 418 et suiv.; Ducros 76 et 224.]

L'identification de *yanbūt* a été longtemps douteuse (voir IB), parce que ce nom était souvent employé pour désigner des arbrisseaux épineux en général, notamment par les auteurs juifs Saʿadya et Ibn Ǧanāḥ. Mais les recherches de Loew et les investigations dans les bazars du Proche-Orient ne permettent pas de douter que ce nom, comme les deux autres noms susmentionnés, désignent la Légumineuse *Anagyris fœtida* L. («bois puant»). Celle-ci porte beaucoup d'autres noms arabes (voir Issa). Le nom espagnol paraît estropié; il se lit peut-être *espino hediondo* («épine puante») ou d'une manière similaire. On n'en trouve d'explication ni chez Dozy ni chez Simonet [1].

Une autre lecture possible est بجيه غسكونه *vichía gascúna* (Sim. 565 et 256), équivalent du castillan moderne *veza de Gascuña* = français : vesce de Gascogne (une espèce parente d'*Anagyris*). Kōhēn (136, l. 13) connaît le nom *šawka šahbāʾ* pour désigner l'épithym.

---

[1] Le Dr Renaud a eu l'obligeance de m'informer que le manuscrit de la *ʿUmda* lit *ǧīna* (cento?) et ajoute comme nom grec *qunūzā* (κόνυζα *kónyza*); *qazqūna* est donc peut-être une mutilation de *qunūzā*.

Dans les bazars du Caire, on vend encore les feuilles d'Anagyris sous le nom d'*el-muntina* («la puante») comme purgatif et emménagogue (Ducros 224); les semences y sont également vendues, sous le nom de *ḥabb al-kila* («graines des reins»), comme émétique et diurétique (Ducros 76).

181. *Yāsimīn* (*sic!*). Jasmin.

C'est *al-ʿarīf*.

[Sérap. 290; IB 2298; *Tuḥfa* 138 et 205; ʿAbd ar-Razzāq 421-422; Issa 101₁₀; Loew III 396 et suiv.]

Le nom arabe provient du syriaque et est d'ordinaire vocalisé *yāsamīn*, en dialecte populaire d'Égypte *yasmīn*. La drogue est la fleur de la plante bien connue *Jasminum officinale* L. (Oléacées). En Égypte, on vend surtout le «jasmin d'Arabie» (*full*, *Jasminum Sambac* Ait.). Le nom arabe *ʿarīf* ne se trouve pas dans les dictionnaires. Je propose de le traduire par «odorant», dérivé du mot *ʿarf* = «odeur».

CHAPITRE DU *KĀF*.

182. *Kazbarat* (*sic!*) *al-bīr*. Capillaire.

Ce sont les «cheveux de Méduse» (*šaʿar al-ǧūl*), les «cheveux d'Orion» (*šaʿar al-ǧabbār*), les «cheveux du démon» (*šaʿar al-ǧinn*) et *maqāyir*.

C'est ce qu'on appelle *as-sāniqa*[1], et son nom en espagnol est *arǧaqīl* et *qaršaqīla* (*carrasquilla*). Son nom grec (*sic!*) est *baršīyawušān*.

[Théophr. VII 14, 1; Diosc. IV 134-135; Sérap. 75; IB 254; *Tuḥfa* 65 et 450; ʿAbd ar-Razzāq 126, 517, 729 et 953; Loew I 7; Ducros 200.]

Kuzbarat al-biʾr est l'orthographe usuelle; ce nom signifie «coriandre de puits» et est la désignation arabe de la gracieuse petite fougère *Adiantum Capillus Veneris* L. (Ptérides). Les autres noms arabes ont été en partie traduits du grec. Le nom grec classique est ἀδίαντον (*adianton*); le nom que Maïmonide a pris pour grec est persan : *parr-i-Siyāwušān*, ce qui veut dire «cheveux des (héros perses) semblables à Siyāwuš». *Maqāyir* est certainement une mauvaise lecture pour *ḍafāʾir* (*al-ǧinn*) (Issa) = «tresses (des démons)», ou

[1] Dans le texte *as-sābiqa;* le nom *sāniqa* ou *sānikīn* est persan (Vullers II 195). Kōhēn (134, l. 11) a la mauvaise lecture *sālifa*.

ḍafā'ir al-'agūz «tresses de la vieille» ('Abd ar-Razzāq). Le nom mozarabe-ibérique *arachoquil* pour capillaire est mentionné par Simonet (19); l'autre nom, *carasquilla* (Simonet 106), est obsolète. Le nom castillan moderne d'*Adiantum Capillus Ven.* est *culantrillo de pozo.* La partie herbacée de la plante se vend encore, comme remède, dans les bazars du Caire (Ducros).

183. *Kazbura* (*sic!*). Coriandre.

C'est *an-naqda* et on dit *an-na'da.* Son nom le plus connu dans le peuple (du Maghrib?) est *al-kasbura* avec *sīn.* Quand les médecins parlent de coriandre sèche (*kazbura yābisa*) ils ne désignent pas par ce nom les semences de coriandre dont on assaisonne les mets, comme le pensent la plupart des médecins, mais on entend les feuilles séchées de cette coriandre.

[Théophr. VII 1-5; Diosc. III 63; Sérap. 329; IB 1933; *Tuḥfa* 230; 'Abd ar-Razzāq 429; Issa 58_3; Loew III 441-447; Ducros 199.]

L'orthographe usuelle est *kuzbara* ou *kusbara.* On a dérivé ce nom du sanscrit *kustumbārī*, mais la coriandre se trouve aussi en assyrien sous le nom de *kusibirru* (Meissner chez Loew III 441) et en araméen כוסברתא *kūsbareṯā.* De ce dernier nom sont dérivés les noms arabes et persans. Vullers (II 1009) mentionne un autre nom persan *gišnīz.* Nous avons trouvé le nom *naqda* (*na'da* est une corruption) chez Dozy (II 709), d'après Ibn Biklāriš [1]. La plante *Coriandrum sativum* L. (Ombellifères) est cultivée dans toute l'Afrique du Nord, en Syrie et en Palestine. On en vend le petit fruit bien connu dans les bazars du Caire comme condiment et aussi comme carminatif et stomachique. La culture de la coriandre en Espagne est décrite par Ibn 'Awwām (II 253-255).

184. *Kurunb.* Chou (et chou-fleur).

C'est *baqlat al-andār.*

Le chou syrien (*al-kurunb aš-šāmī*) est le chou-fleur (*al-qannabīṭ*); c'est lui que le peuple en Égypte appelle *al-kurunb* tout simplement; car ils n'ont pas d'autre chou que le chou-fleur.

[Diosc. II 120; Sérap. 131; IB 1909; *Tuḥfa* 224; 'Abd ar-Razzāq 445; Issa 33_{3-4}; Loew I 482-487; Ibn 'Awwām II 156-165.]

---

[1] Freyt. (I 194-195) donne les noms *taqda* et *taqra* qui paraissent être également des corruptions. Ils ne sont pas persans comme le prétend Ducros.

Le chou potager (*Brassica oleracea* L. var. *capitata*, Crucifères) est appelé en arabe *kurunb*, nom évidemment dérivé du grec κράμβη (*krámbê*). La culture du chou paraît avoir commencé en Italie. L'autre nom arabe se trouve chez I B (321) sous la forme *baqlat al-anṣār* («légume des partisans du Prophète»); l'orthographe *amṣār* dans l'édition arabe imprimée est erronée.

Les noms *qannabīṭ* ou *qinnabīṭ* et *qarnabīṭ* sont également dérivés du grec [1]. Ils désignent le chou-fleur (*Brass. ol.* L. var. *Botrytis* L.) que Suwaīdī (148 *a*) appelle aussi *kurunb mawṣilī* («chou de Mossoul») et *k. hamaḏānī* («chou d'Hamadan»). Ibn ʿAwwām (II 156-165) décrit en détail la culture du chou et du chou-fleur en Espagne. Il est intéressant de constater que le chou potager était inconnu au moyen âge, non seulement en Égypte, mais aussi en Palestine (Loew 438). Aujourd'hui on le cultive partout dans les deux pays.

185. *Karsana.* Ers ervillier.

C'est *al-kasnā*.

[Théophr. VII 5, VIII 11; Diosc. II 108; Sérap. 261 et 316; I B 1912; *Tuḥfa* 222; ʿAbd ar-Razzāq 472 et 499; Issa $188_{,8}$; Loew II 481-491.]

La plante en question est l'ers ervillier (vesce noire, faux orobe; *Vicia Ervillia* Willd., Légumineuses). Le nom arabe *karsana*, mieux *karsanna*, provient de l'hébreu כרשינה *karšīna* ou de l'araméen כרשנא *karšinnā*, qui paraît dérivé de la racine sanscrite *kṛšṇa* = «noir» (Schrader d'après Loew II 485). Ce nom est passé dans la langue persane (*kašnak*, *kušnak*, *kušna*, *kašnā* کشنی, *kasnā* کسنی, *kasnak*, etc. (Vullers II 835, 845 et suiv.). Il ne faut pas confondre *karsinna* avec *qarṣaʿanna* (voir notre n° 190). La culture de l'ers et des légumineuses voisines en Espagne est décrite par Ibn ʿAwwām (II 94-97). La gesse y porte encore aujourd'hui le nom d'*alcarcena*.

186. *Kašūṯ.* Cuscute.

On dit aussi *al-kušuṯ* et *kušūṯā*. C'est le «rumex du lapin» (*ḥummāḍ al-arnab*) et *aš-šitābard* et on dit aussi *zaḥmūd* et *šaṯmūn*. La cuscute grecque (*al-kašūṯ ar-rūmī*), par contre, est l'absinthe (*afsintīn*), comme nous l'avons mentionné.

[Diosc. IV 177; Sérap. 116; I B 1940; *Tuḥfa* 32 et 226; Issa 63_8; ʿAbd ar-Razzāq 443; Loew I 453-461.]

---

[1] En grec byzantin et moderne κωνωπίδι, κουνουπίδι, κωνοπίδα (*kónôpidi*, *kounoupída*, etc.). Voir Langkavel, *Botanik der spaeteren Griechen* (Berlin 1866, p. 27) et Fleischer, *Études sur le Supplément aux dictionnaires arabes de Dozy* (dans *Berichte der K. Saechs. Gesellschaft der Wissenschaften*, Phil.-Hist. Klasse 1885, p. 394).

Le nom arabe *kašūṯ* est dérivé du syriaque כשותא *kašūṯā* (*kaša* = amasser) et désigne la plante parasite cuscute ou épithym (*Cuscuta Epithymum* Murr., *C. Epilinum* Weit., etc. Convolvulacées) qui se fixe aux plantes-nourrices à l'aide de suçoirs. Les trois derniers noms sont persans : le premier se lit probablement *šitāband* = « courant vite » (Vullers II 411); le deuxième est estropié dans le manuscrit et devrait être lu *zaǧmūl* = semences de cuscute (Vullers II 117); le troisième nom *šaṯmūn* ou *šašmūn* manque dans les dictionnaires. Voir plus haut le n° 23 (*afīṯīmūn*).

Au sujet de *kašūṯ rūmī*, voir au n° 3 (*afsintīn*, absinthe).

Le suc de cuscute fraîche était en usage comme constituant des remèdes hépatiques, stomachiques et pour la confection de collyres.

187. *Kumaṯrā.* Poire.

C'est ce que le peuple du Maghrib appelle « la prune » (*al-iǧǧāṣ*).

[Théophr. I 2, IV 14; Diosc. 116; Sérap. 274; IB 1963; *Tuḥfa* 221; ʿAbd ar-Razzāq 37; Issa 151,3; Loew III 235-240.]

Renaud et Colin (*Tuḥfa*) ont trouvé déjà chez Ibn Biklāriš la désignation *inǧāṣ* pour la poire à côté du nom classique *kummaṯrā* qui est d'origine syriaque. ʿAbd al-Laṭīf (36) dit qu'à son époque on appelait en Syrie la poire également *iǧǧāṣ* [aujourd'hui *inǧāṣ* ou *naǧāṣ*] (Post I 454). Dans l'Yémen on l'appelle aussi *inǧāṣ*. Sur la culture de plusieurs variétés du poirier en Espagne, voir Ibn ʿAwwām (I 240-242).

[*fol. 88 v°*]

188. *Kundur.* Encens.

C'est *al-lubān*.

[Théophr. IX 4-11; Diosc. I 68; Sérap. 323; IB 1974; *Tuḥfa* 214; ʿAbd ar-Razzāq 430; Issa 324; Loew I 312-314; Ducros 204.]

Les deux noms, *kundur* et *lubān*, sont dérivés du grec χόνδρος λιβάνου (*khóndros libánou*), « grumeaux d'encens ». C'est le produit, connu depuis un temps immémorial et représenté dans les reliefs des temples égyptiens, des *Boswellia* (Burséracées), surtout *B. Carterii* Birdw. C'est un arbre de l'Arabie et de la Somalie. Le nom *kundur* était considéré comme persan et employé par les médecins; le nom *lubān* comme le grec *libanos* dérive du sémitique : assyrien *lubanu*, hébreu *lĕbōna* לבונה, araméen *lĕbottā*, etc. La racine *l·b·n·* signifie « être blanc »; c'est la couleur de la résine fraîche non encore solidifiée. Ce qu'on m'a montré dans les bazars du Caire comme vrai encens (*libān dakar* ou *baḫūr ʿarabī*) n'était que des débris. Ducros y a trouvé aussi des larmes d'encens translucides qui servaient aux

fumigations. Le nom arabe *al-lubān* se retrouve actuellement en français : oliban (Devic et Lammens).

189. *Kamāduriyūs.* Germandrée officinale.

C'est le «chêne de terre» (*bullūṭ al-arḍ*) et en latin *burnutqa* (*bertonica*).

[Théophr. IX 9, 5; Diosc. III 98; IB 1966; *Tuḥfa* 218; ʿAbd ar-Razzāq 452; Issa 1794; Loew II 104.]

Le nom *kamāduriyūs* est la transcription arabe du grec χαμαίδρυς (*khamaídrys*) et *ballūṭ al-arḍ* la traduction arabe littérale de ce nom («chêne de terre»). Je crois que le nom «latin» *burnutqa* est une mauvaise leçon pour *bertonica*, nom de la germandrée aux environs de Saragosse, d'après Simonet (46 et 453)[1]. C'est la germandrée officinale («petit chêne») *Teucrium Chamaedrys* L., (Labiées). Les feuilles de cette plante étaient en usage comme stomachique, diurétique et antiscrofuleux.

190. *Kamāfīṭūs.* Ivette (et panicaut).

On dit aussi *ḫamābīṭūs*. On l'appelle en espagnol *ǧalla qrišta* (*galli crista*) et on dit aussi *ǧānat qabṭa* (*centumcapita*) et *qardālla barbāta* (*cardiello piperito?*), ce qui signifie «l'épine poivrée» (*aš-šawk al-mufalfal*). On l'appelle aussi *banuāla* (*piñuela*).

Plusieurs ont dit que cette plante est le panicaut (*al-qarsaʿanna*); *būškarāna* est une espèce de panicaut. Ce qu'ont constaté les botanistes en Espagne est que «l'épine juive» (*aš-šawka al-yahūdiyya*), la plante qu'on appelle «l'épine noire» (*aš-šawka as-sawdāʾ*) est *ǧānat qabṭa* et *al-qarsaʿanna*, mais pas du tout *al-kamāfīṭūs*. Cette plante, *al-qarsaʿanna*, n'est pas employée chez nous, excepté sa racine.

[Théophr. VI 1, 3; Diosc. III 158 et III 21; IB 1965 et 1754; *Tuḥfa* 217 et 322; ʿAbd ar-Razzāq 453; Issa 7,3 et 77,9; Loew II 71 et I 439 et suiv.]

Maïmonide traite dans ce paragraphe de deux drogues différentes dont les noms espagnols paraissaient avoir été souvent confondus par les médecins arabes. La première est le χαμαίπιτυς (*khamaípitys*) de Dioscoride qu'on a identifié avec l'ivette (*Ajuga Chamaepitys* Schreb.,

---

[1] Idrīsī (226) a la mauvaise lecture *alīnutūraqa*.

Labiées). Son nom arabe *kamāfiṭūs* est une translitération du nom grec. En espagnol, elle porte le nom de *gallocresta* («crête de coq»), qui cependant désigne d'autres Labiées, par exemple le hormin (Simonet 242). On l'appelle aujourd'hui en Espagne *pinillo oloroso*. Cette drogue n'est plus en usage.

L'autre plante est une Ombellifère et ressemble beaucoup aux chardons. C'est le ἠρύγγιον (*éríyngion*) des Grecs, qu'on identifie à *Eryngium campestre* L., ou à *E. creticum* Lam. (chardon Roland, panicaut), plante méditerranéenne à fleurs bleues portant beaucoup de petits capitules. C'est pourquoi elle portait en latin le nom de *centum capita* [«cent têtes», en castillan *ciencabezas*] (Simonet 159). Le nom espagnol douteux *cardiello piperito* est peut-être une mauvaise lecture pour *cardiello borriquero* (Simonet 103). Un nom espagnol est estropié et manque de points diacritiques; je l'ai rétabli à la forme *banuāla* selon Ghāf. ms. (fol. 101*b*). C'est *piñuela*, nom qui désigne en castillan ancien aussi bien le *Chamaepitys* que la grande joubarbe (*Sempervivum tectorum* L.). *Būškaranna* ou *baškarān* (Dozy I 90) est un nom espagnol mutilé qui désigne également le panicaut; il provient, d'après Simonet (569), du latin *viscarago*. Les noms arabes du panicaut, *qarsaʿanna*, *qirṣaʿanna* [1], etc., proviennent du syriaque קרצענא *qerṣaʿannā*. *Eryngium creticum* porte aujourd'hui en Syrie le nom de *qurṣaʿannī* (Post I 507). Ses feuilles sont consommées en Palestine comme salade; de là le nom arabe *baqla yahūdiyya* («légume juif»); la racine servait comme remède contre l'hydropisie et comme antirabique.

191. *Kaṯīrā*. Gomme adragante.

C'est la gomme de l'herbe *al-qatād*. Le nom d'*al-qatād* est aussi *as-sahāǧ*, et cette gomme est appelée aussi *ḥalūsiyā*.

[Théophr. IX 1 et 8; Diosc. III 20; Sérap. 320; I B 1889; ʿAbd ar-Razzāq 435 et 639; Issa 26_7; Loew II 419-424; Dymock I 479-482.]

La plante τραγάκανθα (*tragakántha*) des Grecs, *katād* des Arabes, a été identifiée avec plusieurs (en tout treize) espèces de la Légumineuse *Astragalus*. C'est en Syrie *Astragalus gummifer* Lab., en Mésopotamie *A. kurdicus* Boiss., en Perse *A. heraticus* Bunge qui fournit la résine officinale qui est extraite par des incisions sur la racine des plantes. On vend encore cette gomme (*kaṯīrā*, nom syriaque) dans les bazars du Caire comme pectorale et diurétique. Le nom *sahāǧ* manque dans les dictionnaires, tandis que *ḥalūsiyā* se trouve indiqué aussi par IB (694) comme nom de l'adragante; il est sans doute syriaque. Le nom hébreu biblique *nekāt* נכאת désigne très probablement la gomme adragante (Loew II 420).

---

[1] Il ne faut pas confondre ce nom avec *karsanna* (n° 185).

192. *Kam'a.* Truffe.

Le peuple du Maghrib l'appelle *al-kamā;* c'est *al-fuṭr.*

[Théophr. I 1-6; Diosc. II 145; Sérap. 409; IB 1964; *Tuḥfa* 220 et 320; 'Abd ar-Razzāq 440 et 704; Issa 184_{7-13}; Loew I 26-39.]

Kam'a est le nom arabe de la truffe, surtout de la truffe blanche (*Tuber album* Sow.) et de *Tuber Micheli; fuṭr* est le nom générique arabe pour «champignon». On en trouve beaucoup dans les déserts de la Syrie et de l'Arabie du Nord après les pluies hivernales. Les deux noms sont sémitiques (assyrien *kamtu*, hébreu-michnique כמחה *kemēḥa* et פטורי *feṭūrī*). Pour les autres noms arabes, voir les commentaires de Renaud-Colin dans *Tuḥfa*, et Ibn 'Awwām (II 433) avec les remarques de Clément-Mullet.

193. *Kammūn.* Cumin et divers.

Le cumin sauvage (*al-kammūn al-barrī*) est le cumin noir (*al-kammūn al-aswad*); c'est lui qui est appelé le «cumin royal» et le «cumin de Kirmān» (*al-kammūn al-mulūkī, al-kammūn al-kirmānī*); c'est *al-bāsalīqūn* (βασιλικόν, «royal»).

[Théophr. VII 3-VIII 8; Diosc. III 59-61; Sérap. 97; IB 1967; *Tuḥfa* 229 et 454; 'Abd ar-Razzāq 426-427; Issa 62_{18}; Loew III 435-439; Ducros 202-203.]

Kammūn est le nom arabe du fruit du cumin (*Cuminum Cyminum* L., Ombellifères); sémitique : assyrien *kamūnu*, hébreu *kammōn*, araméen *kammōnā*, etc. *Kammūn barrī* et *kammūn aswad* sont deux noms du cumin noir (nigelle, *Nigella sativa* L., voir notre n° 365), tandis que *kammūn kirmānī* désigne *Carum nigrum* Royle, et *kammūn mulūkī* ou *basilikon* ammi ou sison (*Carum copticum* Benth.; voir au n° 259). Les droguistes du Caire appellent aujourd'hui le cumin *kammūn* et *sanūt*, la nigelle *kammūn iswid* et *ḥabba sōda* (Ducros). Sur les noms maghrébins, voir les commentaires de Renaud-Colin dans *Tuḥfa;* au sujet de la culture du cumin en Espagne, voir Ibn 'Awwām (II 241-244).

194. *Kabbāba.* Cubèbe.

C'est «la graine du jeune marié» (*ḥabb al-'arūs*) et *ḥarkūs.*

[Sérap. 133; IB 1879; *Tuḥfa* 190; 'Abd ar-Razzāq 428; Issa 141_{1}; Loew III 62; Ducros 195; Dymock III 180-183.]

Le nom *kabāba* (en arabe on écrit avec *bb*) est persan; la drogue elle-même est un produit des Îles de la Sonde, c'est le fruit pétiolé de *Piper Cubeba* L. (Pipéracées). On la

trouve chez tous les droguistes de l'Orient. Au Caire on la vend sous le nom de *kabbāba hindī* (« cubèbe indien »), drogue fortement mélangée de terre et de débris d'autres plantes (Ducros). Elle sert en décoction comme désinfectant des voies urinaires. *Ḥarkūs* est un mot d'origine persane; cependant le mot *ḫargūš* désigne une plante totalement différente : le grand plantain (*Plantago major* L.).

195. *Karawiyya* (*sic!*). Carvi.

On l'appelle aussi [*fol.* 89 *r*°] le « cumin d'Arménie » (*al-kammūn al-armīnī*) et *qarunbād* et *qarīǧād* (?). *Al-qardamānā* est le carvi (*karāwiyā*) sauvage.

[Diosc. III 57; Sérap. 103; IB 1774 et 1913; *Tuḥfa* 340; ʿAbd ar-Razzāq 745; Issa 41,; Loew III 437-440; Ducros 118 et 179.]

Maïmonide écrit d'abord *karawiyya* comme l'auteur de la *Tuḥfa* (340), mais ensuite *karāwiyā* comme tous les autres auteurs; cette dernière forme d'orthographe provient sûrement du syriaque, et les deux noms sont des transcriptions du grec καρώ (*karó*) ou καρυία (*karyía*). C'est *Carum Carvi* L. (Ombellifères). *Qurunbād* est le nom persan du carvi sauvage (Vullers II 723); *qarīǧād*, *qarīǧān*, *qaranfār* (IB), etc., sont des mutilations dues aux copistes. Il était connu des Latins sous le nom de *Carnabadium* (Loew).

Le nom *qardamānā* (syriaque) est le résultat de plusieurs confusions des traducteurs syriaques qui ont pris le *kardámômon* de Dioscoride pour *kárdamon ágrion* (voir *Tuḥfa* et Loew). *Karāwiyā barrī* (« carvi sauvage ») ou *karāwiyā ǧabalī* (« carvi des montagnes ») est le cumin bâtard (*Lagoecia cuminoides* L., Ombellifères). On vend cependant sous le nom de *qardamāna* ou *ḥurf el-murūg* ou *ḥurf ṣarīf*, dans les bazars du Caire, les fruits et sommités de la Crucifère *Cardamine pratensis* L. Le carvi et le cumin bâtard étaient cultivés en Espagne (Ibn ʿAwwām II 244-246).

196. *Karafs*. Ache, céleri, persil et divers.

Il y a six espèces de *karafs* (céleri), parmi lesquelles il y a le persil (*al-maqdūnis*) qu'on appelle le « céleri de Sarakhs » (*al-karafs as-saraḫsī*); c'est le « céleri romaïque (*al-karafs ar-rūmī*) et on dit que c'est πετροσέλινον (*petrosélinon*).

Ce qui est connu chez les médecins du Maghrib sous ce nom, ce sont les semences du céleri de montagne (*al-karafs al-ǧabalī*); ce sont des graines noires et grandes ressemblant aux semences de la staphisaigre (*ḥabb ar-raʾs*). Le nom des semences du céleri de montagne en grec est σέσελι (*séseli*) et celui du carvi sauvage (*karafs barrī*) dans cette langue est *samarniyūn* (σμύρνιον *smýrnion*).

Quant à l'espèce de carvi qui est appelée *karafs al-mā'*, c'est celle que les Berbères appellent *kariyūnaš*.

: [Théophr. VII 6, 3; Diosc. III 64-68; Sérap. 102 et 308; IB 1902 et 2161; *Tuḥfa* 82, 200 et 337; ʿAbd ar-Razzāq 111, 180, 432 et 495; Issa 19_5, 89_4, 41_5, 171_{3-4}, 170_{11}, 137_6; Loew III 423-435.]

Karafs, en hébreu כרפס *karpas*, est le nom générique des Ombellifères appelées par les Grecs σέλινον (*sélinon*). Les espèces mentionnées par Maïmonide sont : 1° *karafs* = céleri, ache (*Apium graveoleus* L.); 2° *karafs rūmī* ou *karafs sarahsī* ou *maqdūnis* = persil (*Carum Petroselinum* Benth. et Hook.). Le nom *maqdūnis* provient de *Makedónion*, parce que la plante était supposée être originaire de la Macédoine. On l'appelle en Égypte *baqdūnis* et on vend ses semences dans les bazars (Ducros 33); 3° *karafs ǧabalī* = ache de montagne (*Peucedanum Oreoselinum* Mönch.). Le nom grec de cette plante n'est pas σέσελι mais ὀρεοσέλινον (*oreosélinon*); 4° *karafs barrī* = maceron (*Smyrnium perfoliatum* L. et *Sm. Olusatrum* L.); 5° *karafs al-mā'* = ache aquatique, ache d'eau ou berle (*Sium latifolium* L.). Le nom berbère *karnūnaš* ou *qarnīnaš* paraît en effet avoir désigné des espèces de *Sium;* aujourd'hui *gernūneš* est le nom maghrébin populaire du cresson de fontaine [*Nasturtium officinale* L. Crucifères] (Renaud-Colin dans *Tuḥfa* 337).

Il y a lieu de noter que les droguistes des bazars du Caire vendent aujourd'hui, sous le nom de *bizr el-karafs el-gabali* («semences d'ache de montagne»), le fruit diachaine de la livèche [*Levisticum officinale* Koch.] (Ducros 31). Le céleri et le persil étaient cultivés dans l'Espagne musulmane (Ibn ʿAwwām II 295-297).

197. *Kabar.* Câprier.

C'est *al-qabar* et *al-laṣaf* et on dit *aṣaf*.

[Théophr. VI-VII; Diosc. II 173; Sérap. 99; IB 1877; *Tuḥfa* 223; ʿAbd ar-Razzāq 43, 425 et 956; Issa 38_{13}; Loew I 322-330; Ducros 30.]

Le câprier (*Capparis spinosa* L. et variétés) croît à l'état sauvage en Égypte, Syrie et Palestine. Les noms arabes *kabar, kabbār,* etc., proviennent du grec et sont conservés en espagnol (*alcaparra*). Les autres noms sont dérivés de l'hébreu et araméen צלף *ṣĕlāf*. La câpre n'est pas le fruit mais le bouton floral de la plante, qui porte également en Égypte les noms de *laṣṣāf* (Schweinf. 11) et *šōk el-ḥomār* («épine de l'âne», Issa). ʿAbd ar-Razzāq donne le nom *aṣaf*. Les graines sont vendues sous le nom de *bizr el-kabar* dans les bazars du Caire; elles servent de carminatif et d'aphrodisiaque (Ducros). En Espagne, le câprier était cultivé dans les jardins (Ibn ʿAwwām II 316 et suiv.).

198. *Kurrāṭ.* Poireau et divers.

C'est *bulbus* (βολβός) et on dit *balābis*. Le poireau syrien (*al-kurrāṭ aš-šāmī*) est le poireau potager (*al-kurrāṭ al-bustānī*) que les gens mangent comme assaisonnement et qui est appelé *al-qaflūṭ*.

Celui qui est appelé « poireau nabathéen » (*al-kurrāṭ an-nabaṭī*) est le « poireau de la montagne » (*al-kurrāṭ al-ǧabalī*).

Le poireau sauvage (*al-kurrāṭ al-barrī*) est appelé *ṭīṭān*.

[Théophr. VII 1-5; Diosc. II 149; Sérap. 136; IB 1910; *Tuḥfa* 83, 408; ʿAbd ar-Razzāq 441 et 470; Issa 96-10,; Loew II 131-138.]

Le nom arabe *kurrāṭ* est probablement sémitique (assyrien : *karāšu*, araméen : *kĕrēṭī* et *kĕrēšā*, etc.) [1]. *Bulbus* et *balābis* sont tirés du grec et désignent quelquefois l'asphodèle, mais souvent un bulbe de Liliacée tout simplement. Quant aux espèces indiquées par Maïmonide :

1° *kurrāṭ šāmī*, *bustānī* et *qaflūṭ* (du grec πράσον κεφαλωτόν *práson kephalôtón*) correspondent à l'échalote (*Allium ascalonicum* L., Liliacée);

2° *kurrāṭ nabaṭī* est le nom du « faux poireau » (*Allium Ampeloprasum* L.), *k. bustānī* peut désigner le poireau potager (*Allium porrum* L.) et le marrube blanc dont la place n'est pas ici;

3° *kurrāṭ barrī* et *ṭīṭān* (nom d'origine grecque? aussi chez IB 1487) [2] ont été identifiés avec le poireau sauvage ou porrette (*Allium rotundum* Wim. et Grabo).

Des débris de poireau ont été trouvés dans des tombeaux d'anciens Égyptiens. Le nom hébreu biblique du poireau (*Allium porrum* L.) est חציר *ḥaṣīr*, et se trouve mentionné en général par Maïmonide lui-même (dans *H. Scheḥita* VII 19). Différentes espèces de poireau étaient cultivées en Espagne au moyen âge (Ibn ʿAwwām II 198-202).

199. *Kahrabā.* Ambre jaune, succin.

On dit aussi *kārabā;* c'est la résine du peuplier romaïque (*al-ḥawr ar-rūmī*).

[Diosc. I 82; Sérap. 283, 300 et 306; IB 1982; *Tuḥfa* 216; ʿAbd ar-Razzāq 438.]

---

[1] Cependant Fraenkel (144) croit que c'est un nom emprunté au grec, et Zimmern (Loew II 133) pense qu'il est peut-être emprunté au sumérien *qaraš*.

[2] Certains auteurs arabes ont pris le nom *ṭaīṭān* pour nabathéen; c'est une étymologie fantaisiste. Muḫaṣṣaṣ (XI 165-166) a la lecture *aṭ-ṭīṭān* et prend le nom pour purement arabe.

L'ambre jaune était considéré par les Grecs et les Arabes comme la résine solidifiée d'un conifère ou du peuplier noir (*Populus nigra* L.). IB s'élève contre cette assertion et cite al-Ġāfiqī qui dit qu'on trouve le succin dans les terres incultes loin des arbres. Le nom arabe provient du persan *kāh-rubā* «tire-paille» (Vullers II 787)[1]. On employait la poudre de succin comme hémostatique et stomachique.

200. *Kazmāzik.* Galle du tamarix.

C'est le fruit du tamarix (*aṯ-ṭarfā'*), et on l'appelle aussi *ǧazmāzik* [*fol. 89 v°*] et *gazmāziq;* on l'appelle également la «savoureuse» (*al-ʿaḏba*).

[Diosc. I 89; Sérap. 493; IB 17 et 1929; *Tuḥfa* 23, 106 et 228; ʿAbd ar-Razzāq 197; Issa 177₂; Loew III 398-402; Ducros 56.]

Les noms arabes sont dérivés du persan *gazmāzak* ou *gazmāzū* (Vullers II 998). Ce n'est pas le fruit mais la galle du tamarix oriental, comme nous l'avons exposé dans l'article sur cet arbre (voir notre n° 9 : *aṯl*). Ces galles se vendent toujours dans les bazars du Caire, mais plutôt sous le nom de *ʿaḏba* que sous celui de *tamr el-aṯl* («fruit du tamarix»). On les emploie comme antidiarrhéique et pour la préparation des collyres astringents. ʿAbd ar-Razzāq l'appelle *ǧawz aṯ-ṭarfā'* («noix de tamarix»).

201. *Kākanǧ.* Alkékenge.

C'est la «noix de prairie» (*ǧawz al-marǧ*) et son nom grec est ἀλικάκαβον (*halikákabon*). C'est une espèce de morelle noire (*ʿinab aṯ-ṯaʿlab*) potagère; c'est ce qu'on appelle *šaǧarat al-lahw* («arbre de la joie»).

[Diosc. IV 71; IB 1589 et 1874; *Tuḥfa* 219; ʿAbd ar-Razzāq 378, 488 et 651; Issa 139₇; Loew III 375 et suiv.]

Cette plante est le coqueret (*Physalis Alkekengi* L., Solanacées); son fruit est une baie enveloppée d'un calice accrescent, renflé et coloré; il est laxatif et diurétique. Le nom *kākanǧ* (aussi *kākuna*) est persan, mais peut-être emprunté (Vullers II 779)[2]. En Égypte, les fruits cultivés dans les jardins et vendus comme friandise portent le nom populaire *es-sitt fi'n-nāmūsiya* («la dame dans la moustiquaire»). Idrīsī (p. 224) appelle la plante *ʿinab aṯ-ṯaʿlab al-kabīr* «grande morelle noire». Voir plus bas au n° 297 (*ʿinab aṯ-ṯaʿlab*).

---

[1] En pehlevi *kahrupāī* (Laufer p. 523).

[2] Je suppose la parenté de ce nom *kākanǧ* avec le sanscrit *kākamāči* qui, d'après Chopra (p. 595), désigne la morelle noire (*Solanum nigrum* L.).

202. *Kustbarkust.* Hélictère.

C'est ce qu'on connaît en Égypte sous le nom d'*al-ʿaṭfa* («liseron»), et on dit «liseron droit» et «liseron gauche».

[IB 1939; Issa 926; Dymock I 231-233.]

Kustbarkust est la forme arabisée du terme persan pour «liseron» *kašt bar kašt* dont la signification est «repli sur repli» (Vullers II 838). La plante est la Sterculiacée *Helicteres Isora* L., qui est originaire de l'Asie méridionale. C'est un arbrisseau semblable au noisetier; les cinq carpelles de son fruit (sacs ovariens) sont entortillées, d'où ses noms arabe et persan. Aux Indes, on se sert des fruits et des rhizomes comme astringents. En Égypte, la plante est aujourd'hui aussi inconnue que son usage médicinal. Voir aussi Hooper et Field, p. 124.

203. *Kāšim.* Livèche.

C'est *az-zawfarā* et en espagnol *ṭaqlīra*.

Quant à l'espèce appelée livèche romaïque (*al-kāšim ar-rūmī*), c'est ce que les Grecs appellent λιγυστικόν (*ligystikón*) et dont la semence est appelée par eux *sāsaliyūs* (σεσέλιος *sesélios*); nous en parlerons sous la lettre *sīn*.

[Diosc. III 51; IB 1869; ʿAbd ar-Razzāq 112, 307 et 439; Issa 108,14; Loew III 471 et suiv.; Ducros 32.]

La drogue est l'Ombellifère *Levisticum officinale* Koch. (livèche). Nous avons mentionné (au n° 196) que les semences de cette plante sont en vente dans les bazars du Caire sous la fausse désignation de *karafs ǧabalī* [«céleri de montagne»] (Ducros); on s'en sert comme carminatif, emménagogue, etc. Le nom *kāšim* est arabe (Freyt. IV 39), et *zawfarā* est emprunté au syriaque (Dozy I 614). Je n'ai pas pu repérer un nom espagnol qui ait une parenté avec *ṭaqlīra*, sauf *talictro* (*Thalictrum* «rhubarbe des pauvres»). *ʿUmda* dit *tagarro* et *tagārna* (Renaud), notre n° 283 *ṭaqāra* [1]. Les *semina seseleos cretici* sont, dit-on, le produit du *Tordylium officinale* L.

204. *Kufarrā.* Spathe de palmier.

On dit aussi *ǧufarrā*. Il fait partie du jeune régime de palmier (*ṭalʿan-naḫl*).

---

[1] Ghāf. ms. (fol. 228 *a*) a : *taǧāra* «en latin».

[Diosc. I 109; Sérap. 92 et 331; IB 1955; ʿAbd ar-Razzāq 458; Loew II 335-336; Ibn ʿAwwām I 323.]

Ces noms sont d'après Fraenkel (p. 147) araméens : גופארא *ǧūpārā*, *gupparrā*, etc., et persans : *kupurrā*. Mais la provenance de l'assyrien (*giparu*) est possible (Küchler, chez Loew II 336). Les commentateurs syriens définissent *gufarrā* comme le pollen du palmier, les Arabes comme une partie du spathe. Le mot est inconnu aux cultivateurs égyptiens (voir Schweinf. 229). Comparer aussi nos articles 68 (*ǧummār*) 176 (*ṭalʿ*), et surtout ci-après le n° 206 (*kāfūr*). Kōhēn (p. 127, l. 10) a les noms *ǧufarrā*, *kufarrā*, *qufarrā* et *kāfūrī*.

205. *Kurkum.* Curcuma (et chélidoine).

C'est *al-hurd* et «les racines jaunes» (*al-ʿurūq aṣ-ṣufr*); *al-māmīrān* est une de ses espèces.

[Sérap. 313; IB 1917 et 1525; *Tuḥfa* 252; ʿAbd ar-Razzāq 32 et 431; Issa 47_1 et 63_2; Loew II 7-25 et II 371-373; Dymock III 407-414; Ducros 158.]

Le nom *kurkum* est sémitique : assyrien *kurkānu?* hébreu כרכם *karkōm*, araméen כורכמא *kūrkĕmā*. Ces noms désignaient le safran (*Crocus sativus* L.) [voir notre n° 135], mais ont été transposés plus tard à une drogue indienne, le curcuma long ou «safran des Indes» (*Curcuma longa* L.; Zingiberacées). Cette dernière portait le nom sanscrit *ḥaridrā* («bois jaune») duquel est dérivé le nom persan-arabe *hurd*. Le rhizome de curcuma offre deux aspects différents : des tubercules ronds et des morceaux cylindriques ou fusiformes. C'est pourquoi les Arabes les ont pris pour deux végétaux différents. Ils les ont appelés *kurkum* et *ʿurūq ṣufr* («racines jaunes») et, pour mettre le comble à la confusion, ils ont donné le même nom à la chélidoine (*Chelidonium majus* L., Papavéracées) qui produit un suc jaune, caustique, et qui porte les noms persan *māmīrān* et syriaque *kūrkĕmā*. Aujourd'hui au Caire, les noms *kurkum* et *ʿurūq ṣufr* ne désignent que les rhizomes de *Curcuma longa*, racines jaunes qu'on peut voir partout dans les corbeilles des droguistes. Elles sont employées comme emménagogue et diurétique (Ducros), mais surtout dans la teinturerie.

206. *Kāfūr.* Camphre; ici spathe de palmier.

On l'appelle aussi *qāfūr*.

Il ne s'agit pas ici du camphre, dont le nom arabe-persan est dérivé du sanscrit *kappūra*, car Maïmonide, comme il le dit dans l'introduction de cet ouvrage, n'avait pas l'intention de parler des drogues qui ne portent qu'un seul nom très connu.

Maïmonide cite ici un nom plus rare du spathe du palmier (voir nos n°s 176 et 204). Nous trouvons en effet les noms *qāfūr* et *kāfūr* chez Freyt. (III 479 et IV 49) expliqués par *spatha*, *florum palmæ involucrum*, citation d'après le *Qāmūs*, et dans les ouvrages des philologues arabes du VIIIe au Xe siècle (de l'ère chrétienne). Al-Aṣma'ī, dans son «Livre du palmier et de la vigne» (*Kitāb an-naḫl wa'l-karm*, éd. Haffner, Baïrūt 1908, p. 6) dit : «*Al-kāfūr* est le vase (*wi'ā'*) de l'inflorescence (*ṭal'*) du palmier; on l'appelle aussi *qaffūr*.»

Muḫaṣṣaṣ (XI 119 et suiv.) fournit dans le long chapitre sur *ṭal'* plus de renseignements : «*Ṭal'* est la fleur (*nawr*) du dattier tant qu'elle reste dans le spathe (*al-kāfūr*)... et on dit aussi que *aṭ-ṭal'* est *al-kāfūr*.» Plus tard, d'après Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī : «On appelle *aṭ-ṭal'* *al-kāfūr* et *al-kāfir*»; et d'après Ibn Duraïd : «*Al-kafar* est le vase (*wi'ā'*) du *ṭal'* et le vase de tout fruit... et on dit aussi *al-qaffūr* et *al-qāfūr*.» Enfin, d'après un auteur anonyme : «*Kaffārā* et au singulier *kufurrā*.» Il est donc évident que *kāfūr* et *qāfūr* ou *qaffūr* ont le même sens que *kufarrā* et *ǧufarrā* de notre paragraphe 204, et que la plupart des anciens philologues arabes se prononcent en faveur du sens de *ṭal'* = «jeune régime de dattier», enfermé dans le spathe (*kufarrā*, *kāfūr*, *qaffūr*, etc.). L'origine de tous ces noms doit être araméenne. Voir Loew II 335 et suiv. et Fraenkel 147 [1].

CHAPITRE DU *LĀM*.

207. *Liblāb.* Liseron et lierre.

C'est «la corde des pauvres» (*ḥabl al-masākīn*) et *qassūs* (κισσός *kissós*, «lierre») et on l'appelle aussi «la plante froide» (*aš-šaǧara al-bārida*) et «le nerf» (*al-'aṣaba*) et *rawāsiḥ*. Son nom en espagnol est *burṭuḫīla* (latin : *butticella*), et on dit aussi *qurriyūla* (*correguela*).

[Théophr. I 9-13 et III 18, 7-8; Diosc. II 179 (κισσός *kissós*) et IV 39 (ἕλξινη *helxinê*); Sérap. 333; IB 2004, 1786; *Tuḥfa* 240, 345 et 209; 'Abd ar-Razzāq 372 et 505; Issa 56_8 et 91_2; Loew I 450 et I 218-221.]

---

[1] Kōhēn (p. 127, l. 10) donne le nom *kāfūrī* et l'explique, peut-être selon une étymologie populaire : «... parce qu'il recouvre le jeune régime (*ṭal'*) et *al-kāfir* est *as-sātir*.» Ces deux participes arabes signifient «ce qui cache ou couvre».

La grande encyclopédie arabe de Šihāb ad-Dīn an-Nuwaïrī (mort au Caire en 732/1332) donne pour *ṭal'* les synonymes *al-kāfūr*, *aḍ-ḍaḥk* et *al-iǧrīḍ*. L'auteur comprend sous ces noms l'inflorescence du dattier et les fait suivre par l'échelle des sept degrés de maturation des dattes (*Nihāyat al-Arab fī Funūn al-Adab*, vol. XI, Le Caire 1935, p. 119).

Le nom arabe *lablāb* ou *liblāb* provient du syriaque חבלבלא *ḥĕbilbĕlā* = «tortiller». Les Arabes ont désigné le lierre (*Hedera Helix* L., Araliacées) comme *lablāb kabīr* («grand liseron»), et comme *lablāb ṣaġīr* («petit liseron») notre liseron des champs (*Convolvulus arvensis* L., Convolvulacées). Pour cette raison, les deux plantes, bien que différentes, sont traitées par Maïmonide dans ce même chapitre. *Ḥabl al-masākīn* est un nom désignant plusieurs plantes volubiles; *šaǧara bārida* ou *baqla bārida* («légume froid») et *ʿaṣaba* sont des noms réservés au liseron. *Rawāsiḫ* pourrait désigner quelque chose qui tient ferme, ou, avec la lecture *rawāšiḥ*, des plantes rampantes (Lane III 1088). Le nom espagnol *corriola*, aujourd'hui *correguela*, désigne *Convolvulus arvensis* (Simonet 137). L'autre nom doit être lu *butticella* (latin, Simonet 40), aujourd'hui en castillan *altabaquillo*. Le lierre s'appelle en espagnol *yedra*. On employait le suc du liseron comme purgatif doux. En Égypte, le liseron envahit partout les champs; on l'appelle *lebēna* ou *ʿullēq* (Schweinf. 14) et aussi *maddād* («qui se prolonge», Issa), tandis que le nom *liblāb* est réservé en Égypte à la légumineuse *Dolichos Lablāb* L. (voir le n° 210 : *lūbiyā*). Il existe des représentations du liseron de l'Égypte ancienne (Keimer 45, 102, 178).

208. *Lādan.* Ladanum.

C'est la colle (*dibq*, ici résine) qu'on extrait de la plante qui est appelée en grec κισθός (*kisthós*).

[Théophr. VI 1-2; Diosc. I 97; Sérap. 282; IB 1999; *Tuḥfa* 241; ʿAbd ar-Razzāq 504; Issa 50,-5; Loew I 362 et suiv.]

Le *ladanum* est la résine des plantes égéennes *Cistus creticus* L., *C. ladaniferus* L. et d'autres. Le nom est sémitique : assyrien *ladunu* (grec λάδανον *ládanon*), hébreu-michnique לטם *lōṭem*. La résine exsudée reste collée au poil des chèvres ou aux cordes qu'on traîne sur l'herbe. On l'extrait aujourd'hui au moyen de doubles courroies de cuir qu'on agite sur le végétal. Le meilleur ladanum est blanc, transparent et cireux; il se conserve longtemps. On l'employait comme astringent, antidysentérique et dans la préparation des collyres.

209. *Lūf.* Gouet.

C'est ἄρον (*áron*) en grec. Il y en a deux espèces : une aux feuilles larges et une aux feuilles étroites. On l'appelle «l'arbre du serpent» (*šaǧar al-ḥanaš*, serpentaire) et en grec δρακόντιον (*drakóntion*) ce qui signifie «l'œil [*fol. 90 r°*] du dragon» (*ʿaïn at-tinnīn*). Son nom en espagnol est *balīra* (lis : *qulībra* = *culebra*) et on dit aussi *falīrīla* (lis : *qulībrīla* = *culebriella*). La racine de l'une des deux espèces est *al-ʿarṭanīṯā*, selon une assertion.

[Théophr. VII 9-13; Diosc. II 166-167; Sérap. 346; IB 2047; *Tuḥfa* 237; ʿAbd ar-Razzāq 503; Issa 72,3; Loew I 214-216.]

Sous le nom de *lūf* (provenant de l'araméen לוּפָא *lūfā*) les Arabes ont compris plusieurs Aracées, surtout *Arum italicum* L., mais aussi la serpentaire (*Dracunculus vulgaris* Schott.) et d'autres plantes bulbeuses. Voir l'index arabe d'Issa.

Les noms espagnols *balīra* et *falīrīla* sont de mauvaises lectures pour *culebra* et *culebriella* (voir Simonet, p. 145 et suiv.), noms dérivés du latin *colubrina* (= *serpentaria*). Les noms castillans modernes de l'*Arum* sont *yaro* et *sarrillo*. *ʿArṭanīṯā*, comme nous l'avons vu plus haut (n° 55 : *baḫūr Maryam*), est le nom syriaque du bulbe du *Cyclamen europaeum* L. et n'a aucun rapport avec *Arum;* probablement c'est une mauvaise lecture pour *ǧarǧantīya* (voir le n° 302).

Selon IB (2048) et Suwaīdī (154 *a*), les Arabes appelaient *lūfa* une Crassulacée (*Cotyledon lusitanicus* Lam.? ou *C. Umbilicus* L.?), qui n'a rien à faire avec *lūf* = Arum.

210. *Lūbiyā.* Dolichos et vigna.

C'est *ad-duǧur*.

[Diosc. II 146; Sérap. 344; IB 2042; *Tuḥfa* 16; Issa 71,1 et 189,10; Loew II 506-512; Ibn ʿAwwām II 62-66; Ducros 32.]

Le nom *lūbiyā* provient sans doute du grec λόβια (*lóbia*) en passant par le syriaque. Il est appliqué dans le Maghrib à plusieurs espèces de haricots et d'autres légumineuses dont Ibn ʿAwwām énumère une douzaine. En Égypte et dans les pays avoisinants, le nom *lūbia baladī* désigne *Vigna sinensis* Endl., petite fève blanche avec un point noir à l'ombilic. Forskâl l'avait appelée *Dolichos Lubia*, mais ce nom n'est plus en usage. *Lūbiyā ʿafīn* est le nom de *Dolichos Lablāb* L. var. *sativa*, dont la variété *hortensis* est appelée *liblāb* (voir plus haut notre n° 207). Le nom *duǧur* est arabe et se rencontre sous diverses formes (*duǧr, diǧr, deǧr*). La graine de *lūbiyā ʿafīn* ne sert pas seulement de comestible, mais elle est vendue par les droguistes du Caire, sous le nom de *bizr el-lablāb*, comme diurétique et emménagogue (Ducros). En espagnol, le nom arabe de notre plante est encore conservé (*alubia*). Idrīsī (248) donne comme nom « franc » *fāzūl* (*faseolo*).

211. *Lisān aṯ-ṯawr.* Bourrache.

C'est *al-kuḥaīlā'* (« la petite noire ») et *aḷ-ḥumāḥim* et on dit *ḥamḥam;* c'est *al-ʿalīs* et on dit aussi *ʿalas*.

[Diosc. IV 127; Sérap. 341; IB 2023; *Tuḥfa* 246; ʿAbd ar-Razzāq 506; Issa 15,10 et 32,1; Loew I 292-296; Ducros 206.]

Le nom arabe *lisān aṯ-ṯawr* («langue de taureau») est la traduction du grec βούγλωσσον (*boúglôsson*) et désigne plusieurs espèces de Borraginacées, notamment *Borrago officinalis* L. («bourrache») et *Anchusa italica* Retz («bourrache bâtarde, langue de bœuf»). Le nom *kuḥaīlā'* était en usage au Maghrib; *ḥamḥam* (aussi *ḥimḥim* et *ḥumḥum*) dans l'est. Le nom hébreu-biblique d'Anchusa était *ḥallāmūt* חלמות. En Égypte, les droguistes vendent les feuilles de la bourrache (*Borrago off.*) sous le nom de *lisān et-tōr*, comme sudorifique et diurétique (Ducros). Les noms *'alis* et *'alas* désignent en arabe des espèces de seigle et de froment; leur place n'est pas ici (confusion causée par un copiste?).

212. *Lisān al-'aṣāfir.* Fruit du frêne.

C'est le fruit du frêne (*dardār*). On l'appelle *ṭālisfar* et c'est *at-taǧakrān* (?); son nom est en espagnol *frāšinu* (*fresno*).

[Théophr. I 8-10; Diosc. I 84; Sérap. 154; IB 2025; *Tuḥfa* 243; 'Abd ar-Razzāq 241, 507 et 574; Issa 84_{30}; Loew II 286 et suiv.; Ducros 102.]

Le nom arabe a la signification «langue de passereaux»; c'est le fruit du frêne (*Fraxinus excelsior* L.; voir plus haut notre n° 91). C'est une capsule ovale un peu comprimée, terminée par une petite languette : d'où son nom. Voir figure (pl. VIII, 6) et description chez Ducros. On vend ces fruits dans les bazars du Caire comme diurétique. Les traductions des ouvrages médicaux de Maïmonide rendent ce nom en hébreu par לשון הצפורים *lēšōn ha-ṣĕfūrīm* («langue de passereaux»). Le nom persan *ṭālisfar* a été identifié avec *lisān el-'aṣāfir* par Ibn Ǧulǧul, selon les dires de Ghāf. chez IB 1443. C'est une erreur, et l'opinion d'autres auteurs arabes qui identifient *ṭālisfar* avec le macis de la noix muscade n'est pas moins erronée. Ghāf. lui-même désigne par *ṭālisfar* les racines d'un arbre indien. Mais, d'après Dymock (III 373 *b*), le nom provient du sanscrit *tālisa pattra* et désigne les feuilles de l'if (*Taxus baccata* L. voir au n° 38). Cependant Laufer (584) identifie *ṭālisfar* avec les feuilles de la Bixacée *Flacourtia Cataphracta* Willd. *Taǧakrān* doit être un terme berbère mutilé par le copiste. Le nom berbère le plus connu du frêne est *tāslent*, et Trabut [1] donne en plus les noms *tazzult* et *tābušišt*.

213. *Lisān al-ḥamal.* Plantain.

C'est la «langue de chien» (*lisān al-kalb*) et la «queue de rat» (*ḏanab al-fār*). On dit aussi *bard wa-salām* («froid et salut»), et son nom en espagnol est

---

[1] L. Trabut, *Répertoire des noms indigènes des plantes spontanées, cultivées et utilisées dans le Nord de l'Afrique*, Alger 1935, p. 116.

balantāyin (*plantagine, llanten*). C'est ce que le peuple du Maghrib appelle *al-maṣṣāṣa* («tuyau, pipette»); c'est *al-karkūs*.

[Théophr. VII 8-11; Diosc. II 126; Sérap. 340; IB 2022 et 2027; *Tuḥfa* 242; ʿAbd ar-Razzāq 71 et 502; Issa 142,3; Loew III 63 et suiv.; Ducros 207.]

Le nom *lisān al-ḥamal* «langue d'agneau» est traduit du grec ἀρνόγλωσσον (*arnóglôsson*). C'est le grand plantain (*Plantago major* L.). Le curieux nom *bard wa-salām* que nous rencontrons aussi chez ʿAbd ar-Razzāq (502) provient de ce qu'on attribuait à cette plante la propriété de rendre plus froid le tempérament trop chaud du corps. Le nom *karkūs* ou *ḫarkūs* est arabisé du persan *ḫargūš* «oreille d'âne» (Vullers I 680). Le nom espagnol se lit chez Simonet (449) *plantain*, en catalan moderne *llanten*. Les droguistes du Caire vendent deux espèces de *lisān al-ḥamal* : *kabīr* («grand» = *Plantago major* L.) et *ṣaġīr* («petit» = *Pl. media L.*). La graine de la première espèce sert d'astringent, etc., et les feuilles de la deuxième sont utilisées comme cataplasmes (Ducros). La culture du plantain en Espagne se trouve décrite par Ibn ʿAwwām (II 311 et suiv.).

214. *Lisān al-baḥr.* Os de sèche.

C'est *aš-šibiyya* (sepia).

[Diosc. II 21; Sérap. 534; IB 1259 et 2029; ʿAbd ar-Razzāq 285 et 874.]

Le nom arabe signifie «langue de mer», l'autre nom est dérivé du latin *sepia* (Simonet 515). Voir plus haut n° 141 (*zabad al-baḥr*). On vend l'os de sèche dans les bazars du Caire comme constituant de collyres secs.

215. *Lāʿiya.* Euphorbe.

C'est *al-ḥalablāb* et en espagnol *laḫtariyūla* (*lactariola*). Nous l'avons mentionnée parmi les espèces de plantes à latex (*yuttūʿ*).

[Diosc. IV 164; Sérap. 522; IB 2001; *Tuḥfa* 249; Issa 80,16; Loew I 604.]

Le nom arabe porte un point sur le *ʿaïn* et serait lu *lāġiya* comme chez IB. Mais dans l'article 178 sur les plantes à latex (*yuttūʿāt*) il est sans point, ce qui est la lecture correcte. Sontheimer et Issa identifient *lāʿiya* avec *Euphorbia triaculeata* Forsk., tandis qu'au Maroc ce nom désigne *Euphorbia resinifera* Berg. (Renaud-Colin). Loew pense à *Euphorbia Paralias* L., Berggren à *E. Characias* L.; ces deux plantes sont identifiées avec les deux espèces correspondantes de τιθύμαλλος (*tithýmallos* = *yattūʿ*) de Dioscoride. Ibn Sīnā (I 351) mentionne que le latex de *lāʿiya* était vénéneux pour les poissons. Ceci plaide en faveur de l'identification avec *Euphorbia dendroides* L., *E. piscatoria* Ait. ou *Euphorbia hyberna* L.

qui, toutes les trois, sont en usage comme venin de poissons. Les deux dernières plantes poussent en Espagne et en Afrique du Nord. Le nom espagnol, estropié dans le texte (*taḫtariyūla*) provient du latin *lactariola;* il s'est conservé dans le catalan *lleterola* pour certaines euphorbes [*E. helioscopia* L., *E. esula* L., etc.] (Simonet 290). Renaud (communication par lettre) pense que *ḥalablāb* (*ḥalab*, *ḥalib* = «lait frais») a le même sens, en raison du rapport avec le latex produit par ces plantes. *Ḥalablāb* est le nom de plusieurs plantes différentes; *ḥalablūb* est encore le nom de l'euphorbe en général en Syrie (Post II 492).

216. *Lāʿba.* Racine de mandragore.

C'est la «jeune mariée» (*al-ʿarūsa*), et c'est la racine de la mandragore (*yabrūḥ*).

[Voir la littérature du n° 179 *supra*.]

La racine de mandragore ressemble souvent à la forme d'un être humain; c'est la cause des superstitions qui s'y rattachent chez beaucoup de peuples. Ici, il s'agit de la racine «femelle». Le mot mandragore est dérivé par quelques savants du persan *merdumgiyāh* = «plante-homme» (Loew III 366). Le nom arabe de la racine, *laʿba*, a sûrement un rapport avec *luʿba* = poupée, figure humaine (Dozy II 534). Il faut noter que *laʿba barbariyya* («poupée berbère») est en Égypte et en Syrie le nom de deux espèces de *Colchicum*, l'hermodacte et le colchique (Ducros 209).

217. *Al-laḥlāḥ.* Colchique, ici raifort sauvage.

C'est le «radis sauvage» (*al-fuǧl al-barrī*). Son nom arabe est *al-haḍamān* et en espagnol *labašnā* (ou *labšanā*).

[Théophr. VII 4-6; Diosc. II 112; IB 1672 et 2267; Issa 154,; Loew I 511-516.]

Liḥlāh est le nom arabe de plusieurs végétaux et surtout de certains chardons et du colchique (*Colchicum autumnale* L.); je ne le trouve nulle part appliqué à la plante dont Maïmonide veut traiter ici. Celle-ci est le raifort sauvage ou la ravenelle (*Raphanus Raphanistrum* L., Crucifères) qui porte les noms arabes de *labsān* (voir le chapitre suivant), *fuǧl barrī* et *haïḍamān* (IB 2267). Le nom espagnol (et gréco-latin) est *lampsana* ou *lapsana*, en arabe *labsān* (Simonet 285). Le nom grec est ῥαφανὶς ἀγρία (*rhaphanís agría*).

218. *Labsān.* Moutarde sauvage.

C'est une espèce de moutarde potagère (*al-ḫardal al-bustānī*).

[Diosc. II 116; IB 2006 et 812; Issa 169,; Loew I 516-527.]

Labsān est la forme arabe de λαμψάνη (*lampsánê*) de Dioscoride. On a identifié la plante avec la moutarde sauvage (*Sinapis arvensis* L. Crucifères); c'est le grand traducteur Ḥunaïn qui a rendu le terme grec par le syriaque הרדלא דדברא (*ḥardĕlā dĕdabrā* = moutarde sauvage). La forme hébraïque *lifsān* לפסן a été mentionnée par Maïmonide lui-même (Loew I 520). Voir l'article précédent n° 217 et plus bas notre n° 400 (*ḫardal*).

CHAPITRE DU *MĪM*.

219. *Muǧāṭ.* Racine de glossostemon.

On dit aussi *muʿāṭ*. C'est la racine du grenadier sauvage (*ar-rummān al-barrī*), et on dit que c'est la racine du poivrier (*aṣl šaǧarat al-fulful*).

[Sérap. 371; IB 2147; *Tuḥfa* 271; ʿAbd ar-Razzāq 549; Issa 88₃; Loew III 385; Ducros 221.]

Il s'agit d'une drogue dont la provenance a été longtemps inconnue, quoiqu'elle se vende encore aujourd'hui en abondance dans les bazars du Proche-Orient et surtout du Caire (sous le nom de *muǧāt*). C'est la grosse racine gris-blanchâtre de la Bythnériacée *Glossostemon Bruguieri* D. C. qui croît dans les montagnes de la Perse occidentale (Schweinfurth 23). Elle est vendue coupée en gros morceaux qui sont pilés, mélangés à l'eau sucrée et à la gomme adragante, et bus par les femmes après l'accouchement comme fortifiant et lactagogue. Ce même sorbet est offert aux visiteurs de l'accouchée. Les autres noms sont estropiés par des erreurs d'orthographe (*muʿāṭ* au lieu de *muǧāṭ*, *fulful* au lieu de *qilqil*). L'identification de cette plante par les Arabes avec la racine du «grenadier sauvage» et par les modernes avec d'autres plantes est également erronée. Voir Meyerhof n° 136 note, et Hooper et Field, p. 121 et suiv.

220. *Maḥlab.* Prunier de mahaleb.

Il est appelé aussi *ḥabb al-ārāk* («graines d'arac»). Le nom de son arbre est *al-yusr* dont on extrait le bois du *yusr*.

[Sérap. 350; IB 2090; ʿAbd ar-Razzāq 536; Issa 149₄; Loew III 163; Ducros 212; Ibn ʿAwwām II 367.]

Maḥlab est le nom arabe du fruit du «cerisier de Sainte-Lucie» (*Prunus Mahaleb* L. ou *Cerasus Mahaleb* Mill.) qui croît en Europe et en Orient. Le nom *ḥabb al-ārāk* ne se trouve que chez Maïmonide; il est peut-être maure-espagnol. *Ārāk* est le nom arabe de l'arac ou mesuak (*Salvadora persica* Gaertn.) dont le bois odorant est utilisé chez les musulmans à

la place de la brosse à dents. *Yusr* est le nom d'un autre bois odorant, le ben oléifère (*Moringa pterygosperma* Gaertn.). Il y a donc ici quelque confusion. Les petites cerises de *Mahaleb* sont vendues dans les bazars du Caire comme béchique, vermifuge et lithotriptique (Ducros). Elles sont surtout exportées au Soudan égyptien où les nègres s'en servent pour des frictions parfumées. Voir aussi Anastase p. 42, note 4.

221. *Milḥ.* Sels divers.

[*fol.* 90 *v°*]

Le «sel de naphte» (*al-milḥ an-nafṭī*) est l'azuré brillant. Le «sel des corroyeurs» (*milḥ ad-dabbāǧa*) est le «plâtre des boulangers» (*ǧīr al-farrānīn*); c'est ce qu'on appelle *as-sawraǧ*.

[Sérap. 358; IB 1251 et 2165; ʿAbd ar-Razzāq 542.]

Maïmonide ne mentionne ici que deux des nombreuses espèces de sels naturels connus des anciens et des Arabes. *Milḥ nafṭī* est, d'après De Goeje (chez Dozy II 704), «une espèce de sel qui vient du voisinage de Darābǧird (en Perse) et qui a l'odeur du naphte; les riches s'en servent à table». Le «sel des corroyeurs» était probablement un nitre naturel impur. C'est ce que nous démontre le nom *sawraǧ* ou *šawraǧ* qui est la forme arabe du nom persan *šūra* (Vullers 477) = «terre saline et stérile» ou «nitre». Kōhēn (p. 135 dernière ligne) écrit *šūraǧ*.

222. *Miṭnān* (*sic*). Garou, passerine.

C'est *al-azzāz*.

[Théophr. IX 20, 2 (κνέωρον *knéôron*); Diosc. IV 172; IB 2087-2088; *Tuḥfa* 234 et 268; ʿAbd ar-Razzāq 61, 518 et 528; Issa 68_5; Loew III 408-409.]

Le nom arabe est en général vocalisé *maṭnān;* il provient probablement du syriaque. On l'a identifié avec θυμελαία (*thymelaía*) ou χαμελαία (*khamelaía*) de Dioscoride et celle-ci avec la Thymélacacée *Daphne Gnidium* L. («garou»). Aujourd'hui, le nom *matnān*, *metnān*, *metnēn*, etc., désigne en Égypte (Schweinf. 45) et Syrie (Post II 480) *Thymelæa hirsuta* Endl. (passerine), qui au Maroc est appelée *fuṭiša* (Renaud-Colin). Le nom *azzāz* (estropié *awāz* dans notre texte) ne désignait probablement que le garou (*Daphne Gnidium*) qui n'existe ni en Égypte ni en Syrie ni en Palestine. Dozy (II 568 et suiv.) et Trabut (*Répertoire*, p. 90) s'occupent de cette drogue.

223. *Maḥrūṭ.* Racine d'asa fœtida.

C'est *al-halīʿūn*. C'est la racine de la plante d'asa fœtida (*al-ḥilīt*); nous avons déjà mentionné que les feuilles de cette plante sont appelées *al-anǧudān* (voir le n° 18, *supra*).

[Diosc. III 80; Sérap. 30 et 351; I B 2091; *Tuḥfa* 255; ʿAbd ar-Razzāq 538; Issa 828; Loew III 452-455; Ducros 89.]

Le nom arabe s'écrit aussi *maḥrūt* avec *tā* aux deux points. *Hahʿūn* est peut-être une erreur de copiste pour *silfiyūn* (σίλφιον *silphion*), le nom grec d'*asa fœtida*. Les droguistes du Caire ne vendent plus la racine de *Ferula Asa fœtida* L., mais ils connaissent encore le nom de *samġ al-maḥrūt* [«gomme de la racine d'asa»] (Ducros).

224. *Mahā.* Cristal de roche et autres.

C'est la «pierre de soleil» (*ḥaǧar aš-šams*).

[I B 2183.]

Mahā ou *mahī* est un terme persan (emprunté au sanscrit ?), qui, selon Vullers (II 1245), désigne une pierre blanche cristalline qui était accrochée au cou des femmes enceintes pour leur faciliter l'accouchement par une force magique. Dozy (I 252) explique le nom *ḥaǧar al-mahā* comme «cristal» ou «saphir» [1], et (I 251) *ḥaǧar šamsī* («pierre solaire») comme «girasol». Cette dernière pierre précieuse est un corindon qui jette un grand feu, surtout au soleil. Il faut penser au saphir ou au quartz à astéries.

225. *Marīna.* Murène.

C'est le «serpent de mer» (*ḥayyat al-baḥr*).

[ʿAbd ar-Razzāq 582; Malouf 165.]

Le nom manque dans le texte de points diacritiques, mais il n'y a aucun doute qu'il faut lire *marīna* ou *murīna* qui est la forme arabe du latin *Muræna*. La murène (*Muræna helena*), ce poisson marin qui ressemble beaucoup à l'anguille, porte comme elle le nom arabe de «serpent marin»; celui de l'anguille est encore de nos jours en Égypte *teʿbān*

---

[1] Al-Bērūnī, dans son *Lapidaire*, écrit *mahā*, *mihā*, *mahāh* et *mahw* et explique ces noms comme une espèce de cristal de roche (P. Kahle, *Bergkristall, Glas und Glasflüsse nach dem Steinbuch von el-Bērūnī*, *Z D M G*, vol. 90 [Leipzig 1936], p. 325-327). Ce *Lapidaire* a été imprimé à Haïdarābād (Indes Or.) par les soins du Dr Krenkow, en 1355/1938.

el-baḥr («serpent de mer»). Selon Malouf, on appelle la murène *abū marīnā*, et ce nom est donné par erreur à la lamproie. Voir Dozy II 585 et Simonet 378. ʿAbd ar-Razzāq l'appelle *marmāhī* (persan = «anguille») et *marīn*.

226. *Masḥaqūniyā.* Scories de verre.

C'est le mélange préparé de poudres (*safāf*) et de sel pour séparer l'or d'avec l'argent. Son nom le plus connu dans le Maghrib est *aš-šaḥīra*.

[IB 1313 et 2129; *Tuḥfa* 275; ʿAbd ar-Razzāq 357.]

Le mot *masḥaqūniyā* est syriaque (*mešaḥqonyā* משחקוניא Brock. 407 *a*), ce que Ruska [1] explique comme *mešaḥ qunā'a* = «onguent bleu». Mais j'accepte plutôt l'explication fournie par mon maître l'orientaliste Enno Littmann : *mešaḥ-qonyā* = «onguent de cendre» (du grec κονία *konía*). Voir, pour ce dernier mot, Brockelm. (*Lex. syr.*) 677 *b*. Le nom arabe connu est *zubd al-qawārīr* («crème des verres»). La substance elle-même est expliquée par certains auteurs arabes comme «scories de verre», par d'autres comme «glaçure ou émail de poterie». Maïmonide suit ici l'explication d'Ibn Ǧulǧul (chez IB 2129), qui l'identifie avec *šaḥīra* qui est un mélange de sel et de briques pilées; ce mélange était employé pour purifier l'or. En médecine, on s'en servait surtout pour confectionner des collyres secs contre les opacités cornéennes de l'œil.

227. *Marǧān.* Corail.

C'est «la pierre arborescente» (*ḥaǧar šaǧarī*) et *al-qūrāl* [2]. *Al-basad* et *al-marǧan* sont la même plante; nous en avons parlé (voir *supra* n° 45).

[Diosc. V 121; Sérap. 56 et 363; IB 2122; *Tuḥfa* 73; ʿAbd ar-Razzāq 134, 367 et 555.]

Ḥaǧar šaǧarī est la traduction arabe du grec λιθόδενδρον (*lithódendron*); *qūrāl* la transcription de l'espagnol *coral*. *Marǧān* est l'abréviation arabe du syriaque מרגניתא *marganīṯā* (Dozy II 578), qui signifia d'abord «perle» et plus tard «corail» [3]. Voir aussi Anastase p. 88 et suiv.

---

[1] J. Ruska, *Al-Rāzī's Geheimnis der Geheimnisse* (Berlin 1937), p. 52.

[2] Dans le texte *qūrwāl*, erreur de copiste? Simonet (131) donne les formes arabes *qurāl* et *qurūl* du nom espagnol *coral*.

[3] Fleischer (*Études sur le Supplément aux dictionnaires arabes de Dozy*, dans *Ber. d. K. Sächs. Gesellsch. d. Wiss., phil.-hist. Kl.*, 1886, p. 179), explique la transformation du nom grec μαργαρίτης (*margarítēs*) en μαργέλλιον (*margéllion*) et en araméen *margalīṯā* et *marganīṯā* dont est dérivé le terme arabe *marǧān*.

228. *Maïʿa.* Storax.

Il y en a du liquide et du solide. Le storax liquide (*maïʿa sāʾila*) est celui qu'on appelle *al-lubnā* et aussi *ʿasal al-lubnā* («miel d'encens») et *lubnā ar-ruhbān* («encens des moines»). Le storax solide (*maïʿa ǧāmida*) est celui qu'on appelle *iṣṭurk* et aussi *ṣaṭrāḫī;* il est de couleur rouge et de parfum pénétrant.

[Théophr. IX 7,3; Diosc. I 66; Sérap. 370; IB 97 et 2196; *Tuḥfa* 58 et 238; ʿAbd ar-Razzāq 513 et 529; Issa 110_4 et 175_8; Loew III 388-395; Ducros 226-228.]

Le nom grec στύραξ (*stýrax*), d'origine sémitique, est revenu chez les Syriens sous la forme אסטורכא *asṭūrkā* et chez les Arabes sous celle d'*asṭarak*, *iṣṭurak*, etc. *Ṣaṭrāḫī* est peut-être une mutilation de ce nom. Le nom arabe *maïʿa* provient de *m·y·ʿ* = «couler, fondre, se liquéfier», et *lubnā* est le nom sémitique pour «encens».

Les Arabes ont distingué le «storax sec», résine dure qui provient du styrax ou aliboufier (*Styrax officinale* L.), du «storax liquide» qui est le suc résineux balsamique de *Liquidambar orientalis* Mill. (Hamamélidacées). Ce dernier est un bel arbre qui rappelle le platane et qui est originaire de l'Asie Mineure et de Syrie. Son produit purifié est encore en usage en Europe contre les bronchites et extérieurement contre la gale. Par contre, le storax sec y est presque abandonné comme remède. L'aliboufier est un arbuste qui croît spontanément en Asie Mineure et en Grèce, et qui est cultivé quelquefois en Italie et en Provence. Les droguistes du Caire vendent comme *mēʿa gāffa* («storax sec») la résine sèche de l'aliboufier pour des fumigations; comme *mēʿa nāšfa* (également «storax sec») l'écorce de l'arbre dont on extrait la résine, et comme *mēʿa sāila* («storax liquide») le suc-résine de *Liquidambar*. IB et la plupart des médecins arabes ont identifié la στακτή (*staktê*) des Grecs avec le storax liquide. O. Steuer (*Myrrhe und Stakte*, Wien 1933) a récemment réfuté cette assertion par des preuves indéniables.

229. *Mulūḫiyā.* Corète, mauve.

On dit aussi *mulūkiyā* et *mulūḫ*. C'est la mauve cultivée (*al-ḫubbāzī al-bustānī*) ou le légume [juif][1]. L'espèce sauvage est la guimauve (*al-ḫiṭmī*).

[Sérap. 377; IB 2173; *Tuḥfa* 70; ʿAbd ar-Razzāq 554; Issa 57_{16}; Loew II 246-248; Ibn ʿAwwām II 289.]

Les noms *mulūḫiyā*, *mulūkiyā*, etc. sont les formes syriaques des noms grecs μολόχη (*molókhê*), μολόχιον (*molókhion*), etc. qui désignent la mauve. Notre plante est la «corète»

[1] Cet adjectif manque dans le texte.

ou «mauve des Juifs» (*Corchorus olitorius* L.), légume très répandu en Syrie, Palestine et Égypte; on en mange les fruits mucilagineux. Les graines sont légèrement purgatives. Le nom *baqla yahūdiyya* («légume juif») provient du fréquent usage de la plante en Palestine. Ibn ʿAwwām en parle comme d'une plante syrienne; il ne dit pas si elle était cultivée en Espagne. Elle est répandue aujourd'hui au Maghrib (Renaud-Colin).

230. *Muql.* Faux bdellium.

Ce nom est appliqué à la résine d'un arbre et à une espèce d'arbre; on appelle cette espèce d'arbre *al-kūr* et c'est le fruit de cet arbre qu'on [*fol. 91 v°*] appelle *ad-dawm*. C'est un grain (globule) rouge, rond et très astringent qui est appelé *al-waql*. La résine de cet arbre se rencontre souvent dans les livres médicaux; c'est cette résine qu'on appelle *al-muql al-azraq* («bdellium bleu») et *muql al-Yahūd* («bdellium des Juifs»).

[Théophr. IV 2,7; Diosc. I 67; Sérap. 376-378; Ghāf. 237; IB 2157-2158; *Tuḥfa* 61, 257 et 439; ʿAbd ar-Razzāq 520; Issa 55; Loew I 304 et suiv. et II 303; Ducros 145; Dymock I 310.]

Le nom *muql* désigne en arabe : 1° le palmier doum (*Hyphaene thebaica* Mart., en arabe *dawm* ou *dūm*) palmier-éventail ramifié, caractéristique de la Haute-Égypte, de la Nubie et de l'Arabie méridionale (connu de Théophr. sous le nom de *κουκιόφορον koukiophoron;* son fruit portait en copte le nom de *koukou*). Il était appelé en arabe *muql* ou *waql* (Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī dans *Muḫaṣṣaṣ* XI 136). On croyait que cet arbre produisait aussi une résine dénommée *muql makkī* («bdellium de la Mecque» = *Bdellium aegyptiacum*); mais le palmier doum ne produit pas de résine, et ce bdellium était probablement la résine de la Burséracée *Balsamodendron africanum* Arn. Il est peut-être identique au «bdellium bleu» et au «Bd. des Juifs» dont l'arbre est *kūr* (IB 1987); 2° le nom *muql* désigne le bdellium des Indes provenant de *Balsamodendron Mukul* Hook., résine jaune-verdâtre. On vend les deux espèces dans les bazars du Caire sous le nom de *samġ al-muql* (Ducros) [1]. Il m'a été impossible de constater s'il y a une relation entre le nom sanscrit *guggula* pour *Balsamodendron Mukul* (Chopra 287) et le nom arabe *muql*.

---

[1] *Qāmūs* (IV 51) dit ce qui suit : «*Muql* avec *ḍamma* (u) est l'encens dont se servent les Juifs pour leurs fumigations. C'est la résine d'un arbre et il y en a de l'indien, arabe et sicilien. Toutes ces espèces sont utiles contre la toux, la piqûre des serpents, les hémorroïdes, à la purification de l'utérus, etc. Le *muql makkī* est le fruit de l'arbre *ad-dawm;* on le mange. Il est sec, astringent, froid et fortifiant pour l'estomac.» Actuellement, en Haute-Égypte, *mugl* est encore le nom du fruit, *dūm* ou *dōm* celui de l'arbre.

231. *Mū.* Meum et cornouiller.

C'est *al-murrān* et en espagnol *murrāna*. C'est *al-qarāniya* et c'est aussi *yandru* (*yendro*). On dit que c'est le bois de hêtre (*az-zān*).

[Théophr. III 2-12; Diosc. I 3 et I 119; Sérap. 380; IB 2158, 2101, 1753; ʿAbd ar-Razzāq 565; Issa 118_{16}, 82_{2} et 58_{7}; Loew III 465 et I 464 et suiv.]

Mū est le nom arabe, transcrit du grec μῆον (*méon*), de l'aneth sauvage (*Meum athamanticum* Jacq., Ombellifères). Les noms *murrān* et *murrāna* proviennent de l'espagnol *morena* («noire» à cause de la couleur foncée des racines? Simonet 352). Le nom *yendro* est vieil-ibérique et il est conservé encore dans le portugais *endro bravo* pour *Meum*, tandis que la plante porte en castillan le nom *hinojo de oso* [Simonet 64] (et en castillan ancien celui de *pinillo oloroso*, Laguna 13-14).

Or le nom arabe-espagnol *murrān* désigne en plus, en même temps, le cornouiller (Dozy II 585*a*; *Cornus mas* L.) et le hêtre (*Fagus silvatica* L.). Le cornouiller porte au Maghrib le nom de *qarāniya* qui est la forme arabe du grec κράνεια (*kráneia*, Théophr.) ou κρανία (*kranía*, Diosc.). C'est ainsi que s'explique la juxtaposition de végétaux différents dans ce même paragraphe (Dozy II 339; Simonet 135). ʿAbd ar-Razzāq identifie *mū* avec la racine de staphisaigre.

232. *Maṣṭikā.* Gomme mastic.

C'est *al-kiya*, et on l'appelle aussi «gomme grecque» (*ʿilk ar-rūm wa'l-ʿilk ar-rūmī*). Il y en a une espèce noire qui est appelée le «mastic nabathéen» (*al-maṣṭikā an-nabaṭī*).

[Diosc. I 70; Sérap. 368; IB 2139; *Tuḥfa* 251; ʿAbd ar-Razzāq 490, 521 et 674; Issa 141_{11}; Loew I 195-198; Ducros 220.]

Maṣṭikā est la transcription arabe-syriaque du nom grec μαστίχη (*mastikhé*), qui désigne la résine du lentisque (*Pistacia Lentiscus* L. var. *Chia* D. C., Anacardiacées). Le nom *kiya* indique le principal lieu d'origine de cet arbuste, l'île de Chio dans l'archipel grec. La drogue se présente en petites larmes d'un jaune pâle ou verdâtre; elle est en vente dans tout l'Orient, au Caire aussi bien dans les bazars que chez les marchands ambulants. On ne s'en sert presque plus comme médicament, mais elle sert uniquement à la fabrication de la colle et de vernis. En Orient, elle est partout utilisée comme masticatoire; elle donne à l'haleine une odeur balsamique.

Le «mastic nabathéen», appelé aussi la «gomme des Nabathéens» (*ʿilk al-anbāṭ*), est probablement la résine du pistachier (*Pistacia vera* L.); cependant Isḥāq b. ʿImrān (chez IB 1581) dit que cette résine n'était pas noire, mais blanche. On extrait aussi un mastic

de *Pistacia Khinjuk* Stokes, qui croît dans l'Arabie méridionale et en Asie centrale. Voir plus bas, au n° 301.

233. *Mišmiš.* Abricot.

C'est la «pomme arménienne» (*at-tuffāḥ al-armīnī*).

[Diosc. I 115; Sérap. 364 et 372; IB 274, 419 et 2136; *Tuḥfa* 45; Issa 148,7; Loew III 155-159; Ibn ʿAwwām I 313-315.]

Mišmiš (ou *mušmuš*) est le nom arabe de l'abricot en Égypte et en Syrie, où l'on sèche au soleil la pulpe des abricots pour en fabriquer une pâte aplatie comme du cuir (appelée *qamar ad-dīn*)[1]. Le nom *mišmiš* provient de la racine syriaque כמש *k. m. š.* = «sécher». En Espagne et au Maghrib, on appelle l'abricot *barqūq*, nom qui provient du latin *praecocia* (= «précoces, primeurs») et qui a passé par le grec de Dioscoride (βρεκόκκια *brekókkia*). «Pomme arménienne» est la traduction du grec μῆλον Ἀρμενιακόν (*mêlon Armeniakón*). En Espagne, l'abricot porte encore le nom *albaricoque*.

234. *Mūmiyā'ī.* Momie.

C'est la «momie des tombeaux» (*al-mūmiya al-qubūriyya*).

[Diosc. I 73; Sérap. 382; IB 2190; *Tuḥfa* 263; ʿAbd ar-Razzāq 535.]

Il s'agit ici de la véritable «momie» du moyen âge, qui était très réputée comme remède. Voir à ce sujet A. Wiedemann, *Mumie als Heilmittel* (la momie comme remède)[2] et ʿAbd al-Laṭīf [200 et suiv.]. Ce dernier distingue bien la «momie minérale», qui découle de certaines montagnes, de la «momie des tombeaux», masse bitumineuse trouvée dans les momies égyptiennes. La première correspond au *pissasphalte* de Dioscoride. Le nom *mūmiyā* est dérivé du persan *mūm* = «cire». *Mūmiyā'ī* est la forme persane du grec μούμια *moûmia* (Vullers II 1231; Dozy II 635)[3]. Un vieux médecin du Caire m'a raconté qu'il recevait encore vers 1880 des demandes de pharmaciens d'Europe pour leur fournir des débris de vraies momies d'Égypte, comme médicament. La momie était réputée surtout comme remède accélérant la consolidation des fractures; c'est pourquoi elle portait aussi le nom de «rebouteur» *ǧabbār*. (Voir Steinschn., *Heilm.*, n° 584.)

---

[1] La préparation de ce «cuir d'abricots» a été décrite par H. Almkvist (*Kleine Beiträge zur Lexicographie des Vulgärarabischen*), dans *Actes du VIII' Congrès Internat. des Orientalistes*, II (Leyde 1891-1893), p. 420 et suiv.

[2] Dans *Zeitschr. des Vereins f. rhein. u. westfäl. Volkskunde*, année III (1906), fasc. 1.

[3] Voir l'exposé de Hooper et Field (p. 198 et suiv.) sur les différentes espèces de momie connues en Perse.

235. *Marrūya.* Marrube et maru.

C'est « le thym des vieillards » (*ḥabaq aš-šuyūḫ*), et *al-marw*, et *aš-šīnār*, et *aš-šarbaṭ*, et *az-zaġbar*. Son nom en espagnol est *mantarāšta* (*mentastro*).

[Théophr. VI 2,5; Diosc. III 105; Sérap. 177; IB 2108 et 2123; *Tuḥfa* 261; ʿAbd ar-Razzāq 697; Issa 115_7 et 130_4; Loew II 74 et suiv. et 84-101; Ducros 172 et 218.]

Dans ce paragraphe, Maïmonide a confondu, à cause de la similitude des noms, deux plantes Labiées différentes :

1° *Marrūya* est un nom espagnol, le *marrubium* des Latins (πράσιον *prásion* des Grecs); c'est le marrube blanc (*Marrubium vulgare* L.), en castillan moderne *marrubio* [1]. Cette plante est quelquefois appelée *mentastro* ou *mastranzo*, qui est cependant le nom de la menthe à feuilles rondes (*Mentha rotundifolia* L.). *Šīnār* ou *šannār* est un nom arabe du marrube (Ibn Biklāriš d'après Dozy I 790); *zaġbar* [2], son nom « persan », me paraît être une mutilation de *zaʿtar* = origan; *šarbāṭ* est peut-être un autre nom persan (Vullers II 421);

2° *Marw* est le nom syriaque-persan (Vullers II 1168) de « l'origan d'Égypte » ou « origan maru » (*Origanum Maru* L.), qui est appelé aussi en persan *marmaḫūz* ou *marmaḫūr*, en arabe « thym des vieillards » ou « basilic des vieillards » (*raiḥān aš-šuyūḫ*). Le nom *zaʿtar* [3] est appliqué également à cette plante. Voir le long article de Loew (avec figure) sur cette plante. Elle était cultivée dans l'Espagne musulmane (Ibn ʿAwwām II 285 et suiv.). Les droguistes du Caire vendent sous le nom de *frāsiyūn* le marrube blanc et sous celui de *marmāḫūr* la germandrée maritime (*Teucrium Marum* L., Labiées; Ducros).

236. *Marzanǧūš.* Marjolaine.

On dit aussi *mardaqūš* et *mardudūš;* c'est *al-ʿanqar* et *aš-šams*, ainsi que le « thym de l'éléphant » (*ḥabaq al-fīl*) et *al-ḫarak;* on l'appelle aussi « oreilles de souris » (*āḏān al-fār*).

[Théophr. VI 1-8; Diosc. III 39; Sérap. 365; IB 2100; *Tuḥfa* 252; ʿAbd ar-Razzāq 384, 533 et 678; Issa 130_3; Loew II 84; Ducros 216; Ibn ʿAwwām II 277-279.]

Marzanǧūš est un nom persan qui signifie « oreille de souris » (Vullers 1161) — en grec μυὸς ὠτίς *myós ôtís*, en arabe *āḏān al-fār* — et qui a été estropié en arabe en *mardaqūš*, en Espagne en *mardadūš*, etc. Il désigne la marjolaine (*Origanum Majorana* L., Labiées), et *ʿanqar* est un de ses noms arabes, tandis que *šams* est sans doute une mutilation de *samsaq*

---

[1] Ce nom est conservé dans le dialecte marocain comme *merriyūt* (Leclerc et Renaud-Colin).

[2] Dans notre texte *raġbar*, chez Kōhēn (133 l. 13), *zaʿanbar*, chez Dāwūd (I 350), *zaʿanīr*.

[3] Chez Issa : *ẓaġbar*.

qui est la forme arabe du grec σάμψυχον *sámpsykhon* = marjolaine (Vullers II 322). Le nom *ḫarak* désigne aujourd'hui la gesse cultivée (*Lathyrus sativus* L., Issa 105_9). Les droguistes du Caire vendent la plante entière de la marjolaine séchée comme panacée contre toutes les maladies, sous le nom de *mardaqūš* (Ducros). Elle était cultivée en Espagne (voir Ibn ʿAwwām).

237. *Māziriyūn* (*sic*). Daphné mezereum.

C'est «le lion de terre» (*asad al-arḍ*) et on l'appelle aussi *tābimāk* et *baftīrag* (بفترج ؟) et *al-muʿīn* et «la verte» (*al-ḫaḍrā'*); et en espagnol *alwaru* (*lauro*) et en grec ancien χαμαιλέων [1]. Il appartient aux plantes à latex (*yuttūʿāt*), comme nous l'avons dit.

[Théophr. VI 2,2 (κνέωρος *knéôros*); Diosc. IV 171-172; Sérap. 369; IB 2058; *Tuḥfa* 267; ʿAbd ar-Razzāq 529; Issa 68_{5-6}; Loew III 409-411.]

Cet article offre des grandes difficultés à cause de la mauvaise transcription de trois noms qui manquent de points diacritiques. Il s'agit de la Thyméléacée *Daphne Mezereum* L. («bois-gentil, faux-garou, lauréole femelle», etc.) et de ses parentes dont plusieurs ont été décrites par Dioscoride sous le nom de θυμέλαια *thymélaia* ou χαμέλαια *khamélaia* («olivier de terre», à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles de l'olivier). Le nom *māzariyūn* n'est pas grec mais persan (Vullers II 1117). Le nom grec χαμαιλέων *khamaïléôn* de notre manuscrit et sa traduction par «lion de terre» sont erronés. C'est un arbuste à fleurs roses, rarement blanches, très odorantes, qui croît dans les montagnes de presque toute l'Europe et de l'Afrique du Nord. On employait l'écorce de sa racine et de sa tige en médecine. Le nom espagnol estropié doit se lire *lauro* (Simonet 300). Idrīsī (272) donne le nom espagnol *laureola* qui désigne cependant le laurier-épurge (*Daphne Laureola* L.); il dit en même temps que le nom *al-ḫaḍrā'* est très usité au Maghrib. Quant au nom *baftīraǧ*, de lecture incertaine, c'est peut-être le diminutif du mot persan *baftarī* qui désigne le peigne ou rot (ros) du métier à tisser [2].

238. *Muġra*. Rubrique.

C'est *al-mišq* et «la terre rouge» (*aṭ-ṭīn al-aḥmar*), et il est appelé aussi [*fol. 91 v°*] *urtukiz*.

[Diosc. V 96; Sérap. 375; IB 2148; *Tuḥfa* 196; ʿAbd ar-Razzāq 579; Ducros 151.]

---

[1] Dans le texte *ḥāmālāūn*.

[2] Steinschneider (*Die Heilmittelnamen der Araber*, Frankfurt 1900, p. 318) lit *baʿtamraǧ*, بعتمرج mais se déclare incapable de fournir une explication de ce nom.

Dioscoride connut déjà en son temps deux espèces de rubrique ou terre de Sinope (*μίλτος míltos*), la naturelle, une argile imprégnée de silicate et d'oxyde de fer, et l'artificielle (*τεκτονική tektonikê*) obtenue par la calcination de l'ocre jaune. Le nom *mišq* ou *mušaqq* manque dans les dictionnaires, et le nom *urtukiz*, qui affecte une forme turque, se dérobe à tout essai d'explication. Est-ce une mutilation de *psorikon*, de *tektonikê* ou de *syrikon* («minium») qui est rendu en arabe par *zarqūn* ou *isriqūn?* La rubrique servait autrefois aux chirurgiens pour étancher le sang.

239. *Martak.* Litharge.

C'est *al-mardāsanǧ*.

[Diosc. V 87; Sérap. 353; IB 2114; *Tuḥfa* 256; ʿAbd ar-Razzāq 523.]

Mardāsanǧ est la forme arabe du persan *murdāsang* (originairement *murdār-sang* = «pierre impure», Vullers II 1157), et *martak* est l'abréviation arabe de ce nom, passé par le syriaque *mardēkā* (voir Brockelm., *Lex.* 308 *a*). Il désigne la litharge, *λιθάργυρος* («pierre d'argent») des Grecs. C'est le protoxyde de plomb sous-vitreux, d'apparence brillante et argentée, sous-produit de l'extraction de l'argent des galènes (sulfures de plomb composés). On s'en servait surtout pour la confection de collyres secs métalliques. Le nom *martak* s'est conservé dans la langue espagnole sous la forme *almartaga* = litharge.

240. *Murūriyā.* Scarole, etc.

C'est la «laitue sauvage» (*al-ḫass al-barri*).

[Théophr. VII 1-6 (*θριδακίνη thridakinê*); Diosc. II 136 (*ἀγρία θρίδαξ agría thrídax*); IB 2124; ʿAbd ar-Razzāq 907; Issa : incertain; Loew I 426-439.]

Le nom *murūriyā* est la forme arabe de l'araméen מרריתא *mĕrāriṯā* qui désigne une herbe amère (assyrien : *ḫaššu* et *murāru*). Voir le long exposé de Loew sur les herbes amères (*mārōr*) dont la dégustation fait partie des cérémonies de la Pâque juive. IB l'identifie avec la chondrille (voir plus haut notre n° 110 et aussi le n° 114 *Hindabā'*). Loew plaide en faveur du laitron (*Sonchus oleraceus* L., Composées), mais il y a tant d'espèces amères d'endives et de laitues, toutes désignées en arabe comme *murrār, muraïr, murāra, marūr,* etc., que la distinction est difficile. Quant à la désignation «laitue sauvage», elle s'accorde le mieux avec la Composée *Lactuca Scariola* L. (scarole), qui a des feuilles comestibles légèrement amères et qui est considérée comme l'origine de notre laitue des jardins. *Lactuca altissima* Bieb. est considérée comme une variété de la scarole. Parmi les chicorées, il y a aussi plusieurs espèces sauvages et très amères qui mériteraient la désignation *murūriyā*. En somme, il est impossible d'arriver à une conclusion certaine sur la nature de cette «herbe amère».

241. *Māmīrān.* Chélidoine.

C'est «l'herbe aux hirondelles» (*baqlat al-ḫaṭāṭīf*) et une espèce de «racines jaunes» (*al-ʿuruq aṣ-ṣufr*). Son nom en grec ancien est χελιδόνιον (*khelidónion*), et en espagnol *ǧalidūniya* (*celidonia*). Par contre, le remède que les Berbères appellent *ārǧīs* et les Égyptiens «bois odorant» (*ʿūd ar-rīḥ*) est l'écorce du grenadier sauvage (*ar-rummān al-barrī*); ses propriétés (médicinales) se rapprochent de celles de la chélidoine.

[Théophr. VII 15, 1; Diosc. II 180-181; Sérap. 501-502; IB 1525 et 2080; *Tuḥfa* 252; ʿAbd ar-Razzāq 144 et 503; Issa 47,; Loew II 371-373; Dymock 31 et 248.]

Les dictionnaires sont d'accord pour identifier *māmīrān*, nom persan, avec le χελιδόνιον (*khelidónion*) des Grecs (p. ex. Vullers II 1124). Les noms arabes sont en partie des traductions de ce nom grec «herbe aux hirondelles» et on les a mis en rapport avec la Papavéracée *Chelidonium majus* L. Cependant Renaud-Colin ont fait remarquer à juste titre que les Arabes ont confondu probablement la chélidoine à suc et racine jaune avec une drogue orientale à racines jaunes, la Renonculacée *Coptis Teeta* Wall. Cette plante, ainsi que d'autres espèces de Coptis, est originaire de Chine; leurs racines sont importées aux Indes et en Perse. Elles sont décrites par Mīr Muḥammad Ḥusaīn dans sa grande pharmacologie persane (*Maḫzan al-Adwiya*) [1].

Quant à la note de Maïmonide à la fin de son article, les noms *ārǧīs* en berbère et *ʿūd ar-rīḥ* en arabe égyptien (voir Ducros n° 164) ne désignent pas la racine du grenadier sauvage, mais celle de l'épine-vinette (*Berberis vulgaris* L.). Or, il est intéressant de noter que plusieurs espèces de Renonculacées (*Coptis* et *Thalictrum*) contiennent, comme l'épine-vinette, une grande quantité de berbérine (Dymock I 35) et que leurs propriétés toniques sont semblables, comme l'ont observé les anciens médecins arabes.

242. *Miskiṭrā mašīr.* Dictame.

On dit aussi *miskiṭrā mašīʿ*, ainsi que *misk al-barr* («musc de terre»); c'est une des espèces de menthe (*fūḏanaǧāt*). Son nom en espagnol est *bulāyu ǧarbiyūnu* et en grec ancien δίκταμνον (*díktamnon*).

---

[1] Selon Sir George Watt (*The Commercial Products of India*, London 1908, p. 130 et 405), les indigènes des Indes se servent, en dehors de *Coptis Teeta*, du suc de *Corydalis Goraniana* Wall., de *Geranium Wallichianum* Sweet et de *Thalictrum foliolosum* comme astringents contre les maladies des yeux, tous sous le nom de *māmīrān*.

[Théophr. IX 16, 1-3; Diosc. III 32; Sérap. 367; IB 2138; ʿAbd ar-Razzāq 553 et 694; Issa 129₁₅; Loew II 83 et suiv.]

Ces noms sont des formes arabes du persan *mušk-tirāmšir* («thlaspi musqué»), qui a passé par la langue syriaque. C'est l'équivalent du *diktamnon* des Grecs. C'est le dictame de Crète (*Origanum Dictamnus* L. = *Amaracus Dictamnus* Benth., Labiées), qui était considéré pendant l'antiquité et au moyen âge comme un excellent remède pour le traitement des plaies. C'est une plante méditerranéenne qui est quelquefois cultivée dans les jardins. Le nom espagnol, dérivé du latin *pulegium cervinum* («pouliot cervin»), est en castillan moderne *poleo cervuno* (Simonet 452). Voir plus bas, au n° 309, les espèces de *fūḏanaǧ* ou *faxḏanaǧ* (menthe).

243. *Muẓẓ.* Balaustier ?

C'est un grenadier sauvage (*rummān barrī*) qui se trouve dans aš-Šurāy et n'a pas de fruits.

[Diosc. I 111; Sérap. 293; IB 2144; *Tuḥfa* 94, 180 et 287; ʿAbd ar-Razzāq 205; Issa 151₃; Loew III 95; Ducros 65.]

Voir nos articles 75 et 250. Le nom *muẓẓ*, comme nous l'avons dit, est vocalisé aussi *maẓẓ* et *miẓẓ*. Cet article est tiré du *Livre des plantes* d'Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī (voir IB 2144). C'est pourquoi il ne faut pas lire *Šarā* (= Sierra), mais *Šurāy* qui est, selon Yāqūt (III 286), une route en Arabie, entre le Tihāma et le Yémen. Il s'agit probablement du même balaustier (*Punica Granatum* L.) qui croît dans les régions méditerranéennes Voir le nom *muẓẓ* en usage pour une herbe indienne (au n° 250 *nārmušk*).

244. *Mūm.* Cire.

C'est la cire jaune (*aš-šamʿ al-aṣfar*).

[Diosc. II 83; Sérap. 228 et 381; IB 1340 et 2193; *Tuḥfa* 260; ʿAbd ar-Razzāq 547 et 950.]

Mūm est le nom persan de «cire», «cierge». Il est ici le terme technique des médecins, comme la *cera* des pharmaciens. La traduction *propolis* donnée par Guigues (Sérap. 381) est erronée. Voir notre n° 122 (*Wasaḫ al-kūr*).

245. *Mūrdāšuraǧ.* Confection de myrte.

C'est la confection de myrte (*rubb al-ās*) en persan.

Ce nom est la transformation du persan *mūrd-afsuraǧ* = «confection de myrte». Les fruits du myrte confits dans le miel constituaient un remède astringent très en vogue.

246. *Māst.* Lait caillé.

C'est le lait caillé écrémé.

[Diosc. II 70; IB 2007 et 2076; ʿAbd ar-Razzāq 578.]

Māst est également un nom persan (Vullers II 1118) en usage chez les médecins pour désigner le lait caillé (*coagulum lactis*). IB dit que c'était un lait caillé dont l'acidité n'était pas complète.

247. *Maïsūsan.* Vin de lis.

Un vin (*šarāb*) composé qui est mentionné dans le livre d'Aharūn.

Le nom est persan (*maï* = « vin », *sawsan* ou *sūsan* = « lis ») et désigne une potion composée dont la préparation compliquée est décrite en détail par Ibn Ǧazla (*Minhāǧ*, sous *šarāb as-sawsan*) : 400 fleurs de lis blanc nettoyées et séchées avec du costus arabique, de l'acore, du sel, du baume, sont macérées dans du vin cuit; puis on ajoute du musc, du storax, de l'huile de baume, on filtre et on laisse mûrir ce vin dans une jarre mise au frais. *Aharūn* (Ahrôn « le Prêtre ») était un archiatre syrien qui vivait au VIIe siècle et qui écrivit des *Pandectes médicales* en 30 livres, qui furent traduites du syriaque en arabe par le médecin juif persan Māsarǧawaïh.

248. *Midād.* Encre au noir de fumée.

Celle qui est mentionnée dans les livres médicaux est composée de fumée de bois de pin (*ṣanawbar*), de gomme arabique et d'un peu d'huile.

[Diosc. V 162; IB 2098; ʿAbd ar-Razzāq 561.]

Midād est le terme arabe qui correspond au μέλαν (*mélan*) de Dioscoride et qui est suffisamment expliqué dans l'article de Maïmonide. La suie calcinée (ἀσβολή *asbolé* de Dioscoride I 161) était la matière indélébile utilisée dans l'écriture et qui nous permet de déchiffrer les papyrus égyptiens et grecs après des milliers d'années. On l'employait en médecine contre les brûlures et la gangrène et pour accélérer la cicatrisation des plaies. Cette encre était donc considérée en quelque sorte comme un désinfectant.

CHAPITRE DU *NŪN*.

249. *Nīlāǧ.* Pastel et indigo.

C'est ce que le peuple appelle *an-nīl;* sa mention se trouve dans ce qui précède. Il est appelé aussi la « terre verte » (*aṭ-ṭīn al-aḫḍar*) et la « source verte » (*al-ʿaïn al-ḫadrāʾ*).

[Diosc. V 92; Sérap. 157; IB 2244; *Tuḥfa* 292; ʿAbd ar-Razzāq 267 et 588; Issa $98_{,4}$ et $101_{,1}$; Loew I 493-505.]

Nilağ ou *naïlağ* est le terme arabe (dérivé du sanscrit *nila* par l'intermédiaire du persan, Laufer 370) pour l'indigo, mais nous avons exposé (voir les nos 126 et 159) que les Arabes ont toujours confondu le pastel (*Isatis tinctoria* L.) avec l'indigo (*Indigofera tinctoria* L.). Le terme *ʿaïn ḫadrā'* (« source verte » ou « œil vert ») ne se trouve que chez Maïmonide; c'est sans doute une désignation populaire.

250. *Nāramušk.* Mesua ferrea.

C'est *an-nāğabašk* et il est appelé aussi *al-muzz* ainsi que *mušk* [*fol.* 92 *r*°] *ar-rummān* (« musc de grenade »); c'est une herbe indienne.

[Sérap. 391; IB 2205; *Tuḥfa* 287; ʿAbd ar-Razzāq 603; Issa $118_{,4}$; Dymock I 170-172.]

Nār-mušk est persan et signifie « musc de grenade ». Nous avons vu au n° 243 que *muzz* ou *mizz* est un nom arabe du grenadier sauvage (balauste). Il s'agit ici encore d'une confusion causée par la similitude des noms qui a déconcerté les commentateurs jusqu'à ce jour. La drogue est bien indienne, comme le dit Maïmonide; ce n'est pas une herbe mais un arbre grand et beau aux grandes fleurs blanches, la Guttifère *Mesua ferrea* L. (« iron wood tree »). Un de ses noms en sanscrit était *nāğkesara* dont est dérivé probablement *nāğabašk* (chez Steingass 1375 *b*, *nāğist*). C'est l'écorce de la racine qui est utilisée comme astringent aromatique, grâce à sa forte teneur en résine (Dymock).

251. *Nağm.* Chiendent.

C'est *aṯ-ṯīl*, *al'ikriš* et *an-nağīl*.

[Théophr. IV 6-11; Diosc. IV 29; Sérap. 396 et 513; IB 458 et 2214; *Tuḥfa* 409; ʿAbd ar-Razzāq 101, 595 et 900; Issa $7_{,4}$ et $65_{,4}$; Ibn ʿAwwām II 376; Ducros 156.]

Les quatre noms arabes désignent une Graminée rampante correspondant à l'ἀγρωστις (*ágrôstis*) des Grecs. On croyait que c'était surtout le petit chiendent (*Agropyrum repens* Beauv.), mais cette plante est rare dans le Proche-Orient. Aujourd'hui, le nom *nağīl* désigne, en Syrie et en Palestine, *Aeluropus littoralis* Gon. et le dactyle rampant *Ae. repens* Desf. (Post II 756), qui est appelé en Égypte *ʿekriš* (Schweinf. 52). En Égypte et dans l'Afrique du Nord, le nom de *nagīl* ou *nağīl* est usité pour le gros chiendent d'Italie (*Cynodon Dactylon* Pers.), qui porte aussi les noms de *nağm*, *nağīr* et *tīl*. On en vend le rhizome dans les bazars du Caire comme diurétique (Ducros).

252. [*Naīlufar*][1]. Nénuphar.

Le «tombeau des abeilles» (*qabr an-naḥl*) et le «jeune marié» (*al-ʿarūs*); il est appelé aussi *bašnīn* et en grec ancien λωτός (*lôtós*).

[Théophr. IV 8, 9-11; Diosc. IV 113; Sérap. 400; IB 292 et 2243; *Tuḥfa* 288; ʿAbd ar-Razzāq 605 et 676; Issa $125_{,5}$; Loew II 280 et suiv.; Ibn ʿAwwām II 263 et suiv.; Ducros 38.]

Nilūfar ou *naīlufar* est la forme arabe du persan *nīlūpar*, dérivé du sanscrit *nīlōtpala* = «lotus bleu». Ce nom *nīlūfar* (transformé en «nénuphar» en français) désigne aujourd'hui aussi bien le nénuphar blanc (*Nymphaea Lotus* L. var. *alba*) que le bleu (*N. caerulea* L.). Ce dernier porte en Égypte en particulier les noms arabes indiqués plus haut [2]. Les fleurs séchées du nénuphar blanc sont vendues dans les bazars sous le nom de *bašnīn* (Ducros) [3]; on les administre en compresses comme rafraîchissant et calmant.

253. [*Nisrīn.*] Rosier musqué et églantier.

La rose sauvage (*al-ward al-barrī*) et c'est la rose chinoise (*al-w. aṣ-ṣīnī*).

[Théophr. IV 4.8, etc.; Diosc. I 94; Sérap. 392; IB 2222; *Tuḥfa* 278; ʿAbd ar-Razzāq 590; Issa 157 et 10; Loew III 194, 211; Ibn ʿAwwām I 377, II 269 et suiv.]

Le nom *nisrīn* est persan (Vullers II 1312) et désigne aussi bien la rose musquée (*Rosa moschata* Herm., *gul-miškīn*) que l'églantier (*Rosa canina* L., *gul-nisrīn*). Ce dernier fournit à la cuisine et à la pharmacie les fruits (*cynorrhodons*) dont on prépare la conserve sucrée astringente. Jusqu'à ces derniers temps les galles (*bédégars*) [4], qui sont produites sur ces rosiers par la piqûre de l'hyménoptère *Cynips rosae*, étaient vendues comme remède astringent.

254. [*Narǧis*][5]. Narcisse.

C'est *al-ʿarār* et *al-ʿabhar*.

[Théophr. VI 6-8; Diosc. IV 158; Sérap. 392; IB 2221; ʿAbd ar-Razzāq 135 et 598; Issa 123_3; Loew II 203-205; Ibn ʿAwwām II 265 et suiv.]

---

[1] Ce nom se trouve dans le texte arabe à la place du suivant, comme, du reste, les titres des trois autres paragraphes suivants. J'ai mis le texte en ordre.

[2] On rencontre, en plus, les noms populaires *lūnūfar* et *nūfar*.

[3] Voir aussi Ghāf. n° 129 et Schweinf. dans *Bull. de l'Inst. d'Ég.*, 1882, p. 62-7.

[4] Le nom français provient de l'arabe-persan *bādāward* (voir n° 44).

[5] Ce nom manque dans le texte arabe.

Le nom *narǧis* est la forme arabe du terme persan *nargi* ou *nargis* (Laufer 427) qui désigne différentes espèces de narcisses (*Narcissus poeticus* L., *N. Tazzetta* L., etc., Amaryllidacées). Loew prétend qu'il n'y a pas de nom arabe pour cette plante; le présent article prouve le contraire : *ʿabhar* est donné par plusieurs auteurs comme un nom du narcisse blanc, *ʿarār* (Lane 1990), comme celui du «narcisse sauvage» et de plantes odorantes en général. Chez Issa ($25_{,3}$), *ʿarār* est la Composée *Asteriscus graveolens* L., appelée aussi *narǧis barrī*.

255. *Nammām.* Serpolet et divers.

C'est le *sisymbrium* (*as-sīsanbar*) et en espagnol *qālamānta* (*calamento*).

[Théophr. VI 6-7; Diosc. II 128; Sérap. 397; IB 2233; *Tuḥfa* 282 et 378; ʿAbd ar-Razzāq 600; Issa $181_{,1}$; Loew II 71.]

Le nom arabe *nammām* désigne plusieurs Labiées, notamment le serpolet (*Thymus glaber* Mill., *Thymus Serpyllum* Fries.), mais aussi la menthe aquatique, la menthe poivrée, *Mentha sativa* L., etc., les plantes mêmes auxquelles les Arabes ont donné le nom *sīsanbar* (*Sisymbrium*) qui désigne une Crucifère. Voir les commentaires de Renaud-Colin (*Tuḥfa*). Le nom espagnol *calamento* (Simonet 73) désigne enfin une autre Labiée, *Melissa Calamintha* L., qui faisait jadis partie de la fameuse «eau de mélisse des Carmes». Il y a donc une confusion dans cet article de Maïmonide, comme du reste dans tous les traités pharmacologiques arabes.

256. *Naʿnaʿ.* Menthe.

C'est ce qu'on appelle le «basilic cultivé» (*al-ḥabaq al-bustānī*), et son nom est aussi *mānta* (*menta*) et *harma;* c'est ἡδύοσμον (*hédýosmon*).

[Théophr. VII 7,1; Diosc. III 34; Sérap. 388; IB 2227; *Tuḥfa* 283; Issa $117_{,12}$ et $_{,14}$; ʿAbd ar-Razzāq 394, 597 et 694; Loew II 75-77; Ducros 233; Ibn ʿAwwām II 275-277.]

Naʿnaʿ est le nom arabe générique de différentes espèces de menthe (*Mentha piperita* Smith., *M. sativa* L., *M. aquatica* L.), comme *ḥabaq* est celui des basilics ou des Labiées odorantes voisines. Le nom *harma* n'est connu que comme un des nombreux noms arabes du pourpier (Issa $147_{,10}$); peut-être est-ce une mauvaise lecture pour *hartā* (Suwaïdī 1886). Le nom grec *hédýosmon* («qui a une odeur agréable») est mutilé dans le texte arabe et se lit presque comme *andrósaïmon*.

Au Caire, les droguistes vendent les feuilles de *naʿnāʿ filfilī* («menthe poivrée») dans les bazars (Ducros).

257. *Nāriǧīl.* Noix de coco.

C'est «la noix des Indes» (*ǧawz al-Hind*) que nous avons mentionnée à la lettre *ǧīm*. C'est *an-nāranǧ* et *ar-rānaǧ*.

[Sérap. 398; IB 2203; *Tuḥfa* 286; ʿAbd ar-Razzāq 601; Issa 53_{17}; Loew II 303-305; Dymock III 511-519; Ducros 229.]

Voir plus haut notre article n° 82, f. *Nāriǧīl* est la forme arabe du nom persan *nārgīl* qui est dérivé du sanscrit *nārikeli* («la juteuse») ou *nārikera*. *Nāranǧ* et *rānaǧ* sont des mutilations arabes; on trouve aussi la forme *bāranǧ* qui est encore plus estropiée. C'est la noix de coco, fruit du palmier *Cocos nucifera* L. Au Caire, des vendeurs ambulants débitent des tranches et de la confiture de noix de coco.

258. *Nahšak.* Carotte sauvage.

C'est la carotte sauvage (*al-ǧazar al-barrī*).

[Diosc. II 139, III 73; IB 481 et 2240; *Tuḥfa* 353 et 445; ʿAbd ar-Razzāq 202; Issa 69_{5}; Loew III 448-452.]

Le nom de la carotte sauvage est écrit parfois *nahšal* et parfois *nahšak* (Dozy II 729). Vullers pense que c'est un nom persan qu'il écrit *nahšal*. Ce nom n'est plus en usage ni en Perse, ni en Syrie, ni en Égypte; il désignait probablement *Daucus Carota* L. var. *Boissieri* Wittm. ou une carotte parente parmi les Ombellifères. Nous avons vu plus haut (art. n° 94) que la semence de cette plante portait chez les Arabes le nom grec au génitif *dūqū*.

259. *Nānaḫwāh.* Ammi.

C'est ce que le peuple du Maghrib connaît sous le nom d'*al-fulaïfala*. C'est le «cumin d'Éthiopie» (*al-kammūn al-ḥabaši*) et le «cumin du roi» (*k. al-malik*). Son nom en grec ancien est ἄμμι (*ámmi*).

[Diosc. III 62; Sérap. 33 et 390; IB 2202; *Tuḥfa* 229 et 284; ʿAbd ar-Razzāq 586; Issa 413; Loew III 421-423; Dymock II 116-119; Ducros 230.]

Le nom *nānaḫwāh* est persan et signifie «épice de pain». On peut retracer ce nom jusqu'à l'assyrien *nīnu* (syriaque *nīnyā*) et *nānḫu* (Loew III 422). Le nom grec *ammi* est également d'origine sémitique : חמיתא *ḥamītā*. Ces noms désignent plusieurs Ombellifères du groupe *Ammi*, mais ici l'ammi proprement dit ou sison (*Carum copticum* Benth.). C'est une plante africaine (d'où son nom «cumin éthiopien») dont les fruits sont vendus dans

les bazars de l'Orient jusqu'aux Indes. Ils servent comme les autres cumins de carminatifs et de stomachiques. Le nom *fulāfila* est donné à beaucoup de drogues d'un goût âcre.

260. *Nūra*[1]. Chaux vive.

C'est ce que le peuple appelle *al-ǧīr;* c'est *al-kils* avant que l'eau touche les pierres calcinées.

[Diosc. V 115; Sérap. 268; IB 1960 et 2242; *Tuḥfa* 290; ʿAbd ar-Razzāq 475 et 589.]

Le nom *nūra* dérive de *nār* = feu et désigne une substance caustique; c'est la chaux vive qui ne correspond pas à l'ἄσβεστος (*ásbestos*) de Dioscoride. Aujourd'hui, en Égypte, en Syrie, au Maroc, etc., on appelle encore la chaux vive ou éteinte *ǧīr,* tandis que le terme *nūra* signifie, déjà depuis plusieurs siècles (voir Dāwūd II 159), un mélange de chaux et d'arsenic employé par les musulmans comme dépilatoire. *Kils* est la forme arabe du mot castillan ancien *calza* qui provient du latin *calx* (Simonet 78).

261. *Našāstiǧ.* Amidon.

C'est ce que le public appelle *an-našā'* et en grec ἄμυλον (*ámylon*) et *amtūlūn.*

[Diosc. II 101; Sérap. 401; IB 2224; *Tuḥfa* 289; ʿAbd ar-Razzāq 593.]

Našāstaǧ est la forme arabe du nom persan *našāsta* = «amidon». Le nom populaire est prononcé en Égypte aujourd'hui *niša. Amtūlūn* est une mutilation d'āmīlūn = *amylon.* Voir aussi Simonet 16. L'amidon sert en médecine à la préparation de certains remèdes, dans la médecine populaire des musulmans, par exemple, à celle des collyres secs.

262. *Nāʿima.* Sauge.

C'est *aš-šālbiya* (*salvia*).

[Théophr. VI 1-2; Diosc. III 33; IB 140, 1274 et 1387; *Tuḥfa* 30 et 394; ʿAbd ar-Razzāq 42, 83 et 872; Issa 162,; Loew II 102 et suiv.; Ducros 219.]

Le nom arabe *nāʿima* signifie «tendre, délicate» et est un des termes arabes pour la sauge (surtout *Salvia officinalis* L., Labiées). Un autre nom, *as-sālima* («la salutaire»), est un équivalent du nom latin *salvia* qui a passé dans la langue arabe sous différentes formes

---

[1] Dans le texte : *kūra,* distraction de copiste.

(*sālbiya*, *šālbiya* et *ṣālbiya*, Simonet 581). Dans les bazars du Caire, les droguistes vendent la sauge, sous le nom de *maryamiyya* («l'herbe de Marie»), en petits paquets dont les feuilles sont employées comme tonique, astringent et emménagogue (Ducros).

263. *Nabṭāfilūn.* Quintefeuille.

On dit aussi *banṭāfilūn*, ce qui veut dire «ayant cinq feuilles».

[Théophr. IX 13,5; Diosc. IV 42; I B 355; *Tuḥfa* 62; ʿAbd ar-Razzāq 731; Issa 147,7; Loew III 190 et suiv.]

Nabṭāfilūn est une transformation populaire du grec πεντάφυλλον (*pentáphyllon*) qui désigne l'herbe à cinq feuilles ou potentille rampante (*Potentilla reptans* L., Rosacées). Le rhizome et les feuilles de cette plante sont quelquefois employés comme astringents. Je ne les ai pas vus dans les bazars du Caire, où, au dire de Schweinfurth, on les vendait encore vers 1890.

CHAPITRE DU *SĪN*.

[*fol.* 92 *v°*]

264. *Sabastān* (*sic*). Sébeste.

C'est *al-muḫaiṭā*, et le peuple du Maghrib le connaît sous le nom de *az-zūfā*; c'est *aṭbāʾ al-kalba* («tétines de chienne»).

[Sérap. 457; I B 1157; *Tuḥfa* 254; ʿAbd ar-Razzāq 576; Issa 57,0; Loew I 296 et suiv.; Ducros 59; Ibn ʿAwwām II 317-318.]

Le nom *sabistān* ou *sibistān*, comme l'écrivent les dictionnaires, est la forme arabe du persan *sag-pistān* («tétines de chienne»; voir la traduction arabe à la fin de l'article de Maïmonide). *Muḫaiṭā* est une forme syriaque qui est en relation avec la racine *m·ḫ·ṭ·* «être roupieux» (Dozy II 572), parce que le fruit en question, le sébeste, est un drupe mucilagineux; c'est le produit du sébestier (*Cordia Myxa* L., Borraginées). Cet arbre d'Égypte et de Syrie porte des fruits ovales du volume d'une cerise; ils renferment dans une pulpe visqueuse un noyau triangulaire. Cette pulpe sert de glu, et sa viscosité a donné lieu à la comparaison avec le mucus (*myxa* en grec) et la roupie. On vend le fruit dans les bazars du Caire sous le nom de *tamr el-muḫēṭ* ou de *nabq el-muḫēṭ* [1], comme laxatif

---

[1] Kōhēn (p. 134, l. 25) réprouve la lecture *muḫaīt* ou *muḫēt* et préconise la forme *muḫāṭa* المخاطة comme l'unique lecture correcte.

léger et contre la toux. Le dernier nom a donné lieu à la confusion avec *nabq*, le fruit du jujubier (*Zizyphus Spina Christi* W., *sidr* Rhamnacées) qui est tout à fait différent[1]. On a voulu voir dans περσεα (*perséa*) de Théophraste et Dioscoride, le sébestier. De Sacy (Abdallatif 69-72) a longuement réfuté cette opinion qui revient cependant toujours à nouveau. J'adhère à l'opinion que la perséa était *Mimusops Schimperi* Hochst., arbre africain et asiatique qui était cultivé dans l'Égypte ancienne (et dont les feuilles et les fruits furent trouvés dans les tombeaux égyptiens). Son nom arabe est *labaḫ;* voir les remarques d'Issa (119_{7}), qui dit que cet arbre est rare en Égypte; cependant il en a disparu depuis plusieurs siècles.

265. *Sunbul.* Nard.

Le nard grec (*as-sunbul ar-rūmi*) est *an-nārdīn* et le « nard des passereaux » (*sunbul al-ʿaṣāfir*) et *ʿuṭārid* (« Mercure »). Le nard celtique (*sunbul iqliṭi*) est *al-mantaǧūša*.

[Théophr. IX 7; Diosc. I 7-8; Sérap. 483; IB 1237; ʿAbd ar-Razzāq 813-814; Issa 186_{20} et 123_{9}; Loew III 483-488; Ducros 130; Dymock II 233-238.]

Sunbul (« épis ») est le nom arabe de toutes sortes de nards. *Nārdīn* est la transformation syro-arabe du grec νάρδινον (*nárdinon*). Le « nard grec » et *ʿuṭārid* désignent le nard celtique (*Valeriana celtica* L.). Le nom nard provient du sanscrit *naladā* = « odorant ». En hébreu, le nom se trouve dans le Cantique des Cantiques (I 12, IV 13-14) sous la forme נרד *nērd*, pl. נרדים *nērādīm*. En Égypte, l'épi du vrai nard celtique est rarement vendu dans les bazars; il y est connu sous le nom de *sunbul* (ou *sinbil*) *gallābī*. On vend plus fréquemment le rhizome du nard indien (*sunbul hindī* ou *sunbul al-ʿaṣāfir*), qui est la Valérianacée *Nardostachys Jatamansi* D C., drogue indienne qui provient des montagnes du Népaul. Quant au nom منتجوشه *mantaǧūša*, Dozy (II 627) a prouvé que c'est une transformation du persan *maïbaḫūša* ميبخوسه = « vin sec du nard », traduction du grec διὰ νάρδου οἶνος (*diá nárdou oînos*, Diosc. V 59). Ce nom est appliqué par erreur au nard celtique.

266. *Sarḫas.* Fougère.

Son nom est en persan *kil-dārū* et en espagnol *falaǧa* (*filiche, helecho*).

[Théophr. IX 13-20; Diosc. IV 184; Sérap. 442; IB 1167; *Tuḥfa* 366; ʿAbd ar-Razzāq 330; Issa 72_{16}; Loew I 10-13.]

---

[1] Voir plus bas notre n° 269, et aussi *qarāsiyā* au n° 330.

Sarḫas est la forme arabe du persan *sarabs; gil-dārū* est un synonyme persan pour la fougère mâle (*Dryopteris* ou *Aspidium Filix mas* S. W.), fougère très répandue dans les zones tempérées du monde entier. Le rhizome séché est l'anthelmintique connu et fort employé contre les ascarides et les ténias. Aujourd'hui, on en emploie l'extrait huileux. Au Caire, les droguistes vendent rarement le rhizome de *Filix mas* (*sarḫas dakar*), mais plutôt les frondes d'une autre fougère, «l'herbe dorée» (*sarḫas dahabī*, *Ceterach officinarum* Bauh.), qui est considérée comme un spécifique dans les maladies de la rate et des voies urinaires (Ducros 86).

267. *Sanā.* Séné.

Il y en a du mecquois (*makkī*) et de l'espagnol (*andalusī*). L'espagnol est celui qu'on appelle *šurbānš;* c'est «le myrte grec» (*al-ās ar-rūmī*) et *al-qaṭwānīṭa*, ce qui veut dire «la feuille verte». Le mecquois est celui qu'on appelle «le séné des Lieux Saints» (*as-sanā al-ḥaramī*).

[Sérap. 467; IB 1236; *Tuḥfa* 373; ʿAbd ar-Razzāq 823; Issa 42_9; Loew II 407-409.]

Le séné mecquois ou «des Lieux Saints» (de l'Arabie) est le fruit de plusieurs espèces de casse à séné (*Cassia acutifolia* Del., *C. angustifolia* Vahl., *C. obovata* Coll., Légumineuses), plantes originaires surtout de l'Afrique tropicale. Leur principal pays d'exportation était et est encore le Soudan Égyptien. On trouve les gousses plates réniformes partout chez les droguistes en Orient, et on se sert aussi des folioles (*Senna Alexandrina*) comme purgatif, surtout en Europe.

Le séné espagnol (*sanā andalusī*) semble avoir été identifié à tort avec le fruit du frêne (voir Issa 84_{20}). Ce sont probablement les folioles du baguenaudier (*Colutea arborescens* L., le «faux séné») qui sont également laxatives et qui étaient employées pour falsifier le séné. Quant aux noms espagnols de cette Légumineuse : *qaṭwānīṭa* قتوانيطه est probablement une mauvaise lecture pour *qantawāša* قنتواشه (en cast. mod. *cantueso*), nom de la lavande Stœchas (Sim. 91), tandis que *šurbānš* se trouve chez Simonet (589) sous la forme *šilbāša* et correspond probablement à *silvanus*, et désigne le «turbith blanc» ou «séné sauvage», «séné des Provençaux» (*Globularia Alypum* L.), plante espagnole et provençale qui n'appartient pas aux Légumineuses.

268. *Simsim.* Sésame.

C'est *al-ǧulǧulān.*

[Théophr. VIII 1-9; Diosc. II 99; Sérap. 466; IB 1218; *Tuḥfa* 267; ʿAbd ar-Razzāq 818; Issa 168_1; Loew III 1-11; Ducros 129; Dymock III 26-33.]

Simsim est un nom sémitique (assyrien : *šamaššammu;* hébreu : שמשם *šumšum;* araméen : *šumšĕmā*, etc.) qui désigne la graine de *Sesamum orientale* L. (Pédaliacées) et ses variétés. La plante est probablement originaire de l'Asie Centrale (Laufer 291) et a atteint avant l'ère chrétienne la Babylonie, la Syrie et plus tard l'Égypte. On a voulu voir dans le nom *ǧulǧulān* [1] un mot de provenance indienne ou abyssine; c'est erroné. Je pense que ce mot est arabe et est en rapport avec le mot *ǧulǧul* = «clochette» à cause de la forme du fruit capsulaire qui renferme de nombreuses semences. En Égypte, où la graine de sésame se vend dans tous les bazars, on appelle la graine du nénuphar *gulgulān maṣrī*, celle du pavot noir *gulgulān ḥabašī* (Ducros).

269. *Sidr.* Épine du Christ.

C'est un arbre épineux dont le fruit s'appelle *an-nabq* et que les gens mangent. On l'appelle aussi *aḍ-ḍāl.*

[Sérap. 10, 386 et 427; IB 1165; *Tuḥfa* 293; ʿAbd ar-Razzāq 594 et 731; Issa 192,5-8; Loew III 134-141.]

Sidr est en Égypte le nom arabe d'un arbre l'«épine du Christ» (*Zizyphus Spina Christi* Willd., Rhamnacées) qui fournit un fruit comestible appelé en arabe *nabq*. On a trouvé ce fruit dans les anciens tombeaux égyptiens. En Palestine on appelle le fruit et l'arbre *dōm* ou *dūm*, ce qui a causé une confusion avec le palmier *doum* (voir plus haut notre n° 230). On a confondu aussi le *sidr* avec le jujubier (*ʿunnāb* ou *zufaīzaf*, *Zizyphus sativus* Gaertn., *infra* n° 291); voir la discussion par Renaud-Colin dans la *Tuḥfa*. *Ḍāl* est le nom arabe du jujubier sauvage (*Zizyphus Lotus* Lam.); ce nom existe en hébreu : צאל *ṣāl.*

270. *Sult.* Orge nue ou épeautre.

C'est une espèce inférieure de froment, qui ressemble beaucoup à l'orge.

[Sérap. 481; IB 1209; *Tuḥfa* 386; ʿAbd ar-Razzāq 340; Issa 183,8; Loew I 780 et suiv.; Ibn ʿAwwām II 25.]

IB a identifié *sult* avec τράγος (*trágos*) de Dioscoride (II 93), qui était cependant plutôt une préparation alimentaire comme l'orge perlé. *Tuḥfa* l'identifie avec «l'orge du Prophète» (*šaʿir an-nabī*) qui est au Maroc, en Algérie et en Égypte *Hordeum tetrastichum* Kcke. et ses variétés. Clément-Mullet (Ibn ʿAwwām et *Journal asiatique* mars-avril 1865) traduit *sult* par «orge nue» (*Hordeum distichum* var. *nudum*), Issa par épeautre (*Triticum Spelta* L.),

---

[1] Les noms : anglais *gingelly*, français *jugeoline* et *zinzolin*, italien *zuzzolino* et espagnol *aljonjolí*, en sont dérivés.

enfin Dozy (I 671) traduit, d'après le dictionnaire d'Alcalà (Grenade 1506) *sult* par « seigle ». M. Ch. Kuentz attire mon attention sur le fait que *sult* est un vieux mot sémitique : assyrien *siltu*, hébreu סלת *sōlēt* (= farine fine). L'épeautre et le seigle sont inconnus en Égypte; dans la Haute-Égypte on appelle *silt* (en Palestine *sill*) une Graminée sauvage, *Imperata cylindrica* P. B. La question de l'identification est donc loin d'être tranchée. Voir aussi plus bas au n° 389.

271. *Sūs.* Réglisse.

Les racines de cette plante sont connues; ce sont celles qu'on appelle *ʿirq sūs* et *ʿurūq dār Hurmaz*. [*sic*]. On fait cuire ces racines pour en extraire le suc qui est le jus de réglisse (*rubb sūs*); c'est aussi *ʿaṣīr al-mahk* (« le pressis de *mahk* » = « réglisse »).

[Théophr. IX 13,2; Diosc. III 5; Sérap. 485; I B 1250; *Tuḥfa* 375; ʿAbd ar-Razzāq 825; Issa 886; Loew II 435-437.]

Sūs est le nom arabe de la réglisse (*Glycyrrhiza glabra* L., Légumineuses), *ʿirq sūs* le nom de la racine de réglisse. Le nom paraît être sémitique (assyrien *šūšu;* syriaque et hébreu babylonien שושא *šūšā*). Le nom *dār Hurmuz* manque dans les dictionnaires (chez I B et Dozy *dār harm*); il signifie peut-être en persan « bois d'Hormouz », parce que la réglisse croît abondamment en Mésopotamie et que sa racine fut exportée en partie par la voie de Syrie et de l'Asie Mineure, et en partie par la voie du golfe Persique où se trouvent l'île et le port d'Hormouz. *Munk* est une mauvaise lecture pour le persan *mahk* et *matk* (Vullers II 1234) = « réglisse ». Les noms arabes sont conservés en espagnol sous la forme *absus*, *orozuz*, etc. (Botica 976).

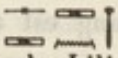
272. *Sūsan.* Lis et iris.

Son nom en berbère est *lullūyu;* il y en a une espèce blanche [*fol. 93 r°*] et une espèce bleue (*asmāngūnī*). Le nom du lis blanc en grec ancien est *īrasā*, et le lis azuré (*lazawardī*)[1] est le bleu; en espagnol c'est *luluyu* (*lilio*, *lirio*).

[Théophr. III 13-18 et VI-IX; Diosc. III 102 et I 1; Sérap. 486-487; I B 1253 et 216; *Tuḥfa* 28 et 129; ʿAbd ar-Razzāq 17; Issa 100,-14 et 109,; Loew II 1-4 et 160-184; Ducros 182; Ibn ʿAwwām II 260 et 306.]

---

[1] Mot mutilé dans le texte.

Sūsan ou *sawsan* est la forme arabe d'un mot sémitique (hébreu שושנא *šōšannā;* araméen *sōsantā*, etc.) emprunté à l'égyptien  *sšsn*, qui désigne le nénuphar bleu (copte ϣⲱϣⲉⲛ *šōšen*) et plusieurs espèces de Liliacées et d'Iridacées. Dans ce paragraphe il y a une légère confusion : l'ἶρις grec (*īris*, forme arabo-syriaque *īrisā*) est le «lis bleu» l'iris de Florence (*Iris Florentina* L.) appelé aussi *asmāngūnī* (forme arabe du persan : *asumān* = «ciel», *gūn* = «couleur»), tandis que le lis blanc (*Lilium candidum* L.) s'appelle en grec κρίνον (*krínon*) et λείριον (*leírion*), en arabe *sawsan abyaḍ*. *Lullūyu* et *luluyu* sont incontestablement des transformations du *lilio* (castillan moderne *lirio*) espagnol. La racine d'iris se vend dans les bazars du Caire sous le nom de *qurmet el-banafsig* («racine de violette», Ducros). Voir plus haut l'article 34.

273. *Silǧam* (*sic*). Rave et navet.

On l'appelle aussi *šilǧam*. C'est *al-laft* et son nom est aussi *kūšāḏ*.

[Théophr. VII 1-9; Diosc. II 110; Sérap. 131 et 463; IB 1338; *Tuḥfa* 376; ʿAbd ar-Razzāq 166, 831 et 952; Issa 33$_{1-9}$; Loew I 487-489; Ducros 27; Ibn ʿAwwām II 171-176.]

Salǧam est la forme arabe du nom persan *šalǧam* (Kōhēn, p. 134, l. 29 et Vullers II 457) qui désigne le chou-navet (*Brassica Napus* L., Crucifères). Le nom arabe *laft* ou *lift* est vieux-sémitique (assyrien : *laptu;* hébreu : לפת *lefet;* araméen : *laftā* ou *laptā*) pour la même plante, mais aussi pour la rave (*Brassica Rapus* L. var. *esculenta*). *Kūšāḏ* est un nom persan désignant la racine de gentiane; il s'agit ici d'une confusion avec *būšāḏ*, terme persan pour la rave (Vullers I 278). Les deux plantes du même genre correspondent à γογγυλίς (*gongylís*) de Théophraste, γογγύλη (*gongýlē*) de Dioscoride et βουνιάς (*bouniás*) des Grecs, en général. Ibn ʿAwwām a détaillé les différentes espèces de navets qu'on cultivait au XIIe siècle en Espagne. Les droguistes du Caire débitent la graine oléagineuse du colza (*Brassica Napus* L., var. *oleifera*) [Ducros].

274. *Suʿd*. Souchet.

C'est ce qu'on appelle en espagnol *yunǧa* (*juncia*), c'est *qurṭuyūn* (*qūṭīnūn?*).

[Théophr. IV 8-11; Diosc. I 4; Sérap. 201 et 433; IB 1186; *Tuḥfa* 189; ʿAbd ar-Razzāq 319 et 811; Loew I 558 et suiv.; Ducros 125.]

Suʿd est le nom arabe du souchet long (*Cyperus longus* L.), en syriaque סעדא *seʿdē*. Le nom espagnol provient de *junci radix* [«racine de jonc»] (Simonet 618). L'autre nom est mutilé; c'est probablement *qūṭīnūn* (du grec κότινον *kótinon* «olivier sauvage», Dozy II 419, Simonet 140); ou κύπειρος (*kýpeiros?*). Le rhizome odorant de *Cyperus longus* et de *C. rotundus* L. (*suʿd al-ḥimār*) est vendu dans les bazars du Caire comme stomachique et

emménagogue (Ducros). Voir plus haut notre n° 161 (*ḥabb al-ʿazīz*, souchet comestible). En castillan moderne, le souchet long est appelé *juncia larga* ou *juncia olorosa* (Botica p. 691).

275. *Saqūlūfundūriyūn.* Scolopendre.

C'est *al-ʿuqrubān* («scorpioïde») et «l'herbe aux vers» (*al-ḥašīša ad-dūdiyya*) et en espagnol *al-ǧanǧabānsa* (*cientopiés*) et en arabe aussi *al-ʿawṯ*.

[Théophr. IX 18, 7; Diosc. III 134; IB 1194; *Tuḥfa* 399; ʿAbd ar-Razzāq 360 et 809; Issa 164_{3-4}; Loew I 6-8.]

Ce nom arabe est la transformation du grec σκολοπένδριον (*skolopéndrion*); c'est une fougère, la Polypodiacée *Scolopendrium vulgare* S.W., «langue de cerf»[1] ou «herbe à la rate». Le nom arabe *al-ʿawṯ* ne se trouve dans aucun dictionnaire. Le nom espagnol est une mauvaise lecture pour *ǧantabāsa* (voir Dozy I 223 et Simonet 159), ce qui correspond à *centumpedes* (en castillan *cientopies*) = «millepieds, scolopendre». «Herbe aux vers» est aussi en arabe moderne le nom de deux autres vermifuges, la tanaisie (*Tanacetum vulgare* L., Composées) et de l'herbe dorée (Ducros 85 86; voir notre n° 266, *sarḫas*). La scolopendre est une drogue inusitée aujourd'hui; elle fut prescrite dans le passé contre certaines obstructions viscérales.

276. *Sūrunǧān.* Colchique.

C'est *qalb al-arḍ* («cœur de la terre») et *ḥāfir al-muhr* («sabot de poulain») ainsi que *aṣābiʿ Harmas* («doigts d'Hermès»); son nom en espagnol est *qaštaniyūla* (*castañuela*), ce qui veut dire «petite châtaigne». Son nom est aussi *laraḫiyāra* (?) (pour cast. *merendera*?).

[Théophr. IX 16, 6; Diosc. IV 83; Sérap. 484; IB 1249 et 1575; *Tuḥfa* 365; ʿAbd ar-Razzāq 816; Issa 54_3; Loew II 156-160; Ducros 175 et 209.]

Sūrinǧān est certainement un nom persan, ce qui est contesté à tort par Vullers (II 347), car on le rencontre déjà chez les premiers médecins arabes-persans (Māsarǧawaïh, Rhazès, Avicenne, Abū Manṣūr Muwaffaq, etc.). Il désigne, comme ses équivalents arabes,

---

[1] En castillan *lengua cervina;* le prof. J. M. Millàs i Vallicrosa a trouvé le même nom en vieux catalan dans un manuscrit hébraïque de la Bibliothèque du Vatican (*Manuscrits hebraics d'origen català a la Biblioteca Vaticana*, dans *Homenatge a Antoni Rubió i Lluch* (Barcelona 1936); extrait p. 4.

diverses espèces de colchique (*Colchicum autumnale* L., Liliacées, etc.) dont le bulbe est vénéneux. Maïmonide ne mentionne pas le nom arabe-égyptien *ʿukna* (pour *Colchicum Ritchii* R. Br.). Nous trouvons aussi le nom espagnol *castañuela* pour le tubercule du souchet comestible (Simonet 114). L'autre nom (*lārahiyāra?*) pourrait être une mutilation de l'espagnol *meriendas* (Botica 463) ou de sa forme ancienne *merenderas* (Clusius 266)[1]. Au lieu de *ḥāfir al-muhr*, je trouve chez Suwaïdī (193 *b*) *ḥafir an-nahr*. *Aṣābiʿ Harmas* est la traduction arabe du grec ἑρμοδάκτυλος *hermodáktylos*. Les droguistes égyptiens vendent le bulbe du colchique d'automne sous le nom de *laʿba barbariyya* et le jeune bulbe de *Colchicum variegatum* L. sous le nom impropre de *fuqqāḥ es-sūringān* (« fleur de colchique »), ce dernier comme remède engraissant pour les femmes (Ducros). Kōhēn (p. 137, l. 1) a pour la fleur du colchique le nom arabe *šaʿlil*.

277. *Summāq.* Sumac.

C'est *at-tamtam*.

[Théophr. III 18; Diosc. I 108; Sérap. 482; IB 1217; *Tuḥfa* 368; ʿAbd ar-Razzāq 413 et 815; Issa 156₃; Loew I 200-202; Ducros 128.]

Le nom *summāq* provient de l'araméen סמאקא *summāqā* = « rouge », parce que les fruits de cet arbre (le roure, *Rhus coriaria* L., Anacardiacées) sont d'un beau rouge ou brun pourpre. Le nom *tamtam* se trouve aussi vocalisé *timtim*, *tumtum*, etc. Les petites baies presque ovales de cette plante méditerranéenne et asiatique servaient en médecine comme astringent, et servent encore aux corroyeurs orientaux pour façonner les peaux en cordouan (art qui est originaire de Cordoue en Andalousie).

278. *Sanṭ.* Acacia gommier.

C'est un arbre de grande taille bien connu en Égypte; on chauffe avec son bois. C'est l'« épine égyptienne » (*aš-šawka al-miṣriyya*) et l'« épine arabique » (*aš-šawka al-ʿarabiyya*), ainsi que *umm ǧaïlān;* on dit aussi *aǧaïlān*. Le fruit de cet arbre s'appelle *al-qarad;* on extrait d'*al-qarad* le suc d'acacia (*aqāqiyā*), comme nous l'avons dit dans le chapitre de l'*alif*[2]. Sa résine est la gomme arabique (*as-samǧ al-ʿarabī*).

---

[1] Dans les dictionnaires de la langue castillane du XIXe siècle, on trouve les noms suivants pour colchique (*Herbstzeitlose*) : *colchico, colquico, merendera, quita merienda* et *villorita*. Le terme de notre manuscrit doit très probablement se lire *marandāra*.

[2] Voir notre n° 12.

[Théophr. IV 2, 8; Diosc. III 13; Sérap. 6; IB 1758; *Tuḥfa* 46; ʿAbd ar-Razzāq 19, 740 et 967; Issa II 2; Loew II 377-391; Ducros 29 et 143.]

La plante en question est en effet un arbre égyptien, le «gommier d'Égypte» (*Acacia arabica* W. var. *nilotica* D., Légumineuses). On le voit partout dans la vallée du Nil. Son nom égyptien  *šndt* (copte ϣⲟⲛⲧⲉ *šonte*) a passé en hébreu (שִׁטָּה *šiṭṭa*) et arabe (*sanṭ*). Les données de Maïmonide sont exactes; le fruit, appelé encore aujourd'hui *qaraḍ*, est vendu en gousses sèches dans les bazars du Caire comme astringent. On trouve également les semences (*bizr es-sanṭ en-nili*) et la gomme; mais cette dernière est remplacée de plus en plus par la gomme arabique de qualité supérieure, importée du Soudan égyptien, produite surtout par *Acacia Seyal* D., *Acacia tortilis* Hne. et *Acacia Senegal* W.

279. *Saḏāb.* Rue.

Il y en a de nombreuses espèces, par exemple une sauvage, une des montagnes et une cultivée [*fol. 93 v°*]. La cultivée est celle que les Espagnols appellent *rūṭa*. La sauvage est *al-fāiǧan* et *tāfisyā*, et on dit qu'*al-ḥazā'* et *az-zawfarā* font partie de ses espèces.

[Théophr. I 3, 9 et 10; Diosc. III 45 et IV 153; Sérap. 428; IB 1166; *Tuḥfa* 364, 404 et 176; ʿAbd ar-Razzāq 712 et 819; Issa 159_9; Loew III 317-321; Ducros 14; Ibn ʿAwwām II 293-295.]

Saḏāb est le nom arabe de plusieurs espèces de rue, surtout de *Ruta graveolens* L. Le nom *fāiǧan* est la forme arabe du grec πήγανον (*pêganon*) passé par le syriaque *peggānā*. *Tāfisyā* provient du grec θαψία (*thapsia*) également passé par le syriaque; mais c'est un nom arabe du faux fenouil (*Thapsia garganica* L., Ombellifères). *Ḥazā'* est un des noms de l'aneth (*Anethum graveolens* L.), et *zawfarā* le nom arabe-syriaque du panacès (*Echinophora tenuifolia* L.), qui sont tous les deux des Ombellifères. Il y a donc chez les Arabes une certaine confusion dans la classification des Rutacées. Les droguistes du Caire vendent la petite graine réniforme de la rue (*bizr es-sadāb*, Ducros) qu'on fait entrer dans la préparation des collyres. Les feuilles de la rue entrent dans des préparations toniques et stomachiques et sont portées comme préservatif contre le mauvais œil [1].

280. *Sakabīnaǧ.* Sagapenum.

C'est connu. Son nom en espagnol est *sāka-bīnu* (*sagapeno*).

---

[1] Voir à ce sujet l'étude approfondie de B. A. Donaldson, *The Wild Rue. A Study of Muhammadan Magic and Folklore in Iran.* London 1939.

[Diosc. III 81; Sérap. 425; IB 1200; *Tuḥfa* 372; ʿAbd ar-Razzāq 841 et 860; Issa 82_{16}; Loew III 459 et suiv.; Ducros 126; Dymock II 160-162.]

Sakbinağ est la forme arabe du nom persan *sakbīna* (Vullers II 309) duquel est dérivé le grec σαγαπηνόν (*sagapénón*). C'est la racine de certaines Ombellifères (*Ferula persica* Willd.?, *Ferula Scowitziana* D. C.?) qui est importée des montagnes persanes aux ports indiens et à l'ouest de l'Asie. Dans les bazars du Caire on peut voir le «*sakbang*» en masses granuleuses, informes, facilement ramollies, dont l'odeur rappelle un peu celle de l'asa fœtida (Ducros). Renaud-Colin pensent que le produit vendu au Maroc doit être un succédané.

281. *Saqamūniyā.* Scammonée.

C'est *al-maḥmūda.*

[Théophr. IX 1-20; Diosc. IV 170; IB 1193; ʿAbd ar-Razzāq 827; Issa 56_{11}; Loew I 451-452; Ducros 213.]

Saqamūniyā est la transcription syriaque-arabe du grec σκαμμωνία (*skammônia*), nom d'origine inconnue qui désigne un liseron (*Convolvulus Scammonia* L. Convolvulacées) croissant sur les côtes orientales de la Méditerranée, en Asie Mineure et en Perse. La racine est importée aujourd'hui en Égypte de Grèce et de Syrie et elle est vendue dans les bazars du Caire comme purgatif drastique (Ducros). Le nom *maḥmuda* («la louable») est encore en usage en Égypte; il a probablement rapport à l'effet salutaire de la drogue.

282. *Saqardiyūn.* Scordion.

On dit aussi *asqūḏūriyūn.* C'est *al-aṭariyūn* (voir commentaire) et l'«ail sauvage» (*aṯ-ṯūm al-barrī*); on l'appelle aussi «ail de serpent» (*ṯūm al-ḥayya*).

[Théophr. VII 4,1; Diosc. III 111; Sérap. 111; IB 1331; *Tuḥfa* 395; ʿAbd ar-Razzāq 897; Issa 179_{13}; Loew II 104; Ducros 60.]

Les deux premiers noms sont des transcriptions arabes du nom grec σκόρδιον (*skórdion*) qu'on a donné à la Labiée *Teucrium Scordium* L. Cependant de nos jours on vend dans les bazars du Caire, sous le nom de *tōm barrī* («ail sauvage») ou *tōm taʿbānī* («ail de serpent», correspondant à ὀφιόσκορδον *ophiόskordon*, Diosc. II 152), le bulbe blanc et ovoïde du «faux spicanard» (*Allium Victoriale* L., Liliacées), remède âcre et corrosif (Ducros). Ceci nous explique le nom «espagnol» *al-aṭariyūn* : sa forme est chez IB *maṭarqal*, ce que Simonet (347) rend par *matricalis herba;* je crois que la dénomination la plus exacte serait *baṭarqāl* ou *aqṭuriyāl* = *victorial*, nom espagnol de la plante.

283. *Sasāliyūs.* Séséli et divers.

C'est ce que les médecins du Maghrib prétendent être la semence d'une espèce de *kalḫ* (*Ferula*). C'est *al-ḥarrā ar-rūmī* («moutarde grecque»); on dit aussi *ṭaqāra*, *as-sasāliyūs*, *aṭ-ṭarādaliyūn* et *al-kāšim ar-rūmī* («livèche grecque»). Les auteurs plus récents disent que c'est la semence du céleri de montagne (*al-karafs al-ǧabalī*) et que *sāsāliyūs* et *sāsālī* sont la même chose.

[Théophr. IX 15,5; Diosc. III 53-54; IB 1178; Issa 168_{10} et 181_{19}; Loew III 470-472.]

Sāsālī est la transcription du nom grec σέσελι (*séseli*), *sāsāliyūs* celle du génitif σεσέλιος (*sesélios*). Ce nom désignait et désigne encore, chez les botanistes modernes, différentes Ombellifères. On a donné ce nom au «séséli de Marseille» (*Seseli tortuosum* L.). *Ṭarādaliyūn* est une forme arabe du grec τορδύλιον *tordýlion* ou τόρδιλον *tórdilon* qui désigne le «séséli de Crète» (*Tordylium officinale* L.) dont les fruits étaient utilisés en médecine. *Ṭaqāra* peut être espagnol, ou bien une mauvaise lecture pour *ṭaffara* [1]. *Kāšim rūmī* est un des noms de la livèche ou du «séséli commun» (*Levisticum off.* Koch.), *karafs ǧabalī* est celui de l'«ache de montagne» (*Petroselinum Oreoselinum* Mönch.). Enfin *ḥarrā*, nom arabe-syriaque, désigne des Crucifères de l'espèce *Diplotaxis;* il est impossible de déterminer plus exactement la signification de *ḥarrā rūmī*. On ne rencontre plus aucune espèce de séséli dans les bazars du Caire.

284. *Sawīq.* Semoule.

C'est du blé, de l'orge et autres céréales pareilles torréfiées, agitées avec du beurre et moulues ensuite.

[Sérap. 147 et 446 *bis;* IB 1255; ʿAbd ar-Razzāq 855 (*samīd*).]

La semoule n'était pas encore connue des Grecs qui avaient seulement l'orge mondé (πτισάνη *ptisánē*, ou πτίσμα *ptísma*) et la tisane faite avec l'orge perlé. Le mot *sawīq* signifie aussi en arabe «farine fine, fleur de farine», correspondant au grec ἄλφιτον *álphiton*.

285. *Sarīs.* Chicorée.

Son nom étranger est *šarīš* avec deux *šīn* ponctués; il est arabisé et prononcé *sarīs*. Il y en a deux espèces, une sauvage et une cultivée.

---

[1] Voir plus haut notre n° 203 (*kāšim*) : *ṭaqīra*.

La sauvage est très amère; c'est avec elle que les médecins du Maghrib préparent la potion bien connue[1].

La cultivée ressemble à la laitue [*fol. 94 r°*] et les gens du Maghrib la mangent comme la laitue. C'est cette espèce cultivée, dont les feuilles sont cueillies par les Égyptiens avant la maturité, et que leurs médecins appellent endive (*al-hundabā'*), que le peuple appelle « le légume » (*al-baql*).

As-sarīs est appelé également *arḫal* et *sakūṯā* et *balṯāmūn* (?).

[Diosc. II 132; 'Abd ar-Razzāq 846; Issa 48,1 et 177,5; Loew I 415-421.]

Sarīs, *sāris*, *šarīš*, etc. sont des transcriptions arabes du grec σέρις (*séris*) qui désigne la chicorée ou l'endive. C'est l'équivalent du nom arabe *hundabā'* ou *kindabā'* que nous avons rencontré plus haut à l'article 114. IB et l'auteur de la *Tuḥfa* ont eu raison de ne pas faire de *sarīs* un article spécial. *Baql* est encore en Égypte un nom populaire de l'endive (*Cichorium Endivia* L.), tandis que le nom *serīs* est conservé dans la Basse-Égypte pour la chicorée sauvage (*Cichorium divaricatum* Schousb.) [Schweinf. 13]. La même plante est appelée en Syrie *arhlilu* (Loew d'après Foureau); c'est peut-être l'*arḫal* de Maïmonide. Le nom suivant *sakūṯā* est sans doute une mauvaise lecture pour *šikūriyā* = « chicorée »; le nom *balṯamūn* ou *yaltamūn* peut être une mutilation d'*intybus* ou de *troximon* (?). Voir aussi Simonet 514.

286. *Saraṭān hindī.* « Crabe indien ».

C'est une pierre qu'on importe des Indes et sur laquelle on voit des stries noires et qui ressemble à un crabe.

Ce chapitre porte chez IB (1172) le titre « crabe de mer » (*saraṭān baḥrī*) et copie en partie Ibn Sīnā (I 381) qui dit : « Quand on parle de 'crabe de mer' on n'entend pas toutes les espèces de crabes marins, mais une espèce particulière aux membres pétrifiés. Une personne digne de confiance m'a dit que ce crabe vit dans la mer de Chine, sort de l'eau de mer, entre dans une eau non marine près de la mer et meurt dans cette eau ou en en sortant; il devient alors dur comme une pierre. Ceci m'a été raconté par quelqu'un qui a été témoin de cela plusieurs fois en Chine. » Suwaïdī (207 *a*) ajoute qu'on trouve aussi ce crabe dans la mer des Indes. Damīrī (II 44) est plus bref : « On dit qu'il y a

---

[1] Je ne sais pas de quelle potion il s'agit. Isḥāq ibn Sulaïmān (chez IB 2263) en mentionne une composée du suc exprimé de la chicorée cuit avec de l'huile. Ibn Sīnā (*ibidem*) en fait une décoction avec la casse. Il a écrit sur les vertus de la chicorée un précis qui a été imprimé à Istanbul (*Hindiba risalesi Buharali Ibni Sina*. Éd. Süheyl Ünver. Istanbul 1937).

dans la mer de Chine des crabes qui sur terre deviennent durs comme des pierres, et les médecins en préparent un collyre qui fait disparaître les opacités (cornéennes des yeux). » On trouve le même récit chez le voyageur Sulaïmān [1].

Les droguistes du Caire vendent encore aujourd'hui les « yeux d'écrevisse » (*ʿayūn es-saraṭān*) drogue qui est connue aussi en Europe (Ducros 169). Mais chez Maïmonide il s'agit probablement d'une pétrification calcaire importée de l'Extrême-Orient.

287. *Sinǧār.* Glaïeul.

C'est *saïf al-ǧurāb* (le « glaive du corbeau »), et les Espagnols l'appellent *durḥūnī*. Son nom arabe est *aš-šabibaīt;* c'est *ad-dalbūṯ*.

[Théophr. VII 12-13; Diosc. IV 20 et 136; I B 875 *bis* et 984; Issa 87_{11}; Loew II 6-7.]

La plante en question est le glaïeul commun (*Gladiolus communis* L., Iridacées). Le nom *sinǧār* paraît persan, mais manque dans les dictionnaires. *Saïf al-ǧurāb* et *dalbūṯ* sont des noms arabes connus. *Durḥūnī* se trouve chez I B (984) sous la forme *dūrḥūlī;* c'est peut-être une mutilation de *dragontea* (Simonet 531) [2]? Le nom *šabibaīt* paraît être plutôt berbère qu'arabe. Les *Gladiolus comm.* L. et *Gl. segetum* Ker. passent pour être vénéneux; leurs bulbes étaient employés contre la scrofule. On ne retrouve plus cette drogue dans les étalages des droguistes égyptiens.

288. *Sulṭān al-ǧabal.* Chèvrefeuille.

C'est un remède connu dans le Maghrib. On l'appelle *ṣarīmat al-ǧadī* (la « bride du chevreau ») et *umm aš-šuʿarā'* (la « mère des poètes ») et *šaǧarat aṭ-ṭuḥāl* (l'« herbe à la rate ») et en espagnol *māṭrašālba* (*madreselva*). On a dit que c'est le remède appelé par Dioscoride *qaqlamīnus*.

[Théophr. IX 8-18; Diosc. IV 14; I B 1395, etc.; ʿAbd ar-Razzāq 48; Issa 111_{7}; Loew I 332 et suiv.]

Cette plante est le chèvrefeuille des jardins (*Lonicera Caprifolium* L., Caprifoliacées). Les noms arabes et le nom espagnol sont connus et se trouvent aussi chez I B [3]. Le nom

---

[1] *Voyage du marchand arabe Sulaymān en Inde et en Chine, rédigé en 851*, etc. Traduit de l'arabe... par Gabriel Ferrand. Paris 1922, p. 44.

[2] Les dictionnaires persans désignent le nom *dūr-ḥūlī* comme persan; mais Vullers (I 893) dit que les Persans le prenaient pour grec.

[3] ʿAbd ar-Razzāq donne encore le nom *sulṭān al-ǧāba* (« roi de la broussaille »).

grec, fortement mutilé dans notre texte, est περικλύμενον *periklýmenon*. Le chèvrefeuille ne sert aujourd'hui que d'ornement dans les jardins. Il y a un siècle, ses tiges étaient encore utilisées comme anticatarrhal et diurétique, les fleurs comme remède oculaire. Le chèvrefeuille des bois (*Lonicera Periclymenum* L.) était employé comme succédané.

289. *Sukkar.* Sucre.

Quand les médecins parlent de *sukkar ṭabarzad*, cela signifie le sucre solide et dur. On dit que c'est le même que les Égyptiens appellent « sucre végétal » (*as-sukkar an-nabāt*, sucre candi); et cette opinion est la plus probable.

[Diosc. II 82; Sérap. 541; IB 1198 et suiv.; ʿAbd ar-Razzāq 829; Issa 1596; Loew I 746-765.]

L'art d'extraire le sucre de la canne à sucre (*Saccharum officinarum* L., Graminées) paraît avoir été inventé aux Indes vers le commencement de l'ère chrétienne; le nom du sucre en sanscrit est *ṣarkarā*. Quelques siècles après, cet art fut amélioré en Perse (noms persans du sucre : *šakar* et *šakkar*) et amené à la perfection par les Arabes, qui introduisirent la culture de la canne à sucre en Syrie, Palestine, Égypte, Afrique du Nord, Espagne et Sicile. Voir l'histoire du sucre par E. O. von Lippmann (*Geschichte des Zuckers*. Leipzig 1890, résumée dans *Abhandl. d. deutschen Zuckerindustrie* 6. XI 1916) [1].

Sukkar ṭabarzad est un nom persan (*ṭabar-zad* « concassé à l'aide de la hache ») qui désigne le sucre blanc durci. *Sukkar nabāt* est encore aujourd'hui le nom du sucre candi en Égypte. Maïmonide n'a pas mentionné les désignations persanes : *sukkar fānīd* [2], qui est le jus de la canne concentré, et *sukkar qand* [3] qui est le sucre raffiné.

290. *Sukk.* Confection.

C'est un remède composé de suc de dattes (*mā' al-balaḥ*), de noix de galles (*ʿafṣ*) et de drogues indiennes astringentes et aromatiques. Si l'on y ajoute du musc on l'appelle « *sukk* musqué » (*sukk mumassak*).

[Sérap. 479; IB 1201; *Tuḥfa* 379; ʿAbd ar-Razzāq 824; Laufer 551.]

La préparation de ce remède aromatique oriental a été indiquée par IB d'après Isḥāq ibn ʿImrān, médecin tunisien du IXe siècle. Voir aussi E. Wiedemann, *Aus Nuwairi's*

---

[1] Voir aussi E. Wiedemann, *Beiträge* XLI et LII (Erlangen 1915-1916).

[2] Du persan *pānīd* (Vullers I 324).

[3] Du sanscrit *khanda*, origine de l'arabe-persan *qand*, français *candi*, anglais *candy*, allemand *kandis*, etc. (G. Watt, *The Commercial Products of India*, London 1908, p. 930).

Enzyklopädie : Ueber Parfüms, dans *Arch. f. d. Gesch. d. Naturwiss. u. d. Technik*, IV (1913), 418-426; et Seidel, *Mechithar*, p. 217 et suiv.

Les drogues indiennes mentionnées par Maïmonide étaient : le nard, la noix muscade, le macis, les clous de girofle, le cardamome, le bois d'agalloche, le bois de santal, etc. L'origine du nom *sukk* n'est pas encore expliquée.

CHAPITRE DU *'AÏN*.

291. *'Unnāb.* Jujube.

C'est *az-zufaïzaf*.

[Sérap. 271 et 542; IB 1594; *Tuḥfa* 293 et 302; 'Abd ar-Razzāq 665; Issa 192_7; Loew III 138-140.]

Le nom *'unnāb* désigne le fruit de plusieurs espèces de jujubier (*Zizyphus*, Rhamnacées), surtout celui de *Zizyphus sativa* Gärtn. (= *Z. vulg.* Lam.); ce nom a rapport avec l'arabe *'inab* = « raisin », parce que le fruit de cet arbuste est une drupe globuleuse qui rappelle un peu le raisin pour son goût sucré et acide.

Le jujubier fut cultivé d'abord en Syrie; il a été décrit au 1er siècle de l'ère chrétienne par Pline (XV, 47 *Zizipha*) et mentionné à la même époque par Rabbi Eléazar ben Ṣadoḳ à Jérusalem (שיזפין *sēzafin*). Le nom arabe *zafzūf* (*Tuḥfa*), diminutif *zufaïzaf*, provient probablement du grec. Il est conservé dans *jujube* (français) et *azufaifa* (espagnol).

292. *'Alqam.* Concombre sauvage (*elaterium*).

C'est « le concombre d'âne » (*qiṯṯā' al-ḥimār*) et on dit aussi « le concombre sauvage » (*al-qiṯṯā al-barrī*); c'est *bābalūn* (βουβάλιον *boubálion*), et les Arabes l'appellent [*fol.* 94 *v°*] *aṣ-ṣāb* et son pressis est appelé *ūmāzī*.

[Théophr. IX 4-15; Diosc. IV 150; Sérap. 312-314; IB 1740 et 1584; Issa 73_6; 'Abd ar-Razzāq 109, 688 et 738; Loew I 549 et suiv.; Ducros 176.]

La plante est le « concombre d'attrape, concombre sauvage » (*Ecballium Elaterium* Rich., Cucurbitacées), plante caractéristique des régions méditerranéennes. Elle était connue des Grecs (σίκυς ἄγριος *sikys ágrios*) et des Hébreux (nom michnique ירוקת חמור *yerōqat ḥamōr*). Le nom *'alqam* désigne en arabe des Cucurbitacées amères (p. ex. aussi la coloquinte) et n'est pas caractéristique d'*Ecballium* sauf en Espagne. Quant au nom sémitique *qiṯṯā'*, nous en parlerons plus bas au n° 343. *Bābalūn* est très probablement une mutilation du grec *boubálion*. *Ṣāb* est un nom arabe qui est discuté aussi par IB (1385). Enfin, le nom *ūmāzī* (chez IB 202 *umāda* et *ufādiyā*, chez 'Abd ar-Razzāq *ūfādā*, chez

Ghāf. ms. [fol. 65 *b*] *ūmāḍa*), doit être une mutilation du grec ὀμφάκιον (*omphakion* = «jus de raisins verts»), tandis qu'ἐλατήριον *elatêrion* était le nom du jus exprimé du concombre sauvage ou de sa graine, selon Théophraste, Dioscoride et Pline[1]. Dans les bazars du Caire on vend, sous le nom de *gedūr faqqūs el-ḥomār* («racines de la courge d'âne»), des fragments de racines d'Elaterium comme drastique, vomitif et pour des compresses (Ducros).

293. *ʿUllaïq.* Ronce.

C'est *al-bāṭus* (βάτος *bátos*). Les Berbères appellent son fruit *nābiq*, et les Espagnols l'appellent dans leur idiome *arǧa* (*zarza*); son fruit est appelé *al-waḥšī* (le «sauvage»).

[Théophr. I 3-10 et III 18, etc.; Diosc. IV 37; Sérap. 87; IB 2140; *Tuḥfa* 311 et 388; ʿAbd ar-Razzāq 657; Issa 158,; Loew III 175-188.]

La plante *ʿullaïq* («celle qui s'accroche») correspond au *bátos* des Grecs qui est la ronce commune (*Rubus fruticosus* L., Rosacées). Cependant la ronce commune est inconnue dans les pays de langue arabe; c'est ainsi qu'on appelle en Égypte et en Syrie *ʿullēq* le *Rubus sanctus* Schreb., et autres. Le nom *nābiq* ou *nabq* pour le fruit est douteux. Les Arabes et les Berbères ont souvent confondu les arbres épineux et leurs fruits. Le nom arabe du fruit est *at-tūt al-waḥšī* (la «mûre sauvage»). Voir la discussion du nom *ʿullaïq* par Renaud-Colin aux n°s 274 et 211 de la *Tuḥfa*. Suwaïdī (212 *a-b*) distingue deux espèces de *ʿullaïq*. Le nom castillan ancien *arǧa* a été expliqué par Simonet (21); le nom castillan moderne de la ronce est *zarzamora*.

294. *ʿAwsiǧ* (*sic*). Lyciet.

C'est également une des espèces d'arbres épineux. C'est ce qu'on appelle *al-ǧulhum* et *al-ǧarqad* ainsi que ῥάμνος (*rhámnos*). C'est *ašiyābardin* et il est appelé en espagnol *espina alba*.

[Théophr. III 18, 2; Diosc. I 90; Sérap. 205 et 256; IB 1602; *Tuḥfa* 312; ʿAbd ar-Razzāq 314, 532 et 661; Issa 112,5; Loew III 361-363; Ducros 168.]

ʿAwsaǧ est le nom arabe du lyciet ou jasmin d'Afrique (*Lycium afrum* L., Solanacées) et d'autres plantes de cette même famille. (En hébreu biblique אטד *āṭād*). Les noms *ǧulhum* ou *ǧalham* et *ǧarqad* se trouvent aussi chez IB (506 et 1632). Ce dernier nom est conservé en Algérie et au Maroc sous la forme *ǧerdeg* (Renaud-Colin). *Rhamnos* est le nom

[1] On pourrait aussi penser à une mutilation du nom castillan *zumo* = «suc, pressis».

grec des *Lycium*, *lykion* celui du suc exprimé (voir plus haut notre n° 148 : *ḥuḍaḍ*). *Ašiyābardin* paraît être un nom syriaque mutilé; ou persan (*ašk* = goutte, larme; *bardin* = dépôt, résidu?)[1]; ou bien à lire, par exemple, *ašiyāf barf* (syro-persan : « collyre frais, réfrigérant »). *Espina alba* (Simonet 195) est la traduction latine-espagnole du grec ἄκανθα λευκή ou λευκάκανθα (*leukákantha*) qui désigne plusieurs plantes épineuses ainsi que des chardons. Ducros mentionne qu'on vend au Caire les branches de *Lycium europæum* L. (« petit nerprun purgatif ») — j'ajoute : celles aussi de *L. afrum* L. — pour des pratiques de sorcellerie; on les brûle, par exemple, avec de l'encens pendant la cérémonie du *zār* (expulsion des mauvais esprits qui causent la maladie).

295. *ʿAfṣ.* Noix de galle.

C'est *al-qašaf* et *al-bahaš*.

[Diosc. I 107; Sérap. 210; IB 1564; *Tuḥfa* 309; ʿAbd ar-Razzāq 655; Issa 152_{10}; Loew I 631-634; Ducros 162.]

ʿAfṣ (en syriaque עפצא *ʿafṣā*) correspond au κηκίς (*kékis*) de Dioscoride et désigne la noix de galle, excroissance qui se forme sur les bourgeons de certains chênes (Cupulifères) à la suite de la piqûre d'un hyménoptère, le *Cynips gallæ tinctoriæ*. Le nom *qašaf* manque dans les traités et dans les dictionnaires. *Bahaš* est, selon IB (273 et 371), un nom du chêne-liège (*Quercus Ilex* var. *Suber* L.) ou du chêne à galles (*Quercus lusitanica* Lam. var. *infectoria* A. DC.), qui est appelé, comme ses galles, *ʿafṣ*. On vend les galles de ce dernier arbrisseau dans les bazars du Caire; ce sont les noix de galle d'Alep, originaires d'Asie Mineure (*gallæ halepenses*). Elles servent en médecine comme fébrifuge et astringent intestinal, mais surtout dans la teinturerie pour teindre en noir. Les galles de *Quercus infectoria* contiennent jusqu'à 60 o/o d'acide tannique.

296. *ʿUd.* Bois d'agalloche.

Ce qui a été confirmé, c'est qu'il est le « bois indien » (*al-ʿūd al-hindī*); c'est celui que les médecins appellent « bois d'arome » (*ʿūd aṭ-ṭīb*). C'est le bois des fumigations bien connu; c'est le même qu'on appelle aussi « bois de nadd » (*ʿūd-an-nadd*) et le « bois cru » (*al-ʿūd al-ḫāmm*), ainsi que le « bois sec » (*al-ʿūd al-ǧāff*) et le « bois de Tchampa » (*Al-ʿūd as-ṣanfī*). Son nom arabe est *al-anǧūǧ* et en grec ancien ἀγαλλόχη (*agallokhê*).

---

[1] Simonet (p. 191) lit d'après Ibn Ǧulǧul *ašku-bardin* (*exco-bardin*), ce qu'il explique comme une mutilation du latin *spina ursina*.

[Diosc. I 22; Sérap. 266; IB 1603; *Tuḥfa* 308; ʿAbd ar-Razzāq 648; Issa 10_{10}; Loew III 411-414; Dymock III 217-223; Ducros 167.]

Le mot arabe *ʿūd* signifie «bois»; mais en pharmacologie il est toujours usité pour le «bois de parfum», etc., qui est le produit d'espèces d'*Aquilaria* (Thyméléacées), surtout d'*Aquilaria malaccensis* Lamk. et d'*A. Agallocha* Roxb. Ces arbres indiens développent dans les parties malades de leur bois de la résine. Ce «bois cru» contenant les substances oléagineuses a été de tous temps très apprécié en Orient et brûlé comme parfum au lieu de l'encens. Son nom sanscrit était *agāru*, dont sont dérivés les noms : grec ἀγάλοχον (*agálokhon*), hébraïque-biblique אהאלים (*ahālīm*) et אהאלות (*ahālōt*) et arabe *anǧūǧ* et *alanǧūǧ*. Les variantes de ces noms se trouvent dans *Muḫaṣṣaṣ* (XI 198). *Nadd* était un parfum arabe dont le constituant principal était le bois d'agalloche [1]. Les droguistes du Caire vendent l'agalloche sous le nom de *ʿūd qaqullī* ou *ʿūd el-baḫūr* («bois aux fumigations»), en fragments plats d'environ 0 m. 08 de longueur; ils ont une odeur très aromatique.

297. *ʿInab aṯ-ṯaʿlab.* Morelle noire.

C'est le «raisin du loup» (*ʿinab aḏ-ḏiʾb*) et en berbère *yarbaqnīna* (*yerba canina*). C'est *ʿinabā ahlā* et *al-ʿubab* et *al-fanāʾ* («destruction»); on l'appelle aussi *ṯuluṯān* et en persan *rūzbāraǧ*. Une de ses espèces est appelée *al-kākanǧ* ainsi que *ranūq*.

[Théophr. VII 15 et IX 11; Diosc. IV 71-75; Sérap. 232; IB 1589; *Tuḥfa* 219 et 310; ʿAbd ar-Razzāq 651; Issa 171_{17}; Loew III 379 et suiv.; Ducros 163.]

ʿInab aṯ-ṯaʿlab («raisin de renard») est le nom arabe le plus connu de la morelle noire (*Solanum nigrum* L.), plante vénéneuse. Le nom syriaque *ʿenabē dĕtaʿlā* ענבי דתעלא a le même sens; c'est ainsi que Ḥunaïn a traduit le nom grec στρύχνος (*strýkhnos*). Les autres noms arabes sont tous connus et mentionnés dans les traités pharmacologiques. Le nom espagnol *yerva*, ou mieux *uva canina* («raisin de chien», Simonet 557) s'est conservé dans le dialecte arabe-marocain, sous la forme *būqnīna* (*Tuḥfa* 310), en algérien comme *buqnīnu*, *muqnīna*, *muqnīn*, etc. (ʿAbd ar-Razzāq). Le nom persan (*rūzbāraǧ*) est mutilé dans tous les textes; la bonne lecture est *rūbāh-turbak* (= «raisin de renard»).

Les noms de l'*alkékenge* (coqueret) ont été discutés plus haut au n° 201 (*al-kākanǧ*); ici Maïmonide ajoute le nom *ranūq* qui est évidemment une mauvaise lecture pour *rabraq*.

---

[1] Voir E. Wiedemann, *Arch. f. Gesch. d. Naturwiss. u. d. Technik*, VI (1913), p. 423-425. Il faut noter que Wiedemann y traduit toujours, à tort, *ʿūd* par *aloē*; c'est le «bois d'aloès» ou mieux : «bois d'agalloche».

Ce nom était en usage, d'après Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī (IB 1027), chez les habitants du Maghrib et de l'Yémen.

Les droguistes des bazars du Caire vendent la plante séchée de la morelle noire sous le nom de *ʿinab ez-zīb* («raisin du loup») pour l'usage externe. On fait des compresses et des lavages avec la décoction de la plante sur des lésions traumatiques et cutanées.

298. *ʿAṣā ar-rāʿī.* Renouée.

C'est *al-baṭbāṭ* et on dit aussi *ṣabaṭbāṭ*. C'est la matière combustible bien connue en Égypte qui est brûlée dans les fours. Son nom persan est *barsiyān-dārū*.

[Diosc. IV 4; Sérap. 54; IB 1281 et 1547; *Tuḥfa* 305; ʿAbd ar-Razzāq 670; Issa 145_6; Loew I 4 et suiv., et 343; Ducros 160.]

Le nom arabe *ʿaṣā ar-rāʿī* signifie «bâton du berger» ou «verge à pasteur»; Maïmonide lui-même l'a identifié (selon *Tankhoum* de Jérusalem, Loew I 4) avec le אבום רועה *awōw rōʿēh* de la Michna qui a le même sens. C'est l'équivalent du πολύγονον ἄρρεν (*polýgonon árrhen*, «renouée mâle») de Dioscoride. On l'a identifié avec la centinode ou traînasse (*Polygonum aviculare* L.); mais la remarque de Maïmonide que c'est une matière combustible évoque une autre renouée, *quddāb* ou *qurdāb* (*Polygonum equisetiforme* Sibth. et Sm.) qui pousse dans les déserts égyptiens et fournit des tiges sèches semblables à celles de la prêle (*Equisetum*). On a identifié du reste le *polýgonon* «femelle» de Dioscoride (IV 5) avec la prêle elle-même. *Ṣabaṭbāṭā* שבטבאטא est un nom syriaque qui signifie «petit bâton»; *barsiyān-dārū* ou *barṣiyān-dārū* est le nom persan de la renouée. Ducros a constaté que les racines qu'on vend dans les bazars du Caire sous le nom de *ʿaṣā er-rāʿī* sont celles de la bistorte (*Polygonum bistorta* L.); elles sont utilisées comme astringent et antidiarrhéique.

299. *ʿĀqir qarḥā.* Pyrèthre.

C'est *al-karkarhān* et on dit aussi *al-qarqarhān*. C'est ce que les Berbères appellent *tāġandast* [*fol. 95 r°*]; son nom grec est *taldarīm* et *barṭilūn*.

[Diosc. III 73; Sérap. 348; IB 1507; *Tuḥfa* 301; ʿAbd ar-Razzāq 652 et 886; Issa 14_{11}; Loew I 374 et suiv.; Ducros 166.]

ʿĀqir qarḥā est un nom syriaque qui signifie «racine nue»; *kurkurhān* est également un nom syriaque, et tous les deux sont des équivalents du grec πύρεθρον *pýrethron*, qui désigne aujourd'hui la racine pivotante de la Composée *Anacyclus Pyrethrum* DC. Le nom

syriaque le plus connu a passé dans d'autres langues orientales, par exemple, le sanscrit : *akaraḳarahha*, et l'arménien : *akṛkaṛka*. Le nom berbère se rencontre sous différentes formes : *tāǧandast*, *tiǧanṭast* (Dozy I 139), *tīqandast* (I B), etc. Les deux derniers noms *taldarīm* et *barṭilūn* sont sans doute des mutilations du grec *pýrethron*.

Les fragments de la racine du pyrèthre sont vendus dans les bazars du Caire sous le nom de *ʿūd al-qarḥ* («bois à ulcère»; mais il y a dans *qarḥ* un résidu du syriaque *qarḥā* = «dénudé»!). La drogue vient du Maghrib et de Syrie et sert d'aphrodisiaque, de tonique et de spécifique ou de rémède contre les affections des gencives.

300. *ʿAṣfur*. Carthame.

C'est *al-marīq* et *al-iḥrīḍ;* il est appelé aussi *bahram* et *bahramān*. C'est *as-sukarī;* le nom de sa semence est *al-qirṭim*.

[Théophr. VI 1-6; Diosc. IV 188; Sérap. 309; IB 1548 et 1761; *Tuḥfa* 306 et 348; ʿAbd ar-Razzāq 116, 324 et 663; Issa $40_{,6}$; Loew I 394-404; Dymock II 308-311; Ducros 161 et 180.]

ʿAṣfur et *ʿuṣfur* sont des noms arabes de la fleur du carthame ou safran bâtard (*Carthamus tinctorius* L., Composées). Ce nom a passé dans plusieurs langues européennes (anglais : *safflower;* allemand : *saflor;* espagnol : *alazor*, etc.). L'autre nom connu du carthame est *qirṭim* ou *qurṭum*, qui désigne sa plante et sa semence. Il est d'origine araméenne : קרטמא *qurṭēmā*, que Loew explique d'une manière très plausible, du fait qu'on arrache ou épluche (hébreu : קרתם *qarṭēm*) les fleurons des capitules pour les employer comme matière colorante, qui donne une belle teinte rouge-orange; elle sert surtout à teindre la soie, mais aussi à remplacer ou falsifier les styles du vrai safran (voir plus haut le n° 135). Le nom *marīq* ou *mirrīq* est également emprunté à l'araméen מוריקא *mōrīqā*, de ירק *yārōq* = «jaune» (Fraenkel 150, d'après Noeldeke). *Bahram* et *bahramān* sont des noms qui ressemblent au persan, mais sont donnés par Freyt. (I 166) comme noms arabes, ainsi que *iḥrīḍ*. Le nom *sukarī* (*sikrī?*) manque dans tous les dictionnaires.

Des restes de carthame ont été trouvés dans des tombeaux égyptiens de la XVIIIe dynastie. Schweinfurth pense que le pays d'origine du carthame n'est pas l'Inde mais l'Asie antérieure. Voir la discussion de cette question chez Loew (I 403 et suiv.) et Laufer (324-328).

Ducros a trouvé chez les droguistes du Caire les fleurons rouges séchés du carthame sous le nom de *ʿuṣfur*. Ils sont employés comme colorant additionnés au henné, et comme fard (récemment remplacé par le fard importé d'Europe). On vend en outre, sous le nom de *qurṭum gabali* («carthame de montagne», c'est-à-dire de Syrie) la graine de *Carthamus tinctorius* L. var. *inermis* Schweinf., qui teint en jaune. Elle est utilisée aussi pour préparer une huile contre la gale, et comme remède carminatif et laxatif.

301. *ʿIlk al-anbāṭ.* Gomme-résine du pistachier ou du térébinthe.

C'est la résine du pistachier (*šağarat al-fustuq*) et on dit que c'est la résine du térébinthe (*al-buṭm*). Son nom en grec ancien est *ārā*. C'est la gomme bien connue en Égypte qui est vendue par les droguistes.

[Sérap. 407; IB 1581; *Tuḥfa* 317; ʿAbd ar-Razzāq 671; Issa 142,; Loew I 198-200.]

ʿIlk al-Anbāṭ («gomme des Nabathéens») désigne, d'après plusieurs auteurs arabes (Ibn ʿImrān, Ibn al-Ġazzār, Ibn Ġulğul, Ibn as-Suwaīdī, 211 *b*), la résine du pistachier (*Pistacia vera* L., Anacardiacées). D'autres (Rāzī, Abū Ḥanīfa, *Tuḥfa*) déclarent que c'est la résine du térébinthe, ce qui est une erreur évidente. Le nom «grec» *ārā* est probablement latin : je le trouve chez Laguna (55) comme équivalent de *lentiscus*. Si Maïmonide déclare que *ʿilk al-anbāṭ* est la gomme bien connue, en vente chez les droguistes égyptiens, il confond probablement la résine du pistachier avec celle du lentisque (*Pistacia Lentiscus* L.), qui n'est autre que le mastic (voir plus haut au n° 232). C'est ce dernier seul qui est vendu dans les bazars du Caire, et il est peu probable qu'il en fût autrement dans les siècles passés.

302. *ʿArṭanīṭā.* Racine du léonure et du cyclamen.

Nous avons expliqué que c'est la racine de l'une des deux espèces d'*Arum* (*lūf*). C'est le «pain des singes» (*ḫubz al-qurūd*).

[Sérap. 85; IB 1524; *Tuḥfa* 304; ʿAbd ar-Razzāq 115, 159, 677 et 933; Issa 63,, et 107,; Loew I 288 et suiv., III 77-79; Ducros 153.]

Le nom *ʿarṭanīṭā* est purement araméen et désignait autrefois la racine du cyclamen (*Cyclamen europaeum* L., Primulacées), qui porte aussi le nom de *baḫūr Maryam* (voir *supra* le n° 55). Le nom de cette drogue, qui est un tubercule savonneux, a été donné par les Arabes à une autre racine : celle du léonure commun ou «saponaire du Levant» [*Leontice Leontopetalum* L., Berbéridées] (Loew I 188). Au Caire, on en connaît les tubercules de la grosseur d'un poing sous le nom de *raqaf* (qui est cependant employé aussi pour le cyclamen); ils sont utilisés pour nettoyer les étoffes de laine et les tapis. Ducros n'a vu que les tubercules du *Cyclamen* et n'a pas entendu le nom de *raqaf*.

Nous avons vu plus haut (au n° 209) que les Arabes ont donné aussi le nom de *ʿarṭanīṭā* عرطنيتا à la racine d'une espèce d'*Arum*, *ḫubz al-qurūd*, qui est la serpentaire (*Dracunculus vulgaris* Schott., Aroïdées). Je crois qu'il s'agit ici d'une confusion de noms causée autrefois par des copistes. Un nom arabe-espagnol de la serpentaire est *ġarġunṭiya* غرغنطيه, qui est la forme arabe de l'espagnol *dragontia yerva* (Dozy II 207). La similitude de la graphie des deux noms est, je pense, la cause de la confusion avec le nom du cyclamen *ʿarṭanīṭā* عرطنيتا.

CHAPITRE DU *FĀ'*.

303. *Fiḍḍiyya.* Gnaphallion de Dioscoride.

Une herbe bien connue du public dans le Maghrib. C'est celle que les Espagnols appellent *ṭumantīl* (*tomiento, tomentello*).

[Diosc. III 117; IB 1686 et 1813; Issa 137_{13-14} et 88_8; Loew I 371.]

Ce nom arabe a le sens d'argentaire et désigne une Composée portant un duvet blanc argenté qui est appelée par Dioscoride γναφάλλιον (*gnaphállion*). Les botanistes modernes ont donné ce nom de *Gnaphalium* à une espèce de Composée qui se distingue par un duvet bourru. C'est le *Gnaphalium dioicum* L. («pied de chat, piéchatin») qui correspond au nom castillan ancien *tomiento*[1] (Simonet 542) et qui a le sens d'«herbe à étoupe» (*tomento* = étoupe). Les *Gnaphaliums* sont vantés comme pectoraux, sudorifiques et diurétiques. Cependant le botaniste Fraas a cru pouvoir identifier le *gnaphallion* de Dioscoride avec une autre Composée méditerranéenne, la *Santolina maritima* Smith., dont les tiges sont couvertes d'un duvet très blanc. Sur d'autres identifications voir Leclerc dans IB. Aujourd'hui le nom *fiḍḍiyya* est appliqué surtout à l'espèce *Phagnalon*, autre Composée à duvet qui n'est pas, cependant, employée en médecine.

304. [*Fawāniyā*][2]. [Pivoine].

C'est ce qu'on appelle «celui des cinq grains» (*ḏū al-ḫams ḥabbāt*). On dit aussi que c'est la racine de la «rose des ânes» (*ward al-ḥamīr*).

[Théophr. IX 8, 6; Diosc. III 140; Sérap. 182; IB 1648; *Tuḥfa* 318; 'Abd ar-Razzāq 36, 692 et 708; Issa 132_7; Loew III 124; Ducros 165.]

Fawāniyā est la forme syriaque-arabe du nom grec παιωνία ou παιονία (*païonía*) qui désigne la pivoine «femelle» (*Paeonia officinalis* Retz., Renonculacées). Le nom arabe «celui des cinq grains» est la traduction du grec πεντόροβον (*pentórobon*, Dioscoride) et le nom «rose des ânes» est en usage dans le Maghrib. Mais le nom le plus connu en Égypte et en Syrie est *'ūd aṣ-ṣalīb* («le bois de la croix»). Sous cette dénomination, on vend dans les bazars du Caire les racines de pivoine sous la forme d'épais fragments fusiformes. On les donne en breuvage comme antispasmodique; on les utilisait autrefois

---

[1] Le nom arabe *ṭumantīl* provient du diminutif latin *tomentellum* qui est conservé en portugais moderne (*tomentello*).

[2] Ce nom manque dans le manuscrit original; omission de la part du copiste.

contre l'épilepsie, en promenant sur la poitrine du malade les fragments de la racine attachés en forme de croix (d'où le nom *ʿūd aṣ-ṣalīb*). Ce remède est encore en usage chez certains chrétiens superstitieux du Proche-Orient.

305. *Fū.* Valériane.

C'est le nard sauvage (*an-nāridīn al-barrī*), et en espagnol *šāštara*. On a constaté que cette plante est celle que les droguistes du Maghrib vendent aux habitants des déserts comme parfum. Les Berbères l'appellent *aïsimāmūn*, et sous ce nom elle est connue dans tout le Maroc.

[Diosc. I 11; Sérap. 186; IB 1709 et 1318; *Tuḥfa* 322; ʿAbd ar-Razzāq 606, 701 et 813; Issa 187_1; Loew III 482.]

Fū est la transcription arabe du grec φοῦ (*phou*) qui désigne ou la grande valériane (*Valeriana Phu* L.) ou *Valeriana Dioscoridis* Sibth., toutes les deux des espèces moins efficaces que *V. officinalis* L. (la «petite valériane»). Le nom berbère est prononcé, selon Renaud, *asmāmen*. Le nom espagnol se trouve chez IB sous la forme *šištra* (*sistra*) et est expliqué par Dozy (I 755) et Simonet (600) comme un équivalent de l'aneth sauvage (*Meum athamanticum* Jacq.; voir plus haut notre n° 231). Le nom de cette dernière plante en arabe est *mū*, et il est ainsi possible qu'il y ait confusion avec *fū*. Pour le moment, nous croyons devoir suivre Maïmonide et IB qui identifient *šištra* avec la grande valériane, puisque le nom espagnol de l'aneth sauvage est *yendro*.

306. *Farāsiyūn.* Marrube.

C'est *sandān* et l'«herbe aux chiens» (*ḥašīšat al-kilāb*), appelée ainsi parce que les chiens [*fol. 95 v°*] ont l'habitude d'uriner dessus. Son nom est aussi *aš-šanār*, et c'est une des espèces de marrube (*al-marrūya*) dont il a été question plus haut dans le chapitre du *mīm* (voir le n° 235).

[Théophr. VI 2, 5; Diosc. III 105; Sérap. 177; IB 1674; *Tuḥfa* 324; ʿAbd ar-Razzāq 697; Issa 115_7; Loew II 74 et suiv.; Ducros 172.]

Farāsiyūn est la transcription arabe du grec πράσιον (*prásion*), *sandān* probablement une forme arabe du syriaque סדן ארעא (*saddān arʿā*, Loew)[1]. Ces deux noms désignent

---

[1] Chez Kōhen (p. 134, l. 14), on trouve la mauvaise lecture *saïdānūʿā* et quelques lignes plus loin (l. 27), *sindibāz al-arḍ* (lire *sindiyān al-arḍ* = *chamaedrys*); c'est peut-être une autre mauvaise lecture du nom syriaque.

le marrube (*Marrubium vulgare* L., Labiées), que nous avons rencontré plus haut sous le nom de *marrūya* (n° 235). *Šanār* est un nom persan du marrube blanc (Issa). Les tiges blanchâtres et velues du marrube sont encore vendues par les droguistes du Caire sous le nom grec de *frāsiyūn*. Les feuilles sont données en poudre et en infusion contre les catarrhes des voies respiratoires (Ducros).

307. *Fāġir* (*sic*). Clavelier.

On dit que c'est la racine du nénuphar indien (*an-nīlūfar al-hindī*).

[Sérap. 172; IB 1650; Issa 1914; Loew II 28; Dymock I 255-260.]

Le nom arabe de cette drogue est généralement écrit au féminin *al-fāġira* الفاغرة («celle à la bouche ouverte») et je pense qu'il y a dans notre manuscrit une erreur de copiste. Elle a été décrite d'abord par le Persan Ibn Sīnā (*Qānūn* I 406), qui dit qu'on importait ses graines pisiformes de Sofāla (port maritime de l'Afrique Orientale, Mozambique, et, au moyen âge, escale importante pour la navigation indienne). C'est pourquoi les botanistes européens du XVIe siècle ont donné à la plante le nom de *Fagara Avicennae*. Les Arabes n'ont pas connu l'origine de la plante. C'est en réalité une Rutacée aromatique des Indes et d'autres régions tropicales qui est appelée aujourd'hui *Xanthoxylum* [1]. La *fāġira* d'Ibn Sīnā est probablement *Xanthoxylum Rhetsa* DC. qui est en usage comme condiment à cause de son goût poivré. Le fruit est formé de plusieurs coques indépendantes, déhiscentes en deux valves. Les graines odorantes renferment une huile, une résine et un principe amer, la *xanthopicrite*.

Aux Indes, on se sert encore de plusieurs espèces de claveliers indigènes : les *Xanthoxylum alatum* Roxb., *X. acanthopodium* DC., *X. oxyphyllum* Edgw. et *X. Budrunga* Wall. Ce sont toutes des aromatiques amères qui servent de tonique, fébrifuge, etc. (Dymock).

308. *Fanǧakušt*. Gattilier.

On dit aussi *fanǧankašt* et *banǧankušt*. C'est «la main lépreuse» (*al-kaff al-ǧadmā'*) et l'«herbe d'Abraham» (*šaǧarat Ibrāhīm*) ainsi que le «poivre des Esclavons» (*fulful aṣ-Ṣaqāliba*). On l'appelle aussi *al-falaïfula* («petit poivre») et *šatnā*. Son fruit est *ḥabb al-faqd;* son nom espagnol est *faqra* (?) et son nom grec ἄγνος (*ágnos*). On dit aussi que c'est πεντάφυλλον (*pentáphyllon*), ce qui veut dire «qui a cinq feuilles».

---

[1] On trouve dans plusieurs traités de botanique la mauvaise lecture *Zanthoxylum*.

[Théophr. I 3, 2 et III 12, 2; Diosc. I 103; Sérap. 174; IB 354, 1700 et 1706; *Tuḥfa* 62, 81 et 191; ʿAbd ar-Razzāq 325; Issa 190,; Loew III 491-494; Ducros 44.]

Les noms arabes de la première ligne sont tous des transcriptions du nom persan *pang-angušt* (« qui a cinq doigts », allusion à la forme des feuilles), qui désigne le gattilier (*Vitex agnus castus* L., Verbénacées). Cet arbrisseau méditerranéen porte en arabe plusieurs noms différents (voir Issa). Au Maghrib, cependant, on lui donne le même nom espagnol (*riğino*) et arabe (*ḫirwaʿ*) qu'au ricin, mais un nom berbère propre (*angarf*, Renaud-Colin). Le nom *šatnā*, qui manque dans les dictionnaires, me paraît être une mauvaise lecture pour *šunyā*, du syriaque שונא'א *šūnāyā* (Loew). La lecture du nom espagnol est incertaine : latin *ficaria*, cast. *figuera?* (Simonet 213).

Les droguistes égyptiens vendent les fruits du gattilier (*ḥabb el-faqd*) dans les bazars. Ce sont des graines noires ressemblant un peu au poivre noir, ce qui leur a fait donner en arabe les noms de « petit poivre », « poivre des Esclavons », etc. Les anciens droguistes d'Europe l'appellaient « poivre de moine », parce qu'on attribuait au fruit depuis l'antiquité une action antiaphrodisiaque et antihystérique (Ducros).

309. *Fawdanağ.* Menthe.

Il y en a de nombreuses espèces :

a) L'espèce fluviatile (*nahrī*) est appelée *ḥabaq al-mā'* (« menthe aquatique ») et *al-ḥabaq an-nahrī* (« menthe fluviatile »); c'est *aḍ-ḍawmarān* et on dit en Égypte *ḥabaq at-timsāḥ* (« menthe du crocodile ») et en espagnol *muštarāštara* (*mentastro* ou *mastranzo*); mais les Maghrébins ont estropié le nom et lisent *mašištrū;*

b-c) L'espèce montagnarde est celle qui est appelée *an-nābuta*, et la sauvage celle qu'on appelle en espagnol *bulāyu* (*poleo*); c'est celle qu'on met dans tout le Maghrib dans les aliments et qu'on appelle *bulāy;* on l'appelle aussi *al-ğubaïrā'*. On dit *fawdanağ* et *fautanağ* et c'est en arabe *al-ʿirmiḍ;*

d) Une de ses espèces [*fol. 96 r°*] est celle que les Arabes appellent *at-tarnīq*, en grec ancien *flīsun* et en persan *ğālīğun;*

e) *Al-faïṭal* et *aṣ-ṣufaïra* sont des espèces d'*al-fawdanağ* et *al-kartabāš* ainsi qu'*al-miskiṭrāmašīr;* nous l'avons mentionné plus haut.

[Théophr. VI 1-7 et IX 16; Diosc. II 128, III 31-35; Sérap. 175-367; IB 1712 et 2138; *Tuḥfa* 325, 330 et 378; ʿAbd ar-Razzāq 317, 363, 597 et 694; Issa 117_{16-15} et 129_{13-15}; Loew II 75-84.]

Ce chapitre offre des difficultés considérables à cause de la confusion qui régnait chez les Grecs et les Arabes au sujet des menthes et des espèces voisines, et, dans notre cas particulièrement, à cause de la mutilation de plusieurs noms dans le texte. *Fawdanağ*, etc., est la forme arabe du persan *pūdana* (Vullers I 380), synonyme de l'arabe *ḥabaq* qui désigne des plantes odorantes du type Labiée, et surtout les menthes et thyms.

a) *Fawdanağ al-mā'* est la menthe aquatique (*Mentha aquatica* L.) qui correspond au σισύμβριον (*sisýmbrion*) des Grecs. Cependant le *mentastro* ou *mastranzo* espagnol (Simonet 359) signifie *Mentha rotundifolia* L. une autre variété de menthe;

b) *Nābuta* est la transcription du latin *nepeta* [espagnol *nebeda*] (Dozy II 636 et Simonet 397) qui désigne un pouliot sauvage. C'est, d'après Dioscoride (III 35), une espèce montagnarde de καλαμίνθη (*kalamínthē*) que les botanistes modernes ont identifiée avec *Mentha tomentella* Link.;

c) La «menthe sauvage» correspond chez Maïmonide à la menthe pouliot (*Mentha Pulegium* L.) ce qui est prouvé par la désignation espagnole *bulāyu* = latin *pulegium*, espagnol *poleo*. Ce nom est conservé dans les dialectes populaires marocain (*flēyyu*) et égyptien (*flēya* Schweinf. 30). Cependant, *ġubaīrā'* — nom qui est donné à plus de dix plantes, surtout au sorbier — ne se trouve que chez IB (2138) sous la forme *ġubaïrat al-aïyil* = esp. *poleo cervuno* = dictame, que nous retrouverons sous *e*). Le nom *'irmiḍ* ne désigne chez aucun auteur arabe une menthe; il s'agit peut-être là d'une erreur de copiste;

d) Le nom *tarnīq* manque dans tous les dictionnaires et traités; on pourrait penser à *tiryāq* («thériaque»), nom appliqué quelquefois aux plantes aromatiques. Les deux autres noms sont des mutilations, le premier probablement de βλήχων (*blēkhōn*), le deuxième de γλήχων (*glēkhōn*), tous les deux chez Dioscoride III 31; le dernier nom n'est donc pas persan mais grec. Ces deux noms sont également des équivalents du pouliot (*Mentha Pulegium* L.), mais l'auteur a voulu ici parler d'une autre espèce de menthe dont nous ne pouvons pas établir l'identité par suite de la mutilation du nom arabe;

e) Le nom *faïṭal* désigne, selon IB 1717, Dozy II 73 et 294 et Simonet 548, une espèce de berce (*Spondylium*) qui est une Ombellifère et n'a donc rien de commun avec les menthes. *Ṣufairā'* est en général un nom du nerprun (*Rhamnus*) et s'accorde aussi peu avec les menthes que *faïṭal*. *Al-kartabāš* est également un nom que nous n'avons pas pu repérer dans les traités. C'est probablement une mauvaise lecture pour *karkabāš* (Dozy II 458), terme persan qui désigne le micocoulier (*Celtis australis* L.) ou pour *karkās* (Vullers II 820) qui s'applique aux semences de l'ivraie. Enfin, *miskiṭrāmašir* est connu; c'est le dictame que nous avons rencontré plus haut au n° 242 (*Origanum Dictamnus* L.).

310. *Falfamūniya.* Racine du poivrier long.

On dit aussi *falfalmūniya*. C'est la racine du poivrier.

[Théophr. IX 20,1; Diosc. II 159; Sérap. 173; IB 1696 et 1699; Abd ar-Razzāq 715; Issa 140_{20} et 141_{13}; Loew III 61; Dymock III 177-180.]

Le nom arabe sous ses différentes formes — la plus en usage est *filfilmūya* — provient du sanscrit *pippali-mūl* [= «racine de poivre»], (en persan *pilpilmūya*, Vullers I 370; en syriaque פלפלמור *falfalmūr*, Brockelm. Lex. 576), nom qui existe encore en dialecte *hindī* et qui désigne la racine du poivrier long (*Piper longum* L. ou *Chavica Roxburghii* Miq.) et de quelques autres Piperacées. *Chavica officinarum* Miq. fournit un fruit encore plus long. Ces plantes grimpantes croissent dans l'Inde Orientale et dans les Îles de la Sonde. Elles étaient connues des Grecs, mais leurs fruits étaient confondus avec ceux des autres poivriers. Les Arabes ont connu le fruit sous le nom arabe-persan *dār-filfil* («poivre long»). La racine, qui aux Indes (Dymock) et en Chine (Laufer 375) est encore dans le commerce, a été décrite d'abord par al-Bērūnī dans son *Livre des Drogues* (*Kitāb aṣ-Ṣaïdana*, ms. arabe unique à Brousse en Turquie), où il transcrit correctement le nom indien *bibal-mūl* et dit, d'après Ibn Māsa et d'autres, que c'était la racine du poivrier long. Cette racine sert de remède échauffant en Orient.

311. *Fawfal.* Noix d'arec.

C'est la «noisette indienne» (*al-bunduq al-hindī*) et *al-aṭmūṭ*.

[Sérap. 178; IB 1711; Issa 204; Loew II 302; Dymock 522-532; Ducros 192.]

Fawfal est la forme arabe du persan *pūpal* (Vullers I 379) qui est dérivé du sanscrit *pūgaphala* (Laufer 548) et désigne la «noix d'arec» fruit (semence) du palmier indien *Areca Catechu* L. Ce fruit, mélangé à la feuille de bétel (de *Piper Betle* L.) et à un peu de chaux pulvérisée, forme un masticatoire très en usage aux Indes. La noix d'arec est, de plus, vantée comme remède anthelmintique.

Par contre *aṭmāṭ* ou *aṭmūṭ* est le nom arabe d'une autre graine indienne, la «noix de bonduc», provenant d'un criquier indien, *Caesalpinia Bonducella* Roxb. Cette «noix» porte aussi les noms de *bunduq hindī* et *ratta*. Voir Meyerhof et Sobhy, commentaire au n° 102 de Ghāf. (*aṭmūṭ*). Il y a donc, dans ce paragraphe de Maïmonide, confusion entre deux drogues indiennes différentes.

En Égypte, on vend la noix d'arec (*kād hindī*) dans les bazars comme constituant de collyres secs (Ducros).

312. *Fāšrā.* Bryone.

On dit aussi *bāšrā*. C'est l'herbe qu'on appelle la «vigne blanche» (*al-karma al-baïdā'*), et on dit aussi *al-karm al-abyaḍ*, le «raisin du serpent» (*'inab al-ḥayya*) et «tondeur de cheveux» (*ḥāliq aš-ša'ar*); en espagnol *abrāla* et en persan *hazār ǧušān*.

[Théophr. IX 14-20; Diosc. IV 182; Sérap. 183; IB 1654; *Tuḥfa* 328; 'Abd ar-Razzāq 450, 694 et 722; Issa 34₂; Loew I 553 et suiv.; Ibn 'Awwām II 371.]

Fāširā est un nom syriaque, *bāšrā* une de ses formes arabes, *hazār ǧušān* («mille aunes») son synonyme persan (Vullers II 632). Ces noms et les noms arabes de cet article désignent la bryone blanche ou couleuvrée (*Bryonia alba* L., Cucurbitacées, équivalent du grec ἄμπελος λευκή *ámpelos leukḗ*). La racine rameuse, charnue et blanche («navet du diable»), d'une saveur âcre et brûlante, est employée contre l'hydropisie et les affections de la peau. Le nom espagnol *abrāla* ou *abobrilla*, aussi *bobrinella*, est expliqué par Simonet (1 et suiv.) comme une transformation du nom grec βρυωνία (*bryónia*).

313. *Fāšrašīn.* Vigne noire.

C'est l'herbe qu'on appelle la «vigne noire» (*al-karma as-sawdā', al-karm al-aswad*). Son nom en espagnol est *būṭāniya*. Les racines de cette plante sont une drogue qui teint en rouge; c'est ce que les femmes du Maghrib employent pour teindre leurs joues. Son nom bien connu parmi le peuple est *al-maïmūn* («l'heureux»).

[Diosc. IV 183; Sérap. 184; IB 1655; ʿAbd ar-Razzāq 451 et 723; Issa 177₉; Loew I 585.]

Fāšrašīn et *fašaršīn* sont l'un et l'autre des transcriptions arabes d'un nom syriaque פשר אשתין *fašer aštīn* (Brockelm. Lex. 614 *b*) (Vullers II 632) qui était l'équivalent d'ἄμπελος μέλαινα (*ámpelos mélaïna* = «vigne noire») de Dioscoride. On a identifié cette dernière plante avec la bryone dioïque (*Bryonia dioïca* Lacq., Cucurbitacées, voir Issa 34₃). Mais la plupart des botanistes modernes plaident en faveur de la vigne noire (taminier, bryone douce à fruits noirs, «herbe aux femmes battues») qui n'est pas une Cucurbitacée, mais la Dioscoréacée *Tamus communis* L. Les gros tubercules de cette plante sont encore en usage contre les contusions et brûlures.

Le nom espagnol *būṭāniya* est expliqué par Vullers (I 278) comme une transformation du grec βατανούτα (*batanoúta*) de Dioscoride. Mais ce mot ne se trouve pas dans les éditions de Dioscoride ni dans les dictionnaires grecs! Par contre, la proposition de Simonet (64) de faire dériver le nom du latin *vitinea* (= *vitis nigra*) nous paraît mieux acceptable.

314. *Farsaḫ.* Pêche.

C'est une espèce rouge de la pêche (*ḫawḫ*); elle est connue sous le nom de «la fleurie» (*az-zahrī*).

[Diosc. I 115; Sérap. 471; IB 830; Issa 149₅; Loew III 159; Ibn ʿAwwām I 315.]

Farsaḫ est la forme arabe du persan *farsank* qui signifie la parasange, mesure itinéraire des Perses. Je crois qu'il s'agit ici d'une erreur de copiste pour *firsik*, nom arabe, persan

et hébreu (פרסק) dérivé du grec Περσικὸν μῆλον (*Persikón mêlon*, «pomme persane»). Ce nom se trouve par exemple dans le dictionnaire arabe *Muḫaṣṣaṣ* (XI 138) et chez Vullers (II 657). C'est une espèce de pêche (*Prunus Persica* Sieb. et Zucc., Rosacées) qui était connue en Espagne[1]. Le synonyme *ḫawḫ zahrī* («pêche fleurie») se trouve aussi chez Ibn ʿAwwām. Voir plus bas le n° 397 (*ḫawḫ*).

315. *Fīl* (lire : *Fīlzahra* ou *Fīlzahraǧ*). Lyciet.

C'est la fleur du lyciet persan (*al-ḥuḍaḍ al-fārisī*).

[Théophr. III 18; Diosc. I 90 et I 100; Sérap. 180 et 205; IB 1720; *Tuḥfa* 166; ʿAbd ar-Razzāq 314; Issa 112,5; Loew III 133 et suiv.; Ducros 168.]

Il y a ici également erreur de la part du copiste. Il faut lire : «*fīlzahra;* c'est le lyciet persan.» Nous avons vu plus haut (au n° 148) que *ḥuḍaḍ* était considéré comme le nom arabe de la plante *fīlzahraǧ* (*fīl-zahra* = persan «bile d'éléphant», à cause de la couleur et du goût amer du pressis). Mais il existait une certaine confusion sur l'identification de ces noms. Voir aussi *ʿawsiǧ* (au n° 294). En général, on peut dire que *ḥuḍaḍ* (arabe) et *fīlzahra* (persan) étaient chez les Arabes les équivalents du λύκιον (*lykion*) grec, et que *ʿawsiǧ* était celui du ῥάμνος (*rhamnos*) grec. Ghāf. (ms. fol. 60 *b*-61 *a*) dit dans les synonymes : «*Aqsiāqus* (lire *oxyákanthos*). C'est *šaǧarat al-fīl* («l'arbre de l'éléphant») et on désigne aussi par ce nom *ʿullāq al-kalb* (la «ronce du chien» = l'églantier). . . . La signification de ce nom est «l'épine pointue». On dit aussi que c'est l'arbre qui porte les baies appelées *zirišk* et qui est *al-ambarbārīs* («épine-vinette»); on les apporte du Khorassan.»

316. *Fāzahraǧ* (lire : *Fīlzahraǧ*). Bile d'éléphant.

Ce nom désigne chez les Persans la bile [*fol. 96 v°*] de l'éléphant.

La confusion causée par le copiste continue dans cet article qui faisait probablement partie du précédent. Il faut lire *fīl-zahraǧ;* l'explication du nom sera alors exacte.

[*Fāzahr* ou *fādzahr* et *bāzahr* sont des formes arabes de *pādzahr, pāzahr*, etc., noms persans du bézoard. Celui-ci est une concrétion pierreuse qui se forme dans les intestins de certains animaux, surtout la chèvre sauvage de Perse (*Capra Ægagrus*), et à laquelle on attribuait autrefois des propriétés curatives et prophylactiques contre les poisons. Voir Anastase p. 75 et suiv. (chapitre *al-fādzahr* chez al-Akfānī et commentaire.)]

---

[1] On cultive aujourd'hui en Égypte une espèce de pêche qui est également appelée *el-ḫōḫ ez-zahrī*.

CHAPITRE DU *ṢĀD*.

317. *Ṣanawbar.* Pin.

Il y en a selon la première subdivision deux espèces, une mâle et une femelle. Mâle est tout ce qui n'a pas de fruits. La femelle a encore deux espèces : l'une produit des graines grandes, l'autre des graines petites. Les graines petites sont celles qu'on appelle *qaḍm Quraïš* et *al-kirkir* et *bīṭus* (πίτυς *pítys*).

[Théophr. III 9, 2-5; Diosc. I 69; Sérap. 438; IB 1417; *Tuḥfa* 298; ʿAbd ar-Razzāq 320 et 620; Issa $139_{,5}$ et $140_{,5-,7}$; Loew III 40-47.]

Loew (III 41 et suiv.) propose de faire dériver le nom syriaque-arabe *ṣanawbar* du syriaque אצטרובילא *aṣṭrūbīlā*, transcription du grec στρόβιλος (*strôbilos*) = « fruit ou cône du pin ». Chez les Arabes le nom *ṣanawbar* aurait pris ensuite la signification de « pin » et aurait été employé comme traduction du grec πεύκη (*peukê*) et πίτυς (*pítys*). La distinction entre pin « mâle » et pin « femelle » se trouve déjà chez Théophraste. Les botanistes modernes ne sont pas encore arrivés à identifier les noms de toutes les différentes espèces de Conifères chez les Grecs et les Arabes. On a considéré comme *ṣanawbar ḏakar* (« pin mâle ») le faux-sapin (dit aussi pesse ou épicéa, *Picea excelsa* Link.) qui cependant, ne croît pas, spontanément dans la région méditerranéenne. On penserait plutôt à *Pinus orientalis* Link. Ces arbres ne sont pas, bien entendu, « mâles » (ce mot veut dire ici ἄκαρπος *ákarpos* = sans fruits); leurs cônes sont petits. Les pins « femelles » sont probablement le pin pignon (*Pinus Pinea* L.) à cônes plus grands et le pin d'Alep (*Pinus halepensis* Mill.) à cônes un peu plus petits. Les noms arabes pour les petits cônes se trouvent aussi chez IB et dans les dictionnaires.

318. *Ṣabir.* Aloès.

C'est le pressis de la plante que le peuple chez nous connaît sous le nom d'*aṣ-ṣabbāra*. Le nom de cette plante en arabe est *al-muqr*, et en grec ancien ἀλόη (*alóê*).

[Diosc. III 22; Sérap. 422; IB 1388; *Tuḥfa* 294; ʿAbd ar-Razzāq 619; Issa 10_{9}; Loew II 149-152; Ducros 141; Laufer 480.]

Le nom grec *alóê* a passé dans la plupart des langues orientales, jusqu'au chinois

(*lu-wei*, Laufer 480). Son équivalent arabe *ṣabir* ou *ṣabr*[1] désigne le suc de toute plante amère, et particulièrement des aloès. Parmi les nombreux genres et variétés de cette Liliacée, c'était surtout *Aloe vera* L. et *Aloe Perryi* Bak. qui donnent le suc résineux si apprécié en médecine. Cette dernière plante habite l'île de Socotora et fournit la drogue appelée *Aloe socotrina* ou *succotrina;* on a donné à tort ce nom à une autre espèce qui croît en Afrique australe et qui était probablement inconnue des Arabes. En syriaque, l'aloès était appelé צבארא *ṣĕbārā*. Le nom arabe *ṣabbāra* est en usage aujourd'hui pour désigner l'agave d'Amérique (Amaryllidacées), à cause de sa ressemblance extérieure avec l'aloès. Le suc concentré de l'aloès est vendu par les droguistes du Caire sous le nom de *ṣabr suquṭrī* («aloès socotrin»). Il est employé comme drastique et emménagogue (Ducros). Le nom *muqr* ou *maqr* est aujourd'hui inconnu.

319. *Ṣaʿtar.* Sariette, thym, origan.

Il y en a de nombreuses espèces.

a) Le thym sauvage (*aṣ-ṣaʿtar al-barrī*) est appelé en arabe *an-nadǧ;*

b) Le thym persan (*aṣ-ṣaʿtar al-fārisī*) est celui qu'on appelle «poivre des Esclavons» (*fulful aṣ-Ṣaqāliba*); c'est la sariette (*aš-šāṭiriyya, Satureia*);

c) Quant au «thym des ânes» (*ṣaʿtar al-ḥamīr*), c'est une espèce d'aurone (*al-qaīsūm*) qu'on appelle dans le parler étranger (espagnol) *ṭummālu* (*tomillo*);

d) Quand les médecins parlent de «thym substantiel» (*ṣaʿtar ǧawharī*) ou du «thym du rôti» (*ṣaʿtar aš-šiwā'*), ils entendent le thym connu dont les gens se servent comme condiment aux mets.

[Théophr. VI 2-7; Diosc. III 36-41; Sérap. 432; IB 1398; *Tuḥfa* 299 et 163; ʿAbd ar-Razzāq 229, 626-629 et 771; Issa 129_{13}, 163_{9-10}, 180_{23}, etc.; Loew II 103-106; Ibn ʿAwwām II 298-301.]

Je partage avec Renaud-Colin l'opinion de Fraenkel (143) que le nom araméen צתרא *ṣatrā* est l'équivalent du latin *satureia* et a adopté en arabe l'interpolation de la lettre ع ʿaïn. On trouve les formes *ṣaʿtar*, vulgaire *saʿtar* et *zaʿtar*. Ce nom désigne plusieurs espèces de Labiées du type origan, thym et sariette :

a) Le «thym sauvage» ou *an-nadǧ* est la sariette (*Satureia hortensis* L.).

b) Le nom «thym persan» est peut-être un équivalent de *ṣaʿtar al-furs* chez Issa (117_{13}), qui est cependant un nom du pouliot (*Mentha Pulegium* L., voir plus haut le n° 309). Mais

[1] Ce nom arabe est conservé en espagnol : *acibar*, en portugais *azebre* ou *azevre* = «aloès». Voir. M. Meyerhof, *Essai sur les noms portugais de drogues dérivés de l'arabe*, dans *Petrus Nonius*, vol. II (Lisboa 1938), p. 1-8.

il s'agit ici sans doute de la «sariette de Crète» (*Satureia Thymbra* L.)[1]. C'est celle qui est désignée par le nom «espagnol» *šāṭiriyya* (Simonet 586, en castillan moderne *ajedrea*). Le nom «poivre des Esclavons», par contre, ne désigne pas une Labiée, mais (voir nos n°s 308 et 163) le gattilier (*Vitex Agnus Castus* L.) et le cresson de fontaine (*Nasturtium officinale* R. Br.).

c) «Thym des ânes» est en arabe en même temps le nom de l'aurone (*Artemisia Abrotanum* L., voir plus bas au n° 337) et du thym (*Thymus capitatus* Lk. et Hoffm.) dont Maïmonide a traité sous le nom de *ḥāšā* (voir plus haut n° 157). C'est celui qui en effet est appelé en espagnol *tomillo* (Simonet 550).

d) Enfin *ṣa'tar aš-šawwā'* «le thym du rôtisseur» — on peut lire aussi *ṣa'tar aš-šiwā'* = «thym du rôti» — est probablement identique au thym commun (*Thymus vulgaris* L.). Kōhēn (p. 137, l. 7) a la lecture *ṣa'tar ǧazarī* au lieu de *ǧawharī* et dit que c'est le thym qu'on mange avec le rôti (*šiwā'*). 'Abd ar-Razzāq (626 *bis*) a la forme *ṣa'tar ǧawzī*.

320. *Samġ al-buṭm.* Résine de térébinthe.

C'est ce qu'on appelle *tayābašt*.

[Théophr. IX 1-2; Diosc. 1-71; Sérap. 59 et 84; IB 1581; *Tuḥfa* 317; Issa 141,14; Loew I 191-195; Ducros 142.]

Il s'agit de la résine de *Pistacia Terebinthus* L. (Anacardiacées) dont il a été question plus haut au n° 66. C'était la térébenthine des anciens. Voir aussi le commentaire de Renaud-Colin aux n°s 178 et 317 de la *Tuḥfa*. Le nom berbère *tayābašt* n'est pas cité par d'autres médecins, autant que j'ai pu vérifier. A rapprocher peut-être de *tadist* ou *tidekst* chez Trabut (p. 204), pour pistachier?

321. *Samġ al-balāṭ.* Lithocolle.

Un remède composé de marbre blanc (*ruḫām abyaḍ*) et de colle de bœuf (*ġirā' al-baqar*)[2].

[Diosc. V 145; IB 1408.]

Samġ al-balāṭ signifie «colle de pavé» et c'est la traduction du grec λιθοκόλλα (*lithokólla* = «ciment lithogène»). Maïmonide en donne la composition selon la recette de Dioscoride.

---

[1] En Syrie et en Palestine, le nom de *za'tar fārisi* désigne aujourd'hui *Thymus capitatus* (Post II 337).

[2] Tirée de la peau ou des tendons du bœuf.

Dāwūd al-Anṭākī (I 437) donne une autre recette beaucoup plus longue et compliquée : alun, sarcocolle, sang-dragon, térébenthine, vitriol, corail, le tout pilé et cuit ensemble. Il distingue aussi une autre espèce de lithocolle naturelle, de couleur rouge. En médecine, on employait l'une et l'autre contre les affections de la peau. Kōhēn (p. 137, l. 10-12) décrit la composition de la lithocolle comme Maïmonide, en y ajoutant de la résine (*rātinaǧ*). Il conteste l'existence d'un *ṣamġ al-balāṭ* qui serait une drogue simple venant des Indes et cite comme témoin un livre d'ar-Rāzī.

322. *Ṣināb.* Moutarde.

C'est la graine de moutarde (*al-ḫardal*) dont la substance active a été extraite au moyen du vinaigre.

[Théophr. VII 1-3 (νᾶπυ *nâpy*); Diosc. II 154 (σίνηπις *sinêpis*); IB 767-769; *Tuḥfa* 417; Issa 169,7-11; Loew I 516-527; Ibn ʿAwwām II 252 et suiv.]

Le nom *ṣināb*, emprunté sans doute au grec σίνηπι (*sinêpi*) ou au latin *sinapis* (en castillan moderne *jenabe*, Simonet 152), se rencontre aussi chez Ibn al-ʿAwwām et chez IB, mais comme nom de la plante sauvage, la sauve (*ḫardal barrī* = *Sinapis arvensis* L.). L'explication donnée ici par Maïmonide est unique en son genre. Ici donc *ṣināb* correspond à notre moutarde de table. Elle est extraite des semences de plusieurs espèces de *Brassica* et *Sinapis* (Crucifères). La farine des graines de moutarde a été toujours employée en médecine comme rubéfiant, irritant et stimulant. Voir plus haut le n° 218 (*labsān*) et plus bas le n° 400 (*ḫardal*).

[*fol.* 97 *r°*].

323. *Ṣābūn.* Savon.

Le savon dont font mention les médecins est le savon solide connu sous le nom de « savon de Raqqa » (*aṣ-ṣābūn ar-raqqī*).

[Sérap. 423; IB 1283; *Tuḥfa* 295; ʿAbd ar-Razzāq 622.]

On attribue l'invention du savon aux Gaulois (Pline XXVIII 51). Le nom arabe *ṣābūn* est la transcription du grec σάπων (*sápôn*) ou du latin *sapo* (Simonet 149), en castillan *jabon*. Raqqa était une ville de Mésopotamie (ʿIrāq) célèbre pour sa poterie. Le géographe Yāqūt ne mentionne pas la fabrication du savon. En Égypte, on se sert du savon de Nābulus (Naplouse, Palestine) comme savon médical (*ṣābūn nābulsī*); mais il est de plus en plus remplacé par les savons de fabrication européenne.

CHAPITRE DU *QĀF*.

324. *Qulqul.* Crotalaria (?).

On dit aussi *qilqil* et *qulqulān* ainsi que *qalāqil*. La graine de cette plante est *al-bašām*. C'est ce que les droguistes appellent «graine de baume» (*ḥabb al-balasān*); on l'emploie à notre époque comme succédané de la [vraie] graine de baume.

[Sérap. 198; I B 1822; *Tuḥfa* 180 et 335; ʿAbd ar-Razzāq 229; Issa 43, et 60,; Loew II 515 et III 90; Dymock I 400 et suiv.; Muḫaṣṣaṣ XI 150.]

L'identification de cette plante a été jusqu'à présent douteuse. Dans le Maghrib, où on n'en connut que les semences importées, on la prit quelquefois pour le grenadier sauvage. Au Maroc, selon Renaud-Colin, on désigne sous le nom de *qīqlān* le cassier (*Acacia Farnesiana* Willd.). En Arabie, Forskål identifia *qilqil* ou *qulqul* avec *Cassia Tora* L. («wild senna»), identification admise par Leclerc (I B 1822) et Schlimmer (114).

Je crois cependant qu'il est plus probable de retrouver *qulqul*, *qalāqil*, *qulqulān* (voir Freytag III 492 et Dozy II 399) dans les espèces de *Crotalaria* (Légumineuses). Leurs caractéristiques s'accordent bien avec la description donnée par Abū ʿAmrū et Abu'l ʿAbbās an-Nabātī (*Riḥla*) chez I B : quand la plante est desséchée les semences provoquent dans les gousses gonflées et creuses un bruit de râle, d'où les noms arabes et le nom botanique latin moderne *Crotalaria*. Au Yémen, *Crotalaria retusa* L. porte encore aujourd'hui le nom de *qulqul* (Schweinf. 164). Aux Indes, on sème cette plante et des espèces parentes, dont on mange les feuilles comme légume; les semences servent de remède antibilieux, et l'on extrait une espèce de chanvre des tiges de *Crotalaria juncea* L. (Dymock) [1]. *Bašām* et *ḥabb al-balasān*, par contre, sont les semences du baumier (*Commiphora Opobalsamum* Engl.) et n'ont rien à voir avec *qulqul*.

325. *Qāqulla.* Coquillier, berle et divers.

Cette herbe est appelée en arabe *al-qullām*. C'est ce qu'on appelle *al-mullāḥ* et *aš-šarāšir* et *ar-rawāš* et *al-kāšir;* son nom espagnol est *biliḫta* et *marḏanila* et *aš-šārtila*. On l'appelle aussi dans le Maghrib *karyūniš;* la racine *aqaryūniš* de ce nom est étrangère. On l'appelle aussi *baḏilubā* (*ped de lobo*).

---

[1] Voir l'article sur *Crotalaria juncea* («san-hemp») chez Sir George Watt, *The Commercial Products of India* (London 1908), p. 430-437.

[Théophr. VII 1-5; Diosc. II 155; Sérap. 109 et 134; IB 1725; *Tuḥfa* 337 et 342; 'Abd ar-Razzāq 739; Issa 27_{13}, 35_{7}, 77_{13-15}, 170_{11}; Loew I 489 et suiv., I 506-510.]

L'explication des noms de ce paragraphe offre beaucoup de difficultés. Tout d'abord les noms grecs et arabes prêtent à des confusions : le nom grec κάρδαμον (*kárdamon*), qui désigne des Crucifères (*Lepidium* ou *Erucaria*), est souvent confondu avec καρδάμωμον (*kardámômon*), nom grec du petit cardamome, la drogue indienne bien connue. De même le nom syriaque-arabe *qāqullā* قاقلى (déjà assyrien *qāqullu*), qui désigne des espèces de Crucifères (*Cakile*, *Lepidium*, etc.), est confondu avec *qāqula* قاقلة, nom arabe du petit cardamome.

Les synonymes de ce paragraphe désignent également des plantes différentes. Les noms *qāqullā* et *qullām* ont été identifiés avec le coquillier (*Cakile maritima* Scop.), plante annuelle des plages sablonneuses du nord, vantée quelquefois comme diurétique (voir *Muḫaṣṣaṣ* XI 172 en bas). *Mullāḥ* est un nom arabe qui désigne des plantes salines très différentes [1], ici peut-être le pourpier de mer (*Atriplex halimus* L., Chénopodiées), qui porte aussi le nom de *qāqullā*. Les noms *šaršar*, *šarāšir*, etc. se trouvent chez Freytag (II 411), mais sans identification, ainsi que *kāšir* (Freyt. IV 38). *Rawās* (non pas *rawāš*) est chez IB (1070) un nom de l'ache d'eau (*karafs al-mā'*, *Sium latifolium* L., Ombellifères) que nous avons vu plus haut au n° 196. Nous y avons trouvé aussi le nom de *karnūniš* qui est expliqué par Renaud-Colin (*Tuḥfa* 337) comme dérivé d'un pluriel roman *acriones* (ce qui est confirmé par notre manuscrit) et comme équivalent du cresson de fontaine (*Nasturtium officinale* L., Crucifères). La lecture de Dozy (I 30) et Simonet (3) *agriokárdamon* n'est pas confirmée. Parmi les noms espagnols *biliḫta* provient du bas-latin *plecta*, en castillan moderne *pelosilla* (Simonet 439); *mardanīla* est peut-être à rapprocher de *murtilla* (Simonet 366) et *šārtila* de *šartil*, en bas-latin *sertula*, pour une guirlande (Simonet 585). *Ped de lobo* est vieux castillan pour «pied de loup» [2].

326. *Qulb*. Lithosperme.

Ce sont des semences blanches, dures comme des pierres, et pour cela on les appelle «semences de pierre» et c'est στόμαχος (*stómakhos*).

[Diosc. III 141; Sérap. 324; IB 1823; Issa 110_{10}; Loew 297.]

---

[1] Mais *Muḫaṣṣaṣ* (XI 175, l. 13) dit que la plante porte ce nom à cause de sa couleur de sel et non pas à cause de son goût salin.

[2] La lecture de ce nom, qui est, dans notre manuscrit, mutilé et dépourvu de points diacritiques, m'aurait été impossible sans l'obligeance de MM. Renaud et Colin qui ont bien voulu me communiquer un passage y relatif du manuscrit de l'*Umda* appartenant à M. Colin, où l'auteur anonyme cite le nom *baḍilubā* d'après le célèbre Abu'l-Qāsim az-Zahrāwī. En castillan moderne, *pata de lobo* («patte de loup») est un des noms des *Orchis* (Botica 992).

Qulb ou *ḥabb al-qulb* est le nom arabe des graines dures et blanches de l'«herbe aux perles» (*Lithospermum officinale* L., Borraginacées), plante européenne des montagnes. Ces semences passaient pour pouvoir dissoudre les calculs vésicaux; c'est pourquoi la plante porte aussi en arabe le nom de *kāsir al-ḥaǧar* («casse-pierre»; voir I B 1873). Le nom grec de notre texte *isṭūmāḫūs* = *στόμαχος* — probablement faute du copiste pour *isṭāḫūs* = *στάχυς* (*stákhys*) — est une erreur de l'auteur. Le nom grec des graines est *λιθόσπερμον* (*lithóspermon*). Chez Simonet (393), nous trouvons encore deux noms latins du lithosperme qui ont passé dans la langue arabe : *muštiya* (*mustela?*) et *šaïšafrāǧa* (*saxifraga*).

327. *Qanbīl.* Kamala.

C'est une terre qu'on trouve aux Indes où elle existe au-dessous des sables, et d'où elle est importée. On dit que c'est la terre avec laquelle on prépare le vin artificiel de miel et qui est appelée *ad-dādī*.

[Sérap. 303; I B 1842; Issa 114,; Loew II 26 et suiv.; Dymock III 296-301.]

La poudre de kamala est une poussière rouge qui recouvre les fruits de la plante tropicale «rottlère des teinturiers» (*Rottlera tinctoria* Roxb. ou *Mallotus philippinensis* Müll. Arg., Euphorbiacées) et qu'on en détache en brassant les fruits dans un panier et en les frottant avec les mains. Cette poudre est formée de glandes saillantes, capitées, presque sessiles et de poils étoilés, qui ont un contenu résineux de couleur rouge-jaunâtre. La poudre contient jusqu'à 80 o/o de terre et de débris de feuilles et de tiges. Pour cette raison elle a été considérée par les auteurs arabes comme une terre ou une manne qui tombe dans le Yémen et aux Indes. En réalité, cette poudre est connue depuis très longtemps aux Indes Orientales, où elle portait le nom de *kampila* ou *kampilla* (Dymock) [1] dont sont dérivés les noms arabe *qanbīl* et européen *kamala*. On a confondu ce *qanbīl* avec *wars* (poudre tinctoriale de *Flemmingia rhodocarpa* Bak.; voir plus haut au n° 123) [2] et ici Maïmonide le confond avec *dāḏī*, le lichen comestible (*Lecanora esculenta* Ev.; voir plus haut aux n°s 86 et 96). Le *kamala* sert de purgatif et d'anthelminthique.

328. *Qātil abīhi.* Arbousier.

C'est *al-qaḏlab* et on l'appelle en grec ancien *qāmāriyūn;* c'est le même qu'on appelle *abārīqūn* et c'est *mānāqūlī* [*fol. 97 r°*]. Il est très connu, parmi tous les médecins du Maghrib, que ce remède est le fruit comestible que le

---

[1] Du sanscrit *kapila* (Chopra 338). Voir aussi Sir George Watt, *The Commercial Products of India*, London 1908, p. 755-757.

[2] Un autre nom arabe de *kamala* est *wars hindī*.

peuple appelle «suc pour les ours» (*ʿaṣīr ād-dubb*) et que les Berbères appellent *asāsra*. C'est un fruit qui ressemble à la mûre quant à son volume et à sa grosseur, mais il est plus rouge que la jujube (*al-ʿunnāb*); la tendreté de sa substance est celle de la prune; elle n'a pas de pépins.

[Théophr. III 16; Diosc. I 122; Sérap. 252; IB 1553, 1729 et 1807; ʿAbd ar-Razzāq 515 et 751; Issa 19_{4}; Loew I 591 et suiv.]

La plante en question est l'arbousier (*Arbutus Unedo* L., Éricacées) ou «arbre aux fraises». Le nom de l'arbre en grec était κόμαρος (*kómaros*), celui du fruit, une belle baie sphérique, μεμαίκυλον (*memaíkylon*). *Abāriqūn* est peut-être une mutilation du nom *aǧdarhān* qui désigne en Syrie *Arbutus Andrachne* L. L'autre nom arabe est presque toujours écrit *quṭlub*. On mange le fruit de cet arbre. Sa racine était employée comme astringent et tonique. Le nom berbère est donné par ʿAbd ar-Razzāq et *Tuḥfa* (97) sous la forme *asāsnū* ou *sāsnū* que Renaud et Colin ont entendu encore de nos jours au Maroc (à Rabat). Le nom arabe *qātil abīhi* («meurtrier de son père») provient de ce que ses fruits ne se dessèchent pas avant la sortie d'une nouvelle poussée de la plante (IB 1729).

329. *Qaṣab aḏ-ḏarīra.* Faux acore.

C'est *al-qalamās* (κάλαμος *kálamos*), *al-qamḥa* et le «roseau persan» (*al-qaṣab al-fārisī*). Les auteurs récents ont constaté que l'acore vient des pays étrangers, de Perse, et non des Indes. Et puisque les gens le demandaient beaucoup d'un autre endroit que du pays de sa provenance, c'est-à-dire des Indes, et ne le demandaient pas du pays de sa production, il manquait dans cette région et on croyait qu'il manquait dans son pays d'origine.

[Théophr. IX 7; Diosc. I 18; Sérap. 248; IB 1799; *Tuḥfa* 349; ʿAbd ar-Razzāq 756; Issa 5_{6} et 176_{4}; Loew I 692-694; Dymock III 569-571; Ducros 189.]

Le nom arabe *qaṣab aḏ-ḏarīra* signifie «roseau à parfum» et correspond au κάλαμος εὐώδης (*kálamos euôdês*) de Théophraste et κάλαμος ἀρωματικός (*kálamos arômatikós*) de Dioscoride. L'identification de la drogue a donné lieu aux plus grandes difficultés, et les botanistes européens ont discuté cette question depuis le XVIe siècle (voir les commentaires de Berendes 25 f. et 44 f.). Dans le Proche-Orient, les droguistes confondent toujours *qaṣab aḏ-ḏarīra* avec *waǧǧ*, l'acore vrai (*Acorus Calamus* L., voir au n° 125). Des botanistes éminents, comme Ascherson, ont voulu voir dans *kálamos* et *qaṣab aḏ-ḏarīra*, identifié avec קני בסם *qĕnē bōsim* de la Bible, une Gentianacée : *Swertia Chirata* Ham. Ce n'est que depuis 1906 que Stapf paraît avoir trouvé la plante et la drogue dans «l'herbe à l'huile de Rusa»

(*Andropogon* ou *Cymbopogon Martini* Roxb., Graminées)[1], dont on extrait deux sortes d'essences de Rusa : l'essence de *Palmerose* et l'essence de *Sofia*. Nous avons vu plus haut qu'on vend dans les bazars du Caire le rhizome de l'acore vrai, à tort, sous le nom de *qaṣab ad-darīra*. Il faudrait lui réserver l'autre nom de *'irq ēkar* qui est dérivé d'*ákoros*. En médecine, le faux acore était employé comme stimulant, carminatif et antispasmodique, et il est encore en usage dans l'Inde anglaise contre les rhumatismes et les névralgies. Au sujet du nom arabe *qamḥa* ou mieux *qumḥa*, voir plus bas au n° 336 (*qummuḥān*).

330. *Qarāsiyā.* Cerise, ici sorbe.

C'est une espèce (de fruit) qui ressemble à la prune mais elle est plus petite, de goût acide, répandue en Égypte et en Syrie. Ce n'est pas *ḥabb al-mulūk* («grains des rois») ni une de ses espèces, comme l'ont pensé plusieurs auteurs.

[Théophr. III 2-15; Diosc. I 120; IB 1749; *Tuḥfa* 334 et 436; 'Abd ar-Razzāq 737; Issa 148,8 et 151,8; Loew III 169-175.]

Qarāsiyā ou *qarāṣiyā* est la forme arabe du nom grec κεράσια (*kerásia*). Il désigne la cerise, le fruit du cerisier, mais ici le fruit du sorbier domestique ou cormier (*Pirus Sorbus* Gaertn.), qui est répandu en Syrie. Le cerisier ne croît pas aujourd'hui en Égypte où son fruit est importé de Syrie, de Chypre, de l'Anatolie, etc. Le nom *ḥabb al-mulūk* est donné dans le Maghrib aussi bien à la cerise qu'au fruit du sébestier (*Cordia myxa* L.) qui croît en Égypte où souvent il est pris pour une cerise jaune. Voir *Tuḥfa* (254) et le commentaire de Renaud-Colin; comparer aussi plus haut notre n° 264 (*sabastān*). Il faut noter, en outre, qu'Ibn 'Awwām (I 316) désigne sous le nom de «cerise égyptienne» (*qarāṣiyā miṣriyya*) une petite espèce de prune. Dozy donne pour le fruit du cormier le synonyme arabe-égyptien *ḫawḫ ad-dubb* («pêche de l'ours») et le synonyme arabe *maṣ'a*. Le premier signifie chez Issa (114,3) le fruit de la mandragore. Voir plus bas le n° 372 (*šarāsiyā*).

331. *Qaṭaf.* Arroche.

C'est *as-sarmaq* et l'on dit aussi *as-sarmaǧ*. C'est ce qu'on appelle le «légume des Grecs» (*baqlat ar-Rūm*) et le «légume doré» (*al-baqla aḏ-ḏahabiyya*) et en latin *būlaš*.

Quant à la plante [*fol. 98 r°*] que les Arabes appellent *as-sa'dān*, elle est une de ses espèces.

---

[1] Voir sur cette plante et ses produits : Sir George Watt, *The Commercial Products of India*, London 1908, p. 451.

[Théophr. VII 1-5; Diosc. II 119; Sérap. 105; IB 1810; *Tuḥfa* 363; ʿAbd ar-Razzāq 141, 761 et 820; Issa 27_{14}; Loew I 344 et suiv.; Ibn ʿAwwām II 153 et suiv.]

Qaṭaf est le nom arabe, *sarmak* le nom persan (Vullers I 98 et II 286) de l'arroche des jardins (*Atriplex hortensis* L., Chénopodiacées), plante potagère connue aux fruits de laquelle on attribue des qualités laxatives. On l'appelle aussi en arabe *isfānāḫ rūmī* («épinard grec»), etc. Le nom arabe «légume doré» est la traduction du mot grec χρυσολάχανον (*khrysolákhanon*, Pseudo-Diosc. II 119). Je crois pouvoir expliquer le nom «latin» *būlaš* par l'espagnol *pollo* ou *polluelo* (Botica 965) qui désigne une Chénopodiacée parente de l'arroche : la salicorne herbacée (*Salicornia herbacea* L.), connue en Égypte sous le nom de *qurēs*. Quant au nom *saʿdān*, il désigne, selon Issa (124_{12}) et Loew (III 190), une plante totalement différente des Chénopodiacées, la Rosacée *Neurada procumbens* L., plante épineuse du désert. Maïmonide l'a peut-être rapprochée des Chénopodiacées parce que beaucoup de ces dernières sont des plantes salines du désert. Voir aussi *Muḫaṣṣaṣ* XI (155 au milieu), où l'on voit la description du *saʿdān* qui serait voisin du *quṭb* (*qaṭaf?*).

332. *Qarʿ*. Citrouille, courge.

C'est *ad-dubbā'*, et le peuple d'Égypte le connaît sous le nom d'*al-yaqṭīn; al-yaqṭīn* est *al-fašaǧ*. C'est tout ce qui ne s'élève pas sur une tige et qui est parfaitement rond ou à peu près rond, comme la coloquinte (*al-ḥanẓal*), le melon (*al-biṭṭīḫ*), la courge (*al-qarʿ*) et des fruits semblables; tout cela est appelé *al-yaqṭīn*.

[Théophr. VII 1-5; Diosc. II 134; Sérap. 58 et 239; IB 1752; *Tuḥfa* 116 et 347; ʿAbd ar-Razzāq 242; Issa 62_{13-14} et 104_{5}; Loew I 542-548; Ibn ʿAwwām II 226-235 [1].]

Renaud-Colin ont discuté la question de l'identification des noms *qarʿ*, *dubbā'* et *yaqṭīn*. Ibn ʿAwwām distingue sous le nom de *qarʿ* et *yaqṭīn* quatre espèces de courges rondes ou longues, où l'on peut reconnaître le potiron, la citrouille, la calebasse, etc. Il décrit aussi la culture de ces cucurbitacées en s'appuyant sur plusieurs auteurs anciens. Quant au nom générique *yaqṭīn*, il désigne, comme l'expose Maïmonide en conformité avec les dictionnaires arabes, les Cucurbitacées et d'autres plantes à tiges rampantes. C'est pourquoi je crois que le mot *yaqṭīn*, qui n'est pas arabe, a été emprunté à l'hébreu ou à l'araméen, car la racine du verbe קָטֹן *qāṭōn* se trouve dans plusieurs langues sémitiques (assyrien : *qaṭānu*) [2] et a le sens «être petit, insignifiant». Au point de vue botanique, *qarʿ* et *dubbā'*

---

[1] Il faut ajouter à la bibliographie l'étude détaillée des Cucurbitacées arabes par J. J. Clément-Mullet, *Études sur les noms arabes de diverses familles de végétaux*, dans *Journal asiatique*, 6e série, t. XV, 1870, p. 90-122.

[2] Voir par exemple Gesenius, *Hebräisches und aramäisches Handwörterbuch* (Leipzig) s. v.

peuvent désigner *Cucurbita maxima* Duch. (potiron), *C. Pepo* L. (giraumon) et *Lagenaria vulgaris* Ser. (calebasse). Pour les différentes espèces de *qar'* voir Issa. Le nom que j'ai rendu par *fašağ* est de lecture incertaine, parce qu'il manque de points diacritiques. *Fašağ* est le nom arabe d'une plante grimpante épineuse (*Smilax bona nox* L., Liliacées), selon I B 1683. Voir aussi les n°s 54, 98, 292 et 388 de ce glossaire.

333. *Qanṭūryūn.* Centaurée.

Il y en a deux espèces, une petite et une grande.

La petite est celle que le peuple du Maghrib appelle *buqūl al-ḥayyāt* (« légumes des serpents ») ainsi que *quṣṣat al-ḥayya* (« houpette de serpent »), et en espagnol *ğantūriya* (*cintoria*, Simonet 162). Les Arabes l'appellent *al-'ašūr* et les Grecs l'appellent aussi *ağīliya* [1]; son nom grec ancien est *qanṭūriyūn* [2] (κενταύρειον *kentaúreion*).

Quant à la grande espèce, c'est celle que les Maghrébins appellent *mukaināsat Quraīš* (« le petit balai de Quraïš »).

[Théophr. VII 9,5 etc.; Diosc. III 6-7; I B 1839-1840; 'Abd ar-Razzāq 78, 735-736; *Tuḥfa* 333; Issa 44_{15} et 78_{2}; Loew I 405 et suiv. et I 652.]

La petite centaurée des Grecs et des Arabes était très probablement *Erythraea Centaurium* Pers. (Gentianacées); la grande, ou centaurée officinale, *Centaurea Centaurium* L. (Composées). Les noms arabes de ces plantes sont pour la plupart bien connus et mentionnés par les dictionnaires, sauf *'ašūr* dont la lecture est incertaine. Pour *mukaīnasat Quraīš*, on trouve chez Dozy (II 493), d'après Ibn Biklarīš, le nom *miknasa qurašiyya* qui a le même sens (« balai quraïšite »). Pour expliquer le nom « grec » *ağīliya* اجيليه je propose la lecture *ağiāna* اجيانه qui correspond à l'espagnol *aciano*, nom du bleuet [*Centaurea cyanus* L.] (Botica 224) [3]. Le nom grec moderne γῆς χολή (*gês kholé*) = « fiel de terre » (Langkavel, p. 47) n'est pas exclu.

334. *Qardamānā.* Cumin bâtard.

On dit aussi *qarṭamānā*. C'est le carvi grec (*al-karāwiyyā ar-rūmiyya*); c'est une espèce sauvage de celle-ci, comme nous l'avons mentionné à la lettre *kāf*.

---

[1] On penserait ici plutôt à une mutilation du nom berbère ارجاقن وارجيقنه (*arğīqna* ou *arğāqnu*), cité par I B 49 et 'Abd ar-Razzāq 78. Voir commentaire.

[2] Dans le texte une erreur de copiste : *šaṭūriyūn* (σατύριον) au lieu de *qanṭūriyūn*.

[3] Simonet (267) a trouvé chez Ibn Biklāriš la lecture *ḥiliya* حيليه, qu'il explique comme dérivée du latin *fellea* (« la fielleuse ») à cause du goût amer du suc de la centaurée; elle est appelée en castillan moderne *hiel de tierra* (« fiel de terre »).

[Diosc. III 61; Sérap. 100; IB 1747; *Tuḥfa* 340; ʿAbd ar-Razzāq 745; Issa 104₄; Loew III 439 et suiv.; Ibn ʿAwwām II 244; Ducros 179.]

Les herboristes arabes, traduisant les auteurs grecs, ont confondu κάρδαμον (*kardamon*), καρδάμωμον (*kardámômon*) et κύμινον ἄγριον (*kýminon ágrion*) et ont donné au cumin sauvage ou bâtard (*Lagœcia cuminoides* L., Ombellifères) le nom grec syrianisé *qardamānā*. Ducros donne à tort ce dernier nom au cresson des prés (*Cardamine pratensis* L. Crucifères), dont on vend le fruit dans les bazars du Caire sous le nom de *ḥurf eẕ-ẓarīf*[1]. Voir plus haut au n° 195 (*karāwiyā*).

335. *Qasṭal.* Châtaigne.

C'est *qasṭāniya* (*castaña*) et *aš-šāh-ballūt.*

[Théophr. III 2-IV 8; Diosc. I 106; Sérap. 474; IB 339 et 1270; *Tuḥfa* 452; ʿAbd ar-Razzāq 183 et 981; Issa 43₃; Loew III 612-615.]

Qasṭal est une forme arabe du grec καστανία (*kastanía*). Dans le Maghrib, on écrit *qusṭāl*. Le nom *šāh-ballūṭ* est persan-arabe et a la signification «gland royal» par analogie avec le grec Διὸς βάλανος (*Diós bálanos* = «gland de Jupiter»). *Castaña* est le nom espagnol (du latin *castanea*) dont, les formes arabes sont variées (Simonet 110 et suiv.). C'est le fruit du châtaignier (*Castanea vulgaris* Lam. ou *C. vesca* Gaertn., Fagacées) qui ne croît que dans les régions septentrionales du monde arabe. Le nom populaire de la châtaigne (importée d'Europe) en Égypte est *abū farwa* («doublée de fourrure»), à cause du revêtement doublé de duvet du tégument séminal.

336. *Qummuḥān.* Faux acore et divers.

C'est *aḏ-ḏarīra.*

Voir la bibliographie au n° 329 (*qaṣab aḏ-ḏarīra*).

Qummuḥān, *qummaḥān* et *qumḥa* sont, selon *Lisān* (III 400), trois noms arabes qui peuvent désigner le faux acore (*qaṣab aḏ-ḏarīra*), comme l'indique Maïmonide; en outre, le safran (*zaʿfarān*), le rouge d'Andrinople (*wars*) et un arome (*ṭib*). Parmi les dictionnaires européens, Freyt. (III 495) traduit *qummaḥān* par *Crocus*, Dozy (II 403) par «acore».

337. *Qaïṣūm.* Aurone.

C'est une espèce d'armoise (*šīḥ*) d'odeur aromatique. C'est lui qu'on appelle le «cure-dent du berger» (*miswāk ar-rāʿī*), en grec ancien ἀβρότονον

---

[1] D'après Hooker et Field (p. 97), la drogue vendue en Perse sous le nom de *qardamānā* est le *Chaerophyllum sp.* (Ombellifères).

(*abrótonon*) et en espagnol *šarrīn;* les Arabes [*fol. 98 v°*] l'appellent *ʿubaīṭārān.*

[Théophr. VI 1-7; Diosc. III 24; Sérap. 107; IB 1861 et 1510; ʿAbd ar-Razzāq 675 et 771; Issa 21_{10}; Loew I 379-384; Ibn ʿAwwām I 46; Dozy I 753; Simonet 585.]

Qaīṣum est le nom arabe du grec ἀβρότονον (*abrótonon*). Dioscoride distingue un *abrótonon* mâle et un *abr.* femelle, et les Arabes l'ont imité en créant un *qaīṣūm ḏakar* et *q. inṯā.* On a identifié le premier avec l'« aurone mâle » (herbe royale, citronnelle, *Artemisia Abrotanum* L.), l'autre avec l'« aurone femelle » (petite citronnelle, *Santolina Chamaecyparissus* L.), toutes deux de la famille des Composées. Le nom *miswāk ar-rāʿī* se trouve chez IB (2131) pour *Levisticum* ou *Lepidium.* Il me semble qu'il y a ici une erreur de copiste et qu'il faudrait lire *ḥabaq ar-rāʿī* (« basilic du berger »), nom générique arabe du genre *Artemisia.* Le nom « arabe » *ʿubaīṭarān* (chez les Bédouins *buʿaīṭarān* ou *baʿēterān*) est sans doute une transformation du grec *abrótonon.* Le nom « espagnol » *šarrīn* est (Dozy I 753, Simonet 585) la transcription du castillan *sarrilla*, nom générique des thyms et menthes.

En Syrie, les noms *qaiṣūm ǧabali* et *buʿaīṭarān* désignent aujourd'hui *Achillea fragrantissima* Sch. Bip. (Post II 48). En Égypte, *baʿēterān* est *Artemisia judaica* L. (Schweinf. 53).

338. *Qusṭ.* Costus.

C'est *al-bustaǧ.*

[Théophr. IX 7,3; Diosc. I 16; IB 1785; *Tuḥfa* 350; ʿAbd ar-Razzāq 484 et 757; Issa 58_{15}; Loew I 391-393; Dymock II 296-303; Ducros 185.]

Qusṭ est la forme arabe du nom grec κόστος (*kóstos*) qui provient du sanscrit *kuṣṭha* (Laufer 584); en araméen כושטא *kūštā.* Dioscoride distingue trois espèces : une indienne, une arabique et une syrienne. Le nom *Costus* a été donné par les botanistes du XVIe siècle à une espèce de Zingibéracées. Aujourd'hui, on identifie le *kóstos* des Grecs et le *qusṭ* des Arabes avec une Composée indienne, *Aucklandia Costus* Falc. (ou *Saussurea Lappa* Clarke), dont la racine poussant dans les montagnes de Cachemire était importée par les Arabes dans les pays méditerranéens [1]. Le Costus indien et « arabique » sont donc la même drogue, tandis qu'on identifie le Costus syrien avec l'aunée [*Inula Helenium* L.] (Issa 99_{4}). Les droguistes du Caire vendent sous le nom de *qusṭ hindī* des gros fragments d'une racine blanche ou grisâtre que Ducros a identifiée avec celle de *Saussurea hypoleuca* Spr. Son odeur aromatique rappelle celle de l'œillet. On l'emploie en fumigations, comme expectorant et antiasthmatique. Quant au nom *bustaǧ*, c'est la forme arabe du nom persan *bustak* qui a tout simplement le sens d'« encens » (aussi « résine », etc., Vullers I 239).

---

[1] Selon Sir George Watt (*The Commercial Products of India*, London 1908, p. 980) la récolte de la racine de *Saussurea Lappa* est un monopole d'état dans le Cachemire; c'est le gouvernement qui vend ce produit à l'étranger ou à des entrepreneurs privés.

339. *Qina.* Galbanum.

C'est la résine de l'herbe qui est appelée en Espagne *al-baštanāqa* (*pastinaca*). On appelle aussi cette résine *ʿasal al-qina* («miel de galbanum») et *al-bārzad*[1].

[Théophr. IX 7, 3; Diosc. III 83; Sérap. 120; IB 1841; *Tuḥfa* 353; Issa 82_{11}; Loew III 455-457; Ducros 191.]

Qina ou mieux *qinna* est le nom arabe de la gomme-résine appelée χαλβάνη (*khalbáné*) par les Grecs. Ce dernier nom est sémitique (hébreu-biblique : חלבנה *ḥelbĕna;* syriaque חלבניתא *ḥalbĕnīṯā*, c'est-à-dire «laiteuse»). C'est la résine de plusieurs espèces de *Ferula* (Ombellifères), surtout de *Ferula galbaniflua* Boiss. et Buhse, de *F. rubricaulis* Boiss., *F. Schair* Barsz., etc. La plupart de ces plantes croissent en Perse centrale et orientale, en Afghanistan, etc., d'où elles étaient importées en Syrie et en Palestine. *Bārzad* est le nom persan de la résine qui forme des masses brunâtres ou verdâtres qu'on vend dans les bazars du Caire sous le nom de *qanna-wašaq*[2] pour des fumigations antiasthmatiques. *Pastinaca* des Latins, *pastenaga* des Espagnols (Simonet 430) était le nom générique de plusieurs Ombellifères (*Daucus*, *Peucedanum*, etc.) qui ne fournissent que du latex, mais pas de gomme-résine ressemblant au galbanum.

340. *Qurrat al-ʿaïn.* Berle.

C'est aussi *ǧirǧir al-mā'* («cresson d'eau»). C'est *karafs al-mā'* («céleri d'eau») et en espagnol *qunāla* (*cunilla*).

[Diosc. II 127; IB 1751; *Tuḥfa* 337; ʿAbd ar-Razzāq 433 et 752; Issa 170_{11}; Loew I 510.]

Le nom arabe *qurrat al-ʿaïn* signifie «fraîcheur de l'œil» et est l'équivalent du σίον (*sion*) de Dioscoride qu'on a identifié avec l'Ombellifère *Sium latifolium* L. (berle, ache d'eau). Selon IB (656), on a confondu depuis le moyen âge cette plante avec *gernūneš* (= cresson de fontaine, *Nasturtium off.* L., Crucifères) à laquelle on a appliqué aussi les autres noms arabes. Voir plus haut n° 162 (*ḥurf*) et la discussion de Renaud-Colin dans *Tuḥfa*. Quant au nom espagnol, il est défiguré dans les éditions d'IB (*qatāla*). Chez Maïmonide, nous trouvons le terme exact qui correspond, selon Simonet (146) d'après Ibn Biklāriš, au nom castillan *cunilla;* il désigne en effet notre plante, l'ache aquatique. Elle était en usage comme résolutif, mais n'est plus employée en médecine à l'époque actuelle.

---

[1] Dans le texte *al-bāzard*, erreur de copiste.

[2] Ne pas confondre avec *wašaq* = gomme-ammoniaque (voir notre n° 124).

341. *Qiṭrān.* Goudron.

C'est une huile qu'on extrait du cèdre (*aš-šarbīn*) qu'on appelle dans le Maghrib *šabīn* (sapin).

[Théophr. IX 1, 2; Diosc. I 77; Sérap. 25, 321 et 470; IB 1317; *Tuḥfa* 352 et 458; ʿAbd ar-Razzāq 954; Issa 43_{14}; Loew III 30 et suiv.]

Qiṭrān ou *qaṭrān* (de la racine arabe *q. ṭ. r.* = «dégoutter») est le goudron végétal obtenu par la distillation du bois de différentes Conifères. Maïmonide cite le cèdre (*šarbīn*), mais il peut s'agir aussi de l'oxycèdre (*Juniperus Oxycedrus* L.) ou du cyprès (par exemple *Cupressus horizontalis* Gord.), qui est appelé *šarbīn* en Syrie encore aujourd'hui. Par contre, le nom arabe-espagnol *šabīn* ou *šabbīn* (*sapino*) désigne des sapins et pins (*Abies pectinata* Dec. et *Pinus Picea* L., Simonet 571)[1]. La question épineuse des différentes espèces d'huile de cèdre et de goudron a été discutée par Renaud-Colin dans *Tuḥfa* 150 et autres endroits.

342. *Qalīmiyā.* Cadmie.

On dit aussi *iqlīmiyā* et *qadmiyā*. C'est la scorie (*al-ḫabaṯ*, l'impureté) de tous les corps en fusion.

[Diosc. V 74; IB 1826; *Tuḥfa* 354; ʿAbd ar-Razzāq 47.]

Le nom arabe est la corruption du grec καδμεία (*kadmeía*) passé probablement par le syriaque (voir Brockelm., *Lex.* 668 *b*). Maïmonide, comme certains auteurs arabes plus récents (Dāwūd et ʿAbd ar-Razzāq), prend le mot *qalīmiyā* dans un sens très large, tout en excluant la cadmie naturelle qui contient du zinc, du fer, de l'arsenic, etc. Les cadmies artificielles sont des oxydes de zinc, d'arsenic, etc., sublimés dans les fourneaux ou se formant à la surface des masses en fusion. Ils étaient en usage, dans l'ancienne médecine, surtout comme constituants de collyres secs.

343. *Qiṯṯā'.* Concombre, melon, courge.

C'est dans le langage des Arabes *as-sawāf*. Son espèce ronde est appelée . . .[2]; *al-faqqūs* est son espèce longue.

[Sérap. 58 et 106; IB 1739, *Tuḥfa* 347; ʿAbd ar-Razzāq 741; Issa 61_{17} et 62_{5}; Loew I 530-537; Ibn ʿAwwām II 205-221.]

---

[1] Il ne faut pas confondre ce nom avec *šabīna* qui désigne *Juniperus Sabina* L. (Simonet 572).

[2] Ce nom manque par la faute du copiste. Voir notre commentaire.

Qiṯṯā' est un nom sémitique (assyrien : *qiššu*, hébreu-michnique : קשות *qiššūt*) qui désigne surtout le concombre, mais aussi d'autres Cucurbitacées. Comme l'ont fait remarquer Renaud et Colin dans *Tuḥfa*, la synonymie des Cucurbitacées chez les Grecs et les Arabes est compliquée et non encore suffisamment éclaircie. En Égypte, les noms *qiṯṯā'* et *faqqūs* ou *faqqūṣ* désignent aujourd'hui des variétés du melon (*Cucumis Melo* L. var. *Chate* Naud.) et *faqqūs* en particulier une forme longue et courbe à peau cannelée. Le nom arabe *sawāf* pour «concombre» est attesté par le *Qāmūs* (d'après Freyt. II 377). Le nom de l'espèce ronde peut être *'aggūr* ou *'abdillāwī*, mais ce n'est pas certain, car *'aggūr* est aujourd'hui un melon pointu. *Cucumis Melo* var. *Chate* fut cultivé dans l'Égypte ancienne (Loew d'après Schweinf.). Voir plus haut notre n° 292 (*'alqam*) et plus bas le n° 388 (*ḫiyār*).

344. *Qunābarā.* Incertain.

C'est la plante qui est appelée en persan *barġast* et en arabe *ġumlūl;* on dit que c'est *al-usturġāz.*

[I B 1838; Issa 144.]

Le nom *qunābarā* est d'origine syriaque et provient sans doute du grec (Brockelm. 675 *b*). L'équivalent arabe *ġumlūl* (chez I B *qumlūl* et *tumlūl*, corruptions?) est certifié par le *Qāmūs* (Freyt. III 502). Le nom persan *barġast* (Vullers I 222) désigne un légume ressemblant à l'épinard. Tout cela est incertain, aussi bien que l'identification par Sontheimer de *qunābarā* avec la dentelaire (*Plumbago europaea* L.). En Syrie, le nom de *qunnābarā* ou *qunnaibrā* est donné au *Lepidium Draba* L., Crucifères (Post I 106). S'il en était ainsi au moyen âge, pourquoi les Arabes n'ont-ils pas identifié *qunābarā* avec δράβη (*drábê*) de Diosc. (II 157)? L'identification avec *usturġāz* est erronée : c'est le nom de la racine d'Asafoetida. Ghāf. ms. (fol. 62 *b*) dit à ce sujet : «*Asqlīnās* (lire *asklépias*). C'est une plante que nous avons mentionnée et discutée plus haut. Ḥunaïn l'a appelée dans le (sa traduction du) livre de Galien sur les simples *qunābirā*. Mais *al-qunābirā* est quelque chose de différent. J'ai vu *qunābirā* dans plusieurs livres et je pense qu'il y a là dedans une erreur, car la description d'*al-qunābirā* est très loin de celle d'*asklépias*». Plus loin (fol. 102 *a*), Ghāf. dit : «*Barġašt* en persan; c'est *al-qunābirā* en latin et en persan *al-ġumlūl*». Le nom «latin» ou espagnol rappelle le castillan *cambronera* qui désigne cependant une Rhamnacée. Le nom *ġumlūl* est purement arabe et se trouve aussi bien dans *Lisān* (XIV 21, l. 5; cité d'après Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī) que dans *Tāǧ* (VIII 51, l. 1 et suiv.).

345. *Qalī.* Cendres alcalines.

C'est l'«alun de carthame» (*šabb al-'uṣfur*) et l'«alun des cordonniers» (*šabb al-asākifa*); on l'appelle aussi *aš-šarbarār*. Nous avons déjà mentionné que c'est le résidu de la combustion de la soude végétale (*al-ġāsūl*).

[Diosc. V 119; Ghāf. 76; Sérap. 515; I B 87 et 1828; *Tuḥfa* 341; ʿAbd ar-Razzāq 35; Issa 1616; Loew I 645 et suiv.]

Qalli, *qali* ou *qili* est un nom arabe qui désigne les cendres des plantes alcalines. Le mot français *alcali* et le nom allemand *kalium* viennent de *qali*. Les principales plantes dont se servent encore aujourd'hui les Bédouins pour extraire le *qali* sont la salicorne (*Salicornia fruticosa* L., «corail de mer»), *Suæda frut.* Forsk. et la soude (*Salsola Kali* L.). C'est un produit qui remplaçait et qui remplace encore le savon chez les habitants du désert.

Le nom *šarbarār* (mutilé peut-être par le copiste?) semble être l'espagnol *sabonera*, nom d'une plante halophyte d'Alicante [1].

Voir notre n° 24 (*ušnān*).

346. *Qatt.* Luzerne.

C'est ce qu'on appelle *as-safsaf* et *al-faṣfaṣa* et *ʿalaf ad-dawābb* («fourrage des bêtes de somme») et *al-qaḍb*. Celle qui reste verte est appelée *ar-raṭba* («la fraîche») et son nom en espagnol est *yarba da-mūla* (*yerba de mula*), ce qui veut dire «herbe de mule» (*ʿušbat al-baġla*).

[Théophr. VIII 7,7; Diosc. II 147; Sérap. 18; I B 1684 et 1738; *Tuḥfa* 359; ʿAbd ar-Razzāq 2 et 612; Issa 1164; Loew II 463-465; Ibn ʿAwwām II 126 et suiv.]

C'est la luzerne (*Medicago sativa* L., Légumineuses), plante fourragère bien connue. C'est l'équivalent du grec Μηδική (*Médiké*), nom donné parce que la plante vint aux Grecs de Perse (Hehn p. 306). Les noms arabes *safsaf* et *faṣfaṣa* (ou *fiṣfiṣa*) sont dérivés du persan *aspa-astī* («fourrage de cheval») [2] par l'intermédiaire du syriaque (ܦܣܦܝܣܬܐ *fasfisētā*, Géoponiques). Le nom espagnol *yerba de mula* se trouve chez Simonet (614). Le nom espagnol moderne de la luzerne est *alfalfa*, dérivé de l'arabe *al-nafal* (nom de la luzerne sauvage *Medicago ciliaris* Hook.). Voir aussi le chapitre suivant (347 : *qurṭ*) qui se rapporte à une autre Légumineuse fourragère voisine de la luzerne. Elle porte aussi les noms arabes *qatt* et *ʿalaf*. La graine de la luzerne était dans l'ancien temps un remède astringent.

---

[1] Voir l'important article *Soda* de A. Steiger et J. J. Hess, dans *Vox Romanica* II (Zurich et Leipzig 1937), p. 53-76.

[2] Ce nom se trouve aussi en assyrien : *aspastu* G. Conteneau, *Drogues de Canaan, d'Amurru et jardins botaniques*, dans *Mélanges syriens offerts à M. R. Dussaud*, p. 14.

347. *Qurṭ.* Trèfle alexandrin.

C'est la plante très connue [*fol. 99 r°*] en Égypte qu'on donne comme fourrage aux bêtes de somme et qui est appelée *aš-šabdar;* on l'appelle aussi *al-barsīm.*

[Sérap. 190; IB 1759; ʿAbd ar-Razzāq 710 et 782; Issa $182_{,5}$; Loew II 474; Ibn ʿAwwām II 127 et suiv.; Ducros 18.]

Cette plante est le trèfle alexandrin (*Trifolium alexandrinum* L., Légumineuses) qui fournit le fourrage des bêtes de somme en Égypte pendant l'hiver. Le nom usité en Égypte est *barsīm* ou *birsīm* [1]. *Šabdar* est la forme arabe du nom persan *šabdar,* nom générique des trèfles ou Trifoliées (Steingass 731). La graine arrondie ou réniforme rougeâtre du *barsīm baladī* («b. indigène») est vendue dans les bazars du Caire comme fortifiant et tonique (Ducros).

348. *Qinnab.* Chanvre.

C'est *aš-šahrānağ;* on dit aussi *šahdānağ al-barr* («chanvre sauvage»); c'est *ḥabb as-samna* («graine pour engraisser», ou «graine de graisse»).

[Diosc. III 148; IB 1845; *Tuḥfa* 444; Issa 38_{6-7}; Loew I 255-263; Ducros 71.]

Le nom *qinnab* provient du grec κάννᾰβις (*kánnabis*) et désigne le chanvre (*Cannabis sativa* L., Ulmacées-Cannabinées). Le nom persan est *šāh-dāna* («graine de roi»), et tous les deux noms désignent en effet la semence du chanvre enfermée dans le fruit (chènevis). Les médecins arabes n'ont pas souvent parlé de l'effet enivrant de la résine de la variété indienne femelle de *Cannabis sativa* [2]. En Égypte, la graine du chanvre cultivé est vendue par les droguistes sous le nom de *ḥabb at-ṭil,* comme nourrissant et fortifiant. On en extrait l'huile de chanvre. La résine (*ḥašīš,* «herbe») est clandestinement introduite comme stupéfiant pour être fumée avec le tabac ou consommée dans des électuaires (*manzūl*). Une lutte acharnée se livre constamment entre les autorités et les contrebandiers qui font le commerce illicite de cette drogue.

349. *Quṭn.* Coton.

C'est *al-ʿuṭb* et *al-kursuf.*

---

[1] Ce nom est probablement d'origine copte ⲃⲉⲣⲥⲓⲙ. Voir G. P. Sobhy dans *Bull. de l'Inst. d'Égypte,* XX (1938), p. 12.

[2] Voir à ce sujet mon article «*ḥashīsh*» dans le supplément de l'*Encyclopédie de l'Islam.*

[Sérap. 269; IB 1808; Issa 894; Loew II 235-242.]

Quṭn est le nom arabe qui a passé dans les langues européennes sous les formes *coton*, *cotton*, *kattun*, etc. C'est le cotonnier (*Gossypium herbaceum* L., Malvacées) et son produit, le coton. Le nom arabe *'uṭb* désigne quelque chose de moelleux. Quant au nom *kursuf*, je suis de l'avis de Loew (II 236); c'est-à-dire qu'il provient en dernière analyse du sanscrit *karpāsa* qui a passé aussi dans l'hébreu-biblique (כרפס *karpas* = «étoffe de coton, cotonnade»). IB fournit encore une demi-douzaine de noms du coton dont la discussion dépasserait le cadre de ce court commentaire. En médecine, le coton a servi aux Arabes, comme chez nous, de matériel de pansement. Voir aussi Laufer (p. 490 et suiv. et 574).

CHAPITRE DU *RĀ'*.

350. *Rībās.* Rhubarbe-groseille et groseille.

C'est ce qu'on appelle en espagnol *ašṭiyālla*.

[Sérap. 418; IB 1072; 'Abd ar-Razzāq 803; Issa 155,, et 156,6; Loew I 357 et suiv.]

Rībās est considéré comme la forme arabe d'un nom persan *rēvās*, *rīwās*, *rīwīz*, *rīwīǧ*, *rīwāǧ*, etc. (voir Vullers II 88, 99 et 100). Ce nom désigne surtout la rhubarbe-groseille (*Rheum Ribes* Gronov., Polygonacées), ainsi que la groseille et le groseillier (*Ribes rubrum* L., Saxifragacées). Ici, comme chez Ibn al-Baīṭār, il s'agit probablement de la rhubarbe-groseille, drogue dont l'usage a disparu. Quant au nom espagnol, il se trouve chez Simonet (4) sous la forme *aǧṭiyālla* (*achethiella*), dérivée du latin *acetosella* (en castillan *acetosilla* et *acederilla*), qui désigne des oseilles (*Rumex* et *Oxalis*). J'admets volontiers la suggestion de M. Renaud qu'ici le goût aigrelet de la groseille lui aurait fait appliquer le même adjectif qu'à l'oseille.

351. *Rāziyānaǧ.* Fenouil.

C'est ce que les Égyptiens appellent *aš-šamār*, mais le Maghrib l'appelle *al-bisbās*. Son nom grec est μάραθον (*márathon*).

[Théophr. VI 1-2, etc.; Diosc. III 70; Sérap. 408; IB 1019; *Tuḥfa* 358; 'Abd ar-Razzāq 186 et 775; Issa 84,,; Loew III 460-465; Ibn 'Awwām II 250 et suiv.; Ducros 136.]

Le nom *rāziyānaǧ* est la forme arabe du persan *rāziyāna* ou *rāziyām* (Vullers II 5) qui désigne le fenouil ou aneth doux et ses espèces (*Foeniculum vulgare* Mill., *F. capillaceum* Gill., *F. dulce* Bauh., etc., Ombellifères). Le nom *šamār* est encore en usage en

Égypte. Il est ancien sémitique (assyrien : *šamrānu*, *šimru;* hébreu : שמאר *šummār;* araméen : *šummārā;* arabe-syrien : *šamra*, *šōmar*, etc.). Le nom *bisbās* pour fenouil s'est conservé dans le Maghrib, tandis qu'il désigne dans le monde arabe oriental le macis. Le nom grec μάραθον (*márathon*) a été estropié au moyen âge latin en *marathron*. Les fruits du fenouil ont eu de tout temps la réputation d'être un puissant carminatif.

352. *Rātinağ*. Résine.

On dit aussi *rāṭīnā* (ῥητίνη *rhétinê*). C'est la résine que les Maghrébins appellent *rağīna* (*resina*) et les Égyptiens *qulfūniyā* (colophane). C'est ce qu'on appelle (aussi) *zaft al-ǧaḏāwā*. C'est la résine du pin mâle (*aṣ-ṣanawbar aḏ-ḏakar*) ou du térébinthe sec (*aḍ-ḍarw al-yābis*). Par contre, la résine, qu'on appelle en grec ancien κολοφωνία (*kolophônía*), est la résine du petit pin (*tannūb*) et ce n'est pas *al-qulfūniyā*.

[Diosc. I 71; IB 1021, 1417, 1581; *Tuḥfa* 357; ʿAbd ar-Razzāq 779 et 787; Loew III 42; Ducros 190.]

Rātinağ est la forme arabe-persane du mot grec ῥητίνη (*rhétinê* = «résine»). On a désigné sous ce nom surtout des résines de pin; mais il y a eu de tout temps, chez les Grecs comme chez les Arabes, une certaine confusion quant à l'application du nom *rhétinê* qui était quelquefois un nom générique. *Qalafūniyā* est encore de nos jours chez les Égyptiens le nom de différentes espèces de résines, mais surtout celui de la résine de térébinthe (Ducros). Selon Renaud-Colin, ce même nom s'applique au Maroc au résidu sec de la résine, après distillation. Je ne peux pas expliquer le nom *zaft* (ou *zift*) *al-ǧaḏāwā* (ou *ʿaḏārā* «poix des vierges ou jeunes garçons» ou *qaḏārā* «des prostituées»?) qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Parmi les noms d'arbres, *ṣanawbar ḏakar* désigne probablement *Pinus orientalis* Link. (voir plus haut notre chapitre 317, *ṣanawbar*), *ḍarw yābis* une espèce de térébinthe et *tannūb* le faux sapin (*Picea excelsa* Link.) ou une autre Conifère à petits cônes. Le nom de la colophane des Grecs est dérivé de la ville Ionienne Colophon sur la côte de l'Asie Mineure, d'où la résine fut importée en Grèce (Diosc.). Il est probable que cette colophane était le résidu de la térébenthine de Chio distillée. De nos jours, on extrait la colophane de la térébenthine, surtout aux environs de Bordeaux, dans les Landes de Gascogne, des écoulements oléo-résineux obtenus par l'incision des troncs de *Pinus Pineaster* Sol.

353. *Rāsin* (*sic*). Grande-aunée.

C'est le «gingembre de Syrie» (*az-zanǧabīl aš-šāmī*).

[Théophr. IX 11, 1; Diosc. I 28; Sérap. 280; IB 1017; *Tuḥfa* 356; ʿAbd ar-Razzāq 230, 303, 470 et 802; Issa 994; Loew I 421-424; Ducros 155; Ibn ʿAwwām II 303-305.]

La vocalisation en usage du nom est *rāsan;* c'est un nom persan qui désigne la grande-aunée (*Inula Helenium* L., Composées). Son nom grec est chez Théophraste πάνακες Χειρώνειον (*pánakés Cheirôneion*), chez Dioscoride Ἑλένιον (*Helénion*). Cette drogue est la portion souterraine épaisse et charnue de la tige (pas de la racine comme le prétend Ducros). Elle est aromatique, tonique et stimulante. La plante croît dans toute l'Europe centrale et méridionale et en Asie centrale et occidentale. En Égypte, les droguistes vendent la tige séchée, brune et ridée, sous le nom de *ʿirq el ganāḥ*. Elle est recommandée par Ibn ʿAwwām comme remède contre la strangurie.

354. *Raʿʿād.* Silure électrique.

C'est le poisson engourdissant bien connu en Égypte; c'est le «scorpion aquatique» (*ʿaqrab al-mā'*).

[Diosc. II 15; Sérap. 403; IB 1047; ʿAbd ar-Razzāq 804.]

Dioscoride a décrit sous le nom de νάρκη (*nárké*) un poisson électrique marin qui a la propriété d'engourdir. Pline (IX) le décrit sous le nom de *torpedo* et énumère ses différents usages en médecine (XXXII). C'est la torpille électrique de la Méditerranée (*Torpedo Narce* Risso). Le poisson égyptien, dont parle ici Maïmonide, est le silure électrique du Nil (*Malapterurus electricus* Lacépède). Le nom arabe *raʿʿād* («le tonnant») est indistinctement appliqué à tous les poissons électriques. Le malaptérure est également appelé en Égypte *raʿʿāš* («trembleur»), et au Soudan *barrāda* (Malouf 156). L'égyptien ad-Damīrī paraît avoir omis ce poisson égyptien dans sa grande zoologie. Par contre, Kōhēn le mentionne deux fois : d'abord (p. 129, l. 14) sous les noms de *raʿʿād* ou *ḥūt Mūsā* («poisson de Moïse», nom réservé aujourd'hui à la sole et à d'autres Pleuronectides de la Méditerranée). Un peu plus loin (p. 139, l. 17) Kōhēn dit : «*ʿAqrab al-mā'* (le «scorpion d'eau»). C'est *ar-raʿʿād* et *ḥūt Mūsā*. Si tu le prends dans la main tu trembles et es engourdi jusqu'à ce que tu jettes le poisson, et tu guéris. Exalté soit le Créateur qui ne crée rien qui soit dépourvu d'utilité ou de nocivité! On croirait que la nocivité n'est pas indispensable, mais on en a besoin pour le traitement». Par conséquent, le traitement «électrique» de certaines affections au moyen de ce poisson était en vogue au XIIIe siècle. Dans l'antiquité (Galien, Diosc.) et en Perse (Ibn Sīnā I 432), on appliquait la raie électrique sur la tête pour guérir la céphalalgie et l'épilepsie, et l'huile dans laquelle on avait fait bouillir la raie électrique était employée contre les rhumatismes. Aujourd'hui, on ne fait plus usage de cet animal en médecine.

355. *Raṭa.* Noix de bonduc.

C'est la «noisette indienne» (*al-bunduq al-hindī*). C'est ce qu'on appelle *aṭmaṭ*.

[IB 358 et 1028; Ghāf. 102; Issa 35_{16}; Dymock I 496-499.]

Raṭa est la forme arabe du nom persan *rata* ou *ritta* (Vullers II 22), qui désigne la noix de bonduc ou la graine de *Caesalpinia* (*Guilandina*) *Bonducella* Flem. (Légumineuses). Je suppose que le nom persan provient de l'indien : c'est en hindoustani *riṯhā* qui, lui, désigne une drogue ressemblant quelque peu à la noix de bonduc : le fruit du savonnier (*Sapindus trifoliatus* L., Sapindacées). Le *Caesalpinia Bonducella* ou cniquier bonduc est un arbre indien qui est connu aujourd'hui sur les côtes de tous les pays tropicaux. Les semences («yeux de bourrique») du fruit épineux sont brunes[1] et contiennent de la résine, du tanin et un principe amer. Elles étaient fort en usage aux Indes Anglaises (Honigb. 282 et suiv.) contre les affections de la rate et faisaient même partie de la pharmacopée anglo-indienne. Dans les bazars du Caire, Ducros (p. 137) a trouvé sous le nom de *bunduq hindī* des noisettes! Je ne saurais expliquer le nom *aṭmaṭ* qui est probablement d'origine sanscritique; il désigne, d'après Laufer (581), les graines du lotus indien (*Nelumbium speciosum*).

356. *Rāzāqī.* Huile de jasmin.

C'est l'huile du jasmin (*al-yāsimīn*); c'est ce qu'on appelle dans le Maghrib *az-zanbaq*.

[Sérap. 290 et 530; IB 895, 916, 1024 et 1129; *Tuḥfa* 138; ʿAbd ar-Razzāq 295 et 421; Issa 101_{11} et 109_{2}; Loew II 160 et suiv.]

Le nom arabe *rāzaqī* ou *rāziqī* peut désigner une espèce de petit raisin, le lis blanc, le jasmin et l'huile qu'on en tire (voir IB aux quatre endroits et Dozy I 524). *Zanbaq*, forme arabe du nom persan *zanba*, a également la signification «lis blanc» et «jasmin». Ici Maïmonide dit clairement qu'il veut parler de l'huile de jasmin (tirée de *Jasminum officinale* L. ou de *J. Sambac* Aitch., Oléacées). IB (1129) dit que c'est l'huile de sésame dans laquelle on a confit (les fleurs) du jasmin. Les anciens ne connaissaient pas l'huile de jasmin; les passages y relatifs, dans l'ouvrage de Dioscoride, sont apocryphes.

---

[1] Les semences d'une espèce parente *Cæsalpinia Bonduc* Roxb. (une variété?) sont grises. Voir G. Watt, *The Commercial Products of India* (London 1908), p. 191.

357. *Rawsaḫtağ.* Cuivre brûlé.

C'est le cuivre brûlé (*an-nuḥās al-muḥraq*) que le peuple du Maghrib appelle *ḥadīd al-ḥarqūṣ*.

[Diosc. V 76; IB 1071 et 2217; ʿAbd ar-Razzāq 383 et 778.]

Rawsaḫtağ est la forme arabe du nom persan *rō-suḫta* ou *rōy-suḫta* («cuivre calciné ou brûlé», Vullers II 74) et la traduction du grec χαλκὸς κεκαυμένος (*khalkós kekauménos*). *Ḥarqūṣ* ou *ḥalqūṣ*, qui était (d'après Dozy I 317) dans le Maghrib le nom du cuivre calciné, dérive également du grec χαλκός (*khalkós*). *Ḥadīd* paraît désigner ici le «mordant» du cuivre brûlé. Cette substance jouait, chez les Grecs aussi bien que chez les Arabes, un grand rôle dans la composition de certains collyres secs contre le trachome et les taies cornéennes des yeux. Leclerc (ʿAbd ar-Razzāq 778) a observé l'emploi médical de ce sulfure de cuivre impur en Algérie.

CHAPITRE DU *ŠĪN*.

[*fol. 99 v°*]

358. *Šāhtirağ.* Fumeterre.

C'est la «coriandre du renard» (*kazburat aṯ-ṯaʿlab*) et on dit aussi la «coriandre sauvage» (*al-kazbur al-barrī*) et en espagnol *ğinšīla* (*cenicilla*). C'est *qulintruāla* (*culiantrolo*); son nom grec est γιγγίδιον (*gingídion*) et κάπνος (*kápnos*).

[Diosc. IV 109; Sérap 452; IB 1264; *Tuḥfa* 440; ʿAbd ar-Razzāq 942; Issa 85_7; Loew I 651; Ibn ʿAwwām II 313.]

Šāhtirağ ou *šāhtarağ* sont des formes arabes du persan *šāh-tara* ou *šāh-tarra* (Vullers II 394) qui a le sens de «roi des légumes» et désigne le fumeterre («fiel de terre, pied de géline», *Fumaria officinalis* L., Fumariacées). Les noms espagnols se trouvent expliqués chez Simonet (158 et 146) : *cenicilla* est le nom castillan pour certaines plantes parasites; *culantrillo* le diminutif castillan moderne de *culantro* (coriandre). *Kápnos* («fumée») est en effet le nom grec du fumeterre; mais *gingidion* est celui de la carotte gummifère (*Daucus Gingidium* L., Ombellifères). Il y a ici erreur de la part de l'auteur, peut-être confusion avec *šiṭarağ*, nom de la grande passerage (*Lepidium latifolium* L., Crucifères. Voir plus bas au n° 367). *Fumaria off.* était utilisé au moyen âge contre les maladies du tube digestif. La plante et les fruits sont encore aujourd'hui en usage aux Indes et en Afghanistan comme laxatif et diurétique (Hooper et Field, p. 121).

359. *Šaqāyiq.* Anémone.

C'est *šaqāyiq an-Nuʿmān* et *aš-šāqir*. C'est ce que les Berbères appellent *ṭākard*, et son nom grec est ἀνεμώνη (*anemônê*). Il y en a une espèce cultivée et une aux fleurs blanches.

[Théophr. VI 8 et VII 7; Diosc. II 176; Sérap. 277; IB 1329; *Tuḥfa* 441; ʿAbd ar-Razzāq 106 et 941; Issa 176; Loew III 118 et suiv.; Ducros 135.]

Les orientalistes ne sont pas d'accord sur la désignation arabe de cette plante qui est pour la plupart l'anémone couleur de sang (*Anemone coronaria* L., Renonculacées), abondante en Syrie et en Palestine. Les uns font dériver le nom arabe *Nuʿmān* du grec *anemônê*, les autres, au contraire, attribuent au nom grec une origine arabe. Les uns traduisent *šaqāyiq* (ou *šaqāʾiq*) *an-Nuʿmān* par «les sœurs du roi Nuʿmān», les autres (Lagarde, Casanova) par «les plaies saignantes d'Adonis» (voir Renaud-Colin dans *Tuḥfa*). Le nom berbère a été estropié par la faute d'un copiste; il doit être lu *tikūk* (*Tuḥfa*)[1]. Le suc de la plante et sa décoction sont encore en usage comme collyre contre les taies cornéennes et la cataracte. La fleur desséchée est en vente chez les droguistes du Caire (Ducros).

360. *Šāh-šubrum.* Petit basilic.

On dit aussi *šāh-šafram*. C'est une espèce de basilic (*ḥabaq*) à petites feuilles, et c'est lui qui est connu comme «basilic de Kirmān» (*al-ḥabaq al-kirmāni*).

[Sérap. 454; IB 1268; *Tuḥfa* 443; ʿAbd ar-Razzāq 970; Issa 126₁₀; Loew II 81 et suiv.; Ducros 112.]

Šāh-šubrum, *šāh-šafram*, etc. sont des transformations arabes du nom persan *šāh-asparaǧm* شاه اسپرغم (transformé lui-même en néo-persan en *šāh-isparam*, *šāh-isfaram*, etc., Vullers II 393) qui a le sens de «roi des plantes odoriférantes». Il désignait à l'origine le grand basilic (*Ocimum Basilicum* L., Labiées); la traduction de ce nom persan en grec a fourni le nom βασιλικόν (*basilikón*, «le royal»), qui ne se rencontre que chez les médecins byzantins (Aetius, VIe siècle, et Siméon Seth, XIe siècle). Chez les Arabes, il désigne, comme le dit Maïmonide, une espèce de basilic à petites feuilles, probablement surtout *Ocimum minimum* L. qui porte aussi le nom *ḍawmarān* ou *ḍaïmarān*. Kirmān est une vaste province de la Perse méridionale. Je n'ai pas trouvé le petit basilic chez les droguistes du Caire.

---

[1] Trabut (*Répertoire des noms indigènes des plantes* etc., Alger 1935, p. 105) applique le nom *tikoukt* à la petite centaurée (*Erythræa Centaurium* Pers.).

361. *Saqāqil.* Sécacul et autres.

C'est ce qu'on appelle en espagnol *qunīla;* on dit aussi *šaǧmīla*. Dans certains pays on l'appelle la «carotte sauvage» (*al-ǧazar al-barrī*).

[Sérap. 449; IB 1330; *Tuḥfa* 445; ʿAbd ar-Razzāq 946; Issa 135_{47}; Loew III 450.]

L'origine du nom *šaqāqil* (ou *šaqāqul*) n'est pas claire. Les formes anciennes, qu'on rencontre en syriaque (*ḥasqīqalā* חשקיקלא) et en arabe (*ḥasqāqul* et *šašqāqul*), parlent en faveur d'une origine persane. Ce nom désigne des plantes ombellifères à racine comestible. On a donné le nom arabe à *Pastinaca Schekakul* Russ. (synonyme *P. dissecta* Vent.) et à *Malabaila Sekakul* Russ. D'autres plaident en faveur d'*Eryngium campestre* L. (panicaut) qui portait en Égypte le nom *šēqāqul* encore au XVIIIe siècle (Forskål). Le nom arabe *ǧazar barrī* («carotte sauvage») désigne aussi bien la bette (*Beta vulgaris* L.) que des espèces de carottes et l'aneth sauvage (*Meum*) ainsi que d'autres ombellifères.

Quant aux noms espagnols, le premier correspond peut-être au castillan *cunilla* (Simonet 146), du grec κονίλη (*konílē*); le deuxième est (d'après une communication de M. Renaud) une mauvaise lecture pour *šaḥmālla* (Simonet 575 *xahamiella*), nom d'origine obscure.

362. *Sukāʿā.* Chardon acanthe et autres.

C'est l'«aiguille du berger» (*ibrat ar-rāʿī*) et le «musc du piquant» (*misk al-ḥidda*), ainsi que l'«aiguille du moine» (*ibrat ar-rāhib*), l'«épine étrangère» (*aš-šawka al-barrāniyya*), *al-karīʿa* et *al-kunǧur;* on dit aussi *al-kunkur*. En berbère c'est *tāfrūt*.

[Théophr. VI 4, 3; Diosc. III 12; Ghāf 26; Sérap. 477; IB 1335; *Tuḥfa* 457; ʿAbd ar-Razzāq 104; Issa 128_{6}; Loew I 445.]

Le nom arabe *šukāʿā* (ou *šukāʿī*) désigne différentes espèces de chardons. D'après Issa, ce serait la chardonette sauvage ou chardon acanthe (*Onopordum Acanthium* L., Composées). *Kunkur* et *kunǧur* sont des noms persans arabisés qui désignent l'artichaut (*Cynara Scolymus* L., Composées), tandis que *ibrat ar-rāʿī* et *ibrat ar-rāhib* sont des noms du géranium; *Tāfrūt* est, d'après une communication personnelle de M. Renaud, un nom berbère qui ne désigne pas les chardons mais le glaïeul. Cependant, Trabut (*Répertoire des noms indigènes des plantes*, etc. Alger 1935, p. 57) donne *tafrout* comme nom d'un chardon, *Carduncellus pinnatus*.

363. *Sabaṭ.* Aneth.

C'est *as-sanūt* et *as-samāl*. C'est ce qu'on appelle en berbère *aslīlī*.

[Théophr. VII 1-6; Diosc. III 58; Sérap. 523; IB 1275; *Tuḥfa* 453; ʿAbd ar-Razzāq 949; Issa 17_{10}; Loew III 466 et suiv.; Ibn ʿAwwām II 312 et suiv.]

Šabaṭ est la forme vulgaire du nom arabe *šibiṭ* ou *šibiṭṭ* (aussi *šibitt*) qui désigne l'aneth («fenouil puant»), *Anethum graveolens* Bench et Hook., Ombellifères. Ce nom est ancien sémitique (assyrien : *šibittu*, araméen : שיביתא *šibiṭā*, hébreu-michnique : שבת *šēbet*). Le nom arabe *sanūt* ou *sannūt* pour aneth est confirmé par le *Qāmūs*, selon Freyt. II 362; il désigne en même temps deux autres Ombellifères à graine comestible : le fenouil (Freyt. *ibid.*) et le cumin (Issa 62_{18}). *Samāl* est peut-être une corruption causée par un copiste. Le Dr Renaud propose *as-sasāl* = séséli, tandis que je penserais plutôt à *bisbās*, nom qui désigne dans le Maghrib plusieurs Ombellifères parentes du fenouil. Le nom berbère *aslīlī* est exactement rendu (Renaud).

364. *Saǧarat Maryam.* Cyclamen et divers.

C'est ce qu'on appelle *faqlāmīnus* (κυκλάμινος *kykláminos*, cyclamen), et c'est *qālibsīt*. Ce n'est point *baḫūr Maryam*, comme [*fol. 180 r°*] le pensent beaucoup de médecins.

[Théophr. IX 9; Diosc. II 164-165; Sérap. 520; IB 354, 1307, 2051; *Tuḥfa* 1, 25, 62, 89, 233 et 304; ʿAbd ar-Razzāq 5 et 53; Issa 63_{12}, 15_{6}, 48_{6}, 63_{11} et 115_{11}; Loew I 288 et III 77; Ducros 153.]

Šaǧarat Maryam («arbre de Marie») est un nom arabe commun à plusieurs plantes, *Cyclamen*, *Parthenium*, *Vitex*, *Cachrys*, etc. Nous avons vu plus haut (au n° 55) que le nom *buḫūr* (ou *baḫūr*) *Maryam* («encens de Marie») désigne également plusieurs plantes et surtout le léonure. Maïmonide veut désigner, ici et au n° 55, par le nom de *šaǧarat Maryam* le cyclamen (*Cyclamen europaeum* L., Primulacées) qui est, cependant, appelé par d'autres auteurs arabes *baḫūr Maryam*. Sa racine porte le nom syriaque ערטניתא *ʿarṭanīṭā*. Le tubercule du léonure (*Leontice Leontopetalum* L. Berberidacées) ressemble à celui du cyclamen; c'est pourquoi les rhizomes et les plantes ont été souvent confondus par les droguistes. Dans les bazars du Caire, on vend les deux rhizomes sous le nom de *raqaf* (Ascherson) [1].

Qālibsīt est certainement un nom mutilé par un copiste, peut-être غاليوبسيس (*Galeopsis*) au lieu de فالبسيت. Cependant le nom Galeopsis n'est pas à sa place dans ce paragraphe.

---

[1] *Zeitschr. des Deutsch. Palästinavereins*, XII, p. 155.

365. *Sūnīz.* Nigelle.

C'est *aš-šamīṯ*, *aš-šaibarṭar*, *aš-šašmar* et le «cumin noir» (*al-kammūn al-aswad*); on l'appelle aussi la «graine noire» (*al-ḥabba as-sawdā'*).

[Diosc. III 79; Sérap. 521; IB 1351; *Tuḥfa* 454; 'Abd ar-Razzāq 362 et 948; Issa 1253; Loew III 120-123; Ducros 203.]

Šūnīz est un nom persan (Vullers II 482) transformé quelquefois en arabe en *šīnīz* [1]. Il désigne la nigelle cultivée ou graine noire (*Nigella sativa* L., Renonculacées), plante cultivée en Orient pour ses semences («cumin noir») qui étaient connues des Grecs sous le nom de μελάνθιον *melánthion*, des Hébreux sous celui de קצח *qeṣaḥ*. Il est étrange que Maïmonide n'ait pas mentionné le nom le plus usité en Égypte : *ḥabbat al-baraka* = «graine de bénédiction», parce qu'on la donne aux femmes après l'accouchement et comme fortifiant. Les trois premiers noms de notre article ont été estropiés par les copistes. Je reconnais dans *aš-šamīṯ* le *ximente* de Simonet (596); il faut lire en castillan *simiente maura* (= negra), «semence noire». Le mot mutilé *šaibarṭar* a peut-être la même signification. Le troisième nom se lit probablement *šišm* ou *šišmaq*, nom populaire égyptien, dérivé du persan *čašm* («œil») et commun aux semences noires de la nigelle et de *Cassia Absus* L. (Légumineuses).

366. *Subrum.* Euphorbe.

Nous avons expliqué qu'elle appartient aux plantes à latex (*al-yuttū'āt*) et son nom en espagnol est *laḫtarwāla* [2], ce qui signifie «la laiteuse» (*al-labaniyya*). Son nom en berbère est *tānāġat* et son nom grec *qālīqūn*.

[Diosc. IV 165; Sérap. 456; IB 1276; *Tuḥfa* 449; 'Abd ar-Razzāq 951; Issa 806; Loew I 605.]

Šubrum est la vocalisation arabe du nom persan *šibram* qui désigne *Euphorbia Pithyusa* L., euphorbe à latex irritant, évacuant et hydragogue, et des genres voisins. Voir plus haut notre n° 178. Le nom hispanique mutilé doit être lu *laḫtaīruwāla*, en latin *lactariola*, en catalan moderne *lleterola* (Simonet 290) = «petite laiteuse», en arabe *lubaīna*. Le nom berbère est rendu par Ibn al-Gazzār *tānāġat* (Dozy I 140). Le nom grec قاليقون est probablement une mutilation de فاراليون (παράλιον *parálion*), autre nom de πιτύουσα *pityousa*, ou de فافليون *fāfliyūn* (πέπλιον *péplion*), nom donné par Dioscoride (IV 168) pour *Euphorbia Peplis* L. On penserait aussi au nom latin-hispanique *calcarium* قلقريون pour une euphorbe de l'espèce *šubrum* (Simonet 74).

---

[1] On rencontre, en plus, le synonyme *sānūǧ* (langue populaire du Maghrib).

[2] Dans le texte *baḫtarwāla*, mutilation du nom par le copiste.

367. *Siṭarağ.* Dentelaire et passerage.

C'est *al-ʿuṣṣāb* et en espagnol *bališa*. C'est ce qu'on appelle *aʿras* et *asrīs* ainsi que λεπίδιον (*lepídion*).

[Diosc. II 174; Sérap. 460; IB 1369; *Tuḥfa* 442; ʿAbd ar-Razzāq 672 et 943; Issa 107₁₂ et 144₁; Loew I 505 et suiv. et III 68 et suiv.; Dymock II 329-340.]

Le nom *šiṭarağ* a été identifié par la plupart des auteurs arabes avec le *lepidion* des Grecs, et par les botanistes modernes avec la passerage (*Lepidium latifolium* L., Crucifères). Plusieurs (Vullers, Dozy, Loew) ont confondu ce nom avec *šāḥṭirağ* (fumeterre, voir plus haut le n° 358). Cependant Freyt. (II 423) a déjà expliqué, suivant le *Qāmūs*, que le nom *šiṭarağ* provient de l'indien *čiṭrağ*. Nous trouvons en effet chez Dymock que le nom sanscrit *čiṭraka* désigne différentes espèces de dentelaires indiennes (*Plumbago rosea* L., *P. zeylanica* L., etc.). Ce nom a dû passer en arabe par l'intermédiaire du persan. Il a été ensuite transféré à la passerage qui partage aussi plusieurs noms arabes (*ʿuṣṣāb*, *ğawz ar-ruʿyān* et *ḫāmisa*) avec la dentelaire (*Plumbago europæa* L.). Notons enfin que le nom espagnol *bališa* (Simonet 29) est conservé en castillan moderne (*velesa* et *belesa*, Botica 1111) comme nom de la dentelaire. Les deux noms sans article arabe, *aʿras* et *asrīs*, sont probablement aussi hispaniques, correspondant à *iberis* (*Lepidium Iberis*, Simonet 269)[1] ou peut-être à *hirsuta* (chez Simonet 271). Les racines de Plumbaginées sont encore en usage aux Indes contre toutes sortes de maladies. La passerage est tombée dans l'oubli; on ne la vend plus dans les bazars du Proche-Orient.

368. *Šabb.* Alun.

On l'appelle aussi le «vitriol blanc» (*az-zāğ al-abyaḍ*) et l'«alun humide du Yémen» (*aš-šabb ar-raṭib al-yamānī*). *Aš-šabb ad-dawr* est l'alun d'Égypte.

[Diosc. V 106; Sérap. 448; IB 1279; ʿAbd ar-Razzāq 962-964.]

Le nom arabe *šabb* (de la racine *š·b·b·* «allumer, flamber») désigne l'alun (sulfate double d'alumine et de potasse, ammoniaque, etc.). Il était bien connu des Grecs sous le nom de στυπτηρία (*styptéria*) et des anciens Égyptiens, puisqu'il se trouve en abondance à l'état brut dans les déserts de l'Égypte. Celui du Yémen avait la meilleure réputation chez les Arabes. Le nom *šabb dawr* désigne peut-être, à mon avis, un alun brut en forme de masses arrondies qu'on trouve en Égypte. On l'y emploie pour la confection de collyres

---

[1] Il faut donc lire ايريس au lieu de اعرس et اسريس. Mais notez bien que Kōhēn (p. 122, l. 6 en bas) a également la lecture *aʿras*.

secs. Kōhēn (p. 135, l. 5) a la lecture *šabb mudawwar* (« alun arrondi ») d'après Ibn Gulǧul qui explique qu'il s'agissait d'un alun blanc et rond importé de Tripolitaine en Espagne.

369. *Šāḏana.* Hématite.

On dit aussi *šāḏinaǧ*. C'est la « pierre de Tor » (*ḥaǧar aṭ-Ṭūr*) et la « pierre de sang » (*ḥaǧar ad-dam*).

[Diosc. V 126; Sérap 450; IB 1267; 'Abd ar-Razzāq 356; Ducros 132.]

Šāḏana, *šāḏina* et *šāḏinaǧ* sont des formes arabes du nom persan *šādana* (Vullers II 384) qui désigne l'hématite, αἱματίτης λίθος (*haïmatítês lithos*) des Grecs. *Ṭūr* ou *Ṭūr Sīnā'* est le nom arabe du Sinaï, d'où, en effet, venait l'hématite (un sesquioxyde de fer) depuis l'antiquité. Les anciens Égyptiens confectionnaient avec ce minerai des scarabées, des styles à collyre et des figurines. En médecine, on emploie encore l'hématite dans des onguents oculaires et à l'intérieur comme styptique contre les hémorragies.

370. *Šaǧarat al-kalab.* Alysse et divers.

C'est l'herbe qu'on appelle en espagnol *ǧamliǧ*.

[Diosc. III 91; Ghāf. 38; IB 1 et 1295; Issa 11$_{10}$; Loew I 468 et suiv., 473 et suiv.]

Le nom arabe *šaǧarat al-kalab* a le sens d'« herbe contre la rage, antirabique ». C'est la traduction du grec ἄλυσσον (*álysson*), plante décrite par Dioscoride, mais jusqu'à présent pas suffisamment identifiée. On a donné ce nom au genre *Alyssum* (Crucifères) et en particulier à *Alyssum saxatile* L. (alysse jaune). D'autres ont pensé à *Farsetia clypeata* R. Br. (Crucifères) ou à *Marrubium Alysson* L. (Labiées). Malheureusement, le nom hispanique *ǧamliǧ* ou *ǧamlōǧ* [1] n'est pas encore bien identifié. Freyt. (I 308) et Dozy (I 219) y voient la galéope (*Galeopsis* L., Labiées), suivant en cela les médecins arabes. Simonet (153) écrit *chamelocho*, suivant Ibn Ǧulǧul qui a été le premier à mentionner ce nom espagnol.

L'« herbe antirabique » ne se vend plus dans les bazars de l'Orient; son emploi est tombé dans l'oubli et on ne peut plus l'identifier.

---

[1] Dans notre texte, erreur : *ḥamliḥ;* chez les auteurs arabes quelquefois *ǧamlaǧ*, *ǧamlūǧ* et *ǧamlāǧ* (Freyt.).

Simonet (154) rapproche le nom *ǧamlōǧ* de χαμαίλυκος (*khamaílykos*) de Pseudo-Dioscoride (IV 60), nom d'une espèce de verveine.

371. *Sarāsiyā.* Cerise.

On dit aussi *ǧarāsiyā*. C'est le fruit connu au Maghrib sous le nom de «graine des rois» (*ḥabb al-mulūk*) et on l'appelle aussi *šāh-dawrān*.

[Diosc. I 113; Sérap. 441; IB 480 et 1749; *Tuḥfa* 334; ʿAbd ar-Razzāq 225 et 737; Issa 148_{18}; Loew III 169-175; Ibn ʿAwwām I 248-250.]

Les premiers noms sont transcrits du grec κερασία (*kerasía*) qui a passé en syriaque et en arabe sous la forme *qarāsiyā* et *qarāṣiyā*. *Ǧarāsiyā* est, d'après IB, la prononciation sicilienne; *šarāsiyā* d'après Simonet (160), la forme hispanique ancienne (en castillan moderne *cereza*). Ils désignent la cerise, fruit de *Prunus Cerasia* Br. (Rosacées). *Ḥabb al-mulūk* est au Maghrib le nom de la cerise, mais aussi des fruits du sébestier, du croton, de l'épurge et du curcas. *Šāh-dawrān* est un nom persan qui manque dans les dictionnaires [1]. Peut-être *šāh-dāna* («graine de roi») ou *šāh-wār* («digne du roi»)? Voir plus haut, le n° 330 (*qarāsiyā*).

372. *Šibriq.* Jonc, liseron, ononis.

C'est ce qu'on appelle en espagnol *yarba barnīya;* c'est le jonc (*al-asal*).

[Théophr. IV 12; Diosc. I 17; IB 1282; *Tuḥfa* 22; ʿAbd ar-Razzāq 85; Issa 56_{15} et 102_{9}.]

Le nom *šibriq* est arabe; sa signification est incertaine. Maïmonide l'identifie avec *asal*, nom arabe de plusieurs joncs (*Juncus acutus* L., *J. arabicus* Post, etc.), mais je pense que c'est par erreur, car Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī, dont l'article est entièrement conservé dans le *Muḫaṣṣaṣ* (XI 165 en bas), dit que cette plante *ressemble* au jonc. Il continue en disant que les *šabārīq* sont des plantes élancées ayant des feuilles rudes au toucher et un bois dur dont on fait des amulettes pour le bétail. Issa donne le nom de *šibriq* à un liseron (*Convolvulus Hystrix* V.). En effet, selon Fleischer (*Études sur le Supplément aux dictionnaires arabes de Dozy*, dans *Berichte der phil.-histor. Klasse der Kgl. Saechs. Gesellsch. der Wissensch.* III, Leipzig 1884, p. 2), Schweinfurth a trouvé en Palestine le nom *šibriq* pour *Ononis antiquorum* L. (Papilionacées), en Égypte pour *Convolvulus Hystrix*. Également Post (I 305 et II 203) a repéré le nom de *šibriq* ou *šibruq* en Palestine pour les deux plantes en question. Ce nom désigne donc, en tout cas, une plante armée de piquants. Je propose de lire le

---

[1] *Šādurwān* ou *šādirwān* est, selon Vullers (II 383), le nom persan d'un tapis ou rideau qui recouvre la porte du palais royal. *Sādurwān* ou *siāh-dawārān* est, chez Sérap. (429) et ʿAbd ar-Razzāq (838 et 862), une gomme qui fournit une matière colorante noire.

nom espagnol *yerba barrina* = « herbe-vrille » (Simonet 38) ce qui signifierait que la plante en question a des bouts pointus ou en tire-bouchon. Le mot castillan moderne pour « vrille » est *barrena*. En français, le petit liseron des champs (*Convolvulus arvensis* L.) porte également le nom de vrillée.

373. *Sabah.* Laiton.

C'est le cuivre jaune (*an-nuḥās al-aṣfar*). Il est appelé ainsi à cause de sa ressemblance avec l'or.

[Diosc. V 75; IB 1283; ʿAbd ar-Razzāq 965.]

Le laiton a été décrit par Dioscoride sous le nom générique de χαλκός (*khalkós*, « airain »). Il était très connu à l'époque arabe. IB l'appelle *šabahān*, nom qui, comme *šabah* ou *šibh*, signifie « ressemblance ». IB cite Ibn Ǧulǧul qui dit qu'on trouvait du laiton naturel dans le Khorassan (Perse Orientale) et qu'on faisait entrer sa limaille dans la composition de certains collyres.

374. *Šīr-amlaǧ.* Emblic confit.

C'est l'emblic [*fol. 100 v°*] confit.

[Sérap. 71 et 171; IB 145 et 1379; *Tuḥfa* 43 (et 126); ʿAbd ar-Razzāq 27; Issa 139_1; Loew I 607; Ducros 6; Dymock III 261-264.]

Šīr est le nom persan du lait; *amlaǧ* la forme arabe du nom persan *āmala* ou *āmula* (Laufer 581) qui provient du sanscrit *āmālaka* (Dymock) ou *amālaki* (Chopra 590). C'est le myrobalan emblic, fruit de *Phyllanthus Emblica* L. (Euphorbiacées). IB dit que *šīr-amlaǧ* était l'emblic macéré dans le lait. Mais *šīr* peut être aussi du vin ou un sirop. Les myrobalans emblics sont toujours en vente dans les bazars du Caire (Ducros) sous le nom d'*amleg*. Ils sont administrés contre les affections intestinales. Ce sont des fruits ressemblant à de petites prunes noirâtres. C'est une drogue orientale qui était inconnue des Grecs.

375. *Šahmānaǧ.* Aunée conyze.

C'est ce qu'on appelle en Égypte *al-barnūf*.

[Théophr. VI 1-2; Diosc. III 121; IB 264 et 1273; Issa 98_{18}; Loew I 423; Ducros 16.]

La forme usuelle du nom est *šāhbānaǧ*, du persan *šāh-bānag* = « fanfare du roi ». C'est l'aunée conyze (« herbe aux punaises », *Inula conyzoides* D. C., Composées) et des genres

voisins. Sous le nom κόνυζα (*kónyza*) les Grecs désignaient diverses espèces d'*Erigeron* (Composées) et *Inula britannica* L. La plante qui est appelée *barnūf* en Égypte a été identifiée par Schweinf. (54) avec *Inula Dioscoridis* Desf. [1]. Dans les bazars du Caire, les droguistes vendent sous le nom de *bernūf* les feuilles sèches que Ducros a déterminées comme *Conyza squarrosa* L. (synonyme : *Inula Conyza* D. C.). Elle est utilisée comme vulnéraire et sudorifique. Le nom *bernūf* paraît être d'origine copte [2].

376. *Šanǧār.* Orcanette.

C'est la «laitue d'âne» (*ḫass al-ḥimār*) et le «pied de pigeon» (*riǧl al-ḥamām*), plante connue.

[Théophr. VII 8-9; Diosc. IV 23; Sérap. 234; IB 1344; *Tuḥfa* 362; 'Abd ar-Razzāq 781; Issa 9,; Loew I 292-296; Ducros 109.]

Šanǧār est la forme arabe du nom persan *šangār* (ou *šangāl*, Vullers II 471) qui désigne l'orcanette (*Alkanna tinctoria* Tausch = *Anchusa tinctoria* L., Borraginacées). Son nom biblique est probablement חלמות *ḥallāmūt*, le nom grec ἄγχουσα (*ánkhousa*). En dehors des deux noms arabes indiqués par Maïmonide, il y en a beaucoup d'autres qu'on trouvera chez Issa. On vend dans les bazars du Caire l'écorce d'orcanette en morceaux sous le nom de *rigl el-ḥamām;* le peuple s'en sert comme remède contre les ulcères intestinaux et comme matière tinctoriale pour teindre en rouge (Ducros). Guigues (Sérap. 234) a entendu en Syrie comme nom vulgaire de l'orcanette *hawā ǧuwāni* (= «air intérieur»), à cause de sa texture fistuleuse.

377. *Sukk.* Arsenic ou mort-aux-rats végétale?

Ce nom est en usage pour la sciure d'un bois qu'on importe des Indes et qui tue les rats. Son nom très connu est «poison des rats» (*simm al-fār*).

[IB 1336; *Tuḥfa* 460; 'Abd ar-Razzāq 863 et 959; Dymock III 641; Ducros 84.]

Le nom arabe *šukk* ou *šakk* a été traduit par Leclerc et autres par «arsenic», parce que les auteurs arabes décrivent la drogue en question comme une poudre qui tue les rats.

---

[1] Elle est mentionnée aussi par Ramis (p. 190) comme une plante qui est répandue en Égypte dans les endroits humides.

[2] P. G. Sobhy, *Remains of Ancient Egyptian Medicine in Modern Domestic Treatment*, dans *Bull. de l'Inst. d'Ég.*, t. XX (Le Caire 1938), p. 12.

Synonymes arabes : *at-turāb al-hālik* la («terre qui tue») et *rahağ al-fār* («poudre des rats»). Mais aucun auteur arabe ne dit que c'est de l'arsenic (*zarniḫ*). Le *Qāmūs* (III 299) rapporte le passage suivant : «Šakk... est un remède qui tue les rats, importé du Khorassan, des mines d'argent; il est blanc et jaune.» Ceci parle en faveur de l'arsenic, d'autant plus que la Perse Orientale fournit jusqu'à nos jours de l'orpiment (sulfure jaune d'arsenic).

Kōhēn (p. 136, dernières lignes) dit : «... il y en a deux espèces, une blanche et une jaune. La bonne qualité est importée du Khorassan, d'après ar-Rāzī.» Dāwūd (I 423 et suiv.) donne parmi les noms de cette drogue le terme *al-mūksamūh* موكسموه [1], probablement une mutilation du persan *marg-i-mūš* مرك موش («poison des rats»). Il dit ensuite que *šukk* est un produit de mercure et de soufre de mauvaise qualité, gâté par le froid. Il serait préparé dans l'«île de Venise» et dans le Khorassan, et le produit blanc, solide et brillant serait le meilleur, le jaune mauvais. Il était employé contre les affections prurigineuses de la peau. Maïmonide est le seul à affirmer l'origine végétale du *šukk*. Cependant Dymock fournit un renseignement précieux : il dit que les livres médicaux indiens donnent le nom de *šuka* à une poudre blanche qui a des effets irritants sur la peau. Je vois ici l'origine du nom *šukk* qui a passé par le persan (Vullers II 437). Mais Dymock identifie la substance *šuka* avec la farine fossile (terre de diatomées), qu'on connaît en Égypte sous le nom de *ḥusn Yūsuf* («beauté de Joseph»); c'est une espèce de poudre à l'usage des femmes et non pas un poison. Il s'agit donc peut-être d'un mélange d'arsenic et de terre de diatomées.

378. *Šū'* [2]. Ben.

C'est l'«arbre du ben» (*šağarat al-bān*).

[Diosc. IV 157; Sérap. 197; IB 226 et 1354; *Tuḥfa* 382; 'Abd ar-Razzāq 165 et 327; Issa 120,20; Loew II 124; Ducros 70.]

L'arbre du ben appartient au genre *Moringa*, dans notre cas surtout *Moringa pterygosperma* Gaertn. («ben oléifère, ben myrepsique») et *Moringa aptera* Gaertn., la βάλανος μυρεψική (*bálanos myrepsiké*, *glans unguentaria*) des anciens. Les fruits de ces arbres sont vendus par les droguistes du Caire sous les noms de *ḥabb el-bān* ou de *ḥabba ğāliya* («graine précieuse»). Ils renferment une amande blanche très huileuse qui est mangée par les femmes qui veulent acquérir de l'embonpoint (Ducros).

---

[1] A un autre endroit (II 160), Dāwūd écrit ce nom *hārkasmūh* هاركسموه et *markasmūh* مركسموه.

[2] Dans le texte *šada'*, erreur de copiste. Chez Kōhēn (p. 136, l. 20), on trouve la mauvaise lecture *šūḥ* au lieu de *šū'*. Ce dernier nom est celui donné par Abū Ḥanīfa ad-Dīnawarī. On le rencontre aussi dans la poésie arabe ancienne.

CHAPITRE DU *TĀ'*.

379. *Turmus.* Lupin.

C'est *al-basīla* et *al-ǧarǧar*.

[Théophr. VIII 2-11; Diosc. II 109; Sérap. 494; I B 406; 'Abd ar-Razzāq 881; Issa 112_{13}; Loew II 453-463; Ducros 51; Ibn 'Awwām 97-99.]

Le nom grec θέρμος (*thérmos*) pour « lupin » est passé en égyptien (copte), en hébreu et en araméen, et de là en arabe, en persan et même dans certains dialectes indiens. Les Grecs connaissaient une espèce sauvage (*Lupinus angustifolius* L., Légumineuses) et une cultivée (*L. hirsutus* L.). La graine est amère et a besoin d'être macérée dans l'eau pour devenir comestible. Ce qu'on cultive aujourd'hui dans le Proche-Orient est *Lupinus Termis* Forsk. [1]. Dans les bazars du Caire, on vend comme remède le lupin blanc (*Lupinus albus* L.), en arabe *termis gabalī* (Ducros). Le nom *ǧarǧar* (ou *ǧirǧir*, Issa) est arabe, le nom *basīla* hispanique, du latin *pisellum* (diminutif du latin *pisum* = « pois ») [Simonet 444 et suiv.].

380. *Tāfisyā.* Thapsia (faux fenouil).

C'est *al-yantūn* et *al-maṯnān*. C'est la rue sauvage (*as-saḏāb al-barrī*) même, et on dit aussi que c'est la résine de la rue sauvage. Ce que j'ai vu chez les médecins du Maghrib, ce sont des racines blanc-rougeâtre; ce sont elles qu'ils appellent *al-yantūn*.

[Théophr. IX 8-20; Diosc. IV 153; Sérap. 279 et 492; I B 441 et 2321; *Tuḥfa* 14 et 404; 'Abd ar-Razzāq 244, 408 et 879; Issa 180_{3}; Loew III 473 et suiv.]

Tāfisyā ou *tāfsiyā* est la transcription arabe du nom grec θαψία (*thapsía*) pour *Thapsia garganica* L. (« faux fenouil, turbith bâtard », Ombellifères). Cette plante abonde dans le nord de l'Afrique où elle est considérée, à cause de son suc âcre, irritant et drastique, comme une sorte de panacée. Le nom *yantūn* est confirmé aussi par I B, mais *maṯnān* désigne, comme nous l'avons vu au numéro 222, une autre plante, le garou (*Daphne*

---

[1] En Égypte, il y a en plus deux espèces sauvages, *Lupinus digitatus* Forskål et *Lupinus angustifolius* var. *ægyptiacus* Schweinf. Voir à ce sujet et en général sur l'histoire du lupin : Hugo Michælis, *Zur Geschichte der Lupine*, dans *Berichte der Deutschen Pharmazeutischen Gesellschaft*, année XXIX (Berlin 1919), p. 518-530.

Gnidium L.). L'identification de *tāfsiyā* avec la rue sauvage ou avec sa résine a été réfutée par IB. Il est étrange que Maïmonide n'ait pas mentionné le nom *diryās*, en usage pour *Thapsia* dans le Maghrib (voir *Tuḥfa*), et connu aussi au Caire (Kōhēn p. 126, l. 6 et suiv.)

381. *Tamr hindī.* Tamarin.

C'est le nom de l'arbre *al-ḥumar*. Les Egyptiens appellent la «datte» elle-même *ḥumar*, et les Arabes appellent cette «datte» *aṣ-ṣubār*.

[Sérap. 491; IB 426; *Tuḥfa* 407; ʿAbd ar-Razzāq 877; Issa 176,16; Loew II 409; Ducros 52.]

Le nom arabe *tamr hindī* a le sens de «datte indienne» et désigne la pulpe des gousses du tamarinier (*Tamarindus indica* L., Légumineuses), bel arbre du Soudan, des Indes et d'autres pays tropicaux. Le nom *ḥumar* lui est donné dans l'Arabie occidentale, *ṣubār* dans l'Arabie méridionale. On vend la pulpe du tamarin avec ses graines dures et irrégulières partout dans les bazars du Caire. On l'emploie comme laxatif et pour la confection de boissons rafraîchissantes.

382. *Tūtiyā.* Tutie.

C'est ce qu'on appelle «cadmie de laiton» (*iqlīmiyā aṣ-ṣufr*) ainsi que *qašqaṭūṭa;* on l'appelle aussi *qadmiyā*.

[Diosc. V 75; Sérap. 511; IB 473; *Tuḥfa* 403 (et 354); ʿAbd ar-Razzāq 884.]

Le nom *tūtiyā* est syriaque et dérive probablement de *tūtā* = «mûre», «à cause de l'aspect chagriné et boursouflé du produit» (Renaud-Colin) [1]. Il désigne des oxydes de zinc impurs, de couleurs différentes suivant la nature de leurs impuretés (cuivre, etc.). La tutie blanche était considérée comme la meilleure. Les Syriens et les Arabes l'ont identifiée avec le πομφόλυξ (*pomphólyx*) des Grecs («bulle métallique»), produit naturel ou artificiel de la condensation des vapeurs de la cadmie (voir plus haut, le n° 342). On l'a souvent confondue avec les cadmies dont elle se rapproche au point de vue chimique. Le nom *qašqaṭūṭa* est sans doute espagnol, *casca-tutia*, de *cascar* «casser» (Simonet 114) et *tutia*. La tutie était un constituant important des collyres secs contre les taies cornéennes des yeux. Voir aussi, plus haut, notre article 342 (*qalimiyā*).

---

[1] Voir la discussion du nom *tūtiyā* chez Laufer (512 et suiv.), qui doute que le nom sanscrit *tuttha* (vitriol vert) soit l'origine du nom syriaque. Voir aussi le commentaire de Guigues au n° 511 de Sérapion.

383. *Tinkār.* Borax.

On dit aussi *dinkār*. C'est la «chrysocolle» (*liḥām aḏ-ḏahab* et *lizāq aḏ-ḏahab*) et le «sel des orfèvres» (*milḥ as-ṣāġa*). Son nom grec est χρυσοκόλλη (*khrysokóllê*).

[Diosc. V 89; Sérap. 505; IB 431; *Tuḥfa* 401; ʿAbd ar-Razzāq 469, 516 et 882; Ducros 53.]

Le nom *tinkār* est la forme arabe du persan *tangār* (Vullers I 469). C'est un borax ou tétraborate de soude impur. Dans l'industrie, on utilise sa propriété de dissoudre les oxydes métalliques pour la soudure des métaux, d'où son nom grec *chrysocolle* et ses traductions arabes susindiquées. En médecine, on emploie le borax comme détersif, dessiccatif et antiseptique.

384. *Tūḏarī.* Sisymbre et autres.

On l'appelle aussi *tūḏaranǧ;* son nom grec est ἐρύσιμον (*erýsimon*). C'est une graine qui ressemble à celle du cresson (*ḥurf*) [*fol. 101 r°*]. Il y en a deux espèces : une rouge et une blanche; la rouge est celle qu'on appelle en espagnol *an-nuǧila*, la blanche est *aṣ-ṣūb*.

[Théophr. VIII 1-7; Diosc. II 158; Sérap. 270; IB 436; ʿAbd ar-Razzāq 96; Issa 1706; Loew I 527; Ducros 54.]

Tūḏarī est un nom persan; le nom arabe qui en est dérivé est vocalisé dans la plupart des traités *tūḏarīǧ*. La plante est la moutarde des haies [1] («herbe aux chantres», *Sisymbrium officinale* Scop., Crucifères) et des espèces voisines, surtout *S. polyceratium* L. [2]. Mais ici il est question d'autres Crucifères, puisque les *Sisymbriums* ont des fleurs jaunes (Maïmonide mentionne du reste dans un de ses ouvrages médicaux un *tūḏarī aṣfar!*). Pour le nom espagnol *nuǧila* = latin *nucella* [«noisette»] (Simonet 401), il faut penser à *Cakile maritima* Scop. qui a des fleurs roses et des fruits semblables à des noisettes, mais qui porte en arabe un autre nom (voir, plus haut, le n° 325) [3]. Quant à l'autre nom

---

[1] Appelée aussi «vélar officinal» et «tortelle».

[2] Hooper et Field (p. 171) ont constaté que les graines vendues dans les bazars persans sous le nom de *towdri* provenaient de différentes Crucifères, surtout *Lepidium Iberis* L. et *Matthiola incana* R. Br.

[3] Ghāf. ms. (fol. 61*b*) donne encore pour *tūḏarī* le nom espagnol *šandala;* c'est peut-être *sandalo de agua* = menthe aquatique (Botica, p. 751).

qui n'a pas de point diacritique, la *'Umda* dit qu'il est écrit *aṣ-ṣūb* (communication du Dr Renaud). Les droguistes du Caire vendent les semences de *Sisymbrium off.* sous le nom de *tūdarī iswid* («t. noir»), comme vulnéraire, etc. (Ducros). Kōhēn (p. 126) dit avoir appris de son père que *tūḏarī* était une espèce de cresson dont les graines ressemblent à celles du pavot. 'Abd ar-Razzāq donne le synonyme *asmār*.

385. *Tūbāl an-nuḥās.* Battitures, scories de cuivre.

Ce sont les écailles qui se détachent quand on le bat.

[Diosc. V 78; IB 438; *Tuḥfa* 402.]

Le nom *tūbāl* est persan (ainsi que *tūpāl*, Vullers I 476). C'est l'équivalent du grec λεπίς (*lepis* «écaille»). Les battitures ou scories de cuivre étaient utilisées en médecine dans des collyres détersifs contre les leucomes et les taies cornéennes.

386. *Tarangubīn.* Manne.

C'est ce qu'on appelle manne (*mann*) et on l'appelle aussi *rizq* («provision»).

[Sérap. 360 et 497; IB 408; *Tuḥfa* 259; 'Abd ar-Razzāq 580 et 876; Ducros 223.]

Tarangubīn est la forme arabe du nom persan *tarangubīn* («miel de rosée», Vullers I 440) qui désigne les exsudats sucrés observés sur certaines plantes du désert. Ce nom correspond au מן *mann* de la Bible et des langues sémitiques en général. Il est cependant probable que la manne biblique n'était pas ce qu'on appelait au moyen âge et ce qu'on appelle encore aujourd'hui «manne», mais le lichen comestible (*Sphærothallia* ou *Lecanora esculenta*), dont nous avons parlé plus haut (voir nos numéros 69 *ǵawz-ǵundum* et 86 *dāḏi*).

Les anciens médecins arabes prenaient la manne pour une rosée qui tombait du ciel sur les plantes et qui, desséchée, devenait une espèce de miel épais. On a écrit beaucoup sur la manne, et je renvoie le lecteur au commentaire de Renaud-Colin dans la *Tuḥfa*. Une étude très complète a été publiée par le feu pharmacien et botaniste A. Kaiser qui a lui-même parcouru la presqu'île du Sinaï à la recherche de la vraie manne (Alfred Kaiser, *Der heutige Stand des Mannafrage*, Arbon, Suisse 1924). D'après lui, l'arbre qui produit surtout de la manne dans le Sinaï est un tamarisc (*Tamarix nilotica* Ehrenb. var. *mannifera*); la sécrétion mielleuse s'échappe spontanément ou peut-être à la suite de la piqûre d'un gallinsecte (*Coccus manniparus* Ehrenb.) et devient dure pendant la nuit. Les Bédouins et les moines du célèbre couvent de Sainte-Catherine recueillent ces concrétions et s'en servent à la place du sucre. Kaiser a encore observé dans le Sinaï deux autres plantes mannifères, une armoise (*Artemisia Herba alba* Asso) et une espèce de *Haloxylon* (Chénopodiacées). Mais ces trois espèces ne sont pas les fournisseurs des mannes qu'on trouve

dans les bazars des drogues en Orient. Elles viennent, comme le dit le nom persan *tarangubin*, de la Perse, surtout de diverses espèces d'*Astragalus* (Légumineuses) et d'*Atraphaxis* (Polygonacées). La manne produite par *Atraphaxis spinosa* L. paraît être la meilleure, les Persans l'appellent *šir-ḫušk*. La manne des astragales est moins blanche et moins bonne. Toutes deux sont en vente dans les bazars du Caire sous le nom de *mann fārsī* (manne persane). Il faut mentionner encore la manne produite par deux autres Légumineuses du désert, par *Alhagi Camelorum* Fisch. (Russie méridionale, Perse, Afghanistan, Béloutchistan) et par *Alhagi Maurorum* Tourn. (Perse, Afrique du Nord); on la trouve également dans le commerce comme drogue. Les Arabes appellent la plante *al-ḥāǧ* ou *'āqūl*. Voir plus haut, l'article 166. Sa manne est (d'après Ducros) employée comme vermifuge et laxatif, tandis que la manne d'*Atraphaxis* est considérée comme pectorale.

CHAPITRE DU *ḪĀ'*.

387. *Ḫiyār šanbar.* Canéficier.

C'est le «concombre indien» (*al-qiṯṯā' al-hindī*) et la «caroube indienne» (*al-ḫarrūb al-hindī*).

[Sérap. 169; IB 836; *Tuḥfa* 418; 'Abd ar-Razzāq 169; Issa 42_{11}; Loew II 408; Ducros 101.]

Ḫiyār est le mot arabe qui signifie «concombre», *šanbar* la forme arabe du nom persan *čanbar* qui désigne quelque chose de rond. *Ḫiyār šanbar* et les deux noms arabes désignent une drogue très connue, la gousse brun-noirâtre, longue et cylindrique du canéficier (*Cassia Fistula* L., Légumineuses-Césalpiniées) qui est divisée par des cloisons en compartiments et remplis d'une pulpe douceâtre et légèrement purgative. Elle est exportée du Soudan Égyptien et des Indes et est vendue dans les bazars du Caire. En Europe, on la trouve parfois dans les drogueries sous le nom incorrect de «manne».

388. *Ḫiyār.* Concombre, cornichon.

C'est *al-qaṭad* et *ǧulmāṭā*.

[Théophr. VII 1-13; Diosc. II 135; Sérap. 58; IB 835; 'Abd ar-Razzāq 741; Issa 62_{10}; Loew I 530-535; Ibn 'Awwām II 223-225.]

Ḫiyār est le nom arabe d'un concombre plus petit que *qiṯṯā'* (voir au n° 343). C'est *Cucumis sativus* L. (Cucurbitacées), connu depuis l'antiquité la plus reculée et originaire, peut-être, des Indes Orientales. Le nom *qaṭad* (estropié dans notre texte) est arabe; *ǧulmāṭā* est un nom syriaque (*ǧalmāṭā* chez Freyt. I 298 et Vullers I 525) qui manque cependant dans les dictionnaires syriaques. En médecine, les semences de concombre sont

recommandées par les anciens praticiens comme remède contre les inflammations du foie, de la rate et des intestins. Comparer aussi nos articles 54, 98, 292 et 332, et l'étude des Cucurbitacées arabes par Clément-Mullet [1].

389. *Ḥandarūs.* Épeautre.

On dit aussi *kandarūs*. C'est l'«orge romaine» (*aš-šaʿīr ar-rūmī*). C'est ce qu'on appelle en espagnol *išqalya* et en arabe *al-ʿalas*.

[Diosc. II 89 et 96; Sérap. 225; IB 825 et 1580; *Tuḥfa* 314; ʿAbd ar-Razzāq 340; Issa 183,8; Loew I 772-776; Ibn ʿAwwām II 46 et suiv.]

Ḥandarūs est la transcription arabe du χόνδρος (*khóndros*) des Grecs. Ce nom désigne des grains de blé ou d'épeautre grossièrement moulus ou concassés, sorte de gruau, ainsi que le gruau lui-même. Chez les Arabes, il désigne expressément l'épeautre et il est donc, comme *ʿalas*, la traduction du grec ζέα (*zéa*) qui est le nom de *Triticum Spelta* L. Le nom hispanique est toujours écrit *išqalya* ou *išqāliya*. Leclerc l'a à tort corrigé *espelta;* il faut bien lire *išqaliya* (Simonet 189), nom qui est dérivé du latin *scandula* et conservé en castillan moderne sous les formes *escanda* et *escaña* [2]. Voir le commentaire de Renaud-Colin au chapitre 314 de la *Tuḥfa*. La grande épeautre était cultivée en Égypte, avec l'engrain, depuis l'époque préhistorique. Son emploi médical se borne à la préparation de soupes nourrissantes.

390. *Ḥiṭmī.* Guimauve.

Nous avons expliqué que c'est une mauve sauvage (*ḫubbāzī barrī*). C'est ce qu'on appelle dans le Maghrib «rose des prostituées» (*ward az-zawān*) et en espagnol *māl*[*ba*] *baška* (*malvavisco*). On l'appelle aussi *bantar fīra* (*venter frio*).

[Théophr. IX 15-18; Diosc. III 146; Sérap. 124; IB 808; *Tuḥfa* 413; ʿAbd ar-Razzāq 914; Issa 116; Loew II 230-243; Ducros 99; Ibn ʿAwwām II 286-288.]

---

[1] *Études sur les noms arabes de diverses familles de végétaux*, dans *Journal Asiatique* (6e série, t. XV), 1870, p. 90-122.

[2] Ghāf. ms. (fol. 177 *a*) a l'article suivant : «*Zāā* (zea). C'est *al-ʿalas* et elle est appelée en espagnol *al-isqāliya*. C'est une graine connue qui ressemble au blé et dont on fabrique du pain. Ceux qui prétendent que c'est *as-sult* («orge nue») sont dans l'erreur.» Voir notre n° 270.

Ḫiṭmī est l'équivalent arabe d'ἀλθαία (*althaía*) des Grecs et désigne la guimauve officinale (*Althæa officinalis* L., Malvacées) qui fait partie de la plupart des pharmacopées européennes. Ce n'est pas une guimauve sauvage, mais elle est cultivée partout. Les fleurs cueillies un peu avant leur épanouissement sont séchées et vendues dans les bazars des drogues du Caire sous le nom de *ḫaṭmī;* elles servent, de même qu'en Europe, comme pectoral et béchique. Le nom espagnol est encore de nos jours *malvavisco* (Simonet 328). L'autre nom m'a été expliqué par M. Renaud d'après le manuscrit de la *ʿUmda;* il faut lire *bantar frio* et c'est l'espagnol *venter frio* = « ventre froid » ! Mais la *ʿUmda* applique ce nom à l'hellébore qui portait en espagnol le nom *malvilla* ou « petite mauve » (Renaud).

391. *Ḫuṣā aṯ-ṯaʿlab.* Orchis.

C'est la plante qu'on appelle « fratricide » (*qātil aḫīhi*) et en espagnol *aštabaka.* C'est *ǧarmūǧ* et τρίφυλλον (*tríphyllon*), ainsi que σατύριον (*satýrion*); son nom est aussi ὄρχις κυνός (*órkhis kynós*)[1].

[Théophr. IX 18; Diosc. III 126-128; Sérap. 196; Ghāf. 140 et 141; IB 801-802; *Tuḥfa* 80, 419 et 420; ʿAbd ar-Razzāq 916; Issa 1298-11; Loew II 296-298; Ducros 124.]

Ḫuṣā aṯ-ṯaʿlab (« testicule de renard ») est l'équivalent arabe du grec κυνὸς ὄρχις (*kynós órkhis* = « testicule de chien », Dioscoride III 126). Il désigne les tubercules de différentes espèces d'*Orchis* qu'on vend dans les bazars des drogues en Orient (*Orchis Morio* L., *O. hircina* L., *O. papilionacea* L., etc.). Ces tubercules sont des pseudo-bulbes (bourgeons axillaires des feuilles souterraines) qui se renouvellent alternativement; par conséquent, l'un est toujours gonflé et juteux, l'autre flasque et flétri. Cela explique les noms arabes *qātil aḫīhi* (« qui tue son frère ») et *al-ḥāiy wa'l-maīyit* (« le vivant et le mort »). On extrait de ces tubercules, en Europe comme en Orient, la fécule analeptique dite *salep* (de l'arabe : *saḥlab*). La marchandise vendue en France et en Angleterre vient de Smyrne, celle vendue en Égypte, de Syrie et de Perse. En Orient, les tubercules frais passent pour aphrodisiaques. Je ne puis expliquer *aštabaka* et *ǧarmūǧ*. Le premier nom est sans doute espagnol et peut-être une mutilation d'*estepilla* (« ciste ») ou *estiptica;* le deuxième a une forme persane[2].

---

[1] Nom mutilé dans le texte, la lecture est incertaine : العس ورنيوس peut-être κυρίως ὄρχις (*kyríôs órkhis;* Diosc. III 127)?

[2] Ou peut-être une mutilation de *ǧawz al-marǧ*, synonyme de *ʿinab aṯ-ṯaʿlab* (morelle noire) chez ʿAbd ar-Razzāq (n° 651)?

392. *Ḫarnūb.* Caroube.

C'est ce que le peuple appelle *al-ḫarrūb* et en berbère *tāslīġwa*.

[Théophr. I 11-13 et IV 2, 4; Diosc. I 114; Sérap. 114; IB 762; *Tuḥfa* 423; ʿAbd ar-Razzāq 920; Issa $45_{,3}$; Loew II 383-407; Ducros 95; Ibn ʿAwwām I 227 et suiv.]

Ḫarnūb et *ḫarrūb* sont des noms arabes empruntés à l'hébreu (חרוב *ḥarrūb*) et à l'araméen (חרובא *ḥarrūbā*). Ils désignent le caroubier (*Ceratonia Siliqua* L., Légumineuses) et son fruit bien connu le caroube. Cet arbre, originaire de Palestine (Hehn 340-342), était connu des Grecs sous le nom de κερωνία (*kerônia*, Théophr.) et κεράτιον (*kerátion*, Diosc.); il est répandu dans toutes les régions méditerranéennes. Le nom berbère *tāslīġwa* est correctement écrit dans notre manuscrit, d'après le Dr Renaud, et est sûrement un emprunt au latin *siliqua*. On vend les fruits, des gousses brunes et aplaties, dans tous les bazars de l'Orient. Leur pulpe est laxative et béchique.

393. *Ḫilāf.* Saule.

C'est *aṣ-ṣafṣāf* et *as-sindār* et *al-ġarab* et *as-sawḥar* et *as-sāliǧ*.

[Théophr. III 13, 7; Diosc. I 104; Sérap. 86; IB 816; *Tuḥfa* 412 et 438; ʿAbd ar-Razzāq 637, 680 et 912; Issa $160_{5,6,8,13}$; Loew III 322-338; Ibn ʿAwwām I 375-377.]

En Égypte, le nom *ḫilāf* désignait le saule égyptien (*Salix ægyptiaca* L.) qui fut décrit encore au XVIIIe siècle par Forskål, mais paraît avoir disparu depuis son époque; il existe encore en Syrie. *Ṣafṣāf* est le nom de *Salix Safsaf* Forsk. qu'on trouve le long des canaux, surtout dans le delta du Nil (Ramis 60 et suiv.). *Ġarab* est le nom de *Salix babylonica* L., qu'on rencontre aussi en Égypte [1]. *Sindār* est probablement une mauvaise lecture pour *sabīdār*, forme arabe du persan *sapīd-dār* («arbre blanc»), qui désigne aussi bien l'osier blanc (*Salix alba* L.) que le peuplier blanc (*Populus alba* L., Salicacées) (Vullers II 216). *Sawḥar* est un nom arabe signifiant «saule» qui est donné par le *Qāmūs* (Freyt. II 290), mais manque dans la plupart des dictionnaires. *Sāliǧ* est la transcription arabe-espagnole du latin *salix* (Simonet 579); en castillan moderne *salice*. L'écorce des jeunes branches des différentes espèces de *Salix* renferme un principe tonique et fébrifuge : la salicine. Une étude très approfondie sur *Salix ægyptiaca* avec une bibliographie complète a récemment paru en Suède [2]. D'après cette publication, le pays d'origine de l'arbre est la Perse, où il porte le nom de *bīd-mušk* (= «saule musqué»).

---

[1] Ce nom, dérivé d'une racine sémitique (ערבה *ʿarābāh* de la Bible), désignait d'abord le peuplier de Mésopotamie (*Populus euphratica* Ol.); plus tard il désigna des osiers.

[2] Bj. Floderus, *Salix ægyptiaca* L. *Eine historisch-taxonomische Studie*, dans *Arkiv för Botanik* (K. Svenska Vetenskapsakademien), vol. XXV *a*, n° 11.

3/

294. *Ḫīrī.* Giroflée.

On l'appelle aussi *ḫīrī* [*aṣfar*][1]. C'est [*fol. 101 v°*] ce que les Egyptiens appellent *al-manṯūr*. Il y en a une espèce sauvage; c'est cette dernière qu'on appelle *al-ḫuzāma* («lavande») et aussi *al-bābūna* («camomille»).

[Théophr. VII 13, 9; Diosc. III 123; Sérap. 315; IB 837 et 2181; *Tuḥfa* 422; ʿAbd ar-Razzāq 926; Issa 46,₂₀; Loew I 490; Ibn ʿAwwām II 256-260.]

Ḫīrī est le nom persan de la giroflée, et *ḫīrī aṣfar* ou (en Égypte) *manṯūr aṣfar* celui de la giroflée jaune (*Cheiranthus Cheiri* L., Crucifères). C'est l'équivalent d'une des espèces de λευκόϊον (*leukóïon*) de Dioscoride. L'espèce sauvage pourrait être un autre *Cheiranthus*, comme aussi elle pourrait être un *Erysimum* qui lui ressemble beaucoup. La giroflée jaune était appréciée dans la médecine arabe comme remède antispasmodique et diurétique.

395. *Ḫunṯā.* Asphodèle.

On dit aussi *ǧunṯā*. C'est *al-birwāq* et c'est ce que les Berbères appellent *tīklāš* (?). Son nom en grec est ἀσφόδελος (*asphódelos*). La racine de cette plante ressemble à une petite carotte. Ce sont ces racines qui sont employées, et quand elles sont séchées et moulues il en résulte une farine collante : c'est *al-išrās*.

[Théophr. VII 9-13; Diosc. II 169; Sérap. 80 et 123; IB 88 et 826; *Tuḥfa* 83 et 421; ʿAbd ar-Razzāq 188 et 915; Issa 24,₁₀; Loew II 152-156.]

Ḫunṯā («hermaphrodite») et *birwāq* sont des noms arabes de l'asphodèle (*Asphodelus ramosus* L., Liliacées). Il y a dans le Proche-Orient d'autres espèces d'asphodèles. La lecture du nom berbère est plus que douteuse : IB lit *tīqlīš*, Renaud *blalūz*, etc.[2] (*bolbós* ou *lōz* = «amande?»). Le synonyme *išrās* est contesté par IB (88), mais paraît être correctement expliqué par Maïmonide. Loew a découvert que le nom hébraïque עירית *ʿīrīṯ*, comme le syriaque עירונא *ʿīrōnā*, signifie «asphodèle» et en même temps une substance gluante, en arabe غراء *ġirā'* («colle»). La racine de l'asphodèle servait en même temps de remède magique contre le mauvais œil et d'émollient.

---

[1] Ce dernier mot manque dans le manuscrit et a été suppléé par moi.

[2] Chez Trabut (p. 37), nous trouvons les noms *tiglich* et *belwāz* pour *Asphodelus microcarpus* ou *cerasiferus*.

396. *Ḫirwaʿ*. Ricin.

C'est *ṭarṭaqa* (*tártago*) et il est appelé aussi κίκι (*kíki*) et en espagnol *riğinu* (*ricino*). Le ricin chinois (*al-ḫirwaʿ aṣ-ṣīnī*) est *ad-dand*.

[Théophr. I 10, 1; Diosc. IV 161; Sérap. 317; IB 771; *Tuḥfa* 7, 56, 81, 415; ʿAbd ar-Razzāq 89, 331 et 414; Issa 156$_{17}$; Loew I 608-611.]

Ḫirwaʿ est le nom arabe du ricin (*Ricinus communis* L., Euphorbiacées), en grec κρότων (*krótōn*), en latin *ricinus*. Ces deux noms désignent le capricorne (coléoptère) et ont été appliqués aux graines du ricin qui ressemblent à de petits scarabées tachetés. *Kiki* est un nom qui provient de l'égyptien *kꜣkꜣ*, comme aussi l'hébreu קיקיון *qīqāyōn*, car la plante et sa semence étaient très connues dans l'ancienne Égypte (Keimer I 120). Cependant, les égyptologues doutent encore de l'identité de *kꜣkꜣ* avec ricin. *Tártago* est le nom espagnol d'une autre Euphorbiacée, *Euphorbia Lathyris* [voir plus haut *māhūdāna* n° 178] (Simonet 396); *dand* celui du croton (voir plus haut au n° 97). Les graines et l'huile de ricin sont encore en usage partout.

397. *Ḫawḫ*. Pêche.

C'est la « pomme persane » (*at-tuffāḥ al-fārisī*) et le « fruit persan » (*at-tamra al-fārisiyya*). Les Syriens l'appellent *ad-durrāqin* et une de ses espèces est connue sous le nom de *az-zahrī* (« la fleurie »); nous l'avons mentionnée dans le chapitre du *fāʾ*.

[Diosc. I 115; Sérap. 417; IB 830; Issa 149$_{5}$; Loew III 159; Ibn ʿAwwām I 315.]

Nous avons rencontré plus haut (voir le n° 314) une espèce de pêche appelée « la fleurie » (*firsik* ou *ḫawḫ zahrī*) cultivée en Espagne. Ici, Maïmonide parle de la pêche en général. Le nom « pomme persane » est la traduction du Περσικὸν μῆλον (*Persikòn mêlon*) de Dioscoride et l'autre nom arabe a presque le même sens. Le pays d'origine de la pêche est peut-être la Chine; elle a été introduite de la Perse dans l'Empire Romain au cours du 1er siècle de l'ère chrétienne (Hehn 320 et suiv.). Le nom latin était *duracina*, qu'on transcrivit en grec δωράκινον (*dōrákinon*)[1]. De ce dernier nom est dérivé le nom arabe-syrien *durrāqin* qui est resté en usage chez les Syriens jusqu'à nos jours (Post I 449; voir aussi Simonet 180).

En médecine, la pêche était employée comme rafraîchissant pendant les fièvres et les feuilles du pêcher l'étaient pour des frictions.

---

[1] Ce nom s'est conservé en grec moderne sous la forme ῥοδάκινον (*rhodákinon*).

398. *Ḫūlanǧān.* Galanga.

C'est *kisrūdārū* en persan et c'est *al-ḫawsarā.*

[Sérap. 417; I B 829; *Tuḥfa* 411; ʿAbd ar-Razzāq 906 et 918; Issa 10_{13}; Loew III 497; Ducros 100; Dymock III 437-443.]

Ḫūlanǧān ou *ḫawlinǧān* sont des noms dérivés du persan *ḫawalinǧān*, nom du rhizome de galanga. Il y en a plusieurs espèces : une grande, une légère et une petite. Cette dernière est vendue dans les bazars du Caire et elle provient de *Alpinia officinarum* Hance (Zingibéracées), tandis que *A. Galanga* Willd. («grand galanga») est originaire de Java et est cultivée aux Indes Orientales. Hance, qui trouva en 1868 une Alpinia sauvage en Chine, pensa que le nom *ḫūlanǧān* provenait du chinois *kao-lian-kian;* mais Laufer (545 et suiv.) conteste cette étymologie et fait dériver le nom du sanscrit *kulañǧa*, nom qui a passé au persan sous la forme *ḫawalinǧān.* La forme correcte du deuxième nom serait كسرى دارو («bois du roi Chosroès, bois royal»). Le troisième nom paraît mutilé; il faut lire ou *ḫusraw-dārū* (persan : «bois de Chosroès») ou *ḫusrawān* (Dozy I 371 : «royal, magnifique»). Le rhizome de galanga, vendu au Caire en morceaux cylindriques gros comme le doigt, est d'odeur aromatique et de saveur piquante (Ducros). On le vend comme aphrodisiaque et on le mélange à certains électuaires (*manzūl*), qui contiennent quelquefois des stupéfiants.

399. *Ḫarbaq.* Hellébore.

Son nom grec est *artīqis* (*narthêx?*). Il y en a deux espèces : une blanche et une noire. Le nom de la blanche en espagnol est *malbīla* (*malvilla*); une autre de ses espèces est appelée *ḥalbīnak* (?).

[Théophr. IX 8-17; Diosc. IV 148-149; Sérap. 121; I B 772-773; *Tuḥfa* 425; ʿAbd ar-Razzāq 910; Issa $92_{18\,19}$; Loew III 119 et suiv.; Ducros 94.]

Le nom arabe *ḫarbaq* est dérivé du syriaque חורבכנא *ḥūrbaknā* ou *ḥūrbekānā* (Loew) qui paraît cependant être emprunté à une autre langue. Il désigne l'hellébore (*Helleborus albus* et *niger* L., Renonculacées), drogue bien connue, qu'il ne faut pas confondre avec le vérâtre ou hellébore blanc (*Veratrum album* L., Colchicacées). Les petites racines de l'hellébore noir se vendent encore dans les bazars du Caire sous le nom de *ḫarbaq iswid;* on les emploie comme purgatif drastique, vermifuge et sternutatoire. Le nom grec *artīqis* est peut-être une mutilation de νάρθηξ (*nárthêx*) ou de l'espèce Αντικυρικός (*Antikyrikós*) mentionnée par Dioscoride (IV 149), dont le nom a passé dans la traduction syriaque [1].

---

[1] Chez Simonet (410), nous rencontrons le nom *artīqiš* ou *urtīqaš* comme terme espagnol pour désigner les orties (en castillan moderne *ortigas*).

Le nom espagnol *malvilla* se trouve chez Simonet (328) et a le sens de «petite mauve». Le nom *ḥalbīnak* (ou autre nom analogue étant donné l'absence de points diacritiques) est probablement à rapprocher du grec *helléboros* ou du syriaque *ḥūrbaknā*.

400. *Ḫardal.* Moutarde.

La blanche est appelée *isfandār*, et la sauvage [*fol 102 r°*) *al-ḥaršā*. On dit que le nom de la plante entière est *al-ḥaršā'* et celui de sa graine *al-ḫardal*.

[Théophr. VII 1-5; Diosc. II 154; Sérap. 101; IB 767; *Tuḥfa* 417; 'Abd ar-Razzāq 909; Issa 169 17 et 21; Loew I 516-527; Ibn 'Awwām II 252 et suiv.]

Ḫardal est un nom arabe, en rapport avec d'autres noms sémitiques (assyrien : *ḫardinnu*, incertain; hébreu-michnique : חרדל *ḥardel;* syriaque : חרדלא *ḥardēlā*). Il désigne la moutarde en général, connue des anciens Égyptiens, appelée par les Grecs νᾶπυ (*nâpy*, Théophr.) et σίναπι ou σίνηπι (*sinapi, sinêpi*, Diosc.). C'est la moutarde blanche et noire (*Sinapis* ou *Brassica alba* L., *Brassica nigra* Koch ou *B. sinapioides*) et la moutarde sauvage (*Sinapis arvensis* L.), toutes des Crucifères. Cette dernière est appelée en arabe *al-ḥaršā'* («la rude»). *Isfandār* est une mauvaise lecture pour *isfandān*, forme arabe du persan *ispandān* = «semence de moutarde» (Vullers I 91). La graine de la moutarde noire est utilisée en médecine comme rubéfiant et irritant et dans la cuisine comme condiment, mais en Orient beaucoup moins qu'en Occident. Voir plus haut nos numéros 218 (*labsān*) et 322 (*ṣināb*).

401. *Ḫašḫāš.* Pavot.

Le blanc est celui qu'on appelle *an-nu'mān al-abyaḍ*, le sauvage est *tāraḫīrā* (?) et le «pavot écumeux» (*al-ḫašḫāš az-zabadī*) est celui qui est appelé en grec πέπλος (*péplos*).

[Théophr. IX 8-20; Diosc. IV 64-66 et 167; Sérap. 502; IB 794-797; *Tuḥfa* 414; 'Abd ar-Razzāq 905; Issa 134 6-8; Loew II 364-370; Ducros 98; Ibn 'Awwām II 128-131.]

Le nom arabe *ḫašḫāš* est onomatopétique et désigne quelque chose qui produit un cliquetis ou un bruit semblable. C'est le cas des têtes de pavot sèches secouées par le vent dans les champs. *Ḫašḫāš* est aujourd'hui le nom générique arabe de tous les pavots. Le pavot était bien connu des anciens Égyptiens mais a été introduit assez tard dans l'Asie Antérieure. On l'a souvent confondu avec l'anémone (*nu'mān*). *Nu'mān abyaḍ* est ici probablement le pavot somnifère (*Papaver somniferum* L.) et ses variétés. C'est lui qui fut cultivé depuis des milliers d'années et dont le latex, extrait par incision des fruits verts, rassemblé, aggloméré et desséché, constitue l'opium. Sa culture est défendue depuis un demi-siècle

en Égypte, mais on y vend toujours dans les bazars les têtes de pavot (*rās el-ḫušḫāš*) et on s'en sert pour faire dormir les enfants en leur donnant un breuvage produit par l'infusion de ces têtes; c'est une habitude néfaste répandue dans tout l'Orient. Le nom *tāraḫirā* me paraît être berbère (*tadjira* chez Trabut p. 184). *Ḥašḫāš zabadī* est la traduction du grec μήκων ἀφρώδης (*mêkôn aphrôdês*) et désigne une espèce de silène.

402. *Ḫarrāṭīn.* Lombrics.

Ce sont les vers qu'on trouve dans la terre humide quand on la creuse. Leur nom en espagnol est *aṭ-ṭarṭāniya* et on les appelle aussi «cordons de la terre» (*ʿurūq al-arḍ*) et «graisse de la terre» (*šaḥmat al-arḍ*). Cependant les Maghrébins appliquent le nom *šaḥmat al-arḍ* à un petit animal quadrupède aux pattes striées de l'espèce du gecko (*sāmm abraṣ*).

[Diosc. II 67; Sérap. 112; IB 789 et 1314; *Tuḥfa* 416; Damīrī II 123 et suiv.; ʿAbd ar-Razzāq 908.]

Ḫarrāṭīn (pluriel vulgaire) désigne quelque chose qui est façonné au tour. Ce sont les vers de terre (*Lumbricus terrestris* L.) qui ont joué un certain rôle dans la médecine populaire de tous les pays. En Europe, on s'en servait comme compresse contre les contusions; en Orient, triturés avec de l'huile, contre toutes sortes d'inflammations et contre les luxations et les fractures. Les noms arabes sont des traductions du nom grec γῆς ἔντερα (*gês éntera*) = «viscères de la terre». Le nom espagnol n'est plus en usage; Simonet (538) le fait dériver du latin *teredines* = «vers».[1] Le petit «gecko» strié est sans doute la salamandre tachetée (*Salamandra maculosa* Laur.), car Damīrī mentionne que *šaḥmat al-arḍ* est aussi le nom d'un petit animal qui n'est pas brûlé par le feu, superstition qui se rattache à la salamandre depuis l'antiquité. Chez ʿAbd ar-Razzāq (679), les termes synonymes *šaḥmat al-arḍ* et *ʿurūq al-arḍ* désignent les champignons.

CHAPITRE DU *ĠAÏN.*

403. *Ġāfit.* Eupatoire, aunée et divers.

C'est ce que les Arabes appellent *aṭ-ṭubbāq*. C'est *al-ʿarār* et *al-ǧāṯǧāṯ* et en espagnol *maškāniya* (*moscato*), ce qui est *al-labarda* (*olivarda*); son nom en

[1] Chez Kōhēn (p. 130, l. 4) *aṭ-ṭartiyār*, sans doute faute de copiste pour *aṭ-ṭarīṭān*.

berbère est *tarrahlā*. Il y a quatre espèces de *ġāfit*, et on l'appelle aussi *yerba balqaīra* (*pulguera*), ce qui signifie «herbe aux puces» (*šaǧarat al-barāġīt*).

[Diosc. IV 41; Sérap. 91; IB 1618 et 1448; *Tuḥfa* 434; Issa 7_{11}, 98_{18} et 150_{20-25}; Loew III 188 et suiv. I 421-424 et 1446; Ducros 171; Dymock I 582 et suiv. et II 508 et suiv.]

Ġāfiṭ ou *ġāfit* est l'équivalent arabe d'Εὐπατόριος (*Eupatórios*) de Dioscoride qu'on a identifié avec l'aigremoine (*Agrimonia Eupatoria* L., Rosacées). IB (1618) s'élève contre l'identification de cette plante avec *ṭubbāq* ou (en berbère) *tirhilā*, qui serait l'équivalent du κόνυζα (*kónyza*) des Grecs (aunée conyze, *Inula conyzoides* D.C., Composées). Voir plus haut notre n° 375 (*šahmānaǧ*). IB dit encore que les médecins de l'Irâq, de la Syrie et de l'Égypte employaient une autre plante «d'une amertume extrême, à fleurs bleues, etc.» et fortement purgative. En cela il a raison, car dans les bazars du Caire les droguistes vendent encore de nos jours sous le nom de *ġāfit hindī* («ġ. indien») une plante séchée que Ducros identifie à tort avec l'aigremoine. C'est une Gentianacée et nous apprenons par Dymock (II 508) que c'est *Gentiana dahurica* Fisch. (synoyme *Gentiana decumbens* L.), plante du Turkestan qui est vendue dans les bazars persans et indiens sous le nom de *ġāfis* ou *gul-i-ġāfis*. Les médecins persans l'ont identifiée à tort avec l'*eupatorios* de Dioscoride. Les fleurs sont longues et bleues, le goût est très amer, comme l'indique IB. C'est cette plante qu'on vend dans les bazars du Caire, comme détersif et astringent. On l'emploie en décoction pour l'usage interne et externe.

Quant aux autres noms donnés par Maïmonide, *ʿarār* et *ġaṭġāṭ*, ils désignent des Composées, surtout les espèces de *Pulicaria* [en espagnol *pulguera*] (Simonet 466). Le nom hispanique arabisé *maškāniya* est identifié par Simonet (380) avec *muškātu* ou *muškinu* = castillan *moscato* ou *mosquino* = «herbe aux mouches». L'autre nom est mutilé aussi bien dans notre manuscrit que dans tous les manuscrits d'IB : *labarda*, *barmanda*, *ramida*, etc. Il faut lire chez nous *ulibārda* = *olivarda* du bas-latin *olivaria* (Simonet 405), et chez IB *ramido* (Sim. 481) ou *ramita* (Laguna 399).

404. *Ġār.* Laurier.

C'est *ar-rand* ainsi que *al-ʿirmiḍ* et en persan *ad-dahmast*. Sa graine est appelée *al-ġār* et *ḥabb ad-dahmas;* son nom en espagnol est *arbāqa* (*lorbaco*).

[Théophr. III 3, IV 16, etc.; Diosc. I 78; Sérap. 192; IB 1619; *Tuḥfa* 437; ʿAbd ar-Razzāq 243, 355 et 785; Issa 105_{20}; Loew II 119-123; Ibn ʿAwwām I 226 et suiv.]

Ġār est le nom arabe du laurier (*Laurus nobilis* L.) et l'équivalent du grec δάφνη (*dáphnê*). Le pays d'origine de cette plante, qui jouait un si grand rôle dans les rites religieux

des Grecs et des Romains, est probablement l'Asie Mineure d'où elle s'est répandue vers l'Ouest et vers l'Est (Hehn 171-175). Les noms *rand* et *dahmast* sont persans (Vullers I 943 et II 54). *'Irmiḍ* est un nom arabe qui désigne la lentille d'eau ou une espèce de jujubier (*Zizyphus Spina Christi*), mais jamais le laurier. Il y a ici une erreur ou de la part de l'auteur ou de la part du copiste. Le nom espagnol a été mutilé dans le texte (*arbāqa*); il faut lire *lurbāqa* = *lorbaco* ou *orbaco* dérivé du latin *lauri bacca* (Simonet 316).

L'emploi en médecine du laurier a presque cessé. Les fruits et les graines du laurier étaient utilisés comme stomachique et constituant de certains collyres contre l'ophtalmie.

Le nom hébreu-biblique qui désigne probablement le laurier est אורן *'ōren*, en hébreu-michnique ארנים *'orānim* (Loew), en syriaque ערא *'ārā;* ces trois noms sont apparentés à l'arabe *ġār*.

405. *Ġubaīrā'*. Sorbier et autres.

C'est le nom du fruit de l'arbre qui est appelé *al-muštahā* et le nom de l'herbe appelée *bulāyu* (*poleo*).

[Théophr. II 2, III 15; Diosc. I 120; IB 1627; *Tuḥfa* 436; Issa 151,8; Loew II 245-249; Ibn 'Awwām I 302 et suiv.]

Al-ġubaīrā' est un nom arabe qui a le sens de «la petite grise» et désigne plusieurs arbres et leurs fruits. Issa n'en donne pas moins de neuf. Nous en mentionnerons seulement le plus connu : le sorbier domestique (*Pirus Sorbus* Gaertn.) que nous avons rencontré déjà sous le n° 330 (*qarāsiyā*).

Le mot arabe *al-muštahā* a le sens de «l'appétissante» et désigne également le sorbier (Dozy I 797 et Simonet 381 et suiv.), mais aussi le néflier commun et l'azérolier. Voir les commentaires de Renaud-Colin et de Dozy. Enfin le nom *ġubaīrā'* désigne encore la menthe pouliot (*Mentha Pulegium* L., voir plus haut notre n° 309 *fawdana*), comme l'indique Maïmonide par le nom espagnol *polco*.

On employait le fruit du sorbier contre les affections intestinales à cause de son effet constipant.

FIN DU LIVRE.

Louange soit à Dieu
comme il convient!

APPENDICE.

REMARQUES SUR LES NOMS DE DROGUES CITÉS PAR MAÏMONIDE DANS D'AUTRES OUVRAGES.

Maïmonide a mentionné, dans tous ses ouvrages, des noms de plantes, d'animaux et de minéraux. Il en parle dans ses ouvrages religieux et philosophiques, quand il discute les lois de la Bible et du Talmud concernant les aliments. Aussi peut-on repérer dans ses ouvrages (en hébreu) de nombreux noms, comme l'a fait Löw dans sa grande «Flore des Juifs» (vol. IV, p. 201-211). D'après Löw (*ibid.*, p. 67-75), la Bible contient 117 noms de plantes, tandis que la Michnah en contient 320 dont 60 sont empruntés à d'autres langues (le grec, le persan et l'indien). Maïmonide lui-même, dans sa grande codification des lois talmudiques (*Mišnē Tōrah*), a cité de nombreux noms de plantes et drogues en hébreu. Dans ses ouvrages arabes c'est surtout son commentaire de la Michnah (*As-Sirāǧ* = «Le Luminaire») qui contient beaucoup de noms de plantes et de drogues, tandis que son célèbre «Guide des Égarés» (*Dalālat al-Ḥā'irīn*, en hébreu *Mōrēh Neḇūḥīm*) n'en donne pas beaucoup. J'ai indiqué ces noms, d'après Löw (*loc. cit.*, p. 205-207), dans l'index arabe par des astérisques. Il va sans dire que Maïmonide donne beaucoup plus de noms de drogues dans ses neuf ouvrages médicaux (tous composés en arabe) qui sont parvenus jusqu'à nous et dont six ont été imprimés. Löw (*loc. cit.*, p. 208-211) en a extrait les noms de plantes, en omettant les drogues minérales et animales et les poisons (du «Traité des Poisons», éd. L.-M. Rabbinowicz, 2e éd. Paris 1935). J'ai tâché de suppléer à ces lacunes et j'ai indiqué les noms de drogues qui se trouvent dans les ouvrages purement médicaux par des signes ○ apposés aux noms des drogues de l'index arabe. On voit de suite que la plupart des noms cités par Maïmonide dans ses ouvrages médicaux se retrouvent dans son glossaire. Quelquefois, la forme de ces noms est légèrement différente, par exemple *ʿūd sūs* («bois de réglisse») au lieu de *ʿirq sūs* («racine de réglisse»), *faranǧmušk* au lieu de *baranǧmušk* ou de *falanǧmušk* (Ocimum pilosum) de notre glossaire, et *lifsān* au lieu de *libsān* (moutarde sauvage). Dans ses ouvrages médicaux, qu'il a tous composés

en Égypte et pour des élèves de langue arabe, Maïmonide ne donne que les noms arabes des drogues. Je n'ai pu repérer qu'un seul nom berbère (*tīfāf* = laiteron, etc.), un nom latin (*qusṭamār* = Costus amarus) et un nom espagnol (*šantamarīya* = yerba de Santa Maria, balsamite). J'ai extrait, en plus, 310 noms de drogues de la liste que Maïmonide a donnée dans son ouvrage inédit *Fuṣūl Mūsā fi'ṭ-Ṭibb* («Les aphorismes médicaux de Moïse»), dont le meilleur manuscrit est dans la Bibliothèque de Gotha (Allemagne). Dans le livre XXI de cet ouvrage, chapitres 45-66, l'auteur donne une liste systématique de toutes les drogues selon leur «tempérament», liste choisie dans les ouvrages d'Ibn Sīnā (de Perse) et d'Ibn Wāfid (d'Espagne). Elle comprend 285 drogues, plus 25 drogues minérales et animales de tempérament chaud. J'ai marqué leurs noms dans l'index arabe avec un ○. Et enfin j'ai recueilli les noms de drogues qu'on rencontre dans les ouvrages religieux et médicaux de Maïmonide et qui manquent dans son glossaire. Elles sont au nombre de 77, la plupart tirées d'animaux, minéraux, remèdes, fruits ou légumes qui n'ont — comme l'a exposé Maïmonide dans l'introduction de son glossaire — qu'un seul nom bien connu. Exception faite pour quelques plantes aux noms persans comme *āḏar-būya* et *bustān-afrūz* et des noms rares comme *ʿaïzaran* (= azérolier). Je ne prétends pas que les listes et index suivants soient complets; mais ils reflètent dans leur ensemble les connaissances de Maïmonide concernant les drogues de son époque. Ces connaissances ont dû être considérables, et Löw a raison de dire (*loc. cit.*, p. 201 et suiv.) qu'il montre beaucoup de perspicacité dans l'identification des drogues, jointe à une sagacité linguistique remarquable.

J'avais terminé la correction des épreuves de ce livre, lorsque je reçus la récente édition d'un ouvrage médical inédit de Maïmonide : *Moshe ben Maimon* (*Maimonides*), *The Book on Asthma*, Hebrew Translation by the physician Rabbi Shemuel Benvenishti the Saragossan (about 1300), published for the first time with commentary and explanatory notes by Suessman Muntner. Jerusalem 1940. Cette belle édition du texte hébreu contient plusieurs noms de drogues en arabe et en espagnol; je regrette qu'elle soit venue trop tard pour être utilisée dans mon commentaire.

La gratitude profonde de l'auteur est due au R. P. Paul Bovier-Lapierre, son collègue de l'Institut d'Égypte, pour la correction soignée du texte français.

Liste des noms arabes de drogues qui se rencontrent dans les ouvrages religieux et médicaux de Maïmonide, et manquent dans son glossaire (suivant l'alphabet arabe).

ādarbūya = léonure commun
arnab = lapin, lièvre
aruzz = riz
isfānāḫ = épinard
bāḏinǧān = aubergine
bāzahr = bézoard
bizr kittān = graines de lin
bustān afrūz = amaranthe
baʿr al-māʿiz = crottes de chèvre
balīlaǧ = myrobalan belleric
banafsaǧ = violette
turbid = turbith
tuffāḥ = pomme
tamr = datte
tīn = figue
tanbul = bétel
ṯūm = ail
ǧubn = fromage
ǧimmaīz = sycomore
ḥarīr = soie
ḥiṣrim = verjus
ḥamāmā = amome en grappe
ḥimmaṣ = pois chiche
ḫuṣā al-kalb = satyrion
ḫawlān hindī = lyciet
dār fulful = poivre long
daǧāǧ = poule
durrāǧ = francolin
ḏarārīḥ = cantharides
rāwand = rhubarbe
ramād ḫašab = cendre de bois
raīḥān qaranfuli = basilic
zabīb = raisin sec
zarnīḫ = arsenic
zumurrud = émeraude
zinǧār = vert-de-gris
zanǧabīl = gingembre
sikanǧubīn = oxymel
salīḫa = laurier casse
samn = beurre
sandarūs = thuya articulé
šahsifram = petit basilic
šantamarīya = (esp. «herbe de Sainte-Marie) balsamite
ṣandal = santal
ṭaīhūǧ = coq de bruyère
ʿadas = lentille
ʿinab = raisin
ʿanbar = ambre gris
ʿaīzarān = azerolier
ǧārīqūn = agaric blanc
fānīd = sucre candi
farrūǧ = poulet
fuwwa = garance
qarʿ = citrouille
qarn al-iyyal = corne de cerf (ou de bouquetin)
qaranful = girofle
qusṭamār = coste amer
qulqās = colocase
qīrūṭī = cérat
kāfūr = camphre
kibrīt = soufre
kurrāṯ šāmī = échalote
karafs nabaṭī = céleri
kundus = gypsophile frutiqueuse
lāzaward = pierre d'azur
lukk = laque
lawz (murr) = amande (amère)
līlāǧ = anil, indigotier

limun, laīmūn = citron, limon
māš = haricot mungo
māmīṯā = chélidoine à fleurs rouges
murr = myrrhe
marā'ir = fiels (d'animaux)
misk = musc
mawz = banane
naft = naphte
nūšādir = ammoniaque
yāqūt = hyacinthe (pierre précieuse)
yamām = ramier (pigeon sauvage).

INDEX.

(Les chiffres romains renvoient aux *pages* de l'Introduction et les chiffres arabes aux numéros des *articles* de la traduction.)

1. INDEX DES NOMS PROPRES.

2. INDEX DES NOMS LATINS.

3. INDEX DES NOMS FRANÇAIS.

4. INDEX DES NOMS IBÉRIQUES

(HISPANIQUES, CASTILLANS, CATALANS, PORTUGAIS, ETC.).

5. INDEX DES NOMS GRECS.

6. INDEX DES NOMS ÉGYPTIENS ET COPTES[1].

7. INDEX DES NOMS ACCADIENS ET ASSYRIENS.

---

[1] Je dois la révision de cet index à l'obligeance du Dr L. Keimer.

8. INDEX DES NOMS HÉBREUX ET ARAMÉENS.

9. INDEX DES NOMS ARABES ET ARABISÉS.

10. INDEX DES NOMS BERBÈRES.

11. INDEX DES NOMS EN SANSCRIT ET DIALECTES INDIENS.

12. INDEX DES NOMS PERSANS.

13. INDEX DES NOMS CHINOIS.

TABLE DES MATIÈRES.

SECTION ARABE.

حرف النون

حرف الهاء

حرف اللام

حرف الكاف

حرف الظاء

حرف العين

حرف الشين

حرف الزاى

حرف السين

حـرف الدال

حرف الخاء

حرف الحاء

حرف الثاء

حرف الجيم

حرف التاء

حرف الباء

INDEX ARABE.

(Les chiffres renvoient aux articles et non pas aux pages.)

Les noms mis entre crochets sont ceux qui manquent dans le manuscrit original, ou qui y sont corrompus ou erronés. Je les ai suppléés ou corrigés.

Les signes ※ indiquent les noms de drogues qui se rencontrent dans l'ouvrage religieux de Maïmonide, *As-Sirāǵ* («le Luminaire», commentaire de la *Michnah*). Les signes ○ indiquent les noms de drogues qu'on trouve dans les ouvrages médicaux de Maïmonide. Voir l'appendice à la fin de la traduction.

Il n'était pas possible, pour des raisons techniques, de rendre dans cet index la vocalisation et la lettre إ.

فهرست أسماء العقاقير

٣٩٧ — خَوْخ هو التفاح الفارسى والثمرة الفارسية وأهل الشام يسمونه الدراقن ونوع منه هو الذى يعرف بالزهرى وقد ذكرناه فى باب الفاء

٣٩٨ — خُولنجان هو كسرودارو بالفارسية وهو الخوسرا[١]

٣٩٩ — خربَق اسمه بالرومية أرتيقس[٢] وهو نوعان أبيض وأسود والأبيض هو الذى يسمى بعجمية الأندلس ملبيله ونوع منه هو الذى يسمى جلبينك[٣]

٤٠٠ — خَرْدَل الأبيض منه يقال له اسفندار[٤] والبرى منه [ص ١٠٢ و] يسمى الحرشاء[٥]، وقيل أن اسم النبات بجملته الحرشاء[٥] واسم بزره الخردل

٤٠١ — خشخاش الأبيض منه هو الذى يسمى النعمان الأبيض والبرى تارخيرا[٦] والخشخاش الزبدى هو الذى يسمى باليونانى بابلس[٧]

٤٠٢ — خَرّاطِين هو الديدان التى توجد فى الأرض الندية عند حفرها واسمها بالعجمى الطرطانيه ويقال لها أيضاً عروق الارض وشحمة الأرض وأهل المغرب يوقعون شحمة الأرض على حيوان صغير ذى أربع مشطب الكف من ضروب سام أبرص

باب الغـــين

٤٠٣ — غافِت هو الذى تسميه العرب الطباق وهو العرار وهو الجثجاث وبعجمية الأندلس مشكانيه[٨] وهو اللبارذه[٩] واسمها بالبربرية ترهلى، وأنواع الغافت أربعة وتسمى أيضاً يربه بلقيره معناه شجرة البراغيث

٤٠٤ — غار هو الرند وهو العرمض أيضاً وهو الدهمست بالفارسية وحبه يسمى الغار وحب الدهمس واسمه بعجمية الأندلس لرباقه[١٠]

٤٠٥ — غُبيْرا هو اسم لثمرة الشجرة التى يقال لها المشتهى واسم الحشيشة التى تسمى بلايه

تم الكتاب والحمد لله حق حمده

---

(١) لعله الخسرودارو بالفارسية — (٢) لعله انتيقوريقس (؟) — (٣) حلبنك — (٤) لعله اسفندان — (٥) الحرسا — (٦) الصحيح أن اسمه نارخوك بالفارسية — (٧) نابلس — (٨) لعله مشكاته — (٩) لعله البارذه — (١٠) ارباقه

باب الخـــاء

٣٨٧ — خيار شنبر هو القثاء الهندى والخروب الهندى

٣٨٨ — خيار هو القثد[١] وهو جلمانا[٢]

٣٨٩ — خَنْدَرُوس ويقال كندروس ، هو الشعير الرومى وهو الذى يقال له بعجمية الأندلس إشقليه وبالعربى العلس

٣٩٠ — خِطْمِى قد بينا أنه خبازى برى وهو الذى يسمونه بالمغرب ورد الزوان وبعجمية الأندلس مالبه بشكه[٣] ويقال له أيضاً بنترفيره

٣٩١ — خُصَى الثعْلَب هو النبات الذى يقال له قاتل أخيه واسمه بعجمية الأندلس اشتبكه وهو جرموج وهو طريفلن وشاطريون واسمه أيضاً أورخيس[٤] كنس[٤]

٣٩٢ — خَرنُوب هو الذى يسمونه الجمهور الخروب وبالبربرية تاسليغوه

٣٩٣ — خِلاف هو الصفصاف والسندار[٥] والغرب والسوحر[٦] والسالج

٣٩٤ — خِيرى ويقال له خيرى [أصفر][٧] وهو [ص ١٠١ ظ] الذى يسمونه أهل مصر المنثور ومنه صنف برى وهو الذى يسمى الخزامى ويسمى أيضاً بابونه

٣٩٥ — خنثى ويقال جنثى وهو البرواق وهو الذى تسميه البربر تيكلانش واسمه باليونانى أسفوذولوس[٨] وأصل هـذا النبات شبه الجزر الصغير الدورماهو وهذه الأصول هى المستعمله[٩] منه وإذا جففت هذه الأصول وطحنت جاء منها دقيق فيه غرائية وهو الإشراس

٣٩٦ — خِرْوَع هو طارطقه ويسمى أيضاً قيتى وبعجمية الأندلس رجنه ،[١٠] والخروع الصينى هو الدند[١١]

---

(١) القثب — (٢) جلمانا — (٣) مال نشكه — (٤) ورنيوس انعس — (٥) لعله سبيدار بالفارسية — (٦) والسرحر — (٧) ناقص من الأصل — (٨) اسقولوذوس — (٩) ناقص فى الأصل — (١٠) رحمه — (١١) الرند

٣٧٤ — شِيراملَج هو الأملج [ص ١٠٠ ظ] المربى

٣٧٥ — شهمانج[١] هو الذى يقال له بمصر البرنوف

٣٧٦ — شنجار هو خس الحمار وهو رجل الحمام نبات مشهور

٣٧٧ — شك هذا الاسم واقع على نشارة خشب يؤتى بها من الهند تقتل الفيران واسمها المشهور سم الفار

٣٧٨ — شوع[٢] هو شجر البان

باب التـــاء

٣٧٩ — تُرمُس هو البسيله وهو الجرجر

٣٨٠ — تافِسْيا هو الينتون وهو المثنان وهو السذاب البرى نفسه وقيل أنه صمغ[٣] السذاب البرى والذى رأيت عند[٤] أطباء المغرب هى أصول بيض محمرة وهى التى يسمونها الينتون

٣٨١ — تمر هِندى اسم شجرة الحمر وأهل مصر يسمون التمر نفسه حمرا والعرب يسمون[٥] أيضاً هذا التمر الصبار[٦]

٣٨٢ — تُوتيا هى التى تسمى اقليميا الصفر وتسمى أيضاً قشقطوطه وتسمى أيضاً قدميا

٣٨٣ — تِنْكار ويقال أيضاً دنكار هو لحام الذهب ويسمى أيضاً لزاق الذهب وهو ملح الصاغة واسمه باليونانى كروسقلى

٣٨٤ — تودَرِى ويقال توذرنج اسمه باليونانى أرسيمن[٧] وهو بزر يشبه الحرف [ص ١٠١ و] وهو نوعان أحمر وأبيض ، والأحمر منه هو الذى يسمى بعجمية الأندلس الجنيله والأبيض منه هو الصوب

٣٨٥ — توبال النحاس هى قشوره التى تتطاير عند التطريق

٣٨٦ — تَرَنْجبين هو الذى يسمى المن ويسمى رزق

---

(١) واسمه المعروف هو شاهبانج — (٢) سدع — (٣) سمغ — (٤) ناقص فى الأصل — (٥) يسمونه — (٦) الصبان — (٧) ارشمين

٣٦١ — **شقاقِل** هو الذى يقال له بعجمية الأندلس قنيله ويقال له أيضاً شجميله وفى بعض البلدان يسمونه الجزر البرى

٣٦٢ — **شُكاعَى** هى إبرة الراعى وهى مسك الحده وهى إبرة الراهب وهى الشوكة البرانية وهى الكريعه وهى الكنجر ويقال كنكر وهى بالبربرية تافروت

٣٦٣ — **شبَث**[1] هو السنوت وهو السمال وهو الذى يسمونه بالبربرية اسليلى

٣٦٤ — **شجرة مريم** هى التى يقال لها ققلامينس[2] ، وهى قالبسيت وليست هى بخور مريم كما [ص ١٠٠ و] ظن كثير من الأطباء

٣٦٥ — **شونيز** هو الشميث[3] والشيبرطر والششمر[4] وهو الكمون الأسود ويقال له أيضاً الحبة السوداء

٣٦٦ — **شبْرُم** قد بينا انه من أنواع اليتوعات واسمه بعجمية الأندلس بختروالة[5] ومعناه اللبنية واسمه بالبربرية تاناغت واسمه اليونانى قاليقون[6]

٣٦٧ — **شيطرَج** هو العصاب وبعجمية الأندلس بليشه وهو الذى يسمى أعرس ويسمى أسريس[7] ويسمى لبديون[8]

٣٦٨ — **شَبّ** ويسمى أيضاً الزاج الأبيض والشب الرطب اليمانى ، والشب الدور[9] هو شب مصر

٣٦٩ — **شاذنه** ويقال ساذنج وهى حجر الطور وهى حجر الدم

٣٧٠ — **شجرة الكلب** هو العشبة التى يقال لها بعجمية الأندلس جملج[10]

٣٧١ — **شَراسِيا** ويقال جراسيا هو الثمر المعروف فى المغرب بحب الملوك ويقال له أيضاً شاه دوران

٣٧٢ — **شِبْرق** هو الذى يقال له بعجمية الأندلس يربه برنيه[11] وهو الأسل

٣٧٣ — **شبه** هو النحاس الأصفر ويسمى بذلك لتشبهه بالذهب

---

(١) لعله شبث بكسر الشين والباء وتشديد الثاء — (٢) فقلاميس — (٣) لعله الشمنته — (٤) لعله الششم — (٥) لعله لختروالة — (٦) لعله فافليون — (٧) لعله ايبريس — (٨) كبديون — (٩) لعله الشب الزفر — (١٠) حملج — (١١) لعله برينه بتشديد الراء

باب الراء

٣٥٠ — ريباس هو الذى يقال له بعجمية الأندلس اشطياله

٣٥١ — رازيانج هو الذى يسميه أهل مصر الشمار ويسميه أهل[١] المغرب البسباس واسمه اليونانى مارنثون[٢]

٣٥٢ — راتينج ويقال راطينا هو الصمغ الذى يسميه أهل المغرب الرجينه وأهل مصر القلفونيه وهو الذى يسمى زفت الغذاوى وهو صمغ الصنوبر الذكر وهو الضرو[٣] اليابس ، فأما الصمغ الذى يسمى باليونانى قولوفونيا فهو[٤] صمغ شجرة التنوب[٥] وليس هو القلفونيا

٣٥٣ — راسِن هو الزنجبيل الشامى

٣٥٤ — رعّاد هو السمكة المخدرة المشهورة بمصر وهو عقرب الماء

٣٥٥ — رَثه هو البندق الهندى وهو الذى يسمى أطمط[٦]

٣٥٦ — رازَقِى هو دهن الياسمين وهو الذى يسمى بالمغرب الزنبق

٣٥٧ — رَوْسَختج هو النحاس المحرق الذى تسميه عامة المغرب حديد الحرقوص

[ص ٩٩ ظ] باب الشين

٣٥٨ — شَاهْتِرَج هو كزبرة الثعلب ويقال له أيضاً الكزبر البرى ويقال له بعجمية الأندلس جنشيله وهو قلنثرواله[٧] واسمه اليونانى جنجيديون وهو قابنوس[٨]

٣٥٩ — شقائق هى شقائق النعمان وهو الشقر وهو الذى تسميه البربر طكرد[٩] واسمه اليونانى أنامونى[١٠] ومنه بستانى ومنه ما زهره أبيض

٣٦٠ — شاهْ شُبْرُم ويقال شاه شفرم ، هو نوع من الحبق الدقيق الورق وهو المعروف بالحبق الكرمانى

---

(١) ناقص فى الأصل — (٢) ماريون — (٣) العرو — (٤) وهو — (٥) التنون — (٦) لعله اطماط أو اطموط — (٧) قلنثروالد — (٨) فانيوس — (٩) لعله طيكوك — (١٠) ارامونى

٣٣٧ — قَيْصُوم هو نوع من الشيح طيب الرائحة وهو الذى يسمى مسواك الراعى وباليونانى أبروطنون[١] وبعجمية الأندلس شرين والعرب [ص ٩٨ ظ] تسميه العبيثران

٣٣٨ — قُسْط هو البستج

٣٣٩ — قِنّه هو صمغ الشجرة التى تسمى بالأندلس البشتناقه ويسمى هـذا الصمغ أيضاً عسل القنه ويسمى البارزد[٢]

٣٤٠ — قُرّة العَيْن وجرجير الماء وهو كرفس الماء وبعجمية الأندلس قناله

٣٤١ — قِطران هو دهن يخرج من شجرة الشربين الذى يسمى فى المغرب شبين

٣٤٢ — قَلِيميا ويقال اقليميا ويقال قدميا وهو خبث كل جسد ذائب

٣٤٣ — قِثّاء هى السواف فى كلام العرب والمستدير منـه يسمى[٣] . . . . . والفقوس[٣] المستطيل منه

٣٤٤ — قُنابَرَى هو النبات الذى يقال له بالفارسية برغشت وبالعربية غلول وقيل الاسترغاز

٣٤٥ — قلْى هو شب العصفر وهو شب الأساكفة ويقال له أيضـاً الشربرار وقد ذكرنا أنه حريق الغاسول

٣٤٦ — قتّ هو الذى يقال له السفسف والفصفصه وهو الذى يسمى علف الدواب وهو القضب ، وما دام أخضر يسمى رطبة واسمه بعجمية الأندلس يربه دموله معناه عشبة البغلة

٣٤٧ — قُرْط هـذا النبات المشهور [ص ٩٩ و] بمصر الذى تعتلفه الدواب ويسمى الشبذر ويسمون اسمه البرسيم

٣٤٨ — قِنّب هو الشهرانج[٤] ويقال له أيضاً شهدانج البر وهو حب السمنة

٣٤٩ — قُطْن هو العطب وهو الكرسف

---

(١) أروطيون — (٢) البازرد — (٣) فى الأصل : يسمى الفقوس — (٤) الصحيح أنه الشهدانج فقط

وهى ثمرة تشبه التوث فى القدر والتحدير وهى أشد حمرة من العناب ورخاوة جرمها كرخاوة الإجاص ولا عجم فيها

٣٢٩ — قَصَبُ الذريرة هو القلماس وهو القمحة وهو القصب الفارسى والذى صح عند المتأخرين أن هذا ، قصب الذريرة ، يأتى من بلاد العجم من فارس لا من الهند ولما كثر طلب الناس له من غير موضعه أعنى من بلاد الهند وأهمل طلبه من منبته عدم وجوده فى هذه الأقاليم وظن انه قد عدم من موضعه

٣٣٠ — قَراسِيا هو نوع يشبه الإجاص وهو أرق منه حامض الطعم موجود فى ديار مصر والشام كثيراً وليس هو حب الملوك ولا ضربا منه كما ظن كثير[1] من الناس

٣٣١ — قَطَف هو السرمق ويقال السرج وهو الذى يسمى ببقل الروم والبقلة الذهبية وباللطينى بولش ، أما النبات [ص ٩٨ و] الذى تسميه العرب السعدان فهو[2] نوع منه

٣٣٢ — قرع هو الدباء وتعرفه عامة مصر باليقطين ، واليقطين هو الفشغ[3] وهو كل شىء لا يرتفع على ساق وهو مستدير التم أو قريب من الاستدارة نحو الحنظل والبطيخ والقرع وما أشبه ذلك وكل ذلك يقال له اليقطين

٣٣٣ — قنطُوريُون هو نوعان دقيق وكبير ، فالدقيق منه هو الذى يسميه أهل المغرب بقول الحيات ويسمونه أيضاً قصة الحية وبعجمية الأندلس جنتوريه والعرب تسميه العشور والروم تسميه أيضاً اجيليه واسمه اليونانى قنطوريون[4] وأما النوع الكبير فهو[5] الذى تسميه أهل المغرب مكينسة قريش

٣٣٤ — قَرْدَمانا ويقال قرطمانا وهى الكرويا الرومية وهو نوع برى منها وقد ذكرنا ذلك فى الكاف

٣٣٥ — قَسْطَل هو قسطانيه وهو الشاه بلوط

٣٣٦ — قُمْحان هو الذريره

---

(١) كثيراً — (٢) وهو — (٣) الفسع — (٤) سطوريون — (٥) وهو

٣٢٠ — صَمْغ البطْم هو الذى يقال له تيابشت

٣٢١ — صَمغ البلاط دواء مركب من رخام أبيض وغراء البقر

٣٢٢ — صِناب هو الخردل المستخرجة قوته بالخل

٣٢٣ — [ص ٩٧ و] صابُون الصابون الذى يذكره الأطباء هو الصابون الجامد المعروف بالصابون الرقى

باب القــاف

٣٢٤ — قُلْقُل يقال قلقل ويقال قلقلان ويقال قلاقلاً ، وحب هذه الشجرة هو البشام وهو الذى تسميه العطارون حب البلسان وهو المستعمل فى عصرنا نيابة عن حب البلسان

٣٢٥ — فاقلّى هذه العشبة تسمى بالعربية القلام وهى التى يقال لها الملاح[1] ويقال لها الشراشر وهى الرواش والكاشر واسمها بعجمية الأندلس بلخته وهى مرذنيله وهى الشارتله ويسمونها أيضاً فى المغرب كريونش وأصلهـا العجمى اقريونش ويقال لها أيضاً بذيلبا[2]

٣٢٦ — قُلْب هو بزر أبيض صلب كالحجارة ولذلك يسمى بزر الحجر وهو الأسطوماخوس[3]

٣٢٧ — قَنْبيل هى تربة موجودة فى الهند توجد تحت الرمال ومن هناك تجلب وقيل أنها التربة التى ينبذ بها العسل المسماة بالداذى

٣٢٨ — قاتِلُ أبيه هو القضلب[4] ويقال له باليونانية قاماريون[5] وهو الذى يسمى أيضاً أباريقون وهى ماماقولى[6] [ص ٩٧ ظ] وقد شهر عند جميع الأطباء بالمغرب أن هذا الدواء هى الثمرة المأكولة التى تسميها العامة عصير الدب وتسميها البربر اسسرا[7]

---

(١) الفلاح — (٢) بدلال — (٣) الصحيح أن اسمه اليونانى هو ليثوسفرمن — (٤) اسمه العربى المعروف هو القطلب — (٥) الصحيح هو قوماروس — (٦) ماناقولى — (٧) كذا فى الأصل ، والصحيح أن اسمه البربرى اساستو

٣١٠ — فَلفَمُونِيه ويقال فلفلمونيه هو أصل شجرة الفلفل

٣١١ — فَوْفَل هو البندق الهندى وهو أطموط

٣١٢ — فاشْرا ويقال باشرا هى العشبة التى يقال لها الكرمة البيضاء ويقال لها الكرم الأبيض وعنب الحية وحالق الشعر وبعجمية الأندلس ابراله[1] وبالفارسى هزار جشان

٣١٣ — فاشرَشِين هو العشبة التى يقال لها الكرمة السوداء والكرم الأسود واسمه بعجمية الأندلس بوطانيه ، وأصول هذا النبات هو دواء محمر وهى التى يحمر بها النساء خدودهن فى المغرب واسمه المشهور عند العامة الميمون

٣١٤ — فَرْسَخ[2] نوع من الخوخ أحمر وهو الذى يعرف بالزهرى

٣١٥ — فِيل[3] هى زهرة الحضض الفارسى

٣١٦ — فَازهرَجْ[4] هذا الاسم عند الفرس واقع على مرارة [ص ٩٦ ظ] الفيل

باب الصـــاد

٣١٧ — صَنوْبَر هو فى القسمة الأولى صنفان ذكر وانثى فالذكر منه كل ما لا يثمر والأنثى منه أيضاً ضربان ضرب منه يثمر حباً كباراً وضرب يثمر حباً صغارا والحب الصغار منه هى التى تسمى قضم قريش ويسمى الكركر ويسمى بيطس[5]

٣١٨ — صَبِر هو عصارة النبات الذى يعرفه العامة عندنا بالصبارة واسم ذلك النبات بالعربية المقر وباليونانى ألوى[6]

٣١٩ — صَعْتَر أنواعه كثيرة والبرى منه يسمى بالعربية الندغ ، والصعتر الفارسى هو الذى يقال له فلفل الصقالبة وهو الشطريه ، أما صعتر الحمير فهو النوع من القيصوم الذى يقال له بالعجمية طماله ، وإذا قالت الأطباء صعتر جوهرى أو صعتر الشوا فانما يريدون به الصعتر المعلوم الذى تجريه الناس مجرى التابل

---

(١) اراله — (٢) لعله فرسك — (٣) لعله فيلزهره — (٤) الصحيح أن اسمه الفارسى هو فيلزهرج — (٥) بنطس — (٦) الوين

باب الفـــاء

٣٠٣ — فِطِّيه عشبة مشهورة عند الجمهور فى المغرب وهى التى يسميا أهل الأندلس طمنتيل

٣٠٤ — [فاوانيا[1]] هو الذى يقال له ذو الخمس حبات وقيل أنه أصل ورد الحمير

٣٠٥ — فُو هو الناردين البرى وبعجمية الأندلس شاشتره وقد صح أنه النبات الذى يبيعه العطارون فى المغرب لأهل البادية يتطيبون به ويسمونه بالبربرية أيسامن وبهذا الاسم يعرفه جميع المغرب الأقصى

٣٠٦ — فَراسِيُون هو سندان وهو حشيشة الكلاب سمى بذلك لأن الكلاب [ص ٩٥ ظ] تبول عليه واسمه الشنار وهو من أنواع المرويه[2] المتقدم ذكره فى باب الميم

٣٠٧ — فاغر[3] قيل انه أصل النيلوفر الهندى

٣٠٨ — فَنجكُشت ويقال فنجنكست ويقال بنجنكشت هى الكف الجذماء وهى شجرة ابراهيم وهو فلفل الصقالبة ويسمى أيضاً الفليفله ويسمى شتنا[4] وثمرها هو حب الفقد واسمها بعجمية الأندلس فقره وباليونانى أغناس وقيل انه بنطافلون ومعناه ذو الخمس ورقات

٣٠٩ — فَوْذَنج هو أنواع كثيرة والنهرى منها هو الذى يسمى حبق الماء ويسمى الحبق النهرى وهو الضومران ويقال له بمصر حبق التمساح وبعجمية الأندلس منتراشتره[5] وصحفه أهل المغرب فقالوا مشيشتروا ، والجبلى منها هو الذى يسمى النابطه ، والبرى منها هو الذى يسمى بعجمية الأندلس بلايه وهو الذى يصرف فى الطعام فى جميع المغرب ويقولون له بلاى ويدعونه أيضاً الغبيرى ، ويقال فوذنج وفوتنج وهو العرمض بالعربى ، ونوع منه [ص ٩٦ و] هو الذى يسميه العرب الترنيق وباليونانى فليسن والفارسى غالجن ، والفيطل والصفيرة من أنواع الفوذنج وكذلك الكرتباش والمسكطرامشير من أنواعه أيضاً وقد تقدم ذكره

---

(١) ناقص فى الأصل — (٢) المروى بضم الراء وسكون الياء — (٣) لعله فاغره — (٤) لعلة شنيا بالسريانية — (٥) مشتراشتره

٢٩٣ — عُلّيْق هو الباطوس والبربر تسمى ثمرته نابقا والأندلس يقولون له بعجميتهم أرجه وثمرتها يقال لها الوحشى

٢٩٤ — عَوْسِج هو أيضاً نوع من الأشجار الشائكة وهو الذى يقال له الجلهم والغرقد[١] ورامنش وهو أشيابرذين[٢] ويسمى بعجمية الأندلس أشبينه البه

٢٩٥ — عفص هو القشف وهو البهش

٢٩٦ — عُود الذى تحقق ان العود الهندى هو[٣] الذى تسميه الأطباء عود الطيب وهو عود البخور المشهور وهو الذى يسمونه أيضاً عود[٤] الند[٤] وهو العود الخام وهو العود الجاف وهو العود الصنفى[٥] واسمه العربى الأنجوج[٦] وباليونانى أغالوخى

٢٩٧ — عِنبُ الثعْلَب هو عنب الذيب وبالبربرية يربقنينه وهو عنبا[٧] أهلا[٧] وهو العبب وهو الفناء واسمه أيضاً ثلثان وبالفارسية روزبارج[٨] ونوع منه هو الذى يسمى الكاكنج ويسمى رنوق[٩]

٢٩٨ — عصا الراعى هو البطباط ويقال له أيضاً الشبطباط وهو القضاب المشهور بمصر الذى يوقد فى الأفران واسمه الفارسى برسيان داروا

٢٩٩ — عاقِرْ قرْحا هو الكركهان ويقال القرقهان وهو الذى يقول له البربر تاغندست [ص ٩٥ و] وباليونانى تلذرون وبرطلن[١٠]

٣٠٠ — عَصْفُر هو المريق وهو الأحريض ويسمى بهرم ويسمى بهرمان وهو السكرى واسم بزره القرطم

٣٠١ — عِلْك الأنباط هو صمغ شجرة الفستق وقيل إنه صمغ البطم واسمه باليونانى ارا وهو هذا العلك المشهور بمصر الذى يبيعونه العطارون

٣٠٢ — عَرْطَنِيثا قد بينا أنه أصل أحد نوعى اللوف وهى خبز القرود

---

(١) والعرقد ، بكسر القاف — (٢) ولعله اشك بردين ، وهو اسم فارسى — (٣) وهو — (٤) العود الى — (٥) الصنف — (٦) الحوح — (٧) لعله «عنبى تعلا» وهو اسمه السريانى — (٨) الصحيح أن اسمه الفارسى روباه تربك — (٩) لعله ربرق — (١٠) الصحيح انه برطرن باليونانى

٢٨٥ — سَرِيس اسمه العجمى شريش بشينين معجمتين عرب فقيل سريس وهو نوعان برى وبستانى ، البرى منه شديد المرارة وهو الذى يتخذ منه أطباء المغرب الشراب المشهور ، والبستانى منه هو الشبيه بالخس [ص ٩٤ و] الذى يأكله الناس بالمغرب كما يأكلون الخس وهذا البستانى منه هو الذى يلتقط أهل مصر أوراقه قبل أن يكمل وتسميه أطباؤهم الهندبا وعامتهم تسميه البقل ، ويسمى السريس أيضاً ارحل ويسمى سكوثا وبلثمون

٢٨٦ — سَرطان هِنْدى هو حجر يجلب من الهند فيه خطوط[1] سود شبه السرطان

٢٨٧ — سِنْجار هو سيف الغراب وأهل الأندلس يسمونه درحونى واسمه العربى الشبيط وهو الدلبوث[2]

٢٨٨ — سُلْطان الجَبَل دواء مشهور بالمغرب ويسمى صريمة الجدى ويسمى أم الشعراء[3] وهو شجرة الطحال واسمه بعجمية الأندلس ماطرشالبه[4] . قالوا هو الدواء الذى سماه دياسقوريذس فقلمينس[5]

٢٨٩ — سُكَّر إذا قالت الأطباء سكر طبرزد فمعناه السكر الصلب الشديد وقيل إنه هذا الذى تسميه أهل مصر السكر النبات وهو الأشبه

٢٩٠ — سُكّ دواء مركب من ماء البلح وعفص وعقاقير هندية فيها قبض وعطرية فان أضيف اليه المسك سمى سكا ممسكا

باب العين

٢٩١ — عُنّاب هو الزفيزف

٢٩٢ — عَلْقَم هو قثا الحمار ويقال له القثا البرى وهو بابلون[6] والعرب تسميه [ص ٩٤ ظ] الصاپ وتسمى عصارته أومازى

---

(١) خطود — (٢) الذليوث — (٣) الشعرى — (٤) ماطرش له — (٥) فسقماس ، واسمه اليونانى الصحيح هو بريقليمنون — (٦) لعله بوباليون وهو اسمه اليونانى

٢٧٤ — سُعْد هو الذى يقال له بعجمية الأندلس يونجه وهو قرطيون

٢٧٥ — سَقُولُوفُنْدوريُون هو العقربان وهو الحشيشة الدودية وبعجمية الأندلس الجنجباسه[1] وبالعربية أيضاً العوث

٢٧٦ — سُورُنجان هو قلب الأرض وهو حافر المهر وهو أصابع هرمس واسمه بعجمية الأندلس قشتنيوله معناه قسطلة صغيرة واسمه أيضاً لرخياره[2]

٢٧٧ — سُمّاق هو التمتم

٢٧٨ — سَنْط شجرة عظيمة مشهورة فى ديار مصر وهى أحطابهم التى يحرقونها وهى الشوكة المصرية وهى الشوكة العربية وهى أم غيلان ويقال لها أيضاً أغيلان ، وثمرة هذه الشجرة القرض ومن القرض يتخذ الأقاقيا كما ذكرنا فى باب الألف ، وصمغها هو الصمغ العربى

٢٧٩ — سَذاب هو أنواع كثيرة منه برى وجبلى وبستانى [ص ٩٣ ظ] والبستانى منه هو الذى يسميه أهل الأندلس روطه والبرى منه هو الفيجن وهو تافسيا وقيل إن الحزا والزوفرا من أنواعه

٢٨٠ — سَكبينج هو معلوم اسمه بعجمية الأندلس ساكه بينه

٢٨١ — سَقَمُونيا هى المحمودة

٢٨٢ — سَقَرْذِيُون ويقال أيضاً أسقوذوريون وهو الأطريون[3] وهو الثوم البرى ويسمى أيضاً ثوم الحية

٢٨٣ — سَسالَيُوس الذى عليه العمل عند أطباء المغرب أنه بزر نوع من الكلخ وهو الحرا الرومى ويقال أيضاً طقاره وهو السساليوس والطرادليون والكاشم الرومى ، وقال المتأخرون إنه بزر الكرفس الجبلى وإن ساساليوس وساسالى شىء واحد

٢٨٤ — سَوِيق هو ما قلى من الحنطة والشعير ونحوهما من الحبوب وهو مزبد ثم طحن بعد ذلك

---

(١) الجنجبالسه ولعله حنتباسه — (٢) المحتمل الذى يمكن تخمينه هو مرنداره بعجمية الأندلس — (٣) الصحيح أن اسمه بالأندلسية هو المطرقال

٢٦١ — نَشاستج[١] هو الذى يسميه الجمهور النشا وباليونانية أملون وأمتولون[٢]

٢٦٢ — ناعِمَه هى الشالبيه

٢٦٣ — نبطافِلُون[٣] ويقال بنطابلون ومعناه ذو الخمس ورقات

باب السين

٢٦٤ — [ص ٩٢ ظ] سَبَسْتان هو المخيطى وعامة المغرب يعرفه بالزوفى وهو أطباء الكلبه

٢٦٥ — سُنْبُل السنبل الرومى وهو الناردين وهو سنبل العصافير وهو عطارد ، وسنبل أقليطى هو المنتجوشه[٤]

٢٦٦ — سَرْخَس اسمه بالفارسى كيلدارو وبالعجمية فلجه

٢٦٧ — سَنَا منه مكى ومنه أندلسى ، والأندلسى هو الذى يقال له شربانس وهو الآس الرومى وهو القثوانثه معناه الورقة الخضراء ، والمكى هو الذى يقال له السنى الحرمى

٢٦٨ — سِمْسِم هو الجلجلان

٢٦٩ — سِدْر شجرة شائكة وثمرتها هى النبق الذى يأكله الناس وتسمى الضال

٢٧٠ — سُلْت هو نوع ردىء من أنواع الحنطة قريب الشبه من الشعير

٢٧١ — سُوس أصول هـذا النبات معلومة وهى التى[٥] تسمى عرق سوس وهى عروق دارهرمز وتطبخ هذه العروق فيخرج ربها وهو رب سوس وهو أيضاً عصير المنك[٦]

٢٧٢ — سُوسَن اسمه بالبربرية للويه وهو نوع أبيض [ص ٩٣ و] ونوع أسمانجونى واسم السوسن الأبيض باليونانى إيرسا ، والسوسن اللزوردى[٧] هو الأسمانجونى وبعجميـة الأندلس لليه

٢٧٣ — سِلْجم ويقال شلجم وهو اللفت واسمه أيضاً كوشاذ[٨]

---

(١) نشاسيج — (٢) الصحيح أن اسمه اليونانى هو اميلون — (٣) واسمه اليونانى الصحيح هو بنطافلون — (٤) اسمه الفارسى الصحيح هو الميبخوشه — (٥) الذى — (٦) لعله المهك بالفارسية — (٧) اللورنى — (٨) الصحيح أن اسمه هو بوشاد بالفارسية

باب النـــون

٢٤٩ — نِيلَجْ هو الذى تسميه العامة النيل وقد اندرج ذكره فيما تقدم ويسمى أيضاً الطين الأخضر والعين الخضراء

٢٥٠ — نارَمشك وهو الناغبشك ويسمى أيضاً المظ ويسمى أيضاً مشك [ص ٩٢ و] الرمان وهو حشيشة هندية

٢٥١ — نَجَم هو الثيل وهو العكرش وهو النجيل

٢٥٢ — [نَيْلُوفَر][1] هو قبر[2] النخل والعروس ويسمى أيضاً بشنين[3] ويسمى باليونانى لوطوس

٢٥٣ — [نِسْرين[4]] هو الورد البرى وهو الورد الصينى

٢٥٤ — [نرجَس[5]] هو العرار وهو العبهر

٢٥٥ — نَمّام هو السيسنبر وبعجمية الأندلس قلمانته

٢٥٦ — نَعنَع هو الذى يقال له الحبق البستانى واسمه أيضاً مانته وهرمه وهو ايذواوسمن[6]

٢٥٧ — نارجيل هو جوز الهند وقد اندرج ذكره فى حرف الجيم وهو النارنج وهو الرانج

٢٥٨ — نهشك[7] هو الجزر البرى

٢٥٩ — نانخواه هى التى يعرفها عامة المغرب بالفليفلة وهى الكمون الحبشى وكمون الملك واسمه اليونانى أمى[8]

٢٦٠ — نوره[9] هو الذى تسميه العامة الجير وهو الكلس وقيل انه يمسه الماء الحجارة المشوية

---

(١) ناقص فى الأصل ، وسيأتى فى أول فصل ٢٥٣ — (٢) وهر — (٣) سفتى — (٤) نيلوفر ، وسيأتى نسرين فى أول فصل ٢٥٤ — (٥) نسرين — (٦) اندرارسيمون — (٧) اسمه الفارسى المعروف هو نهشل — (٨) اى — (٩) كوره

٢٣٦ — مَرْزَنجوش ويقال له المردقوش ومرددوش وهو العنقر وهو الشمس[١] وهو حبق الفيل وهو الخرك ويسمى أيضاً آذان الفار

٢٣٧ — مَازِرِيُون هو أسد الأرض ويقال له تابماك وبعسرح[٢] وتسمى أيضاً المعين والخضرا وبعجمية الأندلس الوره[٣] وباليونانى حامالاون[٤] وهو من اليتوعات كما ذكرنا

٢٣٨ — مُغرَه هى[٥] المشق وهى الطين الأحمر وتسمى أيضاً [ص ٩١ ظ] ارتكز

٢٣٩ — مَرتَك هو المرداسنج

٢٤٠ — مُروريا هو الخس البرى

٢٤١ — مامِيران هو بقلة الخطاطيف وهو نوع من العروق الصفر واسمه اليونانى حاليذونيون وبعجمية الأندلس حلدونيه ، أما هذا الدواء الذى يسميه البربر آرغيس[٦] وأهل مصر عود الريح فهو قشر شجرة الرمان البرى وفعله قريباً من فعل الماميران

٢٤٢ — مِسْكِطْرامَشير ويقال مسكطرامشيع وهو أيضاً مسك البر وهو نوع من الفوذنجات واسمه بعجمية الأندلس بلايه جربيونه وباليونانية ديقطمنون[٧]

٢٤٣ — مُظّ هو رمان برى يكون فى الشرى لا ثمر له

٢٤٤ — مُوم هو الشمع الأصفر

٢٤٥ — مورداشُرَج[٨] هو رب الآس بالفارسية

٢٤٦ — ماست لبن حامض بعد إزالة زبده

٢٤٧ — مَيسُوسَن شراب مركب مذكور فى كتاب اهرون

٢٤٨ — مِدَاد المذكور فى كتب الطب هو المركب من دخان خشب الصنوبر والصمغ العربى ويسير زيت

---

(١) لعله السمسق — (٢) كذا فى الأصل — (٣) لعله لوره — (٤) الصحيح ان اسمه اليونانى خاما لايه — (٥) هو — (٦) ارعبيس — (٧) ديقطينون — (٨) اسمه الفارسى المعروف هومورد افشرج

٢٢٦ — **مَسْحَقونيا** هو الخلط المعمول من السفاف[١] والملح لتخليص الفضة من الذهب واسمه المشهور فى المغرب الشحيره

٢٢٧ — **مَرْجان** هو الحجر الشجرى وهو القروال[٢] والبسد ، والمرجان نبات واحد وقد تكلمنا على ذلك

٢٢٨ — **ميعَه** منها سائلة وجامدة ، والمعية السائلة هى التى يقال لها اللبنى ويقال لها عسل اللبنى ويقال لها لبنى الرهبان ، والميعة الجامدة هى التى يقال لها اصطرك ويقال لها أيضاً صطراخى وهى حمراء اللون ذكية الرائحة

٢٢٩ — **ملُوخيا** ويقال ملوكيا ويقال ملوخ وهى الخبازى البستانى وهى البقلة[٣] والنوع البرى منه هو الخطمى

٢٣٠ — **مُقْل** هذا الاسم واقع على صمغ شجرة وعلى نوع من أنواع الشجر ، ويقال لذلك النوع من الشجر الكور وثمرة تلك الشجرة هو الذى [ص ٩١ و] يسمى الدوم وهو حب أحمر مدور شديد القبض ويسمى الوقل ، وصمغ الشجرة هو الذى كثر استعماله فى كتب الطب وذلك الصمغ هو الذى يقال له المقل الأزرق وهو مقل اليهود

٢٣١ — **مُو** هو المران وبعجمية الأندلس مرانه وهو القرانية وهو ينذره[٤] وقيل انه خشب الزان

٢٣٢ — **مصطكى** هو الكية ويسمى أيضاً علك الروم والعلك الرومى ومنها نوع أسود يسمى المصطكى النبطى

٢٣٣ — **مشْمِش** هو التفاح الإرمينى

٢٣٤ — **مُوميائى** هو الموميه القبورية

٢٣٥ — **مَرْوَيه** هو حبق الشيوخ وهو المرو وهو الشنار وهو الشربث وهو الزغبر[٥] واسمه بعجمية الاندلس منتراشته

---

(١) السفاف — (٢) لعله قورال ، وهو اسمه بعجمية الاندلس — (٣) لعله البقلة البحرية أو اليهودية — (٤) بدره — (٥) الرغبر ولعله الزعتر (؟)

٢١٢ — لِسانَ العَصافير هو ثمر الدردار ويقال له طالسفر وهو التجكران واسمه بعجمية الأندلس فراشنه

٢١٣ — لِسان الحَمَل هو لسان الكلب وهو ذنب الفار ويقال له أيضاً برد وسلام واسمه بعجمية الأندلس بلنتاين وهى التى تسميها عامة المغرب المصاصة وهى الكركوس[١]

٢١٤ — لسان البحر هى الشيبيه[٢]

٢١٥ — لَاعِيَه هى الحلبلاب وبعجمية الأندلس لختريوله وقد ذكرناها من أصناف اليتوع

٢١٦ — لعبه هى العروسه وهى أصل اليبروح

٢١٧ — المحلاح هو الفجل البرى واسمه العربى الهضمان وبعجمية الأندلس لبشنى

٢١٨ — لَبْسان هو نوع من الخردل البستانى

باب المـــيم

٢١٩ — مُغاث ويقال معاث وهو أصل الرمان البرى وقيل إنه أصل شجرة الفلفل[٣]

٢٢٠ — مَحْلَب ويسمى أيضاً حب الأراك واسم شجرته اليسر ومنها يؤخذ عود اليسر

٢٢١ — ملح [ص ٩٠ ظ] الملح النفطى هو اللازوردى[٤] البراق ، وملح الدباغه هو جير الفرانين وهو الذى يسمى السورج

٢٢٢ — مِثنان هو الأزاز[٥]

٢٢٣ — مَحْرُوث هو الهليعون[٦] وهو أصل شجرة الحلتيت وقد ذكرنا ان أوراق هذه الشجرة تسمى الأنجذان

٢٢٤ — مَهَا هو حجر الشمس

٢٢٥ — مُرينه[٧] هى حية البحر

---

(١) اسمه الفارسى المعروف هو خركوش — (٢) واسمه صيبيا فى الكتاب الجامع لابن البيطار — (٣) لعله القلقل — (٤) الازوردى — (٥) الاواز — (٦) لعله سلفيون ، وهو اسمه اليونانى — (٧) مرينه

٢٠١ — كَاكَنج هو جوز المرج واسمه اليونانى هليقـاقابون[١] وهو نوع من عنب الثعلب البستانى وهو الذى يقال له شجرة اللهو

٢٠٢ — كُسْت بركُسْت هو الذى يعرفونه[٢] بمصر بالعطفه ويقولون عطفه يمين عطفه يسار

٢٠٣ — كاشِم هو الزوفرا وبعجمية الأندلس طقليره[٣] وأما النبات الذى يقال له الكاشم الرومى فهو الذى يسميه[٤] اليـونانيون لغسطيقون[٥] ويسمون بزره السساليوس وسنذكره فى حرف السين

٢٠٤ — كُفَرّى ويقال جفرى وهو من طلع النخل

٢٠٥ — كُركُم هو الهرد وهو العروق الصفر ، والماميران نوع منه

٢٠٦ — كافُور ويقال قفور

باب الـــلام

٢٠٧ — لِبْلاب هو حبل المساكين وهو قسوس ويقال له أيضاً الشجرة الباردة والعصبة ويقال له رواشح واسمه بعجمية الأندلس بورطخيله[٦] ويقولون له أيضاً قريوله

٢٠٨ — لاذَن هو الدبق المأخوذ عن الشجر الذى يسمى باليونانية قسثوس[٧]

٢٠٩ — لُوف وهو آرن باليونانية وهو نوعان عريض الورق ودقيق الورق ويقال له شجر الحنش وباليونانيـة درقنطيون[٨] ومعناه عين [ص ٩٠ و] التنين واسمه بعجمية الأندلس بليره[٩] ويقولون أيضاً فليريله[١٠] وأصل أحد نوعيه هى العرطنيثا فى أحد الأقوال

٢١٠ — لُوبيا هى الدجر

٢١١ — لِسَان الثور هى الكحيلاء وهى الحماحم ويقال حمحم وهى العليس ويقال علس

---

(١) ميقاقلون — (٢) يعرفه — (٣) لعله طقاره أو طغاره — (٤) يسموه — (٥) لسطيقون — (٦) لعله بوطجيله — (٧) قسيوس — (٨) ديوقنطيون — (٩) مليره ، ولعله قليبره — (١٠) لعله قليبريله

السوداء وهى جانت قبطه هى القرسعنة وليس هى الكافيطوس ، وليس يستعمل هذا النبات عندنا أعنى القرسعنة إلا لحاء أصله فقط

١٩١ — كَتِيرا هى صمغ شجرة القتاد واسم القتاد أيضاً السهاج وتسمى هذه الصمغة أيضاً حلوسيا

١٩٢ — كَمْأه وعامة المغرب يقول الكما وهو الفطر

١٩٣ — كمّون الكمون البرى هو الكمون الأسود وهو الذى يقال له الكمون الملوكى وهو الكمون الكرمانى وهو الباسليقون

١٩٤ — كبّابه هى حب العروس وهى خركوس

١٩٥ — كَرَوِيّه يقال لها [ص ٨٩ و] أيضاً الكمون الأرمينى ويقال لها قرنباد وقريغاد ، والقردمانا هى الكراويا البرى

١٩٦ — كَرَفْس الكرفس أنواعه ستة من جملتها المقدونس وهو الذى يقال له الكرفس السرخسى وهو الكرفس الرومى وقيل إنه البطرسالينون [١] والمشهور عند أطباء المغرب بهذا الاسم هو بزر الكرفس الجبلى وهو حب أسود كبير شبيه حب الراس ، واسم بزر الكرفس الجبلى باليونانى ساسالى [٢] واسم الكرفس البرى بلغتهم سمرنيون ؛ أما النوع من الكرفس الذى يقال له كرفس الماء فهو [٣] الذى يسمونه البربر كريونش

١٩٧ — كَبَر هو القبار وهو اللصف ويقال أصف

١٩٨ — كُرّاث هو بلبس [٤] ويقال بلابس ، والكراث الشامى هو الكراث البستانى الذى يأكله الناس على جهة الأدم ويسمى القفلوط ، وأما الذى يقال له الكراث النبطى فهو الكراث الجبلى ، وأما الكراث البرى فهو يسمى طيطان

١٩٩ — كَهْرَبا ويقال كاربا وهو صمغ الحور الرومى

٢٠٠ — كَزمازك هو ثمر الطرفاء ويقال له أيضاً جزمازك [ص ٨٩ ظ] وجزمازق وقد يقال له أيضاً العذبه

---

(١) البطرساليون — (٢) الصحيح ان اسمه اليونانى هو اوراسالينون — (٣) وهو — (٤) بلبس

باب الكاف

١٨٢ — كَزبَرة البعير هى شعر الغول وشعر الجبار وشعر الجن ومقاير[١] وهى التى يقال لها السانقة[٢] واسمها بعجمية الأندلس أرجنقيل وهى القرشقيله واسمها اليونانى[٣] برشياوشان

١٨٣ — كَرْبُره هى النقده ويقال النعده والمشهور عند العامة من اسمها كسبرة بالسين وإذا قالت الأطباء كزبرة يابسة فليس المقصود به بزر الكزبرة الذى يدخل فى تابل الطعام كما يظن جمهور الأطباء بل المقصود به ورق هذه الكزبرة المذكورة إذا جففت

١٨٤ — كُرُنْب وهى بقلة الأنصار[٤] والكرنب الشامى هو القنبيط وهو الذى يسميه عامة مصر الكرنب مطلقاً وليس عندهم كرنب سوى القنبيط

١٨٥ — كَرْسَنَّه هى الكسنا

١٨٦ — كَشُوث ويقال له الكشوث[٥] وكشوثى وهى حماض الأرنب وهى الشابرد ويقال لها أيضاً زجمول[٦] ويسمى أيضاً شمون ، والكشوث الرومى هو الإفسنتين كما ذكرنا

١٨٧ — كُمْثَرى هو الذى تسميه عامة المغرب الإجاص

١٨٨ — [ص ٨٨ ظ] كُنْدُر هو اللبان

١٨٩ — كَادُرِيُوس هو بلوط الأرض وباللطينى برنتقه

١٩٠ — كَافَيطُوس ويقال حما فيطوس ويقال له بعجمية الأندلس غاله قرشته ويقولون له أيضاً جانت قبطه ويقولون له قرذاله برباطه ومعناه الشوك المفلفل ويقولون له بنواله[٧] وقال كُيرون[٨] إن هذا النبات هو القرسعنة ، وبوشكرانه نوع من القرسعنة ، والذى صححه أهل النبات فى الأندلس أن الشوكة اليهودية هى التى يقال لها الشوكة

---

(١) لعله ضفائر الجن — (٢) السابقه — (٣) الصحيح انه اسمها الفارسى — (٤) الانصار — (٥) يعنى بضم الكاف — (٦) زحمود — (٧) ملره — (٨) كسوون

١٧٣ — طرخون قيل انه ورق العاقرقرحا ولم يصحح [ص ٨٧ ظ] ذلك المتاخرون بل قالوا هو نوع من أنواع الكرفس

١٧٤ — طرائيث هو النبات الذى يسمى لحية التيس وهو زب رباح وهوناردين[١] واسمه بالعجمية فشاله وقد بينا أن عصارة هذا النبات هى التى تسمى هيوفاقسطيداس[٢]

١٧٥ — طَرخَشَقُون هو خس الحمار

١٧٦ — طَلع هو أول ما يثمره النخل فى كل سنة عندما ينشق غلافه عنه

١٧٧ — طَلْق هو كوكب الأرض ويسمى أيضاً حاسيما

باب اليـــاء

١٧٨ — يُتُوع هذا النبات هو أنواع كثيرة تسمى اليتوعات التى[٣] يعمها كلهـا أنها ذات لبنية لزجة حادة جداً تحرق الجسم باللمس وإذا تنول منها القدر اليسير أسهل وقيًا ، ومن أنواع اليتوعات الشبرم والكبوه[٤] واللاعية[٥] والمازريون والماهوبذانه والماهيزهره والعشر ، وأما الشىء الذى يقال له سكر العشر فهو ندى ينزل على شجر العشر

١٧٩ — يَبْرُوح هو اللفاح وهو تفاح الجن ويقال له بالفارسية شابيزك ويقال له أيضاً شابيزج ويقال له أيضاً بعجمية الأندلس أبليطه ويقال له أيضاً المقض والأزج واسمه اليونانى حماماميلن[٦]

١٨٠ — يَنْبُوت هو الخروب النبطى وبعجمية الأندلس [ص ٨٨ و] حينه[٧] قرقونه وهو الشوكة الشهباء

١٨١ — ياسِمِين وهو العريف

---

(١) ناردين — (٢) هيوفا فسطيلاس — (٣) الذى — (٤) والكبوه — (٥) والاعيه — (٦) كذا فى الاصل ، واسمه اليونانى المعروف هو ماندراغوراس — (٧) لعله اشبينه

١٦٣ — حُرْف هو التفا وحب الرشاد ونسميه المقليانا وإذا قالوا الحرف الابيض أو الحرف البابلى والحرف المدنى فهم يريدون حرفنا هذا الموجود فى الأندلس

١٦٤ — حجر يهودى هو الذى يقال له الحجر المشطب وهو الذى يسمى أيضا مذرب الحصاة

١٦٥ — حِرْباء هذا الاسم يقع على نوع من الحيوان صغير شبيه الحرذون وهو الذى تسميه اليونانيون لوبخنيطس[1]

١٦٦ — الحاج شجرة صغيرة اسمها ايضا العاقول وعليها يقع الترنجبين

١٦٧ — حَبّة سوداء هى التى يقال لها كحل السودان وليست الشونيز وتسمى ايضا التشميزج والششمق[2] والشيشمق

١٦٨ — حُمَر هو زفت البحر وهو كفر اليودى [ص ٨٧ و] ويقال ايضا قفر اليود

١٦٩ — حَجَل هو القبج

باب الطـــاء

١٧٠ — طُحْلُب هو عدس الماء وهو شعر الغزال

١٧١ — طباشير هو رماد الحية

١٧٢ — طين الطين المختوم وهو الذى يسمى ايضا خواتيم لمنيه[3] وخواتيم الجيرة ويقال له أيضا مغره لكانيه ويقال له الخاتم اليمانى ، واما النوع من الطين الذى يقال له طين قيموليا فهو[4] الطفل الطليطلى بإجماع من الأطباء ، والنوع الذى يقال له الطين الارمنى هو طين أحمر علك يأتى من ارمينية ويقال له الطين الرومى والطين القبرسى لأنه نوع واحد وإن اختلفت بلاده وهو الطين الذى نسميه نحن بالمغرب الانجبار ، والطين النيسابورى وهو الذى يقال له طين الأكل وهو طين أبيض يتنقل به ، وإذا قالوا فى[5] الطب طين حواء وطين خوزى فيريدون به الطين العلك النقى من الرمل مثل هذا الذى يسميه أهل مصر ابليز[6] ، والنوع الذى يسمونه طين ساموس هو الكوكب

---

(١) الصحيح انه باليونانى خاميلاون — (٢) والشمشمق — (٣) لعاسه — (٤) وهو — (٥) ناقص من الأصل — (٦) ملر

١٥٣ — [ص ٨٦ و] حُلْبة هى الفريقه

١٥٤ — حُرْشُف هو الكَكر وهو العكوبه[١] وهو الذى يسمى بالاندلس القناريه واهل المغرب يسمونه[٢] افزان[٣] المقلوب

١٥٥ — حبّ الراس هو حب الصبيب وهو زبيب الجبل وبالفارسية ميويزج[٤]

١٥٦ — حبّه خَضْرا هى ثمرة شجرة البطم والبرى منه هو الضرو ويقال لها بعجمية الاندلس بينه رشتقه[٥]

١٥٧ — حاشَى هو نوع من الصعتر واسمها باليونانى ثومرون[٦] وبعجمية الاندلس طميله

١٥٨ — حَنظل هو مرار الصحراء ونسميه الحدج والكبسة ويسمى حبة الهبيد وهو الشرى وزعم قوم أن الحنظل هو العلقم وليس بصحيح

١٥٩ — حبّ النيل هو القرطم الهندى وهو الذى يسمى بالمغرب حب العجب

١٦٠ — حَرْمَل هو نوعان احد نوعيه يسمى بالفارسية إسفند وباليونانية بشوش، واسم الحرمل ايضا زريعة البشوش

١٦١ — حَبّ الزَلَم هو هذه الاصول الدقيقة الشبيهة بالسعد الكوفى التى ياكلها الناس واسمها فلفل السودان

١٦٢ — حى العالَم هى باليونانى ايزون [ص ٨٦ ظ] وبعجمية الاندلس أبيله رشتقه[٧] وبالفارسية همِيسقوس[٨] وهو نوعان أحد نوعيه له حبوب متطاولة مملوءة ماء على شكل لب الصنوبر وهذا النوع هو الذى يسمى بالمغرب عنب السطوح لكونه يطلع فى سطوح الدور، وللثانى[٩] ورق مدورة قدر ورق القسطل مملوءة ماء ايضا وهـذا النوع هو الذى يسمى أنبوب الراعى وعامة المغرب تسميه زلايف الملوك

---

(١) العلوبه — (٢) ناقص فى الاصل — (٣) افران — (٤) ميوبرج — (٥) لبه رتتقه — (٦) كذا فى الاصل واسمه الصحيح باليونانية هوتوموس او تومبرون — (٧) ابيله رشتقه بفتح الراء — (٨) اسمه الفارسى المعروف هو همِيشك — (٩) والثانى

١٤٤ — زَيت السودان هو زيت الهرجا[١] وهو الزيت المشهور عندنا بالمغرب المعلوم بزيت أرجان وهذا ارجان نوع من الشجر معلوم يغلى عجم ثمره ويستخرج من لبه هذا الدهن ويسمى ايضاً المن السائل

١٤٥ — زُرُنباذ وهو الذى تسميه عامة مصر عرق الكافور

١٤٦ — زُجاج الابيض منه العتيق هو الذى يقال له الزجاج الفرعونى وهو ايضا القوارير الشامية والقوارير الفرعونية

باب الحـــاء

١٤٧ — حَنْدَ قُوقَى هو النفل والذرق والجابور [ص ٨٥ ظ] والعرقصان ويقال له ايضا حباقا وهو الكركان واسمه بعجمية الاندلس طربيله[٢]

١٤٨ — حُضَض هذا الاسم واقع على عصارة نبات واسم النبات نفسه الذى عصارته الحضض فيلزهرج ، واسم هذه العصارة باليونانى لوقيون[٣] وهو كحل خولان

١٤٩ — حِنّاء هى اليرناء[٤] وثمرة الحناء تسمى الفاغية[٥] وهى الرقون والرقان

١٥٠ — حُمّاض هى البقلة الخراسانية وهو السلق البرى وهو المشهور فى الاندلس باللباصه ويسمى أيضا بعجمية الاندلس ربنيل[٦] وبالبربرية تاسمامت وباليونانى لاباثون[٧] وهو القطفة والعرب تسمى هذه الحشيشة القطف والرمث هو نوع من الحماض ويسمى خوشان

١٥١ — حَسَك هو بعجمية الاندلس غله جيقه[٨] معناه الديك الأعور وهو شوك الجمال وبالفارسية سكوهج وهو الذى يسمى فى المغرب حمص الأمير والقفعة هى نوع من الحسك

١٥٢ — حَزاز الصخْر هو نوع من الطحلب يطلع على الحجارة واسمه باللطينى أرجاله وباليونانى ليخينس[٩] وهو الذى يصبغ فيه الصوف اللون الخمرى

---

(١) لعله الهرجان — (٢) طربيله — (٣) بوقيون — (٤) اليرنا — (٥) الفاعيه — (٦) ربنيل — (٧) الاباثون — (٨) على حيفه — (٩) لبحمسه

[ص ٨٤ ظ] أرسطولوخيا[١] وبعجمية الاندلس قلبجوله وبالبربرية مسمقوره وهو شجرة ابن رستم وهو الزائره[٢] واسم الطويل منه ايضا شجرة الخطاطيف

١٣٤ — زَنْجَفْر قيل انه مصحف وان الاسم الحقيق سنجفر وهو الفسريقون

١٣٥ — زَعْفَران هو الجادى ويقال ايضا له كركم

١٣٦ — زُوفا رَطْب هو دسم الصوف، أما الرومى فدون[٣] اضافة الى شىء أو تقييد بصفة، وهى العشبة المعلومة

١٣٧ — زَرْنَب هو الفلنجه وهو رجل الغراب وهو رجل الجراد

١٣٨ — زَفْت الزفت الرطب يسمى القير وهو الاشبنت ، والزفت اليابس يسمى القار ايضا

١٣٩ — زِيبق ويقال زاووق وعامة المغرب تسميه الزوق

١٤٠ — زاج هو انواع كثيرة منها القلقند ويقال له أيضاً القلقنت ، ومنها القلقديس ومنها القلقطار ويقال له خلقطار ، والزاج القبرصى هو الاخضر وزاج الأساكفة هو الزاج الاصفر

١٤١ — زَبَدُ البَحْر هذا الاسم قد يقع على الاسفنج وقد ذكرنا ذلك ويقع على هذا الجسم الحجرى الخفيف الذى يوجد فى بركان صقلية الذى تسميه عامة المغرب الحكاكة وعامة مصر طوبة الرجل وهو نوعان [ص ٨٥ و] منه أسود خشن جدا ومنه أبيض أقل خشونة وهو الذى يحلق الشعر وهو المشهور بمصر وهو الذى تسميه الأطباء القيشور ويقال له ايضا قفشور ، واما النوع الاسود فهو الذى تسميه اليونانيون[٤] أباريقى[٥] ، وقد اختلف الناس فى هذه الأسماء التى ذكرناها اختلافا كثيرا لكن هذا[٦] الذى ذكرنا هو الذى صححه المتاخرون

١٤٢ — زَهْرة النحاس هو الشىء الذى يرسب فى الماء الذى يطفى فيه النحاس المذاب

١٤٣ — زَوَان هو الشيلم وهو الدنقه[٧] وبعجمية الاندلس بشته وعامة المغرب يقول له الزوال وهو الحصر

---

(١) أسطولوخيا — (٢) الرازه — (٣) دون — (٤) اليونانيين — (٥) كذا فى الاصل والصحيح ان اسمه اليونانى «هالوس اخنى» — (٦) هو — (٧) الرنفه

١٢٤ — وَشَق ويقال أشق ويقال اشج ووشج وهو لزاق الذهب وهو صمغ الكلخ ويقال له بعجمية الأندلس الغته . وثم نوع من الكلخ له صمغ قريب القوة من الأشق وذلك النوع هو الذى يقال له قاتل نفسه

١٢٥ — وَجّ وهو الذى يقال له بعجمية الاندلس أشبطانه وهو الذى يسمى الزهرة واسمه اليونانى أقارون[١]

١٢٦ — وَسْمَه هى الخطر وهى ورق النيلج وهو العظلم وهو [ص ٨٤ و] الذى تسميه العامة[٢] النيل الذى يصبغ به الاسود

١٢٧ — وَدَع هو خزف دود يكون فى البحر ويقال له ببلاد الهند الكورة[٣]

١٢٨ — وَرَشان ضرب من الحمام

١٢٩ — وَرَل قيل انه فرخ التمساح وهو نوع من السقنقور ومما يؤكد ذلك كون الذين يأكلون لحم التمساح يذكرون انهم يجدون انعاظا[٤] شديدا

باب الـزاى[٥]

١٣٠ — زيتون منه برى يطلع فى الجبال واسم شجرته العثم وبعجمية الاندلس اللشتيره والزبنوج وعامة المغرب يقول له الزنبوج وثمرة هذه الشجرة اعنى البرية تسميه العرب الدعج

١٣١ — زيْت زيت الانفاق هو الذى يعتصر من الزيتون الغض والزيت الركابى هو الزيت المعلوم وإنما سمته العرب كذلك لكونها لا تعلمه الا مجلوبا اليها من الشام على الركاب

١٣٢ — زَعْرُور هو الإجاص الشتوى وهو المشتهى وقيل انه ثمرة شجرة الدب واسم شجرة الزعرور النلك[٦]

١٣٣ — زَرَاوُنْد منه مدحرج ومنه مستطيل والنوعان موجودان[٧] بالمغرب لكن هذا المدحرج الذى ياتى من العراق هو اقوى فعلا وهو المستعمل ، واسم الزراوند باليونانى

---

(١) الصحيح ان اسمه اليونانى أقورون — (٢) يعنى فى مصر — (٣) الكوده — (٤) انعاضا — (٥) الزآء — (٦) الملك — (٧) موجودة

هذا الذى يقال له بالبربرية تيفاف[١] وبعجمية الاندلس شراليه واسمه بالعربية يعضيد وهو الشرقين ، ومنه نوع آخر برى هو الذى يسمى فى كتب الطب طلخشقوق وهو الطلخشقون وهو الطرخشون واسمه اليونانى أميرون واسمه بالعربية العلث وهو البقلة المرة

١١٥ — [هيوفاريقون] هو الذى يقال له الداذى الرومى واسمه المشهور عند عامة المغرب المنسيه وبعجمية الاندلس بنيوله وهو عشبة القلب ويسمى ايضا نوشه[٢]

١١٦ — [هال] هى القاقلة الصغيرة ويقال له ايضا هال بوا ويقال له ايضا جربوا وهو الشمشير [ص ٨٣ ظ]

١١٧ — هَيُوفاقَسْطِيداس ويقال له أيضا هوفقطيداس وهذا الاسم واقع على عصارة الطرائيث

١١٨ — هَرْطَمان هو القرطمان وهو من انواع القطانى وهو الخرطال اصلا[٣]

١١٩ — هِى افشرج[٤] هو رب السفرجل

١٢٠ — هَدَبه[٥] هى الدود التى تكون تحت الجرار وتجمع نفسها وتستدير ، واسمه بالعربية حمار قبان[٦]

باب الـــواو

١٢١ — وَرْد هو الجل عند الأطباء وإن كانت العرب لا توقع هذا الاسم إلا على الأبيض منه خاصة

١٢٢ — وَسَخ الكُور هو العجر[٧]

١٢٣ — وَرْس هذا الاسم يقع على حشيشة تطلع فى اليمن لها صبغ اصفر ، ويقع على شى حجرى يوجد فى مرار البقر يتكون كتكون الحصى فى الكلى والمثانة وعامة مصر يسمونه خرزة[٨] البقر

---

(١) سعاف — (٢) بوشه — (٣) اصل — (٤) الصحيح انه بالفارسية بهى افشرج — (٥) هربه — (٦) تبان — (٧) لعله العكبر — (٨) جزرة

٩٩ — دفْلَى هى الرودود[١] وبالفارسية خرزهرج[٢] معناه قالوا سم الحمار

١٠٠ — دُهْن الحَلّ هو دهن السمسم الغير مقشور ، أما دهن المقشور من السمسم فهو المعروف بالسيرج

١٠١ — دُهْن الكلانج ويقال أيضاً كلكلانج وهو دهن الجوز الهندى

١٠٢ — دُهْن الزَفْت هو زفت وزيت مداس

١٠٣ — دُوشاب هو عسل التمر خاصة

١٠٤ — دَوْغ مخيض لبن البقر إذا حمض

١٠٥ — دَياسَرُون هو رب الجوز

١٠٦ — دُهن الجُلّ هو دهن الورد

١٠٧ — دُهن الحِنّاء هو الفرفوس

١٠٨ — دَيامَرون هو رب التوث [ص ٨٣ و]

١٠٩ — [دياقودون[٣]] هو شراب الخشخاش

١١٠ — [داراسج] نبات أحمر يؤكل وهو من أنواع الهندباء ويسمى ايضا الطرخون

[باب الهـــاء]

١١١ — [هِلْيَوْن] هو بالعربية اليرامع وباليونانية ماسونج[٤] وبعجمية الاندلس الاسفاراج ويقال له ايضا سفارج

١١٢ — [هليلج] يقال له بلغة الهند هارسر (؟) وهو الفرفخ[٥]

١١٣ — [هَرْنَوَهْ] هى التى يقال لها بالاندلس الفليفلة

١١٤ — [هِنْدَبا] هى باليونانية انطوبيا[٦] وهى انواع النوع المعلوم عندنا بالمغرب المشهور

---

(١) الورود — (٢) خورهرج — (٣) يوجد بياض فى أول كل فصل ابتداء من رقم ١٠٩ لغاية رقم ١١٦ وقد زدنا اسماء الادوية بحسب الطاقة — (٤) والصحيح انه بالفارسية مارشوبج — (٥) المفرح — (٦) انطونيا

٨٨ — دارْ شِيشُعان ويقال شيشغان اختلف فيه ولم يحقق والذى ترجح فيه من الأمر عند المتاخرين انه الجولق وباليونانى سقولرون وقيل انه اصل السنبل الهندى

٨٩ — دِبْق هو الذى يسميه عامة اهل المغرب العلك

٩٠ — دِيس السمار نوع منه وهو الغسل[1]

٩١ — دِرْدَار شجر مشهور لا ثمر له وهو شجر البق وبعجمية الاندلس فراخشنه وباليونانى فيلون وهو الورق

٩٢ — ديبْساقوس هو شوك الدراجين الذى يمشطون به ثياب الصوف

٩٣ — دُلْب هو خشب للحمرة اسمه العربى عيثان وبالفارسية الصنار والذى يشهر فى المغرب انه الخشب الذى يصبغ به الاصفر وتسميه العامة هناك الصفيرى واهل مصر القيصر[2]

٩٤ — دُوقُو اكثر الشارحين قالوا انه بزر الجزر البرى ولما وجد فى نسخ جالينوس فى الدواء المركب الواحد بعينه «بزر جزر برى ودوقوا» قالوا انه بزر نوع آخر من الجزر، والذى رجحه المتاخرون عندنا انه بزر الأخلة وهذا النبات الذى تخلل به الانسان المشهور عند أهل الغرب [ص ٨٢ ظ] باسم المنتنة ويحرق فى الافران

٩٥ — دَارْصينى[3] هو دارصينى الصين وليس هو القرفة وإنما قلت ذلك لان اهل مصر يسمون القرفة دارصينى، وقيل ان دارسوس هو ايضا الدارصينى وقيل انه القرفة

٩٦ — دَمُ الأَخوَيْن هو القاطر واسمه المشهور فى المغرب الشيان واسمه العربى الأيدع وبالفارسية خونشاوشان[4]

٩٧ — دَنْد منه صينى يشبه حب الخروع ومنه اندلسى وهو الذى يقال له بعجمية الأندلس طارطقه والماهوبذانه نوع منه

٩٨ — دُلّاع البطيخ الفلسطينى ويقال له ايضا البطيخ الشامى والبطيخ الهندى وعامة مصر يسمونه البطيخ الأخضر

---

(١) كذا فى الاصل، والصحيح ان اسمه الأسل — (٢) الصحيح ان اسمه فى الاندلس الصفيراء وفى مصر [عود] القيسه — (٣) فى الاصل دارصينى بفتح الراء — (٤) خرلشاوشان

٧٩ — جُنْدَبادُسْتُر هو خصى السمور وهو خصية الجر وهو الفاحشة وهو قسطوره وهو قسطوريون ، والسمور هو حيوان بحرى وهو كلب الماء ويخرج ويسرح فى البر . وليس هو القنيليه كما زعم من لا يعرف القنيليه[١] وعامة المغرب يسمى هذا الدواء المنتنه

٨٠ — جِلْبانَ [ص ٨١ ظ] هو الخلر[٢] والجلبان البرى هو القرسينا[٣]

٨١ — جِدْوار ويقال زدوار وهو نوع من الزرنباذ قوته قوة الدرونج والأنتله نوع منه

٨٢ — جَوْز الجوز المأكول معلوم ، وجوز السرو ايضا معلوم وهو جوز مشقق كأنه قطع مثلثات مخروطة مجتمعة على مراكزه ، وجوز ماثا ويقال جوز ماثل وبالفارسية حورزق[٤] وهو جوز صغير مخدر ، وجوز الرقع هو نوع آخر وهو جوز التيء والرقع شجرة عظيمة ، وجوز السودان هو الذى يسميه اهل المغرب جوز الشرك وهو اكبر من البندقة متطاول رخو فى داخله شبه البزر ، وجوز الهند هو النارجيل كما سنذكر فى باب النون

٨٣ — جَفْتُ البُلّوط هو القشر الرقيق المستبطن للقشر

٨٤ — جُهُورى هو ماء العنب الذى طبخ حتى ذهب نصفه فى الطبخ ، وان طبخ إلى ان يبقى منه الثلث ويذهب الثلثان سمى مثلثا[٥] ، وإن طبخ حتى يبقى ربعه سمى ميبختج

٨٥ — جُلْجَبِين هو الورد المربى بالعسل

باب الـــدال

٨٦ — داذى اسم تربة هندية ينبذون بها شراب العسل ، وداذى القطران هو الصافى منه ، وقيل ان الداذى شجرة

٨٧ — دَوْسَر هو الخرطال وهو نوع من القطانى يشبه [ص ٨٢ و] القمح وينعد من أنواعه

---

(١) القنليه — (٢) ابجلو — (٣) العوسا — (٤) كذا فى الأصل ، وفى جامع ابن البيطار جوزرب — (٥) مثلث

باب الجيم

٦٨ — جُمّار يقال له خس[١] النخل وهو قلب النخل . اما هذا النبات الذى يعرف عند اهل المغرب بالجمار فهو نوع من النخل صغير جداً

٦٩ — جَوْز جُنْدُم ويقال له جوز كندم وهو شحمة الارض وهو جمر الأرض وهى تربة العسل ويقال له عندنا الداذى

٧٠ — جاوَرْس هو نوع من الدخن والجاورس الهندى هو الذره

٧١ — جَوْزبَوّا هو جوز الطيب ويقال له أيضا جربوا

٧٢ — جَعْدة هى الجعيدة واسمها بعجمية الاندلس يربه بليره ويقال لها ايضا هاك بذليره واسمها اليونانى فوليون[٢]

٧٣ — جَزَر يقال له [ص ٨١ و] بالعربية الصباحيه وبالرومية بشناقه وبالفارسية أسطفلينه وبعجمية الأندلس إسفناريه واسمه أيضا نهشل[٣] واسم البرى منه تحارنه[٤]

٧٤ — جرْجير يقال له بالعربية الكُثاء[٥] واسمه اليونانى أوزيمن[٦] وبعجمية الاندلس أروقه والبرى منه يقال له بالعربية الأيهقان

٧٥ — جُلّنار هو فلسطيون[٧] واسمه العربى الرغث وهو المظ وهو زهرة الرمان البرى واقماعه وليس يعمل ثمراً[٨] ، فاما جنبذ الرمان فهو يسقط من زهر الرمان البستانى وهو يشبه الجلنار

٧٦ — جاوَشِير هو البروثا

٧٧ — جنْطِيانا هو الكوشاذ واسمه بعجمية الاندلس بشلشكه ويقال له دواء الحية

٧٨ — جبْسِينَ هو حجر الجبس قبل حريقه وهو جبس الفرانين وهو حجر براق ابيض ويقال له أيضا الجص ويقال له أيضاً اسفيذاج الجص

---

(١) حس — (٢) قونيون — (٣) نهشك — (٤) محاربه — (٥) الكما — (٦) الصحيح انه باليونانى اوزومن — (٧) مساطلون — (٨) ثمر

٥٨ — بَنْجٌ هو نوعان ، بزر احدهما ابيض وبزر الآخر اسود والبزر الابيض الدقيق هو البنج والاسود منه هو الشوكران ويقال سيكران وبعجمية الاندلس بر باشكه ويقال له بلمانده[١] واسم الشوكران باليونانى قونيون وهو مكسة الانذر وهو الشوكة اليهودية والشوكة السوداء

٥٩ — بقلة حَمْقا هى الرجلة وهى الفرفخ والفرفير وهى البقلة المباركة واهل الشام يسمونها الفرفخين واسم البرى من هذا النبات باليونانى ببليون[٢]

٦٠ — بَصلُ الفار هو الإشقيل وهو العنصل وهو المشهور فى المغرب ببصل الخنزير واسمه اليونانى قاطاجانس[٣] وبالبربرية أحكال

٦١ — بصل الزير هو قسطل الأرض وهو البلبوس والقعبيل نوع منه وهذا القعبيل هو نوع من البصل صغير مأكول يأتى من الشام الى مصر

٦٢ — بَلاذُر هو أنقرذيا

٦٣ — بَرنْجاسِف هو الشواصرا وهو مسك الجن اسمه اليونانى أرطامسيا وهو نوع من القيصوم

٦٤ — بَهرامِج هو بالعربية ظيان وبعجمية الاندلس يربه دفواقه[٤] ويقال له ايضا هال بلباشكه وباليونانى لبيديون[٥] وهو الياسمين [ص ٨٠ ظ] البرى وهو حاد الرائحة

٦٥ — بَسْبايج هو السكيرغلى[٦] معناه كثير الأرجل ويقال له أيضاً أضراس الكلب ويقال له ايضاً باليونانى عالجونيا[٧] وفولوقديون ويقال له ايضا شترعالى وشجيرغلى واسمه بعجمية الاندلس بربوذيه وبالبربرية تشتيوين وبهذا الاسم هو مشهور عند عامة المغرب

٦٦ — بُطْم شجرة مشهورة ، البطم البرى هو الضرو وهو شجرة المصطكى فيما قيل

٦٧ — بَدَنج ويقال له ايضا برنج هو دواء هندى شكله شكل بندق له لب

---

(١) لعله ملماندره — (٢) يبلمون — (٣) الصحيح أن اسمه اليونانى هو سقيله — (٤) دقواقه — (٥) الصحيح أن اسمه اليونانى قلياطيس — (٦) السكيعلى — (٧) كذا فى الأصل

الاصول خاصة وهو نوعان احمر وابيض واسم الأبيض بعجمية الاندلس يربه شانه ، واما الاحمر فليس يطلع فى المغرب بل فى بلاد العراق

٥١ — بوْرَق هو نوع من النطرون وهو من الاملاح التى تتكون فى ديار مصر والبورق الإرمنى هو زبد البورق وهو ما علا عليه

٥٢ — بَزْرقطُونا هو أسفيوس واسمه بعجمية الاندلس بسيل[١]

٥٣ — بقلة يَمانيةٌ اسمها بالعربية الصدح وبعجمية الاندلس[٢] بليطه وهو اليربوز ويقال له ايضا جرموز وكستج ونوع منه هو الذى يقال له رجل الجراد

٥٤ — بِطّيخ نبات مشهور بهذا الاسم فى جميع البلاد العربية ومنه مدور [ص ٧٩ ظ] ومنه مستطيل والمستطيل منه هو الذى اسمه باليونانى ملونيا . واهل مصر يسمون البطيخ البطيخ الاصفر لانهم يسمون الدلاع البطيخ الاخضر

٥٥ — بُخُور مَرْيَم الذى جوزه المتاخرون من النباتيين أن هذا الاسم واقع على اصول العشبة التى يقال لها أذريون هى المعروفة فى الاندلس بالذهبية لأن نورها لون الذهب ويقال لها اذريونه ويقال لها فى الاندلس جرجريتيه[٣] واذا سقط هذا النوار يطلع شبه كف وهو الذى يقال له كف الاسد ، واسم هذا النبات باليونانى قوقلاميتوس[٤] وليس هو شجرة مريم ، بل شجرة مريم نبات آخر غير بخور مريم واسمه باليونانى فقلامينوس[٥]

٥٦ — بُوزَيْدان اكثر الشارحين قالوا انه النبات الذى يقال له خصى الثعلب ولم يصح بل هو عود ياتى من الهند

٥٧ — البَلّ والشَلّ هذان نوعان من العشب متقاربان القوى جدا ولهما جميعاً اسم واحد عربى وهو العبب واسم احد النوعين اقطى واسمه بعجمية الاندلس ياذقه وهى الرقعة وهو الربرق واسم النوع الثانى باليونانى [ص ٨٠ و] حاما اقطى و بعجمية الاندلس شبوذقه[٦]

---

(١) بنيل — (٢) ناقص فى الاصل — (٣) لعله مرجريتيه ؟ — (٤) فعقلاسوس — (٥) فقلاميس — (٦) لعله شبوقه

الاندلس مسناله واسمه اليونانى حاماميلون[١] [ص ٧٨ ظ] وهو ايضا كاميلون[٢]
ومنه ما نواره اصفر ومنه ما نواره ابيض

٤٠ — بَاذَرَنْجُويَه ويقال له باذرنبويه وهو نوع من الرياحين يقال له عندنا الحبق الترنجى
تكون رائحته كرائحة الأترج ويقال له بمصر الترنجان واسمه بالفارسية مرماخور

٤١ — باقِلّا هو الجرجر واسمه المشهور فى المدن الفول

٤٢ — بُلّوط هو الذى يعرفه عامة مصر بثمرة الفؤاد وشجرته هى السنديان وهى القندوار

٤٣ — بُنْدُق هو الجلوز

٤٤ — باذاوَرْد ليست الشكاعى كما زعم كثير من الناس وهى الشوكة البيضاء وهى النقد
وهى العصفر البرى وهى المرجون ويقال لها بالعربية عس

٤٥ — بَسَد هو المرجان نبات واحد واسمه اليونانى قرليون ، والناس مختلفون فى نسبة البسد
من المرجان فمن قائل أن ذات الشجرة هى المرجان والبسد هو فروعها الدقيقة ،
ومن قائل أن البسد عروقها الممتدة[٣] فى الارض وهذا النبات هو فى قعر البحر

٤٦ — بَرْدى هو الحق[٤]

٤٧ — بَرَنْجَمَشْك ويقال فلنجمشك ويقال برنجمشك وهو القلثمان وهو اصابع الفتيات
وهو الحبق القرنفلى المشهور

٤٨ — باذْرُوج ويقال له بالعربية [الريحان][٥] [ص ٧٩ و] وهو الحوك وهو الحماحم
وهو الحبق النبطى واسمه اليونانى بسليقن[٦] وهذا النبات هو الحبق العريض الورق
المعلوم عند كافة الناس وهو[٧] المعروف عندنا بطرطور الحاجب

٤٩ — بهار هو العرار بالعربية وهو المعروف عند عامة المغرب بورد الحمير وبعجمية الاندلس
ريستقه[٨] وهو عين أهلاه[٩]

٥٠ — بَهمَن المستعمل من هذا النبات اصوله فقط فلذلك صار هذا الاسم واقعاً على تلك

---

(١) حاهيلون — (٢) كاليس — (٣) الممتد — (٤) لعله الحلفاء — (٥) بياض فى الأصل — (٦) سليقن — (٧) وهذا — (٨) لعله رشتقه بالاندلسيه — (٩) لعله عين الحجل او عينا دعجلا بالسريانية

٢٨ — أُسْرُنْج هو البسليقون ويقال أيضاً ساليقون واسمه المشهور فى المغرب[١] الزرقون وهو الرصاص المحرق

٢٩ — اِسْفِيذاج ويقال ايضا اسبيداج الرصاص وهو الباروق واسمه عند عامة [ص ٧٨ و] المغرب البياض

٣٠ — انفحة هى العقد واسمه المشهور عند عامة المغرب الينق

٣١ — أُستُرغاز[٢] قيل انه اصل الكاشم وقيل انه اصل شجرة الحلتيت

٣٢ — أُبَّار[٣] هو الرصاص وهو الأسرب وهو الأنك وهو القلعى

٣٣ — أندَراسيُون ويسمى ايضا جاهنيك وهو الذى يعرف عندنا باليربه طوره

٣٤ — اِيرَسا[٤] ويقال له ايضا ايرس وهذا توقعه الأطباء على اصل السوسن الأسمانجونى خاصة

٣٥ — أُفيُون[٥] دواء مشهور العين معلوم بهذا الاسم وقد تسميه بعض عامة البلاد المرقد وهو لبن الخشخاش الاسود بعد جفافه ويشبه[٦] بالربوب

٣٦ — أُومالى[٧] هو شىء يسيل من ساق شجرة بتدمو[٨] اثخن من العسل وهو الذى يسمى دهن العسل

٣٧ — أذنابُ الخيل ويسمى هذا النبات ايضا لحية التيس وليس هو الطرائيث بل كأنه نوع من القضاب ارق منه بكثير

باب البـــاء

٣٨ — بِسْباسَه هى الداركيسى وفى بعض النسخ داركيسى وهى الجاركون وقيل الطالسفر

٣٩ — بَابُونَج ويقال بابونك وبابونق وهو فقاح[٩] الارض وهو حبق البقر واسمه بعجمية

---

(١) ناقص فى الأصل — (٢) أسترعار — (٣) المشهور هو أبار بفتح الهمزة — (٤) الصحيح هو ايرسا بكسر الراء وهو ايرس فى اليونانية — (٥) المشهور هو أفيون بفتح الهمزة — (٦) وسهه — (٧) كذا فى الأصل والصحيح ان اسمه اليونانى الأومالى — (٨) كذا فى الاصل ولعله بتدمر — (٩) لعله تفاح

١٨ — أَنْجُذان هذا الاسم واقع على ورق الشجرة التى تسمى صمغتها الحلتيت

١٩ — أَنيسُون هو بزر الرازيانج الرومى وهو الذى يعرفه عامة المغرب بالحبة الحلوة وهو الكمون الحلو

٢٠ — أُقحُوَان هو المسمى بالعربية القراص ويقال له بعجمية الأندلس بيلينيره[١] ويقال له أيضاً مصنيله ويقال له غشونش[٢] وهـذه عشبة تشبه البابونج وهى أنواع أبيض وأصفر اسم الأبيض منه باليونانى أماريقون واسم الأصفر منه أمارنطون[٣]

٢١ — أَسارُون هو بعجمية الأندلس أشره ويقال له أيضاً برباله

٢٢ — أَبْهُلْ هو العرعر وهو براثوا ومنه [ص ٧٧ ظ] نوع اسمـه شجرة الله والدبيدار أيضاً نوع منه

٢٣ — أَفَيْثمُون اسمه المشهور فى الأندلس الصعيترة

٢٤ — أُشنان القصّارين هو الغاسول ويقال له بالعربية الحمض[٤] والحرض وبعجمية الأندلس شوكة برباطه وبالبربرية تاغيغيت[٥] وبهذا الاسم خاصة هو مشهور بالمغرب الأقصى واسمه باليونانى ادرقيس وحريق هذا النبات هو القلى وسأذكره فى باب القاف ، والأشنان الذى يغسل به الأيدى معلوم مشهور

٢٥ — افْرَبيُون ويقال فربيون واسمه البربرى الذى شهر به فى المغرب[٦] هو تاكوت ويسميه عامة مصر لبانه مغربية

٢٦ — أَصابعَ العَذارى هو عنب أسود طويل الحبة شبه إصبع مصبوغة يطلع فى السرى

٢٧ — إِثْمِد له معادن فى المغرب وفى المشرق فالذى يوجـد منه بالمغرب هو الذى يسميه أهل المغرب الكحل الزرقا[٧] وهو الكحل المغربى والذى يوجد منه بالمشرق هو الكحل الاصبهانى

---

(١) سلسره — (٢) عسونس — (٣) اماريطون — (٤) الحض — (٥) لعله تاغيغيشت — (٦) العرب — (٧) كذا فى الأصل

العقارب ويعرف باكليل الملك المعقرب ، وسمعت أن هذه الاصول التى يؤتى بها من الشام وهى ترياق للسع الهوام ويعرف بعرق الحية هى اصول هذا النوع من اكليل الملك

٨ — إذْخِر هو المشهور عندنا بالمغرب بتبن مكة وفقاحه هو جوزجينا[1]

٩ — اثل هذه شجرة مشهورة معلومة بهذا الاسم فى ديار مصر ، وهى النضار وهى السمسار وقيل أن السمسار هو خشب البقس ، والأثل هو نوع من الطرفاء ، وحب الأثل هو الذى يسميه اهل مصر العذبه

١٠ — آس اسمه المشهور عند عامة المغرب الريحان وهو عند عامة أهل مصر المرسين

١١ — أُشْنَه هى شيب العجوز ويقال له أيضاً الشيبه

١٢ — اقَاقِيَا هى رب القرض والقرض هو ثمر السنط مشهور معلوم بمصر وساذكره فى حرف السين

١٣ — إجّاص اسمه المشهور عندنا بالمغرب البرقوق ويقولون له أيضاً أهل الأندلس عيون البقر وهو الشاهلوك ويقال شاهلوج

١٤ — أنْجُره هى حب النساء ويقال لها القريص ويقال له بالمغرب الحريق وبعجمية الأندلس [ص ٧٧ و] أنيفس[2] وهو نبات النار وهو نوعان أبيض وأسود

١٥ — أظفارُ الطِيب هى البارح[3]

١٦ — أناغالِس هى عشبة العلق وتسمى أيضاً آذان الفار وهى نوعان أحدهما هى التى تسمى بالأندلس قرذناله وهى التى زهرها لازوردى والثانية التى زهرها أحمر وهى التى تسمى النشانتله[4]

١٧ — أميربَاريس ويقال له أيضاً برباريس وهو أثوان وهو السوسل اسمه بالفارسية الزرشك[5] ويقال زرتك[5]

---

(١) لعله كوركياه بالفارسيه — (٢) لعله ارتيقش — (٣) كذا فى الأصل . لعله الفائح ؟ — (٤) لعله شنتاله — (٥) والمشهور انه زرشك وزرك

والكتاب الجامع الذى الفه بعض المتاخرين فى الاندلس وهو المسمى بالغافقى وعلى ما ذكره ابن وافد وابن سمجون، واضفت الى ذلك ما هو مشهور معلوم عند الجمهور فى بلاد المغرب من غير أن اخالف فى ذلك احد من مشاهر الطب، وما وقع فيه الاختلاف بين بعض الشارحين وصح عندنا فى المغرب وشهر احد الشرحين اذكره بحسب الأشهر عندنا، وما الأمر فيه مترجح اذكره باختلافه والله الموفق للصواب

باب الألف

١ — أُتْرُجّ هو التفاح المائى

٢ — أَرْز هو ذكر الصنوبر الذى لا يطعم ومنه يستخرج الزفت، والسرو نوع من الارز

٣ — إِفْسِنْتين [ص ٧٦ و] كثيرا ما يسمى فى كتب الطب الكشوث الرومى وهو الذى يعرف بعجمية الاندلس يربه بطره ويقولون له ايضا اشينيصه[١]

٤ — انزرُوت ويقال عنزروت وهو كحل فارسى واسمه اليونانى سرقفلى[٢]

٥ — إِسفَنْج البحر هو رغوة البحر ويقال له ايضا زبد البحر، وهو الغيم ويقال له ايضا الغمام وهو الذى يعرفه عامة المغرب بالنشافة[٣] ويقولون له ايضا صوفة البحر

٦ — أُسْطُوخُودُوس الذى يستعمله الاطباء بالمغرب وفى ديار مصر هو هذا النبات الذى يسميه عامة اهل المغرب الحلحال وهو وشايع الشيخ ويقال له ايضا ارشنيسه وهو سنبل الاحانيه وسمعت من المحققين الباحثين عن النبات بعلم واجتهاد أن هذا ليس هو الأسطوخودوس الذى ذكره جالينوس بل هو شىء قوته قوة ذلك وأن الأسطوخودوس الحقيقى اعرض ورقاً من هذا وأغلظ وشائع وهو يطلع على مقربة من طليطلة

٧ — إِكْلِيلُ المَلِك هو شجرة الحب واسمه بالبربرية تيرازن وهو الدارشاه وهو الذى يسمى بعجمية الاندلس قرنيليه وهو نوعان منه [ص ٧٦ ظ] شىء له قلوب[٤] يشبه اذناب

---

(١) لعله اشينشه — (٢) سرفعليق — (٣) النشافه — (٤) لعله غلف

[ص ٧٤ ظ] بسم الله الرحمن الرحيم حسبى الله وكفى

كتاب شرح العقار تاليف الشيخ الرئيس ابى[1] عمران موسى بن عبد الله الاسرائيلى المغربى

قال قصدى فى هذه المقالة شرح اسماء العقاقير الموجودة فى ازماننا المعروفة عندنا المستعملة فى صناعة الطب فى هذه الكتب الموجودة لدينا ، ولا اذكر من الادوية المفردة المعروفة الا ما ترادفت عليه اسماء اكثر من واحد إما بحسب اختلاف اللغات او بحسب اهل اللغة الواحدة لان الدواء الواحد قد يكون له اسماء كثيرة عند اهل اللغة الواحدة [ص ٧٥ و] إما بحسب ترادف وقع فى اصل الوضع او بحسب اختلاف اصطلاح اهل المواضع ؛ واى دواء مشهور معلوم لم يشهر له عند الأطباء غير اسم واحد اما عربى واما عجمى فانى لست اذكره اذ ليس غرض هذه المقالة تعريف انواع الادوية بصفاتها او ذكر منافعها بل شرح بعض اسمائها ببعض ، وكذلك الدواء الذى قد علم وتحقق مثل التين والعنب ونحوهما فانى لست اذكره من اجل اسمه اليونانى المذكور فى الكتب المنقولة الينا اذ المخرجون لها قد ذكروا ذلك وبينوه الا ان تخلت ذلك اليونانى فى جملة اسماء كثيرة لذلك الدواء ، واى دواء له اسماء شاذة غير مشهورة وليس له منفعة كبيرة[2] فى صناعة الطب فلست اذكره

وأرتب ذكر الادوية على رتبة حروف المعجم لكنى احذف التكرار مثال ذلك أن الدواء الذى له اسمان احدهما اوله الف والثانى اوله باء وتقدم ذكر اسميه فى باب الالف فانى لا أعيد ذكره فى باب الباء ، كل ذلك طلب الايجاز وتسهيلا للحفظ وان كان فى ذلك تعب عند طلب الاسم المقصود[3] وهو عظيم العناء فى [ص ٧٥ ظ] حفظ جملة اسماء ذلك الدواء . فقصدى بهذه المقالة ان يصغر حجمها كى يسهل حفظها فيعظم بها المنفعة ، والاسم الاول الذى افتتح به من اسماء الدواء هو أشهر اسمائه الأقل شهرة لذلك الدواء عند اهل الصناعة اذ أدوية كثيرة اسمها العجمى عند الاطباء أشهر وأعرف من اسمها العربى

واعتمد فى شرح هذه الأسماء على كتاب ابن جلجل فى شرح العقار وكتاب ابى الوليد بن جناح

---

(١) ابو — (٢) كبيرة منفعة — (٣) المقصور

بلتے

القعا الدنا كثير

كتاب

شرح أسماء العقار

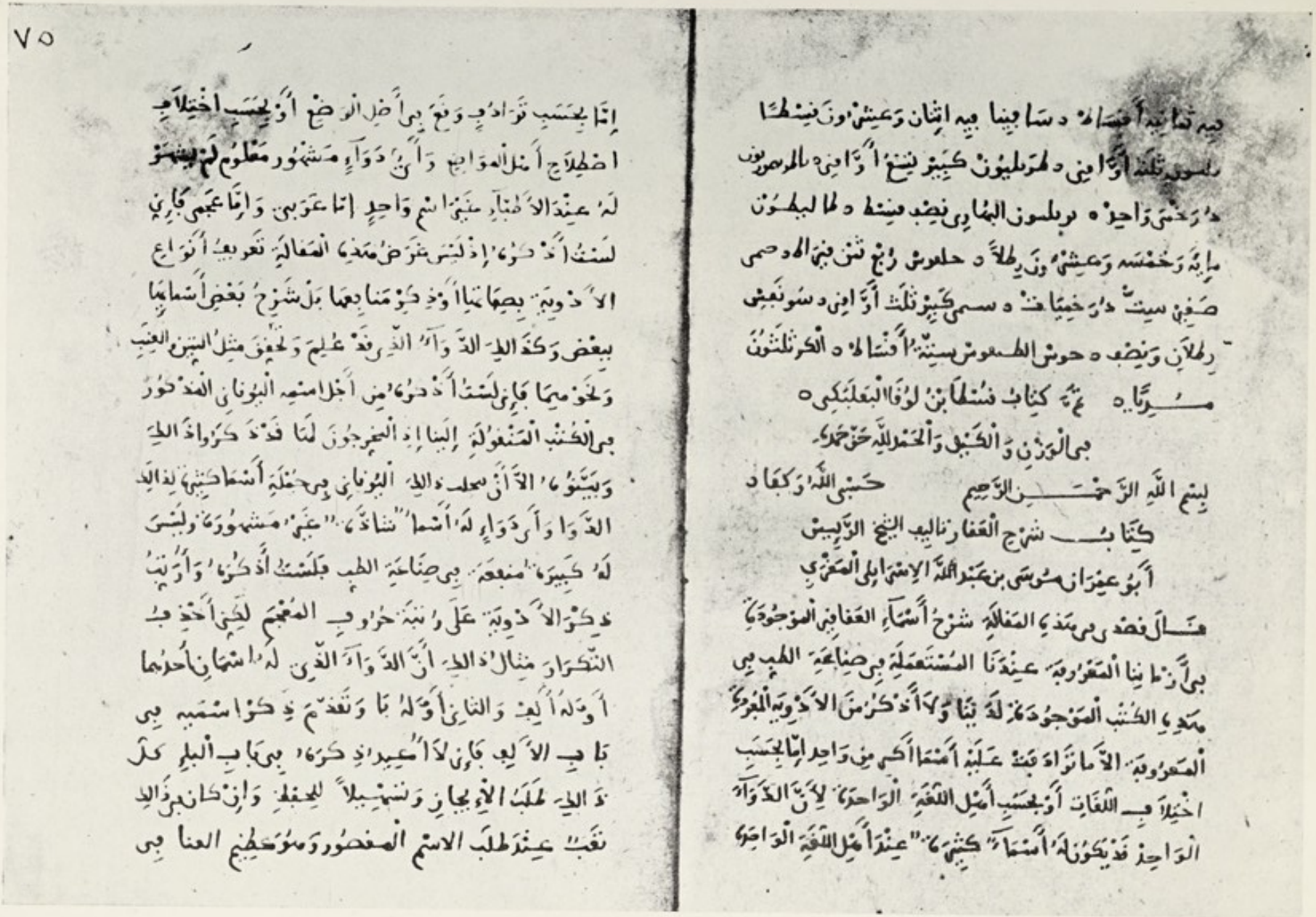
تأليف الشيخ الرئيس

أبى عمران موسى بن عبيد الله الاسرائيلى القرطبى

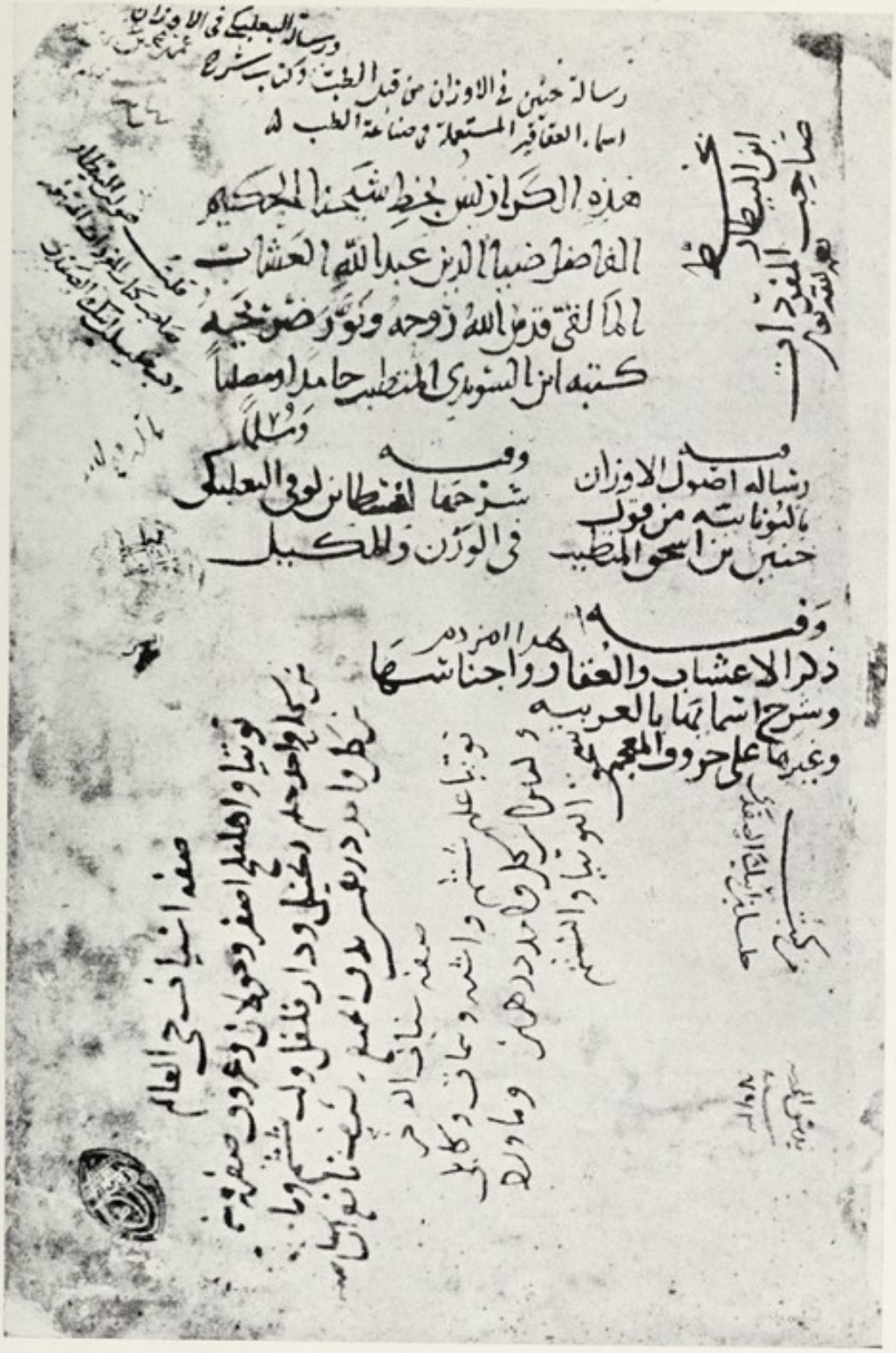
نشره وصححه وراجعه على النسخة الوحيدة المحفوظة باستانبول

الدكتور

ماكس مايرهوف



Pages 74 vo et 75 ro du manuscrit 3711, de la Bibliothèque Aya Sofya, contenant le commencement du *Glossaire des Drogues* de Maïmonide.



Titre du manuscrit 3711, de la Bibliothèque Aya Sofya à Istanbul.

P.Ég.

Fascicule v (1913), Meunier (V. Stanislas), *Le Météorite d'El Nakhla el Baharia*, p. 257-283, 4 planches..... 50

Tome VII. Fascicule i (1911), Ruffer (Dr A.), *Histological studies on Egyptian Mummies*, p. 1-39, 11 planches en couleur..... 120

Fascicule ii (1912), Fourtau (R.), *Contribution à l'étude des Échinides fossiles de la Syrie*, p. 41-68, 3 planches..... 60

Fascicule iii (1912), Pallary (P.), *Catalogue des Mollusques du littoral méditerranéen de l'Égypte*, p. 69-207, 4 planches..... 120

Tome VIII (1915), Yacoub Artin pacha, *Troisième souvenir. Le marchand de café au Caire (1850)*, p. 1-19. — Arvanitaki (Dr G.), *Théorie de l'heure arabe*, p. 21-55. — Fourtau (R.), *Contribution à l'étude des dépôts nilotiques*, p. 57-94, 14 figures, pl. I-III. — Georgiadès (Dr), *Les fraudes alimentaires en Égypte*, p. 95-144. — Hume (W. F.), *The Nitrate Shales of Egypt*, p. 145-169, pl. IV-V. — Legrain (G.), *La maison d'Ibrahim el Sennari*, p. 171-183, pl. VI-XII. — Bay (Dr), *L'art ancien et l'art moderne au Caire*, p. 185-194. — Aly bey Bahgat, مبحث اثرى *Une étude archéologique*, p. 195-200, pl. XIII-XV. — Daressy (G.), *L'eau dans l'Égypte antique*, p. 201-214. — Piot (J.-B. bey), *Travaux de médecine vétérinaire*, p. 215-220. *Le tome complet* 220 pages, 15 planches..... *120*

Tome IX (1916), Jondet (G.), *Les ports submergés de l'ancienne île de Pharos*, 101 pages, 12 figures, 10 planches en couleur..... 120

INSTITUT D'ÉGYPTE.

Tome I. — Sir Armand Ruffer. *Food in Egypt* (1919), 88 pages..... 60

Tome II. — J.-B. Piot bey. *Organisation et fonctionnement du Service vétérinaire à l'Administration des Domaines de l'État égyptien* (1920), iii + 99 pages, 2 planches.... 60

Tome III. — A. Lacroix et G. Daressy. *Dolomieu en Égypte [30 juin 1798-10 mars 1799]* (1922), viii + 140 pages, 1 carte..... 100

Tome IV. — Prince Omar Toussoun. *Mémoire sur les anciennes branches du Nil.*

1er fasc. : Époque ancienne (1922), viii + 64 pages, 12 planches..... 100

2e fasc. : Époque arabe (1923), iv + p. 65-213, 6 planches..... 100

Tome V. — J. Barthoux. *Chronologie et description des roches ignées du désert Arabique* (1922), xxviii + 264 pages, 46 figures, 14 planches, 6 cartes..... 100

Tome VI. — Prince Omar Toussoun. *Mémoire sur les finances de l'Égypte depuis les Pharaons jusqu'à nos jours* (1924), viii + 187 pages..... 100

Tome VII. — 1er fascicule : P. Pallary. *Supplément à la faune malacologique terrestre et fluviatile de l'Égypte* (1924), 64 pages, 4 planches..... 40

2e fascicule : J. Barthoux et P. H. Fritel. *Flore crétacée du grès de Nubie* (1925), p. 65-119, 46 figures, 7 planches..... 60

Tomes VIII, IX, X. — Prince Omar Toussoun. *Mémoire sur l'histoire du Nil* (1925), v + 543 pages, 22 planches. Les trois volumes..... 250

Tome XI. — P. Pallary. *Explications des planches de J. C. Savigny* (1926), viii + 139 pages, 18 planches..... 100

Tome XII. — P. Pallary. *Première addition à la faune malacologique de la Syrie* (1929), 43 pages, 3 planches..... 30

Tome XIII. — W. R. Dawson. *A Bibliography of Works relating to Mummification in Egypt, with excerpts, epitomes, critical and biographical notes* (1929), 51 pages, 1 portrait..... 25

Tome XIV. — Fr. Charles-Roux, *Le projet français de conquête de l'Égypte sous le règne de Louis XVI* (1929), 85 pages..... 35

Tome XV. — A.-H. Ducros. *Essai sur le Droguier populaire arabe de l'Inspectorat des Pharmacies du Caire* (1930), viii + 165 pages, 9 planches..... 100

P. Ég.

Tome XVI. — J. Cuvillier. *Révision du Nummulitique égyptien* (1930), 372 pages, 25 planches, 1 carte. 150

Tome XVII. — P. Pallary. *Marie Jules-César Savigny; sa vie et son œuvre.* Première partie : *La vie de Savigny* (1931), VIII + 110 pages, 1 frontispice, 3 planches. . . 60

Tome XVIII. — Elinor W. Gardner. *Some lacustrine Mollusca from the Faiyum depression* (1932), XVI + 123 pages, 8 planches, 1 carte. 90

Tome XIX. — G. Wiet. *Les biographies du Manhal Safi* (1932), XV + 480 pages. . . . 120

Tome XX. — P. Pallary. *Marie Jules-César Savigny; sa vie et son œuvre.* Deuxième partie : *L'œuvre de Savigny* (1932), VIII + 112 pages. 60

Tome XXI. — *Mission Robert Ph. Dollfus en Égypte* (1933), VII + 279 pages, 103 figures, 5 planches. 110

Tome XXII. — J. Cuvillier, *Nouvelle contribution à la paléontologie du Nummulitique égyptien* (1933), VIII + 76 pages, 8 planches. 50

Tome XXIII. — P. Pallary. *Marie Jules-César Savigny; sa vie et son œuvre.* Troisième partie : *Documents* (1934), VII + 203 pages. 60

Tome XXIV. — J. Leibovitch. *Les inscriptions protosinaïtiques* (1934), XV + 110 pages, 58 figures, 6 planches. 100

Tome XXV. — H. Gauthier. *Les nomes d'Égypte depuis Hérodote jusqu'à la conquête arabe* (1935), XXIII + 219 pages, 5 planches. 120

Tome XXVI. — G. Wiet. *L'épigraphie arabe de l'Exposition d'Art persan du Caire* (1935), 19 pages, 10 planches. 25

Tome XXVII. — L. Joleaud. *Les Ruminants cervicornes d'Afrique* (1935), 85 pages, 40 figures. 40

Tome XXVIII. — J. Cuvillier. *Étude complémentaire sur la paléontologie du Nummulitique égyptien* [1re partie] (1935), VII + 81 pages, 5 planches. 40

Tome XXIX. — A. Gruvel. *Contribution à l'étude de la bionomie générale et de l'exploitation de la Faune du Canal de Suez* (1936), VIII + 255 pages, 25 planches, cartes. 150

Tome XXX. — P. Pallary. *Les rapports originaux de Larrey à l'armée d'Orient* (1936), VIII + 85 pages. 30

Tome XXXI. — J. Thiébaut. *Flore libano-syrienne* [1re partie] (1936), XXIV + 174 pages. 80

Tome XXXII. — P. Chabanaud. *Les Téléostéens dyssymétriques du Mokattam inférieur de Tourah* (1937), XI + 125 pages, 19 figures, 4 planches. 70

Tome XXXIII. — F. S. Bodenheimer. *Prodromus faunæ Palestinæ. Essai sur les éléments zoogéographiques et historiques du sud-ouest du sous-règne paléarctique* (1937), II + 286 pages. 120

Tome XXXIV. — Th. Monod. *Missions A. Gruvel dans le Canal de Suez.* I. Crustacés (1937), 19 pages, 11 figures. 15

Tome XXXV. — A. Gruvel et P. Chabanaud. *Missions A. Gruvel dans le Canal de Suez.* II. Poissons (1937), 31 pages, 29 figures. 15

Tome XXXVI. — R. P. P. Sbath et M. Meyerhof. *Le Livre des Questions sur l'Œil de Ḥonaïn Ibn Isḥâq* (1938), 146 pages. 60

Tome XXXVII. — *Mission Robert Ph. Dollfus en Égypte* [2e partie] (1938), 288 pages, 2 planches dont 1 en couleurs. 140

Tome XXXVIII. — P. G. Moazzo. *Mollusques testacés marins du Canal de Suez* (1939), 286 pages, 27 figures, 15 planches hors texte dont 1 en couleurs et 4 cartes. . . 140

Tome XXXIX. — P. Pallary. *Deuxième addition à la faune malacologique de la Syrie* (1939), 141 pages, 14 figures, 7 planches. 60

Tome XL. — J. Thiébaut. *Flore libano-syrienne* [2e partie] (1940) 372 pages, 16 planches 140

Tome XLI. — M. Meyerhof. *Un glossaire de matière médicale composé par Maïmonide* (1940), 404 pages, 2 planches. 150

Tome XLII. — Mme E. Loukianoff. *ο Ελαιων. The Basilica of Eleon in Constantine's time at the Mount of Olives, 326-330 A. D.* (1939), 45 p., 5 fig., 17 pl., 1 front. . . . 40

Tome XLIII. — S. A. Huzayyin. *The old wornd and Egypt in prehistory*. . . . . (sous presse)

Tome XLIV. — P. Kraus. . . . . (sous presse)

Tome XLV. — P. Kraus. . . . . (sous presse)